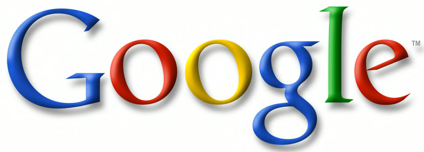





Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre françois


PUFFENDORF
INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE

LE

THEATRE

DE

T. CORNEILLE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTE'E & MERKUS,*

MDCCLIV.

Piéces contenuës dans le

TOME SECOND.

LES ILLUSTRES ENNEMIS,

COMEDIE.



ACTEURS.

D. LOPE de Guzman, Amant de Jacinte.

ENRIQUE, Frere de D. Lope.

ALONSE de Roxas, Ami de D. Lope & d'Enrique.

D. SANCHE, Pere de D. Alvar & de Jacinte.

D. ALVAR, Amant de Cassandre.

D. RAMIRE, Ami de D. Sanche.

D. LOUIS, Prevôt.

CASSANDRE, Sœur de D. Lope.

JACINTE, Fille de D. Sanche.

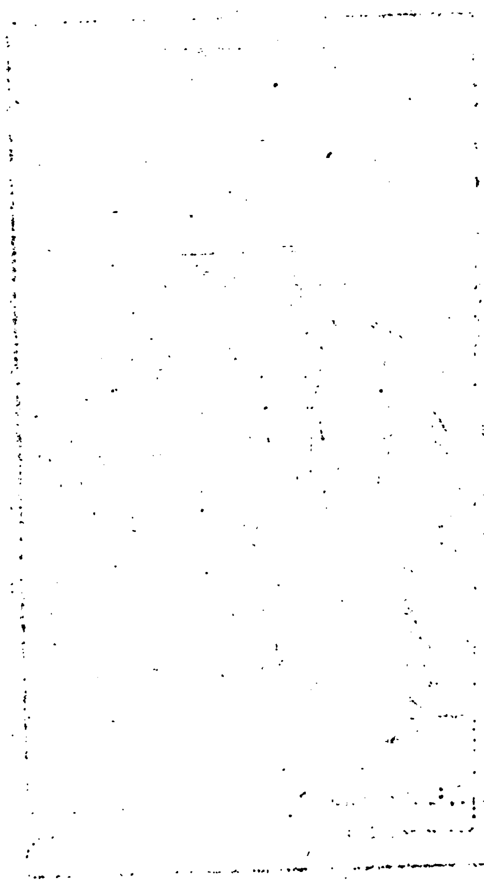
BLANCHE, Suivante de Jacinte.

FLORE, Suivante de Cassandre.

La Scene est à Madrid.



LES ILLUSTRES ENNEMIS.



LES ILLUSTRES ENNEMIS, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ALONSE, ENRIQUE.

ALONSE.



QUOI! sans aucun respect, pour un leger outrage
Accabler d'infamie un homme de son âge
Et dementant par là le sang dont vous sortez,
L'avoir fait maltraiter par des gens apostez!
Quel fruit esperez-vous de cette violence?

ENRIQUE.

Quoi! j'aurois plus long-tems souffert son insolence,
Et qu'au sang des Guzmans on osât reprocher
Qu'un murmure honteux n'auroit pû les toucher!
Il publie en tous lieux, ce Vieillard téméraire,
Que l'artifice seul nous acquiert un Beau-frere,
Que l'hymen de Fernand est un hymen contraint,
Qu'il n'épouse ma Sœur que parce qu'il nous craint,
Et qu'avec tant de bien il est hors d'apparence
Qu'un tel choix eût enfin borné son esperance.

Le Ciel ne ſouffre point de nœuds mal aſſortis,
Et s'il pouvoit prétendre aux plus riches partis,
Au moins de notre ſang la gloire eſt peu commune,
Et vaut bien aujourd'hui la plus haute fortune.

ALONSE.

Si la choſe eſt ainſi, j'avoüerai qu'il eut tort,
Mais on vous aura fait peut-être un faux rapport,
Et de vos ſens fougueux croire le fier tumulte....

ENRIQUE.

Dans ces occaſions le lâche ſeul conſulte;
Reculer ſa vangeance eſt trahir ſon honneur,
Et le plus prompt remede eſt toûjours le meilleur.

ALONSE.

Mais ſouvent à leur gré les violens courages,
Pour ſe croire un peu trop, ſe forment des outrages.
En vain la Raiſon parle, ils ne l'écoutent plus,
Et vangent des affronts qu'ils n'ont jamais reçûs.
Enfin d'un vain diſcours dont votre honneur s'offence,
Au moins D. Lope eût dû partager la vangeance,
Mais à l'inſçû d'un Frere...

ENRIQUE.

Ah! ne me blâmez point.
Je ſais que ſon honneur à mon honneur eſt joint;
Mais quel que ſoit l'affront qu'en reçoit ſa famille,
Pour ſe vanger du Pere, il aime trop la Fille,
Et quand de cet amour j'aurois lieu de douter,
Quoi qu'il me plaiſe faire, ai-je à l'en conſulter?

ALONSE.

Vous emporter ainſi dans ce qui l'intereſſe,
C'eſt avec trop d'empire uſer du droit d'aineſſe.
Jacinte eſt Fille unique, & l'éclat de ſes biens
Pour arrêter un cœur a de puiſſans liens.
Deviez-vous ruiner ſa plus douce eſperance?

ENRIQUE.

Elle eſt baſſe, elle eſt vaine, & c'eſt dont je m'offenſe.

ALONSE.

Si le nom de Guzman marque un illuſtre ſang,
D. Sanche eſt eſtimé, D. Sanche a quelque rang,
Et ſans ſe faire tort, ſans trahir ſa famille,
D. Lope aux yeux de tous peut épouſer ſa Fille.

EN-

ENRIQUE.

Quoi! les Lares déja, les Mendoces confus,
De ce Vieillard avare ont souffert des refus,
Et D. Lope cedant à l'ardeur qui le dompte,
Osera s'exposer à cette même honte?
Non, j'imagine encor un moyen plus certain
D'empêcher un amour aussi lâche que vain.
Un de ceux dont l'audace a servi ma colere
L'ira dire à D. Sanche emploié par mon Frere,
Afin que par lui seul se croyant affronté,
Il détruise un espoir trop long-tems écouté.

ALONSE.

Mais il aime sa Fille?

ENRIQUE.

Oui, je sai qu'il l'adore,
Mais je l'ai déja dit, & vous le dis encore,
A quoi que cet Amour pût enfin l'obliger,
Ce sera le servir que de l'en dégager.
Un refus en seroit l'indigne recompense.

ALONSE.

Pesez mieux un dessein d'une telle importance,
Car comment s'assûrer sur ces lâches esprits
Qui mettent & leur vie & leur honneur à prix?
Leur commerce honteux, quoi que vous puissiez croire,
Déja d'un noir reproche a souillé votre gloire,
Et vos emportemens qu'on leur voit approuver,
Me font craindre pour vous ce qui peut arriver.

ENRIQUE.

Et moi, quoi qu'on murmure & quoi qu'il en puisse être,
Seul de mes actions je veux être le maître,
Mais puisque leur appui vous semble hazardeux,
Faites ici pour moi ce que j'obtiendrois d'eux
D. Sanche vous estime, il vous croit, & j'espere...

ALONSE.

Que me proposez-vous? moi, trahir votre Frere?

ENRIQUE.

Ce murmure insolent, au mépris des Guzmans.
De ce Vieillard pour lui fait voir les sentimens,
Et quoi que son amour ait dû lui faire croire,
Le rendre sans espoir, c'est assûrer sa gloire.
Enfin vous le pouvez, c'est par vous que j'attens

L'infaillible ſuccès de ce que je pretens,
Et ſi votre amitié s'obttine à s'en defendre,
D'autres que vous peut-être oſeront l'entreprendre.

ALONSE.

Non, j'ai pû balancer, mais puisque je connoi
Qu'à D. Lope par là je ſignale ma foi,
Pour abuſer D. Sanche employer l'artifice,
N'eſt pas, à mon avis, une grande injuſtice.
C'eſt ici qu'il demeure, & je vai de ce pas
Lui tendre un piege adroit qu'il n'évitera pas.
Adieu, laiſſez moi ſeul, je voi ſa porte ouverte.

ENRIQUE.

Allez, ne perdons point l'occaſion offerte.
Rendez ſuſpect mon Frere, & s'il en eſt beſoin,
Faites-moi de l'outrage & complice, & témoin.

ALONSE *ſeul.*

Oui, lâche & faux Ami, j'accuſerai ton Frere,
Mais plus pour le ſervir, que pour te ſatisfaire,
Et tu verras bien-tôt par quel heureux détour
Sur tes propres conſeils j'appuyrai ſon amour.
Feignant de t'applaudir, j'empêcherai peut-être...
Mais je voi Blanche.

SCENE II.

ALONSE, BLANCHE.

ALONSE.

EH bien, Blanche, que fait ton Maitre?

BLANCHE.

Vous l'euſſiez rencontre quelques momens plûtôt.
Tout à l'heure...

ALONSE.

Il ſuffit, je le verrai tantôt.

SCENE III.

JACINTE, BLANCHE

JACINTE.

QUi parloit avec vous, Blanche?

BLANCHE.

Pour quelque affaire

Alonſe

Alonse de Roxas demandoit votre Pere.

JACINTE.

Je ne m'étonne point qu'en cette occasion
Ses Amis prennent part à sa confusion.
Alonse, dont chacun estime le courage,
Venoit s'offrir sans doute à vanger son outrage.
Et contre un Ennemi dont le cœur est si bas...

BLANCHE.

Madame, vous pleurez?

JACINTE.

Qui ne pleureroit pas?
Souffre à mon déplaisir dans d'inutiles larmes
La funeste douceur de chercher quelques charmes,
Et qu'au défaut du sang qu'exigent nos malheurs,
A mes tristes ennuis mes yeux donnent des pleurs.
Mais si je pleure, helas! c'est le desavantage
Que reçoit en naissant notre sexe en partage.
Il semble qu'en effet la Nature en courroux,
Mere par tout ailleurs, est marâtre pour nous.
Les plus riches presens que nous obtenions d'elle
Sont de foibles appuis sur qui l'honneur chancelle;
On flatte nos beautés, nous croyons ce qu'on dit,
Et notre front alors n'est pas seul qui rougit.
Nous en voyons la preuve, & tous les jours infame
Un Pere par sa Fille, un Mari par sa Femme.
Defaut honteux pour nous, pour eux injurieux!
L'honneur de tous les biens est le plus precieux,
Et par un vieil abus difficile à comprendre,
Nous le pouvons ôter, & ne saurions le rendre.

BLANCHE.

Tout le monde vous plaint, & blâme hautement
D'un Ennemi caché le vil ressentiment,
On en parle par tout; mais je voi qu'on ignore
Par ces gens apostés quel bras vous deshonore.
On en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

JACINTE.

Et c'est moi même à quoi je ne fais que rêver,
Mais quoi que sur ce point mon esprit se figure,
Il dément aussi-tôt sa propre conjecture.
Non qu'il ne soit trop vrai que mon Pere en ces lieux,
S'il n'a des ennemis, a beaucoup d'envieux.

Ce grand amas de biens, qui regarde sa Fille
Dont un Oncle en mourant enrichit sa famille...
Helas! ce souvenir reveille mes douleurs,
Au sort de D. Alvar donnons ici des pleurs.
Aux Indes vers cet Oncle allant faire voyage,
Ce Frere infortuné perit par un naufrage,
Et ces riches trésors à lui seul destinés
Soudain à mon espoir furent abandonnés.
Incommodes faveurs d'une fortune ingrate,
Qui me nuit dans le tems que plus elle me flate,
Et m'élevant trop haut s'oppose au plus beau feu
Dont la vertu jamais autorisa l'aveu!
Tu sais, Blanche, tu sais si D. Lope en fut digne.

BLANCHE.

Ainsi que son amour son respect est insigne,
Madame, & vous devez d'autant plus l'estimer,
Qu'avant tant de fortune on le vit vous aimer,
Que votre vertu seule est ce qui sut lui plaire.

JACINTE.

Helas! cette raison l'est-elle pour un Pere,
Qui de ces nouveaux biens goûtant l'indigne appas,
Ne voit presque pour moi que des partis trop bas?
Ainsi d'un noble sang quel que soit l'avantage,
Lui proposant D. Lope on lui feroit outrage,
D'un amour si secret ne t'étonne donc plus;
Il tâche à s'épargner la honte d'un refus,
Et son feu que soûtient un rayon d'esperance,
Attendant tout du temps, se contraint au silence.
Mais cessons d'y penser; aussi bien aujourd'hui
Mon cœur, ce triste cœur, n'est plus digne de lui;
Pour m'aimer dans la honte il aime trop la gloire
Et l'affront... mais que vois-je? ô Dieux! le puis-je croire?

SCENE IV.

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Quoi, D. Lope, est-ce vous dont l'abord indiscret
D'un amour si caché vient rompre le secret?
Entrer ainsi chez moi sans crainte de mon Pere!
Sont-ce là ces sermens d'aimer & de vous taire?
Sont-ce là ces respects? est-ce là cette foi?

En-

Enfin, D. Lope, enfin est-ce vous que je voi?

D. LOPE.

Oui, Madame, & chez vous, si j'ose ainsi paroître,
Ne me soupçonnez point d'être parjure, ou traître;
Toûjours ce grand merite est l'objet de mes feux,
Toûjours mêmes respects accompagnent mes vœux;
Et s'il m'étoit permis lorsque j'ai tout à craindre...

JACINTE.

Parlez, parlez, D. Lope, & sans plus vous contraindre.
Aussi bien ces respects sont pour moi superflus,
Et qui n'a plus d'honneur ne les merite plus.

D. LOPE.

Je vous entens, Madame, & le Sort qui m'accable
Cherche dans vos malheurs à me rendre coupable.
Un vif ressentiment vous fait déja penser
Que qui fait votre honte auroit dû l'effacer,
Et ce n'est pas pour plaire à votre ame affligée
Que m'offrir à vos yeux sans vous avoir vangée;
Mais sur un bruit confus qui m'apprend vos ennuis,
Jugez ce que j'ai pû, jugez ce que je puis.
Si ce bruit répandu, si ce confus murmure
M'eût appris l'Ennemi comme il a fait l'injure,
Son trépas ou le mien vous eût déja fait voir
Que D. Lope vous aime, & qu'il fait son devoir;
Mais ne pouvant d'ailleurs en tirer de lumiere,
C'est, Madame, de vous que j'attens grace entiere.
En acceptant mon bras pour finir vos malheurs,
Apprenez-moi quel sang doit essuyer vos pleurs.

JACINTE.

Et ne voyez-vous pas qu'en une telle offense
Vous feriez peu pour nous d'en prendre la vangeance,
Et qu'oser s'y servir d'un secours étranger,
C'est en punir l'auteur, & non pas se vanger.
Ce sang de l'Offenseur qu'un tel affront demande,
Il faut que l'offensé lui-même le répande;
Que le sien tout émû d'un spectacle si doux
En le voyant couler bouillonne de courroux,
Et qu'un tel mouvement dans sa source agitée,
Purge l'indignité qu'il aura contractée.

D. LOPE.

Mais quand l'âge s'oppose...

JACINTE.

Ah, cessez d'y songer.
Pour vanger une injure il faut la partager,
Et l'on voit rarement qu'un Vieillard qu'on affronte
Sur un autre qu'un Fils puisse épandre sa honte.

D. LOPE.

Comme un Fils la partage, un Fils peut l'effacer.

JACINTE.

Sans doute qu'il le peut, mais que sert d'y penser?
D. Alvar n'étant plus...

D. LOPE.

Ah! permettez de grace
Que de ce Frere mort j'aille tenir la place,
Et que m'offrant pour Fils à D. Sanche outragé,
Je tache à rendre ainsi son malheur partagé.
Il demande du sang, & brûlant d'en répandre
J'en acquerrai le droit si je deviens son Gendre,
Et le mien par l'hymen dans le sien confondu
Devra celui d'un lâche à son honneur perdu.
Voilà ce que pour vous l'amour me porte à faire,
Et si jusques ici ma flame a dû se taire,
Je crains peu qu'un refus fasse rougir mon front,
Quand je lui veux pour dot demander son affront.

JACINTE.

Si de ces sentimens votre ame est prévenuë,
Apprenez qu'en m'aimant vous m'avez mal connuë,
Et que je porte un cœur assez fier, assez haut,
Pour se dérober même à l'ombre d'un défaut.
Je vous aime, il est vrai, mais l'auriez-vous pû croire,
Sans croire en même temps que j'aime votre gloire,
Et que de son éclat je suis jalouse au point
De vivre sans bonheur pour n'en triompher point?
Ne vous flattez donc plus d'une vaine esperance,
Qui blesse votre honneur, dont ma vertu s'offence.
Si j'eusse hier estimé le bonheur, d'être à vous,
Je vous dois aujourd'hui refuser pour Epoux,
Et ne pas m'exposer à ce reproche infame,
Que le manque d'honneur me rende votre Femme.
Non, aucun n'aura droit de publier un jour
Que D. Lope à ce prix acheta mon amour;
Que bien qu'elle fût dûë à son merite insigne,

Je

Je ne pus être à lui que quand j'en fus indigne,
Et qu'enfin il fallut, pour meriter sa foi,
Qu'il trouvât quelque chose à suppléer en moi.

D. LOPE.

Quoi, vous refuseriez un cœur qui vous adore?

JACINTE.

Quoi, je pourrois souffrir ce qui me deshonore?

D. LOPE.

J'assûre votre honneur, & c'est là vous aimer.

JACINTE.

Je conserve le vôtre, & c'est vous estimer.

D. LOPE.

Helas! que cette estime est contraire à ma flame!

JACINTE.

Accusez-en le Ciel, sans m'en donner le blâme.

D. LOPE.

Que vous secondez bien sa funeste rigueur.

JACINTE.

Assez mal, & sans doute aux dépens de mon cœur.
Mais ma Raison s'égare, & ce cœur trop sincere...

BLANCHE.

Madame.

JACINTE.

Qu'est ce? Blanche.

BLANCHE.

Alonse & votre Pere...

JACINTE.

Entrons ici de grace, & surtout gardez bien
Que de cette entrevûë on ne soupçonne rien.

SCENE V.

D. SANCHE, ALONSE.

D. SANCHE.

QUel funeste conseil vous voulez que j'embrasse!
Consentir qu'il me voie, & qu'il me satisfasse!

ALONSE.

Mais enfin, cent raisons vous y doivent porter.
Que serviroit encor de vous les repeter?
Outre que son pouvoir égale sa noblesse....

D. SANCHE.

Endurer qu'il triomphe ainſi de ma foibleſſe!

ALONSE.

Je vous l'ai déja dit, il eſt au deſeſpoir
Que par de faux rapports on l'ait pû decevoir.
D'une indigne vangeance il dût prévoir l'iſſuë,
Il dût moins s'emporter, mais l'offence eſt reçûë.

D. SANCHE.

Et de grace, ſon nom?

ALONSE.

Quand vous m'aurez promis
D'accepter un accord qui vous doit rendre Amis.

D. SANCHE.

Quoi? mon lâche Ennemi, lors même qu'il s'accuſe,
En ſeroit quitte ainſi pour quelque vaine excuſe,
Et tant que je vivrai, l'on verroit ſur mon front
Les traits mal effacez d'un ſi ſanglant affront?

ALONSE.

Donc s'il pouvoit s'offrir une voie aſſez prompte
Par où de votre injure il partageât la honte,
Et qu'attirant ſur lui l'affront qu'il vous a fait
De cette violence il démentit l'effet?

D. SANCHE.

Comment le démentir, ſi loin de s'en défendre ..

ALONSE.

Ne le pourroit-il pas ſe faiſant votre Gendre?
Votre honneur dans le ſien alors intereſſé
Confondant l'Offenſeur avecque l'Offenſé,
L'hymen aiant uni ſon ſang avec le vôtre,
La pureté de l'un rendroit l'éclat à l'autre,
Puiſqu'on ne vit jamais dans un même ſujet
Subſiſter d'un affront, & l'auteur, & l'objet.

D. SANCHE.

Ah! ſi par cette voie un ſang impur ſe change,
Il vaut bien mieux choiſir un Gendre qui me vange.

ALONSE.

Ne pouvant le choiſir que ſous de rudes loix,
A moins que de deſcendre, êtes-vous ſûr du choix,
D'ailleurs, cet Ennemi que vous voulez connoître,
Eſt d'un rang qu'on reſpecte & qu'on craindra peut-être.
Et ce rang dans la Cour lui donne un tel appui.

Que

Que peu voudront pour vous s'engager contre lui.

D. SANCHE.

Quoi donc, c'est seulement en lui donnant ma Fille,
Que je puis rétablir l'honneur de ma famille ?

ALONSE.

Y croyez vous trouver un remede plus doux ?

D. SANCHE.

Il est mon Ennemi, j'en ferois son Epoux !
Ce remede est pour moi pire que le mal même.

ALONSE.

Il le faut violent quand le mal est extrême.
Mais enfin resolvez ; si je n'obtiens ce point,
Son nom est un secret que vous ne saurez point.

D. SANCHE.

A quelle indignité me voulez-vous contraindre ?

ALONSE.

Je sai ce que je fais, cessez de vous en plaindre.
Mais ne m'en croyez pas, & d'un esprit remis
Allez sur cet accord consulter vos Amis.

D. SANCHE.

Je veux que leur aveu réponde à votre attente ;
Mais qui m'assûrera que ma Fille y consente,
Que son esprit soûmis cede sans resister ?

SCENE VI.

D. SANCHE, ALONSE, JACINTE.

JACINTE.

MOI-même, puisqu'enfin vous en pouvez douter.
Si du Ciel en naissant je reçus quelque outrage,
Au dessus de mon sexe il m'enfla le courage,
Et ce doit être un charme a mes tristes ennuis
De vous vanger du moins autant que je le puis.

D. SANCHE.

Quoi, sans connoître à qui cet hymen te destine...

JACINTE.

Ah! jugez mieux d'une ame où la vertu domine.
M'informer de son nom ce seroit balancer
Sur ce grand sacrifice où je dois me forcer,
Ce seroit à mon cœur par cette connoissance
Mandier lâchement un peu de complaisance,

Et souffrir qu'on doutât si m'aimant plus que vous
Je satisfais un Pere, ou choisis un Epoux,
Non, non, & quel qu'il soit, je n'en suis point en peine,
Je ne puis voir en lui que l'objet de ma haine,
Et de tous les tourmens le plus affreux pour moi,
C'est sans doute celui de recevoir sa foi;
Mais vous devant le jour & le sang qui m'anime,
Je dois à votre honneur une grande victime,
Et croi ne pouvoir mieux en rétablir le cours,
Qu'en lui sacrifiant le bonheur de mes jours.

D. SANCHE.

C'est trop, & je m'oppose à ce devoir severe
Qui n'arrête tes yeux que sur l'affront d'un Pere,
Voi ce gouffre de maux, où tu veux t'exposer;
Soûpire en le voyant, & crains de trop oser.

JACINTE.

Je voi tout ce que j'ose, & ma vertu se fâche
Qu'en moi vous soupçonniez rien de bas ni de lâche.
L'ardeur de vous vanger remplit trop mes desirs,
Pour abaisser mon ame à de honteux soûpirs.
Si mon sexe aujourd'hui m'avoit permis les armes,
Vous auriez vû du sang où vous craignez des larmes,
Mais je ferai du moins tout ce qu'il peut souffrir,
Et ne pouvant tuer, je saurai bien mourir.

D. SANCHE.

Ta vertu me ravit, viens, viens, que je t'embrasse.

JACINTE.

Croyez-vous que par là notre honte s'efface?
Ne perdez point de temps

D. SANCHE.

Allons voir nos Amis,
Et sachons quel accord me peut être permis.

SCENE VII.

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Prenez ce tems, D. Lope & de peur qu'on me blâme
Si son retour trop prompt...

D. LOPE.

Je le prendrai, Madame,
Adieu,

Adieu, mais prenez garde au ferment que je fais,
Je vous quitte aujourd'hui pour ne vous voir jamais.
Vous engager ailleurs la foi qui m'eſt promiſe,
On conſpire ma mort, votre aveu l'autoriſe,
Je viens d'ouïr l'arrêt, & n'ai point éclaté,
Non qu'un reſte d'amour m'en ait ſollicité,
Non que de mon reſpect je garde la memoire,
Mais parce que j'ai dû cet effort à ma gloire,
Et que j'euſſe rougi qu'un mouvement jaloux
Eût convaincu mon cœur d'avoir brûlé pour vous.

JACINTE.

Ah! ne vous plaignez point où je ſuis ſeule à plaindre,
L'effort eſt grand ſans doute où j'ai ſu me contraindre,
Mais je n'ai pas jugé qu'un plus bas ſentiment
Meritât d'avoir eu D. Lope pour amant,
Et comme vos vertus par leur éclat ſublime,
Pour gagner mon amour, s'acquirent mon eſtime,
C'eſt par là ſeulement que j'eſpere à mon tour
M'acquerir votre eſtime, en perdant votre amour.

D. LOPE.

Vous l'acquerez, Madame, & vous le devez croire,
Si l'infidelité merite quelque gloire.

JACINTE.

Si mes feux aujourd'hui vous ſemblent inconſtans,
Suſpendez votre plainte, & laiſſez faire au temps.

D. LOPE.

Le temps n'adoucit point des malheurs de la ſorte.

JACINTE.

Le temps vous fera voir que votre amour s'emporte,
Et qu'enfin, quel que ſoit le deſſein qu'on ait fait,
Pour en blâmer la cauſe, il en faut voir l'effet.

D. LOPE.

Helas! & quel effet dois-je attendre du vôtre,
Quand de ce qui m'eſt dû l'on enrichit un autre?
Oui, mon Rival triomphe, & mon eſpoir eſt vain.
N'avez-vous pas promis de lui donner la main?

JACINTE.

Je le ferai ſans doute.

D. LOPE.

Et vous ſerez ſa Femme?

JACINTE.

Moi! cette lâcheté pourroit m'entrer dans l'ame?

D. LOPE.

Que m'avez-vous donc dit, ou qu'est ce que j'apprens?
Et comment accorder deux points si differens?

JACINTE.

Si pour les accorder vous manquez de lumiere,
Connoissez aujourd'hui mon ame toute entiere,
Et de l'heur d'un Rival cessant d'être jaloux,
Confessez que mon cœur étoit digne de vous.
L'espoir de mon hymen n'est qu'une attente vaine,
Sous ce trompeur aveu je le livre à ma haine,
Et lui donnant la main, je seme un faux appas,
Qui sans aucun soupçon l'attire dans mes bras,
Où ma main dans son sang, au gré de mon envie,
Vange avec mon honneur le repos de ma vie.
Etes-vous satisfait?

D. LOPE.

Helas, si je le suis?
Vous-même jugez-en, jugez si je le puis.
Par lui seul votre honneur à l'outrage est en bute,
Et quoi que contre lui votre haine execute,
Après le noir effet de son lâche dessein
Il mourra glorieux, s'il meurt de votre main.
Non, il faut que par moi sa mort vous satisfasse,
Qu'elle soit un supplice, & non pas une grace.
Le plus rude trépas lui deviendroit trop doux
S'il avoit pû se dire un moment votre Epoux.
Au nom de cet amour ferme, pure, sincere...

JACINTE.

Brisons-là, je crains trop le retour de mon Pere,
Eloignez-vous, de grace, & recevez ma foi
Que je me souviendrai de ce que je vous doi.

D. LOPE.

Ah, Madame, ajoûtez...

JACINTE.

Je n'ai plus rien à dire.

D. LOPE.

Que mon Rival...

JACINTE.

Sortez, ou bien je me retire.

D. LO-

D. LOPE.

Rigoureuse vertu que l'on doit admirer!
Helas! à quels tourmens me viens-tu preparer!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

C'Etoit peu que toûjours son devoir trop fidelle
Contre ma passion eût combattu pour elle,
Quand pour la meriter je croi voir quelque jour,
Un fier motif d'honneur s'oppose à mon amour,
Et quoi qu'à mes soûpirs son cœur soit favorable,
Cet honneur, ce devoir, tout est inexorable.
Dures extrémités! qui le croiroit, ma Sœur,
Que le Ciel me traitât avec tant de rigueur,
Que p..uvant esperer d'avoir pour moi le Pere,
La vertu de la Fille à mes vœux fût contraire,
Et seule mît obstacle au plus charmant espoir
Que jamais un Amant eût droit de concevoir?
Je la perds, mais helas! perdant tout avec elle,
La façon de la perdre est pour moi si cruelle,
Que toute ma constance & fremit & s'abat,
Aux menaces d'un coup dont elle craint l'éclat.
Ce n'est point un Rival dont l'amour preferée
Me derobe une foi si saintement jurée,
Ce n'est point un Vieillard dont l'ordre imperieux
Arrache à mon espoir un bien si précieux.
Sans qu'un Rival l'y porte, ou qu'un Pere l'ordonne,
Elle-même s'engage, elle-même se donne,
Et par ce sacrifice à son honneur offert,
Veut être digne au moins de l'Amant qu'elle perd.
Rigoureuse faveur! tyrannique maxime!

CASSANDRE.

Sa résolution merite qu'on l'estime.
Et son cœur par l'amour vainement combatu
M'oblige en vous plaignant d'admirer sa vertu.

D. LOPE.

Vous devez davantage au trouble de mon ame.
Votre amitié, ma Sœur, a fait naître ma flame,
Et je n'ai pû la voir si souvent avec vous,
Sans voir, sans découvrir cet éclat vif & doux,
Cette vertu modeste, & ce rare merite
Dont le charme à l'amour secretement invite,
Et de tant de beautés voyant l'illustre appas,
Puisque j'avois un cœur, pouvois-je n'aimer pas?
Ainsi quelques ennuis où cet amour m'expose,
M'ayant laissé la voir, vous en êtes la cause,
Et pour moi vos bontés agiroient lâchement,
De plaindre en moi le Frere, & negliger l'Amant.
Voyez-là donc, ma Sœur, cette Fille adorable;
Montrez-lui ce respect toûjours inébranlable,
Ce feu tenu secret avecque tant de soin,
Qu'il n'a souffert que vous jusqu'ici de témoin.
Mais c'est ce qui me perd; sans ce fâcheux silence
Alonse en eût reçû l'entiere confidence
Et ne m'eût pas reduit par ces cruels avis
A mourir de douleur si je les voi suivis.
C'est lui, ma Sœur, c'est lui qui propose à D. Sanche
Cet odieux hymen où l'un & l'autre panche;
Mais si mon desespoir doit enfin éclater,
Pour mon Rival peut-être il est à redouter.

CASSANDRE.

Quoi que de ses avis vous ayez à vous plaindre.
Voyez-le cet Alonse, avant que d'en rien craindre.
Il vous cherche par tout avec empressement.

D. LOPE.

C'est à votre priere? avoüez franchement.

CASSANDRE.

Vous pourrez de lui même apprendre le contraire.

D. LOPE.

Votre hymen près de lui me rend injuste Frere,
Et les biens de Fernand n'ayant pû vous charmer,
C'est moi qui vous contrains, c'est moi qu'il faut blâmer?

CASSANDRE.

S'il vous peint mon malheur comme un malheur ex-(trême
C'est sur ce que Fernand en dit tout haut lui-même,
Qui tenant & l'amour & l'hymen à mépris,
N'eût jamais rien conclu s'il n'eût été surpris.
Encor tout de nouveau j'apprens qu'il s'ose plaindre
Qu'Enrique à cet hymen lui seul l'a su contraindre,
Et que sa violence & son emportement
L'ont forcé par surprise à cet engagement.
Il le fait bien paroître; on a pris la journée
Qui doit hâter ma mort par ce triste hymenée,
Dans deux jours mon malheur sous ses loix me reduit,
Et bien loin de me voir, il semble qu'il me fuit.
Si pour une Maîtresse il porte un cœur sans flame,
Quel amour esperer quand je serai sa Femme?
N'importe, c'en est fait; ayant reçû sa foi
Un lâche repentir est indigne de moi,
Et de tous les malheurs, un cœur qui se possede,
Dans sa propre vertu voit toûjours le remede.

D. LOPE.

Ce sentiment, ma Sœur, est bien digne de vous,
Je sai que de tout temps vous fuyez un Epoux,
Et votre aversion nous a trop fait paroître
Que vous craignez en lui de ne trouver qu'un Maître.
J'ai parlé pour Fernand, mais sachez aujourd'hui
Que votre interêt seul m'a fait parler pour lui.
Enrique est violent, & voyant qu'il vous traite,
Malgré tous mes avis, moins en Sœur qu'en Sujette;
Appuyant un hymen qu'on l'a vû rechercher,
Au pouvoir d'un tyran j'ai crû vous arracher,
Et qu'enfin dans le choix d'un sort toûjours contraire,
Vous souffririez plûtôt d'un Epoux que d'un Frere.
Je vous ai donc pressée, & je vois à regret
Que j'ai lieu de m'en faire un reproche secret.
La froideur de Fernand me surprend & m'afflige,
Mais à quoi que pour vous la Nature m'oblige,
Lui faire proposer de rompre cet accord,
Seroit porter Enrique à conspirer sa mort.
Mais Dieux! vois-je Jacinte, ou si mon œil s'abuse?

CASSANDRE.

Les differens sont doux qui font naître une excuse

SCENE II.

D. LOPE, CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

D. LOPE.

MAdame, quel dessein en ce lieu vous conduit?
Venez-vous voir l'état où vous m'avez reduit,
Et de mon desespoir jouïssant sans obstacle,
Saouler votre vertu d'un si triste spectacle?

CASSANDRE *à Jacinte.*

Vous voyez les transports d'un cœur vraiment atteint
Il n'espére qu'en trouble, & croit tout ce qu'il craint.

JACINTE.

J'avois fait un dessein dont sans doute il soûpire,
Mais il étoit injuste, & je viens m'en dédire.

D. LOPE.

Quoi! se pourroit-il bien qu'après tant de rigueur,
Un reste de tendresse eût ému votre cœur,
Que vous eussiez connu qu'une injustice extrême
Vous portoit à me perdre en vous perdant vous-même,
Et que l'amour enfin vous eût fait souvenir,
Qu'il faut vanger un Pere, & non pas vous punir?

JACINTE.

Je sai ce que je dois aux interêts d'un Pere,
Pour l'oublier jamais ma gloire m'est trop chere;
Mais au nom de l'Epoux qu'il m'avoit destiné,
Contre moi tout à coup mon cœur s'est mutiné,
Et soudain condamnant ma premiere entreprise,
A sa rebellion ma Raison s'est soûmise.

D. LOPE.

Elle a dû s'y soumettre, & son aveuglement
Avec trop d'injustice immoloit votre Amant.
Le Ciel qui l'a connuë y daigne mettre obstacle,
Et mon amour confus attendoit ce miracle.
Mais puis-je demander quel étoit cet Epoux?

JACINTE.

Le voulez-vous savoir? Vous, D. Lope.

D. LOPE.

Moi?

J A-

JACINTE.

Vous.

D. LOPE.

Helas! à ce discours que faut il que je pense?

JACINTE.

Que mon Pere vous croit l'auteur de son offense.

D. LOPE.

Que le perfide Alonse ait osé m'accuser
Du crime le plus noir qu'on me pût imposer!

JACINTE.

Sur vous d'un coup si lâche il fait tomber le blâme,
Et par votre ordre seul...

D. LOPE.

Le croyez-vous, Madame?

JACINTE.

Vous voir, & vous parler sans faire agir mon bras,
C'est vous montrer assez que je ne le croi pas,
Dequoi que vous accuse un indigne murmure,
L'amour que j'ai pour vous m'en fait voir l'imposture,
Et répond hautement à mon cœur abatu,
Et de votre innocence, & de votre vertu.
Cet amour dans son choix ne s'est point emportée,
Ayant pû l'acquerir, vous l'avez meritée,
Et l'ayant meritée, il est à présumer
Qu'une vertu sublime en vous me sût charmer,
Que la mienne jamais ne peut m'avoir trahie,
Que de fausses clartés ne m'ont point ébloüie,
Et qu'enfin j'ai dû voir dans un esprit constant
Tout ce qu'un vrai merite a de plus éclatant.
Voilà sur quels appuis mon amour osa naître,
Et si vous n'étiez pas ce que je vous crois être,
Si de bas sentimens vous tenoient partagé,
Je me voudrois punir d'en avoir mal jugé.

D. LOPE.

Pour bien juger de moi, jugez-en par vous-même,
Ou pour dire encor plus, par ce cœur qui vous aime,
Puisqu'on ne vit jamais les belles passions
Sur des courages bas former d'impressions.
Mais si votre vertu, sachant mon innocence,
Contre la calomnie entreprend ma deffence,
Daignez ne pas laisser votre ouvrage imparfait,

Et

Et de l'erreur d'un Pere accordez-moi l'effet.
Voyez de votre hymen ce qu'on lui fait pretendre ;
Pour effacer sa honte il vous demande un Gendre,
Et puisque son honneur vous doit seul engager,
Faites tomber sur moi le droit de le vanger.
Prenez l'occasion que le Ciel vous presente
De remplir les devoirs & de Fille & d'Amante,
Et ne me perdez pas quand il vous donne jour
A satisfaire ensemble & l'honneur & l'amour.

JACINTE.

D. Lope, qu'est-ceci? Vous oubliez sans doute
Que c'est vous qui parlez, & moi qui vous écoute,
Que voulant que j'embrasse un projet si honteux,
La gloire vous déplaît pour objet de nos feux,
Ainsi donc ma vertu doublement infidelle
Répondra lâchement à ce qu'on attend d'elle,
Et je pourrai souffrir qu'on me reproche un jour
Que l'honneur me servit de prétexte à l'amour;
Qu'abusant de l'erreur qui put surprendre un Pere,
Je ne le satisfis que pour me satisfaire,
Et que ma passion couvrit sa lâcheté
D'un vain & faux éclat de générosité?

D. LOPE.

Comme toûjours ma flame a demeuré secrete,
La peur d'un tel reproche en vain vous inquiete;
On ne soupçonne rien de cette noble ardeur
Qui m'acquit votre estime en vous donnant mon cœur,
Et chacun vous croyant dans cet hymen surprise,
Personne ne saura que l'amour l'autorise,
Qu'à des motifs d'honneur il mêle son appas.

JACINTE.

Et moi, D. Lope, & moi ne le saurai-je pas?
Quoi! dans ce haut dessein où la vertu m'engage,
Estimez-vous si peu mon propre témoignage,
Et ne suffit-il pas pour m'en faire une loi,
Que mon cœur en secret dépose contre moi?
Quoi qu'on cherche l'estime avec des soins extrêmes,
Des belles actions le prix est en nous-mêmes,
Ce charme interieur qui nous fait émouvoir,
Est le plus doux encens qu'on puisse recevoir.
Sans que nous dépendions de ce qu'on ose croire,

C'est

C'est par nous que s'acheve, ou détruit notre gloire,
Et l'éclat du dehors a peine à l'aggrandir,
Quand pour nous le dedans refuse d'applaudir.
Un cœur qui d'un grand cœur aspire à l'avantage,
Doit s'oser dire tel par son propre suffrage,
S'en répondre à soi-même, & sur un tel appui
S'abandonner sans crainte à ce qu'on croit de lui.

D. LOPE.

Où me vas-tu reduire, ô vertu trop austere!

JACINTE.

Mais vous êtes encor l'Ennemi de mon Pere,
On vous accuse enfin, convainquez l'imposteur;
Et de notre disgrace allez chercher l'auteur.
Montrez-vous innocent en le faisant connoître.

D. LOPE.

Quoi, c'est aussi par moi que son bonheur doit naître,
Par moi, qui découvrant son crime aux yeux de tous,
Lui cede mon espoir, & le fais votre Epoux?
Et vous m'osez charger de cet emploi funeste?

JACINTE.

Faisons notre devoir, le Ciel fera le reste.

D. LOPE.

Il faut vous obeïr, mais souvenez-vous bien
Que ce lâche connu, je ne connois plus rien,
Et qu'à quoi que pour vous le respect me convie,
Son bonheur est mal sûr s'il me laisse la vie.
Adieu.

SCENE III.

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

CASSANDRE.

C'est de vous servir avec trop de rigueur
Du pouvoir que l'amour vous donne sur son cœur.

JACINTE.

C'est montrer que l'amour n'est vertueux ou lâche,
Que selon les objets où sa flame s'attache,
Et que si rarement un courage abatu
De cette passion se fait une vertu,
Jamais une grande ame où la gloire préside,
N'en prend dans ses desseins l'aveuglement pour guide.

CAS-

CASSANDRE.

Ainsi ce grand pouvoir que vous gardez sur vous,
Des plus rudes malheurs vous fait braver les coups.
Que vous êtes heureuse, & que je suis à plaindre!

JACINTE.

Pouvant tout esperer, vous n'avez rien à craindre,
Mais si votre malheur étoit égal au mien,
Vous auriez tout à craindre, & n'espereriez rien.

CASSANDRE.

En l'état où je suis, que faut-il que j'espere?
L'hymen rend dans deux jours mon amour necessaire,
Je le dois à Fernand, & presque au desespoir,
Tout mon cœur se refuse à ce triste devoir.

JACINTE.

Au moins ce grand malheur qui cause votre plainte,
Peut être surmonté par un peu de contrainte,
Et quelque aversion qu'on ait pour un Epoux,
C'est n'en haïr aucun, que de les haïr tous;
Mais d'un revers si dur ma disgrace est suivie,
Qu'écoutant le projet où l'honneur me convie,
Il me faut étouffer les plus beaux sentimens
Que la gloire jamais permit aux vrais Amans.
C'est en vain avec vous que je le voudrois taire,
D. Lope a des vertus dont l'éclat m'a sû plaire,
Et je ne puis songer sans trouble & sans ennui,
Que qui n'ose le perdre, est indigne de lui.

CASSANDRE.

Après un tel aveu vous oserai-je dire...
Mais que ne dit-on point lorsque le cœur soûpire,
Et que dans ses soûpirs, interdit & confus,
Il parle, il s'embarrasse, & ne se comprend plus?

JACINTE.

Il n'est pas mal-aisé d'entendre ce langage,
Je voi contre l'hymen quel motif vous engage.
Qu'on n'éteint pas sans peine un feu bien allumé
Et que vous aimeriez, si vous n'aviez aimé.

CASSANDRE.

Je l'avouë, & jamais une plus belle flame
Pour un plus digne objet ne regna dans une ame.
Mais las, que la Fortune, au moins jusqu'à ce jour,
Respecte rarement un vertueux amour!

Flore & Blanche rentrent.

A Madrid, où j'etois alors chez une Tante,
Je menois en repos une vie innocente,
Et mes Freres en Flandre, en de nobles emplois,
Me laissoient pour aimer la liberté du choix,
Lors qu'un jeune Inconnu dans un peril extrême,
Osa m'en dégager en s'y jettant lui-même,
Et par ce grand service engagea ma Raison
A souffrir de mon cœur l'aimable trahison.
Il me vit, je le vis, & trop reconnoissante,
Pensant n'être rien plus, je me sentis amante.
Je ne vous dirai point par quels soins, par quels vœux;
Il disposa mon ame à repondre à ses feux,
Ni quel rapport d'humeur l'un à l'autre assorties,
Forma de nos esprits les douces simpathies.
Ce seroit dans le mien porter un souvenir
Que ma triste Raison s'efforce d'en bannir.
Vous saurez seulement que quoi que je supprime,
Rien de honteux pour moi ne m'acquit son estime,
Et que l'ayant connu généreux & discret,
Je ne pûs refuser de le voir en secret.
Mais quoi qu'il me jurât entiere obeïssance,
Il sût avec tant d'art me cacher sa naissance,
Que m'opposant toûjours quelque obligeant refus,
M'ayant appris son nom, il ne dit rien de plus,
Si ce n'est que pour vaincre un destin trop contraire,
Un voyage d'un an se trouvoit necessaire,
Et qu'alors plus heureux & plus digne de moi
Il se feroit connoître aussi bien que sa foi.
Que vous dirai je enfin? Sans savoir davantage,
Il falut consentir à ce triste voyage,
Et sur un élement le plus traître de tous,
Abandonner aux vents mon espoir le plus doux.
Il partit, & le Ciel pour comble de miseres
Fit suivre son départ du retour de mes Freres.
Ah!

JACINTE.

Si par ce recit.

CASSANDRE.

Achevons, ce n'est rien.
Jugez par ce retour quel malheur fut le mien.
A me tyranniser leur amitié consiste;

Un parti se presente, ils pressent, je resiste;
Ils parlent pour un autre, & par trop de rigueur
Leur gloire s'interesse à garder une Sœur.
Je recule toûjours, un peu de tems se passe;
Déja mon triste cœur frémit de sa disgrace,
Et dans le sort douteux d'un Amant qu'il attend,
Met son moindre supplice à le croire inconstant,
Quand sur moi la Fortune achevant son ouvrage,
D'un Parent & de lui l'on m'aprend le naufrage.
Ils s'étoient embarqués dans le même Vaisseau,
Et la mer de tous deux fut l'injuste tombeau.
Ah Dieux!

JACINTE.

Votre douleur semble toûjours s'accroître.

CASSANDRE.

Helas! à tous momens je croi le voir paroître.
Je l'entens qui se plaint d'avoir eté trahi,
Que quoi qu'après deux ans j'ai trop tôt obeï,
Que Fernand... juste Ciel! pardonnez ma foiblesse.
A ce funeste nom ma constance me laisse
Approchez-moi d'un siege, & souffrez qu'aux abois
Ma flame...

JACINTE

La douleur lui suffoque la voix,
Flore vient de sortir. Quel conseil dois je prendre?

SCENE IV.

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

JACINTE.

Flore, & vîte.

CASSANDRE *comme en pâmoison.*

Ah! pardon, chere Ombre.

JACINTE.

Voi, Cassandre...

FLORE.

Ah! Madame.

JACINTE.

Qu'as-tu?

FLORE.

Son Amant..

JACINTE.

Qui? Fernand?

FLORE.

Non, mais par un destin tout à fait surprenant,
Celui qu'elle croit mort....

JACINTE

Eh bien?

FLORE.

Est là, qui presse...

JACINTE.

Que dis-tu?

FLORE.

Qu'il demande à revoir sa Maîtresse.
Mais le voici lui-même, il entre.

JACINTE.

Ah, justes Dieux!
C'est mon Frere.

SCENE V.

D. ALVAR, JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

D. ALVAR.

Ah, ma Sœur, qui vous met en ces lieux?
Vous trouver à Madrid, & vous croire à Tolede!

JACINTE.

Donc après avoir crû nos malheurs sans remede...

D. ALVAR.

Je cherche ici Cassandre, excusez mon transport.
Mais fuit-elle ma vûë, ou si c'est qu'elle dort?
Madame, c'est donc là cette innocente joie,
Qu'au retour d'un Amant une Amante déploie?
Faut-il qu'après deux ans, & d'absence & de maux...

CASSANDRE *comme en pâmoison.*

Laisse-moi, D. Alvar, un moment en repos.

D. ALVAR.

Helas! de cet accueil que faut-il que j'augure?

JACINTE.

C'est un leger accès, ne craignez pas qu'il dure,
Il va donner relâche à ses sens assoupis,

D. ALVAR.

Ouvrez les yeux, Madame, & voyez que je vis.

CASSANDRE *en pâmoison.*

Songes-tu que deux ans m'ont trop justifiée,
Et que veuve de toi je me suis mariée?

D. ALVAR.

Que dit-elle, ma Sœur?

JACINTE.

Elle revient à soi.

CASSANDRE.

Jacinte, helas! où suis-je, & qu'est ce que je voi?

JACINTE.

Reprenez vos esprits.

CASSANDRE.

Et les puis-je reprendre
Si je voi ce qu'enfin je ne saurois comprendre?
D. Alvar vivroit-il?

D. ALVAR.

Apprenez-moi son sort,
Vous le savez vous seule; est-il vivant ou mort?
Je sai que sur un banc échapé du naufrage,
Échapé des rigueurs d'un etroit esclavage,
Le Ciel qui l'en sauva le renvoyoit au jour,
Mais vivroit-il encor s'il n'a plus votre amour?
Parlez, Madame.

CASSANDRE.

Helas!

D. ALVAR.

Soûpirer & se taire?
Ah! ma Sœur!

CASSANDRE.

Que dit-il? D. Alvar votre Frere?

JACINTE.

Oui, vous voyez ce Frere..

D. ALVAR.

Ah! c'est trop me gener,
Dites-moi ce qu'enfin je n'ôse deviner.
J'eus tort de vous quitter, vous seriez-vous vangée?
Un autre est-il heureux? êtes-vous engagée?

CASSANDRE.

Vous vivant, dites-moi comment je l'avouërai?

Mais

Mais le puis-je nier s'il n'est rien de plus vrai?

D. ALVAR.

Quoi, plus d'espoir pour moi?

CASSANDRE.

La parole est donnée,
Et ma main dans deux jours acheve l'hymenée.

D. ALVAR.

Ce terme peut encor rétablir mon bonheur.

CASSANDRE.

Ce terme est peu de chose à qui cherit l'honneur.

D. ALVAR.

Et vous m'avez aimé?

CASSANDRE.

Mon heur seroit extrême
D'oser dire, j'aimai, sans pouvoir dire, j'aime.

D. ALVAR.

Ah! s'il vous reste encor...

CASSANDRE.

Ne me demandez rien,
Je sai ce que se doit un cœur comme le mien.
Tant que votre retour flata mon espérance,
En vain l'on essaya d'ebranler ma constance,
Le bruit de votre mort a dégagé ma foi,
Il vous perd, il me perd, plaignez-vous, plaignez-moi,
Ou plûtôt, pour sauver l'éclat de votre gloire,
Achetez par l'absence une illustre victoire.
D'un feu jadis si beau perdez le souvenir,
Et fuyez un objet qui peut l'entretenir.
Adieu, vous me perdez si mes Freres surviennent.

D. ALVAR.

Que ne rompez-vous donc les nœuds qui me retiennent?

CASSANDRE.

Je les croi toûjours voir, tirez-moi de souci.

D. ALVAR.

Eh bien, si vous craignez de me parler ici,
Au moins faites qu'ailleurs je puisse vous apprendre...

CASSANDRE.

Ne pouvant rien pour vous, je ne dois rien entendre,
Je ne vous verrai plus.

D. ALVAR.

Comment donc vous quitter?

CASSANDRE.

Le peril croît toûjours, c'est trop vous écouter,
Je me retire.

D. ALVAR.

Helas! ma Sœur, quelle injustice!
C'est donc ainsi qu'au port il faut que je perisse?
Ah, que ne suis-je mort, ou pourquoi l'a t'on crû?

JACINTE.

Ce faux bruit en deux ans ne s'est que trop accrû.
Aussi me destinant le grand bien qu'il possede,
Mon Pere sur ce bruit voulut quitter Tolede,
Esperant qu'à Madrid...

D. ALVAR.

Ah, puisqu'il me croit mort,
Promettez moi, ma Sœur, de lui cacher mon sort.
Aussi-bien si le Ciel s'obstine à me poursuivre.
Mon espoir étant mort, je ne veux point revivre.
Adieu, vous seule ici me pouvez secourir,
Touchez pour moi Cassandre, ou me laissez mourir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE, D. RAMIRE.

D. RAMIRE.

Enfin instruit d'un nom que vous brûliez d'apprendre,
D'un Ennemi secret vous allez faire un Gendre?

D. SANCHE.

Au moins suis-je ravi que contre mon espoir
Vos fidelles conseils m'en donnent le pouvoir.

D. RAMIRE.

Le conseil est fâcheux, & j'ai vû l'Assemblée,
Sans pouvoir que resoudre, également troublée;
Mais quoi qu'avec des yeux de Juges rigoureux,
Ne regardant en vous qu'un Vieillard malheureux,
Que la suite de l'âge a mis dans l'impuissance
D'effacer par le sang la honte d'une offence,

Voyant

Voyant d'ailleurs Alonſe à ſe taire obſtiné,
A moins qu'à cet accord on vous eût condamné,
Et vous-même ſur tout témoigner de vous rendre...

D. SANCHE.

Je n'en uſois ainſi que pour mieux le ſurprendre,
Sachant qu'à ne me voir ébranlé qu'à demi,
Il m'eût toûjours caché quel eſt mon Ennemi.
Il me l'a donc nommé devant ma Fille même.
Et pour mieux déguiſer encor le ſtratagême,
J'ai voulu devant lui ne lui donner qu'un jour
A diſpoſer ſon ame à ce funeſte amour.
Lui-même il l'en a vûë & ſurpriſe & confuſe,
Mais il eſt juſte enfin que je la deſabuſe,
Et qu'elle ſache au moins que mon juſte courroux
Dans mon lâche Ennemi ne peut voir ſon Epoux.

D. RAMIRE.

Quoi, votre procedé n'étoit qu'un artifice?

D. SANCHE.

J'ai fait ce que ſans doute il falloit que je fiſſe.

D. RAMIRE.

Si toûjours la vangeance occupe vos eſprits,
Le Ciel plus à propos n'eût pû vous rendre un Fils.
D. Alvar eſt vivant.

D. SANCHE.

Quoi, mon Fils, D. Ramire,
Mon Fils ſeroit vivant?

D. RAMIRE.

Oui, D. Alvar reſpire;
A deux cens pas d'ici je viens de le quitter,

D. SANCHE.

Un plus foible rapport m'en laiſſeroit douter.
Mais qui l'empêche donc à mes yeux de paroître?
Eſt ce qu'en ma diſgrace il me veut méconnoître,
Que mon honneur bleſſé touche peu ſon eſprit,
Ou qu'il ignore encor mon ſejour à Madrid?

D. RAMIRE.

Il l'ignore ſans doute, & j'allois l'en inſtruire,
Quand ſurpris tout à coup au nom de D. Ramire,
Sans me laiſſer parler ſe tirant de mes bras;
Ah, ſi l'on me croit mort, on ne s'abuſe pas,
M'a-t'il dit, & *la mer ne m'a laiſſé la vie,*

Qu'afin que par l'amour elle me fût ravie ;
Il a donné l'arrêt, il faut l'exécuter.
A ces mots s'échapant, sans vouloir m'écouter,
Son pas précipité, le détour d'une ruë,
L'ont sû presque aussi tôt derober à ma vûë.

D. SANCHE.

Quoi, le croyant revoir, il m'est encore ravi ?

D. RAMIRE.

Ne vous alarmez point, un des miens l'a suivi,
Mais l'ayant retrouvé, que lui pourrai-je apprendre ?

D. SANCHE.

Ce malheur dont le bruit a pû si tôt s'épandre.

D. RAMIRE.

Mais ignorant l'Auteur...

D. SANCHE.

Il l'apprendra de moi
Quand sur un tel secret j'aurai reçû sa foi,
Puis qu'enfin pour punir une action si noire,
Si j'employois un Fils, je trahirois sa gloire.
Mon mal veut un remede & violent & prompt,
Et je dois mesurer la vangeance à l'affront.

D. RAMIRE.

Ne pouvant avec lui m'expliquer davantage,
Il vaut mieux par vous seul qu'il apprenne l'outrage,
Ainsi par un billet que je ferai tenir,
Sur un affront reçû, pressez-le de venir.

D. SANCHE.

Eh bien, sans perdre temps, allons chez moi l'écrire
Ce billet...

SCENE II.

D. SANCHE, D. RAMIRE, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

AH ! ma Fille, à la fin je respire,
Et dans l'heureux succès qui flate mes desirs,
Tu peux donner relâche à tes tristes soûpirs.
Ta vertu s'est montrée entiere, pure, pleine ;
Joüis de son éclat sans en craindre la peine,

Enfin ne songe plus à l'hymen proposé,
Je le pressois moi-même, on m'avoit abusé.
J'avois prêté les yeux à de fausses lumieres,
A des illusions sans doute trop grossieres;
Mais sans qu'il soit besoin de trahir ton bonheur,
Le Ciel m'offre un moyen d'assûrer mon honneur;
Il m'est plus glorieux, & pour toi moins funeste.
Adieu; le temps saura te decouvrir le reste.

SCENE III.

JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Que veut-il dire, Blanche, & que m'imaginer
De ce confus avis qu'il vient de me donner?

BLANCHE.

S'il vous paroît confus, au moins j'en conjecture
Qu'il ne croit plus D. Lope auteur de son injure.
Il doit connoître au vrai quel est son Ennemi.

JACINTE.

Mais par où son honneur peut-il être affermi?
Quel sera ce moyen que le temps doit m'apprendre?

BLANCHE.

C'est ce qui comme à vous me fait peine à comprendre.
Si ce n'est qu'à la Cour son malheur étant su,
On y doive étouffer l'affront qu'il a reçû.
Et par son Ennemi le faisant satisfaire,
Forcer & sa vangeance & l'envie à se taire.

JACINTE.

Quelque espoir que mon cœur me presse d'en former,
Une obscure frayeur vient toûjours m'alarmer.
Du sort de D. Alvar ayant eu connoissance,
Peut-être il se tient sûr par lui de sa vangeance,
Et que contre D. Lope animant sa fureur....

BLANCHE.

Pourquoi contre D. Lope? il est sorti d'erreur;
Par ce qu'il vous a dit, il vous l'a fait connoître.

JACINTE.

Que n'est-ce un faux soupçon que l'amour fasse naître?
Mais Cassandre paroit, & s'avance vers nous.

SCENE IV.

CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

JACINTE.

EH bien, qu'a ſu D. Lope, & que m'apprendrez-
Pourra t-il obliger Alonſe à ſe dédire? (vous?

CASSANDRE.

Ne l'ayant pû trouver, il ſe plaint, il ſoûpire,
Et croit que de lui-même il peut ſe défier,
Si ſon meilleur Ami l'oſe calomnier.
Cependant pour lui plaire il faut que je vous voye.
Il m'eſt aiſé, dit-il, de rétablir ſa joie,
Et de vous détourner de cet hymen fatal
Qui tous deux vous immole au bonheur d'un Rival.

JACINTE.

Si de ce ſeul malheur la crainte l'inquiete,
Qu'il ſe mette en repos, il a ce qu'il ſouhaite.

CASSANDRE.

D. Sanche à cet hymen n'a donc pû conſentir?

JACINTE.

Tout à l'heure en paſſant il m'en vient d'avertir,
Et ſi j'ai bien compris ce qu'il m'a fait entendre,
Il ſait que pour D. Lope on l'a voulu ſurprendre.

CASSANDRE.

J'admire en ſa fortune un ſi prompt changement.

JACINTE.

J'ai ſu cette nouvelle aſſez confuſément.
Avec lui D. Ramire étant en conference,
Lui qui de ſes ſecrets reçoit la confidence,
J'ai dû me contenter de ce qu'il m'en a dit;
Mais je ſai comme il faut menager ſon eſprit.
Et mettant le détour & l'adreſſe en pratique,
Je n'aurai pas de peine à faire qu'il s'explique.

CASSANDRE.

Allez donc, les effets nous ont ſouvent fait voir
Qu'un ſecret ſçu trop tard ruine un bel eſpoir.

SCENE V.

CASSANDRE, FLORE.

CASSANDRE.

Ainſi tout ſe prepare au bonheur de mon Frere.

FLORE.

Ainſi, ſi vous ceſſiez de vous être contraire,
Vous n'auriez pas à craindre...

CASSANDRE.

Ah Flore, que dis-tu?

FLORE.

Que tout votre heur dépend d'un peu moins de vertu.
Des mépris de Fernand la preuve eſt trop certaine,
Si proche de l'hymen il ne vous voit qu'à peine,
Et vous faites encor un ſcrupule ſi grand
De reprendre une foi que ſa froideur vous rend?

CASSANDRE.

Quand de ce changement j'aurois été capable,
Sachant ce que je ſai, ſeroit-il excuſable?
Il l'eût été peut-être, & du moins bien plus beau
Avant que D. Alvar fût ſorti du tombeau;
Mais aujourd'hui qu'il vit, donner lieu qu'on ſoupçonne,
Qu'aux dépens de ma foi mon lâche cœur ſe donne;
Que je romps...

FLORE.

Le voici, ſouffrez lui quelque eſpoir.

CASSANDRE.

Non, Flore, éloignons-nous, je ne veux point le voir.

SCENE VI.

D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

D. ALVAR.

Me fuyez-vous, Madame & portez-vous envie
A ce foible bonheur, le dernier de ma vie?
Dans ce qu'il fait pour moi n'ayant aucune part,
Pourquoi vous oppoſer aux faveurs du hazard?
Eſt-ce qu'en votre cœur l'excès de ma diſgrace,
Fait ſucceder la haine à l'amour qu'elle en chaſſe,
Ou que ce même cœur pour moi trop rigoureux,

Croit que s'il n'est cruel il n'est point généreux?
CASSANDRE.
Mon cœur n'est point cruel, & ce n'est pas sans peine
Qu'il vous entend parler & d'amour & de haine.
Quelques maux que jamais il puisse ressentir,
L'une n'y peut entrer, mais l'autre en doit sortir.
D. ALVAR.
C'est donc ce qu'à mes feux, après deux ans d'absence,
Vous reserviez pour prix de ma perseverance?
Encor, si votre cœur moins sensible à ces feux,
Par quelque aversion échapoit à mes vœux,
Si la haine m'ôtoit ce qu'il faut que je quitte,
Je n'en accuserois que mon peu de merite,
Et sur mes seuls defauts jettant un œil jaloux,
Je me plaindrois du Ciel sans me plaindre de vous:
Mais par une rigueur qu'on aura peine à croire,
M'arracher de ce cœur fait toute votre gloire,
Et ces traits que l'amour lui-même y sût tracer,
C'est en les dechirant qu'il les faut effacer.
CASSANDRE.
Dans le triste revers dont je souffre l'atteinte,
Si ma juste conduite attire votre plainte,
Songez qu'il est bien dur de la voir condamner
A qui ne peut avoir d'excuse à vous donner.
D. ALVAR.
Quoi, votre fier devoir jusque là vous abuse,
Que vous me refusiez la douceur d'une excuse?
CASSANDRE.
C'est ce que votre amour ne doit point exiger.
Qu'auroit-elle aussi bien qui le pût soulager,
Qui pût donner relâche au trouble qui l'agite,
Puisque je n'en ai qu'une, & que je vous l'ai dite?
D. ALVAR.
Ah, si cette raison vous l'a fait supprimer,
Que vous connoissez peu ce que c'est que d'aimer!
Jamais, jamais l'amour n'eut d'excuse frivole,
Il sait charmer cent fois par la même parole,
On a beau la redire & beau la repeter,
De nouvelles douceurs s'y font toûjours goûter;
L'appas en est secret & le pouvoir extrême,
Et si pour qui la dit elle est toûjours la même,
Bien

Bien qu'elle semble l'être, il est certain pourtant
Qu'elle n'est pas la même à celui qui l'entend.
Dites-là donc encor cette excuse charmante,
Qui soulage mes maux quand elle les augmente,
Et mêlant vos regrets à mes vives douleurs,
Presse mon desespoir de finir mes malheurs.

CASSANDRE.

Et vous pourriez souffrir qu'aux dépens de ma gloire
J'écoutasse un amour que je ne dois plus croire ?
Quand d'abord votre vûë a troublé mes esprits,
L'ame toute en desordre & les sens interdits,
J'ai pû m'abandonner, dans ma surprise extrême,
A ce que pense un cœur quand il perd ce qu'il aime;
Et que prêt de subir un redoutable sort,
Il regrette vivant ce qu'il a pleuré mort.
Mais enfin à present qu'un peu mieux éclairée,
Ma Raison sert de guide à mon ame égarée,
Et que mon cœur honteux de se voir abatu
Avec plus de vigueur rappelle sa vertu.
Loin de suivre l'erreur qui m'avoit abusée,
Si je dois m'excuser, c'est de m'être excusée,
Et d'avoir fait paroître avec quel desespoir
L'amour que j'eus pour vous s'immole à mon devoir.

D. ALVAR.

Ainsi vous détrompant du bruit de mon naufrage,
Confessez qu'à mes feux j'ôte un grand avantage,
Et qu'il vaudroit bien mieux qu'ainsi qu'auparavant,
Vous m'estimassiez mort que de me voir vivant.

CASSANDRE.

Au moins pourrois je encor me dispenser sans honte
A pousser des soûpirs pour une mort trop prompte,
Et sans examiner si dans de tels malheurs
L'amour ou la pitié feroit couler mes pleurs,
Pour flater mon ennui je trouverois des charmes
A me croire permis de répandre des larmes;
Mais lors que vous vivez, des sentimens si doux
Sont trop pour mon devoir s'ils sont trop peu pour vous.
C'est à les étouffer qu'il faut que je m'applique,
Et comme votre vûë en est l'obstacle unique,
Je suis un Ennemi qu'en mon ennui secret

FLORE *montrant Enrique qui paroît.*

Madame.

CASSANDRE.

O disgrace imprévûë!

Empêchez qu'on me suive, ou bien je suis perduë.

SCENE VII.

ENRIQUE, D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

ENRIQUE.

NE vois-je pas ma Sœur? Elle me fuit en vain

Si...

D. ALVAR *coupant chemin à Enrique qu'il voit, se prépare à suivre Cassandre.*

Vous m'obligerez de changer de dessein,

Cette Dame me touche.

ENRIQUE.

Et plus que vous peut-être

Moi-même elle me touche, & je la veux connoître.

D. ALVAR.

J'y pourrai mettre obstacle.

ENRIQUE *mettant l'épée à la main.*

Ah Dieu, me menacer!

Voici par où l'obstacle est facile à forcer.

D. ALVAR.

Vous reculez pourtant.

CASSANDRE *paroissant après que D. Alvar a fait reculer Enrique hors du Theatre.*

Helas! que dois je faire?

Quel funeste combat d'un Amant & d'un Frere!

FLORE.

On les separera, ne craignez rien pour eux.

CASSANDRE.

Ce quartier est desert, D. Alvar malheureux,

Et la nuit qui survient...

FLORE.

Retirons-nous, Madame.

CASSANDRE.

Que de troubles divers s'élevent dans mon ame!

Encor si nous pouvions trouver quelque secours.

FLORE.

Nous ne les voyons plus, ils s'éloignent toûjours.
Mais D. Lope...

SCENE VIII.

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

AH, ma Sœur, la funeste nouvelle!

CASSANDRE.

Qu'est-ce, mon Frere?

D. LOPE.

Alonse est un Ami fidelle,
Et cette trahison dont j'osois murmurer,
M'assûroit le seul bien que je puis esperer;
Mais jugez quel espoir me doit rester encore
Quand Enrique me perd, quand il me deshonore,
Et qu'Auteur d'un affront que je croyois vanger,
Malgré moi dans son crime il a sû m'engager.
Mais qui vous trouble ainsi? vous semblez toute émûë.

CASSANDRE.

Un bruit d'armes oüi dans la prochaine ruë,
D'un effroi si subit vient de saisir mon cœur...

D. LOPE.

Je l'entens en effet, éloignez-vous, ma Sœur.
Je verrai ce que c'est.

SCENE IX.

D. LOPE, D. ALVAR, Trois BRAVES
le poursuivant.

1. BRAVE.

TA mort suivra la mienne.

D. ALVAR.

Que ne l'empêchiez-vous, comme je fais la mienne,
Lâches?

D. LOPE.

Quoi, trois contre un! Donnons, je suis à vous,
Mon Cavalier, courage.

2. BRA-

2. BRAVE.

O Dieu, les rudes coups!

3. BRAVE.

Ah! D. Lope...

D. LOPE.

Mon nom dans la bouche d'un lâche?

3. BRAVE.

Sachez...

D. LOPE.

J'ai déja sû ce qu'il faut que je ſache.

2. BRAVE.

Craignant quelque diſgrace, évitons ſa fureur.

D. ALVAR.

Vous fuyez, Aſſaſſins, ce ſecours vous fait peur.

D. LOPE.

Laiſſons-les s'échaper; quoiqu'indignes de vivre,
Ils ne meritent pas qu'on daigne les pourſuivre.

D. ALVAR.

Cependant je dois tout à ce bras genereux.
Sans vous, ma reſiſtance étoit vaine contre eux,
Vous ſeul par un ſecours...

D. LOPE.

Epargnez moi, de grace,
J'ai fait ce que vous-même euſſiez fait en ma place.

D. ALVAR.

Au moins j'aurois montré que je fais mon devoir.
Mais enfin où vous puis-je entretenir ce ſoir?
Il faut que je vous quitte, & ma diſgrace eſt telle
Qu'ayant tué d'abord l'auteur de la querelle,
Quoique ſa mort ſoit juſte après ſa lâcheté,
Je ſerois criminel ſi j'etois arrêté.

D. LOPE.

Je ne laiſſerai pas mon ſecours inutile,
Ne craignez rien, chez moi je vous offre un azile.
Allons, & ſoyez sûr qu'au beſoin contre tous
Je ſaurai vous défendre, ou perir avec vous.
Mais ſans doute on vous cherche.

D. ALVAR.

O malheur redoutable!

SCE-

SCENE X.

D. LOPE, D. ALVAR, D. LOUIS.
Suite d'Archers.

D. LOUIS.

Voyez nos soins, D. Lope, à trouver un coupable.
Enrique, helas!

D. LOPE.

Eh bien?

D. LOUIS.

Vient d'être assassiné.

D. LOPE.

Enrique!

D. LOUIS.

Et l'assassin par ici détourné,
Tâchant de garantir sa tête par sa fuite,
Attire sur ses pas notre juste poursuite,
On l'a vû reculer les armes à la main.

D. LOPE.

Par votre diligence empêchez son dessein,
Je vai pourvoir au reste.

SCENE XI.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

Et vous devant la vie,
Ce n'étoit pas assez...

D. LOPE.

Brisons là, je vous prie.
Savez-vous qui je suis?

D. ALVAR.

C'étoit pour le savoir,
Que je vous demandois à vous parler ce soir.

D. LOPE.

Savez-vous contre qui je viens de vous défendre?

D. ALVAR.

Non.

D. LO-

D. LOPE.

Savez-vous quel ſang vous avez ſu répandre?

D. ALVAR.

Auſſi peu; ſeulement vous répondrai-je bien
Que mon cœur ſur ce point ne ſe reproche rien;
Mais ne me cachez plus un ſecret qui m'importe.

D. LOPE.

D. Lope de Guzman eſt le nom que je porte.

D. ALVAR.

Je connois ce grand nom, & le malheur m'eſt doux
Par qui je tiens le jour d'un homme tel que vous.

D. LOPE.

Gardez bien-tôt de prendre un ſentiment contraire.

D. ALVAR.

Pourquoi?

D. LOPE.

Si je vous dis que le Mort eſt mon Frere?

D. ALVAR.

Votre Frere!

D. LOPE.

Oui, mon Frere, & vous pouvez juger
Si je puis vous défendre, ayant à le vanger.

D. ALVAR.

Mais vous m'avez promis...

D. LOPE.

La promeſſe eſt frivole,
Jamais contre ſoi-même on ne donne parole.

D. ALVAR.

Que prétendez vous donc?

D. LOPE.

Montrer par votre mort
Que le devoir du ſang eſt toûjours le plus fort.

D. ALVAR.

Eh bien, me voici prêt à vous rendre une vie...

D. LOPE.

Non, je ſai mieux à quoi la gloire me convie.
J'aurois tort contre vous d'oſer avec éclat, (bat.
Quand je voi qu'on vous cherche, entreprendre un com-
De peur qu'on vous arrête, allez en diligence
Mettre dans ce peril vos jours en aſſûrance.
J'ai ſoin de votre vie, & l'oſe conſerver,

Mais

Mais sachez qu'en effet c'est me la reserver,
Et qu'il n'est point de lieu, quoi que vous puissiez faire,
Où sur vous mon devoir n'aille vanger un Frere,

D. ALVAR.

Croyez vous que son sang qu'a repandu ma main
Soit l'effet criminel d'un injuste dessein?

D. LOPE.

Par soi-même un grand cœur juge toûjours d'un autre,
Mais c'est le sang d'un Frere, & je lui dois le vôtre,

D. ALVAR

Me soupçonneriez-vous le courage assez bas
Pour n'oser en tous lieux affronter le trépas?

D. LOPE

Je vous ai vû combattre, & j'avoüerai sans feindre
Que je ne puis avoir d'Ennemi plus à craindre.

D. ALVAR.

Donc sans plus balancer c'est ici que je doi
Me montrer tel pour vous que vous êtes pour moi.

D. LOPE.

Que pensez-vous resoudre, & quelle est votre envie?

D ALVAR

De fuir un Ennemi qui m'a sauvé la vie,
Et faire voir qu'au moins, si le Ciel l'eût permis,
Je pouvois mériter que nous fussions amis.

D. LOPE.

C'est ce qui ne se peut après la mort d'un Frere.

D. ALVAR.

Aussi l'éloignement est pour moi necessaire.

D. LOPE.

Quoi, vous pourriez me fuir?

D. ALVAR

Je fuis avec éclat,
Quand j'évite en fuyant le péril d'être ingrat.

D. LOPE.

Vous me verrez pousser ma vangeance à l'extrême,
Je vous suivrai par tout.

D. ALVAR.

Je vous fuirai de même.

D. LOPE,

Je saurai vous chercher.

D. AL-

D. ALVAR.

Et moi vous éviter.

D. LOPE.

Quoi, je ne tâche ici que de vous irriter.
Et je ne puis enfin forcer vôtre colere
D'accepter un combat qui me doit satisfaire ?

D. ALVAR.

C'est que songeant à fuir si vous me poursuivez,
Je fais ce que je doi, vous, ce que vous devez.

D. LOPE.

Contentez ce devoir qui presse ma vangeance.

D. ALVAR.

Il vous porte à combattre, & le mien m'en dispense.

D. LOPE.

Vous m'avez offensé, je dois vous en punir.

D. ALVAR.

Vous m'avez obligé, je dois m'en souvenir.

D. LOPE.

Nous nous verrons pourtant.

D. ALVAR.

Jamais.

D. LOPE.

Et ma poursuite ?

D. ALVAR.

Ne m'en mettrai-je pas à couvert par la fuite ?

D. LOPE.

Peut être, mais enfin si nous nous rencontrons,
Comment ne pas combattre ?

D. ALVAR.

Eh bien, nous combattrons.

Fin du troisieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALONSE, D. LOPE.

ALONSE.

JE l'avois bien prévû, que tant de violence
Pourroit enfin du Ciel lasser la patience,
Et qu'à suivre toûjours son seul emportement,
Enrique par ses mains creusoit son monument.
Toutefois il respire, & son reste de vie
Rend de quelque douceur sa disgrace suivie,
Puisqu'il nous laisse lieu d'esperer qu'au besoin
Lui-même contre lui servira de témoin.

D. LOPE.

Ah, sans me déguiser ce qu'on ne me peut taire,
Dites qu'on doit rougir d'avouër un tel Frere,
Et que sa lâcheté dans ce dernier combat
N'a fait aux yeux de tous qu'un trop honteux éclat.

ALONSE.

Il est vrai qu'on le blâme, & qu'un noble courage
Du nombre contre un seul dédaigne l'avantage;
Cependant chacun sait, pour ménager ses jours
Qu'il a pû s'abaisser à souffrir du secours.
C'est au milieu de trois qui lui prétoient main forte
Que ce jeune Inconnu l'a blessé de la sorte,
Il est tombé mourant, & de sa fausse mort
Tout le peuple amassé me faisoit le rapport,
Quand lui voyant encor quelque signe de vie,
A ne le point quitter l'amitié me convie;
On arrête son sang; & revenant à soi,
Comme il étoit tout proche, on le porte chez moi,
Où vous-même avez vû, dans l'ennui qui l'accable,
Que de tout son malheur il se tient seul coupable.

D. LOPE.

Helas! & plût au Ciel qu'en déplorant le sien
Je n'eusse pas sujet de l'accuser du mien!
Après la triste loi que la Fille m'impose,

La promesse d'un Pere est pour moi peu de chose,
Et je n'ai plus sans doute à songer qu'à mourir,
Puisque votre amitié n'a pû me secourir.

ALONSE.

J'avois crû jusqu'ici qu'il étoit impossible
Qu'avec tant de vertu l'amour fût compatible,
Et vous sachant aimé, j'apprehendois fort peu
Que Jacinte nous pût refuser son aveu;
Mais s'il faut que ma crainte avec vous s'éclaircisse,
D. Sanche m'est suspect lui-même d'artifice.
Je l'ai revû tantôt, & connu malgré lui
Que l'accord accepté redouble son ennui,
Lui parlant de vous voir, il n'a pû si bien faire
Qu'un mouvement d'aigreur n'ait trahi sa colere,
Elle a paru couverte, & m'a trop fait juger
Que rien n'éteint en lui l'ardeur de se vanger.

D. LOPE.

Qu'il se vange; aussi bien, quoi que j'ose entreprendre,
Après ce que je sai je n'ai rien à pretendre,
Pour paroître innocent mon effort seroit vain;
Si c'est le même sang, qu'importe quelle main?
C'est le malheur du sang dont je suis responsable,
Qui me rendra toûjours également coupable,
Puisqu'ayant à combattre un destin rigoureux,
C'est être criminel que d'être malheureux.

ALONSE.

La vertu de la Fille à nos desseins contraire
Semble avoir commencé la vangeance du Pere,
Et ce trouble confus qu'il m'a fait remarquer,
Me fait craindre pour vous à l'oser expliquer.
Mais le meilleur remede en ce malheur extrême,
C'est de porter Enrique à s'accuser lui même,
A demander D. Sanche, & ne lui point cacher
Ce que je sai déja qu'il s'ose reprocher.
Pour peu qu'on soit sensible, il n'est rien qu'on refuse
Au triste repentir d'un Mourant qui s'accuse,
Et quoi qu'ait resolu ce Vieillard outragé,
Par le malheur d'Enrique il se tiendra vangé,
Il croira que le Ciel à ses vœux favorable
Aura pris soin pour lui de punir un coupable,
Et j'ose m'assûrer du succès de vos feux,

Quand

Quand cet hymen pour lui n'aura rien de honteux.

D. LOPE.

Qu'Enrique obtînt sur lui cette haute victoire?

ALONSE.

Il l'obtiendra sans doute, & j'ai lieu de le croire,
(Puisqu'au nom de Fernand par hazard prononcé,
Si Cassandre se plaint de son hymen forcé,
M'a-t-il dit d'une voix & languide & mourante,)
Je ne l'oblige à rien, qu'elle vive contente.

D. LOPE.

Ah, si son repentir s'étendoit jusqu'à moi!

ALONSE.

Vous en verrez l'effet tel que je le prévoi.
Adieu, pour vous servir je vai mettre en usage
Tout ce qui peut abatre un orgueilleux courage.

D. LOPE.

Cependant dans l'espoir de quelque mot d'avis
Je vai rêver une heure autour de ce logis.
Si je suis apperçû, Blanche pourra paroître.

ALONSE.

Et si quelqu'autre aussi vous alloit reconnoître,
Et que la force en main le Vieillard averti,
Malgré tout notre accord, vous fit mauvais parti?

D. LOPE.

Vous parlez d'un peril que mon amour méprise.

ALONSE.

Ce n'est pas sans sujet que j'en crains la surprise.
Voyez, la Lune brille avec tant de clarté,
Que la nuit n'eut jamais si peu d'obscurité.
Ne vous exposez point si vous m'en voulez croire.

D. LOPE.

J'aurai soin de ma vie, ayez soin de ma gloire,
Et puis qu'un fier destin s'oppose à mon bonheur,
Par l'aveu du coupable assûrez mon honneur.

seul.

Enfin, fortune, enfin quoi que ta rage ordonne,
Mon cœur à ton caprice aujourd'hui s'abandonne,
Et de son desespoir il tire au moins ce bien,
Qu'il se trouve en état de ne craindre plus rien.
Mais si dans sa clarté la Lune m'est fidelle,

Je voi cet Inconnu contre qui j'ai querellé.
C'est lui-même, parlons, puisqu'il s'ose approcher.

SCENE II.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.
Me reconnoissez-vous?

D. ALVAR.
Je vous allois chercher.
Et quelque rigoureux que mon destin se montre,
Je lui suis obligé d'une telle rencontre.

D. LOPE.
Quoi, croyez-vous ainsi pouvoir impunément
Braver, & ma colere, & mon ressentiment?
Il ne vous souvient plus que l'honneur vous convie
De fuir un Ennemi dont vous tenez la vie?

D. ALVAR.
Cette obligation est dans mon souvenir,
J'en ai donné parole, & saurai la tenir.

D. LOPE.
Me chercher n'en est pas une preuve trop forte.

D. ALVAR.
C'est pour mieux l'observer que j'agis de la sorte.

D. LOPE.
Mais vous n'ignorez pas qu'un devoir assez fort
M'oblige sans réserve à vouloir votre mort?

D. ALVAR.
Je connoi ce devoir, mais qu'ai-je lieu d'en craindre
Quand je viens le suspendre, & non pas le contraindre,
Et qu'à votre courroux j'épargne en ce projet
La honte d'éclater contre un indigne objet?

D. LOPE.
Ce discours est obscur.

D. ALVAR.
Pour vous le faire entendre
Oyez par un billet ce que je viens d'apprendre.
Un injuste Ennemi par un noir attentat,
Envieux de ma gloire, en a terni l'éclat;
L'outrage par le sang ne s'efface qu'à peine,
On m'en donne l'avis, voilà ce qui m'amene.

D.

D. LOPE.

Et que pensez-vous faire?

D. ALVAR.

En pouvez-vous douter?
Et dans de tels malheurs a-t-on à consulter?
Je ne balance point; quelle que soit l'offense,
Tout mon sang indigné m'en demande vengeance,
Mais ce bien, le plus grand qu'on puisse concevoir,
D. Lope, c'est à vous que je le veux devoir.
Quoi que mon Ennemi, j'ai peu de peine à croire
Que l'appui de mes jours le sera de ma gloire,
Et le moyen aussi de juger d'un grand cœur
Qu'il fit tout pour ma vie, & rien pour mon honneur?
J'ose donc vous revoir sans qu'un respect frivole
Me fasse apprehender de manquer de parole:
Puisque loin de braver votre juste courroux,
J'en recule l'effet moins pour moi, que pour vous.
J'ai promis de vous fuir, mais je veux que ma fuite
D'un si grand Ennemi mérite la poursuite;
Et n'auriez-vous pas lieu, si je fuiois ainsi,
De dedaigner un sang par un autre noirci?
On m'a fait un affront, j'ai tué votre Frere,
La vangeance a tous deux aujourd'hui nous est chere,
Mais quoi qu'en ce rencontre elle ait pour vous d'appas.
Si vous la differez, vous ne la perdez pas.
Devenons donc Amis, tant que le sang d'un lâche
De ma gloire obscurcie ait effacé la tâche,
Et que par son trépas mon honneur affermi,
Je puisse mériter d'être votre Ennemi.
Je dois avoir pour vous une trop pure estime
Pour vouloir abuser d'un cœur si magnanime.
Ma vangeance est la vôtre, & je n'en suis jaloux
Que pour rendre mon sang moins indigne de vous.

D. LOPE.

Je ne sai que répondre, & c'est par mon silence
Que vous laissant juger de tout ce que je pense,
Je croi mieux expliquer dans mon sort rigoureux
Ce que peut la vertu sur un cœur généreux.
Mais où cette vertu me va-t-elle réduire?
Vous savez m'obliger quand je cherche à vous nuire,
Et pressé d'un devoir que je n'ose trahir,

Je voi que vous m'ôtez le droit de vous haïr.
Ce devoir toutefois que presse la Nature
Se trahiroit soi-même à souffrir votre injure,
Il y prend interêt, & dans votre Ennemi
Par un dessein bizarre il vous donne un Ami.
Je le suis, j'en fais gloire, & d'un aveugle zele
En tous lieux, contre tous, je prens votre querelle.
A vanger votre affront servez-vous de mon bras,
Un Ami tel que moi ne vous manquera pas;
Mais cet affront vangé, mon cœur, quoi qu'avec peine,
Dépouille l'amitié pour reprendre la haine,
Et l'interêt d'un Frere est un respect trop fort,
Pour oser voir en vous que l'auteur de sa mort.

D. ALVAR.

Au moins dans cet instant que l'amitié reçûë
Tient pour moi dans ce cœur la haine suspenduë,
Souffrez qu'impatient de m'acquitter vers vous,
D'un Ami si parfait j'embrasse les genoux.
Rendrois-je un moindre hommage à qui je dois la vie?
Mais on veut vous parler, ou bien l'on nous épie.

SCENE III.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Ah! Blanche.

BLANCHE.

Qu'à propos je vous ai reconnu!
L'on m'envoyoit chez vous

D. LOPE.

Quoi, qu'est-il survenu?

BLANCHE.

Venez, on vous attend.

D. LOPE.

Moi, Blanche?

BLANCHE.

Oui, ma Maîtresse
Veut resoudre avec vous une affaire qui presse.

D. LOPE.

Que je crains...

BLAN-

BLANCHE.

Craignez tout d'un courroux déguisé.

D. LOPE.

Sans doute le Vieillard n'est point desabusé ;
C'est ce qu'on veut m'apprendre?

BLANCHE.

Il est vrai qu'il s'emporte.

D. LOPE.

C'est assez, je te suis, va m'attendre à la porte.

SCENE IV.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Voyez que l'amitié se croit beaucoup permis.

D. ALVAR.

Souffre-t-on la contrainte entre les vrais Amis?
Vous m'avez obligé, mais quel est ce message?
D'autre que d'une Fille il m'auroit fait ombrage.
Vous êtes tout réveur.

D. LOPE.

Peut-être en ai-je lieu,
Mais enfin il est tems que je vous dise adieu.

D. ALVAR.

Quoi, sans me découvrir ce qui vous inquiete?
D. Lope, c'est donc là cette amitié parfaite?
Je me découvre à vous, vous vous cachez de moi!

D. LOPE.

Avec peu de raison vous soupçonnez ma foi,
Et s'il faut éclaircir le sujet de ma peine,
J'ai reçû rendez-vous, & c'est ce qui me gêne.

D. ALVAR.

La faveur vous déplaît.

D. LOPE.

J'aime & je suis aimé,
Mais un Pere fâcheux tient mon cœur alarmé,
Et contre mon espoir cette faveur offerte
Est moins faveur pour moi que l'arrêt de ma perte;
Il me hait, & la Fille attendant son aveu
D'une vertu si fiere accompagne son feu,
Que je n'en dois prévoir qu'une atteinte mortelle,

Puisqu'elle se dispense à m'appeller chez elle.
Ainsi de ce Vieillard redoutant le courroux,
J'accepte avec chagrin un pareil rendez-vous,
Non parce qu'au malheur dont ma flame est suivie,
Si je suis decouvert, il y va de ma vie,
Mais parce que surpris dans un tel entretien,
Tout mon sang, exposé n'assûre pas le sien.
Mais je vous quitte enfin, c'est trop la faire attendre.

D. ALVAR.

Je vous escorterai.

D. LOPE.

Vous!

D. ALVAR.

Quoi, vous en deffendre?
Craignez-vous que ce bras ne vous manque au besoin?

D. LOPE.

Un amour si secret fuit un nouveau témoin,
Et je dois ce respect à l'Objet de ma flame,
De....

D. ALVAR.

Vous abandonner c'est me couvrir de blâme,
Et mon cœur est pour vous injuste au dernier point,
S'il vous souffre un peril qu'il ne partage point.
Non, non, je vous suivrai.

D. LOPE.

Vous ne prenez pas garde
A ce qu'en ce projet votre amitié hazarde,
Et que dans ma disgrace oser vous engager,
C'est vous mettre en état de ne vous point venger;
Que devient cette ardeur d'effacer votre injure?

D. ALVAR.

Sur l'occasion seule un grand cœur se mesure.
Allons, nous perdons tems.

D. LOPE.

Mais...

D. ALVAR.

C'est trop contester,
Sachant ce que je sai je ne puis vous quitter.
Sur tout, je suis discret.

D. LOPE.

Je n'ai plus rien à dire;
Mais.

Mais je vous devrai trop, & mon cœur en soûpire,
Puisqu'après cet accord que l'honneur rend permis,
Ce même honneur nous force à cesser d'être Amis.

D. ALVAR.

Ne songeons maintenant qu'à ce qui vous importe.

D. LOPE.

Nous n'irons pas bien loin, voyez d'ici la porte,
J'y dois être attendu.

SCENE V.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Blanche.

BLANCHE.

Entrez & sans bruit,
De peur que ... mais que vois-je?

D. LOPE.

Un Ami qui me suit.
Ne crains rien; sa vertu dans mon sort l'intéresse.

BLANCHE.

Vous me perdez, Monsieur. Que dira ma Maîtresse?

D. LOPE.

Va, je t'excuserai, n'en sois point en souci.
Ami, j'en use mal de vous laisser ici,
Seul, de nuit, sans clarté, mais.....

D. ALVAR.

Cette excuse est vaine,
Un desir curieux n'est pas ce qui m'amene.
Je vous attens, allez, & ne m'oubliez pas
Si vous avez besoin du secours de mon bras.

BLANCHE *à D. Lope.*

La chambre ou je vous mene ayant double sortie,
Contre toute surprise assûre la partie.
D'ailleurs l'appartement est assez reculé.

SCENE VI.

D. ALVAR.

De quel sort plus étrange a-t-on jamais parlé ?
Quand un Pere offensé dont j'ignore l'outrage,
Au soûtien de sa gloire appelle mon courage,
Pour ne me pas montrer genereux à demi,
Il faut que je m'engage avec mon Ennemi,
Et dans cet Ennemi que mon malheur me laisse,
Je trouve à respecter le sang d'une Maîtresse.
O haine, amour, vangeance, ô doux & puissans nœuds,
Qui déchirez mon ame & confondez mes vœux,
Finissez un combat qui me rend trop à plaindre,
Ou cachez-moi les maux que vous me faites craindre.
Mais j'ois marcher quelqu'un; ne sachant où je suis,
Songer à la défense est tout ce que je puis,
Ne nous découvrons point si l'on ne nous découvre.
Mais Dieux! n'entens-je pas une porte qui s'ouvre?
La lumiere paroît, enfin tout est perdu.
Que ferai-je?

SCENE VII.

D. SANCHE, D. ALVAR.

D. SANCHE.

Un bruit sourd vers la porte entendu,
Dans l'attente d'un Fils à mes souhaits si chere...
Mais ne le vois-je pas? Ah, mon Fils!

D. ALVAR.

Ah, mon Pere!

D. SANCHE.

Je puis donc te revoir?

D. ALVAR.

C'est donc vous que je voi?

D. SANCHE.

Ah, qu'avec raison tu doutes si c'est moi!
Dans l'affront que je pleure & qui me desespere,
Tu peux, tu peux, mon Fils, méconnoître ton Pere.

La

La rougeur de mon front t'empêche d'y trouver
Ces traits que la Nature y sût jadis graver;
Tu les cherches en vain, mais sur de ma vangeance,
Si je dois aujourd'hui t'expliquer mon offence,
J'ai l'avantage au moins qu'en ton ressentiment
Tu n'auras de ma honte à rougir qu'un moment.

D. ALVAR.

Ce moment est trop long, hâtez vous de m'apprendre
Quel sang pour l'effacer il faut aller répandre.

D. SANCHE.

Te dirai-je, mon Fils, que l'affront est si bas,
Qu'il seroit trop vangé, s'il l'étoit par ton bras?
Pour un lâche Ennemi, capable de surprise,
La generosité n'est pas même permise.
Ne t'inquiéte point de mon honneur perdu;
S'il lui faut une vie, on m'en a répondu:
Il perira, le traître.

D. ALVAR.

Ah, que voulez-vous faire?

D. SANCHE.

Te mettre en tel etat de m'avouër pour Pere.

D. ALVAR.

Me reserveriez vous à cette lâcheté,
De souffrir...

D. SANCHE.

Il aura ce qu'il a merité.
Où l'offense est indigne, & basse, & lâche, & noire,
Tout ce qui la repare est toûjours plein de gloire,
Fer, poison, tout est beau quand il n'est point douteux,
Et pourvû qu'on se vange il n'est rien de honteux.

D. ALVAR.

Expliquez-vous enfin, & sachons cette offense.

D. SANCHE.

Elle est... Ah, tout mon sang en fremit quand j'y pense,
Il se trouble, il s'indigne au nom de l'offenseur.
Si tu le veux savoir, apprens-le de ta Soeur.

D. ALVAR.

Où courez-vous, mon Pere?

D. SANCHE.

Il faut que je l'appelle.

D. ALVAR.

Pensez-vous...

D. SANCHE.

Oui, mon Fils, tu sauras mieux tout d'elle.

D. ALVAR.

Peut-être...

D. SANCHE.

Je l'amene ici dans un moment.

D. ALVAR *seul.*

Puis-je encor me connoître en cet évenement?
D. Lope aime ma Sœur, & moi-même à ma honte
J'assûre un rendez vous au feu qui le surmonte.
Ah, suivons... Mais helas! ne precipitons rien.
S'il offense mon sang, j'ai répandu le sien;
Et lors qu'avecque lui ma parole m'engage,
Consentir à sa perte est manquer de courage,
Et puis, si ce point seul nous rendoit Ennemis
Que lui puis-je imputer que je n'ai point commis?
Il brûle pour Jacinte, & j'adore Cassandre.
Mais qu'il tarde à venir! l'auroit on pû surprendre?
Si j'ai bien entendu, d'un & d'autre côté
Un passage au besoin le met en sûreté.
Puisque pour s'échaper une porte secrette...

SCENE VIII.

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

AMi, notre Vieillard m'oblige à sa retraite.
Sortons, & vous saurez...

D. ALVAR.

Ami, je le connoi,
Je viens de lui parler, ne craignez rien pour moi.

D. LOPE.

Vous!

D. ALVAR.

M'en voyant surpris j'ai feint sur quelque affaire
Qu'une lettre de lui m'étoit fort necessaire,
Il est allé l'écrire; & dans cet embarras
Je me rendrois suspect à ne l'attendre pas.

D. Lo-

D. LOPE.

Mais . .

BLANCHE.

Je l'entens déja. Le rendez-vous funeste!

Sortez vîte.

D. ALVAR.

Demain je vous dirai le reste.

SCENE IX.

D. SANCHE, D. ALVAR, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Quoi, sans savoir pourquoi je dois tant me hâter

D. SANCHE.

En croiras tu tes yeux? tu les peux consulter.
Reconnois-tu ce Fils que le Ciel me renvoye?

JACINTE.

Juste Ciel! se peut-il qu'enfin je le revoye?
Ah, mon Frere, est-ce vous?

D. ALVAR.

Mon déplaisir, ma Sœur,
Me laisse de ce nom mal goûter la douceur.
Quand un Pere offensé. . *Blanche revient.*

D. SANCHE.

Di-lui, di-lui, ma Fille,
Cet affront si honteux à toute ma famille,
Et si dans mes ennuis tu veux me soulager,
Nomme lui l'Ennemi dont je dois me vanger.
Quand l'outrage est mortel, qu'il va jusqu'à l'extrême,
C'est s'en faire un nouveau que l'expliquer soi-même.
Par ces tristes soûpirs l'un par l'autre pressez,
Epargne cette honte à qui rougit assez.
Tu te tais; oui, ma Fille, à conter mon injure
Ton sang pourroit du mien contracter la souillure,
Il est encor sans tache, & ton Pere affronté
N'en corrompt pas si-tôt toute la pureté.
Défens-toi, j'y consens, d'un recit qui t'outrage.
Si ton refus me gêne, il montre ton courage.
Tu ne peux t'abaisser à parler d'un affront,
Dont par moi l'infamie éclate sur ton front:
Mais s'il faut que moi-même enfin je le declare,

Mon Fils, souffre un moment que mon cœur s'y pré-
pare.

BLANCHE.

Son Fils, Madame?

JACINTE.

Oui, Blanche.

BLANCHE.

O Dieux! que ferons-nous?
Il escortoit D. Lope, il fait le rendez-vous.

JACINTE.

Que dis-tu? c'étoit lui qui lui servoit d'escorte?

BLANCHE.

Lui-même.

D. ALVAR.

Enfin je cede au soupçon qui m'emporte,
Parlez, ou je croirai...

D. SANCHE.

Croi tout ce que tu peux,
L'affront dont je rougis est encor plus honteux.
Connois-tu les Guzmans?

D. ALVAR.

Oui, ce nom est illustre.

D. SANCHE.

L'un d'eux par mon offense en a terni le lustre;
D. Lope... enfin c'est fait, j'ai nommé l'Offenseur.

D. ALVAR.

Quoi, D. Lope!..

D. SANCHE.

Ah! mon Fils, daigne épargner ta Sœur;
Voi comme trop sensible à l'outrage d'un Pere,
Le nom d'un Ennemi l'enflame de colere.
Voi de quels mouvemens son cœur est combatu,
Et plaignant ma disgrace, admire sa vertu.

D. ALVAR.

J'en suis surpris sans doute encor plus que vous n'êtes.
D. Lope...

D. SANCHE.

Voi son trouble au nom que tu repetes,
Et juge, à ces effets de haine & de courroux,
Si j'ai dû consentir d'en faire son Epoux.
On me l'a fait promettre, & j'ai feint...

JACINTE.

Ah! mon Pere.

D. SANCHE.

Non, quand ce seul moyen me pourroit satisfaire,
Ne croi pas, quelque éclat que mon malheur ait eu,
Que j'abuse jamais de ton trop de vertu.
Je sai que tu le hais, je sai que la vengeance
T'ayant mis dans le cœur toute sa violence,
Tu souffrirois bien plus à lui donner la main,
Qu'à lui plonger toi-même un poignard dans le sein.
A ces grands mouvemens abandonne ton ame,
Donne-toi toute entiere à l'ardeur qui t'enflame,
Et s'il faut...

D. ALVAR.

Cet avis ne nous rend pas l'honneur,
Mon Pere, & vous gênez la vertu de ma Sœur.

D SANCHE.

Ah! si tu connoissois quel noble sacrifice...

D. ALVAR.

Elle sait de nous deux qui lui rend mieux justice.

JACINTE

L'apparence, mon Frere, est trop à soupçonner.

D. ALVAR.

Il n'est pas temps, ma Sœur, de rien examiner.

D. SANCHE.

Oui, c'est trop en effet lui dérober la joye
Que lui permet le Ciel au bonheur qu'il m'envoye.
Etouffe ce chagrin où ton cœur s'est plongé,
Encor un peu, ma Fille, & ton Pere est vangé.

JACINTE.

Vous, mon Pere; & de qui?

D. SANCHE.

De cet Ennemi même
Dont pour toi le seul nom est un supplice extrême.
Croi-le déja sans vie, & par un doux transport
Tâche de t'avancer le plaisir de sa mort,
Peins le toi tout sanglant, blessure sur blessure,
Par son dernier soûpir expiant notre injure.
Repais de cette image...

D. ALVAR.

Elle a beaucoup d'appas,

Mais il perit en vain s'il ne vous vange pas.

D. SANCHE.

S'il ne me vange pas, apprens, apprens l'offence;
Et sache que lui-même a reglé ma vangeance,
Si je ne la veux perdre, il le faut imiter.
Par des gens apostez il m'a fait affronter,
Et lorsque pour ma gloire il doit cesser de vivre,
Son exemple est pour moi le seul exemple à suivre.
J'ai préparé le piege, & c'est dans cette nuit
Que des Braves...

D. ALVAR.

O Ciel, où me vois-je reduit!
Et je m'arrête encor, c'est trop.

D. SANCHE.

Que vas-tu faire?

D. ALVAR.

Défendre un Ennemi pour mieux vanger mon Pere.

D. SANCHE.

Quoi? tu peux condamner...

D. ALVAR.

Vous m'arrêtez en vain,
Son sang est mal versé, si ce n'est par ma main.

Il sort.

D. SANCHE.

O l'indigne scrupule où son cœur s'abandonne!

JACINTE.

Helas!

D. SANCHE.

Ainsi que moi sa foiblesse t'étonne;
Mais quoi qu'il ose enfin, cesse d'en soûpirer,
La partie est bien faite, & tu peux esperer.

JACINTE.

Dans un pareil malheur que veut-on que j'espere?

D. SANCHE.

Que peut-être déja l'on a vangé ton Pere,
Viens, sui-moi; quelques maux que je puisse prévoir,
Mon plus grand déplaisir s'affoiblit à te voir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, CASSANDRE.

D. LOPE.

C'Etoit pour m'en donner la funeste nouvelle
Que Jacinte hier au soir m'osa mander chez elle;
Il n'en faut point douter; son trouble à mon abord,
Ce discours préparé des caprices du sort,
Ces sermens exigés d'obeïr sans murmure,
Etoient de ma disgrace une marque trop sûre,
Et quoi que du Vieillard presque aussi tôt surpris,
J'eusse dû la quitter sans avoir rien appris,
Au desordre confus qu'elle me fit paroître
Devinant aisément ce qui le faisoit naître,
J'eusse pû me soustraire à ce noir attentat
Si pour prévoir l'orage on en fuyoit l'éclat.
Mais de tant d'Assassins la troupe découverte;
Prêt de rentrer chez moi, marquoit deja ma perte;
Et je ne combattois, assûré de perir,
Que pour vanger ma mort avant que de mourir,
Quand une voix de loin, à ce bruit de nos armes,
Me remplissant d'espoir & nos traîtres d'alarmes,
Prens courage, D. Lope, à moi, lâches, à moi,
Nous dit-on, & ces mots redoublent leur effroi.
Me voyant secondé, la victoire en balance,
Ces braves attaquans demeurent sans deffence,
Et leur fuite aussi-tôt dans ce manque de cœur
Me laisse rendre grace à mon Liberateur.

CASSANDRE.

Certes, je tremble encor à vous ouïr redire
Avec quelle fureur contre vous on conspire:
Croyant vous avancer, Alonse vous a nui,
Et sa feinte à vos feux prête un mauvais appui.

D. LOPE.

C'est ainsi que le Sort par un dernier outrage,
Dans un calme apparent me fait faire naufrage;

Et trompant d'un Ami le zele officieux
N'eleve mon espoir que pour l'abatre mieux.

CASSANDRE.

C'est le dernier des biens dont sa rigueur nous prive.

D. LOPE.

Vous en jugez, ma Sœur, par ce qui vous arrive,
Et d'un fâcheux hymen qui faisoit votre mort,
Enrique avec Fernand ayant rompu l'accord,
D'un si prompt changement le revers favorable
Vous en fait pour ma flame esperer un semblable;
Mais qu'en vain jusque là je voudrois me flâter!
D. Sanche veut ma mort, je ne puis l'eviter,
Et quoi qu'on fasse enfin, je n'ai point à pretendre
Qu'après l'avoir jurée il m'accepte pour Gendre.

CASSANDRE.

Mais il vous croit coupable.

D. LOPE.

Il le croira toûjours.

CASSANDRE.

La verité connuë est un puissant secours,
Vous n'êtes criminel que pour la vouloir taire.

D. LOPE.

Chercher mon innocence en accusant un Frere,
Un Frere, dont l'etat trop digne de pitié,
Me feroit soupçonner d'un secours mandié!
D'un si lâche dessein je me sens incapable,
E, puisque son aveu ne le rend point coupable,
Qu'à s'accuser soi-même il n'a pû consentir,
Je ne publierai point ce qu'il peut démentir.

CASSANDRE.

Esperez tout d'Alonse, il l'observe sans cesse,
Et dans la juste ardeur qui pour vous l'interesse,
Sans doute il tentera cent moyens superflus,
Ou trouvera celui de vaincre ses refus.
S'il a pu l'obliger touchant mon hymenée
A reprendre pour moi la parole donnée...

D. LOPE.

Ah, le foible motif pour pretendre à mon tour,
Qu'avec même succès il serve mon amour!
Que dans vos interêts Enrique ait pû le croire,
Cet effet ne va point jusqu'à trahir sa gloire,

De-

Degageant une Sœur il oblige un Ami,
Mais s'avouër coupable à son propre Ennemi,
S'exposer à rougir du plus honteux reproche
Que...

CASSANDRE.

Vous ne voyez pas Jacinte qui s'approche.

SCENE II.

D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

D. LOPE.

Après le dur revers qui détruit mon espoir,
Pouvois-je encor prétendre au bonheur de vous voir,
Madame? vos bontés par un effort insigne
Semblent croître pour moi, plus on m'en croit indigne,
Et j'aimerai le sort le plus injurieux,
Puisqu'il peut m'acquerir un bien si précieux.

JACINTE.

Je hazarde beaucoup, mais je n'ai pû moins faire
Pour me justifier du procedé d'un Pere,
Qui se consultant seul, séduit par son erreur,
N'écoute contre vous qu'une aveugle fureur;
Mais le Ciel qui toûjours veille pour l'innocence,
Pour la faire avorter prit hier votre défense,
Et montre sa justice à qui sait par quel bras
Il sût vous garantir d'un attentat si bas.

D. LOPE.

Je sai qu'aucun jamais ne lui fut redevable
D'un secours ni plus prompt ni plus considerable;
Mais si j'en tiens le jour qu'on me vouloit ravir,
J'ignore de quel bras il daigna s'y servir.
Ce vaillant Inconnu, quelque effort que je fisse,
Me refusa son nom après ce grand service,
Et ce n'est qu'aujourd'hui que je le dois savoir.

JACINTE.

Pouvez-vous l'ignorer si vous le pûtes voir?
La nuit n'etoit pas sombre.

D. LOPE.

Elle étoit assez claire
Pour voir ce même Ami qui trompa votre Pere;
Qui m'escortant chez vous, n'en sortit qu'après moi;

Mais

Mais son visage seul est ce que j'en connoi.

JACINTE.

Eh bien, quel qu'il puisse être, obtiendrai-je une grace?

D. LOPE.

Madame...

JACINTE.

A l'expliquer mon esprit s'embarrasse;
Mais c'est ce qui m'amene, & ce fut hier au soir
Ce qui me fit encor souhaiter de vous voir.

D. LOPE.

Parlez, & puisqu'enfin il s'agit de vous plaire,
Falût-il me soûmettre à la fureur d'un Pere,
Et perdre...

JACINTE.

Ah, jugez mieux d'un cœur qui tout à vous
Deteste les effets d'un injuste courroux.
Vous voir reconnoissant est toute mon envie.
Un Inconnu pour vous a prodigué sa vie,
Et ce qu'à votre amour je demande aujourd'hui,
C'est que jamais ce bras ne s'arme contre lui.
Me le promettez-vous?

D. LOPE.

Je puis vous le promettre,
Puisque l'honneur enfin semble me le permettre,
Et que sans lâcheté je ne puis à mon tour
Combattre un Ennemi par qui je vois le jour.
Mais qui vous peut si-tôt avoir dit la nouvelle
D'une si surprenante & secrete querelle,
Et qu'un Frere mourant, pour vanger son trépas,
Contre cet Inconnu sollicite mon bras?

JACINTE.

C'est ce que j'ignorois dans le malheur d'Enrique.

D. LOPE.

Pourquoi donc cette alarme & vaine & chimerique,
Et par quel mouvement vous croyez-vous permis
De craindre quelque jour de nous voir Ennemis?

JACINTE.

Comme l'honneur peut tout & sur l'un & sur l'autre,
Si vous n'êtes le sien, il peut être le vôtre,
Et par ce que j'ai sû je prévois à regret...
Mais je le voi qui vient vous dire son secret.

Me tiendrez-vous parole, & puis-je le prétendre?

D. LOPE.

Doutez-vous de mon cœur?

JACINTE.

Laissons-les seuls, Cassandre.
Et quoi qu'ici pour nous tout soit à redouter,
Sachons leurs sentimens avant que d'éclater.

SCENE III.

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

Je me rendrai suspect sans doute de foiblesse,
D'avouër qu'à regret je vous tiens ma promesse,
Et que s'il se pouvoit il me seroit plus doux
De me faire connoître à tout autre qu'à vous.

D. LOPE.

Il en est peu pourtant qu'avec plus d'assûrance
Vous pussiez honorer de cette confidence,
Avant que j'en abuse on me verra perir.

D. ALVAR.

Enfin sommes nous seuls, puis-je me découvrir?
Je crains d'être écouté.

D. LOPE.

Parlez sans vous contraindre,
Quel que soit ce secret, vous n'avez rien à craindre.

D. ALVAR.

Après les differens survenus entre nous,
En quelle qualité me considerez-vous?

D. LOPE.

D'Ami; pour un grand cœur ce doute est un peu rude,
Si mon devoir m'est cher, je hai l'ingratitude,
Je l'avoüerai par-tout, sans vous j'étois perdu.

D. ALVAR.

Ce que je vous devois, vous l'ai-je assez rendu?

D. LOPE.

Le Ciel vous est propice autant qu'il m'est contraire:
Je meditois sur vous la vangeance d'un Frere,
Et de son sang versé je voi qu'il vous absout.

D. ALVAR.

Suis-je quitte envers vous?

D. LO-

D. LOPE.

C'eſt moi qui vous dois tout.
Mais de ce procedé mon amitié s'offenſe.
Eſt-ce que vous doutez de ma reconnoiſſance?

D. ALVAR.

Non, mais aucun malheur n'approcheroit du mien,
Si vous ne m'avoüiez que je ne vous dois rien.

D. LOPE.

Qu'a cet aveu de propre à flater votre envie?

D. ALVAR.

Tout, puiſqu'il faut qu'enfin j'attaque votre vie,
Et qu'un cœur généreux doit être au deſeſpoir,
Quand le moindre ſcrupule étonne ſon devoir.

D. LOPE.

Tout mon ſang malgré moi ſe trouble à vous entendre;
Qui le defendit hier veut aujourd'hui l'épandre,
Et m'enviant des jours par lui ſeul conſervez...

D. ALVAR.

Vous ſavez encor peu ce que vous me devez,
Et comme un tel ſecret n'a plus rien qui m'importe,
Chez qui croyez-vous hier que je vous fis eſcorte?

D. LOPE.

Je n'ai pas oublié ſi-tôt qu'avec le jour
Je dois à vos bontés l'appui de mon amour.
Je craignois pour Jacinte, & votre grand courage
Voulut, ou diſſiper, ou partager l'orage.

D. ALVAR.

Vous trouvant attaqué quand vous fûtes ſorti,
Savez-vous contre qui je pris votre parti?

D. LOPE.

Contre des Aſſaſſins employez par ſon Pere.

D. ALVAR.

C'eſt ce que je voudrois qu'ils euſſent pû vous taire,
Puiſque n'ayant plus lieu de vous déguiſer rien,
Je dois vous avouër que ſon Pere eſt le mien.

D. LOPE.

Quoi, Jacinte...

D. ALVAR.

Eſt ma Sœur, & c'eſt aſſez vous dire
Quel devoir veut par moi que notre trêve expire.

D. LO-

D. LOPE.

Oui, c'eſt me dire aſſez qu'un injuſte rigueur
Fait un crime pour moi de l'amour d'une Sœur,
Mais j'atteſte le Ciel, ennemi du parjure,
Que je brûle d'un feu dont l'ardeur eſt ſi pure,
Que ſi ..

D. ALVAR.

Vous jugez mal de mon reſſentiment
D'en croire cet amour l'unique fondement.
Je ne condamne point une ardeur legitime,
Et comme je connoi qu'on peut aimer ſans crime,
Jacinte étant ma Sœur, j'ai lieu de préſumer
Que ſans bleſſer ſa gloire elle a pû vous aimer,
Que cet amour n'a rien dont ſa vertu rougiſſe.

D. LOPE.

C'eſt m'obliger enſemble & lui rendre juſtice;
Mais ſi ma paſſion n'arme point votre bras,
Quelle offenſe inconnuë expieroit mon trepas?

D. ALVAR.

Ce long déguiſement redouble ma colere.
Ne vous ai-je pas dit que D. Sanche eſt mon Pere,
Et par ce ſeul aveu n'avez vous pas appris
Que je dois le vanger puiſque je ſuis ſon Fils?

D. LOPE.

Son malheur eſt de ceux dont la ſurpriſe accable.

D. ALVAR.

Quoi, ne ſavez-vous pas qu'il vous en croit coupable?

D. LOPE.

Oui, je ſai qu'il le croit, mais auſſi je ſai bien,
Quoi qu'il vous en ait dit, que vous n'en croyez rien.
Votre ſang cette nuit expoſé pour ma vie
M'a trop juſtifié de cette calomnie,
Et ſachant ſon affront, loin de me ſecourir,
Qui m'en eût crû l'auteur m'auroit laiſſé périr.

D. ALVAR.

Je l'euſſe fait ſans doute, & j'aurois dû le faire,
Puiſqu'enfin je ſouſcris aux ſentimens d'un Pere.
Apporter quelque obſtacle à ce qu'il a tenté,
C'eſt l'accuſer d'erreur, & non de lâcheté.
Il faut, quoi que d'abord un grand cœur s'en offenſe,
Pour le dernier affront la derniere vangeance.

L'aſſaſſi-

L'assassinat est juste où l'outrage est sanglant,
Et le meilleur remede est le plus violent.

D. LOPE.

Puisque votre suffrage en ma faveur s'explique,
Quel crime est-donc le mien?

D. ALVAR.

L'opinion publique,
C'est peu pour negliger un devoir si pressant
Que mon cœur en secret vous déclare innocent,
A l'erreur du Public c'est peu qu'il se retire,
Vous êtes criminel tant que l'on vous accuse,
Et mon honneur blessé fait trop ce qu'il se doit
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.

D. LOPE.

Quoi, sur un bruit si faux....

D. ALVAR.

Vous m'en devez répondre.
Avant que vous revoir j'ai voulu le confondre,
Mais en vain en tous lieux je me suis informé,
On ne nomme personne, ou vous êtes nommé.
J'affoiblis ma vangeance à la voir differée.
Sortons.

D. LOPE.

Et l'amitié que vous m'aviez jurée?

D. ALVAR.

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi,
Lorsqu'un Ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour soi,
Et dans ses interêts toûjours inexorable,
Veut le sang le plus cher au defaut du coupable.

D. LOPE.

S'il faut donner le mien, changez au moins l'arrêt;
Qu'aimer soit tout mon crime, & le voici tout prêt.
Oui, punissez en moi ce respect temeraire
Qui poussé par l'amour ose paroître & plaire,
Et donnant sans regret ce qu'il faut m'arracher....

D. ALVAR.

Ah, que je punirois un crime qui m'est cher!
Vous l'avouërai-je enfin! j'aime, helas! & nos ames
Avec même secret brûlent des mêmes flames.
Même objet asservit & l'un & l'autre cœur,
Si vous aimez ma Sœur, j'adore votre Sœur....

SCE-

SCENE IV.

D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

CASSANDRE.

EH bien, cruel Amant, découvre mes foiblesses,
Je viens les avouër puisque tu les confesses,
Mais je demande aussi que de justes effets
Montrent ton cœur d'accord de l'aveu que tu fais.
Ce beau feu, dont l'ardeur dût être si certaine,
Ne s'explique pas bien par des marques de haine,
Et poursuivre le Frere avec tant de rigueur
C'est prouver assez mal ton amour pour la Sœur.
Respecte en lui mon sang si j'ai droit d'y prétendre,
Ou di que tu me hais si tu le veux répandre.
Et dans tes sentimens un peu mieux affermi,
Sois Amant tout à fait, ou bien tout Ennemi.

D. ALVAR.

D. Lope, c'est ainsi qu'avec toute assurance
J'ai pû de mon secret vous faire confidence?

D. LOPE.

Ne me reprochez rien quand mon cœur abatu
Soûpire du long temps que vous me l'avez tû.

CASSANDRE.

Quoi, ta haine est pour lui déja si violente
Qu'elle a peine à souffrir l'obstacle d'une Amante;
Et quand elle s'aprête à lui ravir le jour,
Pour la faire trembler c'est trop peu que l'amour?

D. ALVAR.

Helas! & plût au Ciel qu'une si belle flame,
Vous éclairât assez pour lire dans mon ame.
Vous m'y verriez encor préferer hautement
Au titre d'Ennemi la qualité d'Amant,
Detester autant l'un que je respecte l'autre,
Mais enfin ma vertu se regle sur la vôtre.
Malgré tout mon amour, son ordre imperieux
Sur mon affreux destin vous fait fermer les yeux,
Et cette ombre de gloire a pour vous tant de charmes
Que ma mort vous arrache à peine quelques larmes.
Je n'en murmure point, & pour vôtre interêt
Sans rien tenter pour moi j'en accepte l'arrêt.

Con-

Contre vous pour le mien faites la même chose,
Et sans vous opposer à ce qu'il faut que j'ose,
Souffrez à mes desirs le pitoyable espoir
D'expirer sans remords sous l'horreur du devoir.

CASSANDRE.

Cruel, & si le mien t'a paru trop severe,
Devrois-tu te vanger de la Sœur sur le Frere,
Et prendre avidement une fausse couleur
Pour le faire garand de ton propre malheur!
Je ne connois que trop quelle offense t'anime,
C'est ma seule vertu qui fait ici son crime.
Tu te le peins coupable afin d'armer ton bras,
Mais si j'avois pû l'être, il ne le seroit pas.

D. ALVAR.

Ah, si vous pouviez voir avec quelle contrainte,
De mon honneur blessé j'ose écouter la plainte,
Vous n'en trouveriez pas le tourment si leger,
Qu'il vous dût être encor permis de m'outrager.
Non, je ne poursuis point D. Lope en temeraire,
Je me regarde Amant pour le voir votre Frere,
Et m'accusant pour lui de sentimens ingrats,
Je lui prête mon cœur pour desarmer mon bras.
Mais, helas! c'est en vain que je le justifie
Quand je viens à revoir toute notre infamie.
Contraint à cet objet de me desabuser,
Je voi que c'est lui seul que j'entens accuser,
Et qu'en l'obscurité d'un sort si déplorable,
Il me doit, ou son sang, ou le nom du coupable.

D. LOPE.

Que je le sache ou non, je connoi mon devoir,
Et si par moi quelqu'un avoit dû le savoir...
Mais, ô Dieux, c'est ici que l'espoir & la crainte...

SCENE V.

D. SANCHE, D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

D. SANCHE.

Ah! mon Fils.

D. ALVAR.

Suspendez de grace votre plainte,

Vous

Vous venez condamner ce cœur trop partagé,
Mais je mourrai, mon Pere, ou vous serez vangé.
Nous pourrons nous revoir, adieu D. Lope.

D. SANCHE.

Arrête,
Un heureux calme enfin doit suivre la tempête.
D. Lope est innocent,

D. ALVAR.

Pour en avoir douté
Le procedé d'un traître a trop de lâcheté.
Mais enfin avec vous ayant part à l'outrage,
Si je n'en sai l'auteur...

D. SANCHE.

Tu sauras davantage,
Puisque le Ciel propice à mon ressentiment,
Au crime qui le cause a joint le châtiment.
On m'a deja vangé.

D. ALVAR.

Quel bras l'auroit pû faire?
Jamais autre qu'un Fils ne vange bien un Pere.

D. LOPE.

Non, mais quand vous saurez qui l'avoit outragé,
Peut-être avouerez vous qu'il est assez vangé.

D. SANCHE.

Oui, mon cœur de vangeance assez insatiable
La trouve toute entiere au remords du coupable,
Qui blessé par rencontre; & craignant de mourir,
Chez Alonse à moi-même a pû se découvrir.
Qui l'auroit jamais crû, que cette ame si fiere
Eût pû jusqu'au pardon abaisser sa priere,
Que l'orgueilleux Enrique...

D. LOPE.

Après l'avoir nommé,
Quelque juste sujet qui vous tienne animé,
Songez qu'il est mon Frere, & m'epargnez la honte...

D. ALVAR.

Quoi, votre Frere! ô Ciel; que ta justice est prompte!

D. SANCHE.

Il nous le montre en lui,

D. ALVAR.

Mais vous ne savez pas

Que le voulant punir il l'a fait par mon bras.
Sans savoir votre affront j'en ai tiré vangeance.

D. SANCHE.

Quoi, mon Fils auroit pû reparer mon offense?

D. ALVAR.

D. Lope en est témoin, lui dont l'heureux secours
S'employa pour ma gloire, & conserva mes jours.
Ah, si vous connoissiez sa vertu toute entiere!

D. LOPE.

Elle offre à votre estime une foible matiere.

D. SANCHE.

De ce qui s'est passé j'ai sû tout le secret,
Et de cette vertu pleinement satisfait,
Ravi qu'à ma vangeance un Fils ait mis obstacle,
Confus de mon erreur, surpris de ce miracle,
Je venois l'assûrer qu'un regret éternel...

D. LOPE.

Pourquoi tant d'indulgence envers un criminel?
Puisque vous savez tout, il n'est plus tems de taire,
Et que j'aime Jacinte, & que j'ai sû lui plaire.
Et quoi que la vertu soûtienne un si beau feu,
Il est à condamner n'ayant pas votre aveu.
Ce m'est beaucoup pourtant que vous puissiez connoître
Que sur cet appui seul la Raison le fit naître,
Et que mon cœur s'offrant à de si doux liens,
N'y fut point engagé par l'éclat de vos biens.
C'est à quoi rarement un grand courage cede;
Le Ciel vous rend un Fils, que ce Fils les possede.
Aussi charmé que vous de son heureux retour,
Un cœur me suffira pour payer mon amour.
Si je demande trop, punissez mon audace,
La mort sans un tel prix me tiendra lieu de grace,
Et purgé d'un soupçon qui m'eût pû diffamer,
Je mourrai satisfait si je meurs pour aimer.

D. ALVAR.

C'est trop pour couronner une flame si pure.
Mon Pere, attendez-vous qu'un Fils vous en conjure?

D. SANCHE.

Non, de ce feu secret si j'ai blâmé l'ardeur,
Alonse en a déja justifié ma Sœur.
Surprise & par mon ordre & par son stratagême,

Je sai ce qu'elle a fait contre D. Lope même,
Et pour ce grand effort le moins que je lui dois,
C'est d'oublier sa faute, & d'approuver son choix.

SCENE VI.

D. SANCHE, D. ALVAR, D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

JACINTE.

Puisque par le succès cette faute s'efface,
J'en viens bénir le Ciel, & recevoir ma grace.

D. SANCHE.

Quoi, voir ici ma Fille!

JACINTE.

Avant que m'accuser,
Songez à quoi pour vous j'ai pû me disposer.
Ainsi ne soupçonnez ni crime ni foiblesse,
Dans une passion dont je suis la Maîtresse.
C'est votre interêt seul qui plus fort que le mien...

D. SANCHE.

Va, je te ferois tort si j'examinois rien,
Ta vertu me repond de l'amour qui t'engage.

D. LOPE.

Dieux, que le calme est doux qui succede à l'orage!

D. ALVAR.

Il est bien doux, helas! à qui peut esperer.

D. SANCHE.

Quoi, chacun est content, & tu peux soûpirer?

D. ALVAR.

Ah, soûpirs indiscrets d'avoir osé paroître!

D. LOPE.

Puisque j'ai su par vous que ma Sœur les fait naître,
Pour les faire cesser, voulez-vous bien par moi
Recevoir tout ensemble & son cœur & sa foi?

D. ALVAR.

Une foi qu'à Fernand vous-même avez promise?

D. LOPE.

Je ne m'engage à rien que Fernand n'autorise.

D. ALVAR.

O Dieux! se pourroit-il...

D. SANCHE.

Tu l'aimes donc, mon Fils?

D. ALVAR.

Dans mon raviſſement je doute ſi je vis.
Mon Pere...

D. SANCHE.

Je t'entens, obtiens-la d'elle-même.

D. ALVAR *à Caſſandre.*

Conſentez-vous, Madame, à mon bonheur extrême?

CASSANDRE.

Voir vos vœux tout à coup par un Frere exaucez,
Et n'y reſiſter point, c'eſt m'expliquer aſſez.

D. ALVAR.

O favorable arrêt!

D. SANCHE.

C'eſt le Ciel qui le donne.
L'ordre de ſes decrets n'eſt connu de perſonne,
Et ſouvent de ſes ſoins l'infaillible reſſort
Se plaît par le naufrage à nous conduire au port.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



TIMOCRATE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

TIMOCRATE, Roi de Crete, déguisé sous le nom de Cléomene.

LA REINE d'Argos.

CRESPHONTE, } Rois voisins.
LEONTIDAS, }

ERIPHILE, Fille de la Reine.

NICANDRE, Prince sujet de la Reine d'Argos.

TRASILE, Prince sujet du Roi de Crete.

DORIDE, } Confidentes d'Eriphile.
CLEONE, }

ARCAS, Confident de Nicandre.

La Scene est dans Argos.


TIMOCRATE.

TIMOCRATE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Mais es-tu bien certain que ce soit
Cléomene?
Tes yeux t'ont pû trahir.

ARCAS.

Il est avec la Reine,
Seigneur, & son retour qu'exprès l'on fait savoir
Dans le peuple alarmé jette un nouvel espoir.
Avec joie à l'envi déja chacun publie
Ce qu'il a fait pour nous contre la Messenie,
Et portant jusqu'au Ciel le nom de ce Heros,
Semble mettre en lui seul la défense d'Argos.

NICANDRE.

Jamais une si haute & vaste renommée
Par de nobles Exploits ne fut mieux confirmée,
Et dans toute la Grece il est fort peu d'Etats
Qui pour mieux s'affermir n'ayent employé son bras.
Par tout son grand courage a contraint la victoire
De suivre ses desirs & respecter sa gloire,
Et bien plus souhaité qu'il n'étoit attendu
Ce vaillant Cléomene enfin nous est rendu.
La justice des Dieux par son retour éclate,
Ils s'en veulent servir pour perdre Timocrate.
Ce lâche Roi de Crete, attaquant cet Etat,

Veut d'un Pere perfide achever l'attentat.
Déja devant Argos sa flote ose paroitre,
Mais l'orgueilleux Tyran n'en est pas encor maître.
Et nous lui ferons voir peut-être dès ce jour
Ce que peut un grand cœur animé par l'amour.

ARCAS.

Seigneur, dans le dessein de plaire à la Princesse
Il semble qu'avec vous le Destin s'interesse,
Puisque par cette guerre il offre à votre bras
Tout ce qu'un bel espoir a de plus doux appas.
Combattez, & forçant l'orage qui s'apprête,
De son cœur à vos feux assûrez la conquête,
Et de l'éclat d'un Sceptre avec raison jaloux,
Le conservant pour elle, acquerez-le pour vous.

NICANDRE.

Helas! c'est cette guerre à moi seul trop contraire
Qui détruit mon espoir quand tu veux que j'espere,
Pour vaincre la rigueur de nos premiers destins
La Reine a fait armer deux Princes ses voisins,
Tous deux sont accourus au besoin qui la presse.
Cependant, cher Arcas, ils ont vû la Princesse,
Et comme il est trop vrai que la voir c'est l'aimer,
Tous deux également s'en sont laissé charmer.
Ainsi dans ses desirs ma flame opiniâtre
Trouve avec mon respect deux Rivaux à combattre,
Et si ce seul respect tient mes sens étonnés,
Juge ce que feront deux Rivaux couronnés.

ARCAS.

Quoi que ces deux Rivaux vous donnent lieu de craindre,
Si vous n'en aviez qu'un vous seriez plus à plaindre.
Je sai bien que la Reine, au besoin qu'elle a d'eux
Dans l'amour qu'ils ont pris écoutera leurs vœux;
Mais comme choisir l'un seroit irriter l'autre,
Leur bonheur suspendu fera naître le vôtre,
Et chacun d'eux enfin, l'un par l'autre détruit,
De ses pretentions vous laissera le fruit.

NICANDRE.

Mais s'il faut t'expliquer ma crainte toute entiere,
Sais-tu que la Princesse est orgueilleuse & fiere?

ARCAS.

Quel que soit son orgueil, il manque en vous d'objet.

N'ê-

N'êtes-vous pas né Prince?

NICANDRE.

Oui Prince, mais Sujet.

ARCAS.

Mais Sujet dont les ſoins toûjours infatigables
Aux Peuples nos voiſins nous rendent redoutables.
Depuis plus de ſix ans, c'eſt d'eux que cet Etat,
Sous une auguſte Reine emprunte ſon éclat;
Et vous avez fait voir par d'aſſez nobles marques
Ce qu'en vous peut le ſang de nos premiers Monarques.
Avec ce privilege oſerez vous douter,
Que ſon cœur...

NICANDRE.

Ceſſe, Arcas, ceſſe de me flater.
Mes Rivaux ont ſur moi du moins cet avantage,
Qu'ils eurent en naiſſant un Sceptre pour partage,
Et que ſans ſon hymen dans le Trône placés,
Mes vœux auprès des leurs ſemblent intereſſés.
Oui, ce rang inégal où le Ciel m'a fait naître,
Sans être ambitieux me force à le paroître,
Puiſqu'enfin mon amour, qu'en vain je veux borner,
Demande une Couronne, & n'en ſauroit donner.

ARCAS.

Vous vous alarmez trop.

NICANDRE.

Pour ſortir de ce doute,
Employons auprès d'elle un Ami qu'elle écoute.
Cléomene...

SCENE II.

NICANDRE, CLEOMENE, ARCAS.

CLEOMENE.

Seigneur, il m'eſt bien glorieux
Qu'on ſe ſouvienne encor de mon nom en ces lieux,
Et qu'en le prononçant un grand Prince m'aſſûre
Qu'il ſait avec bonté pardonner une injure.
Etre parti ſans ordre, & quittant cette Cour...

NICANDRE.

Ce crime eſt effacé par votre heureux retour,
Ou s'il eſt ordonné que l'on vous en puniſſe,

Embrasser Cléomene en sera le supplice.

CLEOMENE.

Ah! Seigneur.

NICANDRE.

Mais au moins dans l'heur de vous revoir
Ne me refusez pas ce que je dois savoir.
Si votre éloignement nous parut un peu rude
Je n'en pûs accuser que notre ingratitude,
Puisque par vous deux fois cet Etat défendu,
Ayant reçû beaucoup, vous avoit peu rendu.
Parlez donc, Cléomene, & si dans cet Empire
Il est quelques honneurs où votre cœur aspire
Pour reparer l'outrage...

CLEOMENE.

Ah! de grace, Seigneur,
Arrêtez un discours qui blesse mon honneur.
Si l'on croit dans Argos que j'ai l'ame si basse
Qu'un interêt honteux m'y retienne ou m'en chasse.
Peut-être y montrerai-je avant un jour ou deux
Qu'une mort éclatante est le prix que j'y veux.

NICANDRE.

Quoi, de nos Ennemis souhaiter l'avantage
Quand à nous secourir la gloire vous engage?
Vous-même avecque vous c'est n'être pas d'accord.

CLEOMENE.

Tel est l'injuste effet des caprices du Sort.
Son ordre aveuglément contre nous se deploye.
Il me chassa d'Argos, c'est lui qui m'y renvoye;
Forcé par ses décrets je reviens en ces lieux.
Ne me demandez point que je m'explique mieux,
Seigneur, un tel secret m'est de telle importance
Que la Reine elle-même excuse mon silence.

NICANDRE.

J'aurois tort d'aspirer à plus qu'elle n'a su.

CLEOMENE.

J'oubliois cependant l'ordre que j'ai reçû.
Avec vous en ce lieu j'ai charge de l'attendre;
Les Princes d'autre part sont mandez pour s'y rendre,
Je vous en donne avis.

NICANDRE.

Quel malheur survenu

Veut

Veut que sur l'heure ainsi le Conseil soit tenu?

CLEOMENE.

Quoi, vous ignorez donc l'audience secrette
Que lui fait demander l'Ambassadeur de Crete?

NICANDRE.

L'Ambassadeur de Crete? Ah, vous me surprenez.

CLEOMENE.

Pour sa reception les ordres sont donnez,
On l'alloit faire entrer quand j'ai quitté la Reine.

NICANDRE.

Quel qu'en soit le dessein, l'Ambassade me gêne,
Et d'un vieil Ennemi tout doit être suspect.

CLEOMENE.

Puis-je être curieux sans perdre le respect, (dre
Seigneur? tout me surprend, & j'ai peine à compren-
Ce qu'un bruit fort confus m'a voulu faire entendre.
Quand je partis d'Argos, sur le commun rapport,
Du Prince Timocrate on y croyoit la mort.
Déja depuis quatre ans l'ame aux soûpirs ouverte,
Demochare son Pere en regrettoit la perte,
Et ce vieux Roi de Crete accablé de douleur,
Paisible en ses Etats, déploroit son malheur.
Cependant aujourd'hui par un sort tout contraire
Je voi ce Fils crû mort au Trône de son Pere,
Et d'autres sentimens appuyant ses projets,
Je rencontre la guerre où j'ai laissé la paix.

NICANDRE.

Si de ces nouveautés votre esprit est en peine,
Faites reflexion sur cette vieille haine,
Qui cent fois de nos mers a fait rougir les eaux
Par le sang le plus pur & de Crete & d'Argos,
Tant qu'enfin le feu Roi combattant Démochare,
Fait par lui prisonnier, perit chez ce barbare.
La Reine hors d'etat de vanger son Epoux,
Sur l'offre de la paix déguise son courroux,
Et d'un tel attentat dissimulant l'offense,
Pour mieux l'executer, recule sa vangeance.
Elle arme toutefois; mais les Messeniens
Osant renouveler des debats anciens (dre,
Nous font changer bientôt, pour vouloir trop préten-
Le dessein d'attaquer au soin de nous défendre.

Je ne parlerai point des differens combats
Qu'enfin après deux ans termina votre bras,
Quand l'issuë en étant pour nous trop incertaine,
Le Ciel nous envoya l'illustre Cléomene,
Par qui jusqu'en ses ports l'Ennemi repoussé
A ses pretentions eut bien-tôt renoncé.
Nous voyant affranchis d'une guerre si rude,
La Reine que pressoit sa vive inquietude,
Voulut, pour appaiser les Manes d'un grand Roi,
De ses armes en Crete aller porter l'effroi.
Vous sûtes ce dessein, & quoi que votre absence
D'une prompte victoire affoiblit l'esperance,
Chacun ambitieux du nom de bon Sujet,
Embrasse avidement ce glorieux projet.
Democrate surpris, & saisi d'epouvante,
D'un foible & vain effort trouble notre descente,
Tout fait jour, tout nous cede, il se retire, il fuit.
Enflés de ce succès nous en cherchons le fruit,
Et maîtres en dix jours de la moitié de l'Isle,
Nous l'allions assieger dans sa derniere Ville,
Si cherchant à perir du moins avec éclat
Il ne fût pas venu nous offrir le combat.
Il se donne sanglant, & déja pleins de gloire
Nous cherchions par sa prise une entiere victoire,
Quand nous voyons de loin, pour en rompre le cours,
Des escadrons épais voler à son secours.
Soudain à cet aspect son camp de joye éclate;
Ensuite l'on entend le nom de Timocrate,
Dont l'imprévû retour nous surprend à tel point,
Qu'il jette le desordre où nous n'en craignions point.

CLEOMENE.

Quoi, ce fut lui, Seigneur...

NICANDRE.

Oui, le pourrez-vous croire?
Lui seul nous sût des mains arracher la victoire,
Et pour vous decouvrir notre honte en deux mots,
Il nous fallut de nuit regagner nos vaisseaux.
Jugez si Democrate, après cette retraite,
Differa contre nous d'armer toute la Crete,
Mais quand de sa vangeance il croit être témoin,
Sa mort à Timocrate en laisse tout le soin.

Alors

Alors ce nouveau Roi se déclare sans peine,
Ainsi que de son Sceptre, heritier de sa haine,
Et sa flotte en nos bords nous defend desormais
D'adoucir nos malheurs par l'espoir de la paix.
Mais la Reine paroît.

SCENE III.

LA REINE, CRESPHONTE, LEONTIDAS, NICANDRE, CLEOMENE.

LA REINE *à Cresphonte.*

J'Estime votre zele,
Prince, mais ce dessein me rendroit criminelle,
Et je dois redouter la colere des Dieux.

CRESPHONTE.

Seront-ils contre vous pour un ambitieux?

LA REINE.

Quels que soient ses projets, s'ils meritent leur foudre,
Leur Justice sans nous en saura bien resoudre.
Quand vous aurez parlé, nous verrons quels avis
Dans cette occasion doivent être suivis.
La Reine se sied, & fait seoir les Princes & Cléomene.
Nobles & chers appuis d'une illustre Couronne,
Dont la gloire à vos soins aujourd'hui s'abandonne;
Vous qui contre la Crete en portez la splendeur,
Repondez par ma bouche à son Ambassadeur.
Si je veux par la paix éloigner la tempête,
Ma Fille d'un Tyran doit être la conquête,
Et par son hymen seul, dont je fremis d'horreur,
Je puis de Timocrate appaiser la fureur.
Pour soûtenir d'Argos la gloire toute entiere,
Ici de vos conseils j'attens quelques lumieres.
Parlez donc, & sans fard resolvez avec moi
Ce que de bons Sujets doivent au sang d'un Roi.

CRESPHONTE.

C'est par ce sentiment que je m'obstine à dire
Que quoi que la vangeance à votre cœur inspire,
C'est au Tyran de Crete en montrer peu d'ardeur
Que de le respecter dans son Ambassadeur.
Rendez donc hautement menace pour menace;

Que sa mort soit le prix d'une insolente audace,
Et par son châtiment faites connoître à tous
Quel sang vous destinez aux Manes d'un Epoux.
LEONTIDAS.
Je n'examine point quelle est cette maxime
Qui permet de punir un crime par un crime,
Mais ce vieux droit des Gens, par tout si reveré,
Pour le vouloir enfreindre, est un droit trop sacré,
Non qu'on doive excuser, dans l'orgueil qui le flate,
L'indigne procedé du Prince Timocrate.
En tête d'une armée expliquer son dessein,
C'est agir en Amant bien moins qu'en Souverain.
Cette honteuse paix dont l'offre nous étonne,
Est un ordre absolu que sa fierté nous donne,
Et si quelque rebelle osoit s'en dispenser,
Il tient la foudre en main toute prête à lancer.
Certes, il faudroit être ennemi de la gloire
Pour céder sans combat le prix de la victoire,
Et ce Trône où sans peine il aspire à monter,
A son ambition veut bien le disputer.
Ainsi pour faire voir qu'on craint peu quoi qu'il ose,
Je ne répondrois rien sur l'hymen qu'il propose,
Et son Ambassadeur retourneroit confus
Deviner avec lui d'où viendroient mes refus.
NICANDRE.
Un tel avis sans doute est glorieux à suivre.
D'un reproche éternel je sai qu'il nous delivre,
Et qu'il part d'un grand cœur qui voit que sur l'Etat
L'hymen du Roi de Crete est un noir attentat;
Mais ce n'est pas assez d'en rejetter la honte
Dans un plus haut orgueil ne souffrons pas qu'il monte,
Et pour lui mieux apprendre à ne pas s'elever,
Bravons cet Ennemi qui pense nous braver.
Quelque fausses couleurs qui déguisent sa haine,
Cet hymen proposé n'est pas ce qui l'amene,
Et dequoi qu'il l'appuye, il n'arriva jamais
Qu'un appareil de guerre ait annoncé la paix.
Non, non, il avoit crû que l'effroi de ses armes
Nous reduiroit d'abord aux dernieres alarmes,
Et que chassant d'Argos ses legitimes Rois,
Chaque Ville en tremblant iroit prendre ses loix:

Il s'étoit figuré que pour s'en rendre maître,
Avec toute sa flotte il n'avoit qu'à paroître,
Et contre son espoir ayant trouvé nos Ports
En etat de braver ses plus rudes efforts,
Sous l'offre d'une paix qu'il fait avec contrainte,
Il cache le desordre où le jette sa crainte.
Profitons-en, Madame, & pour sauver l'Etat,
Lorsqu'il offre la paix, offrons lui le combat.
Par-là dès aujourd'hui prevenant sa menace,
Etonnons sa fierté par une belle audace,
Et faisons éprouver à cet ambitieux
Que jamais les Tyrans ne sont Amis des Dieux.
C'est là mon sentiment, & le Ciel me l'inspire
Pour votre propre gloire & le bien de l'Empire.

LA REINE.

Et Cléomene enfin?

CLEOMENE.

Je me tais par respect,
Aussi bien mon avis pourroit être suspect,
Et voyant pour l'Etat que trois grands Princes veillent,
C'est à moi de souscrire à tout ce qu'ils conseillent.

LA REINE.

Non, non, ce que déja vous avez fait pour nous
Ne permet à l'envie aucun pouvoir sur vous,
Votre cœur m'est connu, parlez en assûrance.

CLEOMENE.

Puisque vous m'ordonnez de rompre le silence,
Je dirai qu'un bon Roi doit n'oublier jamais
Qu'il est comptable aux Dieux du sang de ses Sujets,
Et qu'il n'est point de guerre, encor que legitime,
Qui par trop de longueur ne panche vers le crime.
Songez depuis un siecle à quel excès d'horreur
De vos dissensions a monté la fureur,
Et ce que peut encor dans ses vives poursuites
Cette même fureur si l'on n'en rompt les suites.
Vous le pouvez, Madame, & revoir votre Etat
Par la paix qu'on vous offre en son premier éclat.
On vous en sollicite, & vous aurez la gloire
Qui dans tout l'avenir suivra votre memoire,
D'avoir, malgré l'orgueil qui regloit leurs projets,
Reduit vos Ennemis à demander la paix.

CRES-

CRESPHONTE.

Ainsi notre vertu lâchement endormie
De cette indigne paix souffriroit l'infamie,
Et la Reine, étouffant un trop juste courroux,
Vendroit pour l'acheter le sang de son Epoux?
De la mort du feu Roi Démocrate coupable
En rend toute la Crete aujourd'hui responsable,
Et nous justifierions nous-mêmes cette mort,
Si de ses Meurtriers nous recevions l'accord.

CLEOMENE.

Seigneur, de ce soupçon qui souille sa memoire
La honte réjaillit sur votre propre gloire,
Et vous ne songez pas qu'il expose au mépris
Ce rare privilege où vous êtes compris.
Ceux que dans votre rang, comme Dieux de la terre,
Le Ciel qui les forma n'a soûmis qu'au tonnerre;
Par un ordre éternel sont en quelque façon,
Comme indignes du crime, au dessus du soupçon,
Et ternir leur vertu par un sombre nuage
C'est offenser les Dieux dans leur plus noble image.
Si j'ose toutefois, pour decider ce point,
Donner à Demochare un Juge qu'il n'a point,
Pour lever à la paix l'obstacle qui s'oppose,
Voyons de cette mort s'il put être la cause.
Le feu Roi votre Epoux attaquant son Etat,
Blessé mortellement, fut pris dans un combat,
Et quoi qu'en ait osé publier l'imposture,
S'il mourut prisonnier, ce fut d'une blessure.
Le calme en vos Etats aussi-tôt affermi
Du soupçon de sa mort purgea son Ennemi.
Ce malheur remplissant tous vos Sujets d'alarmes,
Laissoit Argos en proye à l'effort de ses armes,
Et les Messeniens en guerre contre vous,
S'il eût voulu vous perdre, animoient son courroux.
Cependant qu'a-t-il fait digne de cette haine,
Qui d'un si noir soupçon le condamne à la peine.
Et qui, pour soûtenir d'ambitieux desseins,
L'accuse au sang d'un Roi d'avoir trempe ses mains?

CRESPHONTE.

Vous palliez en vain avec un peu d'adresse
Un crime qu'avec nous a su toute la Grece.

Pour

Pour s'en justifier s'il proposa la paix,
La fausse mort d'un Fils produisit ces effets.
Privé de Timocrate, à qui de sa victoire
Ce coupable Vieillard devoit toute la gloire,
Il borna des desirs dont la trop vaste ardeur
Manquoit pour les remplir d'un bras déja vainqueur,
Mais c'est trop balancer une belle entreprise,
Eprouvons quel parti le Destin favorise,
Et si ce Timocrate est tant à redouter,
Qui de nous le craindra n'aura qu'à l'éviter.

CLEOMENE.

Le succès reglera qui de nous le doit craindre.
Tel brave qui souvent devient le plus à plaindre,
Et peut-être...

LA REINE *se levant.*

Il suffit, je voi dans vos conseils
Pour moi, pour mon Etat des sentimens pareils,
Un même zele en vous en fait la difference;
Mais pour vous expliquer enfin ce que je pense,
La Crete, quoi qu'on dise, est coupable vers moi
Du secret attentat qui fit perir un Roi.
Depuis ce coup fatal j'aspire à la détruire,
Et quand par vos avis je cherche à me conduire,
Dequoi que Timocrate ose flater ses voeux,
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.
Demochare sans lui tomboit en ma puissance,
Son bras seul l'a soustrait à ma juste vangeance,
Et ce seroit trahir les manes d'un Epoux
Que d'écouter pour lui des sentimens plus doux.
A ses Manes sacrés je le dois pour victime.
Qui sauve un criminel se charge de son crime,
Et j'atteste aujourd'hui les Dieux nos Souverains,
Qu'il payera de son sang s'il tombe entre mes mains.
Oui, tant que dans ces lieux j'aurai le nom de Reine,
Si d'autres interêts affoiblissent ma haine,
Puissent ces Dieux vangeurs, pour le dernier des maux,
Sous les loix de la Crete assujettir Argos.
Cependant si ma Fille a pour vous quelques charmes,
Princes, pour l'acquerir il faut prendre les armes,
Et livrant Timocrate à mon juste courroux,

Regler enfin mon choix qui balance entre vous.
Outre qu'à cet effort la gloire vous convie,
Sa main sera le prix de qui m'aura servie,
Et de mon Ennemi couronnant le Vainqueur,
Par mon ordre aussi-tôt fera suivre le cœur.

LEONTIDAS.

Madame, permettez à l'amour qui m'en presse
D'aller sur cet espoir consulter la Princesse.

LA REINE.

Allez, & l'assûrez que le bien de l'Etat
Va porter ma réponse à l'offre du combat.

Elle donne la main à Cresphonte.

SCENE IV.

NICANDRE, CLEOMENE.

NICANDRE.

De vous même à vous-même enfin puis-je me
plaindre?
A souffrir votre avis j'ai voulu me contraindre,
Et quoi qu'il ruinât mon espoir le plus doux,
Je n'ai pû me resoudre à parler contre vous.
Jugez de cet effort par l'aveu de la flame
Que la belle Princesse a fait naître en mon ame,
Et si pour un Amant il est supplice égal
A voir par un Ami préferer un Rival.

CLEOMENE.

Seigneur, je vous dois tout; mais c'est une foiblesse
D'avoir de faux respects où l'Etat s'interesse,
Et je ne croirois pas qu'un zele moins parfait
Répondît à l'honneur que la Reine m'a fait.

NICANDRE.

Je n'en murmure point, mais comme enfin la Reine
Fait dependre aujourd'hui notre amour de sa haine,
Si jamais l'amitié signala votre foi,
Faites-le moi paroître en combattant pour moi.
Après ce haut serment où son courroux éclate,
Il ne faut plus songer qu'à vaincre Timocrate,
Et celui qui de nous le met en son pouvoir,
Seul d'un illustre hymen peut conserver l'espoir.
Contre mes deux Rivaux assûrez m'en la gloire;

Si vous êtes pour moi, j'ai déja la victoire,
Et je puis, secondé d'un bras toûjours vainqueur...
Mais quoi, vous soûpirez?

CLEOMENE.

J'en ai bien lieu, Seigneur.
Mais pourquoi plus long-temps suspendre votre estime?
Privez en un coupable en apprenant son crime;
Car quoi qu'à l'avouër je consente à regret,
Il vous en faut enfin confier le secret.
J'aime, helas! de mon sort connoissant la bassesse,
Ne dois-je pas trembler à nommer la Princesse;

NICANDRE.

Quoi, c'est-elle...

CLEOMENE.

Oui, Seigneur; ses regards trop puissans
Ont contre ma Raison fait revolter mes sens.
Dans la géne secrete où cet amour m'expose,
De mon éloignement ne cherchez plus la cause.
Par une prompte fuite opposée à ces feux,
J'ai crû me dérober à l'orgueil de mes vœux,
Mais en vain, dans l'espoir de guerir par l'absence,
Je m'en suis imposé l'affreuse violence,
Cet effort dans mon mal n'a pû me secourir,
La mort seule le peut, & je reviens mourir.

NICANDRE.

Certes, si vous aimez, l'exemple est assez rare
Qu'en faveur d'un Rival un Amant se declare,
Et ce feu si secret s'est un peu dementi,
Lors que de Timocrate il a pris le parti.
Comme toûjours l'amour pour soi seul s'interesse,
Conseiller son hymen est-ce aimer la Princesse?
Vous l'aimez, dites-vous & la pouvez donner!

CLEOMENE.

Cessez, cessez, Seigneur, de vous en étonner.
L'amour qu'au desespoir la Raison abandonne,
S'attache à ce qu'il ôte, & non à ce qu'il donne.
C'étoit toûjours beaucoup pour flater ma douleur,
Que faire à trois Rivaux partager mon malheur.
Par ce fatal hymen dont votre amour s'offense,
Les deux Princes, & vous, perdiez toute esperance.

Et

Et de cette douceur mon esprit abusé
Ne voyoit plus un mal qu'il s'étoit déguisé.
La Princesse, disois je en ma triste pensée,
Acceptant Timocrate obeïra forcée
Et suivant de son sort le d cret inhumain,
Reservera le cœur en lui donnant la main.
Sa contrainte à mes maux me la peindra sensible,
Et puis qu'enfin pour moi sa perte est infaillible,
J'aime mieux qu'à ma flame elle échape en ce jour
En victime d'Etat qu'en victime d'Amour
Voilà surquoi mon ame au desespoir ouverte
Tâchoit d'envelopper mes Rivaux dans sa perte,
Et dans ces sentimens, de leur bonheur jaloux,
Jugez, Seigneur jugez ce que je puis pour vous.

NICANDRE.

Mais à suivre l'erreur dont votre ame est charmée,
Qu'esperez-vous enfin?

CLEOMENE.

Me perdre dans l'Armée
Et sans être connu, sautant de bord en bord,
Vaincre cet Ennemi dont Argos veut la mort.

NICANDRE.

Et vous ne doutez pas que l'Etat, que la Reine
N'accordent tout alors aux vœux de Cléomene,
Et n'enfreignent ces loix qui dans le Sang Royal
Défendirent toûjours un hymen inégal?

CLEOMENE.

Quelque temerité qu'il fasse ici paroître,
Cléomene, Seigneur, sait encor se connoître,
Et n'oubliera jamais que de sa passion
Un éternel silence est la punition.
Mais s'il vainc Timocrate, il a quelque esperance
De voir de ses Rivaux le bonheur en balance,
Et que le sang d'un Roi par lui seul satisfait,
D'un si funeste choix reculera l'effet.
Mais après un aveu si vain, si temeraire,
Armez contre un ingrat, armez votre colere,
Et puisque son malheur vous porte à le haïr,
Empêchez par sa mort qu'il n'ose vous trahir.

NICANDRE.

Non, non, ne craignez point: mon amour, quoi qu'extrême,

Ne

Ne pretend rien de vous qui ſoit contre vous-même,
Abandonnez votre ame à ces doux ſentimens,
Qui d'un feu ſans eſpoir amuſent les tourmens,
J'y conſens, & je puis y conſentir ſans peine,
Lors que mon cœur pour vous incapable de haine,
Admirant de vos feux l'aveuglement fatal,
Plaint en vous un Ami, ſans y craindre un Rival.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONE.

CLEONE.

Si c'eſt-là contre lui tout ce qui vous anime,
Madame, ſon malheur eſt plus grand que ſon crime,
Et vous jugez ſans doute avec trop de rigueur
Du zele qui pour vous fait agir ſon grand cœur.
Ce genereux conſeil dont votre eſprit s'etonne,
Vous aſſûroit l'eclat d'une double Couronne,
Et par le doux accord d'un hymen glorieux,
Remettoit pour jamais le calme dans ces lieux.

ERIPHILE.

Si pour moi cet hymen n'avoit eu rien de lâche.
Rien qui pût ſur ma gloire imprimer quelque tâche,
Les Princes qu'animoit un zele au ſien pareil,
Auroient de leur avis appuyé ſon conſeil.

CLEONE.

Ils ont tous rejetté l'hymen de Timocrate,
Mais leur amour par-là plus que leur zele éclate,
Et cette paſſion qu'expliquent leurs reſpects,
Parlant contre un Rival, les rend un peu ſuſpects.
C'eſt en quoi je croirois avec que moins de peine
Qu'il falloit préférer l'avis de Cléomene,
Puiſque tout à l'Etat, ſans interêt pour lui...

ERI-

ERIPHILE.

Ah, c'est là ce qui fait mon plus cruel ennui.
Pourquoi rappelles-tu dans ma triste mémoire
Ce que tout vrai qu'il est je cherche à ne pas croire,
Que proposant ma mort, sans y prendre intérêt,
Ce lâche Cléomene en a donné l'Arrêt?

CLEONE.

Ce discours me surprend.

ERIPHILE.

Apprens d'une Princesse,
Apprens la criminelle & honteuse foiblesse.
Et sachant ce qu'encore tu n'oses deviner;
Il sera juste alors, commence à t'étonner.
Si les Princes n'ont pû dans l'espoir qui les flate
Souffrir aucun accord avecque Timocrate,
Ce rare & grand conseil qui lui donnoit ma foi,
Le croiras-tu parti d'un cœur qui fût à moi?
Je l'aimai, cet ingrat; oui, j'aimai Cléomene.
Mais qu'inutilement j'ose flater ma peine,
Si malgré mon courroux par son crime enflamé,
Je sens que j'aime encor, quand je dis que j'aimai!
Helas! lors qu'à mes pieds avec de fausses larmes
Le traitre à mon orgueil faisoit rendre les armes,
Ce specieux dehors d'un immuable amour,
Cachoit la trahison qu'il vient de mettre au jour.

CLEONE.

Elle n'a point d'égale, & pour moi, je veux croire,
Pour amoindrir son crime & sauver votre gloire,
Que ses feux dans l'abord peut être mal reçûs
Perdirent tout espoir de vaincre vos refus.

ERIPHILE.

Encor qu'une Princesse ait cela d'elle-même,
De ne pas s'abaisser jusqu'à dire qu'elle aime,
Et que ce rang illustre au milieu de ses feux,
Defende sa vertu d'un terme si honteux,
Quelque empire qu'elle ait sur son ame enflammée,
N'est ce pas l'avoüer que souffrir d'être aimée?
Je l'ai souffert, Cleone, & tu tâches en vain,
Lors que je sens le coup, de me cacher la main.
Il me vient d'un ingrat, il me vient d'un parjure,
Et j'ai bien mérité le tourment que j'endure.

CLEONE.

Quoi, c'eût été donc peu pour cet audacieux
D'avoir jusque sur vous osé lever les yeux...

ERIPHILE.

Ah, qu'il lui fut aisé d'être assez téméraire
Pour porter ses desirs au dessein de me plaire,
Puisque mon cœur se fit par trop de lâcheté
Le complice secret de sa temerité!
Contrainte à l'avoüer, je l'avouë avec honte,
Je rendis son audace & plus forte & plus prompte;
Et le rang que je tiens la pouvant arrêter,
J'en descendis exprès pour l'y faire monter.
Son feu qu'il s'efforçoit de contraindre au silence;
Dans mes confus regards en trouvoit la défense;
Et cet ordre secret se découvrant par eux;
Mon cœur sembloit courir au devant de ses vœux.
Je voyois à regret que sa flame timide
Osât encor trembler sur la foi d'un tel guide.
Ainsi ma complaisance animant ses desirs,
J'empêchois son respect d'étouffer ses soûpirs,
Et permettant aux miens de flater son martyre
Je me disois pour lui ce qu'il n'osoit me dire.
Il m'en a bien punie, & ma facilité
Reçoit enfin le prix qu'elle avoit merité.
Je vis sa trahison d'abord dans sa retraite,
Mais demeurant douteuse, elle étoit imparfaite,
Et pour mieux me confondre, & pour mieux me
Par ce dernier outrage il revient l'achever... (braver,

CLEONE.

Un tel mépris sans doute est un rude supplice,
Mais voyez que par là les Dieux vous font justice;
Et que dans votre cœur ils veulent étouffer
Un feu dont la Raison avoit dû triompher;
Car Cléomene enfin, quoi qu'on en veuille croire,
Doit toute son estime à l'éclat de sa gloire,
Et quand sa perfidie arme votre courroux,
Que voyez-vous en lui qui soit digne de vous?
C'est un Grec inconnu qu'un peu de renommée
A peint illustre & grand à votre ame charmée,
Et qui n'étant point Prince, aspireroit en vain
A meriter l'honneur de vous donner la main.

ERI-

ERIPHILE.

Helas! quand par l'amour la Raison est seduite,
Elle abandonne un cœur à sa propre conduite,
Et libre en ses desirs, on doit peu s'étonner
S'il cherche à ne rien voir qui le puisse gêner.
D'abord que Cléomene eut surpris mon estime,
L'audace de ses feux me parut legitime,
Et prenant ses respects pour garands de sa foi,
Puisqu'il ose m'aimer il est digne de moi,
Disois-je, *& de ses vœux le temeraire hommage*,
D'un cœur qui se connoit est un clair témoignage.
C'est ainsi qu'avec lui mon courage abatu
Etoit d'intelligence à trahir ma vertu.
Ainsi mon lâche cœur s'en deguisant l'injure
Avoüoit de mes sens la secrete imposture.
Alors ma passion pour me seduire mieux,
M'offrant dans Cléomene un Heros glorieux,
Sans voir ce qu'il étoit, sans le vouloir connoître,
Je voyois seulement ce qu'il meritoit d'être.

CLEONE.

Madame, si tantôt blâmant votre courroux
J'ai pû dire...

ERIPHILE.

Tai-toi, Nicandre vient à nous.

SCENE II.

ERIPHILE, NICANDRE, CLEONE.

NICANDRE.

MAdame, enfin le Ciel par une haine ouverte
Semble de Timocrate avoir juré la perte,
Puis qu'après les sermens que la Reine en a faits
Sa mort seule pour nous est le seau de la paix.
Ce combat ou deja chaque parti s'apprête,
Ne se donne aujourd'hui qu'au peril de sa tête,
Elle en est le seul but, & quoi que des cœurs bas
L'esperance du prix soit l'ordinaire appas.
Celui qu'on nous propose... Helas! que vai-je faire!
Je tremble à m'expliquer, & je ne puis me taire,
Et dans mes sentimens interdit & confus,
J'en découvre le trouble, & n'ose rien de plus.

ERIPHILE.

Non, non, Nicandre, non; cessez de vous contraindre.
Je connoi quel sujet vous avez de vous plaindre,
Et vous craignez en vain que je prenne interêt
Au juste desaveu d'un prix qui vous déplaît.
Quelque pressant devoir qui hâte sa vangeance,
A trop d'emportement la Reine se dispense,
Quand pour vous animer à servir son courroux,
Elle prend hors de vous ce qui doit être en vous.
Un cœur qui s'abandonne au desir de la gloire,
N'a jamais que soi-même à consulter & croire,
Et quoi qu'il fît de grand, il auroit à rougir
Si sa propre vertu ne le faisoit agir.
Ainsi dans ce combat où l'honneur vous engage,
L'espoir de mon hymen n'est qu'un pompeux outrage.
Et loin que son refus irrite ma fierté,
Je me plains avec vous de son indignité.
C'est aux courages bas, c'est aux ames vulgaires
A goûter lâchement ces amorces grossieres;
Et qui peut en montrer un cœur moins abatu,
Lors même qu'il l'augmente, affoiblit sa vertu.
Craignez donc un hymen contraire à votre estime,
Faites-en éclater un mépris legitime,
Et montrez qu'un grand cœur embrasse un grand exploit.
Moins par l'espoir du prix que par ce qu'il se doit.

NICANDRE.

Moi, des mépris pour vous? Ah, bien plutôt, Madame,
Souffrez que je renonce à cette grandeur d'ame,
Dont le charme pour moi n'a rien que d'odieux,
S'il lui faut immoler un espoir glorieux.
Non que j'ose en pretendre un plus haut avantage
Que d'en faire à vos pieds un juste & plein hommage,
Mais s'il me laisse encor à craindre également,
Du moins il m'autorise à me montrer Amant.
C'est ici qu'un regard plus ou moins favorable
Me peut faire ajoûter, heureux, ou miserable.

ERIPHILE.

Quel charme en ce bonheur penseriez-vous trouver,
Qu'un regard peut détruire aussi-tôt qu'achever?
Par sa fragilité connoissez sa foiblesse,
Et sans vous éblouir d'une vaine promesse,

Soûmettez hautement à la gloire, à l'honneur,
Les appas decevans d'un si foible bonheur.
Defendez jusqu'au bout l'éclat de votre vie
Des traits empoisonnés que décoche l'envie,
C'est au Trône d'Argos qu'on en veut aujourd'hui;
Et le devoir du sang vous en faisant l'appui,
Ne lui donnez pas lieu de dire que Nicandre
Le voulut partager avant que le défendre,
Et qu'au moins il fallut que l'espoir de ma main,
Pour être bon Sujet, le rendit Souverain.

NICANDRE.

Et quoi, Madame, & quoi, ma conduite passée
Vous peut-elle souffrir cette injuste pensée,
Et quand vos interêts ont exposé mon sang,
M'a-t-on vû dementir la gloire de mon rang?
Par quel complot secret ai-je pû faire naître
Cet outrageant soupçon que vous faites paroître,
Et qui de ma Princesse éblouissant les yeux
Ne lui fait voir en moi qu'un Prince ambitieux?
Ah! si ce pur amour qui regne dans mon ame,
Prend de sombres couleurs pour vous peindre ma fla-(me...

ERIPHILE.

Nicandre, c'en est trop; enfin vous me forcez
D'opposer ma colere à des feux insensez.
J'en voulois étouffer les chaleurs indiscretes;
Mais puisque je vous vois oublier qui vous êtes,
Pour punir votre orgueil, c'est le moins que je puis
Que de vous faire ici souvenir qui je suis.
Certes, si sur l'espoir dont vous flatte la Reine
Vous tenez de mon cœur la conquête certaine,
Ce cœur né pour le Trône est d'un rang bien abjet,
S'il n'est qu'un prix sortable aux devoirs d'un Sujet.
C'est le nom que je donne à ces exploits celebres
Qui dérobent le vôtre à l'horreur des tenebres;
Et qui sont trop payez lors que le souvenir
S'en transmet par la gloire aux Siecles à venir.
Outre qu'un bon Sujet qui n'agit & ne pense
Qu'à remplir ces devoirs où soûmet la naissance,
Eut-il seul empêché la chute de l'Etat,
Si-tôt qu'il s'en souvient, n'est qu'un Sujet ingrat,
Et qu'il seroit honteux d'attendre aucun salaire
Quand

Quand on sait qu'on n'a fait que ce qu'on a dû faire.

NICANDRE.

Je vous entens, Madame, & je voi clairement
Qu'il faut être né Roi pour être votre Amant.
Au moins si mon espoir est si peu légitime,
Ma mort saura bien tôt en effacer le crime,
Et laisser par respect à l'un de mes Rivaux
Le prix qu'acquiert un Sceptre à ses heureux travaux.

ERIPHILE.

Dans un Sceptre pour moi vous croyez trop de charmes,
Et si ces deux Rivaux vous causent tant d'alarmes,
Pour vous desabuser, apprenez que mes vœux
Seront dans le combat plus pour vous que pour eux.

NICANDRE.

Se pourroit-il...

ERIPHILE.

Allez ; cela vous doit suffire.
Suivez les sentimens que l'honneur vous inspire,
Et sachez qu'un grand cœur, s'il veut toucher le mien,
Doit meriter beaucoup, & ne demander rien.

SCENE III.

ERIPHILE, CLEONE.

CLEONE.

SOn esprit étoit mort, vous l'avez fait revivre.

ERIPHILE.

De deux Princes Amans par là je me delivre,
Et s'il vainc Timocrate, au moins quitte vers eux,
Mes ordres d'un Sujet sauront borner les vœux.
Ce n'est pas qu'après tout je me trouve obligée
A me faire le prix d'une Reine vangée ;
Mais nos vieux démêlés sont assez importans
Pour ne pas faire encor de nouveaux mécontens,
Car je n'ose esperer que l'ingrat Cleomene...

CLEONE.

Madame, le voici.

ERIPHILE.

Cleone, quelle peine !
N'importe, éloigne-toi ; tout parjure qu'il est,
S'il daigne s'excuser, sa présence me plait.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLEOMENE.

ERIPHILE.

QUe voulez-de moi? venez-vous pour me plaindre
Du refus d'un hymen qui me rend tout à craindre,
Ou si le Roi de Crete assûré de vos soins
A peu vous ordonner de me voir sans témoins?

CLEOMENE.

Ah! Madame.

ERIPHILE.

Parlez; si c'est ce qui vous mene,
Je vous dois audience aussi bien que la Reine.

CLEOMENE.

Pour me faire joüir de toute sa douceur,
Daignez me la promettre avec que moins d'aigreur.
Ma Princesse....

ERIPHILE.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Qui veut trahir Argos me nomme sa Princesse,
Et lors que de ses vœux notre honte est l'objet,
Me nommant sa Princesse, il se dit mon Sujet!
Si l'indignation d'un conseil bas & lâche (che,
Me fait vous témoigner quelque aigreur qui vous fa-
Jugez contre un Sujet quel seroit mon courroux
Par le peu d'interêt que je dois prendre en vous.

CLEOMENE.

Et j'ai pu m'attirer un traitement semblable
Par le plus bel effort dont l'amour soit capable?
Car j'atteste les Dieux...

ERIPHILE.

Non, non, c'est perdre temps,
Une excuse de vous n'est pas ce que j'attens,
Et quand mon cœur pourroit s'en pardonner l'injure,
Quelle foi donnerois-je aux sermens d'un parjure?

CLEOMENE.

Moi, parjure, Madame & d'un soupçon si bas
Vos propres sentimens ne me défendent pas?
Ah! si de mes respects desavoüant l'hommage
Ma foi d'un tel reproche a merité l'outrage...

ERIPHILE.

En effet, c'est fort bien signaler votre foi

Que servir Timocrate aujourd'hui contre moi,
Son hymen conseillé d'injustice m'accuse?
Ingrat, voilà ton crime, apprête ton excuse,
Car quoique de ta part il me dût peu toucher,
J'ai la foiblesse encor de te le reprocher.
Cette fierté qu'en moi la naissance autorise,
A ta fausse vertu ne s'étoit donc soûmise,
Qu'afin de te voir faire un lâche desaveu
D'un triomphe si beau qui t'a coûté si peu?

CLEOMENE.

Ah, daignez mieux juger du zele qui m'anime,
D'un bel excès d'amour ne faites pas un crime;
Et dans ce même avis suspect de lâcheté
Voyez jusqu'où pour vous cet amour m'a porté.
Il m'a fait renoncer à tous ces avantages
Qu'un glorieux espoir permet aux grands courages;
Afin de mieux aimer j'ai voulu me haïr,
Et je me suis trahi de peur de vous trahir.

ERIPHILE.

Quoi! toi seul applaudir aux vœux de Timocrate,
N'est pas montrer une ame aussi lâche qu'ingrate,
Et quand ta trahison par-là se met au jour,
J'en dois prendre l'effet pour des marques d'amour?

CLEOMENE.

Quoi! vous pourriez souffrir avecque moins de peine,
Qu'un servile interêt fît agir Cléomene,
Et que lors que le Ciel s'offre à vous courronner,
Il vous ravît un bien qu'il ne peut vous donner?
Non, non, ma passion est assez noble & pure
Pour savoir de mon cœur étouffer le murmure,
Quand cette belle ardeur, dont l'appas m'est si doux,
Sans me considerer s'attache toute à vous.
Ainsi lors que j'ai vû par la paix qu'il souhaite
Timocrate à vos pieds mettre toute la Crete,
Que son hymen offert s'en faisant le soûtien
Assuroit votre Trône en vous plaçant au sien,
Vous devant un conseil & grand & magnanime,
Ma flame à balancer auroit cru faire un crime,
Et contre vos soupçons les Dieux me sont témoins
Que j'eusse été perfide à le paroître moins.

ERIPHILE.

Je croyois que l'amour qu'un tel revers accable,
Lorsqu'il perd tout espoir, n'étoit pas si traitable,
Et qu'il desavoüoit comme autant d'attentats
Ces générosités qui lui sont des ingrats.

CLEOMENE.

Aussi de mes conseils si l'effet devoit suivre,
Je sai d'un tel malheur par où l'on se délivre,
Et ma vie immolée à mon cruel devoir
Sauroit bien m'épargner la douleur de le voir.
Oui, du même moment que la Fortune ingrate
Eût semblé se resoudre à flatter Timocrate,
Comme victime duë à ce fâcheux accord,
Cléomene sans doute eut achevé son sort;
Trop heureux si mourant pour vous avoir servie,
On eût vû dans sa mort la gloire de sa vie,
Et si de cette mort le secret averé,
Pour vous placer au Trône, eût servi de degré.
Appellez ce dessein, foiblesse, ingratitude,
Donnez-lui, s'il se peut, encor un nom plus rude.
C'est par-là seulement que ce cœur amoureux
A crû justifier l'audace de ses feux.
Renoncer pour l'amour au soin de sa fortune,
N'est que le foible effet d'une vertu commune;
On a vû mille Amans, dans ses moindres douceurs,
Trouver la pente aisée au mépris des grandeurs,
Et pour l'Objet aimé, sans que rien les étonne,
Quitter Parens, Amis, Sceptre, Trône, Couronne;
Mais il est inoüi peut-être avant ce jour
Qu'aucun ait immolé l'Amour même à l'Amour.
Pour consacrer mon nom au Temple de memoire
C'est à moi que le Ciel en reservoit la gloire.
Il la devoit sans doute à ma fidelité,
Et j'ose jusque là flatter ma vanité,
Que d'un effort si grand, si beau, si peu croyable,
S'il vous fit seule digne, il m'a fait seul capable.

ERIPHILE.

Au moins, si tu me crois le courage si bas,
Que des seules grandeurs je goûte les appas,
Ces Princes, dont l'amour vient servir notre haine,
Pouvoient par leur hymen me faire deux fois Reine;

Et preferer au leur celui d'un Ennemi,
Ce n'est que te montrer genereux à demi.

CLEOMENE.

Helas! vous plaignez-vous de cette preference
Quand ils n'ont rien en eux par de-là la naissance,
Rien dont un grand courage ait lieu d'être jaloux,
Hors l'illustre projet de soûpirer pour vous?
Ayant à succomber sous un revers insigne,
Ma flame a cru devoir ne ceder qu'au plus digne,
Et je laisse, Madame, à juger qui des trois
A fait parler pour lui de plus nobles exploits.

ERIPHILE.

Souvent la Renommée est mal instruite, ou flate,
Et quoi qu'elle ait osé nous vanter Timocrate,
La vertu qui produit les exploits les plus grands,
Est celle quelquefois qu'on punit aux Tyrans,
Et c'est avec raison ce qu'en lui je soupçonne,
Si je veux m'arrêter aux marques qu'il en donne.

CLEOMENE.

Aussi ne croyez pas que mon juste courroux
Ait vû sans s'indigner qu'il armât contre vous,
Pour savoir ses desseins, en prévenir la suite,
D'un zele impatient je choisis la conduite,
Et quoiqu'un ordre exprès, connu dans chaque Port,
De Crete aux Etrangers eût défendu l'abord,
Je passai dans sa Cour, plein de cette vangeance,
Que de ma passion pressoit la violence.
Mais helas! eus-je lieu de la précipiter,
Quand j'appris qu'il s'armoit que pour vous mériter,
Et qu'une ardeur si belle échauffant son courage,
Je devois dans son cœur respecter votre Image?
J'avouerai plus encor, dussai-je me trahir,
Tout mon Rival qu'il est, j'ai peine à le haïr,
Et de soi le mérite étant par tout aimable,
Si quelque chose en moi vous paroît estimable,
Si ce zele en mon cœur par la gloire produit
De quelque grandeur d'ame a mérité le bruit,
Il la possede toute, avec cet avantage
Qu'élevé sur un Trône où brille son courage,
De ce premier éclat ses exploits revêtus
Donnent un double prix à ses moindres vertus.

ERIPHILE.

Eh bien sans respecter ton amour ni ta gloire,
J'ai pour ce cher Rival ce qu'on n'eût osé croire,
Et puisqu'en ta loüange il trouve un foible appui.
Contre toi, contre moi, va combattre pour lui,
Tu me verras constante & fidelle en ma haine
Avoüer hautement les sermens de la Reine,
Encourager moi-même à mériter ma foi
Ceux que jusques ici j'ai dédaignez pour toi,
Et par un noble orgueil que la gloire autorise,
De ma main à tes yeux recompenser sa prise.
Quel triomphe de voir son sort précipité,
Confondant son orgueil, punir ta lâcheté,
Et dresser, par l'éclat d'une seule victoire,
De ton ingratitude un trophée à ma gloire?

CLEOMENE.

Cessez de soupçonner de sentimens ingrats
Ce cœur qu'un Rival touche, & ne partage pas.
Puisque vous le voulez sa perte est assûrée,
Il ne peut l'éviter quand vous l'avez jurée.
J'y cours, & si pour lui mon zele officieux
A tâché d'étaler son mérite à vos yeux,
Rendant à sa vertu ce tribut légitime,
Je ne l'ai regardé que comme une victime,
Que mon amour soûmis osant vous destiner,
Pour vous l'immoler mieux, a voulu couronner.

ERIPHILE.

Non, non, n'embrasse point une vertu contrainte.

CLEOMENE.

Le respect me défend le murmure & la plainte;
Mais je veux que les Dieux, pour punir mes sermens,
M'exposent chaque jour à de nouveaux tourmens,
S'il est Trône, grandeurs, que mon ame souhaite
A l'égal de vous voir Souveraine de Crete,
Et si j'épargne rien, quoi que vous présumiez,
Pour en mettre dans peu la Couronne à vos pieds.
Est-ce assez noblement répondre à votre haine?

ERIPHILE.

Va, tu n'ignore pas ce qu'a promis la Reine;
Combats, vaincs, & sur tout n'expose pas ma foi
A refuser ailleurs ce qui n'est dû qu'à toi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE.

QUel sentiment confus & d'espoir & de crainte
Tient mes vœux tour à tour dans mon cœur suspendus?
De quel bizarre sort l'injurieuse atteinte,
Se plait à les voir confondus?
Tout mon sang s'émeut & s'altere
A songer que deja peut-être on est aux mains.
Je sai que poursuivant la vengeance d'un Pere
La justice veut que j'espere,
Mais parce que j'aime, je crains.

Tu l'emportes, ô Crainte, & ma Raison te cede.
Si ce cruel combat satisfait mon devoir,
Ce cœur, que malgré moi Cléomene possede,
Ne s'en permet pas plus d'espoir.
Ainsi d'une image trop noire
Le seul peril qu'il court vient fraper mes esprits,
Et je regarde peu ce qui lui vient de gloire,
Quand il poursuit une victoire
Dont je ne puis être le prix.

Oui, c'est en vain pour lui que mon feu s'interesse.
L'imperieux orgueil du Trône qui m'attend,
A son plus doux appas vient opposer sans cesse
Ce qu'il a de plus éclatant.
D'une source si peu commune
Il sait tirer ce sang à qui je dois le jour,
Que dans cette grandeur à moi-même importune,
Pour devoir trop à la Fortune,
Je n'accorde rien à l'Amour.

Dure fatalité, dont l'ordre tyrannique
M'asservit en esclave à ce que je me dois,

Et qui sur mes desirs jette un joug magnifique
Dont l'éclat deguise le poids!
Que me sert-il qu'un Diadême
D'un absolu pouvoir soit l'infaillible appui?
Que me sert de mon rang la majesté suprême,
Si je ne puis rien pour moi-même
Lors que je puis tout pour autrui?

Ainsi, quand tu vaincrois, ne croi pas, Cléomene,
Que mon amour osât se declarer pour toi,
Tu peux par ton mérite égaler une Reine,
Mais tu n'as pas le nom de Roi.
Ce défaut qui fait mon supplice
N'offre point de remede à mon cœur abatu,
Et tel est de mon sort le scrupuleux caprice,
Que je te fais une injustice
Par un principe de vertu.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONE.

ERIPHILE.

EH bien, Cléone, enfin que devons-nous attendre?
Qu'as-tu sû? qu'a-t-on fait? & que viens-tu m'ap-
(prendre?

CLEONE.

Un succès qui sans doute à nos vœux étoit dû,
L'orgueil de Timocrate enfin est confondu,
Et ce fameux Heros, tout vaillant qu'il puisse être,
Doit craindre nos Guerriers puisqu'il n'ose paroître,
Chacun d'eux à l'envi le défie au Combat.

ERIPHILE.

Il agit plus en Chef peut-être qu'en Soldat,
Et ne pas s'exposer à ce premier orage,
Sans doute est moins défaut qu'adresse de courage.
Quelque raison l'oblige à reserver son bras.

CLEONE.

Trasille prisonnier ne l'étonne donc pas?

ERIPHILE.

Quoi, Trasille, Cléone? ô Dieux, est-il croyable?
Ce Chef de son parti le plus considerable?
Mais, Cléone, après tout ce peut être un faux bruit.

CLEONE.

Non, non, devant la Reine on l'a déja conduit,
Où pour couvrir la honte où sa prise l'expose,
L'amour de Timocrate en est la seule cause,
A-t-il dit, *& sans doute on vainc mal aisement,*
Lorsqu'il se faut soumettre aux ordres d'un Amant.
Sans oser attaquer reduits à nous défendre,
Vous nous offrez du sang que l'on craint de répandre;
Et l'espoir du triomphe est rarement permis
A qui veut épargner ses propres Ennemis.

ERIPHILE.

Ainsi quand nous vaincrons si nous l'en voulons croire,
A l'amour de son Roi nous en devrons la gloire?
Il arme contre nous & nous veut épargner?

CLEONE.

Par ce respect peut-être il prétend vous gagner.

ERIPHILE.

Il n'y peut employer qu'un effort inutile.

CLEONE.

Je le croi, mais, Madame, à parler de Trasille,
La curiosité touche peu votre cœur.
De ne pas demander quel en est le vainqueur.

ERIPHILE.

Helas! s'il étoit tel qu'il pût flater ma peine,
J'aurois ouï déja le nom de Cléomene,
Et comme à ses Rivaux je crains de trop devoir,
Après Trasille pris je n'ai rien à savoir.

CLEONE.

Au moins à son défaut, si j'ai sû vous entendre,
Vous souhaitiez tantôt l'avantage à Nicandre,
Et c'est par sa valeur que Trasille soûmis
Semble semer l'effroi parmi nos Ennemis,
Leur courage déja s'allentit par sa prise,
Et pour peu qu'aujourd'hui le Ciel nous favorise,
J'ose presque augurer de ces premiers exploits
Que nous verrons dans peu la Crete sous vos loix.

ERIPHILE.

Avant que mon espoir sur ton zele s'assûre,
Apprenons si la Reine en avouëra l'augure.

SCENE III.

LA REINE, ERIPHILE, DORIDE, CLEONE.

ERIPHILE.

MAdame, enfin les Dieux se declarant pour nous,
Semblent flatter nos maux d'un espoir assez doux
Et j'allois vous jurer....

LA REINE.

Ah, ma Fille!

ERIPHILE.

Madame,
Que dois-je présumer du trouble de votre ame?

LA REINE.

Que loin qu'un juste espoir puisse adoucir nos maux,
Je viens te préparer à des malheurs nouveaux.

ERIPHILE.

Quel changement soudain me defend que j'espere!
La prise de Trasille est-elle imaginaire,
Ou pour nous accabler d'un plus rude revers,
Les Dieux par quelque traître ont-ils brisé ses fers?

LA REINE.

Non, sa prison est sûre, & je crains peu sa fuite,
Mais d'un combat funeste ignore tu la suite!

ERIPHILE.

Je n'ai rien sû de plus.

LA REINE.

Li dans mon desespoir
Ce qu'on me laisse encor à te faire savoir,
Et tâche à m'epargner la douleur de te dire
Que le Ciel contre nous pour un Tyran conspire.
D'abord Trasille pris sembloit nous assûrer
De tout ce que ma haine avoit droit d'esperer.
Les siens que cette prise avoit remplis d'allarmes
Ne souffroient qu'en desordre à soûtenir nos armes.
Quand pour chasser l'effroi dans leur parti semé
Timocrate paroit superbement armé.
La visiere baissée il exhorte, il commande;
La nouvelle en est sûë & la joye en est grande,
Les hauts cris que les siens en poussent jusqu'aux Cieux
Sont

Sont de notre malheur le préſage odieux.
Nos Princes pour voler ou l'Amour les engage
Quittent imprudemment leur premier avantage,
Et courant attaquer cet Ennemi nouveau,
Creſphonte le premier accroche ſon vaiſſeau,
Il ſaute dans ſon bord, figure-toi le reſte,
Il s'y donne un combat & ſanglant & funeſte.
Soudain Leontidas jaloux de ſon bonheur
Brûle d'en partager le peril & l'honneur,
Mais il ne peut ſi-tôt contenter ſon envie
Qu'il ne trouve déja que Creſphonte eſt ſans vie

ERIPHILE.

Il eſt mort?

LA REINE.

Oui, ma Fille, & pour comble de maux
Même ſort attendoit deux illuſtres Rivaux,
Leontidas n'eſt plus.

ERIPHILE.

Que dites-vous, Madame?

LA REINE.

Tous deux par Timocrate, ont vû couper leur trame,
Et ce fier Ennemi triomphe injuſtement
De toute la fureur de mon reſſentiment.
Voi dans un tel deſtin ce qui nous reſte à craindre.

ERIPHILE.

Et pour eux & pour nous il eſt ſans doute à plaindre,
Mais achevez, de grace; après un tel malheur
Tous les nôtres, Madame, ont-ils manqué de cœur?
Laiſſent-ils ſans obſtacle échaper la victoire?

LA REINE.

Nicandre avec éclat en diſpute la gloire,
Et contre Timocrate il employe à ſon tour
Ce qu'inſpire aux grands cœurs & l'honneur & l'amour;
Mais comme ſur lui ſeul tout l'Etat ſe repoſe,
Son peril de mon trouble eſt la plus juſte cauſe.
Outre qu'à ces ſujets & d'alarme & d'effroi,
Cléomene... Mais Dieux! eſt-ce Arcas que je voi?

SCENE IV.

LA REINE, ERIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

LA REINE.

Eh bien! Arcas vient-il, après tant de disgraces,
Nous expliquer du Sort les dernieres menaces?

ARCAS.

Madame, plût au Ciel qu'au prix de tout mon sang ...

LA REINE.

La pitié fait outrage à celles de mon rang.
Parle, c'est trop tenir mon ame suspenduë.
Ne me déguise rien; la bataille est perduë?

ARCAS.

Oui, Madame, & jamais les Destins conjurés
Avec tant de fureur ne se sont déclarés.
Contre nous Timocrate a paru comme un foudre,
Qui renverse, qui brise, & reduit tout en poudre:
Tous sous ses moindres coups sont tombez sans effort,
Et peu de nos Vaisseaux ont regagné le Port.

ERIPHILE.

Ah! Cleone.

LA REINE.

Gardez de rien faire paroître
Qui démente le sang dont on vous a vû naître,
Et refusant votre ame à des soûpirs trop bas,
Si le Sort vous trahit, ne vous trahissez pas.
A quoi que sa rigueur contre nous puisse atteindre,
C'est la justifier que de s'en oser plaindre.
Et d'un Trône, où la gloire a toûjours éclaté,
Par cet abaissement souiller la majesté.
Dans des murs jusqu'au bout armés pour la défendre;
Tombons par son débris plûtôt que d'en descendre,
Et montrons qu'aux grands cœurs qui perdent tout espoir.
C'est est un assez grand que de n'en point avoir.

ARCAS.

Ce dessein seroit beau, si le Ciel moins contraire
Ne découvroit pour nous qu'une haine ordinaire;
Mais ce qui des malheurs semble être le dernier,
Nicandre...

LA REINE.

Que dis-tu, Nicandre?

ARCAS.

Est prisonnier.

LA REINE.

Acheve & di qu'un traitre, insolent dans sa haine,
Est prêt de l'assouvir par le sang de ta Reine.
Oui, pour vous satisfaire, ô Manes d'un Epoux,
Je destinois le sien comme digne de vous,
Mais puisqu'en vain ma foi l'a cherché pour victime,
Le mien de mes sermens doit expier le crime.
Sus donc, sans balancer un dessein glorieux,
De leur témérité faisons raison aux Dieux.
Sur le peu de Vaisseaux échappés de l'orage,
Allons contre un Tyran achever leur ouvrage,
Et du moins, sûrs du coup qui nous doit accabler,
Essayons en tombant de le faire trembler
C'est là dans nos malheurs tout l'espoir qui nous reste.

ERIPHILE.

Quel espoir, dont l'effet n'a rien que de funeste!
Madame au nom des Dieux que touchent vos sermens,
Daignez de ce transport calmer les mouvemens.
Trasille dans vos fers rompra ceux de Nicandre,
Ou si pour les briser il faut tout entreprendre,
Peut-être tous ces Chefs qui lui servoient d'appui,
Ne sont pas hors d'état de combattre pour lui.

LA REINE.

La surprise d'un coup que redoutoit ma haine
Avoit de mon esprit éloigné Cléomene.
Mais puis-je sans trembler m'informer de son sort?
Parlez, parlez, Arcas.

ARCAS.

Madame, on le croit mort.
Au moins s'étant mêlé sans se faire connoître,
A nos yeux aussi-tôt il a sû disparoître,
Et sans doute au combat il portoit trop de cœur
Pour voir, sans y perir, Timocrate vainqueur.

LA REINE *à Eriphile.*

Eh bien, mon esprit cede à d'injustes alarmes?

ERIPHILE.

En de pareils malheurs le mien n'est plus qu'aux (larmes,
Et pour vous les cacher je vai loin de vos yeux
En offrir le spectacle en sacrifice aux Dieux.

LA REINE.

Ah, loin que leur colere en puisse être appaisée...
Mais Dieux, que vois-je ? Arcas, m'aviez-vous abusée.

SCENE V.

LA REINE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE.

NICANDRE.

Non, Madame, & le Sort qui me poursuit toujours,
En me tirant des fers, m'en donne de plus lourds.
De quelque doux espoir que mon retour vous flate,
Aimerez vous un bien qu'on doit à Timocrate,
Et vous resoudrez-vous dans un malheur si grand,
A vous servir d'un bras qu'un Ennemi vous rend ?
M'ayant fait prisonnier, c'est lui qui me renvoye.

LA REINE.

Quelle amertume, ô Dieux, versez vous sur ma joye ?

NICANDRE.

Et je sens d'autant plus l'aigreur de ce revers
Que sans condition il a brisé mes fers.
Jugez à quel effort tant de vertu m'engage.

LA REINE.

Quoi, de Trasille pris nous laisser l'avantage,
Et ne l'arracher pas à ce lâche destin
Qui d'un regne éclatant précipite la fin?

NICANDRE.

Vous la craignez en vain si vous l'en pouvez croire,
Ma prise avoit à peine affermi sa victoire,
Que le combat cessé, je prépare mon cœur
A tout ce que fait craindre un insolent Vainqueur,
Quand un ordre secret que l'on sembloit attendre,
Dans un leger esquif me force de descendre,
Où pour en joindre un autre, ayant un peu ramé,
J'y voi le Roi de Crete encore tout armé.
Si-tôt qu'il m'apperçoit il hausse la visiere.
Je découvre l'éclat d'une mine guerriere,
Et tel que sur un teint & vif & coloré,

La chaleur du combat ne l'a point alteré.
Nicandre, me dit-il, *pour montrer à ta Reine*
Que même je la veux respecter dans sa haine,
Si tant de sang versé ne la sauroit finir,
Je lui redonne en toi dequoi la soûtenir;
Heureux si poursuivant mon premier avantage
De son Trône & du mien je lui puis faire hommage,
Et si de son courroux desarmant la rigueur,
Ma victoire aux vaincus fait souffrir le vainqueur.
Cependant, par respect pour qui veut me détruire,
Voi que moi-même aux tiens j'ai voulu te conduire.
Nous voguons, tant qu'enfin n'osant plus avancer,
Avant qu'on nous separe, il me fait l'embrasser.

LA REINE.

Quoi, d'un faux sentiment l'indigne & basse amorce
Pour éblouïr Nicandre a donc assez de force,
Et ce trompeur appas l'a si-tôt abatu
Qu'il nous vante pour vraye une ombre de vertu?
Non, non, quoi que la tienne ait peine à s'en défendre,
Ne croi pas que jamais je m'en laisse surprendre,
Et que d'un Ennemi l'audacieux espoir,
En seduisant ma haine, ébranle mon devoir.
Ce cœur qu'il veut corrompre est trop haut pour souscrire
Au triomphe insolent où son orgueil aspire,
Et dans les sentimens où m'engage un Epoux.
Ce qu'il fait pour l'éteindre augmente mon courroux.
Quelque bien aujourd'hui que l'Etat en reçoive,
Je le hais d'autant-plus qu'il veut que je lui doive,
Et que sa tyrannie osant trop s'élever,
Jusque dans mon cœur même il cherche à me braver.
Oui, Dieux de cet Etat protecteurs redoutables,
Des sermens violés vangeurs impitoyables.
Pour obliger ma haine à ne fléchir jamais,
Oyez-moi repeter ceux que j'ai déjà faits.
Tant que Reine en ces lieux j'aurai quelque puissance,
Si de hâter sa mort mon devoir se dispense,
Puisse votre courroux par de justes fureurs
Exposer tout Argos aux dernieres horreurs,
Et par une vangeance aussi juste qu'entiere
N'y laisser voir par tout qu'un vaste cimetiere.
Mais d'où vient ce grand bruit qui poussé jusqu'aux Cieux,

Par

Par des cris redoublés fait retentir ces lieux?

DORIDE.

Madame, permettez pour vous tirer de peine...

SCENE VI.

LA REINE, NICANDRE, CLEOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

J'En connoi le sujet en voyant Cléomene,
Il vit, il vit encor, & le peuple à le voir
Par ces marques de joye explique son espoir,
De son retour sans doute il prend droit de renaitre.

CLEOMENE.

Il est vrai qu'à me voir sa joye a sû paroitre,
Mais, Madame, elle est dûë au suprenant revers
Qui sauvant cet Etat met Timocrate aux fers.

LA REINE.

Que dites-vous, ô Dieux!

CLEOMENE.

Que de notre défaite
J'ai sû vanger par là le malheur sur la Crete,
Et que pour vous laisser maitresse de son sort,
Remis aux mains d'Iphite, on le conduit au Fort.

NICANDRE.

Quoi, vous l'auriez vaincu?

CLEOMENE.

Quand je n'osois le croire,
Les Dieux ont à mon bras accordé cette gloire,
Puisque voyant qu'en vain j'y ferois mes efforts,
La bataille perduë & les deux Princes morts,
M'échapant vers le Port, par un heureux rencontre.
Dans un leger Vaisseau le hazard me le montre.
Je le joins, & l'attaque avec tant de vigueur,
Que surpris du peril qui menace un vainqueur,
Avant que dans sa flotte on puisse en rien apprendre,
Après quelque combat je l'oblige à se rendre.

NICANDRE.

Où ton trop de vertu t'a-t-il précipité,
O Prince? ta prison vient de ma liberté.

LA

LA REINE.

Enfin, ma Haine, enfin nous bravons la tempête,
Les Dieux m'ont exaucée, & ta victime est prête.
Ou vous, par qui le Sort l'a soûmise à mes loix,
Quel prix m'acquittera de ce que je vous dois ?

CLEOMENE.

L'aveu d'un bel espoir qui sur votre promesse,
Dans l'orgueil de ses vœux s'éleve à la Princesse.

NICANDRE.

L'ambition déja vous fait-elle ignorer
Qu'à moins d'être né Prince on n'y peut aspirer ?

CLEOMENE.

Cette ambition même est un illustre signe,
Que ce que je suis né ne m'en rend pas indigne ;
Et qu'il n'est point de Prince, à qui l'éclat du sang
Ait dans toute la Gréce acquis un plus haut rang.

NICANDRE.

C'est sans doute en donner une preuve certaine,
Que venir sans Armée au secours de la Reine ?

CLEOMENE.

Rendre ses Ennemis sous le nombre abatus
N'est que l'effet commun des communes vertus,
Et sur cet avantage obtenir la victoire,
Si c'est vaincre en effet, c'est triompher sans gloire.
Quoi que montre un parti de foiblesse ou d'effroi,
Ce bras pour l'en chasser n'a besoin que de moi,
Et du moins, mes exploits n'égalant pas les vôtres
Je tiens tout de moi seul, & ne dois rien aux autres.

LA REINE.

Ils sont tels, Cléomene, ils sont tels que les Dieux
Ne desavouëroient pas un sang si glorieux.

NICANDRE.

Mais, Madame, est-ce lui que nous en devons croire ?

CLEOMENE.

Oui, puisque je l'assûre après une victoire.
Qui dans le champ d'honneur tel qu'un Prince a paru,
Lors qu'il dit qu'il est Prince, est digne d'être crû ;
Non qu'il ne fût facile, en me faisant connoître,
D'étouffer un soupçon que l'envie a fait naître ;
Mais vouloir l'éclaircir quand mon bras le confond,
D'un doute injurieux c'est meriter l'affront,

Puis

Puis qu'enfin, si j'avois une naissance ingrate,
Avant qu'entre vos mains remettre Timocrate,
Sur la foi des sermens j'aurois pû m'assûrer
Le bonheur qu'un Rival me defend d'esperer.
Ici leur sainteté les rend inviolables;
Mais un cœur genereux hait des ruses semblables.
D'un glorieux espoir dans mon ame adoré,
J'ai crû votre parole un garand assûré,
Et lors qu'à son effet comme Prince j'aspire,
Pour confirmer ce rang ma foi vous doit suffire.

LA REINE.

Il est juste, & l'Etat ne sauroit faire un choix
Qui dans leur majesté soûtienne mieux les loix.
Votre hymen fait leur gloire, & pour plus d'assûrance
Sur ces mêmes sermens qui pressent ma vangeance,
J'atteste tous les Dieux, qu'au Temple, aux yeux de (tous,
La Princesse demain vous prendra pour Epoux
Ne craignez pas plus loin que l'effet s'en recule,
Ou s'il vous peut encor rester quelque scrupule,
Pour le mieux étouffer, venez avecque moi
L'assûrer de vos soins, & recevoir sa foi.

SCENE VII.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Quel coup de foudre, Arcas!

ARCAS.

Il est grand, il est rude.

NICANDRE.

O d'un cœur partagé mortelle inquietude,
Que dans leurs interêts engagent tour à tour
Par un effort égal & l'honneur & l'amour!
Mais c'est trop écouter un amour qui nous flate.
Satisfaisons l'honneur en sauvant Timocrate;
Quand je voi que j'en tiens & vie & liberté,
Songer à d'autres soins est une lâcheté.

ARCAS.

L'effort, dont sa vertu l'a fait pour vous capable,
Semble ici de la vôtre en attendre un semblable.
Mais si le délivrant, je pouvois trouver jour

A ser-

A servir votre honneur ensemble & votre amour ?

NICANDRE.

A quel frivole espoir veux-tu porter ma flame ?

ARCAS.

Je renferme, Seigneur, ce secret dans mon ame,
Et c'est par les effets que vous pourrez savoir
Ce qu'ose à votre gloire épargner mon devoir.

NICANDRE.

Pressé trop vivement d'une atteinte mortelle,
Sans rien examiner je laisse agir ton zele ;
Seulement pour hâter un glorieux dessein,
Viens prendre pour Iphite un ordre de ma main.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

QUoi, sans voir qu'à perir un tel refus l'expose,
Timocrate à sa fuite est le seul qui s'oppose ?

ARCAS.

Seigneur, je l'avouërai ; j'apprèhendois d'abord
D'avoir peine à gagner le Gouverneur du Fort.
Quoi que de vos bien-faits Iphite soit l'ouvrage,
Un scrupule leger souvent lui fait ombrage,
Et s'agissant ici de delivrer un Roi,
Je craignois seulement l'obstacle de sa foi.
Mais lors que sa prison par lui nous est ouverte,
Voir ce Roi malheureux s'obstiner à sa perte,
C'est ce qui me confond, & le dernier effort
De ce que peut sur nous la malice du Sort.

NICANDRE.

Pour couvrir ce refus encor que peut-il dire ?

ARCAS.

Que pour sa liberté son cœur en vain soûpire,
Puis qu'après la disgrace où le Ciel l'a fait choir,

C'est

C'est de son seul Vainqueur qu'il la peut recevoir.

NICANDRE.

Mais sait-il que sa prise importe à Cléomene,
Que son amour l'expose aux sermens de la Reine,
Et que même déja le scrupule indiscret
D'un peuple trop timide ose en presser l'effet?

ARCAS.

C'est par où j'ai tâché d'ébranler son courage;
Mais d'une haine injuste il veut forcer la rage,
Et voir si Cléomene osera dans ce jour
Tirer du sang d'un Roi le prix de son amour.

NICANDRE.

Ce n'est donc pas assez qu'une affreuse victoire
D'un bel espoir au mien ait défendu la gloire,
Si par un Ennemi mon devoir combattu
Ne voit le sort jaloux confondre ma vertu.
Il faut vaincre pourtant; retourne, employe Iphite,
Joins ses efforts aux tiens, presse, agis, sollicite,
Et fai si bien qu'enfin Timocrate aujourd'hui
Daigne accepter de moi ce que je tiens de lui.

ARCAS.

Puis-je avec tant d'ardeur le forcer à se rendre,
Si votre amour par là n'a plus rien à prétendre?

NICANDRE.

Quoi? sa fuite auroit pû relever mon espoir?

ARCAS.

Oui, s'il l'avoit d'abord laissée en mon pouvoir,
Car j'avois fait déja soupçonner à la Reine
Qu'elle hazardoit trop à croire Cléomene,
Et qu'un faux Timocrate entre ses mains remis,
Pouvoit surprendre un bien aux seuls Princes promis.
Ainsi dans ce refus d'éclaircir sa naissance,
Timocrate échapé par notre intelligence,
On n'auroit pas eu peine à lui persuader
Que pour couvrir sa fourbe il l'eût fait évader,
Jugez quel doux espoir eût flatté votre flame.

NICANDRE.

Qu'à ce lâche dessein j'eusse abaissé mon ame!
Non, Arcas, mon amour jaloux de son bonheur.
Peut attaquer son rang, mais non pas son honneur.

AR-

ARCAS.

Je sai que dès l'abord votre vertu severe
Eût rompu ce projet à ne vous le pas taire,
Mais aussi je sai bien qu'en un pressant ennui
On doit souvent servir un Prince malgré lui.
Cependant les soupçons où j'ai poussé la Reine,
Au lieu de le détruire avancent Cléomene,
Puisque pour debrouiller le secret d'un tel sort,
On doit avoir déjà mené Trasille au Fort,
Qui connoissant son Roi va malgré mon adresse
A votre heureux Rival assûrer la Princesse.

NICANDRE.

Souffrons ce dur revers, plutot que consentir
Que ma vertu s'attire un honteux repentir,
Et que ton trop de zele, aux dépens de ma gloire,
Impute à Cléomene une fausse victoire.
Si contre mon amour le Destin irrité....
Mais où porte Doride un pas précipité?

SCENE II.

NICANDRE, DORIDE, ARCAS.

NICANDRE.

Parle, où vas tu si vîte?

DORIDE.

Avertir la Princesse
Du plus noir attentat dont ait rougi la Gréce.
J'en crois à peine encor ce que mes yeux ont vû.

NICANDRE.

Il faut sauver l'Etat de ce coup imprévû;
Depêche, explique toi.

DORIDE.

Seigneur, ce Cléomene
Dont l'orgueil aspiroit au Trône de la Reine,
De la haute vertu ce modele parfait,
N'a pû si bien cacher ce qu'il est en effet,
Qu'en lui le juste Ciel n'ait laissé reconnoître
Un fourbe, un imposteur aussi lâche que traître.

NICANDRE.

Que m'apprens-tu, Doride!

DORIDE.

Un secret éclairci
Qui perdoit la Princesse, & vous perdoit aussi.
On s'étonnoit, Seigneur, au bonheur de nos armes,
De voir nos Ennemis n'en prendre point d'alarmes,
Et que dans leur parti le desordre & l'effroi
N'eût point encor suivi la prise de leur Roi.
Mais quelle crainte, helas, troubleroit leur victoire,
Quand Cléomene à faux s'ose en donner la gloire,
Et que son artifice à la fin prévenu
Sous les armes d'un Roi suppose un Inconnu?

NICANDRE.

Quoi, celui dont lui-même a vanté la défaite,
Le Prisonnier du Fort, n'est pas le Roi de Crete?

DORIDE.

Non, Seigneur, mais l'appui d'un fourbe ambitieux
Dont on a convaincu l'imposture à mes yeux.
Sur un confus murmure épandu par la ville
Qui veut qu'au Prisonnier on confronte Trasille,
Quoi qu'en secret mon cœur en déplorât le sort
Par curiosité j'ai voulu suivre au Fort,
Où pressé de douleur & trompé par ses armes
Trasille à ses genoux alloit porter ses larmes
Lors que levant les yeux, il s'étonne dequoi
On lui montre pour Prince un Sujet de son Roi.
Le Prisonnier rougit, & de son artifice
Les signes qu'il lui fait donnant un clair indice,
Quoi, dit alors Trasille, *un traître, un imposteur,*
S'ose dire vaincu sous le nom du vainqueur,
Et formant contre lui quelque trame secrette,
Ariston dans vos fers s'érige en Roi de Crete!
Pour voir avec succès ce bruit par tout semé,
Son fantôme sans doute est assez bien armé,
Mais quel que soit l'auteur d'un si bas stratagême.
J'en verrai rejaillir la honte sur lui-même,
Et de l'indigne affront d'une fausse prison,
Timocrate dans peu saura tirer raison.
A ces mots qui pour lui semblent un coup de foudre,
On voit le Prisonnier ne savoir que resoudre.
Il demeure confus, & sa confusion
Servant à le convaincre en cette occasion,

Sur un aveu si fort dont la preuve est facile,
A la Reine sur l'heure on remene Trasille.

NICANDRE.

Arcas, qui l'auroit crû?

ARCAS.

L'ambition, Seigneur,
A de puissans attraits à chatouiller un cœur,
Et de l'espoir du Trône exclus par sa naissance
Cléomene...

DORIDE.

Seigneur, le voici qui s'avance.
Vous-même sur la fourbe essayez son esprit.
Je cours à la Princesse en faire le recit.

SCENE III.

NICANDRE, CLEOMENE, ARCAS.

NICANDRE.

Enfin par une voye illustre & peu commune
Le vaillant Cléomene a bravé la Fortune,
Il la voit en esclave asservie à ses vœux.

CLEOMENE.

Je me plaindrois à tort de n'être pas heureux.

NICANDRE.

Ce choix dont va par tout la gloire être semée,
Sans doute aura rendu la Princesse charmée?
Son devoir lui doit être une assez douce loi?

CLEOMENE.

Du moins sans repugnance elle a reçu ma foi.

NICANDRE.

Qui l'affermit au Trône y merite une place.

CLEOMENE.

Elle me l'a promise, & de fort bonne grace.

NICANDRE.

C'est le moins qu'elle doive à l'amour d'un Héros.

CLEOMENE.

Il n'a pas nui peut-être aux interêts d'Argos.

NICANDRE.

L'Etat qui balançoit à faire choix d'un Maître,
Se plaint du long refus qu'il a fait de paroître.
Vous lui pouviez plûtôt épargner ce souci.

CLEOMENE.

J'eus mes raisons alors pour en user ainsi.

NICANDRE.

La Couronne pourtant est toûjours belle à prendre.

CLEOMENE.

Je tâche à meriter avant que de prétendre.

NICANDRE.

De ce que vous valez nous étions trop instruits.

CLEOMENE.

Pas tant, qu'il ne fallût montrer mieux qui je suis.

NICANDRE.

Dans vos premiers exploits éclate tant de gloire...

CLEOMENE.

J'avois lieu de douter qu'on les en voulût croire.

NICANDRE.

Vous pouviez éclaircir le rang que vous tenez.

CLEOMENE.

La naissance est l'appui des courages mal nez.

NICANDRE.

Vous vous obstinez bien au secret de la vôtre?

CLEOMENE.

La conduite de l'un n'est pas celle de l'autre,
Et comme on peut agir par divers interêts,
Selon l'occasion chacun a ses secrets.

NICANDRE.

J'imaginois au vôtre un peu moins d'importance.

CLEOMENE.

Peut être qu'elle va plus loin que l'on ne pense.

NICANDRE.

La Reine vous doit trop pour rien examiner.

CLEOMENE.

J'ai fait ce que l'honneur me sembloit ordonner.

NICANDRE.

Timocrate sans vous auroit bravé sa haine.

CLEOMENE.

Timocrate avoit lieu de craindre Cléomene.

NICANDRE.

Vous lui cachiez sans doute un dangereux Rival.

CLEOMENE.

Mon amour en effet lui peut être fatal.

NICANDRE.

Triompher d'un Vainqueur est une gloire extrême.

CLEOMENE.

Je n'en croirois pas moins à se vaincre soi-même.

NICANDRE.

Ainsi vos feux payez, il vous seroit bien doux
Que la Reine daignât étouffer son courroux,
Pardonner à ce Roi que votre amour lui livre?

CLEOMENE.

De pareils sentimens sont toûjours beaux à suivre.

NICANDRE.

Nous parlerons pour lui si c'est vous obliger.

CLEOMENE.

Mes vœux dans son dessein se laissent partager,
Et c'est de la Princesse ou propice ou cruelle.
Mais la voici.

NICANDRE.

Seigneur, je vous laisse avec elle,
Et n'oublierai jamais le respect que je doi
A celui que les Dieux m'ont destiné pour Roi.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLEOMENE, CLEONE.

CLEOMENE.

Que vois-je qui m'alarme, ô divine Princesse!
Auroit-je, quelque part dans l'ennui qui vous presse,
Et dois-je apprehender de mon mauvais Destin,
Que Cléomene heureux ait causé ce chagrin?
D'où peut-il être né quand la joie est publique?

ERIPHILE.

Souffrez une demande avant que je m'explique.
Votre courage est grand, & la prise d'un Roi
Par vous de tout l'Etat vient de chasser l'effroi;
Mais quoi qu'il se promette aprés cette victoire,
Vous-même assurez-moi de ce que j'en puis croire,
Et si je dois en vous, son vaillant protecteur,
Admirer un Héros, ou craindre un Imposteur.

CLEOMENE.

Madame, qui vous donne un soupçon qui m'outrage?

ERIPHILE.

Un bruit fortifié d'un puissant témoignage.
Purgez vous d'un faux Roi que pour nous abuser
Sous un feint équipage on vous fait supposer.
Parlez, & dût ma gloire en demeurer ternie,
Je vous en croirai seul, est-ce une calomnie,
Et l'éclat d'un hymen qui vous doit rendre heureux,
Fournit-il à l'envie un trait si dangereux?
Dépêchez, Cléomene, il est temps de répondre.
Tu te tais; c'en est trop, lâche, pour te confondre,
Ton desordre t'accuse, & je voi trop pourquoi
Tu voulois de ton rang être crû sur ta foi.

CLEOMENE.

Je suis surpris sans doute, & toute mon adresse
Ne peut cacher mon trouble aux yeux de ma Princesse.
Non que lorsqu'un faux bruit m'ose calomnier,
Il ne me soit aisé de me justifier,
Car il n'est pas si vrai que je suis Cléomene,
Qu'il l'est que j'ai livré Timocrate à la Reine,
Qu'un succès favorable a rempli son espoir,
Et qu'elle a sur sa vie un absolu pouvoir.
Mais ce qui fait ma peine & mes inquietudes;
C'est de vous voir pour lui des sentimens si rudes,
Que je n'ose esperer qu'un genereux effort
Vous fasse plaindre au moins le malheur de sa mort.

ERIPHILE.

Quoi, de celle d'un Pere un Ennemi coupable
D'une lâche pitié m'éprouveroit capable?

CLEOMENE.

Helas!

ERIPHILE.

Acheve, parle, explique tes soûpirs.

CLEOMENE.

Comment les expliquer s'ils choquent vos desirs?
L'ardeur qu'à vous servir mon courage déploye,
Fait sans doute & mes soins & ma plus forte joye,
Mais quoi que mon amour l'ait toûjours sû borner
A l'aveu glorieux qu'on vient de me donner,
Un reproche secret, que malgré moi j'écoute,
M'arrête incessamment sur le prix qu'il me coûte.
Aux aveugles desirs d'un transport furieux

Il m'a fait immoler un Roi victorieux,
Et cet effort est tel, qu'à l'avoir su comprendre,
Vous m'auriez moins poussé peut-être à l'entreprendre.

ERIPHILE.

Ne croi pas ton orgueil, jusques à te flater
D'un aveu qu'en effet tu n'oses meriter.
Ce cœur qui voit le tien & lit dans ta pensée,
Ne peut être le prix d'une vertu forcée.
Rencontrer par hazard & triompher d'un Roi,
C'est ce qu'un autre heureux auroit fait comme toi ;
Mais en faire éclater le remords qui t'accable,
C'est une lâcheté dont toi seul es capable.

CLEOMENE.

Eh bien, à ce reproche osez vous emporter,
Mais apprenez par où je l'ai pû meriter.
Je suis lâche, il est vrai, moi-même je m'accuse,
Non pour ce faux remords dont l'erreur vous abuse,
Mais pour avoir souffert que ce cœur amoureux
Abusât du respect d'un Roi trop malheureux,
Car puisqu'un tel secret ne sauroit plus se taire,
C'est lui qui par sa prise a tâché de vous plaire,
Et quelque sûr qu'il soit de perdre ici le jour,
Il est moins prisonnier de guerre que d'amour.
Si-tôt qu'il m'a connu, *Triomphe*, *Cléomene*,
M'a-t-il dit, *sans combat ta victoire est certaine.*
La Princesse a donné l'arrêt de mon trepas,
Je la respecte trop pour n'y souscrire pas,
Et si j'ai pû d'abord suivre une ardeur contraire,
De deux Rivaux haïs j'ai voulu la defaire.
Mais ce courroux contr'eux dans mon cœur allumé
Ne peut avoir d'effet contre un Rival aimé.
Ah! Princesse.

ERIPHILE.

Poursui, renonce à ta victoire,
Tâche sur ton Rival d'en répandre la gloire,
Et me le faisant voir par soi-même vaincu,
Rends-le digne d'un prix qui t'étoit si mal dû.

CLEOMENE.

Ce prix n'en peut avoir, mais si pour y pretendre,
Le merite assez loin de soi pouvoit s'etendre,
Le Ciel qui fait les Rois n'en voit point aujourd'hui,

Qu'en un si haut espoir il soûtint mieux que lui.

ERIPHILE.

Va, ta loüange est froide, & puisque ta foiblesse
A louër ton Rival lâchement s'interesse,
Je te veux faire voir, pour combler tes souhaits,
Que je sai mieux encor louër que tu ne fais.
De tout ce qu'a d'éclat la grandeur de courage,
Timocrate lui seul possede l'avantage.
Comme il sait avec gloire en regler la chaleur,
Sa prudence est toûjours égale à sa valeur,
Par tout il fait briller une vertu parfaite,
Il est illustre & grand, mais il est Roi de Crete,
Et pour moi sa naissance est un crime si noir,
Que sa mort de mes vœux est le plus doux espoir.

CLEOMENE.

Eh bien, Madame, eh bien, il faut les satisfaire.
De ce Roi malheureux la perte vous est chere,
Et votre aveugle haine attachée à son rang,
Brûle d'en voir le crime effacé dans son sang.
Vous l'y verrez, Madame, & ma triste victoire
D'un spectacle si doux vous assûre la gloire;
Mais les Dieux permettront, pour flater ses malheurs,
Que malgré vous sa mort vous coûtera des pleurs,
Et qu'enfin votre cœur mieux instruit dans sa haine,
D'un amour qui le perd haïra Cléomene.

ERIPHILE.

Oui, puisque cet ingrat s'obstine à se trahir,
Timocrate en effet me le fera haïr;
Non, comme tu le crois, d'avoir livré sa tête
A la juste vangeance où tout l'Etat s'apprête,
Mais de s'être rendu, pour trop plaindre son sort,
Indigne que mon cœur soit le prix de sa mort.
C'en est assez, adieu, je voi venir la Reine;
Tu peux de ma colere appeller à sa haine.

SCENE V.

LA REINE, CLEOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

LA Princesse paroît s'éloigner en courroux
A-t-elle quelque lieu de se plaindre de vous?

Cléomene, parlez ; vous en sçavez la cause.

CLEOMENE.

Oui, Madame, je sai le crime qu'on m'impose ;
Mais si mon feu déplait, on montre un cœur bien bas,
A publier de moi ce que l'on ne croit pas ;
Et c'est sans doute user d'une mauvaise adresse
Que noircir mon honneur, pour m'ôter la Princesse.

LA REINE.

Non, Cléomene, non, la Princesse est à vous,
Ayant reçû sa foi vous êtes son Epoux ;
Et tout ce que le Temple a de cérémonies
Ne rendra pas demain vos ames mieux unies.
Nous devons par respect ce dehors à nos Dieux,
Mais à l'ambition il faut fermer les yeux.
Ce bonheur souhaité, cet hymen qui vous flate,
N'est dû qu'au seul vainqueur du Prince Timocrate.
Et la foi dont les nœuds ont pour vous tant d'appas,
Demeure sans effet si vous ne l'êtes pas.

CLEOMENE.

Quoi! ce n'est point assez pour vous le faire croire
Que la mienne à l'Etat répond de ma victoire ?
Ces exploits renommés des cœurs nobles & grands
D'une entiere vertu sont d'illustres garands,
Et ce seroit un monstre horrible en la Nature,
De voir la valeur jointe avec l'imposture.

LA REINE.

Toutefois un Témoin assez digne de foi,
Dans votre Prisonnier ne connoit point de Roi.

CLEOMENE.

Ce Témoin, quel qu'il soit, le pourroit mal connoître,

LA REINE.

Quoi donc ? Trasille enfin ne connoît point son Maître ?

CLEOMENE.

Trasille ! il le connoît & ne peut s'abuser ;
Mais je le confondrai s'il ose m'accuser,
C'est à quoi je m'engage.

LA REINE.

Allez, qu'on nous l'amene,
Arcas, il attend l'ordre en la chambre prochaine.

Arcas sort.

Votre entreprise est grande, & j'en tremble pour vous.

CLEOMENE.

C'est ce que le succès va regler entre nous.

LA REINE.

Vous avez tous mes vœux; mais je ne puis comprendre
Ce qu'à nous abuser Trasille peut pretendre,
Car d'esperer par là voir son Roi relâché...

CLEOMENE.

Nous en éclaircirons le mystere caché.

LA REINE.

Il s'avance, & déja je l'entens qui murmure.

SCENE VI.

LA REINE, CLEOMENE, TRASILLE, ARCAS, DORIDE.

TRASILLE.

QUoi, Madame, on persiste en la même imposture?
On ose soûtenir qu'on ait vaincu mon Roi,
Qu'il soit entre vos mains?

CLEOMENE.

Oui, Trasille, & c'est moi.
Vous-même, oserez-vous soûtenir le contraire?
Parlez, il n'est plus temps, Trasille, de vous taire.
Ai-je trompé la Reine, & trahi son espoir,
Jurant que Timocrate étoit en son pouvoir?

LA REINE.

Trasille, répondez.

TRASILLE.

Ah! coupable Trasille.

CLEOMENE.

Non, non, il faut parler, la feinte est inutile.

LA REINE.

Le silence, d'un fourbe est l'ordinaire appui.
Qui des deux m'a trompée? est-ce vous? est-ce lui?

CLEOMENE.

Ah! c'en est trop enfin, parlez.

TRASILLE.

Je me retire,
Et n'en ai que trop dit pour avoir rien à dire;
Mais si j'ai découvert ce qu'il falloit cacher,
Vous aurez peu, Seigneur, à me le reprocher.

SCE-

SCENE VII.

LA REINE, CLEOMENE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

QU'ai-je ouï dont mon cœur n'ose avouër ma haine,

CLEOMENE.

Ce que veut encor mieux expliquer Cléomene.
Enfin, Madame, enfin, c'est trop dissimuler
Un secret que l'honneur me force à reveler,
Après tant de contrainte il est temps qu'il éclate.
Cléomene n'est plus, connoissez Timocrate,
Ce Roi qui pour vous plaire & vainqueur & vaincu,
Vous vient faire raison du trop qu'il a vécu.
Pour rendre à mon amour votre haine propice
J'ai d'un fantôme vain emprunté l'artifice.
C'est par mon Prisonnier que Nicandre abusé
A pris pour Timocrate un Vainqueur supposé,
Et qu'avec ce fantôme ayant changé mes armes,
Ma fausse prise aux miens n'a point causé d'alarmes:
Mais le vrai Roi de Crete enfin vous est remis,
Sa vie est en vos mains, & tout vous est permis.

LA REINE.

Quoi, d'un espoir si doux c'est donc ici la suite?
Trop favorables Dieux, ou m'avez vous reduite?
Je me perds, je m'égare, & mon devoir confus
Tremble dans ce qu'il ose, ou ce qu'il n'ose plus.
O devoir, ô vangeance, ô serment temeraire!
N'ai-je engagé le Ciel à servir ma colere,
Que pour lui voir offrir à mon cœur alarmé
Timocrate haï dans Cléomene aimé?
Fatal accablement d'une illustre famille!
Puis-je donner la mort à qui je dois ma Fille,
Ou si je suis contrainte à ce funeste effort,
Puis-je donner ma Fille à qui je dois la mort?
O vœux trop exaucés! la haine qui m'anime
Dans une seule tête a trop d'une victime,
Je perds ce que pour moi mon courroux a d'appas,
Et pour me trop vanger je ne me vange pas.

CLEONE.

Elle accuse avec vous la fureur de ce zele,
Et fait connoître assez quel est son desespoir
De n'avoir pas laissé sa haine en son pouvoir;
Mais d'une exacte foi comme elle doit l'exemple,
Pour votre hymen promis tout se prépare au Temple,
Où sans l'avis reçû des complots de la nuit,
Deja le Roi de Crete auroit été conduit.

ERIPHILE.

Ah, si de cet hymen dépend le sacrifice,
Où d'un serment fatal l'expose l'injustice,
Ne croi pas que jamais ni le fer ni le feu
M'en puissent arracher le sacrilege aveu.
Ce cœur dont on l'attend doit trop à Cléomene,
Pour rendre mon amour ministre de la haine,
Et des Dieux indignés l'implacable courroux
Pour perdre Timocrate, & non pas mon Epoux.
Mais puisqu'enfin du Peuple on ne doit rien attendre,
Pour le dernier secours esperons en Nicandre.
S'il a de la vertu, comme il peut tout ici...

CLEONE.

Vous pouvez l'éprouver, Madame, le voici.

SCENE II.

ERIPHILE, NICANDRE, CLEONE.

ERIPHILE.

Nicandre, m'aimes-tu? La fortune publique
Me fait t'en demander une preuve héroïque,
Digne de ton grand cœur, digne de ta vertu,
Repons sans balancer, Nicandre, m'aimes-tu?

NICANDRE.

Helas! si cet amour avoit dequoi vous plaire,
Vous n'auriez pas un doute à mes vœux si contraire.
Un Amant quoi qu'il fasse à cacher son tourment,
Quand il n'est point haï, paroît toûjours Amant.
Pour peindre d'un beau feu les ardeurs innocentes,
Ses moindres actions ont des couleurs parlantes,
Dont l'eclat jusqu'au cœur en portant les appas,
Qui ne les ressent point, ne les approuve pas.

ERI-

ERIPHILE.

Le trouble où tu me vois me laisse peu comprendre
Ce qu'une telle plainte à dû me faire entendre;
Mais enfin si tes vœux furent jamais pour moi,
Souffre à ton propre honneur de seduire ta foi,
Soit que dans ce Heros que veut perdre la Reine,
Il t'offre Timocrate, ou montre Cléomene;
Sans noircir cet honneur d'un reproche fatal,
Tu n'y saurois plus voir Ennemi ni Rival.
Tous deux à sa défense interessent ta gloire?
A l'un tu dois la vie, à l'autre une victoire,
Et si tu crains les noms & de lâche & d'ingrat,
Perdras-tu ton vainqueur & l'appui de l'Etat?
Car le pouvoir sauver & souffrir qu'il perisse,
C'est de son mauvais sort te declarer complice.
Parle, & sans perdre temps à faire le surpris,
Ou refuse, ou reçoi mon estime à ce prix.

NICANDRE.

Le Ciel sait à quel point cette estime m'est chere,
Mais pour la meriter je sai ce qu'il faut faire,
Et quoi que ce desir ait sur moi de pouvoir,
J'aime toûjours Argos, & connoi mon devoir.

ERIPHILE.

Ah, si tu le connoi, songe que Cléomene...

NICANDRE.

Mais, Madame, son sort est aux mains de la Reine,
Et pour changer l'arrêt qui l'expose à perir,
Ce n'est qu'à sa pitié qu'il vous faut recourir.

ERIPHILE.

Veux-tu que violant un serment trop funeste,
Elle attire sur nous la colere céleste?

NICANDRE.

Voudriez-vous aussi que pour vous obeïr,
Devant tout à l'Etat, j'osasse le trahir?

ERIPHILE.

Si son interêt seul à ce refus t'engage,
Tu manque de lumiere à voir son avantage.
Ces murs qu'un triste sort prive de Combatans,
Ne sont pas en état de resister long temps.
Déja de tous côtés l'Ennemi nous assiége;
Et si le sang d'un Roi n'a point de privilege,

La mort de Timocrate irritant sa fureur,
Fera de tout Argos un théatre d'horreur.

NICANDRE.

L'on vous donne, Madame, une alarme inutile.
Si l'Ennemi par terre ose attaquer la Ville,
Quatre mille Soldats que je viens de placer,
Jusques dans ses Vaisseaux sauront le repousser.

ERIPHILE.

C'est assez, malgré toi je voi ce qui t'anime.
De mon cœur engagé ton amour fait un crime,
Et ton Rival détruit, tu t'oses figurer
Que ton orgueil au Trône aura droit d'aspirer;
Mais quand dans son malheur je serois assez lâche
Pour n'oser par mon sang en effacer la tache,
Quel que soit ton espoir, ne croi pas que ma foi
Jamais pour t'y placer s'abaissât jusqu'à toi.
Avant que d'en souffrir la coupable pensée,
Aux plus indignes loix je me verrois forcée,
Et choisirois des fers plutôt que me charger
D'un Sceptre qu'avec toi je dûsse partager.

NICANDRE.

Le dessein que mon cœur fit toûjours de vous plaire,
M'oblige à respecter jusqu'à votre colere;
Ma présence l'aigrit, & c'est blesser vos yeux
Que ne leur pas ôter un objet odieux
Mais si de cette aigreur je souffre l'injustice,
Elle pourra se rendre à quelque grand service,
Et je dois craindre peu qu'elle puisse éclater,
Quand je soûtiens un Trône où vous devez monter.

SCENE III.

ERIPHILE, CLEONE.

ERIPHILE.

CLeone, as-tu compris jusqu'où va ma disgrace?

CLEONE.

Je voi tant d'injustice en tout ce qui se passe,
Que le Ciel s'obstinant à croire vos ennuis,
Soûpirer & vous plaindre est tout ce que je puis.

ERIPHILE.

Ta plainte bien plûtôt est dûë à Cléomene,

Dont

Dont l'amour.. mais, ô Dieu, est-ce lui qu'on amene?
Mes larmes pour le moins avoient eu le pouvoir
D'empêcher jusqu'ici qu'on ne me le fit voir,
Helas! on les neglige, & l'on veut que sa vûë
Joigne un nouveau supplice au tourment qui me tuë.

SCENE IV.

TIMOCRATE, ERIPHILE, CLEONE.

TIMOCRATE.

Madame, après mon sort pleinement éclairci,
En quelle qualité dois-je paroître ici?
Timocrate auroit-il merité tant de haine
Qu'il eût de votre cœur effacé Cléomene,
Et ce cœur de bonté pour lui si prevenu,
L'est-il moins pour un Roi que pour un Inconnu?

ERIPHILE.

Ah, puisque ma douleur est forcée à paroître,
Pourquoi, Prince, pourquoi vous ai-je pû connoître?
Par vous toûjours du Sort la funeste rigueur
A contre mon devoir fait revolter mon cœur.
Ce devoir autrefois l'empêchant de se rendre,
Pour aimer Cléomene il ne le put entendre,
Et maintenant encor, quoi qu'il ose tenter,
Pour haïr Timocrate il ne peut l'écouter.

TIMOCRATE.

Quoi qu'ordonnent les Dieux je n'ai donc rien à crain-(dre,
Princesse, mon destin est trop beau pour m'en plaindre;
Et sans murmure aucun je m'en verrai trahi,
Si je meurs assûré de n'être point haï.

ERIPHILE.

Helas! pour en avoir la fatale assûrance,
Faloit-il assouvir une aveugle vangeance,
Et sans perdre un Héros si grand, si renommé,
Ne pouviez-vous savoir si vous étiez aimé?

TIMOCRATE.

Pour le mieux découvrir que pouvois-je plus faire?
J'ai su passer deux fois dans le parti contraire?
Deux fois ma passion par un discours trompeur,
Vous nommant Timocrate, a sondé votre cœur.
Avant que de combattre, & depuis ma victoire,

J'ai

J'ai fait agir pour lui tout l'éclat de sa gloire,
Mais loin que mon adresse ait rien gagné sur vous,
J'en ai vû redoubler deux fois votre courroux,
Et deux fois votre cœur, trop rempli de sa haine,
La faire réjallir jusque sur Cléomene.

ERIPHILE.

Aussi qui l'auroit crû qu'un nom si glorieux
Eût caché si long-temps Timocrate à nos yeux,
Et qu'après un serment que la vangeance anime,
Lors qu'il m'en fait le prix, il s'en fît la victime?

TIMOCRATE.

Quand par ce seul moyen il vous peut acquerir,
Vous voulez qu'il le sache, & qu'il n'ose mourir?

ERIPHILE.

Helas! dans ce dessein quelle est son injustice!
En étant seul coupable il me rend sa complice,
Et dans mon Ennemi confondant mon Amant,
Fait un crime pour moi de mon aveuglement.
Ah, Prince, se peut-il que vous m'ayez aimée?

TIMOCRATE.

Mais plûtôt votre haine est-elle confirmée
Jusqu'a vouloir encor par un dernier effort,
Doutant de mon amour, que je perde ma mort?

ERIPHILE.

Comment n'en point douter quand cet amour s'obstine,
Par un projet funeste à chercher sa ruine,
Et qu'enfin Timocrate aux dépens de mon cœur,
Pour s'en trop défier, s'immole à mon erreur?

TIMOCRATE.

Ah! que vous savez mal connoître votre haine,
De la croire étouffee en ce cœur qu'elle gêne!
Ces tendres sentimens qu'il vient de mettre au jour
Sont dus à la pitie bien plûtôt qu'à l'amour.
A voir un Ennemi plongé dans la disgrace,
La plus âpre fureur se dissipe & se lasse,
Et lors que ses transports vont être satisfaits,
Si la cause en est chere, on en plaint les effets.
Mais tous ces mouvemens où la pitié nous mène,
Eblouïssent bien plus qu'ils n'éteignent la haine,
Et sans doute aujourd'hui Timocrate opprimé,

S'i

S'il n'étoit malheureux, ne seroit pas aimé.

ERIPHILE

Que vous êtes cruel de joindre encor l'offense...

CLEONE.

Madame, j'apperçois la Reine qui s'avance.

SCENE V.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, DORIDE, CLEONE.

LA REINE *à Timocrate.*

L'On nous attend au Temple, où tout est préparé.
L'hymen va vous unir, vous l'avez desiré.
S'il est de votre amour le plus digne salaire,
J'en ai donné parole, il faut y satisfaire,
Et pour fuir le parjure, accomplir hautement
L'irrevocable arrêt d'un aveugle serment.

TIMOCRATE.

Par quels voeux reconnoître une faveur si rare?

LA REINE

Vous me devrez bien plus si mon cœur se declare,
Et s'il ose pour vous jusque-là se trahir
Qu'il montre aimer encor ce qu'il devroit haïr.
Car enfin, si je dois ma Fille à Cléomene,
Je dois en même temps Timocrate à ma haine;
Et plaindre l'un heureux, c'est montrer qu'en effet
Malgré ce fier devoir je perds l'autre à regret.

TIMOCRATE.

Le bonheur qui m'attend a pour moi trop de charmes,
Pour relâcher mon cœur à d'indignes alarmes.
Allons, Madame, allons, c'est trop le reculer.

ERIPHILE

Ah Prince, & c'est à moi que vous croyez parler?
Ce n'est donc pas assez du malheur qui m'accable
Si d'un serment fatal je ne me rens coupable,
Et vous osez penser qu'en vous donnant la main
J'irai fournir des traits à vous percer le sein?
Voyez-vous ce qui suit un hymen si funeste?

TIMOCRATE.

L'honneur m'en est trop cher pour redouter le reste.

ERIPHILE.

Et pour vous & pour moi, je m'y dois opposer.

TIMOCRATE.

Auriez-vous la rigueur de me le refuser,
Et le nom d'Ennemi dont il me justifie
Ayant toûjours souillé la gloire de ma vie,
Par ce refus, cent fois plus cruel que mon sort,
Voudriez-vous ternir la gloire de ma mort?

ERIPHILE.

Ces sermens dont les Dieux font répondre la Reine,
Ne vous doivent pas moins qu'ils doivent à sa haine,
Et l'on ne peut sans crime offrir à leur courroux
Le sang d'un Ennemi qu'il ne soit mon Epoux.

TIMOCRATE.

Si je ne le suis pas, à quoi donc vous engage
Cette foi dont la vôtre honora hier l'hommage?

ERIPHILE.

A ne pouvoir ailleurs disposer de mes vœux
Mais l'hymen seul a droit d'en éteindre les nœuds,
Et c'est au Temple seul qu'avec pleine assûrance.
Le Ciel peut l'achever si la foi le commence.

LA REINE.

O combat, ô dispute, où mon cœur étonné
Se sent pour l'un & l'autre également gêné!
Le Ciel n'a-t-il rendu ma haine necessaire
Qu'afin de lui soûmettre une tête si chere,
Et le sang que je dois à mes tristes malheurs,
Ne le puis-je verser sans répandre des pleurs?
Mais où chercher ce sang qu'il faut enfin répandre?
Je n'ai point d'Ennemi si je me dois un Gendre,
Et malgré mon courroux par ma haine affermi
Je ne le puis choisir que dans mon Ennemi
O trop sensibles coups d'une rigueur extrême!
J'aime ce que je perds, & je perds ce que j'aime,
Et contrainte à vanger un Epoux sur un Roi,
Je ne fais point de vœux qui n'aillent contre moi.
Mais quel bruit tout à coup d'ici se fait entendre?
Le peuple impatient se lasse-t-il d'attendre?
Déja pour votre hymen qu'il a vû differer
Dans sa lâche épouvante il sembloit murmurer.

SCENE VI.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

LA REINE.

QUe venez-vous m'apprendre, Arcas?

ARCAS.

Une entreprise
Que sans doute le Ciel contre vous autorise
Madame, l'Ennemi par des complots secrets
Est maître de la Ville, & s'avance au Palais.

LA REINE.

Arcas, que dites-vous? l'Ennemi dans la Ville?

ARCAS.

Il en eût pû trouver la prise difficile,
Et voir de ses exploits le progrès retardé
Si par intelligence il n'eût éte mandé.
Avec ce qui restoit ici de gens de guerre,
Nicandre l'attendoit du côté de la terre,
Et hors de ses Vaisseaux il estimoit aisé
De vaincre un Ennemi qui s'étoit divisé.
Mais on a vû bien tôt la trame découverte.
D'abord qu'il a paru, la porte s'est ouverte,
Et les nôtres surpris, oubliant leur devoir,
Ont semblé n'être armés que pour le recevoir.
Ainsi sans resistance ils ont livré la Ville.
Mais ce qui me confond c'est d'avoir vû Trasille
Qui gardé dans le Fort ne peut s'être échapé,
Sans que le Gouverneur dans sa fuite ait trempé.

ERIPHILE.

Sois-moi propice, ô Ciel!

SCENE VII.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

LA REINE.

EH bien enfin, Nicandre,

Après tant de combats il est temps de se rendre?
Les Dieux sans perdre Argos ne pouvoient s'appaiser?

NICANDRE.

Madame, c'est un mal qu'on ne peut déguiser.
Arcas vous aura dit avec quelle surprise
J'ai d'un accord secret reconnu l'entreprise,
Et que pour animer un grand Peuple interdit...

LA REINE.

Je sai qu'on m'a trahie, & cela me suffit.
Si c'est l'arrêt du Ciel il faut qu'il s'execute;
M'ayant placée au Trône il en veut voir la chute,
Et je meriterois cet indigne revers
Si j'osois regretter un Sceptre que je perds.

TIMOCRATE.

Le perdre! ah juste Ciel! cessez, cessez, Madame,
A de vaines frayeurs d'abandonner votre ame.
Trasille est mon Sujet, & n'entreprendra rien
Où votre ordre ne puisse encor plus que le mien,
Et si jusques au bout votre devoir s'obstine,
Pour vanger votre Epoux, à vouloir ma ruine,
Malgré tout mon pouvoir, pour le voir satisfait,
Vous n'aurez seulement à former qu'un souhait.

LA REINE.

Que vous m'offensez, Prince, & pour un grand courage
Qu'un pareil sentiment est un sensible outrage!
Ah! s'il m'étoit permis de vous ouvrir mon cœur,
Vous verriez quels combats...

SCENE VIII.

LA REINE, TIMOCRATE, ERIPHILE, NICANDRE, TRASILLE, ARCAS, DORIDE, CLEONE.

TRASILLE *à Timocrate.*

Tout est à vous, Seigneur,
Et le Ciel favorable à ma juste priere
Previent par moi le mal que j'ai pensé vous faire.
Argos est sous vos loix, & son Peuple soûmis
En autant de Sujets change vos Ennemis.
Après ce qu'il vous doit il n'aura pas de peine...

TIMOCRATE.

Trasille, ce discours fait outrage à la Reine,
Et c'est mal lui prouver que mes vœux les plus doux
N'ont jamais aspiré qu'à vaincre son courroux.
De nos armes enfin quel que soit l'avantage,
De toute cette gloire il faut lui faire hommage.
Et mettant sa Couronne & mon Sceptre à ses pieds...

LA REINE.

Ah, Prince, voyez mieux où vous m'engageriez.
Contrainte à redouter la colere celeste,
Cet hommage accepté vous deviendroit funeste.
Les Dieux ont attaché ma vangeance à mon rang,
Et Reine, mes sermens leur devroient votre sang.
Prenez donc ma Couronne, elle est votre conquête.
Par son nouvel éclat assûrez votre tête,
Et me laissant Sujette, affranchissez mon sort
De la necessité de vouloir votre mort.

TIMOCRATE.

S'il vous faut à ce prix racheter votre haine,
Pour dispenser vos loix daignez faire une Reine,
Et demeurant toûjours dans un pouvoir egal,
Laissez à la Princesse un titre si fatal.
Accordez-lui pour moi ce prix de ma victoire.

LA REINE.

Prince, c'est à vous seul qu'en appartient la gloire.
De mon Trône conquis vous pouvez disposer,
Et qui ne peut plus rien n'a rien à refuser.

NICANDRE *à Timocrate.*

Agréez-vous, Seigneur, dans ce haut avantage,
Et mes premiers respects, & mon premier hommage?

ERIPHILE *à Nicandre,*

Dans ce haut avantage il trouve au moins ce bien,
Qu'il brave ses malheurs sans qu'il vous doive rien.

TRASILLE.

Faites moins d'injustice à sa vertu parfaite;
Elle seule aujourd'hui vous fait Reine de Crete,
Madame, & c'est par lui que le Destin trompé
Voit un Roi magnanime à sa rage échapé.
Il m'a tiré des fers, & reçû dans la Ville.

LA REINE.

Qu'apprens-je? quoi, Nicandre a delivré Trasille?

NICANDRE.

Ce seul moyen, Madame, encor que violent,
S'offroit pour soûtenir un Trône chancelant,
Et dans l'inquietude où j'ai vû votre zele,
J'ai crû que vous trahir c'étoit être fidelle,
Et que je répondois à ce que je vous doi,
D'oster de vos sermens dégager vôtre foi.

LA REINE.

Mes voeux, dont le succès découvre la justice,
Vous portoient en secret à ce dernier service.

ERIPHILE.

Si dans un tel dessein j'ose vous accuser,
Pourquoi tantôt vous plaire à me le déguiser?

NICANDRE.

Pour me vanger de vous, qui m'outragiez à croire
Qu'il fallût m'inviter où m'invitoit la gloire,
Et qu'aux grands sentimens ce cœur de soi porté
Eût besoin pour agir d'être sollicité.
Ce n'est pas qu'en effet je cedasse sans peine
Quand le Ciel à mes yeux n'offroit que Cléomene,
Mais bientôt le respect a sû regler ma foi,
Quand dans ce Cléomene il m'a fait voir un Roi.

TIMOCRATE.

O Rival genereux, pour qui son grand courage
Rend même une Couronne un trop foible partage!
Vous n'envierez jamais la fortune d'un Roi
Si vous êtes content de regner avec moi.
Mais vous, Madame, enfin êtes-vous satisfaite?
Je vous avois promis la Couronne de Crete.
Et quand avec mon cœur je la mets à vos pieds,
Ai-je à craindre aujourd'hui que vous la refusiez?
Ce cœur vous déplaît-il offert par Timocrate?

ERIPHILE.

Je lui dois trop, Seigneur, pour vouloir être ingrate,
Et quand nous aurions droit encor de le haïr,
Le Vainqueur a parlé, c'est à nous d'obeïr.

TIMOCRATE.

Donc pour rendre ma gloire encore plus certaine,
A l'un & l'autre Peuple allons montrer sa Reine,
Et benissons le Ciel qui fait voir en ce jour
Que la plus forte haine obeït à l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

BERENICE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

LEARQUE, Roi de Phrygie.

PHILOXENE, paſſant pour le Fils du Roi de Lydie, & reconnu pour Atis, véritable Roi de Phrygie.

BERENICE, paſſant pour la Fille d'Araxe, & reconnuë pour celle de Learque.

PHILOCLE'E, Sœur de Learque.

ANAXARIS, Favori de Learque.

ARAXE, crû Pere de Berenice.

IPHITE, Confident d'Anaxaris.

CLEOPHIS, Gouverneur de Philoxene.

CLITIE, Confidente de Berenice.

HESIONE, Confidente de Philoclée.

La Scene eſt dans Apamée, Capitale de Phrygie.


BERENICE.

BERENICE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, ARAXE.

LE ROI.

Quoi que dans ce conseil tu trouves de contraire
A l'orgueil d'un espoir excusable en un Pere,
Ouvre les yeux, Araxe, & moins aveugle, voi
Le seul zele d'Ami l'inspirer à ton Roi.
Si ta Fille en naissant a reçû pour partage
D'une entiere vertu l'éclatant avantage,
Cette même vertu qui la fait estimer
Doit, ou borner ses voeux, ou l'empêcher d'aimer.
Cependant trop sensible à ceux de Philoxene,
Le choix d'Anaxaris l'inquiete & la gêne,
Et son ambition ne peut voir sans courroux
Qu'en lui mon amitié lui destine un Epoux.

ARAXE.

Seigneur, souvent le Ciel par des ordres suprêmes
Sans nous en consulter dispose de nous-mêmes,
Et de nos passions maitre & juge à la fois
Pour nous les inspirer, n'attend pas notre choix.
C'est par là que de l'un son ame détachée
En voit tout le merite, & n'en est point touchée;
Et qu'en faveur de l'autre, elle ose aux yeux de tous

Permettre à son estime un sentiment plus doux.

LE ROI.

Si ce doux sentiment s'arrêtoit à l'estime,
J'en tiendrois & l'effet & l'aveu légitime,
Puisque dans Philoxene, après tant de combats,
Des plus hautes vertus on voit briller l'appas.
La Phrygie à lui seul après vingt ans d'orage
Du calme qui le suit doit l'heureux avantage,
Et c'est par sa valeur qu'Antaleon détruit,
De la paix qu'il troubloit nous assûre le fruit.
Par lui ce fier Rebelle enfin en ma puissance
Blessé mortellement satisfait ma vangeance,
Et l'accord qu'avec moi les Mysiens ont fait,
De l'effroi de sa perte est le pressant effet.
Mais c'est trop s'oublier qu'en cet amas de gloire
Prétendre d'un Vainqueur partager la Victoire,
Et croire imprudemment que le Fils d'un grand Roi
A la Fille d'Araxe engagera sa foi.

ARAXE.

Je sai bien que le Trône où le Ciel le destine
D'un si charmant espoir semble être la ruïne,
Et que le haut éclat qu'il tire de son sang
Oppose à son amour la splendeur de son rang.
Mais pour le soupçonner d'oser trahir sa flame,
Seigneur, je connoi trop la grandeur de son ame,
Et qu'épris de la gloire il la fait consister
A mériter un Sceptre, autant qu'à le porter.

LE ROI.

Par ce raisonnement où l'orgueil t'abandonne,
Berenice déja partage sa Couronne,
Et sa rare vertu qui peut tout mériter
Est le dégré du Trône où tu la fais monter?
Mais sais-tu que les Rois, ces Puissances suprêmes,
Donnant des loix par tout en reçoivent d'eux-mêmes,
Et que l'ordre du Ciel que rien ne peut borner,
Les soûmet aux Etats qu'il leur fait gouverner?
Le Trône, où rarement le vrai bonheur arrive,
Tient sous ses interêts leur volonté captive. (reux,
Comme ils sont nés pour lui, plus esclaves qu'heu-
C'est trahir ce qu'ils sont que de vivre pour eux;
Son bien seul fait leur regle, & toute autre maxime

Dans un juste Monarque, est ou foiblesse, ou crime.

ARAXE.

L'amour dont Berenice a dû souffrir l'éclat,
Blesse peut-être peu ces maximes d'Etat;
Mais sous quelque Astre enfin qu'elle puisse être née,
Laissons au gré des Dieux aller sa destinée.
L'impénétrable abyme où tombent leurs décrets,
Pour se developer a d'étranges secrets.

LE ROI.

Si ton ambition veut se voir applaudie,
Eh bien, espere tout du Prince de Lydie,
J'y consens, sa vertu te répond de sa foi;
Mais tu sais qu'il dépend & d'un Pere & d'un Roi,
Qui suivant contre lui sa rigueur ordinaire
Ne cherche qu'un prétexte à couronner son Frere.

ARAXE.

A quoi que pour le perdre aspire son courroux,
Je n'ai rien toutefois à craindre que de vous.

LE ROI.

Tu dois craindre en effet cette étroite alliance,
Qui de nos deux Etats unissant la puissance,
Ne peut voir la Phrygie aspirer aujourd'hui
A lui ravir un Fils qu'il a fait notre appui.
Ce n'est pas que mon cœur, qu'un secret instinct presse,
Ne panche vers ta Fille avec tant de tendresse,
Que si je prévoyois que Philoxene un jour
Du Sceptre qui l'attend pût payer son amour;
A cette passion bien loin de mettre obstacle,
Moi-même je voudrois en presser le miracle.
Juge de cette ardeur par les soins que j'ai pris
De soûmettre à ses vœux l'espoir d'Anaxaris,
Lui qu'avec tant d'éclat sa vertu fait paroître
Que s'il n'est pas né Prince il est digne de l'être,
Et qui dans le haut rang qu'il doit à son grand cœur,
Auroit droit de prétendre à l'hymen de ma Sœur.
Comme entre mes Sujets il faut qu'elle choisisse,
En faveur de ton sang je lui fais injustice;
Et pour me satisfaire, il ose abandonner
L'esperance d'un choix qui le peut couronner.

ARAXE.

Aussi fait-il bien voir par une plainte ouverte

Que ce fatal hymen eſt l'arrêt de ſa perte,
Et que d'un prix ſi bas recompenſer ſa foi,
C'eſt apprendre aux Sujets à mal ſervir leur Roi.
Seigneur, quoi qu'entre nous la gloire en fût com-
Je n'eus jamais deſſein d'abaiſſer ſa fortune ; (mune,
Mais peut-être qu'un jour nous le verrons temoin
Que qui ſe croit au Trône en eſt encor bien loin.

LE ROI.

Tu prens mal ce murmure où mon ordre l'engage,
Quand ſans l'approfondir tu t'en fais un outrage.
En vain ce faux mépris te l'a rendu ſuſpect,
Sachant l'amour du Prince il lui doit ce reſpect,
Et pour ne pas l'aigrir, témoigner par ſa plainte
Que d'un pouvoir injuſte il ſouffre la contrainte ;
Mais ſi ta Fille enfin plus juſte en ſon eſpoir
Prenoit les ſentimens qu'elle devroit avoir,
Si voyant par mon choix ſa fortune certaine
Elle-même y vouloit preparer Philoxene,
Alors Anaxaris feroit voir à ſon tour
Quel importun reſpect fait faire ſon amour.
Uſe comme tu dois d'un avis ſi fidelle,
Vois-en ſans te flater l'importance avec elle.
La voici qui s'avance ; adieu, mais ſouviens-toi
Qu'ici j'agis pour elle en Pere plus qu'en Roi.

SCENE II.

ARAXE, BERENICE, CLITIE.

BERENICE.

PAr ce trouble confus que vous faites paroitre.
Les ſentimens du Roi ſont aiſez à connoitre.
En vain un beau deſtin s'efforce à m'élever,
Il voit l'amour du Prince, & ne peut l'approuver.

ARAXE.

Di plûtôt qu'à nos vœux ſi ſon pouvoir s'oppoſe,
L'Amour d'Anaxaris en eſt la ſeule cauſe,
Et que de ſa faveur oſant ſe prevaloir
Il traverſe en ſecret un glorieux eſpoir.

BERENICE.

Quoi ! vous le ſoupçonnez d'une telle foibleſſe,
Lui qui doit aſpirer au choix de la Princeſſe,

Et

Et dont l'ambition, qui s'en laisse flater,
Contre l'ordre du Roi le force d'éclater?
Non, non, de cet amour je ne voi rien à craindre;
Il a le cœur trop haut pour s'y laisser contraindre,
Et quoi que le Roi fasse, il croiroit se trahir
S'il me laissoit l'honneur de lui desobeir.

ARAXE.

Pour ne se pas brouiller avecque Philoxene,
Il murmure, il se plaint d'un ordre qui le gêne;
Mais son cœur qu'en secret consume un si beau feu,
N'attend pour s'expliquer qu'un favorable aveu;
Et s'il faut t'éclaircir le soupçon qui me presse,
Peut-être il perd l'espoir de toucher la Princesse,
Et tâche, par le cours d'une autre passion,
D'étouffer la chaleur de son ambition,
Car enfin soit par haine ou par antipathie,
Soit pour trop estimer le Prince de Lydie,
C'est assez rarement qu'on la voit sans mépris
Se forcer à souffrir les soins d'Anaxaris.

BERENICE.

Mais cette même loi qui la doit faire Reine
Lui défend de pretendre au Prince Philoxene,
Et son estime en vain flateroit son desir,
Si dans ses seuls Sujets elle a droit de choisir.

ARAXE.

Cette loi qui leur donne un si grand avantage
Semble avoir jusqu'ici conservé son usage;
Mais quoi qu'on en presume elle a ses droits bornés
Aussi-tôt qu'il s'agit des Princes couronnés.
D'une funeste guerre à peine degagée
La Phrygie en secret est encor partagée.
Il est des mécontens qui déja jusqu'au Roi
D'un orage nouveau semblent porter l'effroi;
Et ce qu'en sa faveur Philoxene a sû faire
Lui faisant voir toûjours son appui necessaire,
Il a jugé peut-être en Prince ambitieux
Que partageant son Trône il le defendroit mieux.
Ainsi son sentiment qui contre nous s'explique
Ne doit être l'effet que de sa Politique,
Et du Prince sans doute il soutiendroit l'ardeur
S'il ne le destinoit à l'hymen de sa Sœur.

BERENICE.

Ne nous flâtons donc plus d'un espoir téméraire
Dont la cause nous fut peut-être un peu trop chere,
Cet amour dont le Prince appuye en vain les droits
Ne sauroit resister au pouvoir de deux Rois;
L'un y trouve sa honte, & je dois tout à l'autre.
A ces grands interêts sacrifions le nôtre,
Et faisons voir au moins, en bravant leur rigueur,
Que le Trône n'a rien de plus haut que mon cœur.
Tout ce que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
C'est que votre vertu s'accommode à la mienne,
Et que vous consentiez qu'après de si beaux nœuds
Je m'obstine au refus d'écouter d'autres vœux.
C'est par votre ordre seul qu'une secrete flame
Au mérite du Prince ouvrit toute mon ame,
Et la rendit sensible à ces impressions
Que font sur les grands cœurs les belles passions.
Par le fatal arrêt d'un Destin trop contraire
Il en faut effacer l'aimable caractere,
Il faut à sa malice immoler un beau feu,
Il faut reprendre un cœur donné par votre aveu,
Il le faut, j'y consens; mais à quoi qu'il s'apprête,
Ce cœur garde toûjours l'orgueil de sa conquête;
Et dans cette fierté qui l'ose accompagner
Auprès de ce qu'il perd voit tout à dédaigner.

ARAXE.

O nobles sentimens d'une ame peu commune,
Qui même en lui cédant sait braver la Fortune!
Quoi que pour ta vertu le Ciel veuille ordonner,
C'est le moins qu'il lui doit que de la couronner.
Il t'en répond pour moi, sui l'amour qui t'engage
Quoi qu'il puisse arriver le Trône est ton partage.
Crois-en ce noble orgueil qui pouvant tout sur toi
N'a pû se relâcher que pour le Fils d'un Roi.
Le Prince est généreux, continuë, espere, aime;
Je connois mieux ton sang que tu ne fais toi-même,
J'en voi jusqu'à la source, & j'y sai penetrer
Ce qu'à tes yeux le Ciel refuse de montrer.

SCENE III.

BERENICE, CLITIE.

CLITIE.

Il vous promet beaucoup.

BERENICE.

Ah Clitie, il est Pere,
Et le sang l'abandonne à tout ce qu'il espere;
Mais ce flateur appas, s'il le peut decevoir,
Pour éblouïr mon ame a trop peu de pouvoir.

CLITIE.

Comme son ordre seul sur l'espoir d'être Reine
Vous força d'accepter les voeux de Philoxene,
Sans doute il n'est plus rien qu'il voulût épargner
Pour mettre dans son sang la gloire de regner.
Non qu'enfin le succès n'en soit toûjours a craindre,
Mais si d'un sort ingrat vous avez à vous plaindre,
Au moins sera-ce un charme à votre espoir trahi
Qu'en effet vous aurez moins aimé qu'obeï.

BERENICE.

Ah! que tu juges mal des sentimens d'une ame,
Quand par l'ordre d'autrui tu fais naître sa flame,
Et pour mieux l'excuser en rejettes l'espoir
Sur le trompeur appui d'un aveugle devoir!
L'amour dont trop d'orgueil trahiroit l'entreprise,
Sous d'autres sentimens se cache & se deguise
Et dans nos coeurs séduits s'introduisant par eux
Il nous fait admirer un Prince genereux.
Comme au respect d'abord la vertu nous invite,
Il en soûtient l'éclat par un brillant mérite,
Notre ame en est émûë, & goûte un doux poison
Dans l'appas d'une estime où consent la Raison.
Son aveu l'autorise, on ne s'en peut défendre,
Et quand charmé des soins qu'il s'abaisse à nous rendre
Un Pere veut pour lui qu'on se laisse enflamer,
On ne croit qu'obéir, en effet c'est aimer,
Et d'un si prompt devoir quoi que l'on se figure,
Il est toûjours amour quand il est sans murmure.

CLITIE.

J'avois crû jusqu'ici dans votre passion

Un peu moins de tendresse, & plus d'ambition.

BERENICE.

Comme un lâche interêt s'en rend inseparable,
C'est mal juger de moi que m'en croire capable.
Non, le Prince jamais n'eût mérité ma foi
S'il eût dû son estime au Trône plus qu'à soi.
Ce n'est pas qu'en effet l'autorité d'un Pere
N'ait été pour sa flame un appui necessaire;
Mais avant que cet ordre élevât mes desirs
Sans repugnance au moins j'écoutois ses soûpirs.
On eût dit que déja l'orgueil de mon courage
Cherchoit à s'applaudir de cet illustre hommage,
Ou plûtôt que mon cœur, pour l'oser recevoir,
Mendioit en secret le secours du devoir;
Et qu'avec son amour étant d'intelligence,
Mes vœux hâtoient l'effet de mon obeïssance.

CLITIE.

Quand par un vrai mérite un beau feu se soûtient,
Il est bien mal aisé... Mais, la Princesse vient.

SCENE IV.

PHILOCLE'E, BERENICE, HESIONE, CLITIE.

PHILOCLE'E.

Si par un entretien qui pourra vous contraindre
Je semble vous donner quelque lieu de vous plaindre,
Accusez-en le Roi qui m'oblige à savoir
Ce qu'un conseil sincere a sur vous de pouvoir.
Sachant ses sentimens, apprenez-moi les vôtres.

BERENICE.

Ils ont trop éclaté pour en embrasser d'autres,
Madame, & vos bontés s'expliqueront pour moi,
S'ils m'attirent jamais la colere du Roi.

PHILOCLE'E.

Qui la peut éviter ne la doit pas attendre.

BERENICE.

Je sai ce que je dois, & tâche de le rendre.

PHILOCLE'E.

Vous le témoignez mal par l'injuste mépris
Qu'on vous voit opposer au choix d'Anaxaris.

BERENICE.

Il a des qualités que ma Raison admire;
Mais le Ciel de nos cœurs s'est reservé l'empire,
Et sans son ordre exprès qui seul le met au jour,
S'il nous permet l'estime, il nous defend l'amour.

PHILOCLE'E.

En effet, c'est un ordre où vous cedez sans peine.
Quand il vous faut souffrir les vœux de Philoxene.
Il vous plaît, il vous flatte, & vous fait présumer
Que rien n'est impossible à qui sait bien aimer.
Pour moi, si rien jamais peut toucher mon envie,
C'est de vous voir un jour au Trône de Lydie;
Mais quoi que Philoxene ose vous protester,
Etant Amant & Prince, il est à redouter,
Et ces deux qualités dans la même personne
Sont de mauvais garands de la foi qu'il vous donne.

BERENICE.

Les Princes peuvent tout, mais c'est blesser les Dieux
Qu'en oser concevoir des soupçons odieux.
Ils tirent du haut rang qui forme leur puissance,
Un secours favorable à remplir leur naissance.
Ce qu'aux grands sentimens un long soin nous acquiert,
Au bonheur qui la suit est un tresor ouvert;
Par là leurs cœurs sans peine égalent leurs fortunes,
Et pour se dérober aux foiblesses communes,
De quelques passions qu'ils semblent combatus;
Ils trouvent dans leur sang la source des vertus.

PHILOCLE'E.

Le Prince de Lydie a l'âme noble & grande;
Mais quoi que de sa flame un bel espoir attende,
Ayant à respecter un Pere dans son Roi,
C'est un gage mal sûr que celui de sa foi.

BERENICE.

Aussi ne doutez pas que s'il me vouloit croire,
Au seul soin de vous plaire il ne bornât sa gloire,
Et que ce rare amas de belles qualités
Ne vous acquît des vœux que j'ai peu mérités.

PHILOCLE'E.

Moi! dans le rang illustre où le Ciel m'a fait naître
Je pourrois me resoudre à recevoir un Maître,
Qui deja par soi-même assuré d'être Roi

Croiroit plus me donner qu'il ne tiendroit de moi!
Non, quel que soit l'éclat d'une double Couronne,
Je veux donner un Sceptre & non qu'on me le donne;
Et l'on verra mon choix assûrer à ma main
L'ambitieux honneur de faire un Souverain.
Mais dans mon cœur peut-être une secrete envie
Vous dispute l'espoir du Trône de Lydie,
Et ce que l'amitié me fait craindre pour vous
N'est que l'indigne effet d'un mouvement jaloux?
Guerissez votre esprit d'une frayeur si vaine,
Je voi sans déplaisir l'amour de Philoxene,
Et loin que son succès me cause aucun ennui,
Pour le faciliter je vous laisse avec lui.

SCENE V.

PHILOXENE, BERENICE, CLITIE.

BERENICE.

AH! Seigneur, il est temps qu'une triste victoire
Aux dépens de mon cœur satisfasse ma gloire
Et que par un effort trop long-tems combatu
Tout mon repos s'immole à ma fiere vertu.
Dans votre passion tout l'Etat s'interesse,
Elle choque le Roi, déplaît à la Princesse,
Et l'ambition cache à mes yeux abusez
L'horreur du précipice où vous me conduisez.
Je l'avouërai, Seigneur, j'ai crû pouvoir sans crime
Payer d'un feu tout pur une ardeur légitime;
Mais puis qu'il est contraire à ce que je vous dois,
D'une dure contrainte il faut suivre les loix,
Et ne permettre plus à mon ame enflamée,
Que l'heureux souvenir que vous m'avez aimée.

PHILOXENE.

Quoi! le Roi, la Princesse à ma perte animez
En prononcent l'Arrêt, & vous le confirmez?
Ils blâment votre amour, vous cherchez à l'éteindre?
Ah! Madame, avoüez que j'ai droit de me plaindre,
Et qu'un cœur qui se rend aussi-tôt qu'alarmé,
Sait peu comme l'on aime, ou n'a jamais aimé.

BERENICE.

Le combat que pour vous je rens contre moi-même,

Me fait trop éprouver que je ai comme on aime,
Et dans le rude assaut dont je soûtiens les coups,
Je méritois peut-être un reproche plus doux.
Mais si, quand de mon feu le vôtre se défie,
Le respect veut encor que je me justifie,
A nourrir quelque espoir ne trouver plus de jour,
Le savoir, vous le dire, est-ce manquer d'amour?

PHILOXENE.

Oui, c'est manquer d'amour, & s'il est quelque obstacle
Qui semble demander le secours d'un miracle,
Si sans lui sa rigueur ne sauroit se forcer,
On peut bien le prévoir, on peut bien le penser;
Mais quand l'amour sur nous regne avec quelque empire
On ne doit pas avoir la force de le dire,
Et d'un œil languissant le desordre confus
Doit servir d'interprête à qui n'espere plus.

BERENICE.

Ah! Seigneur, n'imputez cette fermeté d'ame
Qu'au genereux motif qui fait agir ma flame.
Mon cœur de son succès paroîtroit plus jaloux
Si vous perdiez en moi ce que je perds en vous;
Mais quand votre interêt veut que je vous arrache
Au malheur qui me suit, & que l'amour vous cache,
Un si beau sentiment ne sauroit endurer
Que de lâches soûpirs l'osent deshonorer.

PHILOXENE.

Et vous ne voyez pas dans cette noble envie
Que m'ôter votre amour c'est m'arracher la vie,
Et que votre vertu conspire contre moi
Si par un vain scrupule il échape à ma foi?
Que le Roi s'en indigne, ou que l'Etat murmure,
Ce cœur vous l'a donnée inviolable, pure.
Et je prens aujourd'hui tous les Dieux pour témoins
Que l'effet qu'elle attend ne le sera pas moins.

BERENICE.

Vous pourriez l'esperer si le Roi votre Pere
Souffroit à sa Raison de regler sa colere.
Mais bien loin que le sang lui parle pour un Fils...

PHILOXENE.

Attendons le retour au moins de Cléophis.
Il l'estime, il l'écoute, & comme à sa prudence

Il daigna confier ma vie, & mon enfance,
De ce vieux Gouverneur la sage autorité
Peut-être adoucira son esprit irrité.
Par lui mieux informé de tout ce que vous êtes,
Cessant de faire outrage à vos vertus parfaites,
Il se ressouviendra qu'avant que d'être Roi,
Il excusoit en lui ce qu'il condamne en moi.
Mon Frere qu'un vrai zele à me servir engage,
Pour gagner son aveu mettra tout en usage,
Et si par politique il s'obstine au refus,
Son exemple est pour moi, je ne balance plus.

BERENICE.

A quel indigne espoir cet exemple vous porte!
Me connoissez vous, Prince, en parlant de la sorte,
Et songez vous assez qu'en ses plus doux appas,
Si l'amour m'a surprise, il ne m'aveugle pas?
Je sai que votre Pere, étant ce que vous êtes,
S'abaissa pour aimer une de ses Sujettes,
Et qu'à fléchir le Roi ne voyant aucun jour,
L'hymen à son insu satisfit son amour.
Mais quelle suite! à peine entrez-vous à la vie
Qu'il vous faut en tumulte enlever de Lydie.
Votre Mere traitée avec indignité,
Hors d'état de vous suivre, en perd la liberté,
Et si la prompte mort de ce Roi trop severe
N'eût bien-tôt à son Trône appellé votre Pere,
Cette injuste prison, cet exil rigoureux,
Auroient puni long temps un Prince mal heureux.
Non, son destin en vain semble regler le nôtre,
Mon amour est trop pur pour abuser du vôtre,
Et souffrir qu'un Hymen contraire à ses desseins
Vous fasse meriter les malheurs que je crains.

PHILOXENE.

O severe Vertu, dont la fiere maxime
Sans l'appui du devoir ne croit rien legitime!
Au moins s'il faut tout craindre en l'état où je suis,
Voyez ce que je fais, & non ce que je puis,
Et l'espoir à l'amour etant si necessaire,
Faites...

BERENICE.

Vous le voulez, eh bien, Seigneur, j'espere;
Mais

Mais quoi que votre foi m'y serve de soûtien,
Je sai trop qui je suis pour l'obliger à rien.

PHILOXENE.

Quoi, si l'on me pouvoit forcer à la reprendre,
Pour l'engager ailleurs vous pourriez me la rendre.

BERENICE.

Après les sentimens que j'ai fait éclater,
Sans blesser ma vertu vous n'en sauriez douter.

PHILOXENE.

Et votre amour par là m'explique sa tendresse?

BERENICE.

Que vous êtes cruel de presser ma foiblesse!
Oui, peût-être ce cœur en voudroit murmurer,
Mais je ferois qu'au moins vous pûssiez l'ignorer.

PHILOXENE.

Qu'aisément à ma foi votre vertu renonce!

BERENICE.

Prince, adieu; ce soûpir est toute ma réponse,
Et l'amour vous l'explique en termes assez doux,
Si vous croyez de moi ce que je croi de vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANAXARIS, BERENICE, CLITIE, IPHITE.

BERENICE.

Ne vous repentez point de cette confidence.
Vous avez trop langui sous un fâcheux silence;
Il est temps qu'un beau feu jusqu'ici renfermé
Acquiere à vos desirs la gloire d'être aimé,
Et que vous fassiez voir que loin d'en trop attendre,
Qui peut tout mériter, a droit de tout prétendre.

ANAXARIS.

Ah! ne me jettez point dans la nécessité
D'examiner mon cœur sur sa temerité.

ANAXARIS.

Que ne t'ai je point dit?
Apprens, Iphite, apprens, qu'où l'amour est extrême,
C'est l'expliquer assez que nommer ce qu'on aime.
A ce nom, quoi qu'on fasse, un doux saisissement
En fait briller l'ardeur dans les yeux d'un Amant,
Et par un vif transport, dont il n'est plus le maître,
Tout le secret du cœur y vient soudain paroître.

IPHITE.

Vous aimez Berenice, & par un libre aveu
Votre feinte à ses yeux étale un autre feu?

ANAXARIS.

Juge par cet effort où j'ai dû me contraindre
Combien ma passion rend mon destin à plaindre;
Car à se taire enfin l'amour est peu géné
Quand par le seul respect il s'y voit condamné.
Au moins est-ce un appas à sa peine secrette
Qu'un regard échapé s'en peut rendre interprête,
Et que si cet essai répond à son desir,
Pour achever de vaincre il ne faut qu'un soûpir.
Mais quand d'un fier destin la fatale ordonnance
Du cœur avec les yeux defend l'intelligence,
Et que par ce divorce il dérobe à ce cœur
Ce qu'offre de secours leur mourante langueur,
Il n'est point pour l'amour de plus rude supplice,
Et c'est ce que je souffre en aimant Berenice.

IPHITE.

La contrainte est fâcheuse, & le Prince vous doit
Pour cet effort caché beaucoup plus qu'il ne croit.
Lui ceder un espoir que le Roi vous ordonne!
Il le faut avoüer, tant de vertu m'étonne,
Et je n'aurois pas crû que jamais un Rival...

ANAXARIS.

Qu'Iphite a l'esprit foible, ou qu'il me connoît mal!
Si j'impose à ma flâme un rigoureux silence,
Le Prince me doit peu pour cette violence.
C'est le cruel effet d'une autre passion,
Et pour tout dire enfin j'ai de l'ambition:
Ce vice des grands cœurs dont l'ardeur toûjours prête
Veut sans cesse avancer, & jamais ne s'arrête,
Ce Monstre qu'en desirs on ne peut épuiser,

Dès

Dès mes plus jeunes ans me fût tyranniser.
Je sai bien que le rang que j'ai dans cet Empire,
A l'orgueil le plus vaste auroit dequoi suffire;
Mais à qui porte un cœur vraiment ambitieux,
Au dessus de sa tête il ne faut que les Dieux.
Si mon destin est haut, songe qu'il peut s'accroître.
Et par ce que je suis voi ce que je veux être.

IPHITE.

Mais enfin vous aimez?

ANAXARIS.

C'est là mon desespoir,
Mais une ardeur plus forte a sur moi tout pouvoir,
Et dans le rang affreux où je me considere,
Sans ambition même elle m'est necessaire.
Lorsque si près du Trône on s'est pû rencontrer,
La chute est infaillible à qui n'y peut entrer.
C'est un sentier étroit dont le panchant qui glisse
Offre de tous côtés l'horreur du precipice,
Et si par la faveur on peut y parvenir,
Le mérite est bien fort qui s'y peut soûtenir?
Car la faveur enfin n'est, à la bien resoudre,
Qu'un nuage brillant où se forme la foudre,
Dont le coup incertain, avant que d'éclater,
Alarme d'autant plus qu'on ne peut l'éviter.
Ne présume donc point que mon ame aveuglée,
Sans bien s'examiner, préfere Philoclée.
L'amour m'appelle ailleurs, mon cœur parle pour lui,
Mais je la vois au Trône, & j'en cherche l'appui.

IPHITE.

Gardez d'aigrir le Roi.

ANAXARIS.

Bien loin qu'il s'en offense,
De mon secret espoir il est d'intelligence,
Et le bruit d'un hymen hautement publié
N'est que pour satisfaire un Roi son Allié.
Non que pour lui montrer un zele plus sincere
Je n'offre à l'accomplir s'il s'agit de lui plaire;
Mais l'offre n'est qu'adresse, & quoi que l'on eût fait,
Berenice aime trop pour en souffrir l'effet.

IPHITE

C'est à vous dans ce choix, Seigneur, à vous connoître.

ANA-

ANAXARIS.

Qui ne veut point d'égal souffriroit-il un Maître,
Et verrois je un Sujet qui doit trembler sous moi,
Joüir de ma foiblesse, & devenir mon Roi?
Non, Berenice, non; quoi que ce cœur t'adore,
J'immole cet amour, & ferois plus encore,
Si j'osois présumer que contre mon espoir
La Princesse...

IPHITE.

Seigneur, Je croi l'appercevoir.

ANAXARIS.

Laisse-moi donc agir, Iphite, & te retire;
Il est temps que je parle, & tu pourrois me nuire.

SCENE III.

PHILOCLE'E, ANAXARIS.

PHILOCLE'E.

ON me vient d'avertir que sur quelque Traité
La Lydie a vers nous de nouveau député.
Puis-je d'Anaxaris en savoir l'importance?

ANAXARIS.

Madame, ce secret passe ma connoissance,
Rien de ces Envoyés n'est venu jusqu'à moi,
Et l'on n'en parloit point quand j'ai quitté le Roi.

PHILOCLE'E.

Il leur donne audience, & je me persuade
Que Philoxene a part à leur prompte ambassade;
Au moins l'a-t-on mandé pour la mieux recevoir.

ANAXARIS.

Je plains sa passion.

PHILOCLE'E.

Avec assez d'espoir,
Puisque si la Lydie en détruit l'entreprise,
Berenice à vos vœux sans obstacle est acquise.

ANAXARIS.

C'est me connoître mal que de le présumer.

PHILOCLE'E.

Est-ce que vous croyez qu'il soit honteux d'aimer?

ANAXARIS.

Que dites-vous, Madame? Ah! bien loin de le croire,

De

De cette passion je fais toute ma gloire;
Et peut-être jamais une si belle ardeur
Pour un plus rare objet ne regna dans un cœur.
Mais telle est de mon sort la dure tyrannie,
Que souffrant à la taire une peine infinie,
Je dois trembler pourtant qu'un soûpir indiscret
N'en ose malgré moi decouvrir le secret.
Il me perdroit, Madame, & vous-même sans doute,
Loin de plaindre l'effort que cette ardeur me coute,
Vous y trouveriez lieu d'armer votre courroux,
Si ma témérité se déclaroit pour vous.

PHILOCLE'E.

Quoi qu'autrefois peut-être elle eût pû me déplaire,
Je veux bien aujourd'hui l'apprendre sans colere,
Et ne voir rien en vous indigne de ce choix
Qu'ordonne la Phrygie, & que reglent nos Loix.
Depuis qu'Antaleon, pressé de jalousie,
Contre son Souverain a ligué la Mysie,
Et que de ses desseins par Araxe trahis
Il s'est voulu vanger sur son propre païs,
Par cent exploits fameux qu'a suivis la victoire,
Vous vous êtes ouvert un chemin à la gloire;
Mais quoi que pour l'Etat vous ayez entrepris,
Cette gloire peut-être en est un digne prix,
Et quand il seroit vrai qu'un Sujet téméraire
Auroit droit d'en prétendre un plus ample salaire,
Ce Trône qui m'attend n'exempte pas ma foi
De soûmettre mes vœux aux volontés du Roi:
Par l'éclat de l'hymen où son choix vous engage,
Il vous exclut d'un rang qu'il faut que je partage,
Et de quelque beau feu qu'on se vît consumer,
Si-tôt qu'un Roi l'ordonne, on doit cesser d'aimer.

ANAXARIS.

Ah! que ce pur amour qui regne dans mon ame
Mêleroit de foiblesse à l'ardeur qui m'enflame,
Si pour naître ou s'éteindre il pouvoit prendre loi
Du respect que je dois aux ordres de mon Roi!
Non, non, Madame, non; quand ce cœur qui soûpire
Prendroit dans son aveu l'audace de le dire,
Vous m'en verriez encor, d'un vrai zele animé,
Faire un plein sacrifice aux yeux qui m'ont charmé,

Et ſur ce bel eſpoir ma paſſion extrême
Ne voudroit contre vous employer que vous-même;
Toûjours toute ſoûmiſe, & prête à le quitter
Dès le moindre ſoûpir qu'il vous pourroit coûter.
Mais auſſi ſon pouvoir, quelque loin qu'il s'étende,
Ne peut rien m'oppoſer que ma flame apprehende,
Et toute ſa rigueur n'ayant qu'un foible effort,
Vos ſeules volontés font l'arrêt de mon ſort.
En vain je chercherois plus long-temps à me taire,
L'amour n'eſt point amour s'il n'eſt que volontaire,
Une douce contrainte eſt ſon plus cher appas,
Et l'on aime bien peu quand on peut n'aimer pas.

PHILOCLE'E.

Je ne puis déguiſer que c'eſt avec ſurpriſe
Que je remarque en vous une ardeur ſi ſoûmiſe,
Et que j'aurois penſé que dans ce grand projet
Votre amour n'eût en moi qu'un Trône pour objet.

ANAXARIS.

Quoi qu'il ſe dût montrer ſenſible à cette injure,
Un trop juſte reſpect me defend le murmure;
Mais pour mieux repouſſer un ſoupçon ſi honteux,
Si contre votre rang j'oſois former des vœux,
Et dans une autre main, ſans vous faire d'outrage,
Du Sceptre qui vous ſuit ſouhaiter l'avantage,
Sans aucune ombre alors vous verriez éclater
La pureté d'un feu dont je vous voi douter.

PHILOCLE'E.

Ces ſentimens ſont grands, & d'un cœur magnanime,
A qui le mien confus doit toute ſon eſtime;
Mais en vain de mon choix vous garderiez l'eſpoir,
Berenice m'eſt chere, & je ſai mon devoir.

ANAXARIS.

Ah, que ne puis-je ici...

SCENE IV.

PHILOCLE'E, ANAXARIS, HESIONE.

HESIONE.

Madame.

PHILOCLE'E.

Qui t'amene?

HESIONE.

Plaignez l'ingrat destin du Prince Philoxene.

PHILOCLÉE.

Quoi, qu'est-il arrivé?

HESIONE.

Si j'ai bien entendu,
Par un dernier revers son amour l'a perdu.

PHILOCLÉE.

Quoi, le Roi de Lydie, aveugle en sa colere,
Auroit-il pris dessein de couronner son Frere?

HESIONE.

Il le faut présumer; au moins ai-je entr'ouï
Qu'un bel espoir trop-tôt s'étoit evanouï,
Qu'un cœur si genereux méritoit la Couronne
Qu'au Prince Alcidamas son malheur abandonne,
Que tout ce que jamais un sort injurieux...
Mais le Roi qui paroit vous éclaircira mieux.

SCENE V.

LE ROI, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HESIONE.

PHILOCLÉE.

QUe m'apprend-on, Seigneur? l'amour de Berenice
A conduit Philoxene enfin au precipice,
Et pour le voir puni d'un temeraire choix,
De son Trône à son Frere on transporte les droits?

LE ROI.

Oui, ma Sœur, de son sort l'injuste perfidie
Destine Alcidamas au Trône de Lydie;
Mais ce triste revers, quoi que peu mérité,
N'en montre pas encor toute l'indignité.

ANAXARIS.

Quoi, Seigneur, dans ce Trône un Frere aura sa place,
Et ce malheur encor souffre une autre disgrace?

LE ROI.

Oui, plus rude, & sous qui, s'en voyant accabler,
La vertu la plus ferme auroit lieu de trembler.

PHILOCLÉE.

Juste Ciel!

LE ROI.

Apprenez, pour vous tirer de peine
Que ce fameux Héros, ce vaillant Philoxene,
Que le Roi de Lydie a toûjours crû son Fils,
Loin d'en tenir le jour le doit à Cléophis.

PHILOCLE'E.

Il n'est pas Fils du Roi?

LE ROI.

Cléophis l'a fait croire,
Mais le Roi de sa fourbe a su toute l'histoire.

PHILOCLE'E.

Quoi, ce vieux Gouverneur, dont ce Prince autrefois
Pour conserver un Fils crut faire un digne choix,
Lorsque de son hymen l'audace découverte
Porta le Roi son Pere à resoudre sa perte,
Et que pour éviter un malheur si pressant
Ce Fils de son exil reçût l'ordre en naissant,
Par un coupable échange & facile à connoître,
Auroit pû supposer un faux Prince à son Maître?

LE ROI.

Quand du desir du Trône un cœur est combattu,
Le crime qui l'acquiert lui tient lieu de vertu,
Et comme redoutant quelque embûche secrete
Cléophis sut cacher le lieu de sa retraite,
Où le suivit un Fils, dont la rigueur du sort
Pendant ce triste exil lui fit pleurer la mort,
Etant d'un âge égal il pût rendre sans peine
Ce Fils qu'il feignit mort, au lieu de Philoxene.

ANAXARIS.

Echange malheureux dont la honte le perd!

PHILOCLE'E.

Mais à qui Cléophis s'en seroit-il ouvert?
D'où l'a-t-on pû savoir.

LE ROI.

On l'a su de sa Femme,
Qui perdant la Raison au point de rendre l'ame,
Dans son extravagance a repeté cent fois
Que l'on avoit trahi le vrai sang de ses Rois,
Que la peine sur elle en étoit répanduë,
Qu'au seul Alcidamas la Couronne étoit dûë,
Et qu'enfin tout l'Etat par son crime abusé

Ai-

Aimoit dans Philoxene un Prince ſuppoſé.
On l'écoute; elle garde un aſſez long ſilence;
Puis ſon mal tout à coup perdant ſa violence,
D'un ton plein de langueur, mais plus libre d'eſprit,
Elle confirme encor tout ce qu'elle avoit dit,
Et ſa voix s'abaiſſant en ce moment funeſte;
De Cléophis, dit-elle; *on peut ſavoir le reſte.*
A ces mots elle expire.

PHILOCLE'E.

Ainſi donc Cléophis
N'a ſû pouſſer plus loin le deſaveu d'un Fils?

LE ROI.

Il venoit de paroître en la Cour de Lydie,
Et ce qui hautement prouve ſa perfidie,
Soudain à ce rapport, ſaiſi d'un juſte effroi,
Sa fuite l'a ſouſtrait au courroux de ſon Roi.

PHILOCLE'E.

Que je plains Philoxene en un ſort ſi contraire!

LE ROI.

Le Prince Alcidamas agit toûjours en Frere,
Et par ces Envoyés il le fait aſſûrer
Que d'un zele ſincere il doit tout eſperer,
Et que de ſon malheur, s'il eſt ſans impoſture,
Son Sceptre partagé reparera l'injure.

PHILOCLE'E.

Ces nobles ſentimens ſont d'illuſtres témoins,
Qu'un cœur ſi relevé ne méritoit pas moins,
Que ſeul de Philoxene il peut remplir la place.
Mais de quel œil, Seigneur, a-t-il vû ſa diſgrace?

LE ROI.

D'abord à cette atteinte & confus & ſurpris,
Un obſcur & fier trouble a frapé ſes eſprits,
Mais ſoudain ſa vertu dans ſon cœur redoublée,
S'en eſt fait voir émûë, & non pas accablée,
Et dans cette grande ame aucun lâche tranſport
N'a paru mériter la honte de ſon ſort.

PHILOCLE'E.

Si je plains ſon malheur, j'admire ſa conſtance.

LE ROI.

Vous en pouvez juger, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

LE ROI, PHILOXENE, PHILOCLE'E, ANAXARIS, HESIONE.

LE ROI.

EH bien, ne trouvez-vous aucun lieu de douter
De ce qu'à Cléophis vous oyez imputer?

PHILOCLE'E.

Seigneur, le Ciel est juste, & je dois sans murmure
Abandonner un rang que m'acquit l'imposture;
Tout ce que je rappelle en mon esprit confus
Ne m'en fait que mieux voir le criminel abus.
Ces tendres sentimens dont le Roi, dont la Reine
N'ont jamais honoré le triste Philoxene,
Au Prince Alcidamas accordés tant de fois,
Etoient de la Nature une secrete voix,
Et dans ce que pour moi Cléophis a sû faire,
Je voi paroître enfin toute l'ardeur d'un Pere,
Qui prenant sur mon cœur un empire permis,
Le presse de se rendre, & lui demande un Fils.

LE ROI.

Que je vous tiens heureux dans ce malheur extrême
De vous pouvoir si bien répondre de vous même,
Que sans peine on vous voye, en de si rudes coups,
Contraindre votre sort à dépendre de vous!

PHILOXENE.

Quoi! par l'accablement d'une ame lâche & basse
L'on me verroit, Seigneur, mériter ma disgrace,
Et cedant au revers qui desabuse un Roi,
J'aiderois au Destin à triompher de moi?
Non, non, à quelque excès que son caprice monte,
Il m'ôte un rang bien haut, mais je le pers sans honte;
Et cet abaissement arrivé par hazard
N'est qu'une foible injure où je n'ai point de part.
Qu'avons-nous mérité lorsque le Ciel nous donne,
Par le seul droit du sang, l'espoir d'une Couronne,
Et que ce privilege autorisé des Dieux
Nous place dans un Trône où furent nos Ayeux?
Comme ce n'est l'effet que d'un bonheur insigne,
La chûte en est sans tache à qui n'en est point digne,

Et

Et le Ciel ne peut rien qui nous force à rougir.
Quand notre lâcheté ne le fait point agir.
Le Roi de son erreur voit la preuve certaine;
Pour n'être plus son Fils, suis-je moins Philoxene,
Et le dehors sujet aux derniers accidens
Peut-il mêler quelque ombre à l'éclat du dedans?
Si toûjours la grandeur & d'ame & de courage
Fut d'un illustre sang le precieux partage,
C'est beaucoup d'avoir sû la posseder au point,
D'avoir été cru Prince, & de ne l'être point.
Au moins ai-je ce bien qu'il m'est permis de croire
Qu'à ma seule vertu je dois toute ma gloire,
Et qu'à lui consacrer & mes soins & mes jours,
Mon cœur n'avoit besoin d'aucun autre secours.

PHILOCLE'E.

Ainsi sur vous le sort exerce en vain sa haine.

LE ROI.

Demeurez donc toûjours ce même Philoxene,
Et de nos Factieux poussant l'audace à bout,
Attendez tout d'un Roi qui veut vous devoir tout.
Prenez auprès du Trône une si haute place,
Que l'envie...

PHILOXENE.

Ah! Seigneur, épargnez-moi de grace,
Et songez que ce n'est que d'un cœur abatu
Qu'on doit par ces motifs exciter la vertu.
Si j'ose toutefois, en faveur de ma flame,
Permettre à mes desirs de vous ouvrir mon ame,
Je vous demanderai que pour donner sa foi,
Berenice à son choix ait l'aveu de son Roi,
Et que ne s'engageant par respect ni par crainte,
Son cœur puisse aujourd'hui s'expliquer sans contrain-(te.

ANAXARIS.

Seigneur, si mon espoir fait l'obstacle du sien,
Je cede sans murmure, & ne demande rien.

LE ROI.

Quand le sort vous trahit, le Ciel vous est propice.
Un Rival genereux vous cede Berenice;
Et puisque la Lydie abandonne à vos vœux
La poursuite d'un bien qui vous peut rendre heureux,
S'il vous est encor cher, je veux sans plus attendre

Que l'hymen...

PHILOXENE.

Ah, c'est plus que je n'ose prétendre,
Et je n'ai point, Seigneur, assez de lâcheté
Pour vouloir abuser de votre autorité.
A quoi qu'en ma faveur votre bonté s'engage,
Il faut à Berenice en faire un pur hommage.
Souffrez le moi, Seigneur, & qu'un pressant devoir
De ma flame à ses pieds aille mettre l'espoir.
Aussi bien ma vertu, quelque effort qu'elle fasse,
Ne peut se dérober à toute ma disgrace,
S'il est vrai que l'amour n'ait laissé voir en moi
Que le trompeur éclat qui suit le Fils d'un Roi.

SCENE VII.

LE ROI, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HESIONE.

LE ROI *à Philoclée.*

CEt hymen parmi nous arrêtant Philoxene,
Affermit un Etat qui vous doit voir sa Reine;
Mais pour combler ma joye, il est juste, ma Sœur,
Qu'enfin vous me donniez un digne Successeur.
Si nous voyons la Paix suivre notre victoire,
Les soins d'Anaxaris en partagent la gloire,
Et je ne doute pas qu'avec joye aujourd'hui
Votre choix ne s'apprête à m'acquitter vers lui.

PHILOCLÉE.

Seigneur...

LE ROI.

L'aveugle instinct d'une ardeur peu commune
Me fit à Berenice immoler sa fortune,
Son respect le souffrit, & par là je le voi
Le plus digne en effet de regner après moi.

ANAXARIS.

Ah, Seigneur....

LE ROI.

Cet effort de ton obeïssance
Est encore au dessus de ma reconnoissance.
Va, flate ton espoir du Trône où tu me vois,
Ma Sœur m'estime trop pour balancer son choix.

ANA-

ANAXARIS *à Philoclée.*

Madame, si jamais...

PHILOCLE'E.

Suivez le Roi, de grace,
Jusqu'ici dans mon cœur l'amour n'a point eu place,
Mais soit qu'il puisse aimer, ou qu'il s'ose trahir,
Ce vous doit être assez que je sache obéir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILOXENE, CLITIE.

BERENICE.

QUoi, ma flame, peut-être à s'expliquer trop prompte,
D'un si sensible outrage a mérité la honte,
Et d'un fatal revers l'indispensable loi
Vous souffre une vertu dont vous doutez en moi!
Est-ce ainsi qu'en m'aimant vous m'avez dû connoître?

PHILOXENE.

Mon trouble est assez grand sans chercher à l'accroître,
Et ce reproche injuste accable un malheureux
Qui craint d'être crû lâche étant trop généreux.
Au moins dans ce revers à mes voeux si contraire
Ne jugez pas si mal de ce que j'ai dû faire.
Du sort le plus cruel je me vois combatu,
Pour en parer l'assaut je n'ai que ma vertu,
Et dans ce dur combat où mon ame étonnée
A ses seules clartés craint d'être abandonnée,
Est-ce trop peu répondre à ce que je vous doi
Que de vous faire arbitre entre le Sort & moi?

BERENICE.

Oui, puisque les grands cœurs jugeant par eux d'un au-
Vous avez dû regler ma vertu sur la vôtre, (tre,
Et ne me croire pas si facile à changer,
Que du parti du Sort je pûsse me ranger.
En vous ôtant un Sceptre il vous fait injustice,

Mais je le connois trop pour m'en rendre complice,
Et souffrir qu'on impute à mon cœur enflamé,
Que sans l'espoir du Trône il n'auroit pas aimé.
Non, non, ces faux brillans d'une grandeur pompeuse
N'éblouïssent jamais une ame genereuse;
Et de ce vain éclat le fastueux dehors
Employe à l'ébranler d'inutiles efforts.
Comme elle en tient l'appas suspect de perfidie,
Elle ne resout rien qu'elle ne s'étudie,
Et que de sa vertu l'interêt scrupuleux
Ne lui semble en secret justifier ses vœux.
Par-là vous pouvez voir si mon amour sans peine
A su du Prince en vous separer Philoxene,
Et si jamais le Prince eût engagé ma foi
S'il n'eût eu Philoxene à répondre pour soi.
C'est lui seul que j'aimai, c'est encor lui que j'aime.
Si malgré sa disgrace il est toûjours lui-même,
Et si bravant du Sort l'indigne trahison,
Son grand cœur lui suffit à s'en faire raison.

PHILOXENE.

Quoi! d'un amour si cher, vous lui souffrez de croire
Qu'au Prince de Lydie il doit si peu la gloire,
Que lorsque son destin le rend à Cleophis
Vous avoüez sans peine un Amant dans son Fils?

BERENICE.

Si d'un bas sentiment j'étois assez pressée,
Pour croire en cet aveu ma gloire interessée,
Sans doute on auroit lieu de juger qu'aujourd'hui
Son abaissement seul me rend digne de lui,
Et qu'avant son malheur l'éclat de sa naissance
D'aucun mérite en moi ne souffroit la balance.
Est-ce à quoi Philoxene oseroit consentir?

PHILOXENE.

Non, Madame, un beau feu ne se peut démentir,
Et quand les doux transports qu'en nos cœurs il excite
S'y trouvent appuyés d'un rare & plein mérite,
Tout le faste des Rois ne peut rien étaler
Qu'avec cet avantage il ne puisse égaler.

BERENICE.

C'est aussi par lui seul que l'ardeur qui vous presse
S'attira de mon cœur la premiere tendresse.

Je

Je vous l'ai déja dit, qu'un Amant couronné
Ne m'en fit point souffrir l'effort passionné,
Et qu'éloignant de vous la grandeur Souveraine
Je ne voulus y voir que le seul Philoxene.
Mais enfin aujourd'hui, si j'ose m'emporter,
Vous en êtes indigne en ayant pû douter.

PHILOXENE.

Je l'avouërai; j'ai tort de l'avoir fait paroître.
Votre amour jusqu'ici s'est fait assez connoître,
Et j'en garde, Madame, un souvenir trop cher
Pour ceder au soupçon où je semble pancher.
Mais pardonnez au mien, dans un sort peu propice,
De ce doute affecté l'innocent artifice.
L'avantage d'un Trône où je vous croyois voir,
Flatoit ma passion d'un glorieux espoir.
Mon ame à ce doux charme à peine s'abandonne
Que je n'ai plus pour vous ni Sceptre ni Couronne,
Vous demeurez Sujette, helas! quand je les perds,
Et pour me consoler d'un si rude revers,
Quoi que sûr d'être aimé lors qu'il m'ôte un Empire,
Est-ce trop de chercher à vous l'ouïr redire,
Et voi ceder par là dans ce funeste jour,
L'aigreur de la Fortune aux douceurs de l'Amour?

BERENICE.

Quoi que de ces douceurs le vôtre puisse croire,
N'en cherchez plus l'appas aux dépens de ma gloire,
Et songez que c'est faire un outrage à ma foi,
Que me laisser penser que vous doutiez de moi.
Dans votre abaissement si quelque appas vous flate,
C'est de voir que par lui tout mon amour éclate,
Et que quand la Phrygie ose s'en défier,
Le destin prenne soin de le justifier.
Jusqu'ici votre flame ardente, noble & pure,
D'un soupçon d'interêt m'a fait souffrir l'injure,
Mais je puis aujourd'hui faire voir à mon tour
Que l'amour ne veut point d'autre prix que l'amour.

PHILOXENE.

Trop heureux Philoxene! ah, Madame, de grace,
D'un vain emportement épargnez moi l'audace,
Et par tant de bontés dont je reste confus,
Cessez d'enfler un cœur qui ne se connoit plus.

En vain d'un peu d'orgueil il tâche à se défendre
Quand de votre vertu l'éclat le vient surprendre,
Et qu'il est convaincu par un charme si doux,
Qu'il faut tout mériter pour être aimé de vous.
Je le suis, je le sai; jugez dans cette gloire
Ce que ma vanité m'autorise de croire,
Et sur quels sentimens, quoi qu'au dessus de moi,
Pour vous faire justice, elle soûtient ma foi.

BERENICE.

Malgré le Sort jaloux vous conserver la mienne,
C'est ne vous rien donner qui ne vous appartienne;
Mais enfin pour ôter tout scrupule à mon feu,
De nouveau de mon Pere obtenez-en l'aveu.
Quoi que son ordre seul vous ait ouvert mon ame,
Mille soins empressés à soûtenir ma flame,
Quand je n'attendois rien de votre passion,
Me l'ont rendu suspect de quelque ambition,
Et j'en crains les effets après votre disgrace.

PHILOXENE.

Ne me déguisez rien de tout ce qui se passe.
Sans doute son conseil vous porte à me trahir,
Et votre devoir tremble à ne pas obeïr?

BERENICE.

Ah, c'est un peu trop loin pousser la défiance.
Antaleon au Fort le tient en conférence,
Où loin que sa rigueur étonne mon devoir,
De votre chûte encor il n'a pû rien savoir.
Mais l'ardeur dont je sens l'heureuse & douce atteinte,
Vous fait voir ma tendresse en vous montrant ma crainte,
Et l'obstacle d'un Pere à vos yeux exposé
N'en est qu'un prompt effet que l'amour a causé.

PHILOXENE.

Puis qu'il ignore encor ce que je me vois être...

BERENICE.

Je me retire, adieu, je croi le voir paroître,
Et l'espoir qui vous flate après l'aveu du Roi,
Ne se doit pas d'abord expliquer devant moi.
Il est mieux sans témoins que votre flame agisse.

SCENE II.

PHILOXENE, ARAXE.

ARAXE.

QUoi, Seigneur, ma présence a chassé Berenice?
En craint-elle un obstacle à ces doux entretiens?
Où vos vœux tant de fois ont mérité les siens?

PHILOXENE.

Plût au Ciel que toûjours Araxe m'en crût digne!

ARAXE.

Vous faites un souhait dont ma vertu s'indigne,
Et mon zele pour vous la devroit garantir
De l'injuste soupçon d'un lâche repentir.

PHILOXENE.

Mon amour est timide, & craint d'en trop attendre.

ARAXE.

Ce zele est toûjours ferme, & peut tout entreprendre.

PHILOXENE.

Un revers imprévû peut le voir chanceler.

ARAXE.

Il n'en est point, Seigneur, qui le pût ébranler.

PHILOXENE.

Si toute la Lydie ordonnoit ma disgrace?

ARAXE.

Sans en craindre l'effet j'en verrois la menace.

PHILOXENE.

Mais si d'un noir destin l'implacable rigueur
Par la perte d'un Trône achevoit mon malheur?
Si le Roi, si l'Etat....

ARAXE.

Perdez Septre, Couronne,
Les Dieux étant pour vous, il n'est rien qui m'étonne,
Que le Sort à son gré cherche à vous éprouver,
Quoi qu'il ose aujourd'hui, j'ai dequoi le braver,
Et vous devez enfin connoître par ma joye
Le surprénant bonheur que le Ciel vous envoye.

PHILOXENE.

Quel bonheur?

ARAXE.

Il est tel qu'on n'eût osé prévoir

Qu'à vos vœux sa justice en pût souffrir l'espoir.

PHILOXENE.

Ce discours est obscur, faites qu'il s'éclaircisse.

ARAXE *lui donnant un billet.*

En croirez-vous, Seigneur, ce billet de Phenice?

PHILOXENE.

Phenice, dites-vous? quoi, celle à qui le Roi,
Avant qu'il fût au Trône, avoit donné sa foi,
Et dont l'hymen à peine autorisoit la flame,
Que gagnant un Empire, il perdit une Femme?

ARAXE.

Oui, cette Infortunée entre tous ses Sujets
Qu'Antaleon trois ans tint captive au Palais,
Et qui Femme du Roi, sans se voir jamais Reine,
Finit dans sa prison & sa vie & sa peine.

PHILOXENE *lit.*

Ne craignez plus enfin le nom d'Usurpateur.
La mort du jeune Atis vous acquiert la Phrygie.
Le bruit qui le fait vivre est un bruit imposteur,
Puisque par un naufrage il a perdu la vie.

Araxe en est témoin, ce fidelle Sujet,
Qui vous l'est d'autant plus, qu'il feint d'être infidelle,
Et qui pour mieux détruire un coupable projet,
Du traitre Antaleon suit le parti rebelle.

Jugez de mon malheur sans son heureux secours,
Quand je me connus grosse aussi tôt que captive,
Son soin d'un fruit si cher a conservé les jours,
Et vous garde un tresor dont son malheur le prive.

Sa Femme en même jour accouchant d'un Fils mort,
Pour sienne aux yeux de tous prit ma Fille naissante,
Et sans qu'Antaleon en connoisse le sort,
Comme Fille d'Araxe il la souffre vivante.

Je meurs après trois ans de prison & d'ennui,
Et laisse entre ses mains ce billet pour indice.
Par lui l'Etat saura qu'il s'est fait son appui,
Que sa Fille est la vôtre, & son nom Berenice.

PHENICE.

Et

Et son nom, Berenice? Ah! que m'apprenez-vous?

ARAXE.

Que le Ciel vous prepare un destin assez doux,
Et qu'ôtant tout obstacle à l'amour qui vous presse,
Il montre en Berenice une illustre Princesse,
Mais quoi! dans un bonheur qui comble vos desirs
Il semble qu'en secret vous poussiez des soûpirs?
Est-ce que votre amour ne souffre qu'avec peine,
Que sans lui Berenice ait le titre de Reine,
Et que sa pureté se doive soupçonner,
Lorsque d'elle il reçoit ce qu'il croyoit donner?

PHILOXENE.

Que sa Fille est la vôtre, & son nom, Berenice!
Dieux! mais jamais le Roi n'eût d'enfans de Phenice.

ARAXE.

Il ne l'a jamais su du moins; & jusqu'ici
Ce secret à garder a fait tout mon souci.
Mais, Seigneur, si votre ame en veut être éclaircie,
Souffrez-moi le recit des troubles de Phrygie,
Lorsque le jeune Atis, dès l'âge de six mois,
Par le droit de naissance y dispensa ses lois.

PHILOXENE.

Je sai que votre Roi, qui n'étoit que Learque,
Fut élû pour Tuteur à ce jeune Monarque,
Et qu'heritier d'un Trône à son zele commis,
Il eût à soûtenir de puissans Ennemis,
Que l'Armée, au sortir d'une entiere victoire,
Par sa rebellion en obscurcit la gloire,
Et lasse d'obeïr aux ordres d'un Enfant,
Aima mieux pour son Maître un Prince triomphant;
Que de ce titre en vain s'étant voulu défendre,
Learque incontinent fut contraint de le prendre,
Lors que declaré traître & criminel d'Etat,
Il vit qu'Antaleon le forçoit au combat,
Et que dans la fureur de cette âpre tempête
Il falloit, ou se perdre, ou couronner sa tête;
Que quoi qu'apparemment sa femme entre vos mains
Lui pût servir d'obstacle à d'injustes desseins,
Dans ces confusions craignant pour votre Maître,
Avec le jeune Atis vous fûtes disparoitre,
Et cherchant à le mettre en lieu de sûreté,

Vous vîtes dans les flots son sort précipité ;
Mais je ne comprens point par quel secret mystere
Berenice vingt ans a mal connu son Pere.

ARAXE.

Helas! mon zele seul par un trop prompt effroi
Perdit le jeune Atis, cet Enfant déja Roi,
Et pour mettre ses jours à l'abri de l'orage,
Je les précipitai dans un cruel naufrage.
Notre Vaisseau brisé fut englouti des flots,
D'où poussé par hazard aux rives de Lesbos,
Sans savoir quel secours m'avoit sauvé la vie,
Le cœur outré d'ennuis, je repasse en Phrygie,
Où fort du nom d'Atis contre le nouveau Roi,
Celui d'Antaleon jettoit par tout l'effroi.
Ce fut en ce temps-là qu'apprenant le naufrage,
Qui du Trône à Learque assûroit l'avantage,
Ce cœur ambitieux ne sût plus me cacher
Que l'éclat de ce Trône avoit su le toucher;
Que feignant qu'en lieu sûr le jeune Atis respire,
Je m'acquerrois un titre à partager l'Empire,
Et qu'il étoit permis, sans blesser son honneur,
D'en usurper les droits sur un Usurpateur.
Le voyant trop puissant, voyant dans Apamée
Phenice avec ma Femme au Palais enfermée,
Je crus qu'il valoit mieux, pour bien servir mon Roi,
Le laisser quelque tems en doute de ma foi.
Je dissimulai donc une mort trop certaine,
Atis fut crû vivant, excepté de la Reine,
A qui de mes desseins ne déguisant plus rien,
Mon secret confié, je méritai le sien.
De cette déplorable & captive Princesse,
Jugez avec quel soin je cachai la grossesse,
Sachant qu'Antaleon, dans la soif de regner,
Pour en perdre le fruit n'eût pû rien épargner.
Par ce billet, Seigneur, vous avez su le reste,
Notre échange suivi d'un malheur trop funeste,
Puisqu'on sait que ma Femme étant morte d'abord,
Deux ans après, la Reine éprouva même sort.
Je ne vous parle point de mes secretes brigues,
Qui contre Antaleon formant de sourdes ligues,
Me mirent en état, après quatre ans d'appui,

De

De m'oser pour le Roi declarer contre lui.
Vous savez que d'Atis la perte declarée
Rendit des plus mutins la défaite assûrée,
Et que dans Apamée, avecque peu d'effort,
Par ce bruit répandu je me vis le plus fort;
Qu'Antaleon contraint de quitter la Phrygie
Nous a brouillés quinze ans avecque la Mysie,
Qu'il l'arma contre nous, & que sa prise enfin
Par vous seul aujourd'hui nous soûmet son destin.

PHILOXENE.

Mais pendant ces quinze ans, par quel trait de prudence
De Berenice au Roi déguiser la naissance?

ARAXE.

N'ayant plus ce billet quand je pûs voir le Roi,
Mon rapport auroit-il mérité quelque foi?
Tandis que j'appaisois quelques mutineries,
Je le perdis, Seigneur, avec mes pierreries,
Qu'au château d'Apamée on me sût enlever
Avant qu'en cette place on le vit arriver;
Et comme enfin ce Prince, en quittant la Princesse,
Avoit aussi bien qu'elle ignoré sa grossesse,
N'eût-il pas présumé que l'espoir de son rang
Eût fait à mon orgueil desavouër mon sang,
Et que l'ambition séduisant la Nature,
Pour couronner ma Fille, eût admis l'imposture?
J'allois m'ouvrir pourtant d'un secret trop caché,
Quand d'un juste remords Antaleon touché,
Maître de ce billet qu'on m'avoit pû surprendre,
Avant que d'expirer, a voulu me le rendre.

PHILOXENE.

Je vous le rends moi-même; allez, Araxe, enfin,
Allez de Berenice éclaircir le destin.
Elle est digne du Trône où ce revers l'appelle;
Courez porter au Roi cette heureuse nouvelle.
C'est trop lui dérober...

SCENE III.

PHILOCLE'E, PHILOXENE, ARAXE, HESIONE.

PHILOCLE'E.

ENfin l'aveu du Roi
D'un succès assez doux doit flater votre foi.
Vous semblez soûpirer? se pourroit-il bien faire
Qu'Araxe à vos desirs voulût être contraire,
Et que de votre flame il condamnât l'effort,
Quand il voit la Lydie abaisser votre sort?

PHILOXENE.

Au contraire, Madame, il m'est trop favorable,
Il surpasse mes vœux, & c'est ce qui m'accable.

PHILOCLE'E.

S'il eût pû se lasser d'en soûtenir l'espoir,
Je vous aurois offert ce que j'ai de pouvoir,
Et n'aurois refusé ni mes soins ni ma peine.

ARAXE.

Ah, Madame, épargnez l'illustre Philoxene.
Quoi qu'ose la Lydie, ou qu'elle ait pû tenter,
Un Heros tel que lui n'a rien à redouter,
Et toûjours sa vertu dans le plus fort orage
Répond à son grand cœur du destin qui l'outrage.

PHILOCLE'E.

Je sai que la vertu par un secret effort
Rend toûjours un grand cœur arbitre de son sort,
Que c'est sans s'abaisser qu'il quitte une Couronne;
Mais il est peu d'Amis que sa chûte n'étonne,
Et lors qu'on perd un Trône où l'on crût s'élever,
Il faut bien du mérite à se les conserver.

PHILOXENE.

Quand par ces sentimens d'une ame trop commune
Sans peser le mérite ils suivent la fortune,
Le malheur, qui leur rend le changement permis,
Nous ôte des flateurs, & non pas des Amis.

PHILOCLE'E.

Vous exigeriez d'eux une ardeur bien parfaite!

PHI-

PHILOXENE.

Je les demande tels que je vous les ſouhaite.

PHILOCLE'E.

La grandeur les attire, & lorsqu'on en joüit...

PHILOXENE.

C'eſt le malheur des Rois qu'un faux zele éblouït,
Et qui ne cherchent point, dans l'encens qu'on leur donne,
Quelle part leur mérite en doit à leur Couronne.

PHILOCLE'E.

Pour pénétrer ce zele il faudroit de bons yeux.

PHILOXENE.

Ils le penetreroient s'ils ſe connoiſſoient mieux.
Mais le moyen qu'un Roi ſe puiſſe bien connoître
S'il voit plus ce qu'il eſt que ce qu'il devroit être?

PHILOCLE'E.

Le Ciel pour le conduire en ces obſcurités
Aime à lui prodiguer ſes plus vives clartés,
Et loin qu'à ce qu'il peut il le laiſſe ſeduire,
Dès qu'il le place au Trône, il prend ſoin de l'inſtruire.

PHILOXENE.

Souvent un faux pouvoir ſous ſon nom ſe prévaut
Du reſpect que l'on a pour ces leçons d'en haut,
Et la crainte d'un rang que vange le tonnerre,
Fait imputer au Ciel ce qui vient de la terre.

PHILOCLE'E.

Si ſon ordre eût ſoûmis la Lydie à ſes loix
Vous auriez effacé la ſplendeur de ſes Rois;
Mais je vous tiens heureux de ceder ſans foibleſſe
A ce revers indigne où chacun s'intereſſe,
Et de trouver Araxe auſſi zelé pour vous,
Que ſi vous éprouviez le deſtin le plus doux.
Le Roi pour votre amour craignoit ſa reſiſtance,
Mais je vai l'aſſûrer de ſon obeïſſance,
Et que dans Philoxene ayant fait choix d'un Fils,
Il n'y dédaigne pas le ſang de Cléophis.

Par un respect de Fille aux bontés de mon Roi.
Mais après vos bienfaits versés en abondance,
J'imputois cet effet à ma reconnoissance,
Et mon cœur, que par-là mon destin abusoit,
Pensoit l'entendre mieux, plus il se déguisoit.

LE ROI.

O Phénice! o billet de la main la plus chere
Qui d'un Roi malheureux pût faire un heureux Pere!
Enfin vingt ans passés en troubles intestins
Nous ouvrent une voye à de meilleurs destins;
Nous voyons à l'Etat Berenice renduë.
Araxe, c'est à toi que la gloire en est duë,
Je lui donnai la vie, & ton zele à son tour
A su lui conserver & le Sceptre & le jour.

ARAXE.

Seigneur, par ce recit vous découvrez sans peine
Ce qui m'a fait tenter l'hymen de Philoxene.
Ce billet me manquant, il falloit faire effort
Pour porter vos Sujets à croire mon rapport,
Et je n'y pouvois mieux préparer la Phrygie,
Qu'en mettant Berenice au Trône de Lydie.
Alors, quel interêt m'auroit fait soupçonner
De confondre son sort pour la voir couronner,
Puisque Reine déja, cette lâche imposture,
M'en dérobant la gloire, eût trahi la Nature.

LE ROI.

Jamais avec plus d'heur un fidelle Sujet
Ne fit pour la Princesse un genereux projet,
Cet hymen l'assûroit d'une double Couronne,
La Justice du Ciel autrement en ordonne;
Mais de quelque bonheur qu'il semble me flater,
Pour bien goûter ma joie il faut trop l'acheter.
J'en sens, je le confesse, une secrette gêne,
Quand je voi que sa cause accable Philoxene,
Et que lui devant tout, l'interêt de l'Etat,
Pour me souffrir heureux, me force d'être ingrat.
En vain, ma Fille, en vain ton amour m'a su plaire,
Qui put tout comme Roi ne peut rien comme Pere,
Et le droit qui me fit dispofer de ta foi,
Lorsque je te suis plus, semble être moins à moi.

BE-

BERENICE.

Seigneur, à cet amour j'ai souffert trop d'empire
Pour cacher ma foiblesse, ou m'en vouloir dédire,
Mais comme son effort par mon cœur combatu
Employa mon devoir pour gagner ma vertu,
Il saura bien encor en repousser les charmes
Quand ce même devoir lui fournira des armes,
Et si pour mon repos je ne puis l'étouffer,
Pour le bien de l'Etat j'en saurai triompher.

LE ROI.

Les Dieux me sont témoins avec quelle contrainte
Je porte à ton amour une si rude atteinte.
Philoxene en lui seul montre un brillant amas
De tout ce qu'on admire aux plus grands Potentats,
Et ta main, dont chacun va briguer la conquête,
Ne sauroit couronner une plus digne tête;
Mais comme un Etranger ne peut, suivant nos loix,
S'il n'est né dans le Trône, aspirer à ton choix,
Vouloir en sa faveur en violer l'usage,
C'est replonger l'Etat dans un nouvel orage,
Qui mettant aux Mutins les armes à la main,
Du plus puissant enfin peut faire un Souverain.

ARAXE.

Dans ce grand changement son malheur est à plaindre;
Mais ce n'est pas de lui que l'orage est à craindre.

LE ROI.

Qui pourroit l'exciter lorsque tout m'obeït?

ARAXE.

Anaxaris, Seigneur, que ce revers trahit,
Et qui dans ses desseins n'aura rien qui l'étonne,
S'il se voit arracher l'espoir d'une Couronne.

LE ROI.

Tu connois mal, Araxe, un cœur comme le sien.
Il est trop genereux pour entreprendre rien,
Et si l'ambition est ce qui l'inquiete,
Par l'hymen de ma Sœur elle est trop satisfaite.

ARAXE.

Le rang dont il l'assûre a toûjours un defaut,
Il est bien élevé, mais le Trône est plus haut.

LE ROI.

Qui fait naître en ton cœur ce soupçon qu'il déploye?

ARAXE.

Ce que vous avez vû qu'on a montré de joye,
Lorsque parmi le peuple on a sû qu'aujourd'hui
Vous portiez Philoclée à s'expliquer pour lui.
On voit depuis long-tems sa faveur confirmée
Disposer du Palais ainsi que de l'Armée.
Par là, dequoi qu'il ose il peut venir à bout,
Et pour regner, Seigneur, qui peut tout, ose tout.

LE ROI.

Le zele qui l'anime est plus pur qu'on ne pense;
Et s'il faut t'en donner une entiere assûrance,
Quoi qu'il m'eût avoué qu'il brûlât pour ma Sœur,
Apprens que son respect suspendit cette ardeur,
Et que m'en osant faire un noble sacrifice
Il s'offrit à mon choix d'épouser Berenice.
Voi par là si le Trône attire tous ses vœux.

BERENICE.

Ce genre de respect, Seigneur, est bien douteux:
Il savoit que mon cœur, fidelle à Philoxene,
Rendoit par mes refus sa déference vaine,
Et sur mon interêt pouvant regler le sien,
A vous montrer son zele il ne hazardoit rien.
Ce n'est pas que je veuille imputer à sa flame
Qu'un téméraire orgueil l'ait fait naître en son ame,
Il aime Philoclée, & je dois présumer
Que l'on aime en effet quand on avouë aimer;
Mais si ce que je suis m'attiroit son hommage,
Permettez-moi, Seigneur, d'en repousser l'outrage,
Et de lui faire voir, comme Fille de Roi,
Qu'un lâche ambitieux est indigne de moi.

LE ROI.

Va, ne crains rien d'un Pere, & d'un Pere qui t'aime.
Tu te dois à l'Etat, je te rens à toi-même,
Et quelque appas pour toi que Philoxene ait eu,
J'abandonne ton cœur à ta propre vertu.
Mais c'est trop differer à te faire connoître,
Il faut enfin te rendre à ce que tu dois être.
Viens, Araxe; il est bon dans un succès pareil,
Pour plus de sûreté, d'assembler mon Conseil.
Ce billet de son sort fait la preuve infaillible;
Sans doute qu'à ma Sœur le coup sera sensible,

Mais

Mais quand Anaxaris se voudroit emporter,
Elle a trop de vertu pour n'y pas resister.

SCENE II.

BERENICE, CLITIE.

CLITIE.

ENfin, malgré l'espoir dont chacun d'eux se flate,
Vous allez triompher d'une fortune ingrate;
En vain l'éclat d'un Sceptre aura su les toucher.

BERENICE.

Quel triomphe, Clitie, & qu'il me coûte cher!

CLITIE.

La gloire que sur vous le Ciel aime à reprendre
Est un bien que vos vœux n'eussent osé prétendre,
Il est vrai que par-là votre amour est trahi.

BERENICE.

Tu me flatois tantôt de n'avoir qu'obeï.
Que n'est-il vrai, Clitie, & que n'ose ma flame
Remettre à mon devoir l'empire de mon ame!
Je l'avouë, il s'étonne, & mon cœur interdit
Se dérobe lui-même aux loix qu'il se prescrit.
Ma Vertu tâche en vain d'agir en Souveraine,
Elle est foible, elle tremble au nom de Philoxene.
Je sai que pour ma gloire il faut ne le plus voir;
Je cherche à m'y resoudre, & crains de le vouloir,
Et de mes vœux confus la triste inquiétude
Voit par tout de la honte, ou de l'ingratitude.
O Philoxene, ô nom qui n'a fait jusqu'ici...

CLITIE.

Songez de grace à vous, Madame, le voici.

SCENE III.

PHILOXENE, BERENICE, CLITIE.

PHILOXENE.

QUoi que le Ciel s'efforce à troubler ma constance,
Madame, avant qu'ici je rompe le silence,
Souffrez que dans vos yeux je tâche à remarquer
Comment avecque vous je me dois expliquer.

Dans

Dans l'excès surprenant du bien qu'il vous envoye,
Faut-il vous témoigner ma douleur ou ma joye ?
Si sur moi l'une & l'autre, agit également,
L'une & l'autre peut-être est digne d'un Amant.
Pardonnez-moi ce nom, dont l'indiscrete audace
Pour forcer mon respect se sert de ma disgrace,
Et lui fait présumer qu'elle se doit souffrir
A qui pour tout espoir n'aspire qu'à mourir.

BERENICE.

Ce n'est donc pas assez de l'ennui qui me presse,
Vous voulez triompher encor de ma foiblesse,
Et voir de mon devoir les efforts impuissans
Abandonner mon ame au trouble de mes sens.
Eh bien, pour vous souffrir ce funeste avantage,
J'avouerai que le Sort en m'élevant m'outrage,
Et qu'à quoi que m'oblige un si grand changement,
Philoxene à mon cœur plaira toûjours Amant.

PHILOXENE.

Ah, si ce cœur consent à l'aveu que vous faites,
Il est mal informé de tout ce que vous êtes,
Et sa tendresse encor l'interessant pour moi,
Oppose Berenice à la Fille du Roi.
Mais quand jaloux du rang où le Ciel vous fit naître,
Il aura bien compris ce qu'il commence d'être,
Et que se connoissant il se verra contraint
De rejetter l'ardeur dont il s'avouë atteint,
Plus à l'en dégager vous trouverez de peine,
Plus d'un œil indigné vous verrez Philoxene,
Et vangerez sur lui par un juste courroux
L'attentat innocent qu'il aura fait sur vous.

BERENICE.

Moi, je voudrois éteindre une si pure flame?
La bannir de mon cœur?

PHILOXENE.

Vous le devez, Madame,
Et par ce grand triomphe aujourd'hui témoigner,
Que qui se vainc soi-même est digne de regner.

BERENICE.

Ta vertu te seduit, mais quoi qu'elle ose croire,
La pourrois-tu souffrir cette injuste victoire,
Et quel qu'en soit l'éclat, s'il m'y faut aspirer,

Dois-

Dois-tu m'en avertir quand je veux l'ignorer?

PHILOXENE.

Votre foi par Ataxe à mes vœux engagée
Combat pour moi sans doute, & vous tient partagée,
Mais comme un sort nouveau veut un cœur different,
Mon amour la reçût, mon respect vous la rend.

BERENICE.

Si pour y renoncer ta force est assez grande,
Attens du moins, cruel, que je te le demande,
Et te voyant du Ciel injustement trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.

PHILOXENE.

Quoi qu'il veuille ordonner pour augmenter ma peine,
Je doute si je puis mériter votre haine;
Mais enfin je sai trop qu'après ce triste jour
C'est un crime pour moi de garder votre amour.

BERENICE.

Quoi, faut-il que je croye une indigne apparence?
Veux-tu cesser d'aimer quand tu perds l'esperance,
Et par un sentiment trop éloigné du mien,
Ton amour tremble-t-il à ne pretendre rien?
Soûtiens plus noblement le revers qui l'accable,
Demeure infortuné sans te rendre coupable.
Le destin a pour toi la derniere rigueur,
Mais ce n'est pas assez pour retirer ton cœur.
Et le manque d'espoir qui rend ta flame à plaindre,
Ne te donne pas droit de chercher à l'éteindre.
Si d'abord en m'aimant tu parus genereux,
Ose m'aimer encor pour vivre malheureux.
Cette double disgrace à qui ta Raison cede,
Ne trouve dans la mort qu'un indigne remede.
N'en cherche point la honte, & loin d'y recourir,
Tâche à me disputer la gloire de souffrir.
La victoire en ce point doit sur toi m'être acquise
Que la plainte à tes maux sera du moins permise,
Et qu'un cruel devoir contraignant mes desirs,
Me va faire en secret devorer mes soûpirs.

PHILOXENE.

Ah, Madame, c'est trop; ma douleur est forcée
De vous laisser paroître une ame interessée,
Qui pressant sur la vôtre un rigoureux effort,

Ne vous le conseilloit que pour hâter ma mort.
Oui, j'avois beau vouloir me montrer insensible,
Si vous m'eussiez pû croire elle étoit infaillible,
Et par sa promptitude elle m'eût délivré
De l'affreux desespoir d'avoir trop esperé.
Helas! à quels malheurs ma fortune est en bute!
Vous ne vous élevez qu'au moment de ma chûte.
Princesse un peu plûtôt, Princesse un peu plus tard,
J'étois heureux sans crime encor que par hazard.
Le Sort pour vous placer où vous n'osiez prétendre,
Choisit l'instant fatal qu'il me force à descendre;
Après vingt ans de haine il calme son courroux,
Vous en étiez indigne, & je le suis de vous.

BERENICE.

Au moins en te plaignant ne me fais point d'outrage.
Je change de fortune & non pas de courage,
Et tu ne saurois être en ce commun malheur
Digne de mes soûpirs sans l'être de mon cœur.

PHILOXENE.

Ah, qu'ils sont doux au mien, quelques maux qu'il endure,
Ces précieux témoins d'une ardeur toute pure!
Mais las! puis-je sans crime en goûter les appas?
Je me voi malheureux si vous ne l'êtes pas,
Et tel est le destin qui nous perd l'un & l'autre,
Que mon plus grand bonheur est de troubler le vôtre.

BERENICE.

Sois sûr, si mes ennuis soulagent ton malheur,
Que mon dernier soûpir marquera ma douleur.
Je sai qu'après deux ans d'un aveugle service
Borner là ton espoir c'est peu pour Berenice,
Mais à jetter les yeux sur ce que je me doi,
C'est peut-être beaucoup pour la Fille d'un Roi.

PHILOXENE.

O constance! ô vertu qui plus elle redouble...

BERENICE.

Aux yeux d'Anaxaris il faut cacher mon trouble.
Adieu; souffre, aime, & croi qu'en un si beau dessein,
Mon cœur te vange assez du refus de ma main.

SCENE IV.

PHILOXENE, ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Mon abord est suivi d'une étrange disgrace,
S'il porte Berenice à me quitter la place.

PHILOXENE.

Avant que de vous voir son dessein étoit pris.

ANAXARIS.

Je ne demande point si ses vœux sont remplis,
Le Ciel lui donne lieu d'être assez satisfaite.

PHILOXENE.

Plus qu'on ne croit peut-être, & que l'on ne souhaite.

ANAXARIS.

Quoi! de votre bonheur se montre-t-on jaloux?

PHILOXENE.

La crainte suit l'amour, jugez de moi par vous.

ANAXARIS.

Pour faire que la mienne heureusement finisse,
Puis-je de votre zele attendre un bon office?

PHILOXENE.

Dans l'heur de vous servir je trouve un doux emploi.

ANAXARIS.

Vous agirez pour vous en travaillant pour moi.
Le Roi pour votre hymen a choisi la journée
Qui doit voir la Princesse en pompe couronnée,
Et prevenant des vœux qui craignoient d'éclater,
De l'espoir de sa main il daigne me flater.
Philoclée y répond avec assez d'estime,
Le choix lui semble juste, & l'espoir légitime;
Mais pour y consentir elle veut s'assûrer
De la sincere foi que j'ai sû lui jurer,
Et pouvoir se répondre, avant qu'elle s'engage,
Qu'à son mérite seul je rens un libre hommage.
Vous, à qui de mon cœur le secret est connu,
Chassez du sien l'abus dont il est prévenu.
Assûrez-la pour moi que jamais dans une ame
L'amour ne repandit une si pure flame,
Que son Sceptre n'a rien qui me puisse charmer,
Qu'elle ne doit qu'à soi ce qui la fait aimer,

Et qu'à mes yeux enfin d'elle seule estimable,
Elle seroit sans Trône également aimable.

PHILOXENE.

Que vous êtes heureux d'avoir ces sentimens!

ANAXARIS.

La vertu les inspire au cœur des vrais Amans.

PHILOXENE.

L'usage en est fâcheux.

ANAXARIS.

La gloire en est plus grande.
Mais obtiendrai-je enfin ce que je vous demande?
Lui peindrez-vous ma flame en fidelle témoin?

PHILOXENE.

Sans mon foible secours le Ciel en a pris soin,
Il l'a mise en état de n'avoir rien à craindre.

ANAXARIS.

Est-ce que la Princesse a pris plaisir à feindre,
Et montre un faux scrupule afin de m'etonner?

PHILOXENE.

Non, mais elle n'a plus de Courronne à donner.

ANAXARIS.

Plus de Couronne! ah Ciel! que me fait-on entendre?

PHILOXENE.

Qu'aujourd'hui Berenice y peut seule prétendre.
Qu'elle est Fille du Roi. Vous changez de couleur!
Philoclée est sans doute à plaindre en son malheur,
Mais ce doit être au moins un doux charme pour elle,
Qu'il lui demeure encor un Amant si fidelle.
L'amour a quelquefois des momens précieux,
Je vous en laisse user.

Il sort.

ANAXARIS.

Ah Dieux, injustes Dieux!
Quoi? pour trop écouter une ardeur dereglée...

IPHITE.

La Princesse paroît, Seigneur.

ANAXARIS.

Qui?

IPHITE.

Philoclée.

ANAXARIS.

Ah! l'importun surcroît de peines & d'ennuis!
Pourrai-je me contraindre en l'état où je suis?

SCENE V.

PHILOCLE'E, ANAXARIS, IPHITE, HESIONE.

PHILOCLE'E.

Sans doute vous avez appris de Philoxene
Que du Ciel à mon tour je vai sentir la haine.
Il vient de vous quitter, & ce profond chagrin
Semble de ma disgrace accuser le destin.

ANAXARIS.

Quoi, Madame, il est vrai que son lâche caprice
Vous éloignant du Trône y place Berenice?

PHILOCLE'E.

C'est par l'ordre du Roi qu'Araxe m'a fait voir
Que je ne puis sans crime en conserver l'espoir.
Eh bien, puis qu'il le faut, cedons une Couronne.
Il semble qu'à ce mot ton courage s'étonne,
Il s'émeut, il chancelle, & se laisse accabler
D'un coup dont ma vertu dédaigne de trembler.
A ce desordre obscur dérobe enfin ton ame,
Et fais paroître...

ANAXARIS.

Helas, je suis Amant, Madame,
Et qui de mon amour concevroit le tourment,
Ne s'étonneroit pas de cet accablement.

PHILOCLE'E.

L'amour n'auroit pour toi qu'une honteuse flame,
Si sous les coups du Sort il abaissoit ton ame.
De sa seule disgrace il se doit alarmer,
Et c'est être suspect que vouloir trop aimer.

ANAXARIS.

Juste Ciel! je verrai dans mon amour extrême,
Qu'un indigne revers vous ôte un Diadème,
Et sentant plus que vous ce qu'il vous fait sentir,
J'aurai la lâcheté d'y pouvoir consentir?

PHILOCLE'E.

Et par où pretens-tu repousser la tempête?

Emploirai-je ton bras pour couronner ma tête,
Et veux-tu qu'essayant un rebelle attentat,
Plûtôt que de ceder, j'expose tout l'Etat?

ANAXARIS.

Ah! Madame, épargnez ce soupçon à ma gloire,
La maxime est injuste & la tache trop noire.
Mais vous voir accepter un changement si prompt,
Sans reprocher aux Dieux l'outrage qu'ils vous font...

PHILOCLÉE.

Le noble emportement que m'inspire ton zele!
Je fais voir un cœur bas si je ne les querelle,
Et je trahis ma gloire à n'oser mériter
La chute où leur rigueur me veut précipiter?
S'il est vrai que pour moi ton amour s'intéresse,
Aye assez de vertu pour suivre ma foiblesse,
Et pour bien signaler ta générosité,
Eleves-tu l'effort jusqu'à ma lâcheté?
Alors tu connoîtras qu'un cœur qui se possede,
Des plus rudes malheurs porte en soi le remede,
Et que d'un fier destin l'implacable courroux,
Jamais sans notre aveu ne triomphe de nous.

ANAXARIS.

J'aurois ces sentimens dans ma propre disgrace,
Mais l'amour....

PHILOCLÉE.

Cet amour un peu trop t'embarasse,
Mais je t'estime assez pour forcer mon devoir
A ne rien croire encor de ce qu'il me fait voir.
Tu m'as offert des vœux, le Roi les autorise,
A toute leur attente il me veut voir soûmise.
Incapable d'aimer ainsi que de haïr,
Le temps me fera voir si j'ai lieu d'obeïr.
C'est ce qui me console en perdant la Couronne,
Qu'il faut qu'à ce qu'elle est ton ame s'abandonne,
Et que de faux respects ne sauroient plus cacher,
Qui du Trône ou de moi t'a sû le plus toucher.
Adieu; cédant au Ciel qui veut que je m'abaisse,
Je vai de mon hommage assûrer la Princesse.
C'est à toi de juger si, quoi que Sœur de Roi,
Après ces lâchetés je suis digne de toi.

SCENE VI.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Où me vois-tu réduit, cher Iphite?

IPHITE.

A tout craindre,
Si vôtre ambition ne sait mieux se contraindre.

ANAXARIS.

Quoi! l'amour, cette ardente & fiere passion,
Aura pû se soûmettre à cette ambition,
Et je balancerois un autre sacrifice,
Quand j'en puis esperer le Trône & Berenice?
Otons à cet amour tout droit de s'indigner;
Qui ne l'épargna point ne doit rien épargner,
Perdons-nous, perdons tout, plûtôt qu'on nous soupçonne
De céder lâchement l'espoir d'une Couronne,
Et faisons triompher dans ce cœur combatu
Le crime entreprenant sur la molle vertu:
Pour gagner un Empire & s'en rendre le maître,
C'est être criminel qu'appréhender de l'être.
Osons tout sans scrupule, & par de prompts effets.

IPHITE.

Quoi! Seigneur, pour regner recourir aux forfaits?

ANAXARIS.

Fussent-ils assez grands pour meriter la foudre,
Qui m'en voudra punir, si je puis m'en absoudre?
La plus noire action que l'audace produit
Ne prend que du succès la honte qui la suit.
C'est lui seul qui la rend injuste ou légitime;
Heureux, elle est vertu, malheureux, elle est crime,
Et quand l'éclat d'un Trône y semble convier,
Tous les crimes sont beaux qu'on peut justifier.

IPHITE.

Mais s'il n'est nécessaire, à quoi bon en commettre?
A vôtre espoir encor vous pouvez tout permettre,
Du peuple & des soldats vous avez tous les cœurs,
Servez-vous-en, Seigneur, pour vaincre vos malheurs.

Qu'ils demandent pour vous l'hymen de Berenice ;
Si le Roi les refuse, ils vous feront justice,
Et bien-tôt du Palais ils sauront la tirer
Pour forcer cet obstacle, & vous en assûrer.
Tant de Villes d'ailleurs prendront votre querelle,
Qu'on pretendroit en vain vous traiter de rebelle.
Essayez ces moyens puis qu'ils sont les plus doux.

ANAXARIS.

Viens, dans peu tu sauras à quoi je me resous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, CLITIE.

BERENICE.

En vain tu veux douter qu'on puisse avec justice,
Imputer ce tumulte à son lâche artifice,
Et que par de faux bruits ayant su l'exciter,
Il n'en fasse un essai de ce qu'il peut tenter.
C'est au Trône par-là que son orgueil aspire ;
Le Peuple avecque lui dans ce dessein conspire,
Et loin que de soi-même il eût rien entrepris,
Voi pour se mutiner quel pretexte il a pris.
Il se plaint que du Roi l'ame trop aveuglée
Au choix d'Anaxaris n'a porté Philoclée,
Qu'après qu'il a connu que c'étoit l'éloigner
D'un Trône que moi seule avois droit de donner,
Et qu'au mépris des loix dont la rigueur le gêne,
Il veut, quoi qu'Etranger, y placer Philoxene.
Crois-tu qu'il embrassât ce murmure indiscret
A moins qu'Anaxaris l'appuyât en secret ?
Son ordre seul sans doute en fait les impostures.

CLITIE.

C'est pousser un peu loin de simples conjectures,
Car que pretendroit-il ?

BERENICE.

Montrer que malgré soi
On le force de rompre avec la Sœur du Roi,
En accuser le Peuple, & sur sa violence
De son ambition rejetter l'insolence.

CLITIE.

Mais, Madame, sur quoi ce soupçon odieux
Qui vous le peint d'accord avec les Factieux?
Si-tôt que du tumulte on a su la nouvelle,
Quel autre à l'étouffer a marqué plus de zele;
Il en a pour le Roi fait voir de prompts effets,
Faisant suivre soudain la Garde du Palais,
Et sans lui, nous dit-on, qui va de place en place,
Le Roi de ces Mutins verroit croître l'audace.
Il semble que lui seul attire leur respect.

BERENICE.

C'est par cette raison qu'il m'est le plus suspect.
Sans s'en montrer complice il veut voir quelle atteinte,
Du Peuple sur le Roi pourra porter la plainte,
Et s'il l'en voit ému, soudain à haute voix
Par un second tumulte il briguera mon choix;
Mais avant qu'à souffrir un lâche & vil hommage,
Où le temps, où la force abaissent mon courage,
Tout ce que peut du Ciel le plus âpre courroux...

CLITIE.

Ne vous emportez pas, Madame, il vient à vous.

SCENE II.

BERENICE, ANAXARIS, IPHITE, CLITIE.

BERENICE.

Quoi? venir sans le Roi?

ANAXARIS.

N'en soyez point en peine,
Il donne encor quelque ordre avecque Philoxene.
Cependant tout est calme, & l'orage cessé,
Pour vous en avertir je me suis avancé.

BERENICE.

Sans doute à votre zele on doit ce grand ouvrage?

ANAXARIS.

Madame, j'ai tâché de faire davantage,
Et si pour moi le Peuple eût dompté son couroux,
Philoxene aujourd'hui seroit digne de vous.
Vingt fois j'ai fait ouïr qu'on ne pouvoit sans crime
Défendre à son amour un espoir légitime,
Et qu'il étoit permis de violer nos loix
En faveur des Héros, aussi bien que des Rois;
Mais des raisons d'Etat font que chacun s'obstine.
L'hymen d'un Etranger en feroit la ruïne,
Et l'indignation feroit armer soudain
Tous ceux que peut flater l'espoir de votre main.

BERENICE.

Cet effort est l'effet d'une vertu sublime.

ANAXARIS.

Il semble assez payé puis qu'il a votre estime;
Mais c'est peu que pour vous il paroisse entrepris;
Votre cœur, quoi qu'il pense, en connoit mal le prix,
Et je le pers sans doute à souffrir qu'il ignore
Que je sers Philoxene, & que je vous adore.

BERENICE.

Moi?

ANAXARIS.

Déja dans vos yeux je lis votre courroux;
Mais enfin je vous aime, & je n'aime que vous;
Et peut-être, Madame, après un long martyre,
Il me doit être au moins permis de vous le dire.
Je sai que cet aveu, malgré tout mon respect,
A n'examiner rien, vous peut être suspect;
Mais avant qu'écouter une aveugle colere,
Instruisez votre cœur de ce que j'ai su faire,
Et si de mon audace il trouve à s'offenser,
Voyez à quoi pour vous le mien s'est pû forcer.
A vos seuls interêts donnant toute mon ame,
En vain l'appui du Roi semble assûrer ma flame,
J'en détruis tout l'espoir plûtôt que vous priver
Du rang où Philoxene aime à vous élever.
Je fais plus; ma vertu redoutant ma foiblesse,
Me contraint d'engager mes vœux à la Princesse,
Afin que de son choix m'étant montré jaloux,

Je n'ose plus prétendre à m'expliquer pour vous.
Aujourd'hui par l'hymen votre bonheur s'assûre,
Vous l'avez souhaité, je le vois sans murmure.
Votre sort tout à coup avec éclat changé
Me fait voir de sa foi votre amour dégagé;
Loin d'en flater le mien contre un Parti rebelle,
Je cours de Philoxene embrasser la querelle,
Et pour le rendre heureux par un cruel effort
Je travaille moi-même à l'arrêt de ma mort.
Helas! pourriez-vous bien, après tant de contrainte,
D'un amour si soûmis desaprouver la plainte,
Et quoi qu'il vous surprenne, est-un crime à mon feu
De ne voir plus d'obstacle, & d'esperer un peu?

BERENICE.

J'ai gardé le silence, & je m'y suis forcée,
Pour voir où tu portois une ardeur insensée,
Et pénétrer l'orgueil qui tâche à t'élever
Où ta fausse vertu ne sauroit arriver.
Donc rendre à ton amour la Princesse propice
C'étoit de ton repos me faire un sacrifice,
Et tu donnois ton cœur de peur que malgré toi
Il n'osât me déplaire en s'échapant vers moi.
Tu voulus par maxime agir contre toi-même;
Certes l'exemple est rare, & le respect extrême,
Et j'en tiendrois l'effort digne d'être admiré,
Si l'interêt du Trône en étoit separé;
Mais vers nous tour à tour son seul éclat t'appelle;
Tu le cherches en moi quand il n'est plus en elle.
Quoi que tu puisses dire, un véritable Amant,
Quand son amour est pur jamais ne se dément.
S'il voit qu'à s'expliquer ses vœux puissent déplaire,
Sans les porter ailleurs, il les force à se taire,
Et pour charmer ses maux, c'est assez d'esperer
Que du moins en mourant il pourra soûpirer.

ANAXARIS.

D'un triomphe trop bas vous dédaignez la gloire;
Mais si je ne vous aime...

BERENICE.

Eh bien, je le veux croire
Et plus juste pour toi qu'on n'eût pu présumer,

Je consens même encor que tu m'oses aimer.

ANAXARIS.

Ah! ce n'est qu'à vos pieds...

BERENICE.

Ne fais point de bassesses.
L'amour dans les grands cœurs hait ces molles tendresses,
Et quoi que sur le tien il ait pris de pouvoir,
Je te donne l'exemple, ose le recevoir.
J'aime, & ma lâcheté feroit sans doute extrême
Si je cessois jamais d'aimer autant que j'aime;
Mais quand de mon devoir l'inexorable loi
Dérobe à Philoxene & mon cœur & ma foi,
Quoi qu'en dépit du Sort tout mon cœur lui demeure,
Sous l'effort du silence il est beau que je meure,
Plûtôt que mon amour dans ce cœur renfermé,
Lui laisse découvrir qu'il soit encor aimé.
Voilà les sentimens que la gloire m'inspire.
Prens-les pour regle aux tiens, aime sans en rien dire,
Et tandis qu'en secret je saurai soûpirer,
Si j'ai part dans tes vœux, laisse-moi l'ignorer.
La contrainte pour toi sera d'autant moins rude,
Que déja ton amour en a pris l'habitude,
Et qu'à taire sa flame un cœur accoûtumé
Peut renoncer sans peine à l'espoir d'être aimé.

ANAXARIS.

J'y renonçois pour vous quand l'heureux Philoxene
D'un legitime espoir pouvoit flater sa peine;
Mais puis qu'indigne enfin d'un bien qu'il doit quitter....

BERENICE.

Et par où mieux que lui crois tu le mériter?
Est-ce par ton orgueil dont je hais la maxime?
Est-ce par ton amour dont je connoi le crime?
Est-ce enfin par les noms que tu prens hautement
D'ambitieux Sujet, & d'infidelle Amant?
Regle mieux un transport indigne de paroître;
Si tu me connois mal, tâche de te connoître,
Et sans trop esperer de l'appui de ton Roi,
Vois encor quelque espace entre le Trône & toi.

ANAXARIS.

Ah, Madame, c'est trop...

BERENICE.

Oui, c'est trop te contraindre,
Ne pouvant être aimé cherche à te faire craindre.
Di que par toi l'Etat se laissant gouverner,
Tu demandes un bien que tu ne peux donner.
Di que le Roi lui-même approuvant ton audace
M'exclurra de ce Trône, ou t'y donnera place;
Mon cœur de ton pouvoir concevroit quelque effroi
S'il t'estimoit assez pour rien craindre de toi.

SCENE III.

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Tu vois, de la douceur ce qu'il faut que j'espere.

IPHITE.

Seigneur, avant la force elle étoit necessaire...
C'est à vous maintenant d'agir dans le Palais,
Tout le Peuple est pour vous, tous vos Amis sont prêts;
Chacun d'eux dispersé vers cette fausse porte
Se prépare au besoin à vous prêter main forte,
Et l'ardeur qui pour vous échauffe leurs esprits...

ANAXARIS.

Viens, je voi Philoclée.

SCENE IV.

PHILOCLE'E, ANAXARIS, IPHITE, HESIONE.

PHILOCLE'E.

Arrête, Anaxaris.
Madame, il faut au Roi que j'aille rendre compte...

PHILOCLE'E.

En effet, si j'en croi ce que l'on me raconte,
La nouvelle Princesse a des mépris pour toi
Qui doivent t'obliger à t'aller plaindre au Roi.

SCENE IX.

LE ROI, BERENICE, PHILOCLÉE, PHILOXENE, ARAXE, CLITIE, HESIONE.

LE ROI.

Que ne vous dois-je point, Guerrier incomparable?
Vous faites avorter les desseins d'un coupable,
Et rendez aujourd'hui par un heureux secours,
Et le calme à l'Etat, & la gloire à mes jours.

PHILOXENE.

Cette reconnoissance est trop pour Philoxene.
A qui combat pour vous la victoire est certaine;
Et la mienne, Seigneur, perd d'autant de son prix
Qu'il l'a fallu souiller du sang d'Anaxaris.
Son hymen résolu marquoit sa haute estime...

LE ROI.

Après son attentat sa mort est légitime.
Et ma Sœur n'en sent pas le coup si vivement,
Que dans un criminel elle plaigne un Amant.

PHILOCLÉE.

Ses vœux dans leur fierté n'ayant pû vous déplaire,
J'aurois crû faire un crime à leur être contraire;
Mais malgré ce respect qui soûtenoit ma foi,
Je n'estimois en lui que le choix de mon Roi.

LE ROI.

Tant de vertu, ma Sœur, aura les Dieux propices.

à Philoxene.

Vous, de qui le grand cœur signale les services,
Attendant que le temps ordonne de leur prix,
Prenez auprès de moi le rang d'Anaxaris.
Ma faveur fit sa gloire, & la mienne est parfaite
Si je puis...

PHILOXENE.

Non, Seigneur, agréez ma retraite.
Etant suspect au Peuple, il vous peut reprocher,
Que déja je vous coûte un sang qui lui fut cher,

Et croyant que la mort d'un si grand Adversaire
Aura flaté mes vœux d'un espoir téméraire,
A des troubles nouveaux il pourroit s'emporter,
Si vos bontés pour moi ne cessoient d'éclater.
N'ayant plus qu'à traîner une vie inutile,
Il vaut mieux, . .

SCENE X.

LE ROI, BERENICE, PHILOCLE'E, PHILOXENE, CLEOPHIS, ARAXE, HESIONE, CLITIE.

CLEOPHIS *au Roi*,

Ah, Seigneur, où sera mon azile,
Si contre le courroux d'un Roi trop irrité
Votre protection ne fait ma sûreté?

LE ROI.

O Dieux, c'est Cléophis!

CLEOPHIS.

Oui, Cléophis coupable
De laisser sans Couronne un Héros indomptable,
Puisque par sa vertu Philoxene aujourd'hui
Justifioit assez ce que j'osai pour lui.

PHILOXENE.

Accordez-lui, Seigneur, le secours qu'il espere.
C'est un Fils à vos pieds qui parle pour son Pere.

CLEOPHIS.

J'abuserois d'un nom qui ne m'est point permis.
On le publie en vain, vous n'êtes point mon Fils.

LE ROI.

Quoi, ce n'est qu'un faux bruit qu'a fait courir l'envie;
Et toûjours Philoxene est Prince de Lydie?

CLEOPHIS.

On en sait déja trop pour pouvoir deguiser
Qu'à mon Roi pour son Fils j'osai le supposer;
Mais un même accident dans la même journée
Du Prince & de mon Fils trancha la destinée,
Et ce vaillant Héros qui passoit pour le sien,
N'est en effet, Seigneur, ni son Fils, ni le mien.

LE ROI.

Et qui donc?

CLEOPHIS.

C'est dequoi je n'ai point connoissance.

PHILOXENE.

Dieux, quel Astre fatal éclairé ma naissance,
Si sans m'en éclaircir le funeste embarras,
L'on m'apprend seulement ce que je ne suis pas?

CLEOPHIS.

Je ne vous dirai point ce qu'a su la Phrygie,
L'injuste emportement du feu Roi de Lydie,
Qui par l'hymen du Prince à la fureur reduit,
Si l'on ne l'eût soustrait, en eût perdu le fruit.
Il me fut confié, Lesbos fut ma retraite,
Qui pendant mon sejour demeura si secrette,
Que sur moi seul le Prince osant s'en assûrer,
De peur de se trahir, la voulut ignorer.
Ayant alors un Fils, ma Femme en cet orage
Avec notre dépôt enleva ce cher gage,
Et c'est par où l'on croit que n'étant point au Roi,
Puisque j'avois un Fils, Philoxene est à moi.
Mais huit mois en effet s'étoient coulés à peine
Qu'avec lui je pleurai le jeune Philoxene.
Tous deux en même jour terminerent leur sort.
Jugez de ma douleur dans l'une & l'autre mort,
Quand j'appris aussi-tôt que le Roi de Lydie,
Laissant le Prince au Trône, avoit fini sa vie.
Je maudis le destin de prolonger mes jours,
Et le seul desespoir eût été mon secours,
Si de leurs volontés les Dieux voulant m'instruire,

Sur

Sur le bord de la mer n'eussent sû me conduire.
Là, révant seul un jour, je découvre sur l'eau
Un esquif que suivoit le debris d'un vaisseau,
Et qui poussé d'un vent à mes vœux favorable,
Vient soudain à mes pieds s'arrêter sur le sable.

ARAXE.

O Dieux!

CLEOPHIS.

Jugez, Seigneur, si je suis étonné
D'y trouver un Enfant aux flots abandonné.
Tout paroit digne en lui d'une illustre naissance,
Il montre en ses regards une aimable assûrance;
D'ailleurs, son équipage est riche & curieux.
J'en admire par tout l'or qui brille à mes yeux,
Et croyant que du Ciel la faveur découverte
Me faisoit ce present pour réparer ma perte,
J'abandonne Lesbos, & dégageant ma foi
J'ose pour son Fils mort le rendre au nouveau Roi.

LE ROI.

Araxe.

ARAXE.

Pardonnez au zele qui m'emporte.
Le lieu, l'âge, le temps, Seigneur, tout se rapporte,
C'est Atis, c'est mon Prince, il n'en faut point douter.

LE ROI.

J'en croirai sa vertu s'il l'en faut consulter,
Mais tu l'as vû perir,

ARAXE.

Prêt à faire naufrage,
Esperant dans l'esquif pouvoir vaincre l'orage,
Moi-même entre mes bras j'avois sû l'y porter,
Quand resistant à ceux qui s'y vouloient jetter,
Dans l'instant qu'à mes yeux notre Vaisseau se brise,
Le vent rompant le cable aide mon entreprise?
Mais avec tant d'effort, qu'emporté dans les flots
J'en fus jetté mourant dans l'Isle de Lesbos.
Là, du destin d'Atis n'ayant pû rien apprendre,

Je crûs sa mort certaine.

BERENICE.

O Ciel, daigne m'entendre.

CLEOPHIS.

Cette boëte peut-être...

ARAXE.

Ah! qu'est-ce que je voi?
Elle enferme au dedans le Portrait du feu Roi.

CLEOPHIS.

Un Portrait?

ARAXE *ouvrant la boëte.*

Elle s'ouvre, en faut-il davantage?
Il la portoit, Seigneur, quand nous fimes naufrage.

LE ROI.

Ah! vous êtes Atis.

PHILOXENE.

Croirai-je ce rapport,
Et n'est-ce point encore un nouveau jeu du Sort?

CLEOPHIS *à Philoxene.*

Vous supposer, Seigneur, c'étoit vous en défendre.
Il vous étoit un Sceptre, & j'osois vous le rendre.

LE ROI.

O succès étonnant qui me rend malgré moi
L'injuste Usurpateur du Trône de mon Roi!
Si toutefois Araxe eût conçû moins d'alarmes,
De me voir contre un lâche avoir recours aux armes,
Dès lors sans rien prétendre, Antaleon vaincu
M'auroit vû vous remettre au rang qui vous est dû.
Je n'y resiste point, regnez, le Ciel l'ordonne.

PHILOXENE.

Que dites-vous, Seigneur? Ah, gardez la Couronne.
La Phrygie aujourd'hui suit de trop justes loix,
Pour m'opposer aux Dieux, & combattre leur choix.
Respectant leurs decrets, j'adore leur justice.

LE ROI.

Quoi, refuseriez-vous un Sceptre à Berenice,
Et ce parfait amour qu'on ne pût étonner,
Si vous n'êtes son Roi, la peut-il couronner?

PHILOXENE.

Si pour la voir au Trône il faut que je partage
De ce titre éclatant le fameux avantage,
Au moins dans mon amour sai-je trop mon devoir,
Pour en vouloir jamais partager le pouvoir.
Mais, Madame, parlez; après l'aveu d'un Pere
C'est à vous à regler ce qu'il faut que j'espere,
Ne consultez que vous sur l'offre de ma foi.

BERENICE.

Je porte un cœur soûmis aux ordres de mon Roi,
Et ce cœur vous explique assez par mon silence
Quelle part vous avez dans son obéissance.

PHILOXENE.

O gloire, où mes desirs n'osoient plus s'élever!
Mon bonheur est trop grand pour ne pas l'achever.

à Philoclée.

Consentez-y, Madame, & d'un illustre hommage
Daignez prendre aujourd'hui ma parole pour gage.
Le Prince Alcidamas étant dans cette Cour
Sous beaucoup de respect cacha beaucoup d'amour,
La rigueur de vos loix l'obligea de se taire,
Et comme il a pour moi les sentimens d'un Frere,
Il aura même cœur si je puis l'assûrer
Qu'ayant changé de sort il a droit d'espérer.
Rendez par-là ma joie & sa gloire parfaites.

PHILOCLE'E.

Seigneur, lorsque le Ciel m'apprend ce que vous êtes,
Je m'acquiterois mal de ce que je vous dois,
Si pour former des vœux je consultois mon choix.

LE ROI.

Daigne à ce grand projet le Ciel être propice.

PHILOXENE.

Seigneur...

LE ROI.

Allons au Trône élever Berenice,
Publier votre gloire, & d'un accord commun
Montrer aux Phrygiens deux Maîtres au lieu d'un.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LA

LA MORT
DE
L'EMPEREUR
COMMODE,
TRAGEDIE.

ACTEURS.

COMMODE, Empereur de Rome.

ELECTUS, Amant de Marcia.

LÆTUS, Amant d'Helvie.

MARCIA, }
HELVIE, } Filles de Pertinax, qui succeda à Commode.

FLAVIAN, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

LUCIE, Confidente de Marcia.

JULIE, Confidente d'Helvie.

Suite de l'Empereur.

La Scene est à Rome.



LA MORT DE COMMODE.

LA MORT DE L'EMPEREUR COMMODE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MARCIA, HELVIE, JULIE, LUCIE.

HELVIE.

JE l'avouërai, ma Sœur; c'est vous faire justice
Que de vous élever au rang d'Imperatrice,
Tout paroît digne en vous des honneurs qu'on vous rend;
Mais quoi que leur éclat ait d'illustre & de grand,
Tout mon cœur en tumulte & frémit & s'étonne,
Quand je viens à songer quelle main vous le donne,
Et malgré moi sans cesse une secrette horreur
Me fait trembler pour vous au nom de l'Empereur.
Commode en sa personne a tous les avantages
Dont les Dieux font briller leurs plus nobles ouvrages,
Et l'on voit son destin dans un rang glorieux
Compter depuis Trajan une suite d'Ayeux;

Mais

Mais s'il en prit d'abord un orgueil legitime,
Il s'en est bientôt fait un appui pour le crime,
Et dans les cruautés qu'il nous fait éprouver,
Qui peut souffrir son choix, semble les approuver.

MARCIA.

C'en est trop; & j'ai lieu d'accuser votre zele
S'il condamne la gloire où le Destin m'appelle,
Et si ce fier orgueil dont il se fait des loix,
Oppose un vain scrupule à l'éclat d'un beau choix.
Il est vrai que Commode a d'injustes maximes;
Mais le Trône, ma Sœur, adoucit bien des crimes,
Et peu dans les plus noirs verroient assez d'horreur,
Pour y refuser place auprès d'un Empereur.

HELVIE.

D'une main odieuse il pourroit me déplaire.

MARCIA.

Vous faites vanité d'une vertu severe;
Mais pour vous jusqu'ici quelque appas qu'elle ait eu,
C'est un crime à la Cour d'avoir trop de vertu.
Ces actions par elle exactement guidées
N'y semblent tenir lieu que de belles idées;
Quelque sentier qu'elle offre, on prend le moins douteux,
Et qui peut s'élever ne croit rien de honteux.

HELVIE.

Je n'ai pas de la Cour assez d'experience
Pour en avoir si-tôt penetré la science,
Et n'y songeant qu'à fuir de lâches interêts,
J'en ignore aisement les plus nobles secrets.

MARCIA.

Je sai que le défaut d'une haute naissance
Du rang que nous tenons nous ôtoit l'esperance,
Et que sans avantage ayant reçû le jour,
Nous regardions de loin les pompes de la Cour;
Mais enfin aujourd'hui si l'on nous considere,
C'est plus de le devoir à la vertu d'un Pere,
Que si du plus beau sang la brillante splendeur,
Sans cet illustre appui, soûtenoit sa grandeur.
Jusqu'ici Pertinax a sû forcer l'envie
De ne rien dérober à l'éclat de sa vie,
Et par un vrai mérite il fut de ces Amis

Que laissa Marc Aurele à Commode son Fils.
Comme élevant la Fille il honore le Pere,
C'est Pertinax en moi, c'est son sang qu'il revere;
Et de ces vieux Amis resté seul aujourd'hui,
C'est le zele de tous qu'il recompense en lui.

HELVIE.

Soit qu'il ait craint le Peuple, ou respecté son âge,
Dites qu'il est le seul qu'ait épargné sa rage,
Et qu'au premier avis contraire à ses souhaits,
Pour le perdre sans bruit il le tient au Palais.

MARCIA.

Mais, ma Sœur, si telle est sa lâche tyrannie;
Qu'à qui peut lui déplaire il en coûte la vie,
Quoi que pour son hymen vous m'inspiriez d'horreur,
Je dois pour Pertinax redouter sa fureur,
Et ne pas m'exposer par une vaine audace
A le voir sur un Pere étendre ma disgrace.

HELVIE.

J'aurois tort de combatre un motif si pieux.

MARCIA.

Eh bien, si vous voulez, il n'est qu'ambitieux;
Mais quoi qu'on en présume, au moins j'ai l'avantage,
Que Rome avec plaisir m'apprête son hommage,
Et semble triompher de pouvoir une fois
Applaudir au Tyran qui lui donne des loix.
Ne desavoüons point cette gloire éclatante;
Pour mériter ses vœux remplissons son attente,
Et dans ce grand dessein cherchons à reüssir,
Ou pour rompre ses fers, ou pour les adoucir.
Tant qu'a vécu sa Femme, on a vû sa prudence
De ses emportemens regler la violence,
Et peut-être à mon tour sur ce farouche esprit,
Si je tiens même rang, j'aurai même credit.

HELVIE.

En effet, sa fureur au meurtre toûjours prête
Des meilleurs Citoyens n'a pas proscrit la tête,
Et nous n'avons pas vû ce cruel Empereur
Tremper dès lors ses mains dans le sang de sa Sœur?

MARCIA.

De cette indigne Sœur l'orgueilleuse manie
D'un injuste attentat fut justement punie.

Lucilla conspirant crût trop sa passion,
Et sa mort étoit dûë à son ambition.

HELVIE.

Ce sont belles couleurs pour fuir un juste blâme:
Mais qui perd une Sœur peut bien perdre sa Femme,
Et sur quelques soupçons, si j'en crois un bruit lourd,
L'Imperatrice même eut un destin bien court.

MARCIA.

Sur ces soupçons, ma Sœur, vous poussez loin le vôtre;
Mais le destin d'autrui ne regle pas le nôtre,
Et fût le précipice ouvert de toutes parts,
Il est beau de périr au Trône des Cesars.

HELVIE.

Ce grand titre pour lui n'est plus qu'une ombre vaine.
Tel qu'un Gladiateur il descend dans l'Arene,
Et jaloux de cet Art qu'il croit justifier,
Dans ce vil équipage il veut sacrifier.
Avec sa lâche Troupe il doit aller au Temple.

MARCIA.

Je lui fis voir dès hier ce dessein sans exemple,
Mais comme en son pouvoir il en trouva l'aveu,
Qui veut le partager doit le combattre peu.

HELVIE.

Au moins si je tenois cette gloire si chere,
Dans son retardement j'aurois peine à me taire,
Et voudrois que l'hymen, par un succès plus prompt,
Epargnât à mon feu la crainte d'un affront.
A voir depuis quel tems l'Empereur le recule,
Sur l'offre de ses vœux on vous tient trop crédule;
Sa foi de sa constance est un foible garand.

MARCIA.

Electus m'en répond par les soins qu'il me rend,
Et s'empresseroit moins à les faire paroître,
S'il n'étoit assûré de l'esprit de son Maître.
Je l'ai prié pourtant, comme il peut tout sur lui,
D'oser encor pour moi lui parler aujourd'hui,
Et d'ailleurs, ce qui rend mon esperance entiere,
Pertinax à Lætus fait la même priere.
Vous savez que Commode estimant son grand cœur,
Pour prix de ses exploits lui destine sa Sœur,
Et dans le rang pompeux où cet hymen l'éleve,

Quoiqu'il veuille entreprendre il n'est rien qu'il n'ache-
Il honore mon Pere, & le respecte en Fils. (ve,
Adieu, je vai savoir ce qu'il aura promis.

SCENE II.

HELVIE, JULIE.

JULIE.

MAdame, tout d'un coup quelle est cette tristesse?

HELVIE.

Helas!

JULIE.

Vous soûpirez?

HELVIE.

Epargne ma foiblesse,
Et ne me force point à trahir un secret,
A qui je n'ai donné ce soûpir qu'à regret.

JULIE.

S'il faut pour l'Empereur en croire votre haine,
L'hymen de Marcia n'est pas ce qui vous gêne,
Et vous l'en plaignez trop, pour voir d'un œil jaloux
Que l'éclat de son choix ne tombe pas sur vous;
Mais dans un noir chagrin votre ame ensevelie
Quand le nom de Lætus...

HELVIE.

Ah, cruelle Julie!
Si tu vois que son nom étonne ma vertu,
Qu'il la fait chanceler, pourquoi le nommes-tu?

JULIE.

Si j'avois su prévoir qu'il eût dû vous déplaire...

HELVIE.

Après ce que tu sais je n'ai plus rien à taire,
Et ton adresse en vain cherche à dissimuler
Qu'elle ait lû dans mon cœur ce que j'ai cru celer.
Au nom de ce grand homme un sentiment trop tendre
M'a surpris un soûpir que je t'ai fait entendre.
Hé, qui n'a pas encor appris jusqu'à ce jour
Qu'un soûpir de tendresse est un soûpir d'amour?

JULIE.

Quoi, vous aimez Lætus?

HELVIE.

Oui, j'avouë à ma honte,
Que malgré moi je cede au feu qui me surmonte;
Mais quand un vrai mérite a droit de nous charmer,
Peut-on se voir aimée & refuser d'aimer?
Ce fut après l'éclat d'une insigne victoire
Que m'étant venu faire hommage de sa gloire,
Ma foiblesse avoua cet illustre Vainqueur
D'achever son triomphe en captivant mon cœur.
Dans un trouble inquiet ayant su me surprendre,
Je n'examinai rien de peur de m'en défendre.
Lætus par sa conquête éblouït mes desirs,
Il soûpira pour moi, j'écoutai ses soûpirs,
Et déja dans ses vœux assûré de me plaire,
Il ne lui manquoit plus que l'aveu de mon Pere,
Quand un funeste choix qu'il n'eût osé prévoir,
Etonnant son amour, accable mon espoir.
Pour Epoux à sa Sœur Commode le destine,
Il veut se déclarer, je resiste, il s'obstine,
Et son respect pour moi qu'il n'ose enfin trahir,
Aux ordres du Tyran le force d'obeïr.

JULIE.

Il est vrai que sa mort, & la vôtre peut-être,
Eût suivi le mépris qu'il en eût fait paroître;
Mais l'amour qui sur vous prenoit tant de pouvoir,
S'est du moins refroidi par le manque d'espoir?

HELVIE

Ah! que tu conçois peu dans de si nobles flames
Ce que c'est que d'aimer parmi les belles ames!
Cet amour dont l'empire à nos sens est si doux,
Ne seroit pas amour s'il dépendoit de nous
Comme un puissant mérite en nos cœurs le fait naître,
Il n'a point d'autre but que de se bien connoître,
Sans cesse il se contemple, & sans cesse est charmé
De trouver son objet si digne d'être aimé.
C'est alors que cedant à tout ce qu'il admire,
La Raison convaincuë affermit son empire,
Et quand un fier obstacle en vient troubler le cours,
On soûpire, on se plaint, mais on aime toûjours.

JULIE.

Et dans ces sentimens d'une entiere constance,

Voyez-

Voyez-vous qu'en effet Lætus... Mais il s'avance.

HELVIE.

C'est lui-même. Ah! Julie, éloignons-nous d'ici.

SCENE III.

LÆTUS, HELVIE, JULIE.

LÆTUS.

Quoi, Madame, est-ce moi que vous fuyez ainsi?
Et tandis que mon cœur, ennemi de la feinte,
En ose pour vous plaire embrasser la contrainte,
Le vôtre dans mes maux prend-il si peu de part,
Que vous me refusiez la douceur d'un regard?

HELVIE.

Ah, Lætus, dans l'état où je me voi reduite,
Qu'avec peu de raison vous blâmez ma conduite!
L'Empereur vous prepare un destin glorieux,
Qui sur le Trône seul doit arrêter vos yeux.
En vous chacun déja respecte son Beau frere;
Et quand l'obeïssance est pour vous necessaire,
Je dois à votre amour épargner en secret
Tout ce qui le peut faire obeïr à regret.

LÆTUS.

C'est donc ce qui vous porte à m'ordonner de feindre!
Cet amour vous deplaît, vous le croyez éteindre,
Et que d'un fier Tyran les presens odieux,
Pour vous en délivrer m'éblouïront les yeux?
Eh bien, Madame, eh bien, il est une autre voie
Par où vous assûrer cette funeste joie,
Et d'un fatal hymen le refus éclatant
Rendra ma mort certaine, & votre esprit content.

HELVIE.

Helas!

LÆTUS.

Parlez enfin, serez vous inflexible?

HELVIE.

J'ai toûjours été juste, & jamais insensible
Et je vous avouërai qu'il m'auroit été doux,
Si le Ciel l'eût permis, d'oser vivre pour vous;
Mais puis qu'enfin l'espoir n'a plus rien qui vous flate,
Pourquoi vous obstiner dans une flame ingrate?

L'hymen de la Princesse est trop à redouter.
Quand on vous pressera pourrez-vous l'éviter,
Et ne voyez vous pas...

LÆTUS.

Dans mon amour extrême
Tout ce que je puis voir, c'est seulement que j'aime,
Et qui sait d'un beau feu goûter le pur appas,
En tous autres objets ne voit rien que de bas.
Pour braver en aimant les plus rudes obstacles,
Il suffit qu'on ait droit d'esperer aux miracles;
Le temps en peut produire, & sans trop s'alarmer,
On vit toûjours heureux pourvû qu'on ose aimer.

HELVIE.

Eh bien, pour soûtenir une si belle audace
Ne considerez point quel destin vous menace,
D'un aveugle transport suivez l'injuste loi;
Mais en m'aimant enfin, qu'esperez-vous de moi?
Voulez-vous que mon cœur charmé de sa victoire
S'ouvre à des sentimens qui blesseroient ma gloire,
Et que de mon repos le sacrifice offert
Soit l'inutile prix d'un amour qui vous perd?

LÆTUS.

Non, Madame, & ce feu dont l'ardeur m'est si chere,
Est trop respectueux pour être téméraire.
Aussi ma passion, bien loin de m'aveugler,
Par votre seul mérite aime à se voir regler,
Et comme je connois bien mieux que vous ne faites,
Et le peu que je suis, & tout ce que vous êtes,
Je ne demande point qu'à mes brûlans desirs
Vous donniez cœur pour cœur, ni soûpirs pour soûpirs;
Trop content si mes vœux obtiennent sur les vôtres,
Qu'ayant accepté l'un, vous écoutiez les autres.

HELVIE.

C'est trop, votre vertu m'accable, & je crains bien
Que vous n'obteniez tout en ne demandant rien.
Oui, ce profond soûpir vous fait assez connoître
Que de sa passion mon cœur n'est pas le maître,
Et que ce triste hymen qui vous ôte ma foi,
A moins d'horreur pour vous, que de rigueur pour moi.
Contrainte à mon devoir d'immoler ma tendresse,

Je

Je combats lâchement l'ennemi qui me presse,
Et ma vertu qu'alarme un tumulte secret,
Ne vainc qu'en soûpirant, & triomphe à regret.

LÆTUS.

Ah! si ce seul hymen que l'on me veut prescrire
S'oppose aux sentimens que l'amour vous inspire,
N'en étant point complice, est-il juste qu'enfin
Je demeure puni d'un crime d'un destin?

HELVIE.

Nommez crime ou malheur un ordre redoutable,
J'en regarde l'effet, & non pas le coupable.

LÆTUS.

De cette crainte en vain votre esprit est atteint,
Il n'en aura jamais.

HELVIE.

Vous y serez contraint.

LÆTUS.

A cet ordre inhumain croyez-vous que je cede?

HELVIE.

Du mal qui vous poursuit c'est l'unique remede.

LÆTUS.

Quoi, mon amour vous touche, & je puis mériter
Qu'a l'infidelité vous osiez me porter?

HELVIE.

Cet effort à mon cœur coûte plus qu'on ne pense.
Mais enfin du Tyran je sai la violence,
Et j'aime encore mieux dans un si rude sort
Regretter votre amour, que pleurer votre mort.

LÆTUS.

Le regretter, Madame, Ah! quoi qu'on entreprenne,
L'Empereur...

HELVIE.

Le voici. Quel malheur nous l'amene!
Je vous quitte, aussi bien le desordre où je suis
Forceroit mon visage à trahir mes ennuis.

SCENE IV.

COMMODE, LÆTUS, ELECTUS, FLAVIAN, *Suite de l'Empereur.*

COMMODE *à Electus*

QUoi, Rome veut de moi cette indigne contrainte?
J'en dois fuïr le murmure, & respecter la plainte,
Et dans vos sentimens, c'est montrer un cœur bas
Que de suivre un projet qu'elle n'approuve pas?

ELECTUS.

Seigneur, mon zéle ici les a laissé paroître
Avec tout le respect que je dois à mon Maître,
Et si Rome se plaint, ses murmures secrets
Ont pour but votre gloire, & non ses interêts.
Dans un grand Empereur elle tient tout auguste,
Elle sait qu'il n'est rien qu'il n'ait pû rendre juste,
Et cent fois ses transports ont marqué dans vos yeux,
Pour votre heureux triomphe, & sa joye & ses vœux.
Mais elle souffre enfin si-tôt qu'elle contemple
Le rebut de la terre enflé de votre exemple,
De vils Gladiateurs dans l'opprobre vieillis,
En oser hautement paroitre enorgueillis,
Et sur ce que pour eux vous montrez d'indulgence,
De leur indigne audace appuyer l'insolence.
Jugez de son excès après un tel abus,
S'il vous servent d'escorte au Temple de Janus,
Et si comme eux armé vous celebrez la Fête,
Où suivant ses Statuts Rome aujourd'hui s'apprête.
C'est ce qui fait sa peine, & j'aurois crû manquer,
Si j'avois pû, Seigneur, ne vous pas l'expliquer.

COMMODE.

Oüi, sans doute, Electus, j'ai tout sujet de croire
Que votre zele ici n'agit que pour ma gloire.
J'ai toûjours avec joye écouté vos avis,
Et ce sont presque en tout les seuls que j'ai suivis;
Mais changer un dessein où Rome s'interesse,
C'est en flatant ses vœux montrer trop de foiblesse.
Son orgueil plus avant pourroit se hazarder,
Et qui doit obeïr prétendroit commander.

ELECTUS.

Non, Seigneur, son respect toûjours ferme & sincere
Attache tous ses soins à celui de vous plaire;
Mais elle ose penser que suivi du Senat
Un illustre Empereur marche avec plus d'éclat;
Qu'en ce noble appareil c'est sous d'heureux auspices
Qu'il peut offrir aux Dieux de justes sacrifices,
Et que cette presence est comme un fort secours
Qui rend le Ciel propice au bonheur de ses jours.
Outre qu'un juste effroi la pressant pour les vôtres,
Elle tremble à vous voir les confier à d'autres,
A des hommes sans foi, dont les sanglans combats
Portent sans peine au meurtre, & le cœur, & le bras.
Ce peril est pour elle une trop vive atteinte.
Daignez vous l'épargner pour épargner sa crainte,
Et ne rejettez point un zele officieux
Qui met en sûreté des jours si precieux.

COMMODE.

Eh bien, il faut ceder aux avis qu'on m'en donne,
Electus le croit juste, & Rome nous l'ordonne.

LÆTUS.

N'ayant plus rien pour vous, Seigneur, à redouter,
Sa joye au sacrifice aura lieu d'éclater.

COMMODE.

Non, borner ma puissance est toute son envie,
Rome a trop de fierté pour se croire asservie,
Et son orgueil encor, en ses folles erreurs,
Pour ses premiers Sujets compte les Empereurs.
C'est assez pour la voir d'un sentiment contraire,
Qu'elle ait pû pressentir ce qui pouvoit me plaire,
Soudain dans mes projets tout lui paroît suspect.

ELECTUS.

Ah! Seigneur, jugez mieux de son profond respect,
Ces applaudissemens où votre amour l'engage
Vous en rendent encor un pressant témoignage.
Elle ne cherche point s'il est dans le Senat
Un sang dont l'union eût pour vous plus d'éclat;
Celui de Pertinax s'est fait assez connoître,
Il est à préferer, c'est le choix de son Maître,
Et ce qu'en Marcia l'on admire aujourd'hui
N'en souffre point ailleurs de plus digne de lui.

COMMODE.

J'aurois déja du Trône approché ce grand Homme,
Mais j'ai dû redouter le murmure de Rome,
Et c'est ce qui m'a fait si long-temps balancer
Un projet que l'amour me force d'embrasser.

LÆTUS.

Seigneur, s'il m'est permis de vous parler pour elle,
Jamais un beau dessein ne remplit mieux son zele,
Et Pertinax blanchi dans les plus grands emplois
A mérité ses voeux, méritant votre choix.

ELECTUS.

Oui, Seigneur, sa vertu noblement confirmée
Du bonheur qui la suit trouve Rome charmée,
Et d'un auguste hymen le projet glorieux
Fait voir pour Marcia la justice des Dieux ;
Il rend de toutes parts l'allegresse publique,
Pour son heureux succès tout le Sénat s'explique,
Et de ses voeux soûmis l'impatiente ardeur
Pour le bien de l'Empire en presse la splendeur.

COMMODE.

Puisque Rome le veut, il faut qu'il s'accomplisse.
Au sang de Pertinax rendons enfin justice,
Et cessant de tenir mon choix irrésolu,
Faisons-lui partager le pouvoir absolu.

à Electus.

Voyez-le de ma part. *à Lætus.*
Vous, faites qu'on apprête
Tout ce qui de Janus peut ennoblir la Fête,
Ordonnez-en la pompe avec un plein éclat,
Et sur-tout, ayez soin d'assembler le Sénat.

SCENE V.

LÆTUS, ELECTUS.

LÆTUS.

Le pouvoir d'Electus est grand, je le confesse.
L'Empêcher l'Empereur de faire une bassesse,
Et presser un hymen que par vous il résout!
Ainsi que Rome enfin Marcia vous doit tout.

ELECTUS.

Attendez par la suite à juger de mon zele.

Vous savez encor peu ce que j'ose pour elle,
Je le sai mal moi-même, & m'en sentant gêner,
Tout mon cœur malgré moi tremble à l'examiner.

LÆTUS.

Il est vrai que toûjours l'Empereur fut à craindre
A qui ne sait point l'art de flâter & de feindre.
C'est assez pour l'aigrir que de lui resister,

ELECTUS.

Qui souhaite la mort la peut-il redouter?

LÆTUS.

D'où naît ce sentiment?

ELECTUS.

D'un destin déplorable,
Que je conçois à peine au moment qu'il m'accable,
Auprès de sa rigueur tous les maux ne sont rien,

LÆTUS.

Il vous paroîtra doux si vous songez au mien.
J'aime, vous le savez, & la charmante Helvie
Sous ses loix en secret tient mon ame asservie.
Cependant l'Empereur troublant de si beaux nœuds,
Par un funeste choix tyrannise mes vœux.
Jugez ce que je souffre en ce malheur extrême,
Quand l'honneur qu'il me fait m'arrache à ce que j'aime,
Et que mon seul espoir est de finir mon sort,
Sans oser découvrir la cause de ma mort.

ELECTUS.

C'est beaucoup que du moins lors que l'Empereur presse,
Son choix par trop d'empire irrite la Princesse,
Et que pour vous servir je tâche à le porter
A ne s'obstiner pas à la violenter.
Mais....

LÆTUS.

Vous n'achevez point?

ELECTUS.

O penser trop funeste!
Allons, dans peu ma mort vous apprendra le reste.
Heureux, si dans l'ennui dont mon cœur est atteint,
Je pouvois en mourant esperer d'être plaint.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCIA, LUCIE.

MARCIA.

EN vain de sa vertu la severe maxime
Trouve de mon espoir l'appas illegitime,
Et tient le Diadême un objet de mepris,
Quand l'hymen d'un Tyran en doit être le prix.
Je sai qu'un naturel farouche & peu traitable
De cette proscriptions rend Commode coupable;
Mais tant de cruautés indignes d'un beau sang,
Deshonorant son nom, n'abaissent pas son rang,
Et quoi que leur excès merite le tonnerre,
Il demeure toujours le Maître de la Terre.
Dans le brillant éclat de cette dignité
Souffrons a ses forfaits un peu d'obscurité,
Et ne voyons en lui que la gloire d'un titre
Qui de tout l'Univers nous peut rendre l'arbitre.
J'aime d'un si beau feu les pressantes ardeurs,
Et c'est là proprement la marque des grands cœurs.

LUCIE.

Elle est noble, elle est haute, & je doute qu'Helvie
Ne la condamne en vous par un motif d'envie.
La Cour que sa fierté s'obstine à dédaigner
La pourroit voir sensible à l'espoir de regner;
Dans toute sa vertu son humeur est altiere,
Et s'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Elle souffre à Lætus des entretiens secrets,
Dont je penetre peu les justes interêts.
Auprès de l'Empereur son credit est extrême,
Et l'on blâme en autrui ce qui plaît en soi-même.

MARCIA.

Non, ma Sœur n'eut jamais de si bas sentimens,
Elle a le cœur trop bon pour ces déguisemens,
Et si Lætus lui montre un peu de complaisance,
Un homme tel que lui rarement s'en dispence.

Ce foible & vain dehors t'a fait trop presumer,
Et ce n'est pas encor ce qui doit m'alarmer.

LUCIE.

Il est vrai que d'un choix où les Dieux vous secondent,
Les devoirs d'Electus hautement vous répondent.
Il est aisé de voir par toute leur ferveur
Qu'il brigue en vous déja l'appui de sa faveur,
Et qu'ayant de son Maître & le cœur & l'oreille,
Il voit certain pour vous l'hymen qu'il lui conseille.
Ce zele & vif & prompt, ces respects assidus...

MARCIA.

O devoirs, ô respects peut-être trop rendus!

LUCIE.

Quoi donc, à l'Empereur auroient-ils pû déplaire?

MARCIA.

Je ne sai, mais...

LUCIE.

Parler, & tout à coup vous taire?

MARCIA.

Ah! Lucie, oserai je exposer à tes yeux
Le desordre inquiet d'un cœur ambitieux,
Et puis-je, dans l'orgueil dont la chaleur me presse,
Donner à tes desirs l'aveu de ma foiblesse?
Moi-même elle m'étonne, & me force à rougir
De voir que sur mes sens ma Raison n'ose agir.
Sans cesse cette indigne & lâche Souveraine
Leur montre en Electus une vertu si pleine,
Que charmé d'un éclat qui les fait éblouir,
Ces Sujets revoltés refusent d'obeïr.
Dans une haute estime autorisés par elle,
Ils engagent mon cœur dans un parti rebelle,
Qui jugeant cette estime un tribut innocent,
Y croit de la justice, & sans peine y consent;
Mais en s'examinant, qu'il y voit de surprise!
Il trouve de l'ardeur qu'un faux charme déguise,
Et que d'un fort mérite Electus soûtenu
Le pousse avec plaisir dans un trouble inconnu.
Je ne sai que penser de cette ardeur secrete,
Mais si ce n'est qu'estime, elle est bien inquiete,
Et l'on ne devroit pas avec plus de souci
Se défendre d'aimer, que d'estimer ainsi.

Et j'avois bien prévû qu'avec trop de rigueur
Son interêt contr'elle armeroit votre cœur;
Mais si je suis coupable en suivant votre empire,
C'est moins d'oser aimer, que d'oser vous le dire;
Et le plus fier scrupule examinant mon feu
N'y sauroit condamner qu'un indiscret aveu.
Il m'échape, & ma mort sans doute est legitime,
Si d'un crime forcé l'apparence est un crime.
J'en viens presser l'arrêt, mais il m'est rigoureux;
Si je meurs criminel plûtôt que malheureux,
Et si ce feu qui regne en ce cœur qui vous aime
Porte un crime en son nom qu'il n'a pas en soi même.

MARCIA.

S'il est vrai que ce cœur, trop prompt à s'enflamer,
Au peu que j'ai d'appas se soit laissé charmer,
Si de vos vœux secrets il m'a soumis l'hommage,
Vous me deviez au moins déguiser cet outrage,
Et ne me forcer pas à dégager le mien
D'une estime, où vos feux prendroient trop de soûtien.

ELECTUS.

Quoi, Madame, il se peut que vous nommiez injure
Une ardeur si parfaite, une flame si pure,
Qu'il semble qu'en effet rien n'en approche mieux
Que le profond respect que nous devons aux Dieux?
L'amour n'a rien en soi que de grand, que d'illustre,
Quand un lâche motif n'en ternit point le lustre,
Et que le propre amour qui le suit pas à pas
Employe à le corrompre un inutile appas.
Le pouvez-vous mieux voir qu'en celui qui m'anime?
Il vous offre en mon cœur une pure victime;
Un cœur qui d'interêt pleinement dépouillé,
D'aucun regard vers moi ne l'a jamais souillé.
Quoi qu'il brûlât pour vous, il a bien sû le taire
Voyant que l'Empereur s'efforçoit à vous plaire,
Et que ce Trône auguste où l'ont placé les Dieux
Offroit à vos desirs un appas glorieux.
Pour seconder l'espoir qu'il vous en a fait prendre,
Je n'ai point craint la mort que j'en devois attendre.
Vous m'avez commandé, j'ai su vous obeïr;
On l'a vû balancer, on m'a vû me trahir.
J'ai pressé, combatu, remporté la victoire,

Jamais pour mon repos, toûjours pour votre gloire,
Un zele infatigable à soûtenu ma foi,
Sans cesse tout pour vous, & jamais rien pour moi.
Jugez par ces efforts où ma vertu m'engage,
Si l'amour qui m'enflame a pû vous faire outrage,
Et si dans le respect qui l'ose mettre au jour,
Vous y pouvez blâmer que le seul nom d'amour.

MARCIA.

Je ne sai s'il n'a rien qui soit plus condamnable,
Mais je sai que j'écoute, & qu'il en est coupable
Puisqu'un charme secret que j'ai peine à bannir,
Me force à la pitié quand je devrois punir.

ELECTUS.

Ah! Madame, il est vrai, je suis un temeraire
D'oser séduire ainsi votre juste colere,
Et de venir surprendre en vos sens abusés
Quelque pitie des maux que vous m'avez causés.
Aussi j'en trouverois l'audace illegitime
Si ma mort n'alloit pas en expier le crime,
Et si de l'Empereur l'hymen par moi pressé
Ne m'en faisoit pas voir le coup plus avancé.
Au moins ai-je en mourant une douceur extrême,
D'oser croire qu'un jour vous direz en vous-même,
Plaignant de mon amour le malheur éternel,
Electus en m'aimant ne fut point criminel.
Il suivit seulement un ordre inevitable
Qui le força d'aimer ce qu'il connut aimable;
D'une vertu brillante il vit en moi l'appas,
Il n'étoit pas en lui de ne l'adorer pas.
Sans espoir, sans desir, sa passion fut pure,
Il souffrit sans se plaindre, il languit sans murmure,
D'aucun propre intérêt il ne fut ébranlé,
Et fut mort innocent s'il n'eût point trop parlé.

MARCIA.

Quoi que l'amour ait pris de pouvoir sur vôtre ame,
Le temps vous fera voir...

ELECTUS.

Il ne peut rien, Madame,
Et ce ne fut jamais dans les maux importans
Qu'on eut droit d'esperer quelque chose du temps.

MARCIA.

Au moins en vous fuyant j'empêcherai peut-être
Que du vôtre à me voir l'aigreur ne puisse croître.
Ce remede est pour vous le seul à souhaiter,
Et je m'éloigne exprès afin de le hâter.

ELECTUS.

Ah! ne me quittez point, & que mon mal s'aigrisse:
Madame, au nom des Dieux... helas, quelle injustice!
Rien ne l'arrête, ô Ciel, ô Destin conjurez!

SCENE III.

LÆTUS, ELECTUS.

LÆTUS.

Marcia se retire, & vous en soûpirez?
Je ne demande plus quelle est la rude atteinte
Qui tantôt devant moi vous forçoit à la plainte.
L'amour de l'Empereur tient le vôtre gêné?

ELECTUS.

Injurieux Ami, qu'avez vous deviné?

LÆTUS.

Un feu que la vertu soûtient dans ce qu'il ose.
Si j'en plains les effets j'en admire la cause,
Et servir Marcia sans vous considerer,
Est le plus bel effort qu'elle puisse inspirer.

ELECTUS.

Aussi vous en voyez ma constance abatuë.
De ce cruel effort la contrainte me tuë,
Et si de quelque espoir il peut être adouci,
C'est que....

LÆTUS.

Ne dites rien, l'Empereur vient ici.

SCENE IV.

COMMODE, LÆTUS, ELECTUS, FLAVIAN, *Suite de l'Empereur.*

COMMODE.

Electus, allez voir si le Sénat s'apprête.
Voici l'heure bien-tôt de commencer la Fête,
Si tout est préparé vous m'en avertirez.

Sui-

Suivez-le. Flavius; vous, Cyrus, demeurez.
Jusqu'ici ta vertu genéreuse & fidelle
M'a fait voir dans tes soins un véritable zele,
Respectueux, soûmis, & qui me fait juger
Que des miens sur toi seul je dois me décharger.
En effet, mes faveurs sur d'autres répanduës
Semblent par tout ailleurs avoir été perduës.
Electus n'en sait plus ménager la douceur,
Et de mon confident il se fait mon censeur.
Presque en tous mes projets ma gloire s'interesse,
L'un est honteux pour moi, l'autre plein de foiblesse,
Et jusqu'au rang illustre où je veux t'elever,
Il trouve des raisons pour ne pas l'approuver.

CYRUS.

Seigneur, c'est qu'il connoit que cette recompense
Des plus ambitieux passeroit l'espérance,
Ou que de la Princesse appuyant l'interêt,
Il croit devoir combatre un choix qui lui déplaît.
Je m'en avouë indigne, & puisqu'elle s'irrite
De vous voir trop donner au peu que je mérite,
Souffrez que je renonce à l'honneur éclatant..

COMMODE.

Non, ce choix pour ma gloire est sans doute impor-tant,
Ma Sœur me connoit trop pour choquer mon envie,
A ne m'obeir pas il iroit de sa vie,
Et je veux, quoi qu'on dise ou qu'elle puisse oser,
Que Rome avant deux jours te la voye épouser.
Par-là je t'ôterai ces indignes alarmes
Qui bornant ton espoir en corrompent les charmes.
Et pour mieux relever l'éclat d'un si beau jour
Moi-même on m'y verra couronner mon amour.
Oui, je veux que l'hymen à cet amour propice
A Rome en même temps donne une Imperatrice.
Déja sur mes desirs prenant d'injustes droits
Je voi que Marcia s'assûre de mon choix,
Mais sans doute Electus pour plaire à son envie,
A m'avoir trop pressé, ne l'a pas bien servie,
Et n'a fait qu'exposer à mon aversion
L'impatient orgueil de son ambition.
Vaine d'un bel espoir & de ma complaisance,
Elle ose comme lui m'étaler sa prudence,

Et

Et je fais sur ma gloire un indigne attentat
Si je ne vais au Temple avec tout le Senat.
Je cede, mais enfin je veux, quoi qu'elle fasse,
D'un conseil importun punir l'injuste audace,
Et que l'affront d'un Trône à ces vœux échapé
Me vange d'un pouvoir sur le mien usurpé.

LÆTUS.

Quoi qu'on ait fait, Seigneur, il est indubitable
Qu'ayant su vous déplaire on est toûjours coupable;
Mais Pertinax peut-être auroit dû mériter...

COMMODE.

Non, Pertinax ici n'a rien à redouter.
En faveur de son sang j'ai toûjours même envie,
Et lui fais part du Trône en couronnant Helvie.

LÆTUS.

Helvie?

COMMODE.

Oui, d'un beau feu mon cœur pour elle atteint
Déja depuis long-temps soûpire & se contraint.
L'amour de Marcia trop puissant sur mon ame,
Sans cesse m'opposoit quelques restes de flame,
Mais enfin aujourd'hui je le sens étouffé,
Et malgré cet obstacle Helvie a triomphé
Crois-tu qu'il soit une ame & plus haute & plus belle,
Plus digne de ce Trône où mon amour l'appelle,
Et qui pour soûtenir une aimable fierté,
Mêle plus de douceur à plus de majesté?

LÆTUS.

Peu l'égalent sans doute.

COMMODE.

Ajoûte, si je l'aime,
Qu'un mérite parfait veut un amour extrême.
Enfin pour lui porter cet aveu glorieux,
Lætus, c'est sur toi seul que j'ai jetté les yeux.
Va charmer ses desirs avec cette nouvelle;
Plus le bonheur est grand, plus la surprise est belle,
Contre toute apparence on aime à s'élever.
Mais loin de m'applaudir qui t'oblige à rêver?

LÆTUS.

Un scrupule, Seigneur, qui fait que j'apprehende
Que difficilement son esprit ne se rende,

Puis-

Puisque, de quelque espoir que j'ose la flater,
L'exemple de sa Sœur la peut inquieter.

COMMODE.

Si par là de ma flame elle craint l'inconstance,
Tu peux d'un prompt hymen lui laisser l'assurance,
Et lui jurer pour moi qu'à son choix dès demain
Elle me verra prêt à lui donner la main.
Juge alors si sa joie aura lieu de paroître.
Mais pour voir son estime en ta faveur s'accroître,
Di lui que c'est par toi que j'ai connu l'erreur
Qui m'a fait si long-temps lui préferer sa Sœur,
Je l'avouërai moi-même, & veux qu'aucun ne doute
Que dans ce nouveau choix c'est toi seul que j'écoute.

LÆTUS.

Mais, Seigneur...

COMMODE.

Quoi, ton ame avec peine y consent?
Crains-tu de Marcia le courroux impuissant,
Ou crois-tu son audace injustement punie?

FLAVIAN *rentrant.*

Seigneur, on vous attend pour la Ceremonie.

COMMODE.

Il faut aller au Temple, adieu, sers mon amour.
Vois Helvie, & me rens sa réponse au retour.

SCENE V.

LÆTUS.

Sous quels plus rudes coups ma constance étonnée
Peut-elle au desespoir se voir abandonnée?
Ce n'est donc pas assez qu'un choix injurieux
Jette sur mes desirs un joug imperieux,
C'est peu de la contrainte où sa rigueur m'engage,
D'un plus cruel destin il faut souffrir l'outrage,
Et me voir condamné par un ordre fatal
A mettre ce que j'aime au pouvoir d'un Rival?
O Commode, ô Tyran dont la faveur m'accable,
Qui pour trop m'estimer rens mon sort déplorable,
Pourquoi, lorsque chacun gémit sous tes forfaits,
N'es-tu Tyran pour moi qu'à force de bienfaits?
Me promettre ta Sœur, m'offrir ta confidence,

C'est

Contre ce qu'il ordonne aime qu'on se rebelle,
Et n'agit contre soi par quelque ordre confus
Qu'afin de s'assûrer la douceur d'un refus.
Non qu'en vous conseillant un hymen necessaire,
Vous ne deviez penser que j'aye éte sincere;
Au moins si ma foiblesse eût triomphé de moi,
Ce cœur vous demeurant n'auroit trahi que soi,
Et l'affreuse rigueur d'un éternel silence
Auroit sans doute assez expie cette offense;
Mais dans les sentimens peut-être un peu trop doux
Que l'amour malgré moi me fait prendre pour vous,
Quand l'hymen d'un Tyran seroit crû legitime,
J'y voudrois resister pour m'épargner un crime,
Et ne pas m'exposer au coupable embarras
De lui devoir mon cœur, & ne le donner pas.

L Æ T U S

Puis-je dans cet aveu goûter assez ma joye
Lorsque je dois réponse au Tyran qui m'envoye?
Que lui dirai-je, enfin.

H E L V I E.

Que je ne puis souffrir
Qu'il ôte à Marcia ce qu'il me fait offrir.

L Æ T U S.

Pour suivre la Raison en connoit-il l'empire?

H E L V I E.

En dois-je écouter moins ce que l'honneur m'inspire?

L Æ T U S.

Son seul emportement regle sa volonté.

H E L V I E.

Ma vertu contre lui sera ma sureté.

L Æ T U S.

D'un amour irrité la fureur est à craindre?

H E L V I E.

Eh bien, s'il est besoin, j'ai du sang pour l'éteindre,
Et faire voir à tous qu'aux malheurs les plus grands
Qui peut oser mourir peut braver les Tyrans.

Fin du second Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HELVIE, FLAVIAN, JULIE.

HELVIE.

Quoi vers moi, Flavian, l'Empereur vous envoye,
Il veut que de nouveau ma fierté se déploye,
Et qu'un second refus serve à mieux découvrir
Que je suis au dessus de ce qu'on vient m'offrir?

FLAVIAN.

Je n'examine point par quelle grandeur d'ame
Vous méprisez le Trône en méprisant sa flame,
Mais quelque noble orgueil qui nous puisse animer,
On doit feindre souvent si l'on ne peut aimer.

HELVIE.

Moi, que par une basse & molle complaisance
Je consente à trahir les droits de ma naissance,
Et montre un cœur d'esclave à qui m'a pû juger
Digne de la grandeur qu'il songe à partager!
Non, si j'ai rejetté d'abord le Diadême,
L'honneur veut que toûjours je demeure la même,
Et ne sauroit souffrir que ce cœur combatu
Par sa legereté démente ma vertu.

FLAVIAN.

Le dessein seroit beau, si votre resistance
Pouvoit de l'Empereur vaincre la violence,
Mais vous savez, Madame, où l'a souvent porté
L'inexorable abus de son autorité.
Aussi-tôt qu'il ordonne, il veut qu'on obeïsse,
Son pouvoir est sa regle, & non pas la justice,
Ou plutôt pour maxime il a sû concevoir
Que quiconque peut tout a droit de tout vouloir,
Je hazarde sans doute en parlant de la sorte,
Mais mon zele pour vous sur mon devoir l'emporte,
Et je le peins Tyran, pour mieux faire éclater
Ce que de sa rigueur vous devez redouter.

HELVIE.

Quoi qu'il souffre d'empire à ses injustes flames,
Il ne l'est pas assez pour forcer jusqu'aux ames,
Et si par mon refus il se tient outragé,
En me privant du Trône il s'en croira vangé.

FLAVIAN.

Vous l'esperez en vain ; son feu semble s'accroître
Plus il se sent forcé de le faire paroître ;
Et l'indignation dont on le voit surpris
Ne sauroit pour l'éteindre aller jusqu'au mépris.
Si dans sa passion il en étoit capable,
Lætus auroit gagné cet esprit indomtable.
Il n'est rien qu'il n'ait fait, il n'est rien qu'il n'ait dit,
Pour lui voir au dédain donner ce qui l'aigrit ;
Mais ses empressemens à combattre sa flame,
A d'injustes soupçons n'ont fait qu'ouvrir son ame.
Et lui persuader que par quelque interêt
Il presse lâchement un nœud qui vous déplaît,
C'est par là qu'il m'employe à ce fatal office ;
J'en connoi la rigueur, j'en connoi l'injustice,
Mais enfin il commande, & c'est vous dire assez
Qu'il pourra tout oser si vous n'obeïssez.

HELVIE.

Je n'ai pas attendu cette indigne menace,
Pour préparer mon cœur à toute ma disgrace.
Je sai sous quelle atteinte elle peut redoubler,
Et la dédaigne trop pour en pouvoir trembler.

FLAVIAN.

N'en faites point l'essai si vous m'en pouvez croire.
Jamais à prendre un Sceptre on ne ternit sa gloire,
Et dans un rang si haut peu croiroient comme vous.
Mais l'Empereur paroît ; redoutez son courroux,
Madame, encore un coup, ce seul moment vous reste.
Gardez de le forcer à quelque ordre funeste,
Et sur vos sentimens faites assez d'effort
Pour bien user du droit de regler votre sort.

SCENE II.

COMMODE, HELVIE, FLAVIAN, JULIE, *Suite de l'Empereur.*

COMMODE.

MAdame, à vos refus je viens ici moi-même
Abandonner encor l'honneur du Diadême,
Et soumettre au dédain qu'expliquent vos regards
L'impérieux orgueil du Trône des Cesars.
Un tel aveu sans doute à votre humeur altiere
Offre d'un beau triomphe une illustre matiere,
Et c'est pour l'étaler aux yeux de l'Univers,
Que d'en pouvoir vanter le Maître dans vos fers.
Vous l'y voyez, Madame, & son amour profonde
Reçoit de vous les loix qu'il donne à tout le monde,
Vous forcez un pouvoir qu'il se crût conserver,
Et faites le destin de qui l'osa braver.
Oui, dans ce que je suis, ma volonté sans peine
En regloit jusqu'ici la balance incertaine,
Et la gloire d'un Etre approchant du divin
Permettoit à mes vœux le choix de mon destin.
Il n'en est plus ainsi, vous en êtes l'arbitre.
Par vous de Souverain je n'ai plus que le titre,
Et je fais vanité d'abaisser à vos pieds
La fiere Majesté du Trône où je m'assieds.
Vous pouvez de moi-même en rejetter l'hommage,
Mais songez que l'Amour est sensible à l'outrage,
Et qu'à se trop permettre on peut tout hazarder,
Quand l'Esclave qui prie a droit de commander.

HELVIE.

Seigneur, de quelque orgueil que je sois soupçonnée
Je me souviens toûjours de ce que je suis née,
Et je rendrai sans cesse au rang que vous tenez
Les plus profonds respects qui lui soient ordonnez;
Mais l'obligation de cette déference
D'un devoir plus étroit n'a rien qui me dispense,
Et la sévérité de ses plus rudes loix
N'oppose aucun obstacle à ce que je me dois.
Je le connoîtrois mal si, pour oser vous croire
A ma crédulité j'abandonnois ma gloire,

Et souffrois que par moi Pertinax abusé
A de nouveaux affronts fût encor exposé.
Dans l'éclat, dont son nom par ses actions brille,
Mon avantage seul est de me voir sa Fille,
Et si dans Marcia c'est peu pour votre foi,
Si vous l'y dédaignez, que feriez-vous en moi?

COMMODE.

Lætus auprès de vous a mal servi ma flame
Si ce foible scrupule alarme encor votre ame,
Puisque pour l'etouffer il a dû vous offrir
Ce que pour Marcia je n'ai pû me souffrir.
Ces soins à reculer toûjours mon hymenée
De trop d'engagement marquoient ma foi gênée;
Mais n'apprehendez point qu'un feu trop inconstant
Derobe à votre espoir la gloire qu'il pretend;
Avant que de ceder, avant que de me rendre,
J'ai long temps contre vous tâché de me défendre,
Mais je me vois contraint d'avouër mon vainqueur,
Et je lui viens offrir & mon Trône & mon cœur.
L'un est à vous déja; pour vous assûrer l'autre
L'hymen peut dès demain unir mon sort au vôtre.
Consentez-y, Madame, & dans des vœux si doux,
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous.

HELVIE.

Vous faites trop, Seigneur, & je serois injuste
Si j'osois abuser un Empereur auguste,
Et monter dans un Trône où son espoir trompé
Se plaindroit d'un Empire à faux titre usurpé.
Pour mériter ce rang que votre amour m'apprête
Il faudroit que mon cœur devînt votre conquête,
Et quelque vaste éclat qu'il fît sur moi tomber,
J'aime mieux n'être rien que de le dérober.

COMMODE.

Quoi! quand l'amour du Trône a pouvoir sur tout autre,
C'est peu que vous l'offrir pour mériter le vôtre,
Et l'Univers entier dans cette offre compris
D'un cœur que je demande est un indigne prix?
Ce que l'ambition a de plus puissans charmes,
Pour vaincre sa fierté, n'a que de foibles armes?
Si du Maître du Monde il dédaigne la loi,
A qui donc se soûmettre?

HEL-

HELVIE.

A moi, Seigneur, à moi.
Les Dieux m'en ont donné l'Empire pour partage,
Mes respects seulement vous en doivent l'hommage.
Et du plus fort pouvoir quel que soit l'ascendant,
Cet hommage rendu le laisse indépendant.

COMMODE.

Enfin, Madame, enfin je commence à connoître
Que j'ai tort de prier, pouvant parler en maître;
J'en ai le droit, Madame, & l'orgueil le plus fier
Devroit s'en souvenir quand je veux l'oublier.

HELVIE.

Je m'en souviens, Seigneur, & vous montrer une ame,
Malgré l'espoir du Trône, incapable de flame,
L'exposer toute nuë & sans fard à vos yeux,
C'est vouloir vous traiter de même que les Dieux.

COMMODE.

Eh bien, puisque l'amour n'y sauroit trouver place,
D'un indigne refus il faut souffrir l'audace,
Soyez en liberté d'aimer ou de haïr,
Mais je commande enfin, c'est à vous d'obeïr.
L'hymen où votre cœur trouve tant d'injustice,
S'il n'en est pas le charme, en sera le supplice,
Et puisque votre orgueil s'obstine à m'outrager,
S'il ne le peut abattre, il m'en saura vanger.

HELVIE.

Et moi, Seigneur, & moi, j'oserai vous apprendre
Qu'abandonnant ma vie au soin de m'en defendre,
Je sai pour en sortir cent chemins differens,
Si je vous voi marcher sur les pas des Tyrans.

COMMODE.

Oui, je serai Tyran, & puisqu'on se déclare,
Pour qui m'est trop cruel je veux être barbare,
Dépouiller le respect dont j'ai trop pris la loi,
Et perdre une pitié que l'on n'a pas pour moi.
Dans l'affeux desespoir où vous livrez mon ame
De ses plus noirs effets vous aurez tout le blâme,
Lorsque je m'en défens c'est vous qui m'y forcez.
Un mot pour l'empêcher peut encor être assez,
Mais enfin votre arrêt par le mien se prononce,
Songez-y. Flavian, attendez sa réponse.

Et si rien ne fléchit son esprit obstiné,
Exécutez soudain l'ordre que j'ai donné.

SCENE III.

HELVIE, FLAVIAN, JULIE.

HELVIE.

MA mort est resoluë; eh bien, me voilà prête,
Où faut-il, Flavian, que je porte ma tête?

FLAVIAN.

Ah, Madame, voyez...

HELVIE.

Non, non, mon choix est fait,
Et quel que soit votre ordre, il en faut voir l'effet.

FLAVIAN.

Quelle en est la rigueur & pour l'un & pour l'autre!
L'Empereur veut du sang, mais ce n'est pas le vôtre,
Et si vous n'en changez l'impitoyable arrêt,
Celui de Pertinax est le seul qui lui plaît.

HELVIE.

De mon Pere! ah, je tremble, & ma Raison s'égare,
D'un barbare Tyran ordre vraiment barbare!
Helas! & Flavian s'en est voulu charger?

FLAVIAN.

D'assez fortes raisons m'y devoient obliger.
J'empêche au moins par-là qu'une main plus hardie
N'en presse en Pertinax la noire perfidie,
Et ne pouvant enfin oublier aujourd'hui
Qu'en cent occasions j'ai commandé sous lui,
Je perirai plûtôt que de sa mort complice,
On en puisse à mon bras reprocher l'injustice.
Mais helas! votre sort en sera-t-il plus doux?
Sans le pouvoir sauver c'est me perdre avec vous.
Un autre à mon refus, plein d'une lâche audace...

HELVIE.

Ah, je puis, & j'en dois empêcher la menace.

FLAVIAN.

Madame, je vai donc assûrer l'Empereur...

HELVIE.

Que tout mon sang est prêt d'assouvir sa fureur,
Que pour le satisfaire il n'est tourment ni peine...

FLA-

FLAVIAN.

Pour fléchir sa rigueur votre espérance est vaine.
Piqué que son amour n'ait pû rien obtenir,
Par la perte d'un Pere il croit mieux vous punir,
Et si pour son hymen vous n'êtes toute prête,
Je ne le puis revoir qu'en lui portant sa tête.
Avec de tels transports il l'a sû commander
Qu'à moins qu'on ne lui cede...

HELVIE.

Eh bien, il faut ceder.
Je dois à la Nature un effort si funeste;
Promettez tout, les Dieux disposeront du reste.

FLAVIAN.

Madame....

HELVIE.

Allez, de grace, & me laissez du moins,
Dans un sort si cruel soûpirer sans témoins.

SCENE IV.

HELVIE, JULIE.

JULIE.

MAdame, ce triomphe obtenu sur vous même
Sans doute auprès des Dieux sera d'un prix extrême,
Et contre votre espoir en obtiendra pour vous
Du plus heureux destin le revers le plus doux.

HELVIE.

Que le mien s'adoucisse! helas! que veux-tu croire?

JULIE.

Qu'à se faire obéir l'Empereur met sa gloire,
Et que se contentant de vaincre vos refus,
S'il voit vos vœux soûmis, il ne pressera plus.

HELVIE.

Que tu le connois mal d'en juger de la sorte!
Toûjours dans un Tyran l'injustice l'emporte,
Et Commode l'est trop pour pouvoir consentir
Au plus foible remords d'un juste repentir.
De quel fatal effet sa rigueur est suivie!
Il m'ôte jusqu'au droit d'attenter sur ma vie,
Et quelques rudes maux qu'on m'apprête à souffrir,

C'est un crime pour moi que de vouloir mourir.
Où me reduisez vous, ô devoir, ô nature?
De vos severes loix mon cœur en vain murmure,
Il faut vivre en depit de mon noble courroux.
O nature, ô devoir, où me reduisez vous?

SCENE V.

MARCIA, HELVIE, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

MAdame, car le Ciel à vos desirs propice
M'oblige à ce respect pour mon Imperatrice,
Et je dois ajouter aux honneurs éclatans...

HELVIE.

Ma Sœur, n'affectons point d'importuns contretemps.
Quoi que vous présumiez de mes brigues secretes,
Leur froideur vous sied mal en l'état où vous êtes.

MARCIA.

Il offre à votre cœur un triomphe assez doux.

HELVIE.

Au moins ce qui s'y passe est un secret pour vous.

MARCIA.

Lætus à mon défaut en a la confidence.

HELVIE.

Lætus y peut avoir plus de part qu'on ne pense.

MARCIA.

Vous faites de son zéle un glorieux essai.

HELVIE.

Si je lui dois beaucoup, je m'en acquiterai.

MARCIA.

Ce sentiment est juste, il vous a bien servie.

HELVIE.

Il l'a tâché peut-être aux dépens de sa vie.

MARCIA.

Tant de charmans appas à nuls autres pareils
Auprès de l'Empereur appuyoient ses conseils;
Avec de tels seconds il n'avoit rien à craindre.

HELVIE.

S'il a brigué pour moi, vous en êtes à plaindre.

MAR-

MARCIA.

Commode en sa faveur aime à le publier.

HELVIE.

Je n'ai pas entrepris de le justifier.
Cependant votre orgueil relâchant son audace
Aux voeux de l'Empereur a daigné faire grace,
Pressé par Flavian il s'est enfin rendu?

HELVIE.

J'ai suivi votre exemple, & fait ce que j'ai dû.

MARCIA.

C'est contraindre bientôt cet orgueil à se taire.

HELVIE.

J'apprens de vous, ma Soeur, à craindre pour un Pere.

MARCIA.

Donc son seul interêt arrache votre aveu?

HELVIE.

Je vous dirois en vain ce que vous croiriez peu.

MARCIA.

Le pretexte est plausible, & d'une lâche injure
Empêche contre vous que Rome ne murmure.
Menaces & refus, tout est bien concerté.

HELVIE.

Le temps me purgera de cette lâcheté.

MARCIA.

De vos déguisemens il publiera la honte.

HELVIE.

A la gloire souvent c'est par eux que l'on monte,
Et la votre du Sort pourroit braver les traits
Si vous vous déguisez aussi-bien que je fais.

MARCIA.

Moi, d'un vil procedé dissimuler l'outrage?

HELVIE.

Je souffre que par là votre ennui se soulage,
Et puisqu'en éclatant il se peut moderer,
Je vous laisse Electus à qui le declarer.

SCENE VI.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

L'On me brave, Electus, & ma triste disgrace
D'un orgueilleux mépris accroit l'indigne audace,
De mon jaloux destin il suit la trahison.
Tu la sais, tu la vois; m'en feras-tu raison?
Je l'attens de toi seul, d'un Trône qu'on me vole,
De sa possession tu m'as porté parole,
Et si toûjours la gloire est dans ton souvenir,
Par son seul interêt tu me la dois tenir.

ELECTUS.

Madame, plût au Ciel que mon sang, que ma vie
Fût le prix des grandeurs que le Sort vous envie,
Vous le verriez sur l'heure à vos pieds répandu
Vous assûrer l'éclat du rang qui vous est dû,
Et par ce sacrifice offert à votre gloire
Mon cœur de mon amour consacrer la mémoire.
Mais puisque l'Empereur s'est voulu déclarer,
Il n'est plus rien pour vous qu'on en puisse esperer.
Malgré le fier refus qui dût aigrir sa flame,
Il n'adore qu'Helvie, elle regne en son ame,
Et j'emploirois en vain tout ce que je vous doi
A forcer sa Raison de vous rendre sa foi.

MARCIA.

De ta parole en vain par là tu te crois quitte;
Non que d'un plein effet mon cœur te sollicite,
Mais puisqu'en mon injure elle doit s'engager,
N'y pouvant mettre obstacle, aspire à me vanger.
Par une belle audace empêche qu'on ne pense
Qu'avecque l'Empereur tu fus d'intelligence,
Et d'une indignité que je méritois peu
Va dans son lâche sang signer le desaveu.
Ta honte est attachée à celle qu'il m'apprête;
Pour te justifier apporte-moi sa tête,
Et d'un noble courroux te laissant enflamer
Parois digne aujourd'hui d'avoir osé m'aimer.
Pour moi contre un Tyran c'est lui que tu dois croire,
Je te l'ai déja dit, il y va de ta gloire,

Et, s'il faut t'exciter où t'excite l'honneur,
J'oserai te le dire, il y va de mon cœur.
Dans les doux sentimens que ma vertu te cache
C'est à toi qu'il est dû quand il sera sans tache,
Et que ton bras vangeur, prompt à me secourir,
M'aura mise en état de te l'oser offrir.

ELECTUS.

Ah! quelque rude sort dont la rigueur l'opprime,
Ne mettez point si bas un cœur si magnanime.
Il est toûjours d'un prix trop haut, trop relevé...

MARCIA.

Non, non, ton interêt doit être conservé;
En vain du tien séduit la flame trop ardente
T'en fait encor tenir la conquête éclatante,
Dans le honteux revers qui dégage ma foi
Le rebut d'un Tyran est indigne de toi.
Purge-le par sa mort d'une tache si noire,
Pour l'oser accepter rens-moi toute ma gloire,
Et d'un indigne affront confondant l'attentat,
Joins un éclat plus vif à son premier éclat.

ELECTUS.

Helas!

MARCIA.

Quoi, ton ardeur pour moi toûjours si prompte,
Ne m'offre qu'un soûpir à reparer ma honte,
Et quelque dur mépris qui me force à rougir,
Tu me trouves à plaindre, & dédaignes d'agir.
Quelle suite attachée à mon malheur extrême
Fait qu'inutilement je te cherche en toi-même?
Qu'as-tu fait d'Electus, & dans ce triste jour
Que devient sa vertu? que devient son amour?

ELECTUS.

L'une & l'autre a sur moi toûjours le même empire,
Mais leurs droits sont divers, & c'est dont je soûpire,
Puisque des deux côtez mon cœur trop combatu,
Voulant tout par amour, n'ose rien par vertu.

MARCIA.

Quoi, la tienne en ton cœur souffre tant de foiblesse
Que lui-même il te porte à trahir ta Maîtresse?
Tu préferes par elle un Tyran à ta foi?

ELECTUS.

S'il l'est pour tout le monde, il ne l'est pas pour moi.

Et lorsqu'en ma faveur chaque jour il s'explique,
Pourrois-je prendre part à la haine publique?
De tout ce que je suis son bras est le soûtien,
Pour élever mon sort il ne reserve rien,
Et l'oubli qui suivroit tant de marques d'estime
Des plus noires couleurs peindroit par tout mon crime.
Jugez dans cet oubli quelle en seroit l'horreur
Si j'y pouvois encor ajouter la fureur,
Et portant un poignard dans le sein de mon Maître
Joindre au titre d'ingrat l'infame nom de traître.

MARCIA.

Je sai qu'à ton destin il abaissa le sien,
Que tu lui dois beaucoup, mais ne me dois-tu rien?

ELECTUS.

Tout, où son interêt ne combat point le vôtre.

MARCIA.

Eh bien, il t'est aisé d'accorder l'un & l'autre,
Et le Ciel aujourd'hui te laisse le pouvoir
De contenter l'amour, & remplir ton devoir.
Ne voi que mon injure, & non pas qui m'affronte
Sans songer dans quel sang cours en laver la honte.
Et si pour moi ton bras avec justice armé
Par la mort d'un Tyran croit s'être diffamé,
Soudain pour satisfaire à ta gloire outragée,
Vange-le sur moi-même après m'avoir vangée,
Et de ce même fer qui bornera son sort,
Ote moi la douceur de jouïr de sa mort.
Ainsi tu donneras, sans être ingrat ni traître,
Sa vie à ta Maîtresse, & la mienne à ton Maître.
Ainsi vers lui, vers moi, tu feras dégagé
Si m'ayant satisfaite il meurt sur moi vangé.
Tu ne me répons point; mais ta vûë abaissée
Par un secret refus m'explique ta pensée,
Et mes yeux dans les tiens avoient trop vû d'abord
Avec ton cher Tyran ton lache cœur d'accord.
C'est toi dont les conseils, loin de m'avoir servie,
Lui font en ta faveur me préferer Helvie,
Et l'offre de son Trône étoit pour donner jour
Au criminel aveu de ton indigne amour.
Comme alors sans espoir je le voyois paroître,
J'admirois ce qu'en vain je croyois bien connoître;

Mais

Mais d'un éclat trompeur cet amour revêtu
Empruntoit les dehors d'une fausse vertu,
Et sur de tes projets, tu cherchois à me vendre
La lâcheté d'un cœur dont j'osois tout attendre.

ELECTUS.

Quoi, Madame...

MARCIA.

Il suffit, je n'écoute plus rien.
Mon bras pourroit agir où j'employois le tien,
Mais pour te punir mieux, & me punir moi-même
De t'avoir pû trop-tôt avouër que je t'aime,
Il n'est rien que je n'ose afin de regagner
Ce Trône dont par toi je me vois éloigner.
Si trop d'abaissement suit ce que je propose,
Au moins rougiras-tu de t'en savoir la cause,
Et de voir par toi seul le pouvoir absolu
Etre le prix d'un cœur que tu n'as pas voulu.

ELECTUS.

Ah! si jamais l'hymen où l'Empereur s'apprête....

MARCIA.

Tu perds temps, il me faut ou son Trône ou sa tête.
Je vai songer à l'un; si tu veux m'obtenir,
L'autre depend de toi, tu peux me prevenir.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

COMMODE, FLAVIAN,
Suite de l'Empereur.

COMMODE.

Vient-elle cette aimable & fiere criminelle,
Qui te promettoit tout pour mieux tromper ton zele,
Et n'a feint de ceder à mon ardent amour,
Que pour prendre son temps à me priver du jour?

SCENE II.

COMMODE, HELVIE, FLAVIAN.

COMMODE.

APproche, ingrate, approche, & contrains ton audace
De soûmettre ta haine à l'espoir de ma grace;
Offre-la pour victime à mon ressentiment,
Et tâche dans ton Juge à trouver un Amant.
Tu le peux, & mon cœur où ta beauté domine,
A peine à voir en toi la main qui m'assassine;
D'une image odieuse il repousse les traits,
Et signe ton pardon au nom de tes attraits.
Voudras-tu l'accepter; c'est moi qui t'en conjure.
Renonce à ta fierté, j'oublirai mon injure,
Ma passion m'en presse, & pour y consentir
Ce cœur, quoi qu'outragé, ne veut qu'un repentir.

HELVIE.

Tu triomphes, Commode, & ce que peu flexible
Ma haîne auparavant n'auroit pas cru possible,
Tu me reduis au point de n'en voir la fureur,
Que pour hair mon crime, & pour en prendre horreur.
Mon cœur le connoit tel, que les plus rudes gênes
Pour l'expier assez semblent manquer de peines.
Employe à m'en punir tout ce qu'ose le tien,
Ayant tout mérité je ne refuse rien.

COMMODE.

Ah! que je trouverois de quoi me satisfaire
Si j'osois m'assûrer que tu fusses sincere,
Et que ta trahison te fît assez d'horreur
Pour te coûter ta haine, & m'acquerir ton cœur!

HELVIE.

Va, pour ton interêt ainsi que pour ma gloire,
Je te veux bien ici donner lieu de me croire,
Et te mettre en état, si tu t'es trop flaté,
De m'abuser jamais de ma sincerité.
Je te la montre entiere en m'avoüant coupable,
Non d'avoir voulu perdre un Tyran detestable,
Non d'avoir attenté sur tes jours odieux,
Mais d'avoir pû manquer un coup si glorieux,
De n'avoir sû fournir au courroux qui m'enflame

Dans

Dans un cœur tout Romain que le bras d'une Femme,
D'avoir vû sous le tien son effort avorter,
Et mérité la mort qu'il te vouloit porter.

COMMODE.

Quoi, ta fierté s'éleve à tel point d'insolence
Que tu fais gloire encor de braver ma clemence,
Et d'une audace impie armant ton cœur ingrat
Tu pousses ta fureur par de-là l'attentat;
Au moins si mon amour ne peut fléchir ta rage,
Sachant qu'il est des Dieux, respecte leur image,
Et songe que l'orgueil qui les outrage en moi,
Interesse leur foudre à descendre sur toi.

HELVIE.

Je sai qu'un vif rayon de leur toute-puissance
Doit briller sur le front de ceux de ta naissance,
Mais si tu veux en toi me le voir respecter,
A nos yeux sur le tien fai qu'il puisse éclater.
D'un juste Prince en tout soûtiens le caractere,
Et fai ce que ces Dieux t'ont ordonné de faire.
Pour voir si leur respect regle tes actions,
Jette un moment les yeux sur tes proscriptions.
Voi de là sous ton nom tes Provinces pillées,
De leur premier éclat tristement depouillées,
Servir d'injuste proye à qui pour s'enrichir
Dans d'infames emplois ne craint point de blanchir.
Vois-y, vois-y par tout ce funeste ravage
Qu'exercent d'autre part l'avarice & la rage,
Lorsque de ton pouvoir leurs Tyrans revêtus
Se font de tes forfaits d'éclatantes vertus,
Et que pour t'imiter dans tes noires maximes
Regardant tes Sujets comme autant de victimes,
Ces demi Souverains par de lâches rigueurs,
S'en immolant les biens, t'en dérobent les cœurs.

COMMODE.

Ta haine à tort sur moi par là s'ose répandre.
Si le desordre est tel, me le vient-on apprendre?
Me vient-on expliquer ces secrets attentats?

HELVIE.

Et qui les doit savoir si tu ne les sais pas?
Le Ciel t'a-t-il commis la puissance suprême
Pour la voir confiée à d'autres qu'à toi-même,

Et

Et quand sur tes Agens tu fais tomber son poids,
Dois-tu pas à l'Etat répondre de leur choix?
As-tu droit d'oublier qu'un conseil infidelle
Peut souvent éblouïr, ou surprendre leur zele,
Et qu'en eux comme en toi dans les moindres projets
L'ignorance ou l'erreur ne s'excusent jamais? (ne
Mais quand juste en ses mœurs & grand en sa person-
Un Prince à l'une ou l'autre en ton rang s'abandonne,
De son Peuple du moins par ce malheur trahi
Il est plaint en secret, & n'en est point haï;
Mais ces distinctions de Provinces entieres
Sont de tes volontés les expresses matieres,
Rome ne souffre rien d'affreux ni de sanglant,
Qui n'ait de toi l'appui d'un ordre violent,
Et dans les cruautés qui font qu'on t'y déteste,
Cette main qu'à tes jours je crus rendre funeste,
Ne faisoit qu'usurper, à punir tes forfaits,
L'office de ce foudre à qui tu me remets,

COMMODE.

Je t'ai laissé vomir ta rage la plus noire
Pour chasser de mon cœur l'opprobre de ma gloire,
Un reste de tendresse à qui prêt à ceder
Ce cœur, ce lâche cœur osoit trop accorder.
Di que ma cruauté, di que ma barbarie
Réveillent dans le tien l'amour de la Patrie,
Et qu'en moi, par un zele & sincere & parfait,
Tu lui sacrifiois le Tyran qu'elle hait.
Malgré toi mon soupçon à mes regards expose
D'un dessein avorté la criminelle cause,
Puisque si ta fureur n'eût que pour Rome osé,
Pour exécuter mieux tu m'aurois épousé,
Et sans rien hazarder, au gré de ton envie,
Choisi l'occasion de t'immoler ma vie.

HELVIE.

Tu m'offense, Commode, à vouloir comme toi
Qu'Helvie en ses projets n'ait ni vertu ni foi.
Ce coup qui de tes jours devoit finir la trame,
Aurois-je pû l'oser si j'eusse été ta Femme,
Et permettre à l'ardeur d'un illustre courroux,
Dans des nœuds si sacrés, la haine d'un Epoux?
D'une belle entreprise où la gloire me guide

L'hymen que tu pressois eût fait un parricide,
Et c'est pour un Tyran un trop glorieux sort,
Lorsqu'il en coûte un crime à qui resout sa mort.

COMMODE.

Tu crois ne pouvoir mieux cacher ce qui t'engage,
Qu'en entassant toûjours outrage sur outrage,
Et qu'ils m'empêcheront d'aller jusqu'en ton sein
Percer le vrai motif qui vient d'armer ta main?
Quelque fiere vertu dont tu fasses la vaine,
L'amour peut sur ton cœur encor plus que la haine,
Lui seul a fait ton crime, & contre ton espoir
Voici de qui peut être on le pourra savoir.

SCENE III.

COMMODE, HELVIE, LÆTUS, FLAVIAN.

COMMODE.

Viens t'expliquer, Lætus, c'est en faveur d'Helvie
Son interêt t'en presse, & l'honneur t'y convie,
Parle sans balancer, l'aimes-tu? di.

LÆTUS.

Seigneur...

HELVIE.

Dequoi t'embarasser? Lætus aime l'honneur,
Lætus aime la gloire, & tu n'en dois attendre
Que ce que sa vertu t'a pû cent fois apprendre.

COMMODE.

Quoi, tu souffres qu'Helvie ici parle pour toi?
Son crime ou son peril étonnent-ils ta foi?
Crois-tu d'en partager ou la honte ou la peine?

LÆTUS.

La crainte ne peut rien sur une ame Romaine,
Et par ses ordres seuls, peut-être trop gardez,
Vous ignorez encor ce que vous demandez.
Eux seuls à mon amour par une longue feinte
Ont d'un choix odieux fait souffrir la contrainte,
Et jusques à l'hymen qu'il eut à redouter,
Forcé mon desespoir de ne pas éclater;
Mais enfin apprenant votre nouvelle flame,
Il s'est avec horreur emparé de mon ame.
Resolu de vous perdre, elle a lû dans mes yeux

A quoi

A quoi portoit mon bras un transport furieux,
Et quoi qu'elle ait osé, c'est sur ma seule tête
Que de votre courroux doit fondre la tempête,
Puisque me prevenant elle n'a que tenté
Ce qu'avec plein succès j'aurois executé.

HELVIE.

Quoi, Lætus, s'il est vrai qu'un pur amour t'inspire,
Est-ce là m'en prouver le vertueux empire,
Et quand ma gloire avouë un illustre attentat,
La tienne a-t-elle droit d'en affoiblir l'éclat?
Je t'aurois prévenu, toi dont la complaisance
M'ordonnoit une indigne & basse obéïssance,
Et toûjours trop fidelle à ton lâche Empereur
Tâchoit de son hymen à m'adoucir l'horreur?
Je ne t'en blâme point, mais souffre à mon courage
D'un projet glorieux le parfait avantage,
Et qu'avec tout l'éclat qui suivra ce grand jour,
Je meure digne encor d'emporter ton amour.

LÆTUS.

En vain pour attirer tout le crime sur elle,
Elle offre mes conseils pour garands de mon zele.
S'ils étoient d'obeïr, c'étoient pour m'assûrer
La gloire d'une mort que j'avois su jurer;
Mais d'un transport secret n'ayant pû me défendre,
L'effet vous montre assez qu'elle a bien su l'entendre,
Et si son entreprise a pû le prévenir,
En étant seul la cause, on m'en doit seul punir.

COMMODE.

Ah! je l'avois bien vû qu'en cette ame inhumaine
Il falloit que l'amour appuyât tant de haine.
O criminelle ardeur, dont le honteux dessein
Arme Helvie & Lætus contre leur Souverain!
Dans un tel attentat qu'ai-je plus à connoître?
L'un est déja coupable, & l'autre le veut être,
Et tous deux à l'envi pour suprême bonheur
Du plus noir des forfaits se disputent l'honneur.
C'étoit là cette gloire & brillante & solide,
Ingrate, de m'oser préferer un perfide,
Un traître à qui mon cœur servant par tout d'appui
N'a pû donner pour moi ce que j'ai pris pour lui!
Va, n'apprehende plus que mon ame aveuglée

Te demande une foi lâchement violée,
T'aimer étoit un crime indigne de mon rang,
Et pour m'en voir punir j'abandonne mon sang.
Ose, ose le verser, je n'y mets plus d'obstacle,
Donne-toi la douceur d'un si charmant spectacle,
Mets en perçant mon sein ton entreprise à bout,
En l'état où je suis je t'avouërai de tout.

SCENE IV.

COMMODE, MARCIA, HELVIE, LÆTUS, FLAVIAN, LUCIE.

MARCIA.

Je ne viens point ici presser votre clemence
De combattre l'ardeur d'une juste vangeance,
Et de se signaler par le pompeux eclat
Qui suivroit le pardon d'un indigne attentat.
Je viens, Seigneur, je viens pour nouvelle victime
Offrir à l'expier tout le sang qui m'anime,
Et reparer par là, puisqu'il est resolu,
Le coupable malheur de vous avoir déplu.
Il est juste, & la cause en vain m'en est suspecte,
C'est un ordre du Ciel qu'il faut que je respecte,
Lui qui des Souverains prend toûjours l'interêt,
Me souffrant votre haine, en a donné l'arrêt.
Sans voir, sans penetrer qui me l'a suscitée,
L'avoir pû ressentir c'est l'avoir méritée;
Et je tiendrai mon sort & glorieux & doux
Si comme j'ai vécu je puis mourir pour vous.

COMMODE.

Qu'avec tant de fureur, qu'avec tant d'insolence
L'orgueil à me braver hautement se dispense,
Qu'après mille bienfaits un traître.. ah, justes Dieux!
Leur crime sans horreur ne peut frapper mes yeux.
L'enfer n'a point de peine assez forte, assez rude...
Mais d'un transport aveugle où va la promptitude?
Quoi que ce couple ingrat ait fait, ait projetté,
J'en suis le seul coupable, & j'ai tout merité.

à Marcia.

Oui, Madame, c'est moi dont l'ardeur infidelle
Pour vanger votre injure a corrompu leur zele,

Et

MARCIA.

Je te l'avois bien dit,
Que je pourrois enfin regagner son esprit.
Quoi, tu l'as sû permettre, & ton cœur en soûpire?

ELECTUS.

Helas! m'en croirez-vous si j'ose vous le dire?

MARCIA.

Parle, parle, de toi j'aime à tout écouter.

ELECTUS.

L'espoir sur sa parole a trop sû vous flater.
Quoi qu'il vous ait promis je lis dans sa pensée;
Pour vous perdre, il suffit qu'il vous ait offensée;
Et que dans sa maxime on aide à se trahir
Lors qu'on peut pardonner à qui nous doit haïr.

MARCIA.

Et que voudrois-tu faire en cette défiance?

ELECTUS.

Ceder, & par la fuite éviter sa vangeance.
Puis qu'en secret sa haine y devant consentir,
Un prompt éloignement nous en peut garantir.

MARCIA.

Quoi, pour remede aux maux où tu me feins reduite,
Tu n'imagines rien de plus beau que la fuite,
Et mon cœur doit trouver plus de gloire aujourd'hui
A fuir avec toi, qu'à regner avec lui?
Quand Commode a dessein de couronner Helvie,
Tu ne vois rien alors à craindre pour ma vie,
Et je suis au hazard de perdre enfin le jour
Si tôt qu'avec le Trône il me rend son amour?
Prens, prens les sentimens d'un cœur plus magnanime;
En renonçant au mien, aspire à mon estime,
Et tâche à mériter que pour vanger ma foi,
Je me sois abaissée à jetter l'œil sur toi.

ELECTUS.

Ah! Dieux, pour m'outrager avec plus d'injustice
Voulez-vous être aveugle au bord du précipice,
Et ne pas voir qu'Helvie animant son courroux,
Ne l'attire pas plus sur elle que sur vous?
Quoi qu'ait pû deguiser sa haine impitoyable,
Son crime auprès de lui rend tout son sang coupable,
Et vous, & Pertinax du même coup frapez,

Dans

Dans sa punition serez envelopez.

MARCIA.

Quoi qui doive arriver, je suis la destinée
Où par ta lâcheté je me vois condamnée,
Et si j'ai pû descendre à des moyens trop bas,
J'ai dû les employer au refus de ton bras.
Au moins soit que je regne, ou soit que je perisse,
Ta flame en tous les deux trouvera son supplice;
Puis qu'exposée à tout par ton manque de foi,
Dans l'un & l'autre sort je suis morte pour toi.

ELECTUS.

Ah! si j'étois certain que la rage où l'envie
Eit dessein d'attaquer une si belle vie,
Il n'est droit si sacré qu'en ce pressant besoin
Rome...

MARCIA.

Arrête, Electus, tu vas un peu trop loin.
Quelque horreur que tantôt te fit le nom de traitre,
Tu sembles déja prêt d'attenter sur ton Maître.
S'il m'abandonne à toi, c'est peu pour le punir,
Et s'il trompe ta flame, il faut te retenir.
Regle mieux entre nous ton amour & ton zele,
Ayant pû me trahir, demeure lui fidelle,
Et content d'un seul crime, ose au moins aujourd'hui,
Etant vers moi coupable, être innocent vers lui.

ELECTUS.

Ah! que me dites vous?

MARCIA.

Qu'en ton zele, en ta flame
Toûjours ton interêt fait déguiser ton ame.
Aussi t'abuses tu si tu peux presumer
Que sur tes faux soupçons je songe à m'alarmer.
Pour me voir consentir à ta jalouse envie,
Montre moi que Commode ordonne de ma vie,
Et m'en convaincs si bien que par un beau retour
Je doive à ta vertu le prix de ton amour.

ELECTUS.

Eh bien, Madame, eh bien, obstinez vous à croire
Qu'un indigne interêt me fait trahir ma gloire,
Et que quoi que je fasse à vous prouver ma foi,
J'affecte l'apparence, & n'agis que pour moi,

Je ne vous dirai plus que ce reproche accable
Le plus parfait amour dont un cœur soit capable.
Sans ce soupçon qu'en vain il vous a confié
Déja mon desespoir l'auroit justifié ;
Mais vous devant ma vie, il faut encor suspendre
La resolution que vous me faites prendre,
Et ménager si bien le trépas où je cours,
Qu'il assûre ma gloire en conservant vos jours.
Il sort.
LUCIE.
Vous l'avez mal-traité.
MARCIA.
De Commode offensée
Ma flame à son hymen ne consent que forcée,
Et puis qu'en vain par lui j'ai voulu me vanger,
S'il me tient lieu de peine, il doit la partager.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARCIA, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA *tenant les tablettes de l'Empereur.*
JE ne le cele point ; l'entreprise est si noire
Qu'à bien l'examiner j'ose à peine la croire,
Et douterois encor d'un si lâche dessein
Si je n'en connoissois l'ordre écrit de sa main.
Le barbare ! à sa haine abandonner ma vie !
S'immoler Electus, Vous, Pertinax, Helvie,
Et pour porter sa rage au dernier attentat,
Proscrire en même temps la moitié du Sénat !
Je ne puis sans horreur m'en souffrir la pensée.
LÆTUS.
Le Ciel soutient toûjours l'innocence oppressée,
Et

Et de cet attentat ne s'est montré d'accord,
Que pour nous donner droit de conspirer sa mort.

MARCIA.

Mais forçant son humeur, qui l'a rendu capable
De pouvoir déguiser un projet si coupable?
D'oser jusqu'à la nuit en remettre l'effet?

LÆTUS.

La crainte de laisser son ouvrage imparfait.
Eut il pû sans surprise attaquer tant de têtes,
Qu'il n'eut contre la sienne émû mille tempêtes?
Le sang de Pertinax du Peuple est respecté,
Le pouvoir d'Electus au Palais redouté!
Et l'Armée a pour moi peut-être assez d'estime
Pour en craindre un obstacle au courroux qui l'anime,
C'est l'unique raison de ses déguisemens.

MARCIA.

J'avois conçu de lui de meilleurs sentimens,
Et n'aurois jamais cru qu'une brutale envie
Lui fît dans tout son sang vouloir punir Helvie;
Mais si cette union m'engage dans son sort,
Qu'a pû faire Electus pour mériter la mort?

LÆTUS.

Donnez vous la Raison pour regle à sa colere?
Pressant votre hymenée il a sû lui déplaire,
Et sans qu'il ait besoin de prétextes plus grands,
C'est meriter la mort que déplaire aux Tyrans.

MARCIA.

Il me le disoit bien que sa feinte clémence,
Nous déguisant son cœur, assûroit sa vangeance;
Mais bien loin qu'il me fît redouter son courroux,
Je traitois ses avis d'un desespoir jaloux,
Et j'osois imputer à son amour extrême
D'envier à ma foi l'éclat du diadême.
Cependant de ce feu toûjours si maltraité
L'arrêt de son trépas montre la pureté;
Ses conseils sont son crime, & si par un faux zele
Flavian à son Maître eût craint d'être infidelle,
S'il n'en eût pas trahi les ordres inhumains,
Son aveugle injustice achevoit ses desseins.

LÆTUS.

Dans le juste soupçon que l'Empereur pût feindre,
C'étoit le seul pour nous que je voyois à craindre.
Comme Chef de la Garde en pouvant disposer,
Sûr d'executer tout, il eût pû tout oser;
Aussi prévoyant bien qu'à quelque âpre tempête
L'hymen de la Princesse exposeroit ma tête,
A l'insu de Commode un commerce secret
Me l'a fait voir Ami généreux & discret.
Par là, sur sa vertu prenant toute assûrance,
De notre fier Tyran j'ai moins craint la vengeance
Et cru, quoi qu'il osât, que peu sans le trahir
Aux dépens de mes jours lui voudroient obéir.

MARCIA.

C'est beaucoup que sa rage ait été découverte;
Mais comme d'Electus il a juré la perte,
Si contre sa coûtume un scrupule incertain
Lui faisoit refuser la Coupe de sa main?

LÆTUS.

Non, non; ne doutez point que sa fausse prudence
N'affecte jusqu'au bout la même confiance.
D'ailleurs, dans le Palais l'ordre est si bien donné,
Qu'il ne peut fuir le sort qu'il nous a destiné.
Rien ne nous laisse plus à craindre de surprise,
Et Flavian lui-même étant de l'entreprise,
Le fer, quoi qu'il arrive, au défaut du poison,
D'un trop injuste arrêt nous doit faire raison
Mais je vois Electus qui vous le vient apprendre.

SCENE II.

MARCIA, ELECTUS, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA.

EH bien, contre un Tyran que devons-nous attendre?
La conspiration nous promet-elle effet?
En viendrons-nous à bout?

ELECTUS.

Madame, c'en est fait.

Loin

Loin que par quelque honneur de sa lâche vangeance
Commode ait pris de moi la moindre defiance,
Jamais sa gratitude avec tant de bonté
Ne parut applaudir à ma fidelité.
Un plein calme en ses yeux déguisant son courage,
Il a pris sans soupçon le funeste breuvage.
A juger par sa joie, on eût dit que les Dieux
Lui montroient dans sa perte un destin glorieux,
Qu'à Rome, à vous, à tous, s'offrant en sacrifice,
Il faisoit sans contrainte un acte de justice,
Et que s'interessant à tant de maux soufferts,
Son zele n'aspiroit qu'à vanger l'Univers.

MARCIA.

Mais si de ce poison la vertu foible ou lente
A le perdre assez-tôt se trouvoit impuissante,
L'abandonner ainsi c'est servir son courroux,
Et lui donner moyen de s'armer contre nous.

ELECTUS.

Flavian qui l'observe assûre l'entreprise,
Et de peur qu'à le voir vous ne fussiez surprise
Sachant qu'il a dessein de vous entretenir,
Pour vous y preparer j'ai dû le prevenir.

LÆTUS.

Je me retire donc pour éviter sa vûë.
C'est contre moi sur tout que sa rage est émûë,
Et quand je voi son sort si prêt de s'achever,
M'exposer à ses yeux ce seroit se braver.

SCENE III.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Quel chagrin dans ton cœur marque un secret supplice?
Vient-il ou de sa perte ou de mon injustice?
Son malheur ou le tien causent-ils ton ennui?
Soûpires-tu pour toi? soûpires-tu pour lui?

ELECTUS.

Quoi que vous ordonniez du beau feu qui m'anime,
Déja dans mon respect je croi tout légitime.
Mais je dois avouër, puis que vous m'en pressez,
Que je plains en secret ce que vous haïssez:
Tout barbare & cruel que l'Empereur puisse être,
Si j'y vois un Tyran, j'y vois toûjours mon Maître,
Et de mille bienfaits le pressant souvenir
M'accuse d'être ingrat quand j'ose le punir:
Ainsi dans sa fureur si pour le satisfaire
Ma tête eût seule été l'objet de sa colere,
J'atteste tous les Dieux qu'on m'auroit vû perir
Plutôt qu'à l'attentat j'eusse pû recourir;
Mais à voir que sur vous sa rage ose s'étendre
Mon amour aussitôt a dû tout entreprendre,
Et toutefois, hélas, toûjours infortuné,
Peut-être cet amour est encor soupçonné.

MARCIA.

Juge mieux d'un transport que je crus legitime,
Je voi ton innocence en connoissant son crime,
Et tu me ferois tort si tu n'osois penser
Qu'aspirant à punir j'aime à recompenser.
Ta mort par un Tyran lâchement resoluë
Expose à mes regards ta vertu toute nuë.
J'en sai pour ton amour l'inexorable loi,
Et si j'ai de Commode en vain... mais je le voi.

SCENE IV.

COMMODE, MARCIA, ELECTUS, FLAVIAN, LUCIE.

COMMODE.

Madame, enfin les Dieux par un bonheur suprême,
Pour mieux songer à vous, me rendent à moi-même,
Et chassent de mon cœur ces agitations,
Qu'excitoient à l'envi deux fieres passions.
L'amour & la colere avecque violence
Y pressoient tour à tour ma grace & ma vangeance,
Et par l'une & par l'autre ardemment combatu,

Je n'ai pû qu'avec trouble employer ma vertu.
Dans les rudes assauts dont je souffrois l'atteinte
Peut-être en son triomphe elle a paru contrainte,
Et trop plein d'un transport qu'elle a sû condamner,
En vous quittant trop-tôt, je l'ai fait soupçonner.
Par ce haut & plein calme où vous voyez mon ame,
Jugez si ma retraite a bien servi ma flame,
Et si de ce desordre entierement remis,
J'aurai lieu de tenir tout ce que j'ai promis.

MARCIA.

Seigneur, je me croirois aussi lâche qu'ingrate,
Si j'osois resister à l'espoir qui me flate,
Et malgré vos sermens autoriser ma foi
A douter des bontés que vous avez pour moi.
A me favoriser toûjours accoûtumées,
Electus après vous me les a confirmées,
Et m'a fait assez voir dans vos ordres donnez
La pompe des honneurs que vous me destinez.

COMMODE.

Quoi que de mes desseins il ait pû vous apprendre,
L'ordre qu'il a reçû les laisse mal comprendre.
Si pour notre hymenée il lui fait préparer
Tout ce que Rome doit aux soins de l'honorer,
Ces superbes dehors dont je la sollicite,
Ne sont qu'un foible essai de ce que je médite,
Et je les comblerai par un si digne prix,
Que l'Univers entier en restera surpris.
C'est à quoi je m'apprête, & je veux que l'Histoire
Avecque tant d'éclat en consacre la gloire,
Que ce que de mon sort elle voudra marquer,
Sans nommer Marcia, ne se puisse expliquer.

MARCIA.

Vous m'accablez, Seigneur, & mon ame confuse
Croit qu'en tant de faveurs un vain songe l'abuse,
Et présume si peu les pouvoir meriter,
Qu'à moins de s'en convaincre elle en voudroit douter.
Aussi quoi que j'employe à vous faire paroître
Avec quels sentimens je les veux reconnoître,
De mes profonds respects les vœux les plus soûmis.

Rempliſſent mal un ſoin à leur zele commis.
Mon cœur ſe voit encor reduit à l'impuiſſance
De vous montrer aſſez ce qu'il ſent, ce qu'il penſe,
Et la ſecrette ardeur que pour vous il conçoit,
Le peut ſeule acquitter de tout ce qu'il vous doit;
Mais d'un effet ſi noble elle ſera ſuivie,
Qu'autant que Rome a droit de condamner Helvie...

COMMODE.

Ah! Madame, de grace, accordez moi ce point,
Penſez, croyez tout d'elle, & ne la nommez point.
A ce nom malgré-moi je ſens que je m'enflame,
Qu'à ſes premiers transports je rens toute mon ame,
Et que d'un juſte effort ſecrettement gêné,
Je voudrois révoquer l'arrêt que j'ai donné.
Daignez à mon amour épargner ce ſupplice,
Votre deſtin eſt grand, ſouffrez qu'elle en jouïſſe,
Et ne rappellez point ce qu'en mon ſouvenir,
Sans bleſſer notre amour, je ne puis retenir.
Mais Dieux! quel accident tout à coup me menace!
Quelle maligne humeur me fait ſentir ſa glace?
Elle ſaiſit mon cœur, en vain il la combat,
Ma force m'abandonne, & ma vigueur s'abat.

MARCIA.

Ne craignez rien, Seigneur.

COMMODE.

Ma foibleſſe redouble,
Je tremble, je chancelle; & tout mon ſang ſe trouble.
Soutiens-moi, Flavian, ne m'abandonne pas.

MARCIA.

A ce pieux office il prêtera ſon bras,
Et de vous obeïr ne ſait perdre l'envie,
Que quand vous le forcez de m'arracher la vie.
Voi ceci, voi, Commode; en connois-tu la main?

Elle lui montre les Tablettes.

COMMODE *à Flavian.*

Ah! traître, c'eſt ainſi...

MARCIA.

Tu t'emportes en vain,
Tu n'es plus en pouvoir d'ordonner ſon ſupplice.
Apprens qu'en ce moment je ſuis Imperatrice;

Et qu'à Rome Electus voulant prouver sa foi,
T'a donné le poison qu'il a reçu de moi.
Voi par ce juste coup que je viens d'entreprendre
Ce qu'un regne pareil donnoit lieu d'attendre,
Puis qu'on n'en vit jamais de plus beaux, de plus grands,
Que ceux qui sont fondés sur la mort des Tyrans.

COMMODE.

Je sens qu'il faut mourir, que pour servir ta rage
Les Dieux injustement trahissent leur ouvrage,
Ces Dieux qui jusqu'ici de mes crimes auteurs,
Ne les punissant pas, s'en sont faits protecteurs.
Au moins je meurs content d'avoir traité sans cesse
Leur foudre suspendu d'impuissante foiblesse,
Et quoi que de la vie on fasse un si grand bien,
J'aime à l'abandonner pour ne leur devoir rien.
Qu'on m'emporte d'ici.

MARCIA.

Rendez lui ce service,
Aussi-bien je craindrois de me voir sa complice,
Et que le desespoir d'expirer à mes yeux
Ne redoublât sa rage à blasphemer les Dieux.

SCENE V.

MARCIA, ELECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Dans le bruit éclatant que cette mort va faire,
Allez, cher Electus, vous êtes necessaire.
Je sai bien que de Rome elle fait les souhaits,
Mais il faut empêcher le desordre au Palais.

ELECTUS.

Je cours joindre Lætus, & voir ce qui s'y passe;
Non que des plus mutins j'apprehende l'audace,
Mais de vos interêts incessamment jaloux
Je ne puis les porter sans m'éloigner de vous,
Je vous laisse un moment dans l'entretien d'Helvie.

MARCIA.

Quand la faveur du Prince en doit être le prix...
Mais par tout le Palais d'où viennent ces longs cris?

HELVIE.

Doutez-vous que déja cette mort ne soit sûë.

MARCIA.

Nous allons donc savoir comment elle est reçuë,
Je voi venir Julie.

SCENE VIII.

MARCIA, HELVIE, FLAVIAN, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

EH bien, Julie, enfin
Du barbare Commode on connoit le destin?

JULIE.

Madame, ces hauts cris qu'au Ciel chacun envoye
Du Peuple & des Soldats vous expliquent la joye.
Si-tôt que du poison il a senti l'effort,
Electus par les siens a publié sa mort.
Ce bruit en un moment a couru dans la ville,
Et comme enfin Lætus par un ordre facile
Avoit fait au besoin tenir ses Amis prêts,
Tout le monde est en foule entré dans le Palais,
Mais la mort d'un Tyran où chacun s'interesse,
N'est pas le seul sujet de ces cris d'allegresse.
Par un commun suffrage un Empereur élu...

MARCIA.

Que dites-vous? ce choix est déja resolu?
Rome à Lætus sans doute en accorde la gloire?

HELVIE.

Votre crainte, ma Sœur, vous fait un peu trop croire,
Lætus a des Amis, mais il est genereux,
Et vous craignez en vain qu'il n'ait brigué par eux.

JULIE.

Il l'a fait toutefois, mais la brigue est si belle
Qu'à ses soins Electus ayant uni son zele,

Pour

Pour voir regner la paix où regnoit la fureur,
Tous deux ont proclamé Pertinax Empereur.

MARCIA.

Mon Pere, ah! juſtes Dieux!

JULIE.

Soudain ſans plus attendre
Le nom de Pertinax s'eſt fait par tout entendre,
Et chacun à l'envi d'une commune voix
Par ſes cris redoublés a confirmé ce choix.
Mais j'en voi les Auteurs qui pleins d'impatience
Viennent de ce ſuccès vous donner l'aſſûrance.

SCENE IX.

MARCIA, HELVIE, LÆTUS, ELECTUS, FLAVIAN, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

Enfin le Ciel pour nous s'eſt daigné déclarer.
L'Univers aujourd'hui commence à reſpirer,
Sa liberté renaît, & par la mort d'un homme
Vous vous êtes montrés dignes Enfans de Rome.

ELECTUS.

Si d'un titre ſi beau nous pouvons nous flater,
Le choix d'un Empereur nous le fait mériter
C'eſt par là ſeulement que notre gloire brille;
Vous vous en crûtes Femme, & vous en êtes Fille.
L'Etat par Flavian heureuſement ſauvé
Aime à voir Pertinax à l'Empire élevé;
Tous ſecondant un choix qu'il refuſoit de croire...

MARCIA.

Nous ſavons qu'à vous ſeuls nous devons cette gloire,
Et ma Sœur dans Lætus admire avec plaiſir
La vertu d'un Amant qu'elle avoit ſû choiſir.

LÆTUS.

Si ſon cœur de mes vœux eut peine à ſe défendre,
Quand elle touche au Trône, oſerois-je y pretendre?

HELVIE.

Ce cœur vous devant tout, c'eſt outrager ma foi
Que craindre une grandeur que vous quittiez pour moi.
Et votre amour du mien doit flater ſa conſtance,

S'il peut dans mon devoir en trouver l'assûrance.

LÆTUS.

O glorieux arrêt qui remplit mon espoir!

ELECTUS *à Marcia.*

Qu'ai-je à combattre en vous par de là ce devoir,
Madame? jusqu'ici ma flame, quoi que pure,
D'un indigne soupçon n'a pû forcer l'injure.
Pour toucher votre cœur ai-je assez entrepris?

MARCIA.

L'aveu de Pertinax vous doit gagner ce prix;
Mais pour vous l'acquerir, sans tarder davantage,
Dans sa grandeur nouvelle allons lui rendre hommage,
Et mériter qu'en vous il honore aujourd'hui
La vertu que les Dieux ont couronné en lui.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



DARIUS,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

OCHUS, Roi de Perse.

DARIUS, Déguisé sous le nom de Codoman, Fils d'un Darius aîné d'Ochus.

STATIRA, Fille d'Ochus.

MEGABISE, Favori d'Ochus.

OROPASTE, Capitaine des Gardes d'Ochus.

BAGOAS, Confident de Megabise.

BARSINE, Confidente de Statira.

La Scene est à Persepolis.


DARIUS.

DARIUS,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AMESTRIS, MEGABISE.

AMESTRIS.

QUelque pouvoir sur vous que vous m'ayez fait prendre,
Dans l'essai que j'en fais je n'ai rien à pretendre,
Vous me tenez suspecte, & doutez que ma foi
Usât bien d'un secret qui regarde le Roi
Soit pour cacher son trouble, ou braver la Nature,
Il croit tout ce qu'on dit une vaine imposture,
Et que ce Darius qu'on tire du tombeau
N'est pour les Factieux qu'un pretexte nouveau;
Mais pour moi qu'en secret le sang tâche d'instruire,
Je crains à son erreur de me laisser séduire,
Et c'est pour l'éviter que mes sens divisez
Cherchent une clarté que vous me refusez.

MEGABISE

Madame, ce soupçon dont je souffre l'outrage
Semble de mon amour desavoüer l'hommage,
Et je doute qu'il plaise à la Sœur de mon Roi,
Quand elle veut douter de pouvoir tout sur moi.
Depuis que vos bontés par un aveu propice
En ont daigné souffrir le secret sacrifice,

A chaque occasion les Dieux me sont témoins
Que le soin de vous plaire a borné tous mes soins.
Jugez si cette amour ferme, ardente, sincere,
Cacheroit Darius à la Sœur de son Pere,
Et s'il refuseroit d'exposer à vos yeux
Ce qui seroit resté d'un sang si précieux.

AMESTRIS.

Comme l'on employa votre Pere à l'épandre,
S'il l'avoit conservé, vous auriez pû l'apprendre,
Ou si quelque Imposteur cherche à s'en prévaloir,
Par conjecture au moins vous le pourriez savoir.
Ochus pour affermir un Trône acquis par crime,
Sans rien examiner en feroit sa victime,
Et pour sa sûreté, s'il peut le découvrir,
Impôsteur, ou vrai Prince, il le fera périr;
Mais la Nature en moi voudroit en vain se taire.
Si je suis Sœur d'Ochus, Darius fut mon Frere,
Et le Ciel de son Fils ayant sauvé les jours,
Pour le moins en secret je lui dois mon secours.
Non que si par la force, ainsi qu'on le soupçonne,
Il vouloit, comme Ainé, reprendre la Couronne
J'appuyasse un parti qui ne peut s'assûrer
Sans répandre du sang que je devrois pleurer
Je voudrois seulement tâcher avec adresse
A lui faciliter l'hymen de la Princesse,
Et par l'heureux effet d'un accord glorieux
Remettre à Darius le bien de ses Ayeux.
Jugez si j'ai sujet de le vouloir connoître.

MEGABISE.

Mais ce n'est qu'un faux bruit qui le force à renaître
Madame, & vous savez que ce Prince au berceau
Par un ordre secret rencontra son tombeau.

AMESTRIS.

Eh bien; s'il a peri par cet ordre barbare,
Sachons de ce grand nom quel Imposteur s'empare.
Il n'est point de succès qu'il ne pût esperer
Si pour lui Codoman osoit se déclarer.
De mille exploits fameux la vaste renommée
Dans tous ses interêts feroit entrer l'Armée,
Et quoi que sa vertu dût répondre de lui,
Je crains qu'à ce murmure il ne serve d'appui.

S'il est vrai qu'à me plaire un beau feu vous engage,
Tâchez à pénétrer le fond de son courage.
Adieu, j'attends par vous à me desabuser,
Il est trop votre Ami pour vous rien déguiser.

SCENE II.

MEGABISE, BAGOAS.

MEGABISE.

OUi, par de grands effets que tu ne peux attendre
Tu connoîtras bientôt ce que tu veux apprendre,
Et que dans son orgueil un grand cœur affermi
Croit trahir ce qu'il est s'il s'éleve à demi.
Mes desirs vont au Trône, & pour m'y faire place
L'attentat n'offrant rien que leur fierté n'embrasse,
Les plus sanglans dégrés, dans l'ardeur d'y monter,
N'ont rien d'assez affreux pour pouvoir m'arrêter.

à Bagoas qui entre.

As-tu vû nos Amis? sont-ils prêts à me suivre?

BAGOAS.

Ils vous mettront au Trône, ou cesseront de vivre,
Seigneur; jamais Tyran avec plus de transport
Par ses lâches fureurs ne fit jurer sa mort.
Pour donner plus de force à leurs nobles coleres,
Ils se sont peint Ochus teint du sang de ses Freres,
Lorsque pour regner seul sa noire passion
Les fit tous immoler à son ambition.
Ils ont vû de l'Aîné la veuve infortunée
De son Fils au berceau suivre la destinée.
Du jeune Darius, que pour vous contre lui
Ma fourbe après vingt ans fait revivre aujourd'hui.
D'un beau succès pour eux c'est un augure aimable
De voir à ce faux bruit le Peuple favorable.
Déja par son murmure & des souhaits confus
Il cherche avidemment ce sang de Darius.
Il eut les vœux de tous quand son Pere Artaxerxe
Le daigna, comme Aîné, couronner Roi de Perse,
Et si jusqu'à ses jours sa fureur s'étendit,
Ochus fut crû l'auteur du coup qui le perdit.
Jugez avec quel zele ils suivront l'imposture
Qui vous fait de son Fils emprunter l'avanture;

Et

Et qui charmant leurs cœurs par un flateur abus
Leur fera croire en vous un Prince qui n'eſt plus.
Tout s'y trouve plauſible; on ſait que votre Pere
Fut ſeul choiſi pour perdre & le Fils & la Mere,
Et quoi qu'il ait verſé ce ſang ſi plaint de tous,
Il pût, ſauvant le Fils, le laiſſer vivre en vous.

MEGABISE.

Ah! je ne cherche pas, quoi que j'en doive attendre,
Par où juſtifier le nom que je vai prendre.
Le Peuple aux nouveautés toûjours prompt à courir
Prendra pour Darius qui qu'on lui veuille offrir,
Et lors qu'aſſis au Trône on craindra ma puiſſance,
Qui me demandera raiſon de ma naiſſance?
Mais Codoman lui ſeul arrête encor mon bras.
Il eſt cheri du Peuple, adoré des Soldats,
A l'Armée, à la Cour, chacun le favoriſe,
Et nous ferions en vain éclater l'entrepriſe,
Si dans notre parti, pour le mieux aſſûrer,
Mes ſoins auparavant n'avoient ſu l'attirer.

BAGOAS.

Quoi que vous en promette un eſpoir trop credule,
Je crains de ſa vertu le ſevere ſcrupule.
Je ſai que quelquefois du Roi mal ſatisfait
Contre ſa tyrannie il s'emporte en ſecret,
Qu'il hait ſa politique, en blâme la maxime;
Mais il ne peut ſouffrir la moindre ombre du crime,
Et croira ſe noircir d'un reproche trop bas,
A le priver d'un Trône affermi par ſon bras.

MEGABISE.

L'amitié qui nous lie obtiendra toute choſe,
Et quelque âpre vertu que ſon devoir m'oppoſe,
Me croyant Darius à qui ce Trône eſt dû,
A mes deſirs ſans peine il le verra rendu.
Eſſayons ſeulement, pour avoir moins à craindre,
A faire que d'Ochus il ait lieu de ſe plaindre,
Et ſi pour l'épargner ſon zele fait effort,
Nous promettons ſa vie en conſpirant ſa mort.

BAGOAS.

C'eſt le plus ſûr moyen; mais cette violence
Du côté d'Ameſtris vous défend l'eſperance,
Et vous croiriez en vain que ſon juſte courroux

Dans l'Assassin d'un Frere acceptât un Epoux.

MEGABISE.

Ah, que pour nos esprits l'Amour a peu de force
Quand de l'ambition ils ont goûté l'amorce!
De ses bouillans desirs l'impérieuse ardeur
Avecque tyrannie occupe tout un cœur.
Et l'orgueil qu'elle inspire à ce cœur téméraire,
Pour être écouté seul, force tout à se taire.
Je l'avouërai pourtant; d'abord de secrets nœuds
Aux beautés d'Amestris acquirent tous mes vœux,
Elle en reçut l'hommage, elle approuva ma flame;
Et c'est par où glissa ce poison dans mon ame.
Je crûs qu'ayant su plaire à la Sœur de mon Roi,
Le Trône n'avoit rien qui fût trop haut pour moi.
Soudain à cette ardeur pressé de satisfaire,
Je vis pour la remplir l'attentat necessaire;
Je fis des Mécontens, j'animai leur courroux,
Et d'un nom glorieux... Mais le Roi vient à nous.

SCENE III.

OCHUS, STATIRA, MEGABISE, OROPASTE, BARSINE, BAGOAS.

OCHUS *à Statira.*

Va, d'un Peuple insolent laisse agir le murmure,
Laisse-le d'un Fantôme embrasser l'imposture,
Ma Fille, on trouvera moyen de l'arrêter.

STATIRA.

Seigneur, j'ai lieu pour vous de m'en inquieter,
Comme ce bruit lui plaît, la suite en est à craindre.

OCHUS.

Le feu n'ira pas loin avant que de s'éteindre.
C'est de quelques Mutins l'imprudente chaleur
Qui pour brouiller l'Etat cherchent une couleur,
Et ne se sont permis cet espoir téméraire
Que par l'abus d'un nom dont la memoire est chere,
Mais leur audace en vain fait vivre Darius.
L'imposture est grossiere, & ce Prince n'est plus.
Tiribase à son Roi fut toujours trop fidelle.

MEGABISE.

Recevez dans son Fils un garand de son zele;

Pour

Pour negliger votre ordre & trahir votre espoir
Tiribase, Seigneur, connut trop son devoir.
Cent fois j'ai su de lui qu'en un âge si tendre
Sa main trembla du sang qu'il lui fallut repandre,
Qu'un premier mouvement altera tout le sien,
Mais il servoit son Prince, & n'examina rien.

OCHUS.

Si mon scrupule alors en combatit le crime.
Du grand Art de regner j'ignorai la maxime,
Et je voi bien enfin qu'à maintenir les droits
Les timides vertus sont indignes des Rois.
Darius fut mon Frere & le Fils d'Artaxerxe,
Sa mort me donna droit à l'Empire de Perse,
Mais je le vis mal sûr à vouloir épargner
Ce qui resta d'un sang qui cessoit de regner.
Son Fils pour l'affermir mérita de le suivre,
Pour le bien de l'Etat il dut cesser de vivre.
Le Peuple contre nous eût tout osé pour lui,
Puisque pour son Fantôme il s'émeut aujourd'hui.
Je sai que tout est faux, mais si de l'artifice
Je découvre, ou l'Auteur, ou le moindre Complice,
Ce qu'ont de plus affreux les plus cruels trépas
Laissera peu d'ardeur pour de tels attentats.

MEGABISE.

Il est juste, Seigneur, d'une si noire audace,
C'est par des flots de sang que le crime s'efface,
Et le Ciel trahira les soins que je vous doi,
Si vous le découvrez par d'autres que par moi.

OCHUS.

Je sai quel est ton zele; agi, cher Megabise,
Préviens de nos Mutins l'insolente entreprise,
Tâche d'en découvrir & l'ordre & le projet.

MEGABISE.

J'y veillerai, Seigneur, en fidelle Sujet.
Je voi des Mecontens dont mes sourdes intrigues
Jusqu'au fond de leur sein pénétreront les ligues,
Et j'agirai si bien, qu'avant qu'il soit deux jours
De ce faux bruit qui plaît j'arrêterai le cours.
Ne vous alarmez point.

OCHUS.

Et quel sujet d'alarmes

Ce-

Codoman est toûjours le soûtien de nos armes,
Et quelques Factieux qui s'osent assembler,
Son nom seul suffira pour les faire trembler.
Depuis qu'un bon destin aux Persans favorable
Arrête parmi nous ce Héros indomptable,
Nos plus fiers Ennemis & battus & defaits
Semblent de tous côtés n'aspirer qu'à la paix.
Aussi pour n'avoir point à craindre qu'il nous quitte,
Je veux d'un prix si haut honorer son mérite,
Qu'en ses plus doux souhaits son espoir prévenu
Fasse envier à tous le sort d'un Inconnu.

STATIRA.

Ce doit être un haut prix qu'un grand Roi lui prépare,
S'il reconnoit assez une vertu si rare;
Elle ne peut briller dans un plus vif éclat.

OCHUS.

Si je lui dois beaucoup, je cesse d'être ingrat,
Quand un illustre hymen que mon choix autorise
Doit unir à son sang le sang de Megabise.

à Megabise.

Oui, je veux que ta Sœur, en lui donnant la main,
Fixe enfin parmi nous son destin incertain.
Disposes y son cœur, toi qui peux tout sur elle.

MEGABISE.

Cléone pour son Roi ne manque point de zele,
Et je lui ferois tort d'essayer mon pouvoir,
Où votre choix, Seigneur, lui marque son devoir.

OCHUS.

L'interêt de l'Etat presse cet hymenée;
Mais pour en voir sans trouble éclater la journée,
Viens, qu'à ce nom fatal qu'on veut favoriser,
J'examine avec toi ce qu'il faut opposer.

SCENE IV.

STATIRA, BARSINE.

BARSINE.

Madame, ou je me trompe, ou quoi que le Roi pense,
Son ordre n'aura rien dont Cléone s'offense,
Et ses desirs sans peine au devoir préparez...

STA-

STATIRA.

Le cruel ordre, Ah! Dieux!

BARSINE.

Quoi! vous en soûpirez?

STATIRA.

Oui, Barsine, & l'orgueil où le sang m'autorise
A beau de ce soûpir condamner la surprise,
Il a beau m'opposer tout l'éclat de mon rang;
La foiblesse du cœur en communique au sang,
Et quelque âpre fierté qu'exige un Diadême,
J'en pers le souvenir quand je pers ce que j'aime.

BARSINE.

Que me fait présumer ce sentiment jaloux?
Codoman...

STATIRA.

Ah! Barsine!

BARSINE.

Et quoi, l'aimeriez-vous?

STATIRA.

Helas! demandes-tu quel sentiment me touche
Quand mes yeux font pour toi l'office de ma bouche,
Et que de leurs regards l'infidelle langueur
T'abandonne à ce nom les secrets de mon cœur?
Je sai que de mon rang la dignité suprême
Me devroit assûrer l'empire de moi-même,
Et domptant d'un beau feu les charmes trop puissans,
Dégager ma Raison du trouble de mes Sens;
Mais quoi que l'on oppose à de si douces flames,
Les belles passions cherchent les belles ames,
Et l'amour de ses droits n'est pas si peu jaloux
Qu'il prenne notre aveu pour triompher de nous.
D'une haute vertu l'éblouïssante amorce
Lui fait faire d'abord un essai de sa force.
C'est par là qu'en nos cœurs sans soupçon introduit
D'un rare & plein mérite il y porte le bruit;
L'image qu'on s'en forme, & pompeuse & brillante,
En arrache aussi-tôt une estime innocente,
Elle flate, on s'y plaît, elle émeut, on consent;
On croit qu'elle est toûjours ce qu'elle est en naissant,
Et lorsque que de l'amour que cette erreur déguise,
Par son inquietude on connoit la surprise,

Le

Le cœur s'en est déja si bien laissé charmer,
Qu'il n'est plus en état de refuser d'aimer.

BARSINE.

Je vous plains du malheur où je vous vois reduite;
Mais vous pouvez, Madame, en prévenir la suite,
Et d'Amestris pour vous interessant la foi,
Vous oposer par elle aux volontés du Roi.
Employez le pouvoir qu'elle a sur Megabise.

STATIRA.

De ce choix plus que moi tu la verras surprise,
Et le coup que ma flame a lieu de redouter,
Par son propre interêt l'a doit inquieter.
Elle aime Codoman.

BARSINE.

Vous le croyez, Madame?

STATIRA.

Oui, Codoman sans doute a sû charmer son ame.
Ne te souvient-il plus avec quelle chaleur
Elle m'a fait cent fois admirer sa valeur?
Que voulant à sa gloire acquerir mon suffrage,
Elle s'étudioit à m'en tracer l'image,
Et sembloit mendier par cet adroit detour
L'aveu du trop d'estime où l'engageoit l'amour?
C'est ce qui de mon cœur me cacha la foiblesse,
Je ne crûs qu'admirer, mais j'admirai sans cesse,
Et ce flateur appas seduisant ma Raison,
De mes sens revoltés couvrir la trahison.
Un je ne sai quel trouble où je me vis reduite
De leur rebellion voulut en vain m'instruire,
Mon orgueil aima mieux hazarder mon repos
Que de souffrir ailleurs l'hommage d'un Héros;
Mais ce fier sentiment dont ma vertu murmure,
Pour surprendre mon cœur n'étoit qu'une imposture,
Et j'ai trop reconnu, m'en laissant enflamer,
Que qui veut être aimée a resolu d'aimer.

BARSINE.

L'hommage d'un Héros dont la gloire est maîtresse,
Est digne de l'orgueil d'une grande Princesse,
Mais quoi qu'à Codoman le vôtre ait deferé,
En recevant ses vœux, qu'avez-vous esperé?

STATIRA.

Ah! que de mon secret ton ame trop grossiere
Pour juger d'un beau feu tire peu de lumiere,
Si tu crois qu'un grand cœur qui s'en laisse saisir
Consulte en lui cédant l'espoir ou le desir!
Ce sont peut-être ailleurs des charmes légitimes;
Mais l'amour chez les Grands suit bien d'autres maximes.
Comme à la vertu seule il rend un doux tribut,
Aimer borne sa gloire, aimer est tout son but
Sans rien chercher de plus il met son heur suprême
A tenir son objet renfermé dans soi-même,
Sans cesse il l'examine, il l'observe, il le sert,
Et ne connoît l'espoir qu'au moment qu'il le perd.

BARSINE.

D'une source bien pure un tel amour doit naître,
Et si pour Codoman... mais je le voi paroître.

STATIRA.

Faut-il que je l'accable? ah rigoureux destin!

SCENE V.

STATIRA, DARIUS, BARSINE.

DARIUS *sous le nom de Codoman.*

De quel fâcheux présage est pour moi ce chagrin,
Madame? Je ne sai ce que j'en dois attendre,
Mais je tremble à savoir ce qu'il cherche à m'apprendre,
Et d'un mortel effroi tous mes sens prévenus
Succombent à des maux qui leur sont inconnus.

STATIRA.

Ces maux ne sont pas tels qu'il vous les fait paroître;
Si le Sort vous poursuit, vous en êtes le Maître,
Et quelque orage enfin qui semble se former,
Vous le dissiperez en cessant de m'aimer.

DARIUS.

Cessant de vous aimer? moi, Madame? ah je doute
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous écoute;
Et dans l'accablement qui confond ma Raison,
Moi même je me suis suspect de trahison.
A quoi que le Destin contre moi se prépare,
Quand pour en divertir l'ordre le plus barbare

Ce seul remede enfin se pourroit opposer,
Helas! seroit-ce à vous à me le proposer?
Non, ne me dites point que le Sort m'assassine;
Mais dites, *ta Princesse a juré ta ruine,*
Et par un beau triomphe à la fin obtenu,
Son cœur se veut soustraire aux vœux d'un Inconnu.

STATIRA.

Si les ayant soufferts je m'en suis fait complice,
A la seule vertu j'ai crû rendre justice;
Et ce cœur dans son choix n'a point examiné
S'il en aimoit l'éclat sur un front couronné.
Mais enfin aujourd'hui je ne puis plus sans crime
Lui rien souffrir pour vous au delà de l'estime,
C'est pour Cléone seule....

DARIUS.

Ah! que me dites-vous?

STATIRA.

Que le Roi vous choisit pour être son Epoux,
Et que se reservant lui-même à vous le dire,
Il l'a fait préparer à l'aveu qu'il desire.

DARIUS.

Ce coup surprend ma flame, il le faut confesser.

STATIRA.

Ce choix en fait un crime, il n'y faut plus penser.

DARIUS.

Quoi, vous croyez déja que mon cœur y consente?

STATIRA.

Quoi, vous refuseriez cette gloire éclatante?

DARIUS.

Quelque bonheur par là dont me flate le Roi,
Hors vous, hors votre amour, il n'en est point pour (moi.

STATIRA.

Si vous n'acceptiez pas l'honneur qu'il vous veut faire,
Pourriez-vous esperer de fléchir sa colere?

DARIUS.

Non, mais par votre aveu, si je puis l'obtenir,
Pour rompre son dessein je le veux prévenir.
C'est l'unique remede aux maux qu'il nous prépare,
Il faut me déclarer avant qu'il se déclare,
Lui découvrir ma flame, & presser sa bonté
D'en voir plûtôt l'ardeur que la témérité.

STATIRA.

A quels nouveaux perils ce dessein vous engage?
Jaloux de ce qu'il est, il prend de tout ombrage,
Et contre ses soupçons rendant peu de combat,
La moindre ambition est un crime d'Etat.
Ainsi croyant qu'en moi vous cherchez sa Couronne,
Gardez qu'à ses transports son cœur ne s'abandonne,
Et que de ses refus l'invincible fierté
N'en porte la rigueur à trop d'indignité.

DARIUS.

Que contre mon audace il s'emporte, s'enflame,
Ce que j'ai fait pour lui saura toucher son ame,
Et s'il peut l'oublier, le rang où je me voi
M'a donné des Amis qui parleront pour moi.

STATIRA.

Connoissez mieux la Cour & tous ses artifices.
On vous flâte, on vous aime après vos grands services,
Mais au premier revers, quoi qu'on vous eût promis,
Si le Roi vous manquoit, vous n'auriez plus d'Amis.

DARIUS.

Qu'ils m'abandonnent tous au milieu de l'orage,
J'aurai pour moi du moins ma gloire & mon courage;
Un si solide appui ne sauroit m'abuser.
Mais pourquoi craindre tout quand je dois tout oser?
Est ce qu'un juste orgueil que le sang vous inspire
A peine à consentir au bonheur où j'aspire,
Et que de son éclat vos sentimens jaloux...

STATIRA.

Ah! c'est peu mériter ce que j'ai fait pour vous,
Et ce doute outrageant que vous faites paroître
Desavouë en secret l'amour qui le fait naître.
Un cœur qui dans ses soins ne prend aucune part,
Sans s'émouvoir de rien, remet tout au hazard,
Et quoi qu'en juge ici votre injustice extrême,
Vous montrer que je crains, c'est vous dire que j'aime,
Et m'expose à regret à l'horreur d'un devoir,
Qui me defend l'amour s'il vous defend l'espoir.

DARIUS.

Quoi, le Roi s'obstinant à condamner ma flame,
Princesse, vous voudrez me chasser de votre ame?

STA-

STATIRA.

J'y ferai mes efforts.

DARIUS.

Le pourriez-vous, helas!

STATIRA.

Va, c'est te dire trop que ne répondre pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, AMESTRIS, BARSINE.

STATIRA.

C'Est trop vous deguiser; si cet hymen vous gêne,
Confessez qu'en secret l'amour fait votre peine,
Et que de ce qu'il perd le vif ressentiment
Vous fait blâmer un choix qui vous coûte un Amant.

AMESTRIS.

Lui, mon Amant, Madame! ah! c'est un peu trop croire.
J'estime Codoman, & prens part à sa gloire,
Mais non pas jusqu'au point qu'on doive présumer
Que mon cœur soit jamais capable de l'aimer.

STATIRA.

Quoi, Princesse, un Héros si grand, si magnanime
Ne mérite de vous qu'un sentiment d'estime,
Et la fierté du sang dont vous tenez le jour,
Croiroit se faire outrage à souffrir son amour?
Je pensois que l'éclat des dons de la fortune
Ne pouvoit éblouir qu'une ame trop commune,
Et que quand la vertu justifioit nos vœux,
L'espoir qui les flatoit n'avoit rien de honteux.

AMESTRIS.

Ce sont mes sentimens, & la mienne peut-être
Pour tout autre que lui les auroit fait paroître,

Mais quoi que sur mon cœur pût un charme si doux,
Je trouverois ma gloire à me vaincre pour vous.

STATIRA.

La pensée est obscure, & j'ai peine à l'entendre,
De grace, expliquez-là.

AMESTRIS.

Voudrois-je m'en défendre
Lors que mille vertus qu'admire notre Cour
Nous font voir Codoman digne de votre amour?
Je sai qu'il vous adore, & si pour son audace
Ses grandes actions n'obtiennent point de grace,
Comme à brûler pour vous j'osai l'autoriser,
C'est moi seule, c'est moi qu'il en faut accuser.
Oui, Madame, un soûpir, malgré sa retenuë,
Fit paroître à mes yeux son ame toute nuë,
Et versa dans mon sein tout le secret d'un feu
A qui de sa raison il refusoit l'aveu.
Loin d'en blâmer l'ardeur dans une si grande ame,
Je prêtai quelque espoir à sa timide flame,
Et lui peignant en vous un esprit généreux,
Je forçai son respect d'applaudir à ses vœux.
Ainsi de mon secours tirant un doux présage,
A vos pieds par mon ordre il en porta l'hommage,
Et l'ayant pû soumettre à de si cheres loix,
Quoi qu'ordonne le Roi, je sai ce que je dois.

STATIRA.

Ah! si vous l'aviez su, m'auriez-vous exposée
A rougir de connoître une victoire aisée,
Et de pouvoir si peu sur mon cœur abatu,
Qu'il n'ose au plein triomphe enhardir ma vertu?
Puisque vous m'y forcez, je l'avoûrai, Princesse;
Malgré moi Codoman a surpris ma foiblesse,
Ou plûtôt j'ai souffert que ce cœur indiscret
D'un feu qui lui plût trop me cachât le secret.
Au moins ce choix du Roi par sa rigueur extrême
M'apprend bien que j'aidois à me tromper moi-même,
Et qu'où l'amour se plaît d'établir son pouvoir,
De peur de s'en défendre, on n'en veut rien savoir.

AMESTRIS.

Laissez agir les Dieux dont l'ordre vous inspire;

De nos cœurs à leur gré lui seul regle l'empire,
Et de nos passions les motifs differens
Sont autant de secrets dont ils se font garands.
Ainsi quoi qu'à vos feux le Roi mette d'obstacle,
Puisqu'ils les ont fait naître, esperez un miracle,
Et que de leur secours vos desirs secondez
Obtiendront le succès que vous en attendez.

STATIRA.

Dans l'espoir que pour moi l'amitié vous ordonne,
Songez-vous que le Ciel me garde une Couronne,
Et qu'esclave d'un rang qui m'en acquiert les droits,
Je forme des desirs dont je n'ai point le choix?

AMESTRIS.

Pour peu que ces desirs avec mes soins s'entendent,
Mon zele vous répond de tout ce qu'ils prétendent,
Et j'espere qu'un jour la Perse avec plaisir
Couronnera le Roi que j'ose lui choisir.
Daignerez-vous, Madame, en accepter l'augure?

STATIRA.

S'il me trompe, du moins j'en aime l'imposture,
Et Codoman peut tant... mais adieu, je le voi,
Vous apprendrez de lui les sentimens du Roi.
Pour moi, qu'en son dessein trop d'ardeur interesse,
Je fuis ce qui m'expose à montrer ma foiblesse.

SCENE II.

AMESTRIS, DARIUS.

AMESTRIS.

Tu triomphes enfin, Codoman, & ton feu
D'une auguste Princesse a mérité l'aveu.
Si lors que tu parois, sa retraite trop prompte
T'en ôte la douceur pour te cacher sa honte,
C'en doit être une au moins pleine d'appas pour toi
Qu'elle ait pû confier son secret à ma foi.
Après qu'à cet effort l'amour l'a sû reduire,
Tu dois croire l'envie impuissante à te nuire,
Et qu'un succès plus prompt qu'on n'eût osé penser
Justifiera l'espoir où j'ai dû te forcer.

DARIUS.

Je l'ai pris en tremblant, mais soit heur, soit disgrace,

Madame, il faut enfin en découvrir l'audace,
Et le fatal revers qui menace ma foi
Me contraint d'expliquer ma passion au Roi.
J'y consens, mais helas! puis-je sans vous déplaire
Fuir l'hymen de la Sœur quand vous aimez le Frere?
Megabise en ses vœux éprouve un sort bien doux,
Et je dois du respect à qui brûle pour vous.

AMESTRIS.

Si j'ai sur Megabise accepté quelque empire,
J'ai crû ce qu'un beau zele en ta faveur m'inspire,
Et voulu m'acquerir ce cœur ambitieux,
De peur qu'à la Princesse il n'élevât les yeux.
Ainsi ton interêt sollicita mon ame
De me montrer sensible à l'aveu de sa flame,
Et je songeai bien plus par cet engagement
A t'ôter un Rival qu'à choisir un Amant.
Cependant quand mon cœur par mille soins n'aspire
Qu'à te faciliter un chemin à l'Empire,
Et qu'un secret instinct me fait croire qu'en toi
La Perse aprés Ochus doit respecter son Roi,
D'un bruit qui me confond le surprenant murmure
En moi contre le sang revolte la Nature,
Et soit pour Darius, soit pour un Imposteur,
Par tout également m'en fait craindre l'auteur.
Bien qu'à ce Darius la Couronne soit dûë,
Quand semant de son nom le charme precieux
Je le voi contre Ochus presser les Factieux;
Et si d'un Imposteur la coupable insolence
Attente sur un rang dont l'exclut la naissance,
C'est toûjours mettre obstacle au glorieux projet
Qui te doit affranchir du titre de Sujet.
Voi par là si j'éprouve un destin bien contraire
Quand le vrai Darius s'arme contre mon Frere,
Ou qu'un Fourbe prenant ce grand nom pour appui,
Te dispute le droit de régner après lui.

DARIUS.

Ah! pour tant de bontés je n'ai qu'une ame ingrate,
Si je crains devant vous que mon secret n'éclate,
Et balance un aveu qui vous doit arracher
Au scrupule inquiet où vous semblez pancher.

Cessez, cessez enfin de paroître alarmée
D'un nom qui fait juger une ligue formée,
Vous la craindrez bien peu si vous tirant d'abus
J'ose dans Codoman vous montrer Darius.

AMESTRIS.

O Dieux!

DARIUS.

Oui, vous voyez ce Prince déplorable
Qu'Ochus sur sa naissance au berceau tint coupable,
Et qu'eût perdu sans doute un ordre plein d'horreur
Si Tiribase eût craint de tromper sa fureur.
Il me sauva la vie, eut soin de mon enfance,
Et m'ayant éprouvé digne de ma naissance,
Ne me la déclara qu'après un fort serment
De ne rien découvrir de cet événement,
Et de ne souhaiter jamais le Diadême
Que par l'heureux accord que vous pressez vous même.

AMESTRIS.

Je ne m'étonne plus de ces transports secrets
Qui m'ont fait jusqu'ici prendre vos interêts.
De tout votre destin obscurément instruite,
La Nature agissoit sur sa propre conduite,
Et pour vous rétablir dans votre premier rang
Pressoit sans le sçavoir le suffrage du sang.

DARIUS.

Helas! si sur Ochus il n'a le même empire,
Mon espoir le plus doux par son refus expire,
Puisqu'enfin Darius offert à sa rigueur
Ne passera chez lui que pour un Imposteur.
Que me sert d'être né du sang de nos Monarques,
Si Tiribase est mort sans m'en laisser de marques,
Et m'expose aujourd'hui, si je me montre en Roi,
A la nécessité d'être crû sur ma foi?

AMESTRIS.

Quoi? pour justifier l'heur de votre naissance
Un billet de sa main n'est pas votre assurance?

DARIUS.

En vain pour l'obtenir j'ai fait cent fois effort;
Il me le reservoit à l'instant de sa mort:
Mais elle fut trop prompte, & l'Egypte asservie
M'y tenoit arrêté quand il perdit la vie,

Jugez par cette abſence où je me vois réduit.

AMESTRIS.

C'eſt ce qui vous oblige à ſemer ce grand bruit,
Afin que ſi le peuple aux nouveautés propice
S'offre à contraindre Ochus de vous rendre juſtice,
Vous puiſſiez, ſur l'appui qu'il voudra vous prêter,
Juſtifier un ſort dont on pourroit douter ?

DARIUS.

Ah, Madame, ce bruit où mon nom ſe hazarde
N'attend point de ſuccès dont l'effet me regarde,
Et quoi qu'à le défendre il ſemble m'engager,
J'en blâme le projet, & n'en ſai que juger.

AMESTRIS.

S'il ne vient point de vous, qui l'aura donc fait naître?

DARIUS.

Tiribaſe, obligé de me faire connoître,
Peut avoir, en mourant, à quelque Ami diſcret,
Du Fils de Darius confié le ſecret.
C'eſt ſans doute par-là que l'on ſait qu'il reſpire,
Mais à quoi que pour moi tout ce tumulte aſpire,
N'en prenez pour Ochus aucun ſujet d'effroi ;
Je ſuis amant & Prince ; il eſt & Pere & Roi.
Qu'il regne, j'y conſens, & quoi qu'il en avienne,
Ma tête entre ſes mains vous répond de la ſienne,
Et que des Factieux déſavoüant l'effort,
Je le rendrai toûjours arbitre de mon ſort.

AMESTRIS.

Ces nobles ſentimens me le font trop paroître :
Ou Darius n'eſt plus, ou Codoman doit l'être.
Mais de peur que le Roi ne le vît à regret,
Lui découvrant vos feux, gardez votre ſecret,
Et ſi par ſon refus il faut qu'il ſe revele,
Megabiſe à mes ſoins ſaura joindre ſon zele.
Il l'écoute, il le croit, & peut-être pour vous
Je puis ſeule au beſoin deſarmer ſon courroux.
Juſque-là cependant cachez à la Princeſſe
Ce qu'un ſcrupule exact rendroit ſuſpect d'adreſſe,
Et ſur tout... mais adieu. je voi venir le Roi,
Parlez, & du ſuccès repoſez-vous ſur moi.

SCE-

SCENE III.

OCHUS, DARIUS, OROPASTE.

OROPASTE.

Quoi, Seigneur, quand un Fourbe aspire à votre perte
Vous méprisez la paix par cet accord offerte,
Et croyez soûtenir par d'assez grands efforts,
Le tumulte au dedans, & la guerre au dehors?

OCHUS.

Si j'estime la paix, elle est pour moi sans charmes,
Quand je ne la dois point à l'effroi de mes armes;
Et Codoman peut-être aura peine à souffrir
La gloire qu'elle assûre à qui me l'ose offrir.
Approche, Codoman, c'est de toi que j'espere
Contre nos Factieux un conseil salutaire.
Tandis qu'à la revolte ils semblent s'apprêter,
De nouveaux Ennemis s'offrent à redouter,
Et les Cadusiens batus en tant de guerres,
Ne laissent pas encor de menacer nos terres,
Si par mon alliance on n'offre à leurs souhaits
L'inviolable nœud d'une éternelle paix.

DARIUS.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, par un accord si lâche
Souffrir à votre gloire une honteuse tache,
Et la Perse, aujourd'hui l'effroi des Nations,
Traiteroit de la paix à des conditions?
L'offre en est téméraire, & l'audace insolente,
Et pour leur en donner une preuve éclatante,
Autorisez mon bras à leur faire savoir
Que c'est à vous d'en faire, & non d'en recevoir.

OCHUS.

J'aime en toi cette ardeur, mais ce qui m'embarasse
C'est d'un trouble intestin la secrete menace;
Et que nous divisant, nous n'en soyons moins forts
A resister ensemble & dedans & dehors.

DARIUS.

Que l'effort en soit joint, j'ai pour vous en défendre
Une vie à donner, & du sang à répandre,
Et peut-être, Seigneur, quoi qu'on ose tenter,

Vous peut du plus grand Prince apporter l'alliance;
Et que prétendez-vous d'un Gendre couronné,
Que l'effort de ce bras ne vous ait pas donné?
Si le bandeau Roial en doit ceindre la tête,
De trois Sceptres voisins j'ai fait votre conquête,
Sur cent peuples par moi vous regnez aujourd'hui,
Et j'ai gagné pour vous plus qu'il n'aura pour lui.
Quoi que tente l'envie en sa plus forte rage,
L'Egypte, l'Armenie en rendront témoignage,
De mes nobles travaux ce sont les dignes fruits.
Voilà dans mon néant, Seigneur, ce que je suis.

OCHUS.

Ma bonté jusqu'au bout t'a voulu faire grace
Souffrant de ton orgueil la criminelle audace;
Ne me reproche point que tu m'as couronné,
Je te rens plus ici que tu ne m'as donné,
Et puisque de ta mort elle n'est point suivie,
Insolent, souviens-toi que tu me dois la vie.

SCENE IV.

DARIUS.

AH! puisqu'elle m'attire un outrage si bas,
Ta pitié m'est cruelle à ne me l'ôter pas.
Non, non; il n'est plus temps de cacher ta naissance
Acheve de te perdre, ou brave sa puissance,
Malheureux Darius, & déclarant ton sort,
Mérite, ou la Princesse, ou l'arrêt de ta mort,
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.
Insolent, souviens-toi que tu me dois la vie!
Ah! cette indignité ne se sauroit souffrir.
Eclatons, il nous faut ou regner, ou perir.
Mais helas! où m'emporte une aveugle colere!
J'adore Statira, c'est son Roi, c'est son Pere.
A quelles dures loix me faut-il obeïr!
Je ne le puis aimer, & n'ose le haïr,
Et lorsque contre lui Darius s'interesse,
Il trouve à son secours l'Amant de la Princesse.
Tu l'emportes, Amour; & mon cœur est d'accord
De m'offrir pour victime à qui cherche ma mort.
Alors sans rien tenter après un coup si rude

Con-

Convaincre cet ingrat de son ingratitude;
Et mettre en son pouvoir ce sang dont sa fierté.
Avec tant de mépris traite l'obscurité.
Découvrons en la source, en vain je la déguise,
Mais j'en dois le secret d'abord à Megabise;
Et je veux opposer à mon sort rigoureux.
Les fidelles conseils d'un Ami genereux.

SCENE V.

DARIUS, MEGABISE.

DARIUS.

AH, mon cher Megabise, est-il quelque disgrace
Que ma triste infortune aujourd'hui ne surpasse?
Avez-vous vû le Roi? savez-vous mon ennui?

MEGABISE.

J'ai tout sû d'Oropaste, il sortoit d'avec lui;
Et je ne puis assez condamner sa colere...
Mais aimer la Princesse, & me l'avoir pû taire?

DARIUS.

J'ai failli, je l'avouë, & ce cœur outragé
Par ce qu'il souffre, helas! vous rend assez vangé.
Votre amitié sans doute eût secouru ma flame;
Mais aussi desormais je vous ouvre mon ame,
Et n'ai rien d'important dont je ne sois tout prêt
A vous abandonner le plus cher interêt.

MEGABISE.

Votre cœur peut en moi prendre toute assûrance,
Et pour en mériter l'entiere confiance,
Je la veux prévenir par le plus haut secret,
Qui demanda jamais l'Ami le plus discret.
Que par des sentimens dont la fierté vous blesse
Ochus à votre amour refuse la Princesse,
Qu'a pour vous ce refus qui vous doive étonner,
Si Darius respire, & vous la peut donner?

DARIUS.

D'un semblable discours que faut-il que je pense?

MEGABISE.

Qu'en vain pour Statira vous perdez l'esperance,
Et que pour vous promettre ou refuser sa foi,
Ochus n'est que son Pere, & Darius son Roi.

DA-

DARIUS.

Quoi ? vous connoissez donc....

MEGABISE.

Oui, je puis bien connoître
Sous quel Astre fatal son malheur le fit naître,
Si Tiribase, hélas !

DARIUS.

Vous m'en dites assez,
Je ne demande plus si vous le connoissez ;
Mais j'atteste les Dieux qu'à taire sa naissance...

MEGABISE.

Non, non, je n'ai de vous aucune défiance,
Et vos sermens en vain s'empressent à m'assurer
D'un cœur à qui le mien aime à se déclarer.
Admirez seulement quelle adroite conduite
A su de mon Tyran arrêter la poursuite,
Et par ma fausse mort l'abuser à tel point,
Qu'il croit ma vie un songe, & ne s'en émeut point.

DARIUS.

Quoi, que me dites-vous ?

MEGABISE.

Ce que je dois vous dire,
Qu'Ochus jura ma mort pour s'assurer l'Empire,
Et qu'à me la donner Tiribase commis,
M'ayant sauvé le jour, me fit croire son fils.

DARIUS.

Vous êtes Darius ?

MEGABISE.

Oui, ce Darius même
Sur qui la tyrannie usurpe un Diadème.
Mais c'est trop voir regner un lâche au lieu de moi,
Il faut rendre aux Persans leur véritable Roi.
Sur le bruit de mon nom dont j'ai semé les charmes,
Déja le Peuple émû semble courir aux armes,
Entreprenons, régnons ; pour ce noble dessein
J'ai des Amis tout prêts à me donner la main,
Et si vous secondiez une si juste audace,
Le Tyran dès demain me peut voir en sa place ;
La ligue est bien formée, & d'une même voix
Tous ne veulent qu'en moi le vrai sang de leurs Rois.
Montrez-vous favorable à l'ardeur qui les presse.

C'est

C'est l'unique moyen d'acquerir la Princesse,
Sa foi de cet effort sera le digne prix.
Mais quel trouble subit agite vos esprits?
Vous ne répondez point?

DARIUS.

Que puis-je vous répondre,
Si tout ce que j'entens ne sert qu'à me confondre?

MEGABISE.

Il suffit, Codoman, j'en connoi le sujet;
Votre amour n'eut jamais qu'un Trône pour objet,
Et plus ambitieux qu'Amant de la Princesse,
Le nom de Darius vous étonne, vous blesse:
A vos pretentions son espoir est fatal.

DARIUS.

Ah! qu'en juger ainsi c'est me connoître mal!
D'un sentiment si lâche en vain on me soupçonne,
Et lorsqu'à Darius on doit une Couronne,
J'ose sur moi des Dieux appeller le couroux
Si je n'ai pas pour lui la même ardeur que vous,
Si de son premier sort l'abaissement extrême
Ne m'interesse pas à l'égal de lui-même,
Et si dans mes souhaits rien m'est plus précieux
Que de revoir ce Prince au rang de ses Ayeux.
Mais aimant Statira, j'irrite sa colere
A me joindre au parti qui s'attaque à son Pere;
Jugez par là du trouble où vous m'avez surpris.

MEGABISE.

Eh bien, déguisez vous le dessein que j'ai pris,
Et sans qu'aucun des deux par vous se favorise,
Attendant le succès, ignorez l'entreprise.
C'est assez qu'un Ami ne soit pas contre moi.

DARIUS.

Non, non, à Darius je sai ce que je doi;
Mais que de la Princesse il s'immole le Pere..

MEGABISE.

Je n'oublirai jamais que le mien fut son Frere,
Et le sang n'agit pas avec si peu d'effort,
Que reprenant mes droits je consente à sa mort.

DARIUS.

En vain à l'épargner sa chaleur vous convie;
Vous ne serez pas seul le maître de sa vie,

Et

Et de vos Conjurez l'impétueux courroux.
En saura dans leur haine ordonner malgré vous.
Mais sans précipiter ainsi votre vangeance,
Laissez-moi d'Amestris consulter la prudence.
Au nom de Darius, je la vois s'émouvoir
Et sans vous découvrir j'en puis beaucoup savoir.

MEGABISE.

Quel que soit pour mon nom le zele qui l'enflame,
Un secret est mal sûr dans les mains d'une Femme,
Voyez-là, mais enfin songez...

DARIUS.

Je suis discret
Et l'on aura ma vie avant votre secret.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OCHUS, OROPASTE.

OCHUS.

Non, non, s'il m'a servi, si sa haute vaillance
A pû sur trois Etats étendre ma puissance,
L'ingrat s'abandonnant à l'espoir d'être Roi,
S'en destinoit l'empire, & n'a fait que pour soi.

OROPASTE.

Seigneur, s'il m'est permis d'excuser son audace,
Elle n'a rien en soi qui ne mérite grace,
Et comme sa vertu lui laisse peu d'égaux
L'amour n'est pas un crime indigne d'un Héros.
Les plus grands cœurs cent fois s'en sont laissé surprendre.
Il a vû la Princesse, il n'a pû s'en défendre,
Et ce feu qu'a fait naître un mérite infini,
Par un plus doux refus pouvoit être puni.

OCHUS.

Va, ne t'abuse point, quoi qu'il montre de flame,

N'en

N'en croi pas l'ardeur propre à bien remplir son ame,
Et que pour occuper des desirs si bouillans
Les transports de l'amour soient assez violens.
De son ambition la chaleur inquiette
Prend ce voile trompeur pour demeurer secrette;
Le Trone est l'Objet seul qui charme ses esprits,
Et pour en bien juger voi quel temps il a pris.
De ses vœux arrogans il m'explique l'audace
Quand le Cadusien d'un côté nous menace,
Et que d'un Imposteur le factieux éclat
Nous fait craindre de l'autre un funeste attentat,
Contre ce double orage il se tient necessaire;
Et ce qu'on voit pour nous que son bras a su faire
Le porte insolemment à vouloir aujourd'hui
Abuser du besoin qu'on peut avoir de lui.
Qui prend cet avantage, & peut oser prétendre
Que la crainte me force à l'accepter pour Gendre,
Après cette union qui trahiroit mon sang,
N'attendroit pas ma mort pour prétendre à mon rang:
Je viens d'y donner ordre, & la paix souhaitée
Par l'hymen de ma Sœur demeurant arrêtée,
Nous verrons, dans ce bruit qui menace mes jours,
Si pour vaincre un Fantôme il nous faut son secours.

OROPASTE.

L'appui de Codoman le rendroit redoutable
Si d'une lâcheté son cœur étoit capable;
Mais il a trop d'horreur pour de tels attentats,
Et sa haute vertu vous repond de son bras.

OCHUS

Comme il peut des Mutins seconder l'entreprise,
On l'observe en secret de peur d'une surprise;
Mais dans tous ses desseins pour mieux le prévenir
J'ai mandé la Princesse, & je la voi venir;
Tu vas savoir le reste.

SCE-

SCENE II.

OCHUS, STATIRA, BARSINE, OROPASTE.

OCHUS.

Approche, Fille ingrate,
Enfin de ton grand cœur l'illustre effort éclate,
Et l'honneur d'avoir mis un Héros dans tes fers
Va rehausser ta gloire aux yeux de l'Univers;
Les tiens de Codoman ont merité l'hommage?

STATIRA.

S'ils ont pû l'enhardir à vous faire un outrage,
J'en punirai, Seigneur, les criminels appas
Qui savent vous déplaire en ne déplaisant pas.
Sur l'éclat d'un grand nom qui rend sa gloire chere,
Il s'est permis sans doute un espoir téméraire,
Mais mon respect pour vous tient mes vœux trop bornez,
Pour approuver jamais ce que vous condamnez.

OCHUS.

Si par une bassesse où l'amour te dispense
Tu n'eusses pas des tiens avoué l'insolence,
Cet orgueil qui l'expose à toute ma rigueur
Seroit encor un crime enfermé dans son cœur;
Non qu'en te l'expliquant il ne t'ait abusée,
Je voi de quelle ardeur son ame est embrasée,
L'ingrat en veut au Trône, & n'aspire à ton choix
Que dans le doux espoir d'en acquerir les droits;
Mais je sai les moyens d'arrêter tant d'audace.

STATIRA.

Seigneur, dans vôtre esprit ce soupçon trouve place!
Quand sa haute valeur lui rendoit tout aisé,
General de l'Armée, en a-t-il abusé?
Dans l'Egypte ou pour vous il traîna la victoire,
Son cœur de ses exploits ne voulut que la gloire,
Et si du Diadême il eût été jaloux,
N'eût-il pas fait pour lui ce qu'il y fit pour vous?

OCHUS.

D'un Ennemi suspect cette indigne défense

De ta flame avec lui marque l'intelligence.
Tu l'as reçûë, ingrate, au mépris de cent Rois
Dont ton hymen laissoit la Couronne à mon choix.
Tu te veux abaisser, j'y consens, mais n'espere
Ni grace de ton Roi, ni bonté de ton Pere.
Puisqu'il faut dans ton rang confondre un sort abjet,
Il vaut mieux élever un fidelle Sujet.
Si quelqu'un dans ma Cour pouvoit t'aimer sans crime,
L'espoir dans Megabise étoit plus legitime;
Mais il s'en crût indigne, & pour s'être connu
Il obtiendra le prix qu'il n'eût pas obtenu.
Puisque jusqu'à se taire il a pû se contraindre,
De son ambition je n'aurai rien à craindre.
Obeïs sans replique, & songe dès demain,
Pour m'ôter tout scrupule, à lui donner la main.

STATIRA.

Ah, Seigneur, s'il est vrai...

OCHUS.

Redoute ma colere;
Je n'ai fait qu'abaisser l'orgueil d'un temeraire,
Et de ce qu'on lui doit le criminel abus
Pour sa punition n'a souffert qu'un refus.
Mais demain à l'hymen si tu n'ès toute prête,
Souviens-toi de son crime, & tremble pour sa tête.

SCENE III.

STATIRA, BARSINE.

BARSINE.

Madame, le malheur qui détruit votre espoir...

STATIRA.

Helas! Barsine, helas! peux-tu le concevoir,
Si mon cœur que confond ce revers effroyable,
Ne s'ose examiner sur tout ce qui l'accable,
Et d'un Pere indigné redoutant la fureur,
Pour sentir trop son mal, n'en connoit pas l'horreur?
C'est donc peu que cedant à ma disgrace extrême
Ce cœur, ce triste cœur, s'arrache à ce qu'il aime,
C'est peu de cet effort, si contraint d'obeïr
Lui-même il ne se livre à ce qu'il doit haïr.
O rigueur de mon sort, dont l'injuste malice

Tire de mon devoir mon plus cruel supplice!
S'il me défend d'aimer, par quelle dure loi
Faut-il que n'aimer pas soit un crime pour moi?

SCÉNE IV.

DARIUS, STATIRA, BARSINE.

DARIUS

MAdame, à quelque excès d'injustice & d'outrage
Que de mon fier destin ait pû monter la rage,
Pour en forcer l'injure, ou remplir le courroux,
Souffrez qu'un malheureux prenne conseil de vous.
Il ordonne ma mort, je pourrois l'en dédire;
Mais ma foi de mon cœur vous a soûmis l'empire,
Et je respecte trop toutes vos volontez,
Pour n'y consentir pas si vous y consentez.

STATIRA.

Ce pouvoir que sur toi ton respect m'abandonne,
Ne sauroit empêcher ce que le Sort ordonne.
Oui, telle est sa rigueur, qu'avec le Roi d'accord,
Sans plus d'incertitude il a juré ta mort,
Et par un dur surcroît au mal qui me tourmente,
De peur d'y consentir, il faut que j'y consente,
Si toutefois pour toi ma perte est un malheur
Qui te puisse obliger à mourir de douleur.

DARIUS.

Vous en doutez, Madame, & l'ardeur qui me presse
Vous a si mal encor expliqué sa tendresse!
Et bien, puisque ce doute occupe vos esprits,
Traitez un lâche Amant de haine & de mépris.
C'est tout ce qu'il mérite en sa disgrace extrême,
S'il ne sait pas mourir quand il perd ce qu'il aime,
Et se faire raison, en renonçant au jour,
De ce qu'a fait le Sort d'outrage à son amour.

STATIRA.

J'ai pour toi trop d'estime, & quand ton espoir cesse,
Ma vertu me répond en vain de ma foiblesse.
Prête-moi ton exemple à la fortifier;
Pour en venir à bout tu n'as qu'à m'oublier

DARIUS.

Ah! cessez un discours dont la suite m'accable.

Qui conseille l'oubli s'en doit croire capable,
Et qui le fait paroître, oblige à présumer,
Ou qu'il n'aima jamais, ou qu'il sait mal aimer.
Le veritable amour pour rien ne se relâche;
Plus son malheur est grand, plus son objet l'attache,
Et s'il se voit reduit à cacher ses transports
Il se vange au dedans des feintes du dehors.
Quoi que j'aie à languir sous un revers insigne,
Laissez moi l'endurer sans m'en souhaiter digne,
Et ne m'exposez point au déplaisir affreux
De voir que je déplaise à mourir malheureux.
Est-ce peu du destin dont la rigueur m'opprime?
Pour la justifier dois-je commettre un crime,
Et par ce lâche oubli deshonorant ma foi,
Meriter ma disgrace, & le mépris du Roi?
Non, non, ma destinée est glorieuse & belle,
Je vis pour ma Princesse, & je mourrai pour elle,
Sans qu'aucun changement aide au sort qui me perd
A me chasser d'un cœur où l'amour m'a souffert.

STATIRA.

Quoi! tu serois jaloux qu'une triste victoire
Me permît d'immoler cet amour à ma gloire,
Et dérobât mon ame à ces troubles puissans
Qu'oppose à la Raison la révolte des Sens?
Helas! juge des maux que le Ciel me prépare.
Cet effort seroit grand, & tu si veux, barbare,
Mais un plus rude encor vient de m'être prescrit,
Sous qui ma vertu tremble, & mon devoir fremit.

DARIUS.

Quoi, plus que m'oublier?

STATIRA.

Plus que m'arracher l'ame,
Puisque de Mégabise il me doit rendre Femme.

DARIUS.

Vous? ma Princesse, vous?

STATIRA.

Il n'est rien plus certain.

DARIUS.

Quoi, le Roi...

STATIRA.

Me condamne à lui donner la main.

DA-

DARIUS.

Et vous obéïrez?

STATIRA.

J'obéïrai sans doute
Quelques rudes tourmens que cet effort me coûte,
Puisqu'aux cœurs les mieux nez l'amour sert de bourreaux,
Quand il faut l'étouffer pour aimer de nouveau.

DARIUS.

Je le voi bien, Madame; un peu de violence
Qu'il faut faire à vos vœux pour cette obeïssance,
Et deux ou trois soûpirs échapez malgré vous
Vangeront Codoman du bonheur d'un Epoux.
Que la constance est rare, & le pouvoir extrême,
Qui vous laisse si bien disposer de vous même,
Que toûjours au devoir prête à vous conformer,
Vous achéviez sur l'heure, & commenciez d'aimer!
Pour moi, qui sans qu'ailleurs mon triste sort m'engage,
N'aurois qu'à n'aimer plus pour en braver l'outrage,
Ce remede à mon cœur offre tant à souffrir
Qu'avant que l'essayer je consens à mourir.
Heureux, dans un malheur qui n'en souffre point d'autres,
Si mon dernier soûpir rencontroit un des vôtres,
Et forçoit ma Princesse en ce fatal moment
A moins aimer l'Epoux, pour mieux plaindre l'Amant.

STATIRA.

Cruel, pourquoi presser un cœur qui se veut taire;
J'ai dit ce qui je dois, non ce que je puis faire,
Et quoi que ton erreur te laisse présumer,
Obeïr malgré moi n'est pas cesser d'aimer.
Ce cœur, helas! ce cœur te l'avoüe à sa honte;
Il voit toûjours en toi le charme qui le dompte,
Et se peint Megabise avec tous les défauts
Qui m'en rendent l'hymen le plus affreux des maux.
N'espere pas pourtant que quand ce choix m'étonne,
J'oppose aucun refus à l'ordre qu'on m'en donne;
Mais je me flate au moins, s'il me faut obeïr,
Que forcée à t'aimer, contrainte à le haïr,
Ce criminel désordre & d'amour & de haine

Dont

Dont je sens que déja l'injustice m'entraine,
Ce déplaisir secret qu'avec tout son pouvoir
L'hymen ne rende pas mon cœur à mon devoir,
Ces indignes retours vers ma premiere flame,
D'un si cruel reproche accableront mon ame,
Que par un prompt trépas ils expieront en moi
Le crime de manquer à ce que je me doi.
Est-ce assez te vanger de mon obéïssance?

DARIUS.

Ah! puisqu'il est ainsi, je reprens l'esperance,
Et pour vous affranchir d'un hymen odieux
J'ai trouvé, ma Princesse, un moyen glorieux,
Un moyen qui d'un choix que le Roi favorise
Pourra rendre l'effet douteux à Megabise.
Non que de ses secrets on me voye abuser,
Mais j'ai les miens à part dont je puis disposer.

STATIRA.

Le voici qui s'avance. Adieu, je me retire;
Tu m'aimes, on le sait, je n'ai rien à te dire.
Presse, agi, persuade, & sur tout souviens-toi
Qu'on demande mon cœur, & qu'il n'est plus à moi.

SCENE V.

DARIUS, MEGABISE, BAGOAS.

MEGABISE.

LA Princesse me fuit, & mon abord la chasse,
Mais, mon cher Codoman, savez-vous ma disgrace,
Et que dans le soupçon que le Roi prend de vous
Son ordre dès demain m'en fait être l'Epoux?
Jugez ce que je souffre à trahir votre flame.

DARIUS.

L'interêt d'un Ami partage trop votre ame.
Enfin de cet hymen votre cœur est d'accord?

MEGABISE.

Le peut-il sans se faire un violent effort?
Mais pour en détourner la fatale surprise,
Il faudroit dès ce soir hazarder l'entreprise,
Et songeant en tumulte à la précipiter,
S'exposer au peril de voir tout avorter.

D'ailleurs, quand le succès nous seroit favorable,
Ne rend-il pas d'Ochus la perte inévitable?
Votre pressentiment fait naître ici le mien.
Dans ces confusions on ne distingue rien,
Vous me l'avez fait craindre ; & qu'attendroit la Perse
Du Fils de Darius, du Neveu d'Artaxerxe.
Si par la mort d'un Roi que vous fites si grand
J'achetois lâchement un Trône qu'il me rend?
Puisqu'il s'offre un moyen si doux, si légitime,
D'y monter aujourd'hui sans qu'il m'en coûte un crime
Mon cœur à cet appas ne se peut refuser,
Mais votre seul aveu l'y doit autoriser.
C'est par votre vertu qu'aveuglément j'embrasse,
Que je cherche à regler ce qu'il faut que je fasse.
Si vous la consultez, elle vous offre jour
A voir le peu d'espoir qui reste à votre amour,
A voir qu'y renonçant en faveur de la gloire,
Vous obtenez sur vous la plus belle victoire,
Et rendez, à dompter des charmes si pressans,
Le Trône à Darius, & le calme aux Persans.

DARIUS.

C'est trop, & mon amour avec vous s'intéresse
Quand Darius au Trône appelle la Princesse.
Pour cet illustre hymen qui lui donne ce droit
Peut-être mon aveu peut plus que l'on ne croit;
Mais quoi qu'il faille alors que Codoman expire,
En vous se promettant à peine il en soupire,
Sa flame à Darius fait gloire de ceder.

MEGABISE.

Jamais à la vertu sût-on plus accorder?
Certes pour cet effet quoi que le Ciel ordonne,
Il vous doit plus qu'un Sceptre, & plus qu'une Couronne.
Pour moi, qui de vous seul croirai tenir le rang
Où m'élevoit d'abord l'avantage du sang,
Si je ne vous en fais partager la puissance...

DARIUS.

Non, non, j'ai sû toûjours servir sans récompense;
Mais vous puis-je expliquer un scrupule jaloux
Qu'un mouvement confus m'inspire contre vous?
Il est bas, & peut-être il choque assez ma gloire

Pour

Pour pouvoir affoiblir l'éclat de ma victoire ;
Mais quoi que ma vertu lui veuille resister,
Il force malgré moi mon amour à douter.
Montrez moi Darius que pressé de surprise
Il refuse en secret de voir dans Megabise ;
Tirez-le d'une erreur dont il cherche l'appas.

MEGABISE.

Quoi ! quand je vous le dis, vous ne m'en croyez pas ?

DARIUS.

J'ai tort, je le confesse, & je m'en tiens coupable ;
Mais quand l'amour perd tout, il n'est pas raisonnable.

MEGABISE.

Vos sentimens pour moi sont assez inégaux.

DARIUS.

Aucun autre jamais n'en montra de plus hauts.

MEGABISE.

Ceux Amis qu'en mon sort un vrai zele interesse
Ne m'ont point comme vous soupçonné de bassesse ;
Sans autre témoignage ils m'ont crû sur ma foi.

DARIUS.

Ils seroient scrupuleux s'ils perdoient comme moi.

MEGABISE.

Mais tantôt votre amour s'est montré plus crédule.
Me croyant Darius, vous étiez sans scrupule !

DARIUS.

C'est que ce Darius n'aspirant qu'à regner,
Je ne voyois alors qu'un Trône à dedaigner.
Mais ici qu'il s'agit de m'ôter la Princesse,
Le seul Objet pour qui tout mon cœur s'interesse,
Puisque de votre rang j'ose me défier,
Il n'y faut point prétendre, ou le justifier.

MEGABISE.

Je le pourrois sans peine, & suspect d'imposture
Il me seroit aisé d'en convaincre l'injure ;
Mais après un soupçon qui ma vertu confond,
Ne vous l'éclaircir pas, c'est en vanger l'affront.

DARIUS.

Un Trône ébranle bien la vertu la plus forte.

MEGABISE.

Vous pouvez me connoître, & parler de la sorte ?

DARIUS.

Oui, mon cœur en effet croit vous connoître assez;
Mais j'ai lieu de douter si vous me connoissez.

MEGABISE.

Ah! ce peu de respect en qui fait ma naissance...

DARIUS.

Ne vous emportez point à tant de violence,
Et pour la moderer, voyez, voyez en moi
L'Heritier d'un Empire, & le Fils d'un grand Roi.
Par divers interêts j'en cache ici la gloire,
Puisque je vous le dis, c'est à vous de m'en croire,
Ou balancer du moins qui par plus de vertu
Pourroit mieux de nous deux mériter d'être crû.

MEGABISE.

Je ne m'étonne point que le Roi sans colere
N'ait pû souffrir en vous un orgueil temeraire.
Vous le portez si haut, qu'il doit n'avoir pour prix
Qu'un pareil traitement, ou le dernier mépris...
Pour moi, qui n'ai pas droit d'en ordonner la peine,
Je veux bien applaudir à cette humeur hautaine.
J'y consens, demeurez sur votre seule foi
L'Heritier d'un Empire, & le Fils d'un grand Roi,
Ces hauts titres jamais n'auront rien qui me blesse;
Mais cependant demain j'épouse la Princesse,
Et nous verrons alors quel sort sera plus doux
Du Fils d'un grand Monarque, ou bien de son Epoux.

DARIUS.

Vous vous flatez trop tôt d'une douceur semblable.

MEGABISE.

Declarant mon secret vous me rendrez coupable?

DARIUS.

Non, non, votre secret est sûr entre mes mains,
Et j'ai dans mon malheur de plus nobles desseins.
Apprenez seulement que l'ardeur qui m'embrase
Ne reconnoit en vous qu'un Fils de Tiribase,
Et que ce grand hymen qui vous doit élever
Sans tout mon sang versé ne se peut achever.
Adieu.

SCENE VI.

MEGABISE, BAGOAS.

BAGOAS.

Vous le voyez, Seigneur, quelle imprudence
Vous a fait ouvrir l'ame à trop de confiance.
Maître de vos secrets, il va tout publier.

MEGABISE.

Tu croirois jusque-là qu'il se pût oublier?
Malgré son desespoir il aime trop la gloire.
D'ailleurs, que diroit-il, que le Roi voulût croire?
Comme il ne sait le nom d'aucun des Conjurés,
Ses projets contre moi seroient mal assurés;
Je puis tout dementir; me pourra t-il confondre?

BAGOAS.

Mais de ces Conjurés qui saura vous répondre?
Sur tout craignez Mitrane; il ne voit qu'à regret
L'hymen de la Princesse, & murmure en secret.
Tout à l'heure avec moi son ame s'est ouverte,
Comme le Roi le hait, il en vouloit la perte,
Et ne s'est declaré pour vous si hautement
Que dans l'indigne espoir d'un plein renversement.

MEGABISE.

Si pour m'oser trahir il a l'ame assez basse,
Cent illustres Amis soûtiendront mon audace,
Et mon cœur du peril vainement combatu,
Prenant le nom du Prince, en prendra la vertu.
Avecque tant d'éclat je la ferai paroître,
Que je démentirai le sang qui me fit naître.
Le Peuple sur ce nom déja s'ose assembler,
Et le Roi dans ma perte aura lieu de trembler.
Mais je vois Amestris. L'importune surprise!

SCENE VII.

AMESTRIS, MEGABISE, BAGOAS.

AMESTRIS.

Eh bien, le Ciel enfin couronne Megabise?
Il soumet à ses vœux le destin le plus doux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, MEGABISE, BARSINE.

STATIRA.

Que me dit ton silence après cette priere?
Ta vertu tremble-t-elle à se montrer entiere.
Et doutes-tu d'agir lors que pressant ta foi,
Je t'offre les moyens d'être digne de moi?
Je sai qu'ils sont fâcheux, que ce que je demande
Veut du cœur le plus grand l'épreuve la plus grande,
Et qu'au prix que la gloire au tien en doit coûter
Peu l'aimeroient assez pour oser l'acheter;
Mais plus l'effort est rare où mon malheur t'excite,
Plus je montre sur moi ce qu'a pû ton mérite,
Et que de ton appui, dans mon espoir flotant,
Si je t'estimois moins, je n'attendrois pas tant.
Voi le Roi, parle lui, romps ce triste Hymenée
Où par sa cruauté je me vois condamnée.
Renonce en ma faveur à ces charmes flateurs,
Qui du Trône à tes sens étalent les douceurs,
Et si pour tant de biens dont tu perds l'esperance
L'éclat d'un beau triomphe est peu de recompense,
Songe que c'est beaucoup que par un tel secours
Je te veuille devoir le repos de mes jours.

MEGABISE.

C'est beaucoup, je l'avouë, & la gloire est extrême
De consentir pour vous à s'immoler soi-même,
Mais sur tant de vertus, pardonnez si je dis
Que j'en laisse l'usage à des cœurs plus hardis.
Plus je m'arrête à voir ce qu'elle en ose attendre,
Plus le mien s'effarouche à vouloir y prétendre,
Et me fait murmurer d'être trop estimé,
S'il faut que je renonce à l'espoir d'être aimé.
Que me sert en effet une estime si haute,
Si mon amour aspire à tout ce qu'elle m'ôte,
Et si pour la remplir ses mouvemens jaloux

Se font sacrifier ce qu'il voit de plus doux?

STATIRA.

Plût au Ciel que l'amour dont tu me peins la flame,
Seul contre ta vertu fît revolter ton ame,
Sans qu'à l'ambition ton cœur assujetti
Par l'interêt d'un Trône en soûtint le parti.
Alors cette vertu sur tes sens souveraine
De leur rebellion triompheroit sans peine,
Et sauroit les reduire à voir qu'en ses souhaits
Le vrai, le pur amour, ne s'emporte jamais.
Que c'est un fier vainqueur, qui jaloux de sa gloire
Aspire à mériter le prix de sa victoire,
Et du plus doux empire estime peu l'espoir,
S'il doit tenir d'ailleurs ce qu'il veut se devoir.
Alors tu concevrois, que si ton cœur sensible
Apporte à mon bonheur un obstacle invincible,
Ces mouvemens secrets qui s'opposent au tien,
Ne sont pas plus aisez à vaincre dans le mien,
Et sans examiner, si quoi que je t'estime
Mon aversion seule est ce qui les anime,
Tu te ressouviendrois qu'avant l'ordre du Roi
La beauté d'Amestris eut des charmes pour toi.

MEGABISE.

Eh bien, je suis haï, mais plût au Ciel, Madame,
Que votre seule haine inquietât ma flame,
Sans que les nœuds secrets d'une autre passion
Pussent rien ajoûter à cette aversion.
Alors votre vertu de vos desirs maîtresse,
Verroit dans cette haine une ombre de foiblesse,
Et qu'un grand cœur jamais n'en suit le mouvement.
Quand un principe aveugle en est le fondement.
Alors vous concevriez qu'un assidu service
Devant avec le temps en former l'injustice,
Il n'est pas impossible à qui peut m'estimer
De se pouvoir enfin resoudre de m'aimer;
Et si de mes défauts l'exacte connoissance
Ne vous pouvoit souffrir de m'en voir l'esperance.
Vous oublirriez du moins que par des vœux trop doux
L'orgueil de Codoman s'éleve jusqu'à vous.

STATIRA.

Quoi, tu crains Codoman, & tu sais sa disgrace?

MEGABISE.

Je crains dans votre cœur l'Ennemi qui m'en chasse,
Et vois trop qu'il n'exige un refus si fatal,
Que pour le conserver à ces heureux Rival.

STATIRA.

Je plains dans son malheur le revers qui l'opprime,
Et quand je te demande un effort magnanime,
Je ne te dirai point qui presse mon ennui,
Si c'est haine pour toi, si c'est amour pour lui;
Mais soit l'une, soit l'autre, aurai-je moins de peine
A chasser ton amour qu'à vaincre cette haine,
Et m'arrachant un cœur qui doit suivre ma foi,
Pourras-tu t'assûrer que ce cœur soit à toi?
Tâche à te contenter d'avoir droit d'y prétendre,
Mérites-en le don refusant de le prendre.
Je te l'ai déja dit, renoncer à ma foi
C'est te mettre en état d'être digne de moi.
Donne à mes tristes vœux ce noble sacrifice,
Convaincs-moi d'être injuste en leur rendant justice,
Et fai que ma vertu qui cherche à t'estimer,
Me force à me haïr de ne pouvoir t'aimer.

MEGABISE.

Et l'ardeur de mon zele & mon amour extrême
Peuvent seuls obtenir que ma Princesse m'aime,
Et comme enfin ce bien dont j'ose me flater
Est un prix glorieux qu'on ne peut mériter,
J'attendrai de mes soins & d'un respect insigne
Tout ce qui peut un jour m'en rendre moins indigne;
Mais que jusqu'au refus je puisse me trahir,
Le Roi parle, Madame, & je dois obeïr.

STATIRA.

Au moins obtiens un temps de cette amour extrême
Où j'apprenne à t'aimer puisqu'il faut que je t'aime,
Que mon cœur à l'hymen se puisse préparer;
Si tu n'oses le rompre, ose le differer.

MEGABISE.

Madame, vous savez que c'est cette journée
Dont hier le Roi fit choix pour ce grand hymenée.
Il va se rendre au Temple, & m'envoyoit vers vous...

STATIRA.

Enfin son interêt est d'être mon Epoux.

Et

Et pourvû que ma main t'assûre une Couronne,
Tu vois peu si mon cœur se refuse ou se donne?
Mais du moins crains le Peuple, il murmure, il se plaint
De voir pour sa Princesse un choix qui la contraint,
Un choix qui détruisant l'union qu'il souhaite
L'arrache à Darius pour la laisser Sujette.
Comme on croit qu'il respire, il ne peut endurer
Qu'à ma main dans ce doute un autre ose aspirer.
Crains d'exposer le Roi, s'il s'emeut, s'il s'emporte.

MEGABISE.

J'aime en lui pour ce nom une chaleur si forte.
Mais n'apprehendez point, ayant reçû ma foi,
Qu'on voye un Darius se declarer pour Roi.
Quoi qu'on fasse pour vous la Couronne est certaine.

STATIRA.

Eh bien, barbare, acheve au peril de ma haine,
Prens cette triste main, prens, & jouïs d'un sort
Dont la necessité me condamne à la mort;
Mais si le Ciel est juste, il nous doit un exemple
Qui fasse voir...

MEGABISE.

Madame, on nous attend au Temple,
Voici l'ordre du Roi.

STATIRA.

Dieux, puis-je y consentir?

SCENE II.

STATIRA, MEGABISE, OROPASTE, BARSINE. *Suite d'Oropaste.*

MEGABISE.

Tout est il prêt enfin? venez-vous m'avertir?

OROPASTE.

Seigneur, l'ordre est changé.

MEGABISE.

Changé?

OROPASTE.

Je vous étonne?
Mais je dois obeïr à celui qu'on me donne.

Et pour servir du Roi l'impatient courroux,
Demander votre épée, & répondre de vous.

MEGABISE.

Mon épée?

OROPASTE.

Oui, Seigneur, rendez.

MEGABISE.

Que je la rende?

OROPASTE.

Enfin c'est de sa part que je vous la demande.

MEGABISE.

Au moins auparavant que je sache pourquoi.... .

OROPASTE.

La resistance est vaine où j'ai l'ordre du Roi.

MEGABISE.

Prenez, il faut ceder.

STATIRA.

Tu le vois, Megabise,
Tu vois qu'à ton défaut le Ciel me favorise.
Va, loin de me vanger de tes cruels refus.
Ta vie est en peril, je ne m'en souviens plus.

SCENE III.

MEGABISE, OROPASTE.

MEGABISE.

O Rigueur d'un destin à nulle autre semblable!
On m'élevé si haut pour me rendre coupable.
Mais si je puis encor esperer des Amis,
De grace, expliquez-moi quel crime j'ai commis.
Votre ordre porte-t-il de ne m'en rien apprendre?

OROPASTE.

Seigneur, confusément si je l'ai sû comprendre,
Le Roi de Darius vous croit être l'appui.

MEGABISE.

Achevez, Codoman est sans doute avec lui?

OROPASTE.

Non, Seigneur, au contraire, il semble en être en pei-
Mais avant qu'il songeât à l'ordre qui m'amene, (ne;
Itapherne & Mitrane ont paru fort long-temps
L'entretenir tout bas de secrets importans,

Une

Une égale chaleur animoit l'un & l'autre,
Au nom de Darius ils ont mêle le vôtre,
Et c'eſt par où je croi, Seigneur, que leur rapport
Vous a rendu ſuſpect d'en appuyer le ſort.

MEGABISE.

Ce ſort expoſe un ſang dont la ſource eſt ſi pure
Que de la perfidie il bravera l'injure.
Que le courroux du Roi s'apprête à m'accabler,
Itapherne & Mitrane ont lieu ſeuls de trembler,
Ces lâches dont la foi ſe croit faire connoître
Lorſqu'ils l'oſent noircir en trahiſſant leur Maître,
Qu'ils le livrent ce ſang autrefois precieux,
Pour m'en faire juſtice il eſt là-haut des Dieux.

SCENE IV.

AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE

AMESTRIS.

Le croirai-je, Oropaſte, & dois je enfin me rendre,
A ce qu'un bruit confus m'a voulu faire entendre,
Que Darius au Roi vient d'être découvert;

MEGABISE.

Vous le vouliez, Madame, & le Ciel l'a ſouffert,
On ſait quel eſt ce Prince, êtes-vous ſatisfaite?

AMESTRIS.

Je vous plains du malheur où ce revers vous jette,
Ce coup de Codoman fait le dernier eſpoir.

MEGABISE.

Le ſang peut tout, Madame, il fera ſon devoir.

AMESTRIS.

Si le Roi lui reſiſte, il y va de ma gloire
De l'adoucir au point qu'il ſe force à la croire.
Au ſort de Darius c'eſt le moins que je doi.

MEGABISE.

J'avois de moins d'ardeur ſoupçonné votre foi;
Et doutois que pour lui ce zele oſât paroître,
Quand ſon mauvais deſtin vous l'auroit fait connoître.
Il eſt coupable enfin ayant droit de regner.

AMESTRIS.

C'eſt le Fils de mon Frere, il le faut épargner.

MEGABISE.

Comme l'esprit d'Ochus est plein de violence,
C'est hazarder beaucoup qu'en prendre la défense.

AMESTRIS.

Ce seroit démentir la gloire de mon rang
Que montrer un cœur lâche à défendre mon sang.

MEGABISE.

Vous êtes généreuse, & ma joye est extrême,
Que son sort éclairci vous laisse encor la même
Et que pour lui toûjours daignant vous expliquer...

AMESTRIS.

Je vous l'avois promis, y pourrois-je manquer?

MEGABISE.

Et vous voyez aussi que j'eus droit de vous dire
Que cessant de prétendre où Darius aspire,
Mon cœur de son destin étoit si peu jaloux,
Qu'il y prenoit du moins même interêt que vous.

AMESTRIS.

Dans ces hauts sentimens dont vous suivez la gloire,
Vous l'aimiez en effet plus que je n'osois croire.

MEGABISE.

Il seroit malaisé que ce cœur aujourd'hui
Avec moins de chaleur se déclarât pour lui.

AMESTRIS.

Puisqu'à me seconder votre ame est disposée,
Je forme en sa faveur une entreprise aisée,
Et comme dans un sort trop long-tems obscurci
Codoman m'a montré... mais le Roi vient ici.

SCENE V.

OCHUS, AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE.

OCHUS.

Avez-vous sû, ma Sœur, l'attentat d'un rebelle?

AMESTRIS.

Darius est connu, j'en apprens la nouvelle.
Mais si jamais, Seigneur, mon zele a mérité...

OCHUS.

Gardez pour cet ingrat d'implorer ma bonté,
Engager mes Sujets à le vouloir pour Maître! ...

Les

Les liguer! les séduire! il en mourra, le traître.

AMESTRIS.

Seigneur, si l'apparence est seule à consulter,
Darius est coupable, on n'en sauroit douter,
D'un Peuple soûlevé son nom a fait le crime;
Mais avant que noircir un cœur si magnanime,
Songez pour vous cent fois de quelle ardeur pressé...

OCHUS.

Par son lâche projet il a tout effacé.

AMESTRIS.

C'est votre sang, Seigneur, forcez-vous à l'entendre.

OCHUS.

Moi, connoître mon sang en qui le veut répandre?
Non, non, votre pitié ne peut rien obtenir?
Qui conspiroit ma perte, a dû me prévenir.

AMESTRIS.

Ah; Seigneur, pourriez-vous envier à la Perse
Les restes précieux du beau sang d'Artaxerxe,
L'objet de son amour, l'héritier de ses Rois?
Pour vous le demander elle emprunte ma voix,
C'est par moi qu'elle parle; approche, Megabise,
Viens appuyer l'effort où le sang m'autorise,
Viens aux pieds de ton Roi m'aider à le forcer...

OCHUS.

Vous croyez jusque-là qu'il se pût abaisser,
Et qu'après un dessein qui rend sa gloire entiere,
Il voulût lâchement descendre à la priere?
Non, quand son repentir croiroit obtenir tout,
L'orgueil de sa grande ame ira jusques au bout.
Remarquez sur son front quelle insolente audace,
Ayant manqué le coup, porte encor la menace.
Voyez peinte en ses yeux par un secret transport
L'avidité du Trône, & l'ardeur de ma mort.
Déja depuis long-temps que cette ardeur le gêne,
S'il n'eût craint Godoman, elle eût été certaine;
Pour rendre ses projets un peu plus assurés
Il voulut l'attirer parmi ses Conjurés,
Et devoit de mes jours presser le sacrifice
Si tôt que de son crime il l'auroit fait complice.
Son trop de politique a su me garantir.
Parle enfin, Ingrat, parle, & m'ose démentir.

Di qu'un leger ſcrupule à ta perte m'engage,
Qu'Itapherne & Mitrane ont ignoré ta rage,
Et n'ont pû m'avertir que ton lâche attentat
A ligué contre moi les plus grands de l'Etat.

MEGABISE.

Puiſque leur trahiſon à ma mort s'intereſſe,
N'attens de Darius ni crainte ni foibleſſe,
Sa vertu juſqu'au bout ſaura le ſoûtenir,
Ils t'ont appris ſon crime, & tu peux l'en punir.

OCHUS.

Vous le voyez, ma Sœur, ſi pour ſa noire audace
Vous pouviez juſtement ſolliciter ma grace.
L'aveu l'en charme encor, & loin de l'étoufer,
Dans l'horreur de ſon crime il cherche à triompher.
Vous ne dites plus rien, & demeurez ſurpriſe?

AMESTRIS.

Seigneur, que vous dirai-je après ſon entrepriſe?
Mon cœur eſt en deſordre, & mes vœux incertains
Font qu'en un même inſtant je ſouhaite, & je crains.

MEGABISE.

Auſſi je l'avourai: je m'étonnois, Madame,
Que d'abord ma disgrace eût pû toucher votre ame,
Et que de mon ſecret votre cœur averti
Avec tant de chaleur embraſſât mon parti.
Faites gloire ſi-tôt de la voir refroidie,
Du ſort qui me veut perdre aidez la perfidie.
Darius n'en voit rien de plus rude à ſouffrir.
Et ne pouvant regner, il ſaura bien mourir.

OCHUS.

Oui, perfide, il mourra, ſans que je veuille apprendre
Si c'eſt un Impoſteur qui cherche à nous ſurprendre.
Qu'il rempliſſe d'un Prince, ou derobe le ſort,
Je ne vois que ſa rage à conſpirer ma mort,
Et Darius pour moi dans ſa lâche entrepriſe
N'eſt pas moins criminel que ſeroit Megabiſe.

MEGABISE.

Si j'oſois m'oublier juſqu'à forcer mon cœur
De prendre quelque ſoin de fléchir ta rigueur,
Dans tout ce grand complot qu'a ruiné l'envie,
Je te juſtifirois qu'on reſpectoit ta vie,
Et que mes vœux n'alloient, loin de trahir ma foi,
Qu'à

Qu'à m'assûrer le droit de regner après toi.
Connu pour Darius, qu'un faux destin abaisse,
Je t'aurois seulement demandé la Princesse,
Pressé son hymenée, où sans me déclarer,
Connoissant ton orgueil, je n'osois aspirer.
Tu le vois, puisqu'enfin si-tôt qu'on me la donne,
Mon cœur avec plaisir te laisse la Couronne;
Mais m'excuser à toi qui te veux abuser,
C'est une lâcheté qui ne peut s'excuser.

OCHUS.

Va, n'y pers point d'adresse, elle te seroit vaine
A déguiser ton crime, & corrompre ma haine;
Je ne connoi que trop quelle est ta trahison,
Déja ton sang versé m'en auroit fait raison;
Mais je veux que l'horreur des plus cruels supplices
Me vange en même temps de tes lâches Complices.
Avant que rien éclate ils seront arrêtés.

AMESTRIS.

Seigneur, refusez-vous de si douces clartés,
Et si de Darius une fausse apparence
Vous fait injustement soupçonner l'innocence,
Etant Prince, & d'un sang à vos Peuples si cher,
Son malheur n'a-t il rien qui vous puisse toucher?

OCHUS.

Vous appellez malheur un complot detestable?
Par le seul nom qu'il prend il est assez coupable,
Et je meriterois de pareils attentats,
Si j'osois épargner qui ne m'épargnoit pas.

SCENE VI.

OCHUS, DARIUS, AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE.

DARIUS.

JE ne viens point ici par un surcroît d'audace
Conjurer un grand Roi de borner ma disgrace,
Et de ne pas l'étendre à l'affreuse rigueur
Qui me déchire l'ame, & m'arrache le cœur.
Pour en punir l'excès, je sai qu'à Megabise
Par un fatal hymen la Princesse est acquise,
C'est à moi de mourir, mais pour mourir content
Il

Il faut que je vous rende un service important.
Du nom de Darius vos troubles semblent naître,
Je viens, Seigneur, je viens vous le faire connoître,
Et le livrant ici...

AMESTRIS.

Va, l'on t'a prévenu.
Et Darius sans toi vient d'être reconnu.

MEGABISE.

Oui, lâche, on me connoit, & tu n'as point la gloire
De trahir seul un Prince imprudent à te croire.
Parjure, c'est ainsi qu'à ton esprit discret
Je pouvois sans perir confier mon secret?

OCHUS.

Jamais un grand courage en faveur d'un Monarque
N'a donné de son zele une plus noble marque.
En vain à le noircir tu te crois tout permis,
Traître, la trahison ne laisse point d'Amis,
Et puisqu'en le craignant tu suspendis ta rage,
C'est à lui, si je vis, que j'en dois l'avantage.
Viens, appui de mes jours, viens embrasser un Roi
Dont l'aveugle soupçon fit outrage à ta foi.
Si sur le faux rapport de ma jalouse crainte
De trop d'ambition je te crûs l'ame atteinte,
A ce dernier service ouvrant enfin les yeux
Je vois à ta vertu ce doute injurieux.
Plus j'en suis convaincu, plus j'en hai l'injustice.

DARIUS.

Seigneur, s'il est permis de vanter un service,
Pour vous montrer du mien toute la pureté,
Je dirai...

MEGABISE.

Tu le peux, vante ta lâcheté.
Di que le sang d'un Prince offert à sa vangeance,
A ton indigne orgueil doit rendre l'esperance.
Di que pour ce grand coup par ton zele entrepris..

OCHUS.

Va, va, selon ta peine on reglera son prix.

DARIUS.

Nous nous entendons peu, mais quoiqu'il en puisse
Si tu me connois mal, apprends à me connoître. (être.
Je suis...

AME-

AMESTRIS.

A ta vertu tu dois te confier,
Et c'est d'un repentir que la justifier.

MEGABISE.

Vous vous déclarez donc, Madame, & quelque estime.

OCHUS.

Le Ciel ne souffre point de Protecteurs au crime;
Mais c'est trop l'écouter. Oropaste, songez,
Le mettant en lieu sûr, que vous vous en chargez.

à Darius.

Toi, tandis que mon ordre arrête ses Complices,
Envers le Peuple ému préviens leurs artifices.
A quoi qu'en leur faveur il se pût disposer,
Comme il t'aime & te croit, tu peux tout appaiser.

SCENE VII.

DARIUS AMESTRIS.

DARIUS.

QU'avez-vous fait, Madame?

AMESTRIS.

Et que voulez-vous faire?

DARIUS.

Mettre au jour un secret qui me perd à le taire,
Découvrir Darius.

AMESTRIS.

Et ne voyez-vous pas
Qu'en avoüer le nom c'est courir au trépas?
Sur un coupable espoir j'en vois avec surprise
Usurper lâchement la gloire à Megabise.
Laissons-le seul pour vous au peril exposé.

DARIUS.

Jamais l'esprit du Roi ne fut mieux disposé.
Trompé par l'apparence il a crû que mon zele
Lui venoit faire part des complots d'un rebelle,
Et loin de me haïr d'avoir trop differé
A trahir un secret par d'autres déclaré,
De m'imputer à crime un aveu necessaire
Quand l'attentat connu m'engage à ne rien taire,
Il veut me devoir tout, & perd le souvenir
De l'audace d'un feu qu'il a voulu punir.

AME-

AMESTRIS.

C'est son vrai sentiment peut-être qu'il exprime;
Mais un retour si prompt peut avoir sa maxime,
Et quoi que son courroux ne fût point adouci,
Du moins par politique il agiroit ainsi.
Il connoit qu'en secret le Peuple favorise
Ce nom de Darius dont s'arme Megabise,
Et quand de son tumulte il doit tout redouter,
Sans exposer l'Etat peut-il vous irriter?
Contre nos Factieux qui prendroit sa défense?

DARIUS.

Mais surquoi puis-je encor fonder quelque esperance?

AMESTRIS.

Sur ce grand Peuple émû, qui par un noble effort
Voudra de Darius qu'on respecte le sort.
Alors sans craindre rien vous vous ferez connoître.

DARIUS.

Quoi, si dans le peril j'évite de paroître,
Lorsque pour Megabise il l'aura fait cesser
Ce Peuple contre lui voudra s'interesser?
Ne pouvant de mon nom justifier la gloire
Je trouverai les cœurs disposez à me croire,
Sans qu'on puisse penser que mon sort declaré
Cherche par l'imposture un bonheur assûré.
Non, non, Madame, non; que Megabise espere,
Quoi qu'il puisse arriver, c'est à moi de me taire,
Son sort par mon aveu vient d'être confirmé.

AMESTRIS.

Un scrupule si vain vous tient trop alarmé.

DARIUS.

Si vous m'eussiez laissé découvrir ma naissance,
J'eusse pû mettre Ochus & la Perse en balance;
Mais par un vil refus de hazarder mon sang
Avoir à Megabise abandonné mon rang!
Vous l'avez bien voulu, je ne m'en puis dédire.

AMESTRIS.

Ne jugez point si mal du zele qui m'inspire,
Les Dieux dans mes desseins sauront me seconder.

DARIUS.

Mais reprendrai-je un nom que je viens de ceder?

AME-

AMESTRIS.

Laissons agir le Peuple avant que d'en resoudre,
Vous verrez que de tout le temps saura m'absoudre,
Et que loin qu'à vos vœux l'espoir soit défendu,
Pour vous, & pour le Roi j'ai fait ce que j'ai dû.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, DARIUS, BARSINE.

STATIRA.

DEmandez-vous encor d'où naissent mes alarmes,
Quand le tumulte croît jusqu'à prendre les armes,
Et que lès Factieux hautement déclarés
Soûtiennent contre nous de lâches Conjurés;
En vain avant qu'au Peuple on eût pû rien apprendre,
Par des ordres secrets on a crû les surprendre,
Du sort de Darius en un moment instruit
Il a reçû pour Chefs ceux que le Roi poursuit,
Et suivant en aveugle un zele temeraire,
N'écoute pour raison que ce qu'il lui suggere.
Vous l'avez éprouvé, quand sans y réüssir
Vous-même avez long-temps pris soin de l'adoucir.
Dans son emportement il ne veut rien connoître,
Il demande son Prince, il demande son Maître,
Et ne cessera point que malgré ses refus
Il n'ait forcé le Roi de rendre Darius.
Jugez dans ce peril ce que j'ai lieu de craindre.

DARIUS.

Quoi qu'ordonne le Ciel, que ce Prince est à plaindre;
Si la peur qu'il n'échape à la fureur du Roi
Est le motif secret du trouble où je vous voi!
Je ne l'aurois point crû, qu'une ame noble & tendre
Des traits de la pitié se pût si bien défendre,
Qu'elle vit à regret un zele genereux
Dérober à sa haine un Prince malheureux.
Si vous voulez sa mort il faudra qu'il perisse.

STA-

STATIRA.

Que ce doute honteux a pour moi d'injustice!
Mais vous n'en affectez la fatale rigueur
Qu'afin de m'obliger à vous ouvrir mon cœur.
Eh bien, puisque je voi qu'en un sort si funeste
Cette triste douceur est tout ce qui vous reste,
Jouïssez d'un aveu que dans son desespoir
Mon feu trop complaisant arrache à mon devoir.
La revolte du Peuple & m'afflige & m'étonne;
Non pour lui voir ailleurs souhaiter la Couronne,
Quoiqu'ait fait Darius, je le dois épargner,
Etant Fils d'un Monarque il est né pour regner,
Je n'en murmure point; mais ce qui fait ma peine
C'est que ce Peuple en moi veuille choisir sa Reine,
Me le faire épouser, & par cette union
Rendre l'Etat garand de sa rebellion.
C'est jusqu'où le réduit la chaleur qui l'emporte.

DARIUS.

Et pour ce Darius votre haine est si forte,
Qu'attachée à son nom, elle ne souffre en vous
Qu'un soin injurieux de le fuir pour Epoux!

STATIRA.

Faut-il vous avouër pour surcroît de supplice,
Que peut-être par-là je fais une injustice,
Et qu'un Prince, du Sort dès le berceau trahi,
Mériteroit sans vous de n'être point haï?

DARIUS.

Ah, puisqu'en son malheur c'est trop peu que le plaindre,
Cessez enfin pour moi, cessez de vous contraindre.
Soyez, montrez-vous juste, & pour dire encor plus,
Oubliez Codoman pour aimer Darius.
Son sort de votre amour attend toute sa gloire.

STATIRA.

Et c'est de Codoman ce que j'avois dû croire?
Son feu pour Darius se peut interesser?

DARIUS.

Mon feu dans ce qu'il fait n'a point à balancer.

STATIRA.

Qu'il prend pour sa conduite une injuste maxime!
En vous il tient vertu ce qu'il m'impute à crime;
S'il me porte à l'oubli je l'en dois estimer,

Et

Et quand je le préviens je ne sai point aimer.
Au moins par cet effort qui vous a pû surprendre,
Je vous laissois le cœur que je voulois vous rendre,
Et mon devoir timide à se trop hazarder
N'engageoit pas ailleurs ce qu'il n'osoit garder.

DARIUS.

Accusez Codoman de trahir ce qu'il aime,
Il trouve en ce reproche une douceur extrême,
Et pour vous l'expliquer, oyez jusqu'où ma foi
Porte les sentimens que vous avez de moi.
Sous un nom qui se rend la Perse favorable
Megabise s'est fait un illustre coupable,
Et j'espere être crû quand malgré cet abus
J'ose vous découvrir que je suis Darius.

STATIRA.

Vous, Darius?

DARIUS.

Moi-même.

STATIRA.

Expliquez-vous, Madame,

DARIUS.

Doutant de mon destin vous doutez de ma flame,
C'est d'un Roi malheureux que j'ai reçû le jour,
Mais pour vous le prouver je n'ai que mon amour,
Son orgueil vous le dit, l'en tiendrez-vous croyable?

STATIRA.

Le Ciel rend d'imposture un Héros incapable,
Et contre Megabise & tous ses Conjurez
Je vous croi Darius puisque vous l'assûrez.
Mais pourquoi si long-temps un secret qui me blesse.

DARIUS.

Pour me répondre mieux du cœur de ma Princesse,
Et voir ses vœux se rendre à mes profonds respects
Sans qu'un motif forcé me les rendit suspects.
Vous déclarant mon sort j'aurois eu lieu de craindre
Qu'à quelque complaisance il n'eût pû vous contraindre,
Qu'une ombre de justice à me rendre mon rang,
Au défaut de l'amour, n'eût fait agir le sang,
Et toûjours incertain si l'ardeur qui m'enflame,
Sans l'éclat de mon nom auroit touché votre ame,
De ce doute inquiet le scrupule confus.

Eût

Eût géné Codoman dans l'heur de Darius.
J'en ai fui le supplice à garder le silence.

STATIRA.

Mais enfin aujourd'hui quelle est votre esperance?

DARIUS.

Que vous dirai-je, helas! quand un lâche Imposteur
D'un bruit qui me flatoit se découvre l'auteur?
J'en présumois déja qu'on m'avoit sû connoitre,
Que sans obscurité mon sort alloit paroître,
Qu'en mourant Tiribase auroit d'un soin discret
Au sein de quelque Ami fait tomber mon secret,
Que la preuve par lui m'en seroit infaillible.
Cependant elle m'est d'autant plus impossible,
Qu'un traître sous mon nom ayant déja paru,
Si je dis qui je suis, je ne serai pas crû.
Le Peuple qu'un faux zele en sa faveur anime,
Sans rien examiner m'imputera son crime,
Et croyant que je cherche à lui voler son rang...

SCENE II.

OCHUS, DARIUS, STATIRA, AMESTRIS, OROPASTE, BARSINE.

OCHUS *à Amestris.*

C'Est en vain qu'en ce lâche il reconnoit mon sang,
Sa revolte pour lui n'a rien qui m'épouvante;
Plus je l'en vois aimé, plus ma haine s'augmente,
Et sa tête au besoin envoyée aux Mutins
Nous en saura bien-tôt soûmettre les destins.

AMESTRIS.

Seigneur, craignez aussi que cette violence
D'un Peuple trop émû n'aigrisse l'insolence,
Et qu'à vanger son Prince...

OCHUS.

Ah! dis un Imposteur,
Di des droits qu'il nous vante un lâche Usurpateur.
Ce n'est point Darius, vous l'allez trop connoître.
Qu'on l'améne.

Oropaste sort.

STATIRA.

Seigneur, il faut punir un Traître,
Mais ce Peuple est toûjours à craindre en sa fureur

Si

Si vous le punissez sans le tirer d'erreur.
D'un grand nom usurpé montrez lui la surprise.
Qu'il aime Darius en vain dans Megabise,
Et qu'en son zele enfin par sa fourbe abusé
Il soutient contre vous un Prince supposé.

OCHUS.

Et qui le convaincra d'une erreur volontaire
Que tant de Factieux lui font tenir si chere?
Non, non, sur quelque appui qu'il s'ose mutiner,
Par la mort du coupable il le faut étonner.
Nous en verrons bien-tôt ralentir son audace.

DARIUS.

De quoi que sa revolte aujourd'hui vous menace,
N'en craignez rien, Seigneur, nous saurons l'appaiser,
Et mon sang vous répond de ce qu'il peut oser.
Mais souvent la vangeance à qui la precipite...

OCHUS.

Quoi, balancer encor la peine qu'il mérite?
Craindre sous un faux nom un Fourbe déguisé?
Je viens d'examiner ceux qui l'ont accusé,
Mais bien loin que pour Prince il se soit fait connoître,
Ils l'ont crû sur sa foi de ce qu'il se dit être,
Et doutent qu'au besoin il pût justifier
Le secret qu'à leur zele il sembla confier.

AMESTRIS.

Comme un Prince s'asiûre au brillant caractere
Qui parle bien souvent quand il cherche à se taire
Incapable d'agir par un lâche interêt
Il croit que se nommant il prouve ce qu'il est;
Non qu'après l'attentat dont le Ciel vous préserve,
On doive à Megabise une foi sans reserve,
Mais si, quoi qu'à sa fourbe on ait droit d'imputer,
Darius paroissoit sans qu'on en pût douter?

OCHUS.

Ah! ne m'en parlez point, l'un de l'autre est complice,
Darius, Megabise, il faut que tout perisse;
Mais le sang pour son nom vous fait trop émouvoir,
Ce n'est qu'une imposture, & vous l'allez savoir.

SCENE III.

OCHUS, DARIUS, STATIRA, AMESTRIS, MEGABISE, OROPASTE, BARSINE.

OCHUS *à Megabise.*

Viens, ingrat aux bontés que je t'ai fait paroître,
Viens voir ton Roi contraint de t'accepter pour Maître.
Car tu peux en effet ici bien plus que moi,
Puisque tous mes Sujets se déclarent pour toi.
Il est juste, & je dois à l'heur de ta naissance
Sacrifier ma haine & donner ma vangeance;
Mais au moins pour répondre à ce grand changement
Prête quelque lumiere à mon aveuglement.
Convaincs-moi que l'oubli de ta lâche entreprise
Fait grace à Darius, & non à Megabise,
Et que le sang d'un Frere assûré de regner
Est l'heureux sang qu'en toi je consens d'épargner.

MEGABISE.

Sui tous les mouvemens que ta haine t'inspire,
On t'a dit qui je suis, l'aveu t'en doit suffire.
Prononce, je suis prêt, & crains trop peu la mort
Pour prendre un lâche soin de t'éclaircir mon sort.
Aussi bien quel secours en pourrois-je prétendre?
Le sang parle en ton cœur si tu le veux entendre,
Le Peuple, à qui le Ciel prête toûjours sa voix,
Te montre Darius, te convainc de mes droits.
A ces vives clartés je voi que tu t'opposes,
Doute; j'y consens, doute, & pers-moi si tu l'oses.
Quelle que soit ta rage, au moins ai-je ce bien
Qu'en répandant mon sang tu hazardes le tien.

OCHUS.

C'est là ce qui te donne un cœur si magnanime?
D'un Peuple revolté l'insolence t'anime,
Et tes jours s'assûrant sur ce coupable appui,
Tu ne crains rien de moi quand je crains tout de lui?
Mais si pour Darius j'écoute la Nature,
C'est à toi de m'ôter tout soupçon d'imposture,
Ou pour Fourbe avoué, ton sang, ton lâche sang
Reparera l'affront que tu fais à mon rang.

ME-

MEGABISE.

Eh bien, crois en effet sur tes soupçons frivoles
Que je veux te voler ce rang que tu me voles,
Aux mouvemens du sang ne donne aucune foi,
Comme un faux Darius puni moi, vange toi.
Te laissant une erreur que tu tiens légitime,
Je fais grace à ta haine, & je t'épargne un crime,
Puisqu'enfin ta vangeance arrêtée en ton cœur
Perdroit en moi le Prince ainsi que l'Imposteur.

OCHUS.

Oui, Traître, espere au Peuple, espere en tes Com-
Nous verrons ta constance au milieu des supplices, (plices.
Et si, quand leur rigueur m'aura vangé de toi,
Ils oseront vanger un Fourbe sur leur Roi.

MEGABISE.

Et c'est pour voir ta peine & ton péril s'accroître
Que je dédaigne ici de me faire connoître.
Si tu pouvois prouver que tu pers Darius,
Après ma mort, Tyran, tu ne tremblerois plus.
Au lieu que pour mon nom toûjours prêt d'entrepren-
Le Peuple s'armera pour qui l'osera prendre. (dre,
Ainsi toûjours en doute, & toûjours malheureux,
Crains tout ce que la Perse aura de généreux;
Tour à tour contre toi, pour vanger mon injure,
Ils feront vanité d'une belle imposture,
Tant que le Ciel enfin à l'un d'eux ait permis
De te chasser du Trône où le crime t'a mis.
Voilà sur quel espoir ma juste prévoyance
Aime à voir les Persans douter de ma naissance;
Je suis un Imposteur, ordonne mon trépas,
Mais enfin par ma mort Darius ne meurt pas.

OCHUS.

Il ne m'importe, meurs, qui que tu veuilles être.
J'avouë en toi mon sang, j'aime à le reconnoître,
Ta perte m'offre ainsi le charme qui me plaît,
Et comme à Darius j'en prononce l'arrêt.
C'est lui qui doit perir, lui dont le nom rebelle
Rend à son Souverain tout un Peuple infidelle,
Et pour t'ôter l'espoir dont tes sens sont flatez,
Gardes, sans plus attendre...

DARIUS.

Ah, Seigneur, arrêtez;
Puisque c'est Darius qui doit cesser de vivre,
Ne le cherchez qu'en moi, le voici qui se livre.
Fils, trop malheureux. Fils d'un Pere infortuné,
Je dois subir l'arrêt que vous avez donné,
Je le suis, je le sai sans savoir autre chose;
Mais mon nom du tumulte étant la seule cause,
Pressé par ma vertu de vous le découvrir,
Si c'est peu pour regner, c'est assez pour mourir,
Et je ne craindrai pas qu'il soit suspect d'envie,
Quand je ne le reprens que pour quitter la vie.
Changez donc cet arrêt que je tiens suspendu,
Puisqu'il perd Darius, c'est à moi qu'il est dû.

MEGABISE.

Va, quitte ce faux zele; offrir pour moi ta vie,
C'est joindre l'impudence à l'amitié trahie.
Ta vertu surprendroit dans ce faste emprunté,
Mais elle vient trop tard après ta lâcheté.
Je ne veux rien devoir au vain remords d'un traître.

DARIUS.

Sors d'erreur, Megabise, & pense à me connoître.
Quand de ce que je suis j'ose avertir le Roi,
Ne croi pas que je songe à m'exposer pour toi.
D'un nom dont l'attentat semble ternir la gloire
Je ne veux qu'effacer une tache trop noire,
Et m'en croirois indigne à plus souffrir l'abus
Qui laisse en criminel condamner Darius.
Il faut, s'il doit tomber, que ce soit en victime,
Qu'on l'immole à ma gloire, & non pas à ton crime,
Et qu'à tout l'Univers son vrai sort découvert,
Montre que sa naissance est tout ce qui le perd.

OCHUS.

Mes vœux sont exaucés enfin, & la Nature...

MEGABISE.

Quoi, tu refuserois de voir son imposture?
Surpris de ton courroux, tantôt pour l'appaiser
Il venoit me trahir, il venoit m'accuser,
Et quand il voit le Peuple armé pour ma défense,
Contraindre ta faveur, étonner ta vangeance,
Il peut impunément, pour te reduire au choix,

Me

Me voler ma naiſſance, & conteſter mes droits?
Tout eſt bien concerté ſi ſa fourbe eſt ſoufferte.

DARIUS.

Reſpecte ma vertu ſi tu pourſuis ma perte.
Ce que j'ai dit tantôt a trop ſu t'abuſer,
Je voulois me trahir, & non pas t'accuſer.
Oui, Seigneur, mon amour n'eſperant plus de grace,
J'en venois par ma mort juſtifier l'audace,
Et mes ſuperbes vœux vous ſont de ſûrs garands
Du ſang dont je me vante, & du nom que je prens.

MEGABISE.

Oui, ſans doute, ce ſont des garands legitimes.

OCHUS.

Si je ne les croi pas, en croirai-je tes crimes?
Puiſqu'à mon lâche Peuple il faut un Darius,
Le pouvant contenter, je ne le craindrai plus.
Eſpere, eſpere encor échaper à ma haine.

MEGABISE.

Et tu crois qu'à ce choix il ſouſcrira ſans peine,
Et que de mon deſtin s'étant fait protecteur,
Pour le vrai Darius il ſouffre un Impoſteur?
Les Chefs qu'il a reçûs t'ôtent cette eſperance,
De Tiribaſe même ils ont ſu ma naiſſance,
Et certains du ſecret il ſauroit malgré toi
Choiſir entre nous deux leur veritable Roi.

AMESTRIS.

Et ſi je te diſois, que n'oſant plus le taire,
Tiribaſe m'en fit ſeule dépoſitaire,
Et qu'avec certitude, & ſans aucun abus,
Je ſai que Codoman eſt le vrai Darius?

MEGABISE.

Parlez, feignez, Madame, aidez au ſtratagême.

AMESTRIS.

Seigneur, ce que j'ai dit eſt la verité même.
Depuis deux ans entiers que Tiribaſe eſt mort,
Je ſuis, ſans qu'il l'ait ſu, maîtreſſe de ſon ſort.
Avant que d'expirer il m'apprit quel myſtere
Confondoit Codoman & le Fils de mon Frere,
Et que déja fameux par cent nobles travaux
Le ſang de Darius animoit un Héros;
Qu'ayant vû ſa vertu remplir ſon eſperance,

D A R I U S,

de sa haute naissance,
qu'un hymen glorieux
... au sang de ses Ay...
...eur, j'ai travaillé sans c...
...s vœux à la Princesse,
... cœur soupçonnez aujou...
...e je fusse plus que lui,
... qu'un fourbe a su ré...
... capable d'entreprendre
... entendu publier
... ne peut justifier.

O C H U S.

... pour ordonner sa ...

... un usage de sa haine
... rapport.



…aux grands crimes
…s'en rendre compl…
…qui n'ose en trembler
…te ressembler.
…US.
…attendant que ma ha…
…résolu sa peine.
…US.
…ISE.
Ne lui demande r…
…abandonne le mien.
…sang lâche & timide
…pour un seul parricide
…le trépas,
…punir pas.
…US.
…aux Plus cruels supplic…
…Ochus continue à parler…
…Darius.
…d'ici j'ai fait tant d'injustices,
Et comme Codoman, & comme Darius,
Voudrez-vous oublier un indigne refus?
Quand je vous devois tout, ma fausse défiance.

DARIUS.

Ah! ne poursuivez point un discours qui m'offe…
Si du vrai Darius vous craignez les desseins,
Prevenez-en l'effet, sa vie est en vos mains.
Disposez en, Seigneur, vous en êtes le maître.

OCHUS.

Nous n'aurons rien à craindre après la mort d'un…
Mais à tant de vertu pour repondre à mon tou…
Est-ce assez de l'hymen que pressoit votre amo…
Est-ce assez que ma Fille en soit la récompens…

DARIUS.

C'est assez qu'un grand Roi me souffre l'espér…
Pourvû que ma Princesse, exorable à mes vœ…
D'une heureuse union approuve les doux nœu…

Il l'avoit averti de sa haute naissance,
Mais à condition qu'un hymen glorieux
Le pourroit seul remettre au sang de ses Ayeux.
Voilà surquoi, Seigneur, j'ai travaillé sans cesse
A lui faire élever ses vœux à la Princesse,
Sans qu'il pût même encor soupçonner aujourd'hui
Que de ce qu'il est né je fusse plus que lui,
Et si sur ce grand bruit qu'un Fourbe a su répandre,
Je l'eusse enfin connu capable d'entreprendre,
Il ne m'auroit jamais entendu publier
Ce qu'un autre que moi ne peut justifier.

OCHUS.

Eh bien, traître, est-ce assez pour ordonner ta peine?

MEGABISE.

Oui, si l'on en consulte & ta rage & sa haine;
Mais Tiribase ailleurs fait un autre rapport.

AMESTRIS.

Consens-tu que sa main en décide le sort?
Tiens, voi, méchant; approche, est-ce son caractere?
Vous connoîtrez, Seigneur, ce billet de son Pere.

OCHUS *lit.*

J'ai sauvé Darius, mais sans aucun dessein
De le laisser maître de sa naissance.
La Princesse Amestris seule en a connoissance,
Et doit de Statira briguer pour lui la main.
Persans, acceptez-le pour Maître,
Si jamais votre Roi consent à cet accord.
Le nom de Codoman qui déguise son sort
Vous le fera connoître.

TIRIBASE.

MEGABISE.

Par quel fatal revers vois-je tout découvert?
J'espere en Tiribase, & c'est lui qui me perd.
Ah Dieux! injustes Dieux, dont l'indigne colere
Pour condamner le Fils fait revivre le Pere,
Vous, qui sembliez m'offrir l'appui de mes forfaits,
J'en vai souffrir la peine, êtes-vous satisfaits?
Oui, je ne suis qu'un fourbe & le Ciel m'abandonne
Quand ton trepas conclu m'assûroit ta Couronne.
Vange, vange la Perse, & ces Dieux ennemis
Qui ne m'ont pas tenu ce qu'ils m'avoient promis,

Ces dieux dont l'indulgence aux grands crimes propice
Tient le mien trop leger pour s'en rendre complice,
Leur secours est certain à qui n'ose en trembler,
Et pour en être digne il faut le ressembler.

OCHUS.

Qu'on l'ôte de mes yeux, attendant que ma haine
Par l'arrêt qu'il mérite ait résolu sa peine.

DARIUS.

Ah! Seigneur, si je puis ..

MEGABISE.

Ne lui demande rien.
Au défaut de son sang j'abandonne le mien.
Il faut qu'il soit versé, ce sang lâche & timide,
Qui trembla si long-temps pour un seul parricide.
L'avoir trop differé mérite le trépas,
Et je le punirois de ne me punir pas.

OCHUS.

Gardes, qu'on le reserve aux plus cruels supplices,

Megabise rentre, & Ochus continue à parler à Darius.

Vous, à qui jusqu'ici j'ai fait tant d'injustices,
Et comme Codoman, & comme Darius,
Voudrez-vous oublier un indigne refus?
Quand je vous devois tout, ma fausse défiance ..

DARIUS.

Ah! ne poursuivez point un discours qui m'offense.
Si du vrai Darius vous craignez les desseins,
Prevenez-en l'effet, sa vie est en vos mains.
Disposez en, Seigneur, vous en êtes le maître.

OCHUS.

Nous n'aurons rien à craindre après la mort d'un traître.
Mais à tant de vertu pour répondre à mon tour,
Est-ce assez de l'hymen que pressoit votre amour?
Est-ce assez que ma Fille en soit la récompense?

DARIUS.

C'est assez qu'un grand Roi me souffre l'espérance,
Pourvû que ma Princesse, exorable à mes vœux,
D'une heureuse union approuve les doux nœuds.
Ai-je montré, Madame, une flame assez pure?

STATIRA.

Aussi vous me voyez obeïr sans murmure.
Jugez si dans mon cœur l'aveu de votre espoir
Pouvoit mieux prévenir les ordres du devoir.

OCHUS.

Vous, ma Sœur, qu'aujourd'hui l'offre d'un Diadême
Chez les Cadusiens éleve au rang suprême,
Confirmez en l'accord, & comblant leurs souhaits,
Par l'hymen de leur Prince assûrez nous la paix.
Cependant, pour forcer l'imposture au silence,
Allons de Darius expliquer la naissance,
Et du faux & du vrai publiant les destins,
En faveur de ce nom faire grace aux Mutins.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



STI-

STILICON,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

HONORIUS, Empereur d'Occident.

THERMANTIE Imperatrice, & Fille de Stilicon.

PLACIDIE, Sœur d'Honorius.

STILICON, laissé par Theodose pour Tuteur à Honorius, & devenu depuis son Beau pere.

EUCHERIUS, Fils de Stilicon.

MARCELLIN, Capitaine des Gardes.

LUCILE, Confidente de Placidie.

MUTIAN, Confident de Stilicon.

Suite de l'Empereur.

La Scene est à Rome.



STILICON.

STILICON,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

THERMANTIE, EUCHERIUS.

THERMANTIE.

Oui, j'ai parlé, mon Frere, & pour toucher son ame
Dans le plus vif excès j'ai porté votre flame,
J'ai peint de ses transports le confus desespoir,
J'ai de l'Empereur même expliqué le pouvoir,
Et contre les dédains dont vous souffrez l'outrage
Fait agir tout l'empire où son ordre m'engage;
Mais d'un appui si fort la pleine autorité
A semblé moins fléchir qu'accroître sa fierté.
Plus j'en ai crû par là voir l'ardeur refroidie,
Plus dans son arrogance elle s'est applaudie,
Et mon zele pour vous n'a fait que confirmer
L'injurieux orgueil qui l'empêche d'aimer.

EUCHERIUS.

Jugez mieux d'un mépris dont le sort est complice,
Il détruit mon espoir, mais il lui rend justice.
Dans le chemin du Trône à sa naissance ouvert
Placidie à son sang doit l'orgueil qui me perd,
Et de mon sang au sien l'union inégale
Ne lui sauroit souffrir un choix qui la ravale.
Fille de Théodose, & Sœur d'Honorius,

Sa gloire eſt attachée à ſes juſtes refus.
S'ils ont pour mon amour une rigueur inſigne,
La faute en eſt au Ciel qui m'en fit naître indigne,
Et quelques rudes maux qu'il m'en faille ſentir,
Je puis en ſoûpirer, mais j'y dois conſentir.

THERMANTIE.

Quoi! vous conſentirez qu'un traitement ſi rude
Aſſûre un plein triomphe à ſon ingratitude,
Et que de vos ſoûpirs l'hommage rejetté
Par trop de déference enfle ſa vanité?
Non, non, mon Frere, non, c'eſt trop faire l'eſclave,
Il eſt temps de braver la fierté qui vous brave.
Montrez ſous ſes dédains un cœur moins abatu;
Elle a de la naiſſance, & vous de la vertu,
Et dequoi que la flate un peu trop d'arrogance,
Un ſeul degré peut-être en fait la difference.
Votre deſtin du ſien peut-il mieux s'approcher?
Elle nâquit au Trône où je vous fais toucher.
Le Fils de Stilicon la feroit peu deſcendre,
Après que l'Empereur s'eſt fait deux fois ſon Gendre,
Et tout autre que vous ſe montreroit plus vain
Du rang d'Imperatrice où m'éleve ſa main.
D'un titre ſi brillant ſoûtenez mieux la gloire,
Le plus foible combat vous offre la victoire,
Et vangeant par l'oubli votre amour negligé,
Briſe les fers honteux dont vous êtes chargé.

EUCHÉRIUS.

Ah! Madame, je ſai qu'en de ſi rudes peines
C'eſt par le ſeul oubli qu'on peut rompre ſes chaînes;
Mais lorſqu'un vrai mérite en a formé les nœuds,
Un cœur n'eſt pas long-temps le maître de ſes vœux.
De l'éclat de ſon choix l'ame préoccupée
S'offre ſans ceſſe aux traits qui d'abord l'ont frapée,
Et par ſa complaiſance à nourrir ſon erreur,
Ouvre aux ſens une voye à ſeduire ce cœur.
Comme par la Raiſon leur rapport s'autoriſe,
D'une aimable impoſture il aime la ſurpriſe,
Et d'un trouble inquiet goûtant le faux appas,
Cede à mille tranſports qu'il n'examine pas.
C'eſt par là qu'à ſoi-même il ſe rend infidelle,
Et quand à la revolte un fier mépris l'appelle,

En

En vain à son secours on tâche d'animer
Cette même Raison qui lui permit d'aimer;
Ce qu'elle eut de pouvoir pour flater son martyre
Se trouve assujetti sous un plus fort empire,
Et l'Amour qu'elle crût toûjours accompagner
Se montre le tyran de qui le fit régner.
De ses flames alors on a beau fuir l'amorce,
On aime par surprise, il faut aimer par force,
Et quoi que l'on en souffre, abandonner ses jours
A la necessité de soûpirer toûjours.

THERMANTIE.

Je connoi quel espoir à souffrir vous engage,
Honorius pour vous doit tout mettre en usage;
Mais si ce grand secours, déja par moi tenté,
N'a pû de la Princesse étonner la fierté,
Qu'esperez vous que fasse une attaque nouvelle,
Que l'aigrir contre vous, & l'Empereur contre elle?
D'un volontaire choix l'Amour aime à s'offrir,
Et s'il regne par force, il n'en sauroit souffrir.

EUCHERIUS.

Aussi ne croyez pas que le mien, quoi qu'extrême,
Voulût pour triompher employer que soi-même,
Et que faisant agir un pouvoir souverain,
Quand le cœur le refuse, il acceptât la main.
Placidie est pour moi le seul objet aimable,
Mais d'un effort illustre on voit l'amour capable,
Et puis qu'un Trône seul a dequoi la charmer,
Les effets feront voir si je sai bien aimer.

THERMANTIE.

Souvent le desespoir va plus loin qu'on ne pense.

EUCHERIUS.

Non, si de l'Empereur...

THERMANTIE.

Le voici qui s'avance,
Parlez; votre dessein lui doit être connu.

Le mérite du Pere, & la vertu du Fils.
Puisqu'il n'est point de prix trop haut pour leurs ser-
De sa rebellion cessons d'être complices, (vices,
Et rompant un Accord trop long-temps écouté,
Par l'espoir qui l'anime abatons sa fierté.

THERMANTIE.

Seigneur, j'en crains pour vous un succès tout con-
En pensant faire tout gardez de ne rien faire. (traire,
Le cœur de la Princesse est altier en un point,
Qu'il pourra perdre un Trône, & ne se rendre point.
Puis qu'aux vœux d'Alaric Eucherius la cede
D'un hymen qui l'éloigne essayez le remede;
L'absence sur l'Amour a beaucoup de pouvoir,
Et l'on cesse d'aimer quand on cesse de voir.

HONORIUS.

Ce remede est trop dur pour vous en oser croire.
Il blesse Eucherius comme il trahit ma gloire.
Quand l'effet pour sa flame en seroit moins douteux,
Voyez ce que pour moi la paix a de honteux,
Pouvez-vous m'y porter sans vouloir qu'on declare
Que sous Honorius Rome a craint un Barbare,
Et qu'un Got insolent, qu'elle dût accabler,
A trouvé les moyens de la faire trembler?
Epargnons à sa gloire une telle bassesse,
Et pour rendre...

THERMANTIE.

Seigneur, j'apperçois la Princesse
Souffrez que je vous quitte; en de tels intérêts
Il faut pour s'expliquer des entretiens secrets.

SCENE IV.

HONORIUS, PLACIDIE.

HONORIUS.

MA Sœur, jusques ici j'ai voulu me défendre
Des sentimens d'aigreur que vous me faites pren-
Et vû sans éclater qu'un indigne mépris (dre,
Des soins d'Eucherius ait été le seul prix.
Vous pouviez ignorer que dans cette entreprise
Par un appui secret mon aveu l'autorise,
Que lui seul de sa flame a fait naître l'espoir;

Mais

Mais enfin aujourd'hui qu'on vous l'a fait savoir,
Je ne saurois souffrir qu'un refus temeraire
Repousse avec audace un choix qui m'a sû plaire;
Et comme en le bravant c'est moi que vous bravez,
J'apprens de votre orgueil ce que vous me devez.
S'il soûtient trop en vous la dignité suprême,
Il expose à mes yeux les droits du Diadême.
Et me force de voir que rien ne doit borner
Les ordres absolus que je vous puis donner; (naître,
Que, quoi qu'un même sang nous ait tous deux fait
Qui ne parle qu'en Frere a droit d'agir en Maître,
Et que le rang auguste où je me vois monté,
Pour regler mes projets n'a que ma volonté.

PLACIDIE.

Je sai ce qu'entre nous, quoi qu'égaux de naissance,
L'avantage du Trône a mis de difference,
Et je ne puis lui rendre un hommage plus grand
Que d'asservir mon cœur aux respects qu'il vous rend;
Mais, Seigneur, s'il est vrai que l'amour & la haine
D'un aveugle panchant soient la suite certaine,
Ces mouvemens secrets qui naissent malgré nous
Sont des droits dont sans crime il peut être jaloux.
Comme votre aveu seul les doit laisser paroître,
Votre ordre ne peut rien pour les y faire naître,
Et ce cœur dont on cherche à confondre l'espoir,
S'il ne se donne pas, a peine à se devoir.

HONORIUS.

Qu'a fait d'Eucherius la passion extrême
Que de presser ce cœur de se donner soi-même,
Et si de cet espoir il pouvoit se flater,
Quels plus profonds respects l'auroient pû mériter?
Vous l'avez vû cent fois dans l'ardeur qui l'engage
De sa flame à vos pieds porter le pur hommage,
Et n'opposer jamais à vos cruels refus
Qu'une plainte étouffée, ou des soûpirs confus.

PLACIDIE.

S'il n'avoit que mon cœur à son espoir contraire,
Il pourroit obtenir le don que j'en puis faire;
Mais ce cœur qu'en secret le vrai mérite émeut,
Ne s'ose pas toûjours permettre ce qu'il veut.
Quelque doux sentiment qui tâche à le surprendre,

Il consulte ma gloire avant que de se rendre,
Et quand son interêt l'oblige à l'étouffer,
Il la respecte assez pour n'en pas triompher.
HONORIUS.
De votre gloire en vain le charme vous abuse,
Votre cœur fait le crime, elle prête l'excuse;
L'éclat qu'elle en attend, & qu'il craint de trahir,
Se hazarde-t-il moins à me desobeïr?
Quoi que dans cet Hymen vous crussiez voir de lâche,
L'aveu que je lui donne en purgeroit la tache,
Et pour un bon Sujet qui respecte les Dieux,
L'ordre du Souverain est toûjours glorieux.
Mais sur quel plus beau choix auriez-vous pû me croire?
Jamais plus de vertu ne soûtint plus de gloire.
Stilicon que toûjours ont craint nos Ennemis,
Se verroit sans égal s'il n'avoit point de Fils.
De mille exploits fameux le superbe avantage
En tous lieux à l'envi fait briller leur courage.
Est-ce pour mériter vos indignes refus?
PLACIDIE.
J'estime Stilicon, j'estime Eucherius,
J'estime en tous les deux la vertu qu'on m'oppose,
Mais j'estime encor plus le sang de Theodose,
Et perirois plûtôt qu'on me vit consentir
Au moindre abaissement qui pût le démentir.
HONORIUS.
Je l'ai donc démenti, quand épousant sa Fille
J'ai mis par cet hymen le Trône en sa famille,
Et l'orgueil qui vous fait dédaigner un beau feu
Est de ma lâcheté le secret desaveu?
PLACIDIE.
A qui que votre choix se fût rendu propice,
Vous eussiez pû, Seigneur, faire une Imperatrice,
Mais si d'Eucherius j'ose flatter l'erreur,
Le faisant mon Epoux, en fais-je un Empereur?
Aux honneurs de sa Sœur il n'a rien à pretendre,
Vous la faites monter quand il me fait descendre,
Et d'un auguste hymen le different appui,
L'élevant jusqu'à vous, m'abaisse jusqu'à lui,
HONORIUS.
Si l'éclat des grandeurs où le sang vous appelle
Op-

Oppose à son mérite une fierté rebelle,
Je le mettrai si haut que de moi seul jaloux,
Il baissera les yeux pour les jetter sur vous,
Alors de vos mépris l'injurieux caprice
Lui vaudra la douceur de s'en faire justice,
Et de voir que vos vœux à leur tour méprisés
Se flatent de l'espoir que vous lui refusez.

PLACIDIE.

Faites-le devenir ce que l'on m'a vû naître,
Pour être près du Trône aura-t-il moins un Maître,
Et quand tout l'Univers trembleroit sous sa loi,
Tant qu'il la prend d'un autre, est-il digne de moi?
Pour mériter ce cœur où je le voi prétendre,
Il faudroit que son sort de lui seul pût dépendre,
Et que du plus haut rang sa foi prenant l'appui,
N'eût rien à respecter entre les Dieux & lui.

HONORIUS.

Superbe, enfin craignez que ma juste colere....

PLACIDIE.

J'abandonne mon sang, s'il peut le satisfaire,
Seigneur, & vous pouvez, puisqu'il espere en vain
Le vanger par ma mort du refus de ma main;
Mais portez la menace & le coup tout ensemble.
Un cœur né dans le Trône ignore comme on tremble,
Et je souffrirai tout avant que de me trahir
Jusqu'à prendre un Epoux qui me laisse obeïr.

HONORIUS.

Je voi ce qui vous perd; la grandeur Souveraine
Fait pour Eucherius votre plus forte haine.
Lui-même par excès de générosité
De votre ambition seconde la fierté.
Quand votre cœur soûpire après le Diadême,
Pour vous faire regner il se trahit soi-même,
Et si je l'en veux croire, un juste & prompt Accord
Au Trône d'Alaric éleve votre sort.

PLACIDIE.

Quoi, pour moi d'Alaric il presse l'hymenée?

HONORIUS.

Votre ame à cet appas s'est toute abandonnée,
Et de ce Trône offert l'ambitieux espoir,
Séduisant vos desirs, corrompt votre devoir;

Mais

Mais si de votre orgueil la chaleur inquiete
Cherche à vous affranchir du titre de Sujette;
Ayant d'Eucherius à soûtenir le choix,
A son amour trahi je sai ce que je dois;
Vous recevrez mon ordre.

PLACIDIE.

Il me faudra l'attendre,
Seigneur, mais cependant j'oserai vous apprendre
Qu'en vain par ses conseils il tâche à m'assurer
L'avantage d'un rang où j'ai droit d'aspirer.
Ce Trône qu'il souhaite à mon impatience,
Le Ciel sans son secours le doit à ma naissance,
Et mon cœur n'y voit rien qu'il n'aime à dédaigner
Pour lui ravir l'honneur de m'avoir fait regner.

HONORIUS.

L'ambition trompée adoucit bien une ame,
Nous en verrons l'effet.

SCENE V.

STILICON, PLACIDIE, MUTIAN.

STILICON.

Qu'a l'Empereur, Madame?
Si j'en croi l'apparence il vous quitte en courroux,
Quel en est le sujet?

PLACIDIE.

Me le demandez vous?
De vos rares conseils il fait agir l'adresse
Sans pouvoir m'obliger à faire une bassesse,
Et c'est son déplaisir, qu'une noble fierté
Soûtienne ma vertu contre leur lâcheté.

STILICON.

Pour ne me plaindre pas, j'ai besoin de connoître
Ce que doit un Sujet à la Sœur de son Maître.
J'ai maintenu sa gloire, & s'il prend mes avis,
Il ne se repent point de les avoir suivis.

PLACIDIE.

Que sa gloire par eux s'assûre ou se hazarde,
Je ne prens interêt qu'à ce qui me regarde,
Et trahirois la mienne à ne pas repousser

La honte de l'hymen où l'on veut me forcer.

STILICON.

L'amour d'Eucherius ayant su vous déplaire,
Il a tort de garder un espoir téméraire;
Mais vous pourriez, Madame, à l'éclat d'un beau feu
Avec moins de mépris refuser votre aveu.
Quoi que vous fasse croire une fierté trop prompte
Un Héros tel que lui vous feroit peu de honte
De cent nobles travaux ce grand titre est le prix,
Tout est illustre en lui.

PLACIDIE.

Mais il est votre Fils,
Et si j'ose estimer ce qu'il mérite d'être,
Je voi ce que le Ciel l'a voulu faire naître.

STILICON.

Ce qu'il est né, Madame....

PLACIDIE.

Enfin n'en parlons plus.
Je hai sur ce sujet les discours superflus.
Si ma fierté vous blesse, il faut peu vous contraindre.
L'Empereur vous écoute, & vous pouvez vous plaindre;
Mais si vous m'en croyez, faites-lui concevoir
L'indignité des vœux dont il flate l'espoir;
Non qu'après mon refus je craigne sa puissance,
Mais la faveur changeant lorsque moins on y pense
Je craindrois que mon cœur plein d'un juste courroux,
Ne s'abaissât assez pour se vanger de vous.

SCENE VI.

STILICON, MUTIAN.

STILICON.

ET tu voudras encor qu'après un tel outrage
De mon ressentiment je contraigne la rage,
Et que craignant l'horreur qui confond les ingrats
Aux interêts d'un Fils je refuse mon bras?
Non, non, puisque mon sang, quelque honneur où j'atteigne,
Est le honteux motif qui fait qu'on le dédaigne,
Je ne puis differer sans trop de lâcheté

A lui faire raison de cette indignité.
Corrigeons un défaut où le mépris s'attache,
Par la splendeur du Trône effaçons-en la tache,
Et pour l'y voir assis pressant un juste effort,
Dérobons sa naissance aux injures du Sort.

MUTIAN

Seigneur, je vous dois tout, & quoi qu'on me propose,
Pour vanger votre outrage il n'est rien que je n'ose,
Le crime où vous courez ne sauroit m'étonner;
Mais vous m'avez permis de vous en détourner
Souffrez donc que j'oppose au dessein que vous faites
Ce qu'est Honorius, ce que par lui vous êtes,
Et que je vous arrache à l'indigne fureur
Qui veut tremper vos mains au sang d'un Empereur.

STILICON.

D'abord, je l'avouërai, saisi d'un trouble extrême,
A prendre ce dessein j'eus horreur de moi même,
Et d'un tel attentat mon cœur épouvanté
N'en conçût qu'en tremblant toute l'impieté.
Le sang & le devoir soudain y firent naître (Maître,
Tendresse pour mon Gendre, & respect pour mon
Et ravi d'un remords qui conservoit ses jours,
Pour le fortifier j'employai ton secours;
Mais les honteux mépris d'une ingrate Princesse
Ont de ces sentimens dissipé la foiblesse.
Pour punir un orgueil qui ne m'étoit pas dû
A ses premiers transports tout mon cœur s'est rendu.
En vain j'ai voulu voir ma Fille couronnée,
Je n'ai vû que d'un Fils l'indigne destinée,
Et l'outrage éclatant que souffre son grand cœur
S'il demeure Sujet des enfans de sa Sœur,
Tout rempli d'un Objet & si cher & si tendre,
Le mien ne connoît plus de Maître ni de Gendre,
Et contre ses remords pleinement affermi,
Voit dans Honorius son plus grand Ennemi.

MUTIAN.

Qu'a-t-il pû pour ce Fils qu'il n'ait pas daigné faire?
Son rang de ce qu'il est d'un seul degré differe,
Encore un pas peut-être, & le Trône est au bout.

STILICON.

Un degré l'en separe; & ce degré c'est tout.

La grandeur la plus vaste est toûjours imparfaite
Quand d'un plus haut Empire elle se voit sujette,
Et ce qu'à commander elle donne de droits
Ne vaut pas la douleur d'obeïr une fois.
Cependant si tu veux blâmer mon injustice,
Songe qu'Honorius lui-même en est complice,
Et que par la rigueur d'un destin peu commun,
Je ne deviens ingrat que pour en punir un.
Après avoir au Trône élevé son enfance,
Contre ses Ennemis affermi sa puissance;
La généreuse ardeur d'une illustre amitié
D'un tout sauvé par moi me devoit la moitié.
Ne di point que peut-être il me l'eût accordée
Si pour prix de ma foi je l'eusse demandée;
Quand la Sœur dans mon Fils dédaigne un rang trop bas,
C'est me la refuser que ne me l'offrir pas.
Non que mon interêt m'eût forcé d'entreprendre
Si pour Eucherius j'eusse pû m'en défendre;
Mais enfin tous mes vœux ne se trouvent remplis
Que de l'avidité de voir regner ce Fils.
D'un Astre dominant l'indispensable empire
A cet arrêt du Sort me contraint de souscrire,
Et dussai-je y perir, quoi qu'il doive en coûter,
Pour lui laisser un Trône il faut l'exécuter.

MUTIAN.

Mais pourquoi lui cacher vos desseins de la sorte
Si son seul interêt à conspirer vous porte?
Devroit-il ignorer ce qu'on ose pour lui?

STILICON.

Oui, puisqu'à l'Empereur il serviroit d'appui,
Et que s'il peut l'apprendre, il n'est rien qu'il ne fasse
Pour détruire un projet qui le met en sa place.
D'ailleurs aimant ce Fils, je lui dois épargner
Tout ce qui le rendroit indigne de regner.
La tendresse pour lui qu'il faut que je soûtienne,
Aime à sauver sa gloire aux dépens de la mienne,
Et comme le mépris qui s'attache à son rang
Prend en lui pour objet la honte de mon sang,
Pour l'en justifier sans noircir son estime,
Mon cœur à sa vertu veut bien prêter un crime,
Et pour le couronner, y courant sans effroi

Le

Le vanger de l'affront d'être sorti de moi.

MUTIAN.

J'admire pour un Fils l'ardeur qui vous anime :
Mais songez-vous assez jusques où va ce crime,
Et que tout l'avenir condamnant sa fureur,
Ne l'examinera que pour en prendre horreur ?

STILICON.

Va, va, si l'avenir ne lui fait point de grace,
Il en louëra du moins l'inébranlable audace,
Et rendra ce qu'il doit aux surprenans transports
Qui me font voir le crime, & braver le remords.
Pein-toi mon entreprise encore plus effroyable ;
Une grande ame seule en peut être capable.
Plus l'attentat est noir, plus son indignité
Veut du cœur le plus haut l'entiere fermeté.
Des plus sacrés devoirs étouffer le murmure
C'est à ses passions asservir la Nature ;
Cet effort ne part point d'un courage abatu,
Et pour faire un grand crime il faut de la vertu.

MUTIAN.

Ce genre de vertu touche un peu trop votre ame.

STILICON.

Enfin tu veux en vain que j'en craigne le blâme,
La chose est resoluë, & tout prêt d'éclater,
Un lâche repentir ne sauroit m'arrêter.
Il faut sans balancer que dès cette nuit même
La mort d'Honorius couronne un Fils que j'aime.
Rien ne peut mettre obstacle au dessein que j'en fais,
Je puis tout sur l'Armée, on me craint au Palais,
Et j'ai dans l'entreprise interessé sans peine
Tous ceux dont le pouvoir l'eût dû rendre incertaine.
Ainsi pour voir l'effet que je m'en suis promis,
En secret chez Zenon assemble nos amis.
Zenon peut tout pour nous & brûle d'entreprendre
Dans une heure au plus tard j'aurai soin de m'y rendre,
Et là, pour le succès d'un si hardi dessein,
Nous choisirons ensemble & le temps & la main.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLACIDIE, LUCILE.

PLACIDIE.

Quoi, pour un Trône offert par l'hymen qu'on propose
Aux soins d'Eucherius je devrois quelque chose,
Et lui donnerois droit de pouvoir se flater
D'avoir prêté la main à m'y faire monter?
Non, non, quand son conseil m'assûre une Couronne,
Je me dois le refus dont la fierté t'étonne,
Et tu prétens en vain que je puisse aujourd'hui
Faire paroître une ame aussi basse que lui.

LUCILE.

Quelle bassesse d'ame éclate dans ce zele
Dont l'ardeur toute pure au Trône vous appelle?
Sans trop d'emportement, qu'y pouvez-vous blâmer?

PLACIDIE.

La lâcheté d'un cœur qui feignit de m'aimer,
Et qui du plus beau feu s'imposant la contrainte,
En affecta les soins sans en sentir l'atteinte.

LUCILE.

Soupçonner dans le sien des sentimens si bas,
C'est en prendre pour lui qu'il ne mérite pas.
Si-tôt qu'à vos souhaits on offre un Diadême,
Il fait gloire pour vous de se trahir soi-même;
D'un hymen qui le perd il va presser l'aveu,
Et dans ce grand effort vous doutez de son feu?

PLACIDIE.

Par un éclat trompeur cet effort t'a charmée.
On doit tout immoler à la personne aimée,
Mais d'un indigne sort le coup le plus fatal
Ne la fait point ceder à l'espoir d'un Rival.
Quand il faut que l'Amour jusque-là se trahisse,
La revolte plaît mieux qu'un si grand sacrifice,

Et quelque dur revers dont l'on soit combatu,
C'est aimer lâchement qu'avoir tant de vertu.

LUCILE.

Eh bien, sa lâcheté va jusques à l'extrême.
Si vous le haïssez, qu'importe qu'il vous aime,
Et par quel interêt vous pouvez-vous fâcher
Qu'il affecte un amour qui ne vous peut toucher?

PLACIDIE.

Quel interêt, helas!

LUCILE.

Votre cœur en soûpire!

PLACIDIE.

Ce soûpir t'en dit plus que je n'en voulois dire;
Tu viens de trouver l'art de me le dérober.
Cache-toi la foiblesse où tu me vois tomber,
Lucile, & s'il se peut, te déguisant ma peine,
Prens un effet d'amour pour des marques de haine.

LUCILE.

Vous, de l'amour, Madame?

PLACIDIE.

Etonne, étonne-toi
De ce qu'il faut enfin confier à ta foi.
J'aime, & ce feu secret qui contraint ma franchise
L'eût combattuë en vain s'il ne l'eût pas surprise;
Il l'a pû d'autant mieux que contre son ardeur
Mon orgueil me sembla répondre de mon cœur,
Et me fit négliger le soin de me défendre
D'estimer un Sujet indigne d'y prétendre.
Ainsi d'Eucherius le zele officieux
Cent fois sur sa vertu sût arrêter mes yeux;
J'en connus tout le prix, j'en goûtai tous les charmes,
Je m'en sentis émûë, & n'en pris point d'alarmes;
De l'éclat de mon sang la jalouse fierté
Au milieu du peril faisoit ma sureté.
Sur un appui si faux mon ame trop crédule
D'un chagrin inquiet rejetta le scrupule,
Et ne voulut pas voir que sous ce piége adroit
L'estime bien souvent va plus loin qu'on ne croit.
J'en fis l'épreuve, hélas! quand je me crus capable
De rendre cette estime un peu moins favorable.
Vers un panchant si doux tout mon cœur emporté

Trouva dans sa foiblesse une necessité;
D'un feu qu'il devoit craindre il eut beau voir l'amorce,
Il voulut le combattre, & n'en eut pas la force,
Et vit bien que l'amour qu'il tâchoit d'étouffer,
Avant qu'il se déclare, est sûr de triompher.

LUCILE.

Mais si d'Eucherius l'hommage a sû vous plaire,
Vous deviez à ses vœux vous rendre moins contraire,
Pourquoi fuir un hymen qui les peut couronner?

PLACIDIE.

Tu me connois, Lucile, & peux t'en étonner?
Je t'en ai fait l'aveu, j'aime, & pour mon supplice
De l'erreur de mes sens mon cœur s'est fait complice,
Et n'a pû resister à ces charmes flateurs
Qu'étalent à l'envi de si doux imposteurs;
Mais celles de mon rang; de leurs desirs maîtresses,
Savent purger l'amour de ses moindres foiblesses,
Et dérober sa flame aux douceurs de l'espoir
Quand il trahit leur gloire, ou blesse leur devoir.
Eucherius me plaît; mais ce que je suis née
Dans un si vaste orgueil pousse ma destinée,
Qu'un Trône seul offert à mes brûlans desirs
Me peut faire sans honte avouër ses soûpirs.
Mais que dis-je! sur lui si j'obtiens quelque empire,
Par son lâche conseil il cherche à s'en dédire,
Et j'ai crû bien en vain qu'il avoit mérité
Des dédains où pour lui j'excitois ma fierté.
Oui, s'il t'en faut montrer l'aveuglement extrême,
Je ne l'ai dédaigné que parce que je l'aime,
Et qu'un pareil refus balançant son destin,
Lui pouvoit à l'Empire ouvrir quelque chemin.
L'Empereur Gratian pour une moindre cause
Daigna le partager avec que Theodose,
Et ce fameux exemple eût pû seul aujourd'hui
Forcer Honorius à faire autant pour lui.
Les soins qu'eut Stilicon d'élever son enfance
Méritoient pour son Fils cette reconnoissance,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'osant me déclarer
J'eusse promis l'aveu qu'on lui fait esperer;
Mais quand pour Alaric j'apprens qu'il s'interesse,
Mon cœur ne sauroit trop condamner ma bassesse,

Et mon orgueil honteux qu'on ait pû l'abuser...

LUCILE.

Ecoutez-le, Madame, avant que l'accuser;
Le voici qui paroît.

SCENE II.

PLACIDIE, EUCHERIUS, LUCILE.

PLACIDIE.

J'Apprens avec surprise
Que l'espoir d'Alaric par vous se favorise;
Mais de mes sentimens c'est assez mal juger
D'avoir crû que ce zele eût dequoi m'obliger.
Dans le rang que je tiens j'ai l'ame un peu trop vaine
Pour vouloir vous devoir la qualité de Reine,
Et forcer mon courage au lâche abaissement
D'écouter vos conseils sur le choix d'un Amant.

EUCHERIUS.

C'est donc ce qui manquoit à ma disgrace extrême
Que quand ce triste cœur s'immole à ce que j'aime,
Cet effort que ma flame en vain a combatu
N'eût que le faux éclat d'une lâche vertu ?
Persistez à mes vœux d'être toûjours contraire,
J'ai merité la mort quand je n'ai su vous plaire,
Et je dois croire égal d'en recevoir les coups,
Ou d'un hymen funeste, ou de votre courroux.

PLACIDIE.

J'y pourrois consentir sans qu'on vous crût à plaindre.
Qui peut le conseiller n'a pas lieu de le craindre,
Et s'offre à voir d'un œil pleinement satisfait
Le succès d'un accord dont il presse l'effet.

EUCHERIUS.

Dites que votre haine enfin trop endurcie
Par l'excès d'un beau feu ne peut-être adoucie,
Et que son injustice aime à se déguiser.
Ce qu'aujourd'hui pour vous le mien m'a fait oser.
J'esperois que par-là nous la verrions s'éteindre,
Que n'ayant pû m'aimer vous daigneriez me plaindre,
Et que pour vous servir prêt à quitter le jour,
La pitié m'obtiendroit ce que n'a pu l'amour;

Mais

Mais comme les mépris dont ma flame est suivie
A d'éternels malheurs auroient livré ma vie,
Ce que sur mes desirs ma vertu fait d'effort,
Ne vaut pas qu'un soûpir soit le prix de ma mort.

PLACIDIE.

Sur quelle étrange erreur cette plainte est formée!
A cause qu'on me cede on croit m'avoir aimée,
Et toute mon estime est le moins que je doi
A l'indigne attentat qu'on veut faire sur moi?

EUCHERIUS.

Quoi, vous croyez assez l'aigreur qui vous anime,
Pour traiter d'attentat un conseil magnanime,
Et m'attacher à vous sans me considerer,
C'est démentir l'ardeur que j'ai su vous jurer?
Non qu'en un rang égal j'eusse pû me resoudre
D'attirer sur mon feu ce dernier coup de foudre;
Mais je suis sans murmure un ordre si fatal
Quand je vous cede au Trône, & non à mon Rival.
Je l'avouërai pourtant; à quoi que je m'apprête,
Le déplaisir affreux de vous voir sa conquête
N'aigrira pas si peu la douleur d'un Amant,
Qu'à sa triste disgrace il survive un moment;
Mais puisqu'un Sceptre seul peut remplir votre attente,
Je mourrai trop heureux de vous laisser contente,
Et du moins ce succès de vos plus chers desirs
Mêlera quelque joie à mes derniers soûpirs.

PLACIDIE.

Par trop d'aveuglement ta passion me brave;
Renonçant à mon cœur tu le fais ton esclave,
Et de ton desespoir suivant l'injuste loi,
Tu prens droit de donner ce qui n'est pas à toi.
Connois, Eucherius, connois mieux ta Princesse;
Si de l'ambition la noble ardeur me presse,
Un Trône n'est pas tant qu'il me doive coûter
La honte du secours qui m'y feroit monter.
Quel zele injurieux, quelle vertu maligne
Brigue pour moi le rang dont ma naissance est digne,
Et te fait hazarder un téméraire effort
Pour attirer sur toi la gloire de mon sort?
Doutes-tu qu'en secret mon rang ne me réponde
D'élever mon destin à l'Empire du monde,

Mais vous ſavez le nom du lâche, du perfide,
Et vous aurez appris l'ordre de l'attentat?

HONORIUS.

On n'oſe me parler de peur de faire éclat,
Et pour fuir ce peril, c'eſt par l'Imperatrice
Que ce billet reçû m'en a donné l'indice,
Avec tant de ſecret, qu'on lui peint tout perdu,
Si l'on peut découvrir qu'il m'ait été rendu.
Elle-même ignorant quel avis on me donne,
S'alarme pour l'Etat, & non pour ma perſonne
Et du trouble où me jette un coupable projet
Le ſeul Eucherius fait encor le ſujet.

EUCHERIUS.

Il faut le prévenir, mais un ſi prompt orage
Par l'effroi du peril fait trembler mon courage,
Et mon zele d'ailleurs l'oſant examiner,
Dans l'avis de Zenon voit tout à ſoupçoner.
Ce dangereux eſprit m'eſt ſuſpect d'artifice,
Et vous donnant du crime un imparfait indice,
Le ſecret qu'il demande engage à préſumer
Qu'il peut convaincre mal ceux qu'il craint de nom-(mer.

HONORIUS.

Qui te fait dans Zenon croire tant de baſſeſſe?

EUCHERIUS.

Le peu que pour l'Etat je ſai qu'il s'intereſſe.
Son zele en vain pour vous cherche à ſe ſignaler,
Qui peut rendre un billet auroit pu vous parler;
Et même en ce billet, par quelle politique
Vous taire les Auteurs d'un crime qu'il explique?
Un perfide, un ingrat, malgré mille bienfaits,
S'engage contre vous au plus noir des forfaits?
S'il vous falloit par là deviner le coupable.
Qui craindroit plus que moi d'en être crû capable?
Je tiens de vos bontés un ſort ſi glorieux...

HONORIUS.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin un ſcrupule odieux.
Sur ta fidélité je prens toute aſſurance,
Et pour te faire voir quelle eſt ma confiance,
Tout ce que j'apprendrai d'un attentat ſi noir,
C'eſt par toi ſeulement que je le veux ſavoir.
Va-t-en trouver Zenon, di-lui que je t'envoye,

Puiſ-

Puisqu'il est dangereux qu'au Palais il me voie,
Et pour en être crû lui montrant ce billet.
Du sort qu'on me prepare obtiens tout le secret,
Je le saurai de toi.

EUCHERIUS.

Tant de bonté m'accable,
Seigneur, mais s'il s'obstine à taire le Coupable?

HONORIUS.

Ne crains pas qu'il refuse à s'ouvrir avec toi;
Il sait trop quels secrets je confie à ta foi,
Et suspect s'il me parle, il n'aura pas de peine
A m'avertir par toi de celui qui le gêne.
Marcellin vient ici : va, ne perds point de temps,
Ton zele me répond de tout ce que j'attens.

SCENE IV.

HONORIUS, MARCELLIN.

HONORIUS.

As-tu porté mon ordre?

MARCELLIN.

Oui, Seigneur, & la tréve
Fait naître pleine joie à voir qu'elle s'acheve.
De l'orgueil d'Alaric tous vos Chefs indignez
Formoient d'injustes voeux que vous leur épargnez,
Et j'admire l'ardeur que chacun d'eux prépare
A triompher d'un Got, à chasser un Barbare.
La Princesse le sait, & je viens de la voir,
Mais rien dans ce revers n'a paru l'émouvoir;
Et d'un Trône échapé la disgrace éclatante
Lui laisse pour sa perte une ame indifferente.

HONORIUS.

Son orgueil s'étudie à paroître adouci;
Mais je voi Stilicon, laisse-nous seuls ici.

SCENE V.

HONORIUS, STILICON.

HONORIUS.

Approche, & si toûjours la même ardeur t'enflame,
Viens juger de ma peine au trouble de mon ame.

On nous hait, Stilicon, & tes sages avis
En tout temps pour l'Etat écoutés & suivis,
Dans mon gouvernement mêlent tant de foiblesse,
Que Rome se trahit d'en souffrir la bassesse.

STILICON.

Quoi, Seigneur, l'insolence iroit jusqu'à l'abus!
On s'emporte à la plainte? on murmure?

HONORIUS.

On fait plus,
Et par une fureur que cette haine inspire,
On en veut à mes jours, Stilicon, on conspire.

STILICON.

On conspire, Seigneur?

HONORIUS.

Qui l'eût jamais pensé,
Qu'un perfide à ma mort se fût interessé,
Et que né dans le Trône où m'affermit ton zele,
J'y dusse redouter une main infidelle?
En vain l'ordre du Ciel a daigné m'y placer?
Tes soins m'en firent digne, & l'on m'en veut chasser.

STILICON.

Non, Seigneur, ce seroit de ces vaines alarmes
Qui servent d'un beau Regne à redoubler les charmes,
Et qui par leur menace étonnant les esprits,
Du bien que l'on possede étalent mieux le prix.
L'apparence qu'un Prince & si grand & si juste,
Que bien moins que son rang sa vertu rend auguste,
Chéri de tout son Peuple, adoré dans sa Cour,
Autorisât la haine à le priver du jour?

HONORIUS.

Il l'a fait toutefois, & Zenon...

STILICON.

Quoi, le traître,
Zenon, l'ingrat Zenon attente sur son Maître,
Et ce que tout l'Enfer verroit avec horreur,
Il cherche à s'immoler un si bon Empereur?
Ah! sans daigner l'ouïr de peur qu'il vous fléchisse,
Ne commettez qu'à moi l'ordre de son supplice,
Et ne vous laissez pas la triste liberté
De consulter son crime avec votre bonté.

HONORIUS.

A trop d'emportement ton zele te dispense;
Tu parles de supplice où je dois recompense,
Et ton avidité d'en voir punir l'Auteur,
Impute un parricide à mon Liberateur.
Oui, bien loin que Zenon à ma mort s'autorise,
C'est lui dont je reçois l'avis de l'entreprise,
Et sa fidelité qu'il n'a pû dementir,
Du peril que je cours cherche à me garantir.

STILICON.

Il vous en donne avis! mais achevez, de grace,
De quel lâche Assassin doit-on craindre l'audace?

HONORIUS.

C'est ce que son billet ne m'a point fait savoir.

STILICON.

Et je m'arrête encor? Seigneur, il faut le voir,
Ignorant le coupable on pourroit vous surprendre.

HONORIUS.

L'ordre est donné, demeure on me va tout apprendre,
Et du nom d'un Ingrat tu prens un vain souci
Si devant toi son crime est prêt d'être éclairci.
Mais quel est ce desordre où ton cœur s'abandonne?
Tu sembles interdit, ton courage s'étonne!

STILICON.

Quoi, quand la trahison cherche à vous accabler,
Je le pourrois, Seigneur, apprendre sans trembler?
Theodose à mes soins commit votre jeunesse,
Et ce cœur a pour vous conçû tant de tendresse,
Que redoutant un coup dont j'ignore le bras,
Dans l'horreur du peril je ne me connois pas.
Le secret de Zenon me tient l'ame à la gêne;
Vous aurez ordonné sans doute qu'on l'amene,
Et je crains pour cet ordre où vous vous assurez,
Que vous n'ayez choisi quelqu'un des Conjurez.
Souvent pour mieux trahir le plus zelé peut feindre,
Enfin tout m'est suspect où je vois tout à craindre.
Et je plains votre sort si sans plus differer
Moi-même de Zenon je ne cours m'assurer.
Vos jours sont précieux, le peril est extrême,
Et je ne puis ici me fier qu'à moi-même.
Permettez donc, Seigneur...

HONORIUS *l'embrassant.*

O Prince trop heureux,
D'avoir dans sa disgrace un Ami genereux!
Que l'entreprise éclate aussi-tôt qu'elle est süe,
Ne m'abandonne point, & j'en crains peu l'issuë,
Ta vûë est un secours qui m'en ôte l'effroi;
Et pour la renverser il me suffit de toi.
Mais en vain pour Zenon tu crains ce que j'ordonne;
Voi celui qui paroît, veux-tu qu'on le soupçonne?

STILICON.

Ah! Seigneur.

SCENE IV.

HONORIUS, STILICON, EUCHERIUS.

HONORIUS.

As-tu sû le nom de l'Assassin?
Parle, & devant ton Pere éclairci mon destin.

EUCHERIUS.

Seigneur, j'ai vû Zenon, & tâché de l'apprendre.
Dans la cour du Palais il s'étoit venu rendre,
Ou l'ayant à l'écart adroitement tiré,
Je demande pour vous quel bras a conspiré.
Il en paroit surpris, son visage se trouble,
A me voir son billet sa surprise redouble.
Il demeure pourtant d'accord de l'attentat;
Mais me l'éclaircir mieux seroit trahir l'Etat,
Il suffit que je sache un complot si funeste,
Et ce n'est qu'à vous seul qu'il peut dire le reste.

HONORIUS.

Zenon ne t'a rien dit!

STILICON.

Et tu n'as point pressé?

EUCHERIUS.

J'ai tenté cent efforts, & n'ai rien avancé.
J'ai beau de l'entreprise examiner la rage,
Il ne peut là dessus s'expliquer davantage.
Ce que par son aveu je croi justifier,
C'est à vous seulement qu'il le doit confier,
Et même je vous livre à la fureur d'un Traître,

Si je découvre ailleurs ce qu'on m'en fait connoître;
Il m'engage au secret, & pour se voir sans bruit
Par des lieux derobés près de vous introduit,
Comme sans nouvel ordre il n'y sauroit pretendre,
Dans le bois du jardin il est allé l'attendre.

HONORIUS.

Zenon ne te dit rien, & veut m'entretenir?

STILICON.

Ah! Seigneur, que de maux s'offrent à prévenir!
Zenon cherche à vous perdre, & de son artifice
Mon Fils trop imprudent s'est rendu le complice,
Puisqu'enfin son silence étant à redouter,
Pour fuir toute surprise il devoit l'arrêter.

EUCHERIUS.

J'ai craint que cet éclat fit sur l'heure entreprendre.

HONORIUS.

Quoi, jusque sur un Fils ton soupçon peut descendre?

STILICON.

Non, Seigneur; de mon sang l'exacte pureté
Ne me repond que trop de sa fidelité,
Et si pour la noircir il étoit assez lâche,
Ma main dans tout le sien en laveroit la tache;
Mais s'agissant d'apprendre un si noir attentat,
La plus foible imprudence est un crime d'Etat.
C'est hazarder ensemble & vos jours & l'Empire.

HONORIUS.

Tu crois donc que Zenon...

STILICON.

Oui, je croi qu'il conspire,
Et ne veut sans témoins vous voir & vous parler
Que pour prendre son temps à vous mieux immoler.
Je connoi dans la Cour ce qu'il a fait de ligues,
Et pour peu qu'au Palais il ait formé d'intrigues,
Si de votre personne il nous tient éloignés,
Vos Gardes par ses soins se trouveront gagnés.
Ne lui donnez point lieu de vous pouvoir surprendre.

HONORIUS.

Quoi? sur un seul soupçon refuser de l'entendre?

STILICON.

Non, mais comme pour vous on doit s'en prévaloir,
Faites changer la Garde avant que de le voir;

Otez à son espoir ce moyen de vous nuire,
Et quand auprès de vous on le viendra conduire,
Donnant ordre au passage à le faire arrêter,
Quel que soit son secret, forcez-le d'éclater.

HONORIUS.

Ah! que ne dois-je point à ta rare prudence!
Elle assûre mes jours contre la violence.
Je t'en laisse le soin, ordonne sur ce point,
Change, dispose, agi; toi, ne me quitte point.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HONORIUS, EUCHERIUS.

HONORIUS.

Dissipe, Eucherius, dissipe ces alarmes.
Quand Zenon hautement prendroit enfin les armes,
Et qu'Auteur d'un complot dont il te voit instruit,
Il voudroit par la force en recueillir le fruit,
D'un si hardi dessein quelle que fût la suite,
Je plaindrois mon malheur sans blâmer ta conduite,
Puisqu'un destin égal étoit à redouter
De l'aveugle chaleur qui l'eût fait arrêter.
A voir par cet éclat la trame découverte,
Soudain les Conjurés eussent pressé ma perte,
Et précipitant tout, auroient jetté mes jours
Dans un peril plus grand que celui que je cours.
Tu m'en as épargné la triste certitude.

EUCHERIUS.

La crainte à mon esprit en est toûjours bien rude,
Et pour être sans troubles en de tels attentats,
Le coup seul trop souvent fait connoître le bras.

HONORIUS.

C'est dans la trahison un peril ordinaire?

Mais

Mais nous les préviendrons par les soins de ton Pere,
Le voici qui déja l'aura su détourner.

SCENE II.

HONORIUS, STILICON, EUCHERIUS.

HONORIUS.

Eh bien, Zenon vient-il?

STILICON.

On va vous l'amener;
Seigneur, & Mutian s'est chargé de le prendre
Où lui-même au jardin a promis de se rendre.
Sans en savoir la cause il doit secretement
Le conduire de-là dans cet appartement,
Où nous le forcerons, quelqu'en soit le mystere,
D'expliquer hautement ce qu'il a voulu taire.
Ainsi coupable ou non, Seigneur, vous l'allez voir,
Sans que les Conjurés en puissent rien savoir, (dre,
Et quand même sur l'heure ils le pourroient appren-
En vain à force ouverte ils voudroient entreprendre,
J'ai su pourvoir à tout, & mes ordres secrets
M'assûrent de la Ville ainsi que du Palais.

HONORIUS.

O zele qu'à jamais il faudra qu'on admire!
Une seconde fois je te devrai l'Empire,
Tes soins dans mon enfance à maintenir mes droits
M'avoient su conserver le rang où je me vois;
Par eux Rome toûjours respecta mon peu d'âge,
Et maintenant qu'un traître à conspirer s'engage,
La même ardeur encor s'interessant pour moi...
Mais je vai mieux savoir tout ce que je te doi,
J'apperçoi Mutian.

STILICON.

Ciel! de quelle disgrace
Par un retour si prompt reçoi-je la menace?
Peut-il au rendez-vous s'être déja trouvé?

SCENE III.

HONORIUS, STILICON, EUCHERIUS, MUTIAN, MARCELLIN, Suite.

MUTIAN.

Ah, Seigneur! ſavez-vous le malheur arrivé?
Zenon...

HONORIUS.

Eh bien, Zenon?

STILICON.

Voudroit-il entreprendre?
Parlez.

MUTIAN.

Dans le jardin je ſongeois à me rendre,
Quand le nom de Zenon que ſuivent de longs cris,
M'arrêtant tout à coup, me laiſſe tout ſurpris.
Je quitte l'eſcalier, & ce grand bruit m'engage
A détourner mes pas vers cet obſcur paſſage,
Dont le ſentier étroit, éclairé d'un faux jour,
Juſqu'en ce Cabinet offre un ſecret détour.
Là tout ſaiſi d'horreur d'une triſte rencontre,
Je cherche à dementir ce que mon œil me montre.
De trois coups de poignard qui lui percent le flanc,
L'infortuné Zenon tout baigné dans ſon ſang...

HONORIUS.

Zenon eſt mort? ah Ciel!

EUCHERIUS.

Quoi, Zenon...

STILICON.

O diſgrace!
Mais enfin?

MUTIAN.

Je m'approche, & chacun me fait place!
En lui prenant la main je me la ſens preſſer,
Un reſte de vigueur ſemble ſe ramaſſer,
Je l'entens qui ſoûpire.

STILICON.

O ſuccès favorable!
Il a parlé ſans doute, & nommé le Coupable?

MU-

MUTIAN.

Il l'a voulu du moins, mais l'effort qu'il y fait
Hâte sa destinée, & trompe mon souhait;
Il expire.

STILICON.

Et du crime on n'a pû rien connoître?

MUTIAN.

Beaucoup l'environnoient lorsqu'on m'a vû paroître,
Je m'en informe à tous, mais tous le croyant mort,
Sans en avoir rien sû, plaignoient son triste sort.

HONORIUS.

Le mien est plus à plaindre, & dans cette disgrace
Les funestes soupçons où mon cœur s'embarrasse,
Avecque tant d'horreur en confondent l'espoir.
Qu'il n'ose examiner ce qu'il craint de savoir.
Eucherius a sû l'avis que l'on me donne.
Zenon qu'il va trouver ne lui nomme personne,
Il ne l'arrête point, & lorsqu'il est mandé,
Ce malheureux Zenon se trouve poignardé!
Helas! comme à le voir c'est toi seul que j'employe,
Lui mort, Eucherius, que faut-il que je croye?
As-tu juré ma perte, & son sang répandu
Te rend-il ton secret quand le mien est perdu?

EUCHERIUS.

Me soupçonner, Seigneur, moi?

HONORIUS.

Que puis-je donc faire?
Si je veux t'excuser, je condamne ton Pere,
Et le fatal soupçon qui m'accable aujourd'hui
Ne s'éloigne de toi que pour tomber sur lui.
Du crime dont Zenon m'a donné connoissance
Seuls vous avez reçû tous deux la confidence,
Et mon malheur est tel, que mon sort le plus doux
Est d'avoir quelque lieu de douter entre vous.
Doutons, puisque par là du moins en apparence
Le Criminel encor garde quelque innocence.
Dures extrémités où je me vois reduit!
Ce que je dois à l'un est par l'autre détruit.
Tous deux contre un ingrat m'ont fait voir même zele,
Mais si dans mon malheur l'un m'est encor fidelle,
Mon cœur est sur ce choix contraint de balancer;

Et le lâche, aux transports d'un criminel espoir
A laissé contre vous séduire son devoir.

EUCHERIUS.

Et mon Pere lui-même aide au sort qui m'accable?

HONORIUS.

Pour te faire innocent nomme donc un coupable,
Je n'attache sur toi mes soupçons qu'à regret;
Mais qui peut de Zenon avoir su le secret?

EUCHERIUS.

Tantôt en lui parlant, Seigneur, de l'entreprise,
J'ai vû sur son visage une étrange surprise,
Et comme cent témoins la pouvoient observer,
Quelqu'un en le perdant aura crû se sauver.
Souvent à prévenir la défiance engage.

HONORIUS.

Ah, si de ta fureur sa mort n'étoit l'ouvrage,
C'est vers ce rendez-vous l'un à l'autre donné
Qu'une barbare main l'auroit assassiné.
Dans le bois du Jardin loin de t'aller attendre,
Ici seul en secret il cherchoit à se rendre.
Se défiant des lieux où tu veux l'attirer,
Sa foi pour m'avertir n'a plus à differer,
Et lorsque pour me voir à tout il se hazarde,
Dans un obscur passage un Traître le poignarde.

EUCHERIUS.

Prenant un rendez-vous il a su m'abuser;
Mais de sa mort par-là me doit-on accuser?

HONORIUS.

Fai croire, si tu peux, ces preuves trop grossieres,
Pour voir ton crime, helas! j'ai bien d'autres lumieres
Zenon à me parler voit le peril trop grand,
Il hazarde un billet qu'en secret on me rend;
L'Imperatrice en vain de se taire est capable,
De peur qu'elle ne l'ouvre il cache le coupable,
Et ne l'auroit pas tû, s'il n'eût craint qu'en effet
La Sœur n'aidât du Frere à couvrir le forfait.
D'ailleurs, lorsque j'éleve un si rare service,
Tu me le fais soudain soupçonner d'artifice.
Si j'accuse un ingrat qui viole sa foi,
Tu prévois qu'il s'apprête à parler contre toi,
Tant de précaution marque une indigne ruse

Qui

Qui se trouve innocent ne craint point qu'on l'accuse.
Et ce qui te convainc, tu te vois dédaigner
Si tu ne mets ma Sœur en état de regner;
Mes jours sacrifiés flatent ton esperance,
Sans haïr ta personne elle hait ta naissance,
Et ma mort t'assûrant le pouvoir souverain,
Il faut percer mon cœur pour mériter sa main.
Tu t'y resous enfin, & l'ardeur qui t'entraine...

STILICON.

O crime, dont l'horreur ne se conçoit qu'à peine!
M'en as-tu vû capable, & honteux d'obeïr,
As-tu reçu de moi l'exemple de trahir?
Quand le lâche Rufin arma contre son Maître,
Me trouva-t-on trop lent à prévenir ce Traître,
Et d'un Peuple depuis enclin aux remûmens,
Quel aûtre a mieux que moi calmé les mouvemens?
Que dans le plus beau sort souvent la chute est prompte?
J'ai vécu glorieux pour mourir dans la honte,
Et voir le Ciel lassé de me servir d'appui,
Confondre ma vertu dans le crime d'autrui.

HONORIUS.

Va, tu le crains en vain; mais toi, pour ta défense,
Ingrat, dédaignes-tu de rompre le silence?

EUCHERIUS.

Que vous dirois-je, helas! qui pût me secourir?
Je suis né malheureux, & je cherche à mourir.

STILICON.

Quoi, ton malheur, perfide, est toute ton excuse?

EUCHERIUS.

Un Pere me condamne, & mon Maître m'accuse,
A leurs justes soupçons que pourrois-je opposer?
Je voi que l'apparence aide à les abuser,
Et que ce cœur surpris d'un crime abominable,
Ne peut être innocent s'ils l'estiment coupable.

HONORIUS.

Donc ta rage te plaît, & pour mieux en joüir
Par ces déguisemens tu me crois eblouïr?
Non, non, contre un soupçon si fort, si legitime,
Ne te défendre point, c'est redoubler ton crime.
Di qu'en te seduisant, l'amour t'y fut forcer,

Et par ton repentir tâche de l'effacer.

EUCHERIUS.

Pour effacer celui dont vôtre erreur m'accuse,
Il faut du sang, Seigneur, & non pas une excuse,
Et tout le mien suffit à peine à l'expier,
Si le Destin s'obstine à me calomnier.
Il a juré ma perte, & de sa violence
Je ne puis appeller qu'à ma seule innocence.
Qui fuit plus que la mort de telles trahisons;
Surpris d'être accusé, dans l'abus qui l'opprime,
Par son silence seul il repousse le crime,
Et stupide & muët en des soupçons si bas,
Prouve son innocence à ne la prouver pas.

HONORIUS.

Eh bien, ingrat, eh bien, sois ferme à ne rien dire.
Voudras-tu point encor nier que l'on conspire,
Qu'un Traître ose attenter?

EUCHERIUS.

On le nieroit en vain,
Zenon assassiné rend le crime certain;
Mais à quelques soupçons qu'il expose mon zele,
J'ignore le Coupable, & je vous suis fidelle.

STILICON.

Quoi! lâche, sur ton cœur le remords ne peut rien?

HONORIUS.

Dérobe-le toûjours aux tendresses du mien;
Voici par qui sans toi nous pourrons tout apprendre.

EUCHERIUS.

Quoi, vous croyez, Seigneur...,

HONORIUS.

Je ne puis plus t'entendre,
Qu'on le tienne en lieu sûr, Marcellin.

EUCHERIUS.

Mon souci
N'est pas...

HONORIUS *à Marcellin.*

Suivez votre ordre, & l'éloignez d'ici.

SCENE IV.

HONORIUS, THERMANTIE, PLACIDIE, STILICON, MUTIAN, LUCILE.

HONORIUS *à Thermantie.*

Ah, Madame!

THERMANTIE.

Ah? Seigneur, que vient-on de me dire?

HONORIUS.

Ce qui m'arrache l'ame, Eucherius conspire,
Et l'ingrat, qu'au remors en vain j'ai crû forcer,
Aime son crime assez pour ne rien confesser;
Mais ma Sœur nous en peut éclaircir l'entreprise.

PLACIDIE.

Lui, conspirer, Seigneur?

HONORIUS.

En êtes-vous surprise,
Et vous étonnez vous que pour vous meriter
Au Trône de son Maître il aspire à monter?
La loi qu'à son amour votre orgueil en impose
Soûtient avec éclat le sang de Theodose,
Et ces dignes complots dont je préviens les coups,
Remplissent la fierté qu'il exige de vous.

PLACIDIE.

Si j'ai tout le pouvoir qu'en moi vous semblez craindre,
Cette fierté, Seigneur, m'autorise à me plaindre,
Et prendre pour affront l'indigne emportement
Qui dans un Criminel veut trouver mon Amant.
L'amour qu'à ses pareils une Princesse imprime,
Rend le cœur qu'il occupe incapable de crime.
Et pour Eucherius ce droit est si puissant,
Que s'il m'aime en effet, il doit être innocent,
Ma vertu fait sa regle en tout ce qu'il peut faire.
D'un peu d'orgueil peut-être elle a le caractere,
L'éclat d'un sang illustre est son plus cher appas,
Mais un si noble orgueil n'inspire rien de bas.
S'il tient l'ardeur du Trône & douce & legitime,
Il sait la dédaigner dès qu'il en coûte un crime,
Et c'est d'Eucherius connoître mal la foi,

Que

Que vouloir présumer qu'il conspire pour moi.
Qu'on me réponde en lui d'une amour veritable,
Je répondrai qu'à tort vous le croyez coupable,
Et qu'il me connoît trop pour s'être enfin flaté
De surprendre mon cœur par une lâcheté.

HONORIUS.

Jusqu'où l'orgueil du sang contre moi vous abuse!
La cause de son crime en doit être l'excuse,
Et quand à conspirer pour vous il se resout,
D'un si lâche forfait votre vertu l'absout;
Qui le fait votre Amant l'en doit croire incapable?

THERMANTIE.

Mais surquoi s'assûrer, Seigneur, qu'il soit coupable?

HONORIUS.

Sur cent preuves, helas! qu'il n'a pû démentir;
Si Zenon en secret tâche de m'avertir,
S'il n'ose me parler de peur qu'on le soupçonne,
S'il vous donne un billet sans y nommer personne,
C'est qu'en m'avertissant, s'il fait rien éclater,
Il trouve Eucherius par tout à redouter.
Il vous craint comme Sœur s'il s'ouvre sans reserve,
S'il me parle au Palais, Eucherius m'observe;
Enfin par son amour sa vertu se détruit,
Il aime, il cherche à plaire, & c'en est-là le fruit.

PLACIDIE.

Eh bien, jusques au bout poussez votre injustice,
D'un forfait odieux declarez-moi complice,
Prenez l'occasion de vanger sur mon sang
Le refus d'un hymen qui trahissoit mon rang.
Quand j'aurai par ma mort saoulé votre vangeance,
D'Eucherius alors vous croirez l'innocence,
Et ferez vanité de ne plus déguiser,
Que pour me perdre seule, on voulut l'accuser.

STILICON.

Ah! Madame, quittez une erreur volontaire.
N'excusez point un Fils que desavouë un Pere;
Le sang en sa faveur auroit séduit ma voix,
Mais contre mon devoir la Nature est sans droits.
Vous voyez son forfait dans l'ardeur qui l'anime,
En vous osant aimer, il fit un premier crime,
Et son respect pour vous par son feu violé,

N'a pû dans un plus grand voir son cœur ébranlé,
Hors l'objet qui le charme il n'a rien à connoître,
Pour gagner sa Maîtresse il veut perdre son Maître.
Et tient son attentat facile à pardonner,
Si vous demandant grace il peut vous couronner.

THERMANTIE.

Mais cependant, Seigneur, d'une lâche entreprise
On ne peut trop pour vous redouter la surprise,
Il faut pourvoir sur l'heure à votre sûreté.

PLACIDIE.

Oui, Madame, & punir qui l'aura mérité.
Attendant que du crime on ait quelque lumiere,
Dans mon appartement je me fais prisonniere;
Prête à répondre à tout, on m'y peut observer.

Elle sort.

STILICON.

O Sort, dont le caprice osa trop m'élever.

HONORIUS.

Va, si de sa fureur quelque chose est à craindre,
Songe à m'en préserver, & non pas à te plaindre.
Donne ordre...

STILICON.

Moi, Seigneur? prendre quelque pouvoir
Quand je deviens suspect du crime le plus noir?
Non, non, pour me cacher l'opprobre de ma race,
Je demande la mort par justice ou par grace,
Et que vous m'épargniez la honte où je me voi
D'avoir fait naître un Fils si peu digne de moi.
Voudroit-on qu'en lui seul sa lâcheté punie
M'en laissât après lui trainer l'ignominie?
L'horreur m'en fait trembler & voulant le trépas,
Vous me puniriez trop de ne me punir pas.

HONORIUS.

O devoir toûjours ferme, & vertu trop severe?
Madame, prenez soin de consoler un Pere,
C'est perdre trop de temps au peril où je suis.

THERMANTIE.

Helas! que peut une ame où regne tant d'ennuis?

MUTIAN *bas à Stilicon.*

Seigneur, contre ce Fils témoigner tant de haine?

STILICON.

Je sai ce que je fais, ne t'en mets point en peine,
Et demain tiens-toi sûr de voir selon tes vœux,
Eucherius au trône, & Stilicon heureux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDIE, LUCILE.

PLACIDIE.

Le crime est éclairci! que me dis-tu, Lucile?

LUCILE.

Que du moins le Coupable à connoître est facile,
Et qu'il se cache en vain, lorsqu'un heureux destin
De Zenon dans Felix nous livre l'Assassin.

PLACIDIE.

Felix? quoi, cette mort est l'effet de sa rage?

LUCILE.

Flavie entroit alors dans cet obscur passage,
Et s'arrêtant au bruit, mais sans rien discerner,
Entend, *quoi c'est Felix qui m'ose assassiner?*
Interdite & tremblante, elle quitte la place.
Rencontre Theodor, lui dit ce qui se passe.
Il l'oblige à s'en taire, & prudent & discret
En vient à l'Empereur découvrir le secret.
Lui que d'Eucherius le triste sort accable,
Craint de voir un Témoin qui convainc le Coupable,
Et mandant Stilicon, lui veut persuader
De pourvoir en secret à le faire évader;
Mais loin que Stilicon à cet ordre obeïsse,
Si son Fils est coupable, il consent qu'il perisse,
Et quoi que de Felix il doive redouter,
C'est lui-même aussi-tôt qui le fait arrêter.
Voila de Murtan ce que je viens d'apprendre

PLACIDIE.

Mon cœur dans ce qu'il sent a peine à se comprendre,

La

La joie & le chagrin y viennent tour à tour.
Entretenir ma crainte, & flater mon amour.
Mes vœux d'Eucherius embrassent la défence.
J'en voudrois déja voir éclater l'innocence;
Et par l'effet d'un charme aussi doux que pressant,
Je crains pour mon orgueil s'il se trouve innocent.
A voir un malheureux que le Destin opprime,
On laisse agir pour lui tout ce qu'on eut d'estime;
Et quoi qu'assez souvent l'amour s'y trouve joint,
La pitié l'autorise; on ne s'en défend point.
L'ame qu'elle séduit s'en laissant trop atteindre,
Prend sujet d'admirer ce qu'elle voit à plaindre.
En vain dans cette ardeur on la veut refroidir;
Elle se trouve émuë, & s'en ose applaudir,
Et croyant d'elle-même être toûjours maîtresse,
Sur sa compassion excuse sa tendresse.
C'est par ce sentiment qui sembloit m'y forcer,
Que pour Eucherius j'ai crû m'interesser;
Sa vertu que soûtient l'éclat le plus insigne,
D'un soupçon lâche & bas me l'a fait voir indigne,
Et pour en repousser l'injurieux abus,
J'ai suivi de mon cœur le mouvement confus.
Ce cœur s'est attendri, mais quoi qu'il en soûpire,
Je doute si jamais il s'en voudra dedire,
Et si dans un sujet son fier emportement
Dédaignera toûjours d'avouër un Amant.

LUCILE.

Quelque tendre pitié qui vous porte à le plaindre,
Il n'est guere en état de vous la faire craindre.
La conjecture est forte, & l'indice pressant;
Tout le rend criminel.

PLACIDIE.

Mais il est innocent,
Et dequoi que son cœur pour regner fût capable,
Quiconque ose m'aimer ne peut-être coupable.

LUCILE.

Un si beau sentiment feroit tout présumer;
Si l'on aimoit toûjours quand on jure d'aimer.
Il peut feindre avec vous

PLACIDIE.

Mais, Lucile, je l'aime.

S'il peut feindre avec moi, puis-je feindre de même,
Et crois-tu que mon cœur pût trahir ma fierté,
Jusqu'à vouloir s'entendre avec sa lâcheté?
Non, non, ces vains dehors d'une fausse tendresse
N'éblouïssent jamais les yeux d'une Princesse;
Elle prend dans son sang l'infaillible pouvoir
De donner de l'amour avant qu'en recevoir.
Incapable d'erreur dans les feux qu'elle excite,
Elle y voit la vertu soûtenir le mérite,
Et sur ces seuls garands se laissant enflamer,
Elle est sûre en aimant de s'être fait aimer.

LUCILE.

Ce droit d'un sang illustre est le vif caractere;
Mais absoudre le Fils, c'est condamner le Pere.
Croyez-vous Stilicon capable d'attenter?

PLACIDIE.

Il aime l'Empereur, on n'en sauroit douter,
Ce qu'il a fait pour lui défend qu'on le soupçonne;
Mais dans sa dureté son courage m'étonne;
Et je ne comprens point quel jaloux desespoir
Immole Eucherius à son triste devoir.
Si l'amour en secret m'en fait voir l'innocence,
Le sang pour l'éclairer n'a pas moins de puissance,
Et ces douces clartés devroient également
Lui répondre d'un Fils comme à moi d'un Amant.

LUCILE.

Voici par qui savoir qui des deux est à plaindre.

SCENE II.

PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE.

PLACIDIE.

La perfidie enfin n'est-elle plus à craindre?
En connoit-on l'Auteur? Felix a-t-il parlé?

MARCELLIN.

Le secret vient par lui d'en être revelé,
Eucherius...

PLACIDIE.

Eh bien? Eucherius conspire?

MAR-

MARCELLIN.

Felix s'est obstiné long-temps à ne rien dire,
De la mort de Zenon par Flavie accusé,
Il ne peut s'émouvoir d'un crime supposé.
En vain pour ébranler son insolente audace
On fait agir d'abord & promesse & menace,
Il tient son innocence un assez ferme appui,
Et ces divers efforts n'auroient pû rien sur lui,
S'il n'eût vû Stilicon par les plus rudes gênes
Resolu d'en tirer des lumieres certaines.
Il s'étonne, on le presse, & tremblant & confus,
Il gauchit, parle, avouë, & nomme Eucherius.

PLACIDIE.

Il l'accuse?

MARCELLIN.

Oui Madame, & détestant son crime
Nous apprend quel motif à conspirer l'anime;
Qu'ayant vû votre cœur du Diadème épris,
Il croyoit par ce charme éblouir vos mepris:
Que trahi par Zenon, un revers si contraire
L'avoit fait aussi-tôt songer à s'en défaire,
Et que pour ce grand coup d'un prompt succès suivi,
C'est son bras en secret dont il s'etoit servi.

PLACIDIE.

Ah, Lucile!

LUCILE.

Madame...

MARCELLIN.

Enfin on les confronte.
Eucherius rougit de colere & de honte,
Quoi que Felix soûtienne, il ose le nier,
C'est un lâche aposté pour le calomnier.
Qu'on les expose ensemble aux plus cruels supplices;
On verra l'imposture, on saura les Complices.
C'est par-là que Felix le convainc du forfait,
Il s'offre à les nommer, & les nomme en effet.
L'Empereur seul les sait, & leur rage l'étonne;
Pour les faire arrêter l'ordre secret se donne,
Et comme si leur sort ne regloit pas le sien,
Eucherius le voit, & ne confesse rien.

PLACIDIE.

Ah, le traître! Il croit donc que ses lâches Complices,
Sans trahir son secret braveront les supplices,
Que rien par leur rapport ne doit être eclairci?

MARCELLIN.

Madame, l'Empereur va l'envoyer ici.
Comme l'Amour peut tout, vous aurez moins de peine
A savoir... Mais déja le voici qu'on amene,
Chacun va s'éloigner; peut-être sans témoins
Son cœur avecque vous se déguisera moins.

SCENE III.

PLACIDIE, EUCHERIUS, LUCILE.

EUCHERIUS.

QUoi qu'on voie à l'envi l'imposture & l'envie
Attaquer tout ensemble & ma gloire & ma vie,
La plus âpre rigueur d'un si cruel effort
Laisse encor ma Princesse arbitre de mon sort;
Non que j'ose douter quel ordre je dois suivre,
Qui n'en peut être aimé n'est point digne de vivre,
Mais j'aurai moins de peine à renoncer au jour,
Quand je croirai par-là lui prouver mon amour,
Et je ne craindrai point de voir ternir ma gloire,
Si je meurs assûré de vivre en sa mémoire.
Un prix si relevé rendra mes vœux contens,
Et c'est dans mon malheur le seul bien que j'attens.

PLACIDIE.

Vous pouvez l'espérer après ce grand ouvrage
Qu'entretenoit pour moi votre illustre courage,
Et j'aurois trop d'orgueil, s'il n'étoit adouci
Par l'horreur du forfait dont vous êtes noirci.

EUCHERIUS.

Ah, Madame! il est vrai, je commence à connoître
Qu'innocent jusqu'ici, je cesse enfin de l'être,
Puisque vous relâchant à soupçonner ma foi,
Cette injustice en vous est un crime pour moi.
De ma triste vertu les preuves imparfaites
Vous ont abandonnée à l'erreur où vous êtes,
Et dans un cœur si grand l'erreur qui le seduit

Rend toûjours criminel quiconque l'y reduit.
Un projet lâche & bas semble noircir ma gloire,
Mais enfin mon seul crime est que vous l'osez croire,
Et que dans votre cœur mes respects ni ma foi
N'ont jamais rien surpris qui vous parle pour moi.

PLACIDIE.

Va, je hai les dédains qui t'en cachoient l'estime,
S'ils te font ignorer la moitié de ton crime,
Et veux bien un moment oublier ma fierté,
Pour te reprocher mieux toute ta lâcheté,
L'attentat le plus noir t'acquiert le nom de traître,
Je t'en vois convaincu vers l'Etat, vers ton Maître,
Mais je n'y puis penser que surprise d'effroi
Je n'en trouve un second qui ne touche que moi.
Ne di plus qu'à tes vœux mon cœur fut inflexible,
Tout superbe qu'il est, tu l'as rendu sensible,
Et son plus vaste orgueil n'a pû le garantir
D'admirer ce qu'enfin je te voi démentir.
C'est là ce crime, ingrat, où t'aida ma foiblesse;
Tu m'as injustement dérobé ma tendresse,
Je me suis crûë aimée, & l'offre de ta foi
Sur ta feinte vertu m'a repondu de toi.
L'amour qui contre moi soûtenoit un perfide,
La peignoit à mes yeux & brillante & solide,
Et toûjours cet éclat pour toi m'interessant,
Si Felix n'eût parlé, t'auroit fait innocent.
Oui, pour juger en toi l'innocence opprimée,
Il m'a suffi d'aimer, & de me croire aimée,
Et de voir qu'en secret ma plus fiere rigueur,
Te refusant ma main, t'abandonnoit mon cœur.
L'aveu m'en est honteux; mais j'ai cet avantage
Qu'au moins ton sang est prêt d'en reparer l'outrage,
Et que l'éclat trompeur dont tu sûs m'éblouïr,
N'a pû me l'arracher quand tu pûs en jouïr.

EUCHERIUS.

Ah! souffrez qu'à loisir j'en goûte tous les charmes,
La calomnie enfin me cause peu d'alarmes,
De mon Destin trop-tôt je m'étois defié.
L'Amour parle pour moi, je suis justifié.
Avec tant de fureur l'imposture m'accable,
Qu'à croire ce qu'on veut, je dois être coupable.

Et quand tout me confond, Zenon assassiné
Laisse pour me convaincre un Témoin suborné;
Mais que peut contre moi sa noire perfidie,
Si mes soins ont touché l'illustre Placidie,
Et si je voi l'Amour, jaloux de mon trépas,
Lui donner des clartés que les autres n'ont pas?
Indigne de sa main, ma mort est necessaire,
Mais je ne dois mourir que pour la satisfaire,
Et me punir enfin du coupable malheur
De ne rien mériter au delà de son cœur.
Prenez de ce défaut une prompte vangeance.
Mon amour vous la doit de mon peu de naissance,
Et la mort ne sauroit offrir rien que de doux
A qui vit pour vous seule, & ne peut être à vous
Helas! si cette gloire est la seule où j'aspire,
Ne vivant que pour vous, veut-on que je conspire;
Et que ma passion ait crû vous mériter
Par le forfait honteux que l'on m'ose imputer?
Me serois-je flaté qu'un Trône eût pû vous plaire,
Teint du sang de mon Maître, & de celui d'un Frere,
Et que d'un lâche orgueil votre cœur combattu
Déferât tout au crime & rien à la vertu?
Non, non, si d'un beau sang la fierté peu flexible
Oppose à mon espoir un obstacle invincible,
Je connois trop ce sang pour avoir présumé
Qu'un criminel heureux pût jamais être aimé.
Mais pourquoi me purger d'une action si noire?
J'ai tout ce que je veux, vous ne la sauriez croire,
Et cherchant à mourir, il doit m'être assez doux
Que le sort ne me laisse innocent, que pour vous.

PLACIDIE.

Sois-le, si tu le peux, du forfait qu'on t'impute.
Par tout ta trahison contre moi s'exécute,
Et par un juste effet de ce que je me doi,
Coupable ou non d'ailleurs, tu l'es toûjours pour moi.
Si la mort de Zenon souille ton innocence,
Tu m'as fait naître un feu qui trahit ma naissance,
Et si ce lâche crime à tort t'est imputé,
Il me coûte un aveu qui trahit ma fierté.
Ainsi sans penetrer un complot détestable,
Tu me dois satisfaire innocent ou coupable;

Je

Je t'ai dit que je t'aime, & l'avouë à regret;
Ou rens-moi mon amour, ou rens-moi mon secret,
Affranchi-moi d'un sort dont ma gloire s'indigne.
Veux-tu te faire aimer si tu n'en es pas digne?
Et si ta passion a mérité ce prix,
Veux-tu me voir rougir de te l'avoir appris?
Abuse moins d'un cœur dont l'orgueil qui me presse
Ne t'a pû jusqu'au bout déguiser la tendresse.
D'un si sensible outrage il est si peu d'accord...

EUCHERIUS.

Eh bien, pour l'expier il faut hâter ma mort,
Il faut avouër tout, il faut laisser tout croire.
Pour vous seule aussi-bien j'ai pris soin de ma gloire,
Et quand votre interêt me défend de parler,
C'est ne la perdre pas que de vous l'immoler.

PLACIDIE.

Ah! vi pour démentir ceux qui l'osent poursuivre.

EUCHERIUS.

Mais mon sort est d'aimer si vous me laissez vivre,
Et je trouve en secret tous mes vœux attachez
A l'heureux attentat que vous me reprochez.
Me le souffririez-vous?

PLACIDIE.

Prouve ton innocence,
Et si mes sentimens étonnent ta constance,
Songe que c'est beaucoup qu'un cœur comme le mien
Veuille, murmure, craigne, & ne resolve rien.

SCENE IV.

HONORIUS, PLACIDIE, EUCHERIUS, MARCELLIN, LUCIE, Suite.

PLACIDIE.

SEigneur, je vous l'ai dit, & ne m'en puis dédire,
Ou par ambition Eucherius conspire,
Ou s'il fait tout ceder aux soins de m'acquerir,
A de lâches moyens il n'a pû recourir.
Je n'ai rien su de lui; mais enfin pour sa gloire
Vous apprendrez qu'il m'aime, & que j'ose le croire.
Peut-être cet aveu que j'ai crû lui devoir,
Me fera partager un attentat si noir.

Si Felix l'en convainc, l'apparence m'engage;
Mais m'en justifier seroit vous faire outrage,
Et sans expliquer mieux quel est mon interêt,
Je vai pour l'un & l'autre attendre votre arrêt.

SCÈNE V.

HONORIUS, EUCHERIUS, MARCELLIN, Suite.

HONORIUS.

Quoi! vouloir que toûjours cet orgueil m'éblouïsse?
L'as tu séduite, ingrat, pour être ta complice,
Et crois-tu que l'appui qu'elle ose te prêter
Prouve la calomnie, ou me force à douter?

EUCHERIUS.

Seigneur, pour mes pareils que l'imposture accable,
C'est être criminel que d'être crû coupable,
Et leur foible vertu les laissant soupçonner,
Ne fut jamais en eux un crime à pardonner.
Vous pouvez me punir sans que j'ose m'en plaindre;
Mais ce crime est le seul dont j'ai la honte à craindre;
Et tout ce que mon coeur dépose contre moi,
C'est d'avoir mis mon Maître en doute de ma foi.

HONORIUS.

Qu'elle furent aveugle à nier t'interesse?
Va, si tu crains qu'en tout la vérité paroisse,
Que ton aveu trop loin étendît le forfait,
Confesse-toi coupable, & je suis satisfait.
Pour percer les motifs d'une telle injustice
Je n'examinerai ni Témoin ni Complice,
Tu choisiras ta peine, & pour t'en garantir,
Il ne te coûtera qu'un simple repentir.

EUCHERIUS.

L'apparence m'accuse, & vous la pouvez croire;
Mais n'ayant jusqu'ici vécu que pour la gloire,
Mon coeur, dont la vertu regla tous les efforts,
N'a point à redouter la honte du remords.

HONORIUS.

Eh bien, si je ne puis abaisser ton courage,
Au remords d'un forfait dont tu cheris la rage,

Si

Si pour toi l'attentat est toûjours plein d'appas,
Confesse-le du moins pour ne te perdre pas.
J'en voi par tout l'aveu qui confond ton audace;
Mais je le veux de toi pour t'accorder ta grace.
Ne la refuse point, elle est en ton pouvoir.

EUCHERIUS.

Qui n'est point criminel ne la peut recevoir.

HONORIUS.

Convaincu par Felix, tu demens ton Complice?

EUCHERIUS.

Le temps de l'Imposteur fera voir l'artifice.

HONORIUS.

Et ceux dont ton adresse a suborné l'appui,
Vont être en t'accusant imposteurs comme lui?
Valere, Pompejan, Evodius, Maxence,
Lucilian, Rufus, Albin, Straton, Terence,
Tous ces lâches enfin de tes crimes instruits,
Pour te calomnier auront été seduits?
Si l'on te rend justice il faut qu'on les recuse?

EUCHERIUS.

Ils pourront m'accuser puisque Felix m'accuse;
Mais quoi que contre moi le Sort ose par eux,
Mon crime ne sera que d'être malheureux.

HONORIUS.

Ton malheur est de voir ta rage découverte;
Mais renonce à ma grace, & t'obstine à ta perte.
Puisque dans ta fureur rien ne peut t'étonner,
A ton lâche destin il faut t'abandonner.
Cet endurcissement que tu me fais paroître
Est ensemble & la peine & la marque d'un traître.
La foudre va tomber, je t'en veux garantir,
Et c'est toi seul, ingrat, qui n'y peux consentir.

SCENE VI.

HONORIUS, THERMANTIE, EUCHERIUS, MARCELLIN, Suite.

THERMANTIE.

Seigneur, si la pitié peut assez sur votre ame
Pour vous laisser sensible aux ennui d'une Femme;
Souffrez que par mes pleurs je tâche d'obtenir

Que vous consideriez ce qu'il vous faut punir.
Je sai d'Eucherius où va la perfidie,
Mais c'est un criminel à qui le sang me lie,
Et quoi que pour sa peine il vous faille endurcir,
La part que j'en vien prendre a droit de l'adoucir.
Souffrirez-vous, Seigneur, ce qu'on ne pourroit croire,
Le Frere dans la honte, & la Sœur dans la gloire,
Et quand il est en butte au revers le plus haut,
Me verra-t on au Trône, & lui sur l'échaffaut?
Qu'à lui sauver le jour mon malheur vous convie.
La perte de mon rang vaudra bien une vie,
La sienne vous est dûë, & pour la racheter
Je descens de ce Trône où j'eus l'heur de monter.
Choisissez un lieu sûr, & l'y faites conduire.
Qu'il y traine ses jours incapable de nuire,
Tandis qu'on me verra dans un destin moins doux
Pleurer d'avoir à vivre, & de vivre sans vous.

EUCHERIUS.

Le Ciel sera pour moi, ne craignez rien, Madame.
Qui vit comme j'ai fait ne peut mourir infame,
Et vous avez du Trône entiere sûreté,
Si vous n'en descendez que par ma lâcheté.

HONORIUS.

N'attendez pas de lui l'aveu de mon injure.
Accusé, convaincu, c'est toûjours imposture.
Pour mourir glorieux il suffit de nier.

THERMANTIE.

Je n'entreprendrai point de le justifier;
Mais, Seigneur, la prison dont vous ferez sa peine,
S'il n'a point conspiré, rend l'imposture vaine,
Et s'il est criminel, un long & dur remords
Lui peut faire au lieu d'une endurer mille morts.

HONORIUS.

Non, il ne mourra point, votre interêt l'emporte.
Si son crime est bien grand, ma tendresse est plus forte,
Et ce qu'à l'amitié mon cœur alme à devoir
Ne sauroit plus laisser sa peine en mon pouvoir.
Triomphe, ingrat, triomphe en conspirant ma perte;
Ton juge est corrompu, ta prison t'est ouverte.
Fui, ne te montre plus; quels que soient tes forfaits

J'en serai puni seul à ne te voir jamais;

EUCHERIUS.

Que je consente à fuir, & que j'aide à l'envie....

HONORIUS.

Quoi, me veux-tu forcer de m'immoler ta vie;
Et crains-tu de rougir à voir ton Empereur
Montrer plus de bonté que tu n'as de fureur?

EUCHERIUS.

Seigneur, je puis mourir, mais le sort qui m'opprime
Ne me sauroit contraindre à me charger d'un crime,
Et j'aime mieux d'un autre expier le forfait,
Qu'avouër en fuyant ce que je n'ai point fait.

HONORIUS.

O d'un cœur infidelle insupportable audace!
Tu trahis mes bienfaits pour te mettre en ma place,
Et quand je cherche à voir tes jours en sûreté,
Tu t'obstines encor à trahir ma bonté!

SCENE VII.

HONORIUS, THERMANTIE, STILICON, EUCHERIUS, MARCELLIN, Suite.

HONORIUS.

Viens m'aider, Stilicon, à forcer un Coupable
De ne pas rendre seul sa perte inévitable.
Ton Fils, ton lâche Fils, après sa trahison,
Dedaigne encor de fuir quand j'ouvre sa prison.
Tire-le d'un peril qui n'a rien qui l'étonne,
Rens-toi maître des jours que l'ingrat m'abandonne,
Et de ces tristes lieux l'éloignant malgré lui,
D'un arrêt trop funeste épargne-moi l'ennui.

STILICON.

Moi, Seigneur? j'aurois l'ame assez lâche & perfide
Pour vouloir proteger un traître, un parricide?
C'est mon Fils, il est vrai, mais un crime si noir
Etonnant la Nature, en détruit le pouvoir.
Comme mon cœur sensible au bien de ma Famille
Sur le Trône avec joye a vû monter ma Fille,
Pour abatre un orgueil qui s'élevoit trop haut,
Je verrai sans regret mon Fils sur l'échaffaut,
Et s'il avoit pû fuir, il n'est retraite, azile,

Que je ne fisse effort à lui rendre inutile,
Et d'où mon zele ardent ne vînt avec éclat
Punir aux yeux de tous son indigne attentat.

HONORIUS.

Ah! Madame, admirez quel destin est le nôtre;
Je suis trahi par l'un, & vous l'êtes par l'autre
J'ai beau vous rendre un Frere, & n'ose le punir,
Je demande sa grace, & ne puis l'obtenir,
Et trouve contre moi, quoi que je pense faire,
Et le crime du Fils, & la vertu du Pere
Sont-ce-là, Stilicon, les tendresses du sang?

STILICON.

Seigneur, le Ciel m'oblige à vanger votre rang.
Si mon Fils est sans crime, il prendra sa défence.

EUCHERIUS.

C'est dont un juste espoir flate mon innocence,
Et dédaignant de fuir, au moins m'est-il bien doux
De me pouvoir par là montrer digne de vous.
Mais si ce sentiment mérite quelque grace,
D'un zele plein d'ardeur permettez-moi l'audace.
Quoi qu'on m'accuse à tort de vouloir attenter,
Quelque lâche conspire, & je n'en puis douter.
Le malheur de Zenon me le fait trop connoître;
Dans un peril si grand ayez soin de mon Maître,
Pour assurer ses jours ne l'abandonnez pas

STILICON.

Va, va, confesse tout, tu les assureras;
Mais enfin on craint peu tes lâches artifices,
Quand Felix en secret a nommé tes Complices.
Vous aurez d'eux, Seigneur, de nouvelles clartés.
Rufus & Pompejan déja sont arretés.
Je venois vous l'apprendre.

HONORIUS.

Ils m'ôteront de doute.
Mais accepte ta grace avant qu'on les écoute,
S'ils t'accusent encor je ne pourrai plus rien.

EUCHERIUS.

Leur zéle sera faux s'il peut noircir le mien.

HONORIUS.

Vois-tu que leur aveu rend ta perte certaine!

EUCHERIUS.

Prononcez, je suis prêt.

HONORIUS.

Gardes, qu'on le remene;
Traître, tu veux périr, il faut te contenter.

THERMANTIE.

Ciel! quels malheurs plus grands pouvois je redouter?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STILICON, MUTIAN.

MUTIAN.

SEigneur, dans un moment vous n'aurez plus de Maître,
Nos Conjurez enfin se vont faire connoître,
Et vous aviez bien lieu d'avancer un dessein,
Dont l'effet cette nuit pouvoit être incertain,
Outre qu'après l'éclat où l'on s'est vû contraindre,
Quelque Zenon encor étoit pour vous à craindre,
L'Empereur par scrupule eût pû secrettement
L'aller passer ailleurs qu'en son appartement.
Tandis qu'enfermé seul avec le faux Coupable,
Il rend l'occasion à nos vœux favorable,
Jusqu'en son cabinet vingt des nôtres choisis
Sont allez par sa mort absoudre votre Fils.
Sa garde est du complot, la plûpart sont des nôtres,
Et le poignard soudain nous défera des autres,
Le reste du parti dans le Palais épars,
D'un tumulte imprévû préviendra les hazards;
Ainsi tout est pour vous, & l'entreprise est sûre.

STILICON.

J'ai parlé contre un Fils, j'ai trahi la Nature,
Tu t'en es étonné, mais de moindres efforts
Ne m'eussent du projet laissé que le remords.
Pour le voir réüssir, quelque horreur qu'il m'en coûte,

Il falloit de ma foi ne laisser aucun doute;
Eblouïr l'Empereur, & sur tout éviter,
Que l'interêt du sang ne me fît arrêter.
Nos Amis, dont moi seul je fais la confiance,
Auroient par ma prison perdu toute espérance.
Et sans rien entreprendre, aux dépens de mes jours
Chacun d'eux dans la fuite eût cherché du secours.
J'ai prévû ce péril, & pour mieux m'en défendre,
De peur d'être suspect, j'ai voulu me le rendre,
Et demandant la mort, cette ardeur de périr
A détruit les soupçons où je semblois m'offrir.

MUTIAN.

J'en vois l'heureux effet; mais enfin ma surprise
C'est qu'en secret Zenon trahissant l'entreprise,
Tout ait à vos souhaits si bien sû s'accorder,
Que Felix par votre ordre ait pû le poignarder.
J'ai tremblé toutefois quand j'ai su la disgrace
Qui contraignoit Felix d'avoüer son audace,
Je vous croyois perdu le voyant arrêté.

STILICON.

Non, non, avant le coup tout étoit concerté,
Pour fuïr tous les soupçons que je voyois à craindre
Mes soins n'avoient été que de l'instruire à feindre,
Et nous étions d'accord que s'il étoit surpris,
Après quelque menace il accusât mon Fils
J'en ai tiré ce fruit, que par ces artifices
Feignant à l'Empereur de nommer les Complices,
Il a fait arrêter tous ceux dont au Palais
J'aurois pû craindre obstacle au dessein que je fais.
Ainsi d'Eucherius j'ai refusé la grace,
Sûr que demain au Trône il pourra prendre place,
Et si dans un bonheur à mon espoir si doux
Placidie ose encor... mais elle vient à nous.
Retourne, Mutian, c'est en toi que j'espere,
Et ta présence ailleurs peut m'être nécessaire.

SCENE II.

PLACIDIE, STILICON.

PLACIDIE.

QUoi, d'un lâche Imposteur on differe l'arrêt?
Est-ce ainsi que d'un Fils vous prenez l'interêt?
Par un emportement à peine concevable
Vous semblez prévenir ce qui le rend coupable,
Et quand il s'offre jour à le croire innocent,
On ne remarque en vous qu'un zele languissant.
De tous ceux que Felix a nommés pour Complices
Aucun ne se confond par la peur des supplices.
Chacun séparément avec lui confronté
Fait voir à nier tout la même fermeté,
Jamais Eucherius n'en souilla l'innocence,
Jamais de l'attentat ils n'eurent connoissance;
Enfin aucun n'avouë; & tous également
Répoussent un forfait que leur vertu dement.
Pour tirer de Felix des clartés plus certaines
Pourquoi n'employer pas les tourmens & les gênes?
La voye est assez prompte, & les moyens aisés
De rendre ce qu'on doit aux autres Accusés.
Que son rapport contre eux soit faux ou véritable,
De la mort de Zenon il est toûjours coupable,
Et comme l'attentat à ce crime est uni,
Sans rien mettre en balance il doit être puni.
Si cette épreuve est juste, elle est dûe à ma gloire;
On sait d'Eucherius ce que j'ai voulu croire,
Et l'on doit faire enfin connoître à l'Empereur
Si le sang qui m'anime est sujet à l'erreur.

STILICON.

Madame, je n'attens qu'à presser sa justice
De vouloir de Felix ordonner le supplice;
Mais seul avec mon Fils qu'il a voulu revoir,
Il examine encor ce qu'on n'a pû savoir.
Surpris que Pompejan, Straton, Rufus, Terence,
Au lieu de l'accuser, montrent son innocence,
Il hesite, & par lui cherche à déveloper
Qui d'eux ou de Felix aspire à le tromper.

Mais

Mais les gênes rendront son audace inutile,
Et le Ciel est trop juste. . .

SCENE III.

PLACIDIE, STILICON, LUCILE.

LUCILE.

Ah! Madame,

PLACIDIE.

Lucile,
Qu'est-il arrivé? parle.

LUCILE.

Il n'en faut plus douter,
L'ingrat Eucherius. . .

STILICON.

Eh bien?

LUCILE.

Ose attenter.

PLACIDIE.

Que dis tu?

LUCILE.

Que pour lui de lâches Parricides
Du sang d'Honorius insolemment avides,
Ont enfin achevé le funeste attentat.
Qui sous les loix d'un Traître assujettit l'Etat.

STILICON.

O crime! ô perfidie, à qui toute autre cede!
Mais apprens-nous le mal pour songer au remede
Peut-être. . :

LUCILE.

Vos efforts y seront superflus,
Le Coupable triomphe, & l'Empereur n'est plus.

PLACIDIE.

Il est mort?

LUCILE.

Apprenez par ce que j'ai vû faire
Si la Raison encor peut souffrir qu'on espere.

STILICON.

L'Empereur seroit mort! Achève promptement.
Qu'as-tu vû?

LUCILE.

Je passois par son appartement,
Lorsque sur l'escalier une Troupe arrêtée
Tout à coup pour entrer s'est enfin présentée.
Les Gardes aussi-tôt pour lui prêter secours,
De quelques-uns des leurs tranchent les tristes jours,
Et presque en un moment leur barbare injustice
A grands coups de poignard s'en fait un sacrifice.

PLACIDIE.

O Ciel!

LUCILE.

A ce spectacle immobile d'effroi,
Je le sens redoublé par tout ce que je voi.
La porte s'ouvre, on entre, & par cette surprise
Sûrs de ne plus trouver d'obstacle à l'entreprise,
Ils sont à peine entrez que j'ois des cris confus
De, *Meure l'Empereur, & vive Eucherius.*

PLACIDIE.

Le Traître!

LUCILE.

Marcellin avec sa foible escorte,
Proche du cabinet en occupoit la porte
Le Coupable à sa garde ayant été donné,
L'Empereur le mandant, il l'avoit amené.
Ainsi contr'eux sans doute il s'est mis en défence;
Mais des siens & de lui que peut la résistance?
Ils auront beau donner leur sang à leur devoir,
Le zele est inutile ou manque le pouvoir.
Pour moi qu'à fuir soudain la crainte a condamnée,
Plaignant de l'Empereur la triste destinée,
J'ai long-temps au Palais publié son trépas,
Sans pouvoir bien connoître où je portois mes pas.

PLACIDIE.

Ah! rien n'a pû sans doute empêcher ce grand crime,
L'Empereur à leur rage a servi de victime:
C'en est fait, & mon cœur par un Traître abusé
Voit trop tard dans ce mal l'erreur qui l'a causé.
A moi-même, à mon sang, à tout l'Etat perfide,
Pour le croire innocent, j'ai fait son parricide,
Et l'appui criminel que j'osois lui prêter,
Suspendant son arrêt, a tout fait éclater.

STILICON.

Madame, pardonnez dans un sort si contraire
A la stupidité qui me force à me taire.
Je voi d'un noir complot le surprenant effet,
Et ma Raison se perd dans l'horreur du forfait;
Mais ce qui le suivra nous va faire connoître
Ce que je prens de part dans la mort de mon Maître,
Et si par l'attentat son destin avancé...

SCENE IV.

HONORIUS, STILICON, PLACIDIE, LUCILE.

HONORIUS.

Ne crains rien, Stilicon, le peril est passé,
Et la faveur du Ciel t'a conservé ce Maître,
Dont la mort te livroit aux attentats d'un Traître.

PLACIDIE.

Ah, Seigneur, vous vivez!

STILICON.

Seigneur...

HONORIUS.

Embrasse-moi,
Je doi cette tendresse à ton zele, à ta foi.
Ton devoir dans ton Fils m'offroit une victime...

PLACIDIE.

Pour ce coupable Fils oublierez-vous mon crime,
Seigneur? dans son forfait mon esprit partagé...

HONORIUS.

Ah! vous seule, ma Sœur, en avez bien jugé:
Il étoit innocent, & jamais l'imposture
N'avoit fait soupçonner une vertu si pure.

PLACIDIE.

Quoi, ce n'est pas pour lui qu'à hauts cris declarés...

HONORIUS.

Son nom s'est fait ouïr parmi les Conjurés:
Mais on l'a vû bien-tôt, contre leur esperance,
Aux dépens de leur sang prouver son innocence.

STILICON.

Mon Fils n'est point coupable! permettez, Seigneur,
Que je coure jouïr d'un si rare bonheur,

Qu'en ses embrassemens...

HONORIUS.

Tu le vas voir paroître,

Demeure.

PLACIDIE.

Mais Seigneur, connoissez vous le Traître?

Pour qui conspiroit-on?

HONORIUS.

C'est ce qu'on va savoir

Par ceux des assassins qui sont en mon pouvoir,

Du Ciel dans leur défaite admirez la justice.

Ils voyoient à leurs voeux l'occasion propice.

Dans leurs nouveaux soupçons qui m'avoient alarmé,

Seul avecque ton Fils je m'étois enfermé,

Mais ils ne savoient pas que dans sa juste crainte

Dont on a vû pour moi l'Imperatrice atteinte,

Des plus zelés des miens quelque nombre sans bruit

Par son appartement dans le mien introduit,

Dans mon cabinet même armé pour ma défence,

Contre la trahison faisoit mon assurance.

Marcellin par mon ordre au dehors demeuré,

Etoit trompé lui-même, & l'avoit ignoré,

Et n'ayant avec lui que deux des siens pour suite,

A me laisser perir voyoit sa foi reduite;

Lorsqu'entrez en tumulte, & leurs indignes cris

Nous ayant fait songer à n'être point surpris.

De Marcellin à peine ils bravent l'impuissance,

Qu'il nous voit tout à coup sortir à sa défence.

Ce secours imprévû les ayant étourdis,

Fait d'abord à nos pieds tomber les plus hardis.

L'effroi suit aussi-tôt leur attente trompée,

Et ton Fils de l'un d'eux ayant saisi l'épée,

Les yeux étincelans d'une illustre fureur,

Quoi, vive Eucherius! & meure l'Empereur,

Traîtres? & de l'effet la menace est suivie.

Son bras n'attaque point qu'il n'en coûte une vie.

Il pousse, il frape, il tuë, & par de si grands coups

L'avantage du nombre est tout entier pour nous.

C'est alors, que cedant à l'ardeur d'un beau zele,

Pour des laches, dit-il, *cette mort est trop belle*,

Nos mains à trop d'entr'eux ont ouvert le tombeau;

Reservons ce qui reste à celles d'un bourreau,
Sous l'horreur des tourmens qu'ils parlent, qu'ils m'accusent.
De leur dernier espoir ces mots les desabusent,
Chacun cherche une mort qu'il ne peut obtenir,
On épargne leur vie afin de les punir,
On les met hors d'état d'aucune resistance,
Et leur parti par-là demeurant sans défense,
Les derniers qu'à l'instant Eucherius poursuit
N'esperant qu'en la fuite où leur sort les reduit.
Marcellin le seconde & lui prête main forte,
Et dans la noble ardeur qui tous deux les transporte,
Rien ne peut dérober ces lâches Revoltés
Aux justes châtimens qui leur sont apprêtés.

STILICON.

Ah, puisqu'il reste à vaincre, accordez-moi la gloire
D'achever avec eux cette grande victoire.
Je rougis que sans moi l'on vous ait secouru.

Il sort.

HONORIUS.

Enfin d'Eucherius l'innocence a parû,
Et j'espere, ma Sœur, qu'étant toûjours aimée...

PLACIDIE.

Seigneur, pour vous encor je suis toute alarmée.
Ne me demandez rien, vous vivez, je le voi,
L'entreprise est détruite, & c'est assez pour moi.

SCENE V.

HONORIUS, PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE.

MARCELLIN.

Seigneur...

HONORIUS.

Eh bien, enfin! nos Traîtres par leur fuite
N'ont pû d'Eucherius éviter la poursuite?

MARCELLIN.

Des trois les deux sont pris, & de sa propre main
L'autre s'est mis sur l'heure un poignard dans le sein.
Mais un nouveau malheur dont tout mon cœur soû-
(pire...

HONORIUS.

Ciel! qu'ai-je à craindre encor?

MAR-

MARCELLIN.

Je tremble à vous le dire,
Mais je balance en vain ce funeste rapport.
Eucherius n'est plus.

HONORIUS.

Il est mort?

MARCELLIN.

Il est mort.

PLACIDIE.

Pourrai-je déguiser la douleur qui m'accable?
Lucile, quelle atteinte!

HONORIUS.

O Prince déplorable!
Eucherius n'est plus; mais dans un tel malheur
Acheve, Marcellin, de me percer le cœur,
Apprens-nous de sa mort ce que tu peux connoître.

MARCELLIN

Avec la même ardeur qu'il vous a fait paroître
Lorsqu'à vos yeux, Seigneur, il combatoit pour vous,
Sur ceux qui le fuyoient il porte son courroux.
Comme s'il s'offençoit du secours qu'on lui prête,
C'est lui seul qui combat, lui seul qui les arrête.
Il ne s'apperçoit point qu'assez proche du flanc
Une large blessure épuise tout son sang,
Soit qu'au premier combat il l'eût deja reçûë,
Soit que de ce dernier ce fût l'injuste issuë,
A peine est-il fini, qu'en suite d'un faux pas
Les forces lui manquant, il tombe entre mes bras,
Soudain l'Imperatrice accouruë à notre aide,
A ce triste accident cherche à donner remede;
Mais lui de sa pitié desavoüant l'effet.
Je meurs, dit-il, *Madame*, *& je meurs satisfait*,
Puisqu'avant mon trépas j'ai fait voir à mon Maître,
Que je meritois peu l'infame nom de traître.
J'aimois, & c'est l'aveu d'un insolent amour
Qui m'avoit sû déja rendre indigne du jour.
Le Ciel juste par tout fait plus qu'on n'osoit croire,
Punissant mon audace il conserve ma gloire,
Et me souffre l'espoir d'un assez doux repos.
Pourvû que ma Princesse . . . Il expire à ces mots,
Et l'Amour à la mort par une juste envie

Dé-

Dérobe le soûpir qui termine sa vie.

HONORIUS.

Enfin un plein succès a suivi vos refus,
Vous triomphez, ma Sœur, Eucherius n'est plus.
Ayant vû contre lui l'imposture soufferte,
Il a pour l'étouffer précipité sa perte,
Et crû dans les soupçons d'un crime lâche & bas
Un affront assez grand pour n'y survivre pas.

PLACIDIE.

Ah! Seigneur, il vous faut ouvrir toute mon ame,
Mon orgueil jusqu'ici s'est immolé ma flame,
Mais quand d'Eucherius j'ai creusé le cercueil
Je dois à mon amour immoler mon orgueil,
Ce Héros dont toujours la vertu m'a charmée,
N'eût point été suspect s'il ne m'eût pas aimée,
Et l'injuste refus d'avouër son amour
A causé l'accident qui le prive du jour.
Je l'aimois toutefois, mais de cette victoire
Ma jalouse fierté lui déroboit la gloire.
Je le voulois au Trône, & l'ardeur de regner
M'offroit dans ce defaut dequoi le dédaigner.
Ces dédains affectés ne cherchoient qu'à vous dire
Qu'il auroit sû me plaire en partageant l'Empire,
Et j'osois me flater que pour prix de sa foi
Vous me sauriez par-là rendre digne de moi.
Enfin il ne vit plus, & de mon arrogance
Je dois à sa chere Ombre une pleine vangeance.
D'un trop superbe espoir le succès decevant
Veut qu'il obtienne mort ce qu'il n'a pû vivant,
Qu'avec éclat pour lui mon cœur toujours s'explique,
Qu'ainsi que mon orgueil ma flame soit publique,
Et qu'au moins devant tous dans mes vives douleurs,
Ne pouvant rien de plus, je lui donne des pleurs.

SCENE VI.

HONORIUS, PLACIDIE, STILICON, MARCELLIN, LUCILE, Suite.

HONORIUS.

EH bien, du Sort enfin la rage est assouvie,
Ton Fils est innocent, mais ton Fils est sans vie.

Et

Et je tremble à t'oüir tout bas me reprocher,
Que si je vis encor, il t'en coûte bien cher.

STILICON.

Seigneur, mon Fils est mort; la Nature effrayée
N'ose voir de quel prix votte vie est payée,
Et quand vous le saurez, si croyant votre erreur
Vous tremblez de pitié, vous tremblerez d'horreur.

HONORIUS.

Ah! quoi que par le sang ta douleur se soutienne,
Elle ne peut aler au-de-là de la mienne,
Et si par la vangeance on peut la soulager...

STILICON.

Apprenez donc sur qui mon Fils se doit vanger;
Mais pour voir dans la mort quel desespoir m'accable,
Sachez auparavant dequoi je fus capable.
Je vous aimai, Seigneur, & l'on ne vit jamais
Plus de zele repondre à de rares bienfaits.
Ce zele dans mon cœur n'en souffrant aucun autre,
M'eût fait cent fois donner tout mon sang pour le votre,
Et dans vos interêts ma tendresse & mes soins
En ont peut être été de fidelles témoins.
La vertu m'inspirant par de secrettes flâmes,
J'eus tous les sentimens qui font les grandes ames,
La gloire me fut chere, & cent nobles exploits
Pour en marquer l'ardeur ne manquent point de voix,
Heureux, si du Destin la jalouse puissance
M'eût épargné d'un Fils la fatale naissance.
Par là de ma vertu sa rigueur vient à bout,
Ce Fils fut une idole à qui j'immolai tout.
Mon amour dans ce Fils, ou bien plûtôt ma rage,
Du titre de Sujet ne put souffrir l'outrage,
Et sans l'en consulter, mon ingrate fureur
Voulut par votre perte en faire un Empereur.
J'en prononçai l'arrêt, & je la crûs certaine.
Jugez par cet aveu de l'excès de ma peine.
Pour elever mon Fils au rang où je vous voi,
J'ai trahi vos bienfaits, j'ai violé ma foi,
J'ai dementi mon sang, j'ai pris le nom de traitre,
J'ai porté le poignard dans le sein de mon Maître,
J'ai souillé lâchement la gloire de mon sort;

Cependant, cependant, Seigneur. mon Fils est mort.

PLACIDIE.

Quoi, mechant! pour cacher une ame basse & noire,
Tu pus feindre...

HONORIUS.

Ma Sœur, voudriez-vous le croire,
Et pressé de douleur, ne vous fait-il pas voir,
Qu'en tout ce qu'il s'impute il suit son desespoir?

STILICON.

Non, non, mon desespoir ne cherche point à feindre,
Ayant perdu mon Fils, je n'ai plus rien à craindre.
Assez des Assassins entre vos mains restés,
Vous peuvent confirmer ces dures verités.
Pour couronner ce Fils qui n'eût pû le pretendre,
Moi seul à son insû je faisois entreprendre.
Voyant qu'au repentir Zenon avoit cedé,
Par mon ordre aussi-tôt Felix l'a poignardé,
Sur mon Fils par mon ordre il a jetté le crime
Qui devoit cette nuit vous faire sa victime,
Et de ma dureté l'éclat mysterieux,
Le traitant de coupable, éblouissoit vos yeux.
Inventez des tourmens, imaginez des gênes,
Sa mort passe pour moi les plus affreuses peines.
De son Pere aujourd'hui je me voi son Bourreau,
Je le voulois au Trône, & le mets au tombeau.
Le Ciel, dont la puissance à nos desseins preside,
Tourne contre moi seul mon lâche parricide,
Et l'avide fureur de mes projets trahis,
Ne me rend criminel que pour perdre mon Fils.
Après mes attentats que j'ose vous apprendre,
Sachant ce qui m'est dû, Seigneur, je vais l'attendre,
Et connois trop encor un reste de devoir,
Pour vous plus exposer à l'horreur de me voir.

PLACIDIE.

Attendant qu'à loisir on en puisse resoudre,
Suivez-le, Marcellin.

SCENE VII.

HONORIUS, PLACIDIE, LUCILE.

HONORIUS.

Ma Sœur, quel coup de foudre
Abîmé tout à coup dans un gouffre d'ennuis,
Abandonné, trahi, sai-je encor qui je suis?
Je pers Eucherius, & ma douleur amere,
Cherchant son Assassin, le trouve dans son Pere.
O rigueur du Destin à ma peine endurci!
C'est le perdre deux fois que de le perdre ainsi.
Dans l'arrêt où déja je me croi voir contraindre,
Tous deux également rendent mon sort à plaindre.
Et je les vois tous deux, pour surcroît de douleur,
L'un m'exposer son crime, & l'autre son malheur.
Fut-il jamais un mal comme le mien extrême?
Je cheris Stilicon à l'égal de moi-même,
Et de cette tendresse où vole tout mon cœur,
Au seul Eucherius je partage l'ardeur.
Plein de ces sentimens, un revers effroyable
Me fait voir le Fils mort, & le Pere coupable,
Et sa fatalité qu'on n'a su prévenir,
Quand j'ai l'un à pleurer, m'offre l'autre à punir.
O toi, dont la vertu toûjours brillante & pure,
Presse mon amitié de vanger ton injure,
D'un si cruel devoir daigne me dispenser;
Ou me donne du sang que je puisse verser.
Si c'est le criminel qui te doit satisfaire,
Je ne trouve à t'offrir que celui de ton Pere,
Et son crime à punir dans ton funeste sort,
Passe toute l'horreur où me plonge la mort.
Ah, que n'a-t-on souffert qu'aux dépens de ma vie
Un coupable si cher assouvît son envie!
Ce revers eût peut être été moins important,
Il vivroit satisfait, je serois mort content.
Cette triste grandeur, dont l'éclat me demeure,
Ne vaut pas l'embarras ni la mort que je pleure.
Mais où m'ont emporté ces regrets superflus,
Tandis que Stilicon..

SCENE VIII.

HONORIUS, PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE, Suite.

MARCELLIN.

Seigneur, il ne vit plus:
A peine est-il sorti, qu'ordonnant son supplice,
Jusqu'au bout, a-t-il dit, *poussons notre injustice.*
Sous mille affreux tourmens un juste & vif remords
Me devroit reserver à souffrir mille morts;
Mais de ce lâche cœur l'ingratitude extrême
Ne souffre point pour moi de bourreau que moi-même.
Un poignard à ces mots dans son sein enfoncé...

HONORIUS.

Son forfait est puni, mais non pas effacé,
Et quoi qu'un vain remords ait pû lui faire croire,
Sa main par son trépas ne lui rend pas sa gloire.
Ne m'abandonnez point au trouble où je me voi,
Ma Sœur, perdant son Fils, vous perdez comme moi,
Et ma douleur ne peut esperer d'autres charmes
Que de joindre pour lui mes soûpirs à vos larmes,
Et de voir qu'avec moi votre pitié d'accord,
Me seconde à pleurer le malheur de sa mort.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LE
GALAND
DOUBLÉ,
COMEDIE.



ACTEURS.

D. DIEGUE, Pere de Leonor.

D. FERNAND de Solis, Amant de Leonor.

D. JUAN de Torrés, Ami de D. Fernand.

LEONOR, Fille de D. Diegue.

ISABELLE, Amie de Leonor.

BEATRIX, Suivante d'Isabelle.

JACINTE, Suivante de Leonor.

Un Exempt.

GUZMAN, Valet de D. Fernand.

La Scene est à Madrid.



LE GALANDT DOUBLÉ.

LE GALAND DOUBLÉ, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, GUZMAN.

D. FERNAND.

Ah! Guzman!

GUZMAN.

Ah! Monsieur!

D. FERNAND.

Je te vois à Madrid.

GUZMAN.

Ce voyage long-temps m'a chagriné l'esprit.
Et j'avois belle peur de ne le pouvoir faire.

D. FERNAND.

Quoi, Guzman, tu doutois du crédit de mon Pere?

GUZMAN.

Je ne doutois de rien, mais dans la verité
D. Cesar étoit mort, & j'étois arrêté.

D. FERNAND.

Pour huit jours de prison tu t'en dûs croire quitte.

GUZMAN.

La prison est toûjours un malencontreux gîte,
Et m'y voyant entré, je m'étois attendu
A n'en sortir jamais que pour être pendu.
Dans ces occasions, pour chétif qu'il puisse être,
Un Valet quelquefois peut payer pour son Maître.
Comme après le coup fait vous étiez évadé,
On n'accusoit que moi d'avoir homicidé.
J'étois là sottement demeuré pour les gages.

D. FERNAND.

Enfin ?

GUZMAN.

Enfin l'argent a de grands avantages,
Et c'est par sa vertu qu'on est tombé d'accord,
Que sans nuire aux Vivans, le Mort resteroit mort;
Mais depuis plus d'un mois que parti de Seville,
Vous avez ici dû prendre en propre une Fille,
Tout étant entre vous par lettres concerté,
Puis je vous demander où vous avez été ?

D. FERNAND.

Ici. Pourquoi douter d'une chose si claire ?

GUZMAN.

Pour vous avoir en vain cherché chez le Beau-pere.

D. FERNAND.

Chez D. Diegue ?

GUZMAN.

Oui, Monsieur.

D. FERNAND.

Ah ! Guzman, qu'as-tu fait ?

GUZMAN.

Ma foi, c'est un brave homme, & j'en suis satisfait;
La station est douce, on y boit d'importance.

D. FERNAND.

Il m'attend comme Gendre ?

GUZMAN.

Avec impatience,
Et trouve tout en vous tellement à son gré,
Qu'il voudroit dès demain vous avoir engendré.
Votre retardement le tient bien en cervelle.

D. FERNAND.

Par toi de mon départ il a sû la nouvelle ?

GUZ-

GUZMAN.

Il sait jusqu'au sujet qui vous l'a fait hâter....

D. FERNAND.

Sa Fille, tu l'as vûë, il n'en faut point douter?

GUZMAN.

Arrivé d'hier au soir, je n'ai vû que le Pere,
Et ne sachant sans vous que resoudre ni faire,
Sorti sans en rien dire avant qu'il fût levé,
J'ai voulu voir la Ville, & je vous ai trouvé.
Mais de grace, Monsieur, quelle rare avanture
Vous fait fuir le Beau pere & l'Epouse future?
Vous sentez-vous impropre au matrimonium?

D. FERNAND.

Guzman, je laisse agir mon inclination,
Et de si doux Objets ont tenté ma franchise....

GUZMAN.

Prenez garde, Monsieur, à cette marchandise.
L'air de Cour rabat bien du haut prix qui s'y met,
On ne la livre pas telle qu'on l'y promet,
Et beaucoup attrapés par un maintien modeste,
Pensant prendre en plein drap, qui n'achetent qu'un (reste.

D. FERNAND.

Non, non, mon cœur n'est point novice dans ce choix,
Et pour deux aujourd'hui brûle tout à la fois.

GUZMAN.

Autres que Leonor votre Epouse?

D. FERNAND.

Autres qu'elle.

On me la fait aimable, on me dit qu'elle est belle;
Mais son Pere & le mien en ont en vain ma foi,
Ils choisissoient pour eux, je veux choisir pour moi.

GUZMAN.

Bon; mais puisqu'à la fois deux ont l'Heur de vous (plaire,
Et que la confrairie est un mal necessaire,
Prenez les toutes deux en qualité d'Epoux,
L'une pour vos Amis, l'autre sera pour vous.

D. FERNAND.

Au lieu de badiner, écoute. La poursuite
Dont pour Cesar tué j'apprehendois la suite,
Ayant hâté d'un mois mon voyage à la Cour,
Me fit perdre d'abord tout souci de l'amour.

Ainsi jusqu'au succès que j'en devois attendre,
J'oubliai qu'à Madrid je venois comme Gendre,
Et sans que chez D. Diegue aucun l'ait pû savoir,
D. Juan est celui qui m'a sû recevoir.
Me logeant, il ne fait que me rendre en sa Ville
Ce que tu sais chez nous qu'il reçût à Seville,
Et j'ai l'heur qu'à Madrid n'étant jamais venu,
Il est le seul encor de qui j'y sois connu.

GUZMAN.

Vous l'êtes du Beau-pere.

D. FERNAND.

Il a mauvaise vûë.
Je l'ai déja deux fois rencontré par la ruë,
Mais comme j'y prens garde, & qu'il me croit fort loin,
Cet embarras à fuir me donne peu de soin.
Cependant, D. Juan m'a fait voir une Dame,
Pour qui mon cœur soudain s'est senti tout de flame.
Jamais des traits plus vifs, jamais des yeux plus doux,
N'avoient porté sur lui de si dangereux coups.
L'air galant, enjoué...

GUZMAN.

Son nom est?

D. FERNAND.

Isabelle.

GUZMAN.

Et vous avez sans doute un libre accès chez elle?

D. FERNAND.

Jusques-là que tantôt encor elle m'attend.

GUZMAN.

Elle vous aime?

D. FERNAND.

Assez pour en être content,
Et comme elle a du bien, & dépend d'elle-même,
Je l'aimerois autant, peut-être qu'elle m'aime,
Si par un autre amour cet amour traversé
Pouvoit continuer comme il a commencé.

GUZMAN.

Avoüez à peu près que mon goût est le vôtre,
Tâter un peu de tout, hier l'une, aujourd'hui l'autre.
Cet amour est d'un genre assez adulterin.

D. FER-

D. FERNAND.

Non, ces deux Objets seuls ont droit sur mon destin,
Et tout autre beauté toucheroit peu mon ame.

GUZMAN.

Quelle est cette seconde encore qui vous enflame ?

D. FERNAND.

J'en ignore le nom comme la qualité.

GUZMAN.

Vous l'aimez seulement par curiosité ?

D. FERNAND.

Ce commerce où mon cœur va plus loin qu'il ne pense,
Est fondé de sa part sur la reconnoissance,
Aux lieux de promenade elle vient chaque jour
Recevoir les sermens d'un reciproque amour,
Mais sans se découvrir.

GUZMAN.

Monsieur, c'est une gueuse
Qui gagne ses habits au mêtier de coureuse.
Et qui poussant le leurre autant qu'elle pourra,
Se tirrera Marquise, & vous attrapera.

D. FERNAND.

A la voir seulement tu jugerois mieux d'elle.
De tout ce qu'elle fait la grace est naturelle,
Le port noble & touchant, rien de bas, d'affecté,
Un certain air modeste, & plein de liberté,
Je ne sai quoi de doux, d'entretien agréable,
L'esprit vif, délicat, perçant...

GUZMAN.

C'est-là le diable.
Ces gueuses pour piller la dupe qui leur rit,
Monsieur, vendant le corps, achetent de l'esprit.

D. FERNAND.

Pour m'y voir attrapé je m'y fais trop connoître,
Et ce que tant d'appas dans mon cœur ont fait naître
Pourroit pour celle-ci gagner enfin ma voix,
Si sa famille suë autorisoit mon choix.
Au plus parfait amour je sens mon ame prête,
Mais j'ignore qui j'aime, & c'est ce qui m'arrête.

GUZMAN.

La fourbe est bien en regne, & s'en sauve qui peut.

SCENE II.

D. FERNAND, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE *ayant la coiffe abatuë.*

St.

GUZMAN.

St. Bon jour. Monsieur, est-ce à vous qu'on en veut,
Ou si c'est moi déja que la Donzelle tente?
Voyez.

D. FERNAND.

A l'Inconnuë elle sert de Suivante,
Tai-toi. Qu'heureusement je te rencontre ici!
Enfin.....

JACINTE.

Heureusement je vous rencontre aussi.
A la Poste où pour nous vous laissez votre adresse
Je portois ce billet.

D. FERNAND.

De qui?

JACINTE.

De ma Maîtresse.
Lisez-le, D. Fernand.

GUZMAN *à Jacinte tandis que D. Fernand lit.*

Ma chere.........

JACINTE.

Assûrément.

GUZMAN.

Si le cœur t'en disoit, je suis sans compliment.
Ces détours, ces douceurs, dont un galand s'enyvre,
Autant de bien perdu pour ceux qui savent vivre.
Sans tant verbaliser l'amour veut de l'effet,
J'en ai toujours de prêt, si tu m'aimes, c'est fait.

JACINTE.

Tu seras pris au mot, si tu n'y prens bien garde.

GUZMAN.

Ma foi, dans ce marché c'est moi seul qui hazarde.
Tu vois clair en m'aimant si nous en disputons,
Mais je suis obligé de t'aimer à tâtons;
Avec ton nez bridé de ta coiffe importune,
Ta tenebrosité m'en pourroit bailler d'une,

Et ton minois, de cœurs modestement filou,
S'il n'est quelque peu singe, est peut-être hybou.

JACINTE.

Il te les faut choisir.

D. FERNAND *après avoir lû.*

Ta Maîtresse m'oblige,
Et ne peut me donner d'avis que je neglige.
Mais ne puis-je savoir où tu me dois mener?

JACINTE.

Ne vous preparez point à me questionner.
Tantôt au lieu marqué prenez soin de vous rendre;
Suivant votre billet je vous y viendrai prendre,
N'attendez rien de plus.

D. FERNAND.

Ote moi de souci,
De grace...

JACINTE.

Voulez-vous qu'on me surprenne ici?
Si quelqu'un m'y connoît, ma Maîtresse est perduë.

D. FERNAND.

Mais fai-la moi connoître.

JACINTE.

Enfin vous l'avez vûë?

D. FERNAND.

Oüi, je sai bien, qu'en elle éclatent mille appas.

JACINTE.

En êtes-vous content?

D. FERNAND.

Qui ne le seroit pas?

JACINTE.

Jugez par-là du reste, & lui soyez fidelle.

D. FERNAND.

Au moins di-moi son rang.

JACINTE.

Tout est égal en elle,
La beauté, l'air, l'esprit, la qualité, le bien.

GUZMAN.

C'est-à-dire, Monsieur, que le tout n'y vaut rien,

D. FERNAND.

Maraut....

GUZMAN.

Vous la croyez à son apprentissage?

D. FERNAND.

Mais pourquoi se cacher?

JACINTE.

C'est qu'elle est bonne & sage,
Et que l'on voit la fourbe un don si cavalier,
Qu'il faut vous bien connoître avant que s'y fier.

D. FERNAND.

Non, si ma passion ne va jusqu'à l'extrême,
Si mon cœur n'est atteint...

JACINTE.

Chacun en dit de même.
Pour faire croire un feu qu'ils affectent souvent,
Tous ont le même stile, & la plûpart, du vent.

D. FERNAND.

Mais ta Maîtresse enfin, ou quoi qu'elle puisse être,
Se trouvera forcée à se faire connoître,
Il en faudra venir à l'aveu que j'attens.

JACINTE.

Vous saurez le secret quand il en sera temps,
Et pretendez en vain me voir changer de note,
Je tiens bien le tacet.

GUZMAN.

La peste soit la sotte.
Quel que fût le secret qu'on m'eût pû confier
Je le dirois soudain de peur de l'oublier.

D. FERNAND.

Tu n'oses donc encor m'éclaircir l'aventure?

GUZMAN.

Elle est faite, Monsieur, en dépit de Nature,
Et le Ciel se trompant sans doute à la façon,
Dans un moule de Fille a crû faire un Poisson.

JACINTE.

Adieu, brave causeur.

GUZMAN.

Adieu, chere muette,

SCENE III.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Qui l'en croira, Monsieur, votre fortune est faite ;
Esprit, naissance, bien, attraits, le choix est doux.

D. FERNAND.

Me voici cependant avec deux rendez-vous.
Isabelle tantôt m'attend à la même heure.

GUZMAN.

Des deux occasions choisissez la meilleure,
Allez où votre cœur est le plus attaché ;

D. FERNAND.

Pour la Dame inconnuë il se sent plus touché ;
Mais de peur de surprise, ignorant sa naissance,
Autant que je le puis je le tiens en balance,
Et comme je ne sai ce qui peut arriver,
Si celle-ci manquoit, l'autre est à conserver.

GUZMAN.

Mais puisqu'elle vous tient ses affaires secrettes,
Lui deviez-vous si-tôt decouvrir qui vous êtes ?
Sa Suivante a d'abord fait oüir votre nom.

D. FERNAND.

Qu'il soit connu de tous, qu'en devinera-t-on ?
Il est mille Fernands dans une même ville.
Suffit que j'ai caché que je suis de Séville,
Et qu'enfin me disant de Grenade, j'ai pris
Le surnom d'Avalos pour celui de Solis.

GUZMAN.

Par ce nom trop-tôt dit, autre embarras à craindre.
Vous aimez Isabelle, ou du moins l'osez feindre,
Et si cette Inconnuë apprend quelque beau jour
Qu'un Fernand de Grenade a fait en deux lieux sa cour.

D. FERNAND.

César de ce peril par sa mort me délivre.
Craignant que jusqu'ici l'on ne me sût poursuivre,
Je priai D. Juan d'abuser ses amis,
Me nommant devant eux par tout D. Dionis.
Sous ce nom, d'Isabelle il m'assûre la vûë,
Et je suis D. Fernand pour la seule Inconnuë.

Mais

Mais de quelque message on m'en vient régaler,
Sa Suivante s'approche afin de me parler,
Je la voi qui soûrit.

GUZMAN.

Quoi, celle d'Isabelle,
Votre premiere Amante?

D. FERNAND.

Oüi, Guzman.

GUZMAN.

Qu'elle est belle!
Monsieur, preferons-là.

D. FERNAND.

Tu te trouve tenté?

GUZMAN.

J'ai de malins instans pour la fragilité,
Et par précaution j'essayrois du remede.

SCENE IV.

D. FERNAND, BEATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

AUjourd'hui, Beatrix, tout à mes vœux succede.
Ta rencontre est un bien qui doit m'être si doux...

BEATRIX.

Pas tant, si je vous viens ôter un rendez-vous.

D. FERNAND.

Que dis-tu?

BEATRIX.

Que tantôt ma Maîtresse Isabelle
Ne peut, D. Dionis, vous attendre chez elle:
Voila ce que j'allois vous dire de sa part.

D. FERNAND.

J'attendrai son retour, & la verrai plus tard.

BEATRIX.

Non pas pour aujourd'hui, votre amour va trop vite.

D. FERNAND.

Au moins à son défaut accepte ma visite,
Et si tantôt sans toi par hazard elle sort....

BEATRIX.

Il vous plaît de railler.

D.

D. FERNAND.

Ah! c'est me faire tort,
Non, à s'entretenir j'aurai la même joye,
Et je croirai la voir pourvû que je te voye.

BEATRIX.

Ma foi, je ne sai pas comme vous l'entendez,
Mais je pense valoir ce que vous demandez.
D'aussi bienfaits que vous me verroient pour mon (compte.

GUZMAN.

Qu'elle en fait!

D. FERNAND.

Tout de bon, ton esprit me fait honte,
Et je t'en trouve tant...

BEATRIX.

Que vous le baillez doux!
Treve, D. Dionis, point de guerre entre nous,
J'ai peut-être dequoi vous donner votre reste.

D. FERNAND.

Tu tournes tout en jeu, mais je te le proteste,
Que mon cœur sent pour toi certaine émotion...

BEATRIX.

De grace, arrêtez là la protestation,
Sans me charger encor d'un cœur comme le vôtre,
J'ai tant de Protestans qu'ils s'étouffent l'un l'autre,
Et dans les vœux divers qu'on me vient adresser,
Je ne sai tantôt plus où les pouvoir placer.

D. FERNAND.

Ta beauté du plus fier te feroit un esclave.

BEATRIX.

Je sai ce que je puis, ne faites point le brave,
Et croyez seulement que l'ayant entrepris,
Vous seriez bien adroit si vous ne restiez pris.
Qu'on se défende ou non de chercher à me plaire,
Quand j'ai dessein de prendre, on ne m'échape guere,
Et j'arrête si bien, qu'en ce droit absolu
Je n'ai perdu jamais que ce que j'ai voulu.

D. FERNAND.

Qui ne t'en croiroit pas? tu vaux que l'on t'admire.
Tout est aimable en toi.

BEATRIX.

Vous pensez vous en rire,
Mais

Mais après tout, peut-être à m'examiner bien,
A la qualité près, il ne me manque rien.
Quoi que montre d'appas ma Maîtresse & la vôtre,
Cette taille & ce port en valent bien quelque autre.
Si je n'ai point les traits si doux, si délicats,
J'ai des je ne sai quoi que la beauté n'a pas,
Le teint, je m'en rapporte, & pour de la jeunesse,
Je pense que me voir c'est tout.

GUZMAN.

La bonne piece!
Si quelqu'un l'entend mieux, je le quitte.

BEATRIX.

Jaseur!
Est-ce à toi de parler avec les gens d'honneur?

GUZMAN.

Si je puis librement dire ce qui m'en semble,
Ton honneur & le mien sont bons à mettre ensemble.
Et quiconque des deux pourroit n'en faire qu'un,
Feroit encor, je pense, un honneur bien commun.

D. FERNAND.

Tu ne te tairas point, Maraut?

GUZMAN.

Sur ma parole,
La Matoise est, Monsieur, instruite en bonne école;
Elle vous en dira de toutes les façons,
Et se peut aisément passer de nos leçons.

BEATRIX.

Oui, je m'abaisserai jusqu'à prendre des tiennes.

GUZMAN.

Ah! mon Ange.

BEATRIX.

C'est-là que je veux que tu viennes.
J'ai besoin des douceurs d'un Galand tel que toi.

D. FERNAND.

Laisse-là ce badin, & ne songe qu'à moi.

BEATRIX.

Quoi, ne songer qu'à vous & que feroient mille autres
Dont les vœux acceptés ont précédé les vôtres?
Chaque moment du jour peut à peine fournir
A donner à chacun son rang de souvenir;
Mais je perds trop de temps, adieu, je me retire.

D. FER-

D. FERNAND.

Si-tôt?

BEATRIX.

Achevez donc, qu'avez-vous à me dire?

D. FERNAND.

Beatrix.

BEATRIX.

Est-ce tout? vous me ferez gronder,
J'ai hâte.

D. FERNAND.

Laisse-moi du moins te regarder,
A te voir seulement mon plaisir est extrême.

BEATRIX.

Vous ne m'étonnez point, j'y prens plaisir moi-même,
Et dans plus d'un miroir on me voit chaque jour
Aller de temps en temps me faire un peu de cour.

D. FERNAND.

Il est doux de s'y voir quand la copie agrée.

BEATRIX.

Je ne m'y trouve pas tout à fait déchirée,
Et j'en prens plus de droit d'aimer l'original.

SCENE V.

D. FERNAND, D. JUAN, BEATRIX, GUZMAN.

D. JUAN.

Seul avec Beatrix? c'est n'être pas trop mal.

D FERNAND.

Venez-vous m'envier le bien que je possede?

D. JUAN.

Brûlant pour sa Maîtresse, il faut qu'on me la cede.

D. FERNAND.

Gardez qu'à l'obtenir vos efforts ne soient vains.

BEATRIX.

Hé, de grace, pour moi n'en venez pas aux mains.

D. JUAN.

Tu n'as qu'à décider, je prétens, il s'oppose.

BEATRIX.

Je pense que pour vous je sens la même chose,
Et crains bien que restant dans cette égalité,

Aucun

Aucun des deux jamais n'ait droit de primauté.
Adieu.

GUZMAN.

Bon soir, la Belle.

SCENE VI.

D. FERNAND, D. JUAN, D. GUZMAN.

D. JUAN.

Et Guzman la cajole
Déja?

GUZMAN.

Non pas, Monsieur, c'est que je la console.
Ces belles ont toûjours l'esprit déconcerté
Quand on leur dit adieu sans parler de beauté;
Il se faut acquiter du moins de la grimace.

D. JUAN.

Où l'avez-vous trouvé?

D. FERNAND.

Dans cette même place,
Où soudain il m'a vû changer de rendez-vous.

D. JUAN.

Aimant en deux endroits, ce changement est doux
C'est recouvrer soudain une faveur perduë.

D. FERNAND.

Je l'avois d'Isabelle, & l'ai de l'Inconnuë.
L'une hors du logis doit passer jusqu'au soir,
Et sur quelques secrets l'autre cherche à me voir.

D. JUAN.

Vous brûlez d'éclaircir celui de l'avanture?

D. FERNAND.

Cette assignation m'en donne bon augure.

D. JUAN.

Oui, mais je vous apporte un sujet de souci.
Votre Beau-pere sait que vous êtes ici.

D. FERNAND.

Que je suis arrivé, D. Juan?

D. JUAN.

Que vous l'êtes.
En vain j'ai crû tenir toutes choses secrettes;

Ayant

Ayant été dès hier par Guzman averti
Du long temps qu'il vous ſait de Seville parti,
Et de notre amitié ſachant l'étroite chaine,
Il eſt venu chez moi me témoigner ſa peine.

D. FERNAND.

Vous n'avez point alors tâché de l'abuſer?

D. JUAN.

Après ce qu'il ſavoit, qu'avois-je à déguiſer?
Votre arrivée ici ſe pouvoit-elle taire?

D. FERNAND.

De mon ſecret ſans-doute il eſt fort en colere?
Qu'aura-t-il crû de moi de ne l'avoir point vû?

D. JUAN.

Que de votre combat c'eſt l'effet imprévû,
Et qu'avant que le voir vous jugiez neceſſaire
D'attendre quelque temps le ſuccès de l'affaire.

D. FERNAND.

Quel malheur!

D. JUAN.

Cependant j'ai promis qu'aujourd'hui,
Puiſque vous étiez libre, il vous verroit chez lui;
C'eſt à vous d'y ſonger, ma parole eſt donnée.

D. FERNAND.

Quel pretexte choiſir pour rompre l'hymenée?
L'amour me cauſe ici d'étranges embarras.

D. JUAN.

Je n'entreprendrai point d'en combattre l'appas.
Mais voyez Leonor, elle eſt ſage, elle eſt belle,
Et ce que vous aimez vaut peut-être moins qu'elle.

D. FERNAND.

Ah! ne m'en parlez point, Leonor me deplaît.

D. JUAN.

Sans la voir, ſur ſon nom vous en donnez l'arrêt?

D. FERNAND.

Je ne la puis ſouffrir.

GUZMAN.

La pauvre delaiſſée!
Monſieur, ſi par hazard elle étoit fort preſſée,
Et qu'à vous en défaire on vous vît empêché.
Pour vous faire plaiſir je prendrai le marché.

D.

D. JUAN.

Guzman a le goût bon

D. FERNAND.

Il faut voir l'Inconnuë ;
En l'état où je suis tout dépend de sa vûë,
Son destin éclairci pourra regler le mien.

D. JUAN.

Voyez-la, mais enfin ne précipitez rien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. DIEGUE, ISABELLE, BEATRIX.

D. DIEGUE.

N'En soyez point surprise, ô charmante Isabelle,
D'un bruit sourd & confus j'en ai su la nouvelle,
Et comme rien pour moi ne peut-être plus doux,
Je m'en suis crû devoir expliquer avec vous.
Excusez pour un Fils ma tendresse de Pere,
Je sai que D. Felix s'étudie à vous plaire,
Et j'aurai grande joie à le voir sous vos loix,
S'il a su meriter l'honneur de votre choix.
Vous connoissez mon bien, vous savez ma famille,
L'amitié semble étroite entre vous & ma Fille,
Et pour elle & pour moi je me tiendrois heureux
Que l'alliance encore en redoublât les nœuds.

ISABELLE.

Cet hymen proposé me fait voir tant d'estime,
Que l'espoir m'en paroît à peine legitime.
Je ne celerai point que ce peu de beauté
M'acquiert de D. Felix quelque civilité,
Mais, Monsieur, un dessein d'une telle importance,
Avant qu'aller plus loin, vaut bien que l'on y pense,
Et quoi qu'aucun n'ait droit de contraindre ma foi,
Je dois en consulter de plus sages que moi.

Je

Je sai de leur conseil ce que je puis attendre,
Et c'est de Leonor que je le voudrois prendre,
Si comme elle est la Soeur, les interêts du sang
Auprès de l'amitié n'étoient d'un autre rang.

D. DIEGUE.

D'un si fâcheux delai quelle que soit la suite,
Je ne puis qu'admirer votre sage conduite,
Et si vos sentimens se déclarent pour nous,
J'emploirai Leonor à les savoir de vous,
L'Epoux qu'elle attendoit, arrivé de Seville,
Va deja commencer la joye en ma famille,
Et comblant d'heur un Fils qui se sent captiver,
C'est votre seul aveu qui la peut achever.
Le Ciel daigne en hâter l'heureuse certitude.

SCENE II.

ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

CE choix vous va causer un peu d'inquietude;
Si D. Felix fait voir son amour par ses soins,
D. Dionis pour vous n'en témoigne pas moins,
Votre cœur doit parler, c'est à vous de l'entendre.

ISABELLE

En se déferant trop, il craint de se méprendre
Ces Soûpirans d'office, en tous lieux si cheris,
Sont d'aimables Amans, mais de fâcheux Maris;
En vain la plus parfaite aura touché leur ame,
S'ils l'adorent Maîtresse, ils la meprisent Femme,
Et leurs vœux attachés à de nouveaux appas,
Dédaignent ce qu'ils ont pour tout ce qu'ils n'ont pas.
Voilà ce qui suspend tout ce que je propose.

BEATRIX.

De vrai, le mariage est une étrange chose,
Et qui s'en peut louer, pour en bien discourir,
Au mêtier de forçat n'auroit guere à souffrir,
La chaîne en est, dit-on, si rude & si pesante,
Que qui n'en gemit point a l'ame bien constante,
Et quand il faut choisir, jeune, galand, fleuri,
Adroit, aimable, beau, c'est toûjours un Mari,
On est bien empêché comme on s'y doit conduire,

Trop de précaution souvent ne fait que nuire.
En vain pour mieux échoir on y fait cent façons,
Puisqu'enfin les meilleurs ne sont jamais trop bons.
Sans qu'un semblable choix nous chagrine d'avance,
Il faut jetter les dez au hazard de la chance,
Et dire en risquant tout, puisqu'enfin on le veut,
Dieu nous la donne bonne, & vienne ce qui peut.

ISABELLE.

C'est en dire un peu trop.

BEATRIX.

Ce n'est point la satyre,
Madame; croyez-moi, l'on n'en sauroit trop dire.
Il est de ces rêveurs, il est de ces jaloux,
Qui se font plus de mal qu'ils n'en craignent de nous.
Qu'une Femme s'echape à voir un peu le monde,
Leur chagrin en murmure, & leur dépit en gronde,
Et dans leur rêverie à rendre un esprit fou,
L'on n'est jamais sage si l'on n'est loup-garou.
Pour moi qui ne suis pas d'humeur trop endurante,
Si jamais d'un Mari l'assemblage me tente,
Le contract d'union dans mon petit calcul
Aura plus d'une clause, ou demeurera nul.
Il me sera permis de danser & de rire,
Je verrai mes Amis sans qu'il y trouve à dire,
Et saurai le reduire à ne rien redouter
De toutes les douceurs qu'on me viendra conter.

ISABELLE.

Tu crois qu'il tiendra tout?

BEATRIX.

Eh bien, quite à se battre.
Si j'enrage une fois il enragera quatre,
Et me mettant au pis, je sai qu'il trouvera
Plus de facheux momens qu'il ne m'en donnera.
Après tout, le meilleur est de vivre sans Maître.

ISABELLE.

C'est un état heureux, & je le sai connoître;
Mais de quelque douceur qu'il flate nos esprits,
Le nom de vieille Fille est un nom de mépris.

BEATRIX.

Aussi, ce qui doit bien refroidir notre envie,
Quand on est marié, c'est pour toute sa vie,

Et

Et pour qui s'en repent, à vous parler sans fard,
L'espoir de se voir veuve est un triste hazard.
Cette faveur du Ciel est toujours trop tardive.
Nos beaux jours sont passés quand ce grand jour arri-
Et le plus souvent même abusant nos souhaits, (ve,
Il nous rit, il nous flate, & n'arrive jamais.
Mais pour vos deux Amans, quel dessein est le vôtre?
Vous sentez-vous égale, & pour l'un & pour l'autre?

ISABELLE.

Le choix, à dire vrai, n'est pas facile entr'eux,
Je tiens l'un plus galand, l'autre plus amoureux.
D'abord D. Diorîs, en m'expliquant sa flâme,
Ebloüit ma Raison, charma toute mon âme;
Mais si j'en juge bien, je lui voi chaque jour
Plus de galanterie avecque moins d'amour.
De cette passion il n'a que l'habitude,
Il en prend les dehors, soûpire par étude;
Et je croi, quand il tâche à lui donner crédit,
Que son cœur ne sait rien de tout ce qu'il me dit.

BEATRIX.

D. Felix pourra donc emporter la balance?

ISABELLE.

Si son feu brille moins, j'y troi plus de constance,
Et je tiens qu'à l'Hymen un esprit arrêté
Doit moins chercher l'éclat que la solidité.

BEATRIX.

Pourquoi permettre donc que son Rival vous voye?

ISABELLE.

Pour juger mieux encor ce qu'il faut que j'en croye,
Et c'est pour me pouvoir expliquer avec lui,
Qu'il avoit eu de moi rendez-vous aujourd'hui.
Tu sais que Leonor a rompu la partie.

BEATRIX.

Ma foi, je n'aurois point péché par modestie,
Sa visite à demain eût reçû le renvoi;
On doit à ses Amis quand on a fait pour soi.

ISABELLE.

Leonor seule ici me priant de l'attendre,
C'est le moins, Beatrix, que je pouvois lui rendre.
Mais je la vois entrer.

SCENE III.

LEONOR, ISABELLE, BEATRIX.

LEONOR.

J'En use librement.

ISABELLE.

Songez que l'amitié défend le compliment,
Et qu'enfin vous servir fait ma plus forte envie.

LEONOR,

Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et sai trop, que pour fuir le malheur que je crains
Je ne pourrois le mettre en de plus sûres mains.
Vous avez déja sû que mon Pere à Seville
Ne crût pas avoir fait un voyage inutile,
Puisque là pour Epoux à son retour j'appris
Qu'il m'avoit sû choisir D. Fernand de Solis.
Ignorant jusque là ce que c'est qu'être Amante,
Je tins cette nouvelle assez indifferente,
Et mon cœur libre encor n'étant point prévenu,
Souscrivit sans murmure au choix d'un Inconnu;
Mais dans cet intervalle usant de sa puissance,
L'Amour s'est bien vangé de mon indifference.
Un autre D. Fernand pour troubler mon repos...

ISABELLE.

Un autre? dites-vous?

LEONOR.

D. Fernand d'Avalos.
Un procès qu'à la Cour il est venu poursuivre,
L'a tiré de Grenade où le Ciel le fait vivre,
Et mes sens en lui seul se sont sentis flatés
De tout ce qu'on peut voir d'aimables qualités.
Sans savoir ce qu'en moi sa rencontre fit naître,
Vous savez l'accident qui me le fit connoître,
Un jour qu'au bord du fleuve où j'osai m'engager,
Mes chevaux s'emportans m'eussent mise en danger,
Si Soudain à leur fougue opposant son courage,
Il n'eût sû m'épargner ce genre de naufrage.
Je ne vous ferai point de recits superflus,
Je le vis, il me plût; il me vit, je lui plus.

Une

Une pareille ardeur dans nos cœurs sembla naître;
Mais quelque effort alors qu'il fît pour me connoître,
Malgré ce grand service il ne pût rien savoir,
Sinon qu'en ce lieu même il pourroit me revoir.
Ainsi dès ce moment contre toute apparence,
Mon amour commença par la reconnoissance,
Et sans cesse mon cœur par de secrets discours
S'entretint du peril pour songer au secours.
J'aimois à me tenir cette image présente,
J'évitois d'être ingrate, & me rendois Amante,
Et pour me livrer mieux aux transports que je sens,
L'Amour se prévaloit de l'erreur de mes sens.

ISABELLE.

Mais engagée enfin à l'hymen par un Pere,
Qu'est-ce dans cet amour que votre cœur espere?

LEONOR.

Tout, si d'un si beau feu l'imperieuse loi
Peut attendre de lui ce qu'elle obtient de moi.
C'est par ce seul motif qu'il m'a vûë obstinée
A lui taire & mon nom & de qui je suis née,
Et qu'à le voir souvent ayant sû m'obliger,
Avant qu'il me connût j'ai voulu l'engager.
L'Amour, dont on sait trop jusqu'où les droits s'étendent,
Est toûjours favorable à deux cœurs qui s'entendent,
Et pour rompre un hymen qui confond mon espoir,
Pourvû qu'on l'en consulte, il a trop de pouvoir.

ISABELLE.

Mais l'Epoux arrivé, que pouvez-vous prétendre?

LEONOR.

C'est ce qu'à D. Fernand j'ai resolu d'apprendre,
Et pour lui découvrir cet important souci,
Jacinte qui l'attend va l'amener ici.
Je m'en suis crû chez vous la liberté permise.

ISABELLE.

Il n'est rien qu'avec moi l'amitié n'autorise.

LEONOR.

Le logis de derriere ouvre en un lieu désert,
Par où le faire entrer sans qu'il soit découvert;
Jacinte en est instruite, & sait ce qu'il faut taire.

ISABELLE.

Cette précaution étoit peu necessaire.
Qui vit comme je fais, sans détour, sans façon,
Brave la médisance, & craint peu le soupçon.
Mais enfin aujourd'hui vous lui voulez tout dire!

LEONOR.

Non, mais ce seul hymen dont mon amour soûpire,
Et par ses sentimens prendre droit de juger
Jusqu'où pour y repondre il me doit engager.

ISABELLE.

Souvent un beau dehors a l'art de nous séduire.

LEONOR.

Aussi par vos conseils je cherche à me conduire,
Et ce qu'il veut savoir ne lui sera connu
Qu'après que vous l'aurez vous-même entretenu.
Vous sonderez son cœur, étudierez son ame,
Et j'éteindrai par vous, ou nourrirai ma flame.

SCENE IV.

LEONOR, ISABELLE, JACINTE, BEATRIX.

JACINTE.

MAdame.

LEONOR.

Eh bien, Jacinte?

JACINTE.

Il attend pour entrer.

LEONOR.

Qu'il vienne.

ISABELLE.

Il ne faut pas dès l'abord me montrer
Dans l'aise qu'il aura du dessein que vous faites
Ses premieres douceurs doivent être secrettes.
Quand à vous seconder vous aurez su le sien,
Je ne refuse pas d'être de l'entretien.
Viens, Beatrix.

LEONOR.

Enfin c'est en vous que j'espere.

BEATRIX.

Ma foi, pour un Amant voila bien du mystere,

Je m'inquiete moins de m'en voir mille & plus,
J'en tiens papier exact, & je dors là-dessus.

SCENE V.

LEONOR, D. FERNAND, JACINTE.

JACINTE.

Entrez, on vous attend.

D. FERNAND.

Madame, quelle grace,
Et pour la mériter que faut-il que je fasse?
Accorder tant de gloire à mon ardent amour!

LEONOR.

Enfin à le prouver le Ciel vous offre jour.
S'il est tel que mes yeux semblent l'avoir fait naître,
C'est à vous, D. Fernand, à le faire paroître.
Le temps presse, du Sort je crains les derniers coups,
Et si vous n'agissez, je ne puis être à vous.

D. FERNAND.

Ah! si de ce malheur je puis rompre l'atteinte,
J'ai lieu de m'offenser de votre injuste crainte,
Et quand les coups du Sort peuvent être forcez,
Qui peut douter de moi ne peut m'aimer assez.
Que pour m'ôter à vous la terre conjurée
Tienne à mon cœur charmé la guerre declarée,
Pour en favoriser les violens desseins
Le seul aveu du vôtre est tout ce que je crains.

LEONOR.

On ne l'aura jamais, & quoi que je hazarde,
Les effets feront voir quelle foi je vous garde,
Et qu'il n'est rien pour vous que j'ose negliger
Quand sous les loix d'un autre on me veut engager.
Oui, pour vous découvrir ce que j'ai dû vous taire,
Apprenez, D. Fernand, que je dépens d'un Pere,
Qui sans m'en consulter, de mon repos jaloux,
A voulu par ses yeux me choisir un Epoux.
Cet hymen arrêté rend ma disgrace extrême,
Mais je vous dois la vie enfin, & je vous aime,
Et vois avec plaisir que mon cœur en ce jour
Ne peut fuir d'être ingrat sans servir mon amour

D. FERNAND.

Frappé trop vivement de ce grand coup de foudre,
Le mien s'étonne, tremble, & ne sait que resoudre;
Mais enfin je sai bien que mon cruel ennui
Ne redoublera point par le bonheur d'autrui.
Quelque Epoux qu'à choisir le devoir vous convie,
Il n'aura point ce nom que je ne sois sans vie,
Et même avant ce coup, s'il me doit accabler,
Plus d'un Rival peut-être aura lieu de trembler.

LEONOR.

Quoi qu'il nous faille ici conduire avec prudence,
J'aime dans votre amour un peu de violence,
Et si j'en dois calmer les transports furieux,
Je ne saurois haïr ce qui le prouve mieux.

D. FERNAND.

Mais votre nom enfin, faites que je le sache.

LEONOR.

Quelque raison encor veut que je vous le cache.

D. FERNAND.

La raison en est vaine à qui doit présumer,
Que sachant son logis, je puis m'en informer.

LEONOR.

Dans un logis d'Amie on a su vous conduire;
De mon engagement j'ai crû devoir l'instruire,
Et si son avis est qu'on ne vous cache rien,
Peut-être dès ce soir vous me verrez au mien.

D. FERNAND.

Ainsi donc mon bonheur ne dépend plus que d'elle?

LEONOR.

Je l'en croirai.

à Jacinte.

Va vîte avertir Isabelle.

D. FERNAND *bas.*

Juste Ciel, Isabelle! ai-je bien entendu?
Si c'est celle qui m'aime, enfin je suis perdu.
O d'un jaloux Destin attaques imprévûës!
Sa maison peut répondre à deux diverses ruës,
C'est ici son quartier.

LEONOR.

Que dites-vous tout bas?

D. FERNAND.
Je me plains d'un malheur que je n'attendois pas.
LEONOR.
Votre amour y rencontre un peril dont je tremble.
D. FERNAND.
Madame, il est encor plus grand qu'il ne vous semble.
LEONOR.
Des conseils d'Isabelle esperons quelque fruit.
D. FERNAND.
C'est elle-même; elle entre, où me vois-je reduit!

SCENE VI.

ISABELLE, LEONOR, D. FERNAND, BEATRIX, JACINTE.

ISABELLE *à Beatrix.*
Nous le verrons, mais Dieux! ma surprise est extrême,
Je vois D. Dionis,
BEATRIX.
Madame, c'est lui-même.
ISABELLE.
Il aime Leonor, & m'ose cajoler!
BEATRIX.
Bons Dieux! quel maître fourbe!
ISABELLE.
Il faut dissimuler.
LEONOR *à Isabelle.*
Sachant quelle avanture à soûpirer m'expose,
Voyez en D. Fernand le sujet qui la cause.
Vos sentimens ont droit d'en regler seuls la fin.
D. FERNAND *à Isabelle.*
Je dois beaucoup, Madame, à mon heureux destin,
Qui me laissant toûjours inconnu ce que j'aime,
Me fait connoître au moins comme une autre elle-même.
L'amitié qui vous joint m'en persuade assez.
ISABELLE.
Je ne m'étonne point si vous me connoissez.
Pour peu qu'avec un cœur l'on ait d'intelligence,
De tout ce qu'il cherit on a la connoissance,
Et l'amour qui du sien vous fait suivre la loi,
Doit faire autant pour vous que l'amitié pour moi.

J'en ai déja tiré des lumieres secrettes
Qui m'ont en un moment appris ce que vous êtes,
Je sai presque de vous tout ce qu'on peut savoir.

D. FERNAND.

Un si brillant esprit ne se peut decevoir;
Mais si vous vous rendez à de justes prieres,
Madame, faites-m'en partager les lumieres.
De ce charmant objet j'adore la beauté
Sans avoir pû tirer mon feu d'obscurité,
Son nom qu'elle me cache étonne ma constance.

ISABELLE.

Elle vous fait grand tort par cette défiance.
Et sur ce que de vous je puis justifier,
Elle verra bien-tôt comme on s'y doit fier.

LEONOR.

Prendre deja sa cause! à moins qu'il vous corrompe....

ISABELLE.

Vous me ferez reproche en cas que je vous trompe.

LEONOR.

Il faut vous l'avouër, si D. Fernand me plaît,
Dès l'abord comme vous je vis tout ce qu'il est,
Le cœur grand, l'ame belle, une entiere franchise;
Mais de mes sentimens je craignis la surprise,
Les plus prompts quelquefois ne sont pas les meilleurs.

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je le connois d'ailleurs.
Un Ami qui d'erreur est assez incapable,
M'en avoit déja fait une peinture aimable,
Dont les traits délicats ayant gagné ma foi,
Ne m'avoient rien caché de tout ce que j'y vois.
L'air, la mine, l'esprit, enfin tout se rapporte.

D. FERNAND.

Je lui suis obligé d'une estime si forte.

ISABELLE.

Jamais d'un vrai mérite on ne fit plus de cas.

LEONOR.

Et c'est?

ISABELLE.

D. Dionis.

D. FERNAND.

Je ne le connois pas.

ISA-

ISABELLE.

Ne le connoître pas! certes cela m'étonne,
Vous est-il inconnu, s'il ne l'est à personne?
Un Cavalier civil, poli, galant, parfait,
Qui pensant ce qu'il dit, plaît dans tout ce qu'il fait,
Point fourbe, point trompeur, point de ces lâches ames
Qui cherchent en tous lieux à promener leurs flames,
Et d'ailleurs il se dit de vos meilleurs Amis.

D. FERNAND.

L'erreur m'est favorable où quelque abus l'a mis.

ISABELLE.

Deux noms divers en lui pourroient causer le vôtre,
Qui m'est connu sous l'un, vous le sera sous l'autre,
D. Dionis pourtant est le seul que je sai.

D. FERNAND.

Quoi qu'il vous ait pû dire, il vous aura dit vrai,
S'il a su vous jurer que mon amour extrême
Engage tous mes vœux à la beauté que j'aime.
J'apprens qu'on la marie, & ce fatal revers
Accable un malheureux qui languit dans ses fers.
Ne pouvant m'éclaircir du Pere ni du Gendre,
Je forme cent desseins sans savoir lequel prendre.
Dans ces obscurités daignez me secourir,
Vous voyez qu'à vous seule on me fait recourir.
Soulagez les ennuis dont mon ame est pressée.

ISABELLE.

Je ne vai pas si vîte à dire ma pensée;
Et si de son aveu j'ose en prendre le droit,
Je crains de l'engager à plus qu'elle ne croit.

LEONOR.

Non, à votre amitié tout mon cœur s'abandonne,
Il en croira soudain quoi que son zele ordonne.
Et pour vous donner lieu d'en mieux deliberer,
Je vous laisse tous deux, & vai me retirer.
Adieu.

D. FERNAND *à Leonor.*

Souvenez-vous que mes peines cruelles
Ne peuvent....

LEONOR.

Vous aurez tantôt de mes nouvelles.

BEATRIX.

Madame, nous pouvons enfin le regaler.

ISABELLE.

Voyons son impudence avant que de parler.

SCENE VII.

D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX.

D. FERNAND.

A Voir quelles bontés d'abord sans me connoître
Vous avez bien voulu me faire ici paroître,
J'ai lieu de presumer que la peine où je suis
Vous rendra favorable à finir mes ennuis.
C'étoit pour moi sans doute une disgrace extrême
D'aimer avec excès, & d'ignorer qui j'aime,
Mais d'un plus rude sort j'ai tout à redouter,
Si par votre secours je ne puis l'éviter.

ISABELLE.

En vain à vous cacher votre esprit s'étudie.
De grace, jouez-vous ici la Comedie,
Ou si vous pretendez que pour votre interêt
Mon esprit soit brouillé comme le vôtre l'est?

D. FERNAND.

Madame, où trouvez-vous que ce soient frenesies.

ISABELLE.

Oui, sans doute, il vous faut des douceurs mieux choisies,
Et la pauvre abusée à qui vous en contez,
Pour vous croire honnête homme a de grandes clartés.
Certes, votre methode est galante & nouvelle.
Pour moi D. Dionis, & D. Fernand pour elle?
Ce rare expedient à vous mettre en credit,
D'aucun autre avant vous n'avoit frapé l'esprit,
Et ce sont les amours de subtiles adresses,
Que prendre autant de noms que l'on fait de Maîtresses.
Un si beau stratagême en a-t-il bien dupé?

D. FERNAND.

De quel étonnement mon esprit est frapé!
M'amenoit-on ici pour un pareil outrage?

BEATRIX.

Il falloit un peu plus vous sucrer le breuvage,

A

A vous, qui D. Fernand quand vous vous aviſez,
Chez nous effrontément vous endioniſez;
Ce ſont là les moyens d'en attraper de belles.

D. FERNAND.

Ces façons de traiter me ſont aſſez nouvelles.
Madame, c'eſt ainſi que me jugeant diſeret,
D'une aimable Inconnuë on m'apprend le ſecret?

ISABELLE.

Elle apprendra le vôtre, & ſaura qui vous êtes;
Mais pour vous, croyez-moi, vos affaires ſont faites,
Vous n'en ſaurez jamais ni le rang ni le nom.

BEATRIX.

Voyez le fourbe! & puis, à qui ſe fiera-t-on?

D. FERNAND.

Mais à ce changement quel motif vous engage?

ISABELLE.

C'eſt trop long-temps jouër le même perſonnage.
Enfin, D. Dionis, mettons le maſque bas.

D. FERNAND.

Quel eſt ce Dionis?

ISABELLE.

Quoi, vous ne l'êtes pas?

D. FERNAND.

Moi! ſi ce jeu vous plaît, quel qu'en ſoit le myſtère.

BEATRIX.

Payez ſon impudence, ou bien laiſſez-moi faire:
Voyez, il nous prendra pour ſes dupes, ma foi.

D. FERNAND.

Quelle eſt cette Beauté qui parle contre moi?
Madame, eſt-ce une Amie, ou bien quelque Parente?

BEATRIX.

Faites-bien l'ignorant, je ne ſuis que Suivante,
Mais telle que je ſuis, vous ayant rencontré,
Vous me trouviez tantôt aſſez à votre gré.

ISABELLE.

Il t'en veut donc auſſi?

D. FERNAND.

Je ne l'ai jamais vûë.

BEATRIX.

Il m'a galantiſée au milieu de la ruë,
Et ſon cœur, s'il m'eſt fait en croire ſes ſermens,

Se fût enregistré sur mon papier d'Amans.
La chose n'est pas vraye?

D. FERNAND.

Il est vrai qu'on me joüe,
Et qu'on ne me dit rien que je ne desavoüe.
A pas une des deux je n'ai fait les yeux doux.

ISABELLE.

D. Juan de Torrez n'est point connu de vous?

D. FERNAND.

Je ne sai quel il est, & treve d'incartade.
Mon nom est D. Fernand; & mon païs, Grenade
Et je viens d'un procès presser ici la fin.

BEATRIX.

Gardez d'être frotté, Monsieur le Grenadin.
Quelque temps qu'à forger vous ait coûté l'histoire,
Vous le passeriez mal si l'on m'en vouloit croire.
Entrant à l'aise ici, l'on ne vous hâtoit pas,
Mais, ma foi, pour sortir vous doubleriez le pas,
Je vous remercierois de votre effronterie.

D. FERNAND.

Enfin est-ce gageure, ou bien galanterie?
Prétend-on quelque chose affectant ce courroux?

ISABELLE.

Non, non, D. Dionis, on ne veut rien de vous.

D. FERNAND.

Mais ce D. Dionis qu'en moi l'on veut connoître...

ISABELLE.

Il m'importe fort peu que vous le vouliez être,
Pourvû qu'en le voyant vous sachiez l'avertir,
Que je ne l'ai souffert que pour me divertir.
De ses fades douceurs par cœur sans doute apprises,
Il m'a plû quelquefois d'écouter les sotises,
Mais loin qu'il pût avoir quelques charmes pour moi
Mon choix à D. Felix répondoit de ma foi;
A des Provinciaux j'aime à donner la baye.
Adieu, mon Cavalier.

BEATRIX.

Voilà comme on vous paye,
Messieurs, qui nous venez provincialement
Debiter la fleurette, & prêter le serment.
On vous fait bonne mine, on rit, on raille, on cause,

Mais les amis du cœur, dame, c'est autre chose,
La tablature change, on parle serieux.

D. FERNAND.

C'est donc à qui de vous m'embarrassera mieux?
Si c'est là votre but, la piece est imparfaite.

ISABELLE.

C'est assez, il est temps que vous fassiez retraite.

D. FERNAND *voulant sortir par où on l'avoit fait entrer.*

Adieu, ne croyez pas m'en voir inquieté.

ISABELLE *l'arrêtant.*

Non, non, mon Cavalier, tournez de ce côté,
Sortez par l'autre porte, elle vous est connuë.

D. FERNAND.

Quoi? vous continuez...

BEATRIX.

Gagnons vîte la ruë,
Le meilleur est pour vous de deloger sans bruit,
Je vous y conduirai; bon soir & bonne nuit.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

QUoi, quand vous pretendiez l'entretenir chez elle,
Le rendez-vous, Monsieur, étoit chez Isabelle?
C'est-là que l'Inconnuë avoit sû vous mander?

D. FERNAND.

C'est-là que de la fourbe il a falu m'aider,
Et que le jeu pour moi passoit la raillerie,
Si je n'eusse aussi-tôt payé d'effronterie
Quelquefois au besoin ce vice est de saison.

GUZMAN.

Mais comment n'avoir pas reconnu la maison ?

D. FERNAND.

Comment l'aurois-je pû ; si dans un autre ruë
L'on me tenoit ouverte une porte inconnuë,
D'où, sans qu'on m'ait rien dit ; je me suis rencontré
Dans un appartement où jamais je n'entrai ?
Le plus fin en ma place eût donné dans le piege,
Mais le don d'impudence est un grand privilege,
Je l'ai mis en pratique ; & je m'en suis tiré.

GUZMAN.

C'est un talent en vous de tout temps admiré ;
Mais l'abord d'une Femme est un peril honnête,
Lorsque prise pour dupe elle a martel en tête,
Et vous deviez trembler ainsi pris au filet,
D'en voir deux à la fois vous fluter au colet.
Qui lors par impudence évite qu'on l'échine,
En a provision, Monsieur, de la plus fine,
C'est un pas qu'à franchir peu de gens ont appris,
Et tout subtil qu'il est, le diable y seroit pris.

D. FERNAND.

Aussi, pour en sortir j'aurois eu plus d'obstacle,
Si le Ciel pour m'aider n'avoit fait un miracle.
Contre l'ordre commun il a fait qu'en ce jour,
On ait vû la prudence accompagner l'amour,
Et que du rendez-vous Isabelle en colere,
Ait eu dans son dépit le pouvoir de se taire.
Ainsi pour moi le pas étoit moins hazardeux
Tant que j'ai pû me voir avec toutes les deux.
Pour quelques mots couverts je m'en suis trouvé quitte ;
Mais dès que l'Inconnuë a fini sa visite,
Et qu'ayant malgré moi voulu se retirer,
Seul avec Isabelle on m'a fait demeurer,
En me traitant de fourbe, & Suivante & Maîtresse
M'ont pensé mettre alors au bout de mon adresse,
D. Dionis en moi leur étant trop connu....

GUZMAN.

Je vous tiens fort heureux d'en être revêtu.
Deux Femmes ! Rendez grace aux heureuses Planetes
Qui vous ont de leurs mains sû tirer bragues nettes,
Car tout autre que vous, quoi qu'adroit à mentir,

Eût

Eût laissé la perruque avant que de sortir.
Mais de vos feux errans les voyant éclaircies;
Comment avez-vous pû vous les rendre adoucies;
Et quel charme assez fort appaisant leur courroux,
A détourné l'orage, & rabatu les coups?
Pour moi, j'aurois fort craint le saut par la fenêtre.

D. FERNAND.

J'ai feint effrontément de ne les pas connoître,
Et comme l'Inconnuë avoit dit mon vrai nom,
Sur ce déguisement j'ai toujours tenu bon.
De leur D. Dionis, qu'elles nommoient sans cesse,
Pour un jeu concerté j'ai fait passer l'adresse;
Et comme tout n'étant que pour m'embarrasser,
Niant jusques au bout, je me suis fait chasser.

GUZMAN.

Vous laisserez pester Isabelle à son aise?

D. FERNAND.

Au contraire, Guzman, il faut que je l'appaise,
Et que je fasse effort à lui mettre en l'esprit,
Qu'elle croit trop l'erreur qui contre moi l'aigrit.
Ayant à soutenir ce second personnage.
Ici, pour la jouër, je l'attens au passage,
Et sur un autre ton ayant su m'accorder,
Comme D. Dionis, je prétens l'aborder.
J'ai su par D. Juan qu'elle est chez une Tante,
Et feignant tout le jour de l'avoir crûë absente,
Privé d'un rendez-vous dont je devois jouïr,
Je préviendrai la plainte, & pourrai l'éblouïr.

GUZMAN.

Et vous la voulez croire assez dupe & novice,
Pour ne pas découvrir le nœud de l'artifice?

D. FERNAND.

Mais on a vû des gens se ressembler si bien,
Qu'à les voir separés on n'y connoissoit rien;
Si la rencontre est rare, elle est du moins possible.

GUZMAN.

Monsieur, dans ce dessein votre honte est visible.
Si les traits du visage ont un rapport parfait,
Ou la taille, ou la voix en détruisent l'effet;
Mais à moins que pour vous la foi n'entraîne l'ame...

D. FER-

D. FERNAND.

Auſſi je ne prétens abuſer qu'une Femme,
Et je n'en ſache point qu'on ne puiſſe obliger,
Quand on ſait bien s'y prendre, à croire de leger.
Outre que D. Juan ſecondant mon adreſſe,
Par de nouveaux détours fera valoir la piece;
Pour appuyer la fourbe il eſt de tout inſtruit.

GUZMAN.

S'il a quelque talent, il peut faire grand fruit;
Qui prend de vos leçons a de hauts avantages.
Enfin pour l'Inconnuë, elle eſt caſſée aux gages,
Il ne s'en parle plus, c'eſt autant de vuidé?

D. FERNAND.

Mon cœur de ſes attraits eſt toûjours poſſedé,
Jamais un plus beau feu n'eût tant de violence.

GUZMAN.

Monſieur, ayez de grace un peu de conſcience,
Gardez-vous bien de ſuivre un conſeil hazardeux,
Qui vous les vouloit faire épouſer toutes deux.
Peut-être punit on en matiere pareille,
Et celui qui conſent, & celui qui conſeille,
Et je me trouverois aſſez peu ſoulagé,
Que l'on vous accourcît ſi j'étois allongé.

D. FERNAND.

Tu vas un peu trop vîte en faveur d'Iſabelle,
Je la veux adoucir, non pas à cauſe d'elle,
Mais de peur que l'aigreur de ſon reſſentiment
N'engage l'Inconnuë à quelque changement,
Elle va de ma foi lui donner mille ombrages,
Si je ne ſais jouër tous les deux perſonnages,
Et faire, dans l'état d'un nœud ſi ſurprenant,
Tantôt D. Dionis, & tantôt D. Fernand.
Voila quel eſt mon but.

GUZMAN.

Tant pis.

D. FERNAND.

Il te chagrine?

GUZMAN.

C'eſt qu'en mon cœur déja l'amour prenoit racine,
Et que pour Beatrix ravi de n'en bouger,
Si vous tournez caſaque, il faut le déloger.

D. FER-

D. FERNAND.
Donc Beatrix te plaît?
GUZMAN.
Monsieur par-de-là plaire,
Ce seroit bien mon fait, si j'étois son affaire,
Et comme de tout temps les Belles m'ont tenté,
Je me hazarderois à l'incongruité.
Se charger d'une Femme en est une assez haute.
D. FERNAND.
Vraiment, je suis fâché du repos qu'elle t'ôte;
Mais crois-tu voir en elle assez pour t'engager?
GUZMAN.
J'y voi plus qu'il ne faut pour me faire enrager.
La Coquine a des yeux, dont la mutinerie
Passe le plus fripon de la friponnerie,
Et les malins regards qu'elle m'a sû darder,
Navrant un pauvre cœur, prennent sans demander.
D. FERNAND.
Avec toi pour l'hymen obtiens qu'elle s'engage.
GUZMAN.
J'y fais reflexion, trêve de Mariage.
Galante comme elle est, qui que vous épousiez,
Quand vous en seriez saoul, vous me l'emprunteriez.
Mais je la vois venir, Monsieur.
D. FERNAND.
C'est Isabelle.
GUZMAN.
Peste! encor une fois que la friponne est belle!
Mon cœur en tombe presque en suffocation.
D. FERNAND.
C'est ici qu'il me faut pousser la passion.

SCENE II.

D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.
MAdame, enfin le Ciel à mon amour propice,
N'a pû de vos desseins approuver l'injustice,
Ni souffrir plus longtems qu'un ordre rigoureux
Privât de votre vûë un Amant malheureux.

Il a fait naître exprès une telle rencontre,
Aujourd'hui malgré vous à mes yeux il vous montre,
Et m'offre la douceur dont un destin jaloux
M'a tantôt empêché d'aller jouïr chez vous.
J'ose au moins me flater de vous voir assez bonne,
Pour consentir au bien que le hazard me donne,
Et ne murmurer pas, que contre mon espoir
Il accorde à mes vœux le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Pour vous le faire croire, il suffit de vous dire
Que plus je vous connois, & plus je vous admire,
Les divertissemens que vous vous choisissez
Ne trouveront jamais qui les estime assez,
Votre agreable humeur galamment les ordonne;
Mais afin d'épargner votre double personne,
A qui d'elle avec vous parlai je maintenant?
Est-ce à D. Dionis, ou bien à D. Femand?
Etes-vous de Grenade, ou venez-vous de Flandre?

D. FERNAND.

De telles questions ont droit de me surprendre;
Vous avez déja su par d'autres que par moi,
Qu'en Flandre assez long-temps on m'a vû dans l'em-
Le desir du repos a causé ma retraite. (ploi,
Cependant en ces lieux j'ai trouvé ma défaite,
Et mon cœur que l'amour n'avoit pû surmonter,
Charmé de vos appas, n'a sû leur resister;
Vous le savez, mais las! je crains bien que votre ame
Ne cede au repentir d'avoir souffert ma flame,
Et que ce rendez-vous ôté cruellement,
Ne soit déjà l'arrêt de mon bannissement.

ISABELLE.

Prévenir les sujets que j'aurois de me plaindre,
C'est fort adroitement pratiquer l'art de feindre.
Si j'avois pû tantôt tomber dans le panneau,
Vous me feriez encor y donner de nouveau;
Mais quoi que mon esprit n'ait pas tant de lumieres,
Il faut pour l'éblouïr des fourbes moins grossieres,
Et celles que par-là vous pourrez attraper,
Auront un grand talent à se laisser duper.

D. FERNAND.

Quelle enigme est ceci; Madame...

ISABELLE.

Je vous prie,
Afin d'ennuyer moins, changez de baterie;
C'est assez sur ce ton, vous ne m'y prendrez pas.

D. FERNAND à *Beatrix.*

Tout ici de mon trouble augmente l'embarras.
Tire-moi de la peine où tu vois qu'on me laisse;
Quelqu'un m'a-t-il su nuire auprès de ta Maîtresse?
Beatrix, quelle erreur tient ses sens obsedez?

BEATRIX.

Ah, Monsieur D. Fernand, vous vous dégrenadez?
Vous ne me prenez plus pour Amie ou Parente!

D. FERNAND.

Enfin, je n'ai point l'ame assez intelligente,
Il faut s'expliquer mieux. Dequoi m'accuse-t-on?
Qu'ai je dit? qu'ai-je fait? que croit-on de moi?

GUZMAN.

Bon.
Voilà vous parler ferme, avisez à répondre.

ISABELLE.

Quoi, ce que vous oyez est peu pour vous confondre?

D. FERNAND.

Faute d'y rien comprendre, on m'en voit interdit.

BEATRIX.

Madame, il veut, je croi, nous renverser l'esprit.
Donc tantôt tout du long me traitant d'inconnuë,
Vous n'avez point nié de m'avoir jamais vûë,
De vous être adouci pour m'en conter un peu?

D. FERNAND.

Moi, je l'aurois nié? pourquoi ce desaveu,
Si t'ayant malgré toi dans la ruë arrêtée.

BEATRIX.

Avec combien de soin la piéce est concertée!
Vous n'attraperez rien à prendre ce détour.

D. FERNAND.

Guzman.

GUZMAN.

Ce sont, Monsieur, gentillesses de Cour.
Lorsque le jeu leur plaît, le plus fin n'y voit goûte.

D. FERNAND.

Mais, Madame, de grace, éclaircissez mon doute,

Ne

Ne puis-je au moins savoir dequoi vous vous plaignez!

BEATRIX.

De vous voir archi-fourbe, & des plus rafinez.

D. FERNAND.

Moi?

BEATRIX.

Qui voudra l'ouïr, c'est la même innocence.

D. FERNAND.

Mais enfin...

ISABELLE.

Mais enfin quelle est votre esperance?
Si je sai qu'en secret d'une Inconnuë épris,
Vous êtes D. Fernand, & non D. Dionis;
Pour sous ce faux nom tâcher à me surprendre?
Arriver de Grenade, & me parler de Flandre,
Et de l'Armée enfin vous feignant de retour,
Me cacher qu'un procès vous amene à la Cour?

D. FERNAND.

Ce conte pour me nuire est un froid stratagême.
Madame, qui le fait?

ISABELLE.

J'ai tout su de vous-même.

D. FERNAND.

De moi? sans être fou, pourrois je à mes dépens..

BEATRIX.

Ma foi, vous n'aviez pas tantôt votre bon sens.

ISABELLE.

La rencontre chez moi vous étoit imprévûë;

D. FERNAND.

Quoi, Madame, aujourd'hui chez vous je vous ai vûë?

ISABELLE.

Vous y veniez sans peine, attiré par l'amour.

D. FERNAND.

Parle; m'as-tu, Guzman, quitté de tout le jour?

GUZMAN.

Ah!

ISABELLE.

L'honnête garand que vous faites paroître?

D. FERNAND.

Mais il vous peut...

GUZ-

GUZMAN.

Oui dea, je puis pleger mon maître,
est Amant d'honneur si jamais il en fut.

ISABELLE.

e vos déguisemens je découvre le but.
our conserver toûjours quelque place en mon ame
ous me voulez cacher votre nouvelle flame.
Iais n'en croyez pas tant l'espoir que vous prenez,
'un pour l'autre tous deux nous ne sommes point nez.
la seule Inconnuë adressez votre hommage.
ussi bien ma parole à D. Felix m'engage,
t jamais à vous voir je n'ai su me forcer,
u'aux momens de chagrin que j'avois à passer.

D. FERNAND.

e n'est pas sans raison que de justes alarmes,
tonnant mon espoir, m'en défendoient les charmes,
ans chercher un pretexte aux mépris qu'on me rend,
e peu que je mérite en est un assez grand.
Ne dites point qu'ailleurs je partage ma flame,
Mais dites qu'un Rival a su toucher votre ame,
Et que sa passion engageant votre foi,
Pour en remplir l'attente, il faut rompre avec moi.

ISABELLE.

Vous n'avez point d'intrigue avec une Inconnuë?

D. FERNAND.

Pour vous seule d'amour mon ame est prévenuë,
Et cette ardeur est telle...

ISABELLE.

On en connoit le prix.

D. FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

Adieu, c'est trop.

D. FERNAND.

Retien-la, Beatrix,
Aide-moi de mes feux à prouver l'innocence.

BEATRIX.

Je ne sai quasi plus ce qu'il faut que j'en pense.
Madame, accordez lui...

ISABELLE.

Quoi, tu peux l'écouter?

BEA-

BEATRIX.

Mais ne trouveriez-vous aucun lieu de douter?
S'il étoit D. Fernand, comme il semble paroître,
Pourquoi s'obstiner tant à ne vouloir pas l'être?
Sur quel espoir si loin pousser la fiction?

ISABELLE.

Tu te laisses gagner à la compassion,
Et crois que jusqu'au cœur son déplaisir arrive?

BEATRIX.

C'est mon plus grand défaut, je suis trop compassive,
Et parmi mes galants d'amour & d'amitié,
J'en fai sur mon papier plus de cent de pitié;
Il est des étourdis, que refuser d'entendre,
C'est contraindre autant vaut sur l'heure à s'aller pendre,
J'évite le desastre, & fais tout pour le mieux.

SCENE III.

D. JUAN, D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX, GUZMAN.

D. JUAN *contrefaisant l'étonné.*

Que vois-je? juste Ciel! en croirai-je mes yeux?
Vous êtes ici? vous? ma surprise est extrême.

D. FERNAND.

Qui vous la peut causer?

D. JUAN.

Mais enfin c'est vous même?
C'est vous? D. Dionis?

D. FERNAND.

Que veut-on que je sois?
Parlez.

D. JUAN.

J'en crois à peine encor ce que je vois.

ISABELLE.

Mais qui de ce transport vous peut rendre capable?

D. JUAN.

Une avanture étrange, & qui semble une fable.
Madame, à ce détour que je viens de quiter,
Un Cavalier passant, j'ai voulu l'arrêter,

Tel

Tel que D. Dionis, mêmes traits de visage,
Même voix, même port, c'est sa vivante image,
Et beaucoup se vêtant de la même façon,
Son habit a laissé mon erreur en soupçon.
Pour m'en faire sortir, quoi qu'il ait pû me dire,
J'ai pris tout pour adresse, & crû qu'il vouloit rire,
Et serois encor loin de m'en voir éclairci,
Si je ne rencontrois D. Dionis ici.

D. FERNAND.

Son nom est D. Fernand!

D. JUAN.

Je n'ai sû rien apprendre,
Sinon que pour quelque autre on me l'auroit fait prendre,
Et sans plus m'écouter il a tiré chemin.

BEATRIX.

Madame, assûrément c'est notre Grenadin.

ISABELLE.

Pauvre dupe!

BEATRIX.

Pas tant peut-être qu'il vous semble.

D. FERNAND.

Mais si le Ciel permet qu'un autre me ressemble,
Faut-il sous ce malheur que je sois accablé?

GUZMAN.

Monsieur, je suis perdu si vous êtes doublé,
Ce second Dionis terriblement me choque;
Aux dépens de mon dos j'en crains bien l'équivoque,
Si l'abordant pour vous, il prend son serieux?

D. JUAN.

Enfin jamais portrait ne ressemblera mieux
Tout autre y seroit pris.

ISABELLE.

Il faut que je l'avouë,
Chacun de vous fait bien dans le rôle qu'il jouë,
Le conte avec grand art est sans doute inventé.
De grace, D. Juan, vous a-t-il bien coûté?
Ce rare effort d'esprit vous comblera de gloire.

D. JUAN.

Je ne suis point surpris qu'on ait peine à me croire,
Moi-même qui m'en trouve encor tout interdit,
Je prendrois pour un conte un semblable recit;

Mais

Mais il n'est rien plus vrai.

BEATRIX.

Vous en doutez, Madame!

ISABELLE.

Qu'il est souvent aisé de tromper une Femme!
Simple, tu ne vois pas qu'ils s'entendent tous deux

BEATRIX.

Doutez, puisqu'il vous plaît; pour moi, je suis pour (eux,
Et j'ai vû tant de fois de telles ressemblances,
Que je ne puis avoir toutes vos deffiances.
Pour s'être tenu prêt à fourber avec nous,
Pouvoit-il deviner qu'on le menoit chez vous?
Y seroit-il venu sachant ce qu'il hazarde?
Outre que si vous même y voulez prendre garde,
Quel que soit leur rapport de visage & de voix,
L'autre sembloit moins large, & plus grand de deux doigts.

D. JUAN.

Oui, je lui croi la taille un peu plus déchargée.

D. FERNAND.

Non, non, c'est entre nous une histoire forgée,
Madame en juge mieux, & me doit quereller,
De peur que mon malheur ne m'oblige à parler.

ISABELLE.

Quels reproches de vous aurois-je lieu de craindre?

D. FERNAND.

Celui de mal aimer, ou plûtôt de trop feindre,
Et de m'avoir caché qu'un plus heureux que moi
Etoit maître du cœur où pretendoit ma foi.

ISABELLE.

Si quelque autre a sur lui la victoire obtenuë,
Je pourrois opposer l'amour d'une Inconnuë;
Mais quoi que vous fassiez j'y prens peu d'interêt.

D. FERNAND.

Pour l'Inconnuë enfin je ne sai ce que c'est,
Une telle avanture en vain pour moi s'applique,
Je n'y prens point de part, mais...

GUZMAN.

Elle est heretique,
Monsieur, vous perdez temps.

BEATRIX.

Quel feroit fon deffein,
Madame? penfez-vous...

ISABELLE.

Tu me parles en vain,
Je ne croirai jamais qu'un autre lui reffemble,
Si tous deux aujourd'hui je ne les vois enfemble.
Tantôt pour m'éclaircir il peut venir chez moi.

D. FERNAND.

J'irai, mais D. Fernand vous répond-il de foi?

ISABELLE.

Qu'un femblable fouci n'ait rien qui vous tourmente.
Depuis une heure au plus j'ai revû fon Amante,
Qui fans favoir encor ce que je crois de lui,
Doit chez moi de nouveau l'envoyer aujourd'hui.
L'un ou l'autre y manquant, je fai mon perfonnage,
Adieu.

SCENE IV.

D. JUAN, D. FERNAND, D. GUZMAN.

GUZMAN.

C'Eft fait, Monfieur; il faut trouffer bagage,
A l'impoffible enfin nul, dit-on, n'eft tenu.

D. FERNAND.

Va, mon talent encor ne t'eft pas bien connu.

D. JUAN.

Quoi! vous croiez plus loin pouffer l'effronterie?

D. FERNAND.

Je prétens au befoin fuppléer d'induftrie.
Pour rompre l'embarras où le hazard m'a mis,
Il ne faut qu'un Exempt qui foit de vos Amis.

D. JUAN.

Je puis vous en fournir.

D. FERNAND.

Voyons-en un de grace,
Et nous concerterons ce qu'il faudra qu'il faffe.

D. JUAN.

Ce que vous méditez voudra le jour entier;

Ainsi puisqu'avec vous je suis dans ce quartier,
Dégagez ma parole avant que de rien faire.
Par devoir tout au moins voyons votre Beau-pere,
Ce seroit l'offenser que d'attendre à demain.

D. FERNAND.

Je sai qu'il faut le voir, & j'en ai le dessein,
Mais souffrez que sans vous je lui fasse visite,
Allant seul, je pourrai plûtôt en être quitte,
Et s'il veut m'arrêter, je feindrai que ce soir
Un succès important m'oblige à vous revoir.
Tu connois sa maison, Guzman?

D. JUAN.

Voici sa porte.

D. FERNAND.

Adieu donc, quittez-moi, je tremble qu'il ne sorte.
Cependant vous savez ce que j'attens de vous.

D. JUAN.

Fiez-vous-en à moi.

SCENE V.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Vous l'allez bailler doux!
Faire bien le dolent d'avoir crû necessaire
Qu'il ne partageât pas l'ennui de votre affaire?
Vos excuses sans doute auront ce fondement?

D. FERNAND.

Je vai sur son accueil régler mon compliment.

GUZMAN.

Mais croyez vous chez lui comme Gendre paroître
Sans que soudain ailleurs il vous fasse connoître?
Si jusqu'à l'Inconnuë on fait courir ce bruit,
Au choix de Leonor vous vous verrez reduit.
Isabelle de vous déja se desabuse.

D. FERNAND.

Il faut pour le Beau-pere inventer quelque ruse,
Et la mener si bien, qu'après mon compliment
Il me permette encor huit jours d'éloignement.
Je puis chez D. Juan d'une affaire secrette

Pour

'our un terme si court pretexter ma retraite,
'resser mon avanture, & penetrer enfin
Quel succès de mes feux doit regler mon destin.

GUZMAN.

Ce sont feux volatils dont je crains bien l'issuë.
Deux Beautés à la fois vous ont frapé la vûë,
Et quittant Leonor sur l'appas d'un faux bien,
Vous risquerez à tout, & n'attraperez rien.

D. FERNAND.

Voyons-la, puisqu'au Pere il faut rendre visite,
Entrons. Mais Dieux, Guzman, que j'ai l'ame inter-(dite!

GUZMAN.

Qu'avez-vous?

D. FERNAND.

Qui jamais vit un feu plus constant?
Dans la cour de D. Diegue on m'épie, on m'attend,
J'y vois mon Inconnuë avecque sa Suivante.

GUZMAN.

N'en doutez point, Monsieur, la chose est évidente,
Elle a su votre hymen, & voulant l'empêcher
Ici chez le Beau-pere elle vient vous chercher.
Voila comme un secret ne se peut jamais taire.

SCENE VI.

D. FERNAND, LEONOR, JACINTE, GUZMAN.

LEONOR *à Jacinte.*

Que D. Fernand s'expose à venir chez mon Pere?

JACINTE.

Sa passion par là se croit justifier.
Il avoit su de vous qu'on veut vous marier,
Et d'Isabelle ensuite ayant appris le reste,
Il vient chercher à rompre un hymen si funeste.
Madame, qui craint tout doit un peu hazarder.

LEONOR.

Il m'en croit offensée, & n'ose m'aborder.

D. FERNAND.

M'ayant vû prêt d'entrer, Guzman, que dira-t-elle?

LEONOR *à D. Fernand.*

De votre amour pour moi cette épreuve est cruelle,

Et je n'aurois pas crû qu'un mouvement jaloux
Vous fît payer si mal ce que j'ai fait pour vous.
Quoi que sur mon rapport vous ayez lieu de craindre
Que mon Pere à l'hymen ne me veuille contraindre,
Vous avez dû me croire assez de fermeté
Pour n'en redouter pas toute l'autorité.
Cependant c'est par vous que le sort m'assassine;
Vous venez chez D. Diegue assûrer ma ruine,
Et ne voulez pas voir qu'en ce pressant ennui
C'est me perdre en effet que paroître chez lui.
Qu'y venez-vous chercher, sachant ce qui se passe?
Laissez-moi les moyens d'éviter ma disgrace,
Et ne dédaignez pas, pour mériter ma foi,
Quand j'ose tout pour vous, de faire un peu pour moi.

D. FERNAND.

Si vous voulez, Madame, en croire l'apparence,
Le sujet qui m'amène est pour vous une offence,
Et par ce qui paroit, déclaré contre vous
J'ai mérite l'aigreur de tout votre courroux.
Je venois chez D. Diegue, & vous pouvez me dire
Qu'il semble contre soi que mon amour conspire,
Puisque m'y hazardant, je ne pouvois douter
Que le vôtre par-là n'eût tout à redouter;
Mais j'atteste le Ciel qui voit toute mon ame,
Qu'on ne brûla jamais d'une si pure flame,
Et que quoi qu'en ordonne un Destin trop jaloux,
Je perirai plûtôt que n'être point à vous.

LEONOR.

Un semblable serment a pour moi bien des charmes;
Mais daignez m'épargner de puissantes alarmes,
Et pour ne me laisser aucun lieu de souci,
Sans vouloir voir D Diegue éloignez vous d'ici.

D FERNAND.

J'y consens, mais pour prix d'une amour si fidelle,
Ne puis-je...

LEONOR.

De ma part allez voir Isabelle,
Et suivez un espoir qui vous est confirmé,
Si vous aimez autant que vous êtes aimé.

D. FERNAND.

Ah! si vous en doutez...

LEONOR.

Retirez-vous de grace,
Mon amour vous l'ordonne, & ma crainte vous chasse;
Etre ici plus long-tems ce seroit me trahir.
Adieu.

D. FERNAND.

Vous le voulez, & je dois obeïr.

SCENE VII.

LEONOR, JACINTE.

JACINTE.

MAdame, heureusement de la ville arrivées,
Au besoin dans la cour nous nous sommes trouvées.
Il eût vû votre Pere, & fait peut-être éclat.

LEONOR.

J'ai souffert dans mon cœur un étrange combat,
D'un si hardi dessein je voyois tout à craindre.

JACINTE.

Mais puisqu'il vous connoit, il n'est plus temps de feindre,
Il faut songer à rompre, ou recevoir sa foi.

LEONOR.

Viens dans mon cabinet en resoudre avec moi.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, GUZMAN.

BEATRIX *paroissant à la porte d'Isabelle au même temps que Guzman se présente pour entrer*

GUzman vient seul ici? qu'a-t il fait de son Maître?

GUZMAN.

Je suis son Lieutenant quand il ne peut paroître,
Avec un grand Parleur dans la ruë arrêté,
Il trouve à le quitter quelque difficulté,

Et s'il tarde un peu trop, craignant qu'on ne l'accuse,
Et m'envoye en tout cas en faire son excuse.
Il faura trancher court, & peut-être il me fuit.

BEATRIX.

Enfin on l'attendra plûtôt jusqu'à la nuit.
Mais pourquoi n'entrer pas? qui t'arrête à la porte?

GUZMAN.

J'en avois à mon gré raison valable & forte;
Mais on ne sauroit fuir ce qui doit arriver,
Je craignois de te voir, & tu me viens trouver.

BEATRIX.

Quoi, pour te faire peur suis-je assez effroyable?

GUZMAN.

Non pas, mais je te crains pourtant comme le diable,
Et choisirois plûtôt, s'il dépendoit de moi,
D'être tenté par lui que de l'être par toi.

BEATRIX.

Ne t'épouvante point; si ton cœur en soûpire,
Tu t'accoutumeras.

GUZMAN.

Il ne coûte qu'à dire;
Et quoi qu'un pauvre cœur soit tout percé de coups,
Pourvû qu'on s'accoûtume il doit être fort doux.
Mais en m'accoûtumant, comme j'ai l'ame prompte,
Quand je n'en pourrai plus, ce sera pour mon compte
Cependant de ta part, loin de me soulager,
Tu t'accoûtumeras à me faire enrager.

BEATRIX.

Tu crois donc qu'à me voir ton repos se hazarde?

GUZMAN.

Je suis tout palpitant dès que je te regarde,
Et de mes sens ravis en contemplation,
Mes yeux seuls près de toi gardent leur fonction,
Peu s'en faut que mon cœur n'en soit paralytique.

BEATRIX.

Pourroit-il craindre un mal que ta langue m'explique?
Qui le connoit si bien n'est pas pour en mourir,
Et si je t'ai blessé, je pourrai te guerir.

GUZMAN.

Si tu connois assez jusqu'où va ma blessure,
Tu n'entreprendras pas une legere cure;

Et je puis t'en promettre un honneur sans égal.
La rechûte, dit-on, est pire que le mal;
Mais à guerir le mien s'il faut que tu consentes,
Tiens mon cœur en état d'en avoir de fréquentes,
Et songe qu'avec toi ravi de s'embourber,
Il ne voulut guerir qu'afin de retomber.

BEATRIX.

Va, Guzman, j'aurai soin, de peur qu'il ne t'empire,
D'avoir quelque douceur chaque jour à te dire;
Ni langueurs ni soûpirs ne te coûteront rien.

GUZMAN.

Je croi qu'aux délicats tout cela fait grand bien,
Mais pour moi qui crains fort les crudités venteuses;
J'eus toûjours l'estomac contraire aux viandes creuses,
Et quand pour mes péchez il en est question,
Je n'en tâte jamais sans indigestion.

BEATRIX.

Tu n'ès donc point mon fait, ainsi que de tous âges
Parmi mes Soupirans j'en ai de tous étages.
Je reçois compliment, soins, complaisance, vœux;
Mais ce meuble d'amour est tout ce que j'en veux,
Chacun me fait sans peine écouter son martyre,
J'estime les polis, & les sots me font rire.
C'est ainsi que l'amour dans mon cœur se nourrit.

GUZMAN.

Cet amour est bien jeune, ou n'a guere d'esprit.
Je sai bien qu'en effet, quand il commence à naître,
Ce n'est que de douceurs qu'il aime à se repaître,
Cet aliment alors sans peine le soûtient,
Mais je le croi leger quand l'appetit lui vient.
S'en tenir toûjours à, *tu m'aimes, & je t'aime*,
Si c'est faire enrager, c'est enrager soi-même,
Et le simple air coquet, si des sottes l'ont eu,
Sans de certains ragoûts n'est pas grande vertu.

BEATRIX.

Tu vas un peu trop loin; encor sommes-nous faites
Pour oüir des douceurs, écouter des fleurettes;
C'est à quoi la plus prude aisément se résout,
Mais il faut que toûjours la vertu regle tout.

GUZMAN.

Tu me la bailles belle avec ta pruderie.

Enfin qu'attrape-t-on par la coquetterie,
Et que sert la vertu que tu me veux prêcher,
Si sous l'habit du vice on aime à la cacher?
C'est être sage en vain que ne la point paroître.
Pour moi, je suis pécheur autant qu'il le faut être,
Et je ne sache rien qui me choque l'esprit,
Comme se vendre au Diable, & s'y vendre à crédit.

BEATRIX.

Je pense, pour t'avoir, qu'il lui doit coûter bonne.

GUZMAN.

Ce n'est pas trop *gratis*, & fol est qui s'y donne.
Mais enfin, bien plûtôt que je n'eusse esperé,
D'avec son grand Parleur mon Maître s'est tiré.

SCENE II.

D. FERNAND, GUZMAN, BEATRIX.

GUZMAN.

MOnsieur, on vous attend, mais cependant j'enrage
D'être avant vous ici venu faire message:
Avec la Beatrix pour avoir babillé,
Jusques aux intestins je me trouve grillé.

D. FERNAND *faisant semblant de ne pas connoître Guzman.*

Que veut dire ce fou?

GUZMAN.

Bon, & grand bien vous fasse;
Voyez s'il y fait chaud, je vous quitte la place,
Pour m'ôter de peril vous venez bien à point.

D. FERNAND *le repoussant.*

Ami, les froids railleurs ne divertissent point,
Retire-toi.

GUZMAN.

Chasser un homme de ma sorte?

BEATRIX.

Voyez qu'exprès pour vous j'attendois à la porte;
Mais comme je n'ai pas le don de deviner,
Apprenez-moi quel nom il me faut vous donner.

D. FERNAND.

Le mien est D. Fernand, est-ce que l'on en doute?

BEA-

BEATRIX.

Si vous ne vous nommez, Monsieur, on n'y voit goûte;
Et quand D. Dionis...

D. FERNAND.

Encor D. Dionis?
Ces divertissemens devroient être finis.
Cet Objet inconnu qui me tait sa naissance,
Me fait de ta Maîtresse implorer l'assistance,
Et pour m'en éclaircir je suis ici venu.

BEATRIX.

Ainsi donc ce Valet ne vous est pas connu?

D. FERNAND.

Je ne le vis jamais, bien loin de le connoître.

GUZMAN.

Quoi, vous ne seriez pas D. Dionis mon Maître?

D. FERNAND *lui donnant un soufflet.*

Maraut, tu veux railler?

GUZMAN.

Monsieur, vous êtes prompt.
Ah! devant Beatrix m'avoir fait un affront!
J'en ai la rage au cœur.

BEATRIX.

Vous avez été vîte.

D. FERNAND.

Il auroit vû sans toi comme je m'en acquite,
Et si D. Dionis m'a jamais ressemblé.

GUZMAN.

Peste de la Figure, & du Maître Doublé.

D. FERNAND *tirant sa bourse de sa poche.*

Mais avant que d'entrer, prens, & daigne me dire
Pour quel charmant Objet mon triste cœur soûpire;
Je crains de ta Maîtresse encor quelque refus.

BEATRIX.

Vous me voulez en vain éprouver là dessus,
Cet essai n'est pour vous qu'une foible ressource.

D. FERNAND.

Mais...

BEATRIX.

Mon cœur est fermé, n'ouvrez point votre bourse.

D. FERNAND.

Au moins...

BEATRIX.

Encor un coup, Monsieur, je ne prens rien,
Vous me connoissez mal.

GUZMAN.

O la Fille de bien!
Elle est incorruptible.

D. FERNAND.

Un présent t'épouvante.

BEATRIX.

Pourquoi, s'il m'en revient plus de mille de rente,
Mais il faut quels qu'ils soient, pour les voir sans mé-
Que la galanterie en fasse tout le prix. (pris
Je veux qu'avec tant d'art son adresse en ordonne,
Qu'on me soit obligé de tout ce qu'on me donne,
Et qu'on fasse si bien, que le don accepté,
Je semble avoir encor moins reçû que prêté.
C'est assez que mon cœur connoit ce que j'en pense.

D. FERNAND.

Pour tes Adorateurs c'est trop de recompense;
Mais en ayant grand nombre, il est bien malaisé
Qu'ils touchent vivement un cœur si divisé.
De l'un par l'autre ainsi tu confonds le service.

BEATRIX.

L'Alphabet que j'en tiens à chacun rend justice,
Et selon les degrés du mérite qu'il a,
Pour ne confondre rien, je lui fais un *Nota*.

D. FERNAND.

Le sécret est galand pour ne s'y pas méprendre.

BEATRIX.

Nous avons obligé ma Maîtresse à descendre;
La voici qui paroit.

SCENE III.

D. FERNAND, ISABELLE, BEATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

Dois-je encor redouter
L'erreur qui contre moi vous a fait emporter?
L'ordre d'une Inconnuë à qui mon cœur se donne,
Vous

Veut qu'à vos volontés D. Fernand s'abandonne,
Et dans l'obscur succès dont je presse la fin,
Ce que vous resoudrez reglera mon destin.

ISABELLE.

Vous serez D. Fernand, si vous le voulez être,
Lorsque D. Dionis aura voulu paroître;
Vous êtes tous les deux tant qu'on ne le voit pas.

BEATRIX.

Ne doutez plus, Madame, il n'est qu'à trente pas:
Son Valet qu'il envoye en ôte tout scrupule.

ISABELLE.

Il ne me l'ôte pas.

GUZMAN.

Je suis moins incredule,
Et me suis trop senti de la contrefaçon.

D. FERNAND.

Mais, Madame, pourquoi cet outrageant soupçon?
Que pourrois-je esperer d'une lâche imposture?

ISABELLE.

Sans aucun interêt je vois cette avanture;
Dionis ou Fernand, tout est égal pour moi,
Je vous l'ai déja dit, D. Felix a ma foi;
Mais la Dame Inconnuë à qui vous voulez plaire,
Par beaucoup de raisons me doit être bien chere,
Et si vous la trompez, je ne puis refuser
D'employer tous mes soins à la desabuser.

D. FERNAND.

Jamais fidelité n'approcha de la mienne.

ISABELLE.

Entrons, en attendant que D. Dionis vienne;
C'est l'unique moyen de vous justifier.

SCENE IV.

ISABELLE, D. FERNAND, BEATRIX, GUZMAN, Un EXEMPT, Suite de l'Exempt.

L'EXEMPT *saisissant l'épée de D. Fernand.*

Monsieur, de par le Roi, je vous fais prisonnier.

D. FERNAND.

Moi?

L'EXEMPT.

Vous-même

D. FERNAND.

Voyez quelle erreur est la vôtre,
Messieurs, vous me prenez sans doute pour un autre.

L'EXEMPT.

D. Fernand d'Avalos nous est assez connu.
Vous verrez le Decret contre vous obtenu.
Votre Patrie enfin a fait voir qu'à Grenade
Vous avez fait tuer D. Lope d'Alvarade,
Qu'un autre en est pour vous faussement accusé.

GUZMAN *bas.*

Voici pour les surprendre un trait assez rusé,
Il faut aider la Piéce.

D. FERNAND.

Ah! Messieurs, je proteste...

L'EXEMPT.

C'est aux Juges demain que vous direz le reste,
Ces éclaircissemens passent ma fonction.

ISABELLE.

Mais ne pourroit-il pas vous donner caution?

L'EXEMPT.

Madame, à ces rigueurs la Justice est contrainte.

GUZMAN.

Messieurs, pour un soufflet, je couche aussi ma plainte.

L'EXEMPT.

Marchions sans faire éclat.

GUZMAN.

Me voila satisfait;
Ah! Monsieur D. Fernand, vous payez le soufflet.

D. FERNAND *à Isabelle.*

Je puis fort aisément prouver mon innocence;
Mais en vous cependant je mets mon esperance,
Rendez-vous favorable à seconder mes vœux.

GUZMAN.

Je le verrai loger.

SCENE V.

ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

VOus vous défirez d'eux;
Et voudrez croire encor que le tout soit adresse?

ISABELLE.

Nomme ma défiance injustice ou foiblesse,
Condamne sur mes sens ce qu'elle a de pouvoir,
Dans ces occasions on n'en peut trop avoir.

BEATRIX.

Quoi, vous la croiriez juste, après ce qui se passe?

ISABELLE.

Je plains de D. Fernand la fâcheuse disgrace;
Mais croi-moi, ses détours vont être superflus,
Puisqu'il est arrêté, D. Dionis n'est plus.
Son Valet qui le suit fait voir le stratagême.

BEATRIX.

J'en avois crû d'abord la ressemblance extrême;
Mais ici tout à l'heure, à le voir de plus près,
J'ai fort bien remarqué qu'ils n'ont pas mêmes traits.
Qui s'y veut attacher, en voit la difference.

ISABELLE

Tu seras toûjours folle avec ta ressemblance.
Enfin c'est D. Juan qui t'a gâté l'esprit.
Il n'est rien de plus vrai que ce qu'il nous a dit;
Voilà comme tu crois si-tôt que l'on t'en conte.

BEATRIX.

Bien d'autres là-dessus ont la croyance prompte,
Et quand je m'examine, au moins vois-je dequoi
Mériter les soûpirs qui s'adressent à moi.
Qu'on en vienne aux transports, qu'on se plaigne, languisse;
Pourquoi ne croire pas que l'on me rend justice?
La fausse modestie est des foibles esprits;
Après tout, il est bon de connoître son prix.
Quelques voeux dont chacun à l'envi nous accable,
Qui croit en être digne, en devient plus aimable.
Pour moi, qui sur moi-même ouvre assez bien les yeux.
Je sai ce que je vaux, & j'en croi valoir mieux,

J'en prens un droit d'empire, un air de confiance,
Qui force les plus fiers, & prens les cœurs d'avance,
Un peu d'orgueil sied bien pour en venir à bout,
Et pour grossir la troupe on fait armes de tout.
Vous savez qu'en Amans je ne hai pas la foule,
La beauté se flétrit, la jeunesse s'écoule,
Et je tiens qu'en notre âge il faut sans consulter
Prendre tout, au hazard de ce qui doit rester.

ISABELLE.

Je te souffre l'erreur qui t'a toûjours flatée;
Mais dans mon cœur enfin la chose est arrêtée,
Et quand D. Dionis seroit tel que tu crois,
J'ai sû pour D. Felix déterminer mon choix.
Son retour à Madrid que dans peu l'on espere,
S'il est toûjours le même, achevera l'affaire,
Et si pour Leonor j'étois hors de souci....
Mais je vois D. Juan.

SCENE VI.

D. JUAN, ISABELLE, BEATRIX.

ISABELLE.

Qui vous fait rire ainsi?

D. JUAN.

Je ris de l'embarras où depuis plus d'une heure
Avec un vieil Ami D. Dionis demeure.
Jamais plus de grands mots n'avoient encor si bien
Fait voir le haut talent de nos diseurs de rien.
Quoi que l'on ait pû dire, & quoi qu'on ait pû faire,
Il a fallu l'entendre, enrager, & se taire.
Je les viens de laisser aux complimens d'adieu.

ISABELLE.

D. Dionis ne fait que sortir de ce lieu.

D. JUAN.

D. Dionis?

ISABELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Oui, sans doute, Madame,
Je viens tâcher encor à surprendre votre ame,

Mais

Mais me donnant la main, pour vous éclaircir mieux
A trente pas d'ici vous en croirez vos yeux.

BEATRIX.

J'y vai pour vous, Madame, & si cette assûrance . .

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin, le voici qui s'avance.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. JUAN, ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

EH bien, voyez un peu les yeux de celui-ci.
Madame, tout de bon l'autre est-il fait ainsi,
Et si quelque rapport à douter vous engage,
Pourriez-vous lui trouver même tour de visage?
Ce front vous semble-t-il également ouvert?

ISABELLE.

Tout augmente mon trouble, & mon esprit s'y perd,
Mais tu doutes en vain, Beatrix, c'est le même.

D. FERNAND.

Madame, on craint toûjours quand l'amour est extrê- (me,
Et je vous dois paroître encor inquieté
D'un fâcheux embarras qui m'a trop arrêté.
J'apprehendois chez vous de m'être fait attendre,
Mais je me trouve encor le premier à m'y rendre,
Et votre D. Fernand qu'on y faisoit venir,
Du moins, s'il s'en souvient, s'est laissé prévenir.

ISABELLE.

D. Fernand est venu degager sa parole.
Vous pouvez là-dessus poursuivre votre rôle.
Il vous laisse en état de bien l'executer.

D. FERNAND.

J'ai lieu d'être surpris qu'on n'ait pû l'arrêter.

ISABELLE.

Quoi, pour vôtre interêt vous voulez qu'il s'arrête,
Quand le pouvoir du Roi rend son excuse prête?
C'est pour n'y pas ceder une trop juste loi.

D. FERNAND.

Que dites-vous, Madame? il est mandé du Roi?

ISABELLE.

Que vous êtes adroit à bien donner le change!
Mais rien de votre part ne doit sembler etrange,
Et la fourbe est pour vous un don si naturel...

D. FERNAND.

M'en accuser encor! ce reproche est cruel.
Si votre injuste erreur vous est toûjours si chere,
Que rien sans D. Fernand ne vous peut satisfaire,
Quoi qu'il vous opposât, deviez-vous consentir,
Puisqu'il étoit chez vous, à le laisser sortir?

ISABELLE.

Le trait est si subtil, qu'il faut que je confesse
Qu'on ne peut rien conduire avec plus de justesse,
Et comme de l'Exempt je connoissois le nom,
J'ai crû, vous arrêtant, que c'étoit tout de bon.
Où l'avez vous laissé?

D. FERNAND.

Qui, Madame?

ISABELLE.

Hé, de grace,
Faites valoir ailleurs vos tours de passe-passe.
L'on me dupe d'abord, mais j'en reviens soudain.

D. FERNAND.

Qu'est-ceci?

D. JUAN *à D. Fernand.*

Remettez la partie à demain.
Aussi bien pour guerir l'erreur qui la possede,
Vous voir tous deux ensemble est l'unique remede.
Sans une telle preuve elle n'a point de foi.

D. FERNAND.

Beatrix.

BEATRIX.

Elle voit son erreur comme moi,
Mais l'obstination d'une Femme à combattre,
Est un petit Démon qui fait le diable à quatre,
Son esprit de long-temps n'en sera délivré.

SCENE VII.

D. FERNAND, D. JUAN, ISABELLE, GUZMAN, BEATRIX.

GUZMAN.

Enfin je ſuis content, le galand eſt coffré,
S'il m'a pû ſouffleter, il en payra l'amende.

BEATRIX.

Tu l'as ſuivi, Guzman?

GUZMAN.

Suivi? belle demande!

D. FERNAND.

Qui? parle, explique-toi.

GUZMAN.

Vous en ſerez ſurpris,
Monſieur; votre Figure eſt un ſot mal appris,
Mais rejouïſſez-vous.

D. FERNAND.

Quel ſujet m'y convie?
Di.

GUZMAN.

Vous ſerez roüé bien-tôt en effigie?

D. FERNAND.

Maraut...

GUZMAN.

Votre portrait, ce D. Fernand maudit,
D'un ſaut qu'on lui prepare a lieu d'être contrit;
Pour vol, brûlement, meurtre, on l'a mis en clôture.

D. FERNAND.

On l'a ſaiſi?

GUZMAN.

Demain il aura la torture.

D. FERNAND.

Quoi, ce même Fernand qu'on dit me reſſembler?

GUZMAN.

Le traître d'un ſoufflet a penſe m'accabler,
Sa main peſante & large a grande expérience;
Je l'euſſe pris pour vous ſans cette difference,
Tant ſur vous, aux mains près, il eſt bien copié.

D. FER.

D. FERNAND.

Il t'a battu?

GUZMAN.

Monsieur, j'en suis estropié ;
Mais si pareils soufflets sont toûjours dans sa manche,
Je prétens en avoir bien-tôt bonne revanche,
Et venir des premiers oüir son compliment,
Quand il haranguera patibulairement.

D. FERNAND.

Madame, après cela seriez-vous si cruelle,
Que de douter encor...

GUZMAN.

Il étoit avec elle,
Monsieur, quand au collet on l'est venu griper.

ISABELLE.

Certes, je vous devrois aider à me duper,
Mais personne jamais n'eut moins de complaisance,
Vous perdez votre temps.

D. FERNAND.

L'étrange deffiance?
Vous voyez, vous oyez, & vous ne croyez rien.

ISABELLE.

Je croi tout, mais enfin je vous connoi trop bien.

D. FERNAND.

Quoi, c'est moi qu'en prison Guzman a vû conduire!

ISABELLE.

Guzman mérite bien que vous daigniez l'instruire,
Il fait de vos leçons un merveilleux emploi.
Tu l'as donc vû, Guzman?

GUZMAN.

Tout comme je vous voi.

ISABELLE.

Où l'a-t-on fait entrer?

GUZMAN.

A deux détours de ruë.
Ici... Mais la prison vous doit être connuë.

D. FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

C'est assez, nous nous verrons demain,
Adieu ; viens, Beatrix.

D. FER-

D. FERNAND.

Quel est votre dessein?
Au moins de quelque espoir daignez flater ma flame.

ISABELLE.

Vous avez déja su le secret de mon ame,
Ma foi pour D. Felix toûjours se soûtiendra;
Et pour vos interêts, le temps en resoudra.

SCENE IX.

D. JUAN, D. FERNAND, GUZMAN.

D. JUAN.

Elle a tant de soupçon de votre stratagême,
Qu'elle ne veut enfin en croire qu'elle-même,
Et si j'en juge bien, elle va maintenant
Jusque dans la prison demander D. Fernand.

D. FERNAND.

Je le croi comme vous.

D. JUAN.

Elle aura beau s'en plaindre,
Le Concierge a le mot, vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Non, si mon Inconnuë avecque moi d'accord
M'avoit pour assûrance expliqué son vrai sort.
Je ne sai que resoudre à moins de la connoître.

D. JUAN.

Que chez votre Beau-pere elle ait osé paroître!
Cet effort part d'un cœur profondement atteint.

D. FERNAND.

Il en faut voir la fin, & l'amour m'y contraint,
Mais comme j'en attens toûjours quelque message,
En vain votre parole à D. Diegue m'engage,
Je ne puis aujourd'hui me resoudre à le voir.
Inventez quelque excuse, allez chez lui ce soir;
Pour en manquer pour moi vous avez trop d'adresse.

D. JUAN.

Il faut vous satisfaire.

D. FERNAND.

Adieu donc, je vous laisse
D'Isabelle en ce lieu j'attendrai le retour.

SCE-

SCENE X.

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Monsieur, vous faites rage en matiere d'amour;
Mais quand pour D. Fernand vous prenez la paro-
Vous pourriez retrancher quelque peu de ce rôle, (le,
J'y trouve, en le joüant, un endroit superflu.

D. FERNAND.

Quel?

GUZMAN.

Celui du soufflet qui m'a très-fort déplû.
J'ai pensé m'oublier, vous frapez comme un diable.

D. FERNAND. (ble.

C'est pour mieux conserver par tout le vrai-sembla-

GUZMAN.

On s'y doit attacher, mais il est certains cas
Où vrai-semblablement il ne me plairoit pas;
J'en hai la consequence, & me connois à vivre.

SCENE XI.

D. FERNAND, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE. (vre.

Monsieur, on vous attend, & vous pouvez me sui-

D. FERNAND.

Ah! c'est toi? que de joie à mon cœur amoureux!

JACINTE.

Ma Maîtresse m'envoye, & vous êtes heureux.
Venez sans differer.

D. FERNAND.

L'agreable nouvelle!
Mais où la dois-je voir?

JACINTE.

Vous la verrez chez elle.

D. FERNAND.

Et l'obstacle du Pere?

JACINTE.

Il est grand, mais enfin
On tient ouverte exprès la porte du jardin.

Ainsi

insi vous entrerez sans qu'il le puisse apprendre.
iivez de quelques pas.

D. FERNAND *à Guzman.*

J'avois raison d'attendre;
u vois avec quel soin on cherche à me parler.

GUZMAN.

arde aussi le Vieillard pour vous mieux régaler.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LEONOR, BEATRIX.

ISABELLE.

LA visite où pour vous ici je me dispense,
Peut-être choquera l'exacte bien-seance,
Et quand pour D. Felix on presse mon aveu,
e n'entre point chez-vous sans en rougir un peu.
Aussi quoi qu'à vous voir l'amitié m'autorise,
e ne m'en croirois pas la liberté permise,
si le voyant absent je ne venois sans peur
De rencontrer le Frere où je cherche la Sœur.
Vous m'avez confié votre secrette flame,
Et sachant ce que peut D. Fernand sur votre ame,
Ce seroit mal répondre à ce que je vous dois,
Que de vous refuser mon avis sur ce choix.

LEONOR.

En l'état déplorable où l'amour m'a reduite,
J'ai bien besoin qu'on m'aide à regler ma conduite.
Cet Epoux qu'à Séville un Pere m'a choisi,
Fait le chagrin mortel dont mon cœur est saisi.
De moment en moment il doit ici paroître,
Et pleine du désordre où vous me voyez être,
J'ai mandé D. Fernand pour resoudre avec lui
Ce que mon feu du sien peut attendre d'appui.
Comme il sait qui je suis, je n'ai plus lieu de feindre.

ISA-

ISABELLE.

Donc à vous declarér il a su vous contraindre?

LEONOR.

Quoi, ce n'est pas de vous qu'il tient tout mon secret!

ISABELLE.

Peut-être pour le taire est-il assez discret;
Mais s'il l'a su de moi, j'ai mauvaise memoire.

LEONOR

Ce qu'il a fait tantôt m'obligeoit à le croire.
De l'hymen qui me perd desesperé, jaloux,
Afin d'y mettre obstacle, il est venu chez nous.
A peine ai-je obtenu qu'il n'ait pas vû mon Pere.

ISABELLE.

Cette chaleur d'amour ne doit pas vous déplaire,
Mais si son cœur pour vous nourrit des feux constans,
Vous êtes en danger de l'attendre long-temps.

LEONOR.

Quoi, vous doutez qu'ici Jacinte ne l'amene?

ISABELLE.

Je crains qu'à le trouver elle n'ait quelque peine.
Tout à l'heure, à mes yeux, on vient de l'arrêter.

LEONOR.

Quel plus rude revers aurois-je à redouter?
Que le Sort m'est cruel!

ISABELLE.

J'ai pourtant un scrupule,
Qui sur ce point encor me laisse peu credule.
Je viens de la prison, où de tout mon pouvoir
J'ai taché, mais en vain, d'obtenir de le voir;
Le Concierge en oppose une étroite défence.

LEONOR.

Quel sujet avez-vous par là de défiance?

ISABELLE.

C'est que j'en ai beaucoup de me persuader
Que jamais de la fourbe on ne sût mieux s'aider.
Ce même D. Fernand qui vous voit, qui vous aime,
Doit être un Dionis qui m'en conte à moi-même,
Ou s'il ne l'étoit pas, le rapport est si grand,
Qu'il confond en effet plûtôt qu'il ne surprend.
Beatrix n'y peut voir pourtant de ressemblance.

BEATRIX.

J'en vois autant qu'il faut, & dis ce que je pense;
Mais que ce soit le même, à quoi bon s'alarmer?
Vous suffira-t-il pas qu'il sâche bien aimer?

LEONOR.

En conter en tous lieux n'en est pas un bon signe.

BEATRIX.

De votre amour par là vous le croiriez indigne;
Ma foi, si la maxime avoit lieu contre nous,
S'il est bien des galans, il seroit peu d'Epoux.
Se trouve-t-il encor de ces sortes cruelles
Qui se fâchent d'ouïr que l'on se meurt pour elles,
Et parmi tous nos droits, n'est-ce pas le plus vieux
D'ouvrir presque l'oreille aussi-tôt que les yeux?
Il n'est pour un Amant fidelité qui tienne,
Tout ce qui flate plaît, de quelque part qu'il vienne,
On écoute, & fit-on magasin de vertu,
Jamais pour des douceurs galant ne fut bâtu.
Qu'on y trouve à redire après tout, qu'on y glose,
La faculté d'ouïr est une belle chose,
Et qui jugera bien des malheurs les plus hauts,
Trouvera qu'être sourde est le plus grand des maux.
Pour moi, que la fleurette a toûjours rejouïe,
Je n'entretiens mes jours qu'au moyen de l'ouïe,
Et j'en aurois déja vû le cours arrêté,
S'il m'en étoit échû quatre de surdité.

LEONOR.

L'humeur de Beatrix n'aura jamais d'égale.
Malgré mon déplaisir j'écoute sa Morale,
Mais elle adoucit peu ce que ma flame craint,
S'il faut que D. Fernand soit tel qu'on me le peint.

BEATRIX.

Il me semble pourtant, que sans trop de mystere
De tout ce que je dis la consequence est claire.
De même qu'en tous lieux il nous plaît d'ecouter,
Les hommes de leur part prennent droit d'en conter;
Mais de tant de galans dont la fleurette roule,
Il en est toûjours un qu'on met hors de la foule.
Le cœur, quoi qu'il le cache, a son choix favori,
On prefere, & c'est-là ce qui fait un Mari.
C'est ainsi qu'un Amant jamais ne se partage,

Que

Que quelqu'une en secret n'ait toûjours son hommage,
Et que ce D. Fernand qui vous fait les yeux doux,
Peut protester à cent, & n'adorer que vous.

ISABELLE.

Enfin de sa prison, ou fausse, ou veritable,
Dépend de ce qu'il est la preuve indubitable;
C'est à quoi je m'arrête, & vous devez juger
Qu'ici votre interêt me peut seul engager.
Je dois un cœur fidelle aux vœux de votre Frere,
Et quand à tous Objets son amour me prefere,
Le mien de ce qu'il vaut par ses respects instruit...
Mais, Dieux! je vois Jacinte, & D. Fernand la suit.

LEONOR.

Que me disiez-vous donc, & quelles conjectures...

ISABELLE.

Sur ce que vous savez prenez bien vos mesures.

à Beatrix.

Eh bien! ce n'est pas fourbe encor que sa prison?

BEATRIX.

A la fin je crains bien que vous n'ayez raison.

SCENE II.

ISABELLE, LEONOR, D. FERNAND, GUZMAN, JACINTE, BEATRIX.

D. FERNAND *à Guzman.*

QUe je trouve Isabelle avec mon Inconnuë!

GUZMAN.

Nous avons tous notre heure, & la vôtre est venuë,
Monsieur, c'est sans remede, il faut passer le pas.

LEONOR *à D. Fernand.*

Vous voir est un bonheur que je n'attendois pas.
Sur un bruit, D. Fernand, qui m'avoit mise en peine,
J'avois lieu de tenir cette esperance vaine;
On parloit de disgrace, & d'emprisonnement.

D. FERNAND *montrant Isabelle.*

J'étois avec Madame en ce fâcheux moment,
Mais comme dans la Cour contre la violence
J'ai des Amis puissans qui prennent ma deffence,
A peine ont-ils appris que j'étois arrêté,
Qu'ils ont fait de leur rang agir l'autorité,

Leur parole donnée a causé ma sortie.

ISABELLE.

C'est avoir promptement dressé votre partie.
Leur envoyer l'avis, prendre leur caution,
Trouver, suivre Jacinte à l'assignation,
Le tout en moins d'une heure, & dans un temps si juste,
Qu'il semble qu'à vos voeux chaque moment s'ajuste;
Qui pour aller si vîte a des ressorts tout prêts,
S'il n'est quelque peu fourbe, a d'étranges secrets.

D. FERNAND.

L'Amour est un grand maître, & tout le favorise.

ISABELLE.

Mais tout à l'heure encor ce qui fait ma surprise,
Le Concierge sembloit n'avoir pas le pouvoir
De souffrir seulement qu'un Ami vous pût voir.

D. FERNAND.

C'est à quoi ma Partie avoit sû le contraindre;
Mais il a vû bien-tôt qu'il n'avoit rien à craindre,
Et trop de gens de marque ont répondu de moi.

LEONOR.

Cependant il s'agit de prouver votre foi,
On me la rend suspecte, & si je l'en veux croire
Je ne m'y puis fier sans hazarder ma gloire,
Il doit faire mal sûr recevoir vos sermens.

D. FERNAND.

Elle a conçû de moi d'étranges sentimens!
Mais, helas! se peut-il, que les ayant sû prendre,
Vous doutiez d'un amour & si pur & si tendre,
Et qu'un soupçon indigne & de vous & de moi,
Deshonorant mes voeux, fasse outrage à ma foi?

LEONOR.

Je tâcherois en vain, D. Fernand, de vous taire,
Qu'un mouvement secret m'en rendit l'offre chere,
Et que rien à mon coeur ne peut être plus doux,
Que vous voir mériter ce qu'il ressent pour vous:
Mais reduite à l'hymen qu'un Pere me prepare,
Si contre mon devoir mon coeur ne se declare,
Songez que cet effort ne se doit hazarder
Que pour prix d'une foi qu'on veuille me garder.

D. FERNAND.

Ah! si brûler pour vous ne fait toute ma gloire...

LEONOR.

Dans ce qu'on vous impute ai-je lieu de le croire ?
Tout ce que D. Fernand me conte de douceurs,
D. Dionis, dit-on, le fait conter ailleurs.
C'est sous deux divers noms que son cœur se partage.

D. FERNAND.

Madame a contre moi rendu ce témoignage,
Je connois quelle erreur m'attire son courroux,
Mais je suis D. Fernand, & je n'aime que vous.

ISABELLE.

Enfin de vos talens elle est bien informée.
Qu'elle aime là-dessus, qu'elle se croye aimée,
J'ai pour ses interêts agi comme j'ai dû.

D. FERNAND.

Et d'un soupçon si bas rien ne m'a défendu ?
Vous ne voulez juger qu'à mon desavantage ?

LEONOR.

Mais de D. Dionis connoissant le visage,
Croirai-je qu'en effet elle ait pû s'abuser ?

D. FERNAND.

Elle est du moins trop prompte à vouloir m'accuser.
Si l'on en croit le bruit dont elle a connoissance,
Avec ce Dionis j'ai quelque ressemblance,
Et ce rapport de traits, sans doute surprenant,
M'ôte dans son esprit le nom de D. Fernand.

ISABELLE.

Un rapport si fidelle a grand lieu de surprendre.

LEONOR.

Mais peut-il être tel, qu'on s'y puisse méprendre,
Et que dans cet abus, la taille ni la voix...

D. FERNAND.

L'autre, dit-on, Madame, est plus haut de deux doigts.
Aucun ne nous a vûs, qui dans la ressemblance
N'ait remarqué soudain beaucoup de ressemblance,
Et de la verité soûtenant l'interêt,
Beatrix vous dira que.

BEATRIX.

Non pas, s'il vous plaît.
Avec tous vos détours vous m'aviez attrapée,
Mais j'en vois l'artifice, & je suis dédupée.
Vous sçavez donc ainsi vous faire prisonnier ?

D. FER-

D. FERNAND.

Quoi, pour me perdre mieux, veux-tu...

BEATRIX.

Point de querelle.

Je connois ma sottise, elle en vaut bien une autre.
Je le sai; mais ma foi, vous avouërez la vôtre,
Et nous éclaircirons votre genre douteux.

LEONOR.

Ce procedé pour vous n'a rien que de honteux.
Par tout, sous divers noms, faire intrigues nouvelles?

GUZMAN *bas*.

Le voilà justement le cul entre deux selles;
Pour en embrasser trop, il l'a bien merité.

D FERNAND.

Ce reproche est sensible à ma fidelité;
Mais si quelques soupçons vous tiennent en balance,
Le temps de mon amour prouvera la constance,
Et des soins si pressans la feront éclater;
Que vous n'aurez enfin aucun lieu d'en douter.

LEONOR.

En vain cette assûrance à mes soupçons s'oppose.
D Dionis ailleurs promet la même chose,
D'autres en ont oüi ce qu'il dit maintenant.

D FERNAND.

Laissez D. Dionis, & croyez D. Fernand;
Je le suis, & ma foi vous en devroit répondre.

LEONOR.

Mon doute me déplaît, je cherche à le confondre;
Mais peut-on refuser de croire ce qu'on voit?

BEATRIX.

Puisqu'il veut l'être enfin consentez qu'il le soit,
Madame, & seulement tâchons de savoir comme
Il nous amene ici ce brave Gentilhomme.

GUZMAN.

Je suis laquais d'honneur, & tu me fais grand tort.

D. FERNAND.

C'est que m'ayant trouvé...

ISABELLE.

Parlez pour lui d'abord!
Vous viendrez au secours, s'il fait mal vous connoître;
Parle, à qui donc es-tu?

GUZMAN.

Moi? je suis à mon Maître.

ISABELLE.

Et c'est D. Dionis, que ce Maître?

GUZMAN.

Il est vrai.

ISABELLE.

Est-ce lui que tu vois?

GUZMAN

Si c'est lui? je ne sai.
Puis-je le démêler d'avecque sa Figure?

D. FERNAND.

Ce que j'ai dit, Madame, est la verité pure;
D. Dionis sans doute est un autre que moi.

BEATRIX.

Mais nous l'avons laissé tantôt avecque toi.

GUZMAN.

L'ayant quitté depuis, je ne sai plus qu'en dire,
On me l'a pû changer, & j'en aurois le pire..

ISABELLE.

Mais tu l'aurois connu quand tu l'as abordé?

GUZMAN.

Je m'avançois vers lui quand je l'ai vû mandé.
Ainsi j'ai crû devoir le suivre à l'avanture,
D. Dionis, tant mieux; D. Fernand, je l'abjure.

LEONOR.

Pour les pouvoir surprendre, ils s'entendent trop bien.

JACINTE.

Tous leurs déguisemens ne vont servir de rien.
Quand la coife abaissée, allant en Inconnuë,
J'ai trouvé ce matin D. Fernand dans la ruë;
Et que de ma Maîtresse il a lû le billet,
Tu m'as complimentée, en fidelle Valet,
Tu disois ton avis, c'étoit alors ton Maître?

GUZMAN.

J'étois avecque lui? moi? cela ne peut être,
A moins que le doublant, comme il paroît ici,
Le Diable eût pris plaisir à me doubler aussi.

JACINTE.

Quel impudent Valet! Madame, je proteste...

BEATRIX.

Enfin il faut ici jouër de vôtre reste,

D. FERNAND *à Leonor.*

Tout semble avoir juré ma perte auprès de vous;
Mais je veux que du Ciel m'accable le courroux.
Si je ne suis...

LEONOR.

Soyez tout ce qu'il vous plaît d'être,
Loin de prendre interêt encor à vous connoître,
C'est un surcroît sensible à mes tristes ennuis,
Qu'on vous ait malgré moi découvert qui je suis.

D. FERNAND.

Moi, je le sai, Madame, & vous êtes capable
De vouloir insulter au sort d'un miserable,
Qui du plus pur amour se sentant consumer,
Ignore en vous aimant qui le force d'aimer?

LEONOR.

Quoi! jaloux d'un hymen que je n'ai pû vous taire,
Vous n'êtes point venu pour parler à mon Pere,
Lui proposer de rompre?

D. FERNAND.

Où prendre sa maison?
Où le chercher enfin si j'ignore son nom?

LEONOR.

Ah! c'est trop soûtenir un lâche stratageme.
Nier obstinément ce que j'ai vû moi-même,
Et de l'art de fourber se tenant glorieux,
Démentir à la fois mon oreille & mes yeux!
Je n'en demande point une preuve plus forte,
Adieu. Va du Jardin le remettre à la porte,
Jacinte, je rougis de l'avoir écouté;

D. FERNAND.

Je n'avouërai jamais ce qui m'est imputé;
Mais pour vous témoigner que ma flame est sincere,
Faites-moi tout à l'heure entretenir ce Pere,
Qu'instruit de ma naissance, il puisse examiner
Si je vous ai rien dit qu'on doive soupçonner.

LEONOR.

Enfin je ne veux point m'éclaircir davantage.
Pour un autre à l'hymen sa parole m'engage,
Il le veut, il l'ordonne, & je dois obeïr.

D. FERNAND.
O Ciel! pour mon Rival chercher à me trahir!
Madame, songez mieux...

JACINTE.
Parlez bas, je vous prie;
Madame, le bon-homme est dans la galerie,
Je croi qu'il vient ici.

GUZMAN.
Monsieur, tout est perdu.

LEONOR.
Après ce que j'ai fait ce malheur m'est bien dû.

ISABELLE.
Songez à les cacher; s'il faut qu'il les surprenne...

JACINTE.
Entrez ici...

D. FERNAND.
Non, non, la prévoyance est vaine,
En l'état où je suis il faut tout hazarder.

LEONOR.
N'esperez pas...

D. FERNAND.
L'amour saura me seconder.

LEONOR.
Donc à ne craindre rien le peril vous anime?

GUZMAN.
Bon pour lui, mais pour moi, qui suis pusillanime,
Mesdames, n'est-il point dans ce mortel danger
Quelque endroit charitable où me pouvoir loger?

JACINTE.
Je l'entens: à sa toux, vous l'allez voir paroître,
Entrez vîte...

GUZMAN.
Eh, Monsieur!

D. FERNAND.
Mon malheur ne peut croître,
Il faut avec éclat justifier ma foi.

LEONOR.
Mais cet éclat me perd.

D. FERNAND.
Dieux! qu'est-ce que je voi?
N'est-ce pas D. Juan?

GUZMAN.

Et de plus, le Beau-pere.

D. FERNAND.

Où suis-je, & que croirai-je?

LEONOR.

Helas! que dois je faire?

ISABELLE.

Préparez quelque excuse, & je vous aiderai.

SCENE VII.

D. DIEGUE, D. JUAN, ISABELLE, LEONOR, D. FERNAND, BEATRIX, JACINTE, GUZMAN.

D. DIEGUE à D. *Juan.*

D'Où naît ce changement, si vous m'avez dit vrai?
J'apperçois D. Fernand.

D. FERNAND à D. *Diegue.*

Ah! Monsieur.

LEONOR.

Ah! mon Pere,
De ma témérité vous serez en colere;
Mais quand vous apprendrez....

D. DIEGUE.

Je voi que tu rougis,
D'avoir reçû sans moi D. Fernand de Solis;
Mais le titre d'Epoux qu'il a droit de prétendre,
Souffre la liberté que nous te voyons prendre.
Sans doute qu'à tes voeux mon choix a répondu?

LEONOR à *Jacinte.*

D. Fernand de Solis! ai-je bien entendu?

D. FERNAND.

L'Inconnuë est sa Fille! Ah! Guzman, quelle gloire!

D. DIEGUE.

Si ton bonheur est tel que j'ai lieu de le croire,
Il faut que je te louë au moins d'avoir eu soin
Que l'aimable Isabelle en pût être témoin.

ISABELLE.

Comme pour Leonor une forte tendresse,
Toûjours dans son destin veut que je m'interesse,
Le choix de D. Fernand ne peut m'être que cher,

S'il est digne du cœur qu'il tâche de toucher.

D. FERNAND.

C'est dont je n'ose encor me souffrir l'esperance,
Et ce doute cruel me reduit au silence.
Madame, quoi qu'un Pere autorise mes vœux,
Son aveu sans le vôtre en vain me rend heureux;
Mon cœur ne reconnoit que votre seul empire.
Parlez, expliquez-vous...

LEONOR.

Je l'ai déja sû dire,
Mon Pere ayant des droits que je ne puis trahir,
S'il a choisi pour moi, je ne sai qu'obeïr.

D. JUAN.

Ainsi par cet aveu vôtre soupçon s'efface.
Mais de D. Dionis obtiendrons-nous la grace?
Madame...

ISABELLE.

C'est assez, votre jeu concerté
N'a pas surpris en moi trop de credulité.

D. DIEGUE *à Isabelle.*

Enfin dans le bonheur qu'ici le Ciel m'envoye,
Un mot de votre bouche acheveroit ma joye.
Madame, D. Felix, dont j'attens le retour...

ISABELLE.

Vous m'avez pour répondre accordé plus d'un jour,
Suffit que je l'estime, & que je ne puis taire
Que la Sœur près de moi peut beaucoup pour le Frere.

D. DIEGUE.

Je ne demande rien après ce doux espoir.

D. JUAN.

Il ne nous reste plus que Guzman à pourvoir;
C'est à lui de choisir entre les deux Suivantes.

GUZMAN.

Ah! Beatrix.

BEATRIX.

Eh bien, est-ce fait?

GUZMAN.

Tu me tentes,
Et si je m'arrêtois à jetter l'œil sur toi,
Le Diable pourroit bien être plus fin que moi.

BEATRIX.

Quoi, tu doutes?

GUZMAN.

Vois-tu? l'hymen dont tu me pries
Doit durer un peu plus que tes friponneries.
Pour un bail de six mois je pourrois hazarder,
Mais ma foi, pour toûjours, Dieu m'en veuille garder.
Tous ces friands attraits qui parent ton visage
Sont meubles de haut prix mal propres au ménage,
Et je tiendrois heureux qui les doit posseder,
S'il ne falloit toûjours que voir & regarder.
Mais, chere Beatrix, qui sous l'hymen se range,
Fait tout comme un autre homme, il boit encor & (mange.
Partant, Jacinte, tiens.

JACINTE.

Tu la quites pour moi?

GUZMAN.

Va, touche.

BEATRIX.

Pauvre fou! j'aurois voulu de toi?
Dans quelle folle erreur ton esprit s'envelope?
Sais-tu bien que j'ai fait tirer mon horoscope,
Et que le moindre honneur qui me puisse être acquis,
C'est avant qu'il soit peu d'épouser un Marquis?
Peut-être même un Duc, ou plus.

GUZMAN.

Le doux augure.
Bon soir, belle Marquise, ou Duchesse future.
Le Ciel....

D. JUAN.

Va, Beatrix, n'écoute plus ce fat,
Je vai faire ériger ma terre en Marquisat,
Et si dans ce temps là ta foi n'est point promise,
Prens-en la mienne ici, je te ferai Marquise.
Comme en toi je choisis l'objet le plus parfait;
J'en sai qui m'ont trouvé peut-être assez bien fait,
Je plais où je veux plaire, & suis assez de mise.

BEATRIX.

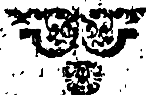
Nous n'avons pas besoin tous deux qu'on nous le dise,
Et si je crois valoir qu'on ait des yeux pour moi,
Vous avez pour vous-même autant de bonne foi.

Mais, à bien prendre tout, quoi qu'un peu plus grand' Dame,
Je n'en serois pas mieux pour être vôtre Femme,
Et nous n'irions pas loin ensemble à communs frais,
Qu'il ne fût question de venir au rabais.
De l'humeur dont je suis, de l'humeur dont vous êtes,
Je croi qu'assez souvent nous ferions bourses nettes.
Nous sommes en défauts opposez tant soit peu.
J'aime fort la dépense, & vous aimez le jeu.
L'un de l'autre par là nous nous verrions les dupes;
Je voudrois de l'argent pour acheter des jupes,
Et loin de m'en fournir comme j'aurois pensé,
Peut-être ce jour là vous auriez tout massé;
Un point, ou de Venise, ou de quelque autre mode,
Seroit d'un tope & tingué une suite incommode,
Et vous enrageriez cent fois tout votre saoul,
Quand vous me verriez brave, & n'auriez pas le sou.
Si la nécessité se trouvoit trop pressante.
On prendroit au besoin un peu d'argent en rente,
La somme doubleroit, elle feroit éclat,
Et la terre saisie, adieu le Marquisat.
Voilà comme le tout s'en iroit en fumée.

D. JUAN.

Je n'ai pas avec toi méchante renommée;
Puisque tu me connois, n'allons pas plus avant,
Aussi bien nous pourrions nous quereller souvent,
Au lieu que demeurant aux termes où nous sommes,
Tu verras que je suis le plus ardent des hommes,
Et que tant que le jeu me laissera dequoi,
Si tu prens à crédit, j'irai payer pour toi.

Fin du cinquième & dernier Acte.



CAM-

CAMMA,

REINE DE GALATIE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

CAMMA, Veuve de Sinatus, Roi de Galatie.

SINORIX, Roi de Galatie, ayant usurpé la Couronne sur Sinatus.

HESIONE, Fille de Sinatus.

SOSTRATE, Prince de Galatie, Favori de Sinatus.

PHEDIME, Confident de Sinorix.

SOSIME, Capitaine des Gardes de Sinorix.

PHENICE, Confidente de Camma.

La Scene est dans la Capitale de Galatie.


CAMMA.

CAMMA, REINE DE GALATIE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

SINORIX, PHEDIME.

SINORIX.

Tu dis vrai, cher Phedime, on auroit peine à croire
Qu'un grand cœur soûpirât au milieu de la gloire;
Qu'au faîte des grandeurs Sinorix élevé
Souhaitât dans leur pompe un bien plus achevé,
Et que de tant d'honneurs sa fortune suivie
Pût opposer quelque ombre à l'éclat de sa vie,
Il n'est rien au-dessus du rang où tu me vois,
Toute la Galatie obeït à mes loix;
Un vieux droit que soûtint un peu de violence
M'a laissé sur le Trône établir ma puissance,
On me flate, on me craint, chacun m'offre des vœux,
Cependant, tu le sçais, je ne suis pas heureux.
Depuis six mois je regne, & regne sans obstacle,
Mais le Sort fait en vain pour moi tant de miracles,
Si du plus digne Objet trop vivement charmé,
J'aime pour mon supplice, & ne puis être aimé.

PHEDIME.

Sostrate est genereux, & jamais un vrai zele
Ne marquera pour vous une ame plus fidelle;
Mais ce fatal amour qui l'accable aujourd'hui,
Seroit peut-être un crime à tout autre qu'à lui.
D'un bel espoir trahi l'irreparable offence
Sur vous de la Princesse attire la vangeance,
Et prétendre à son cœur, c'est presser son courroux
D'accepter une main qui la vange de vous.

SINORIX.

Contre moi de Sostrate il n'est rien qu'elle obtienne;
Mon amitié pour lui me répond de la sienne,
Sa vertu m'est connuë, & ce que je lui doi
Ne me laisse aucun droit de douter de sa foi.
Cet amour que tu crains flate en ce point ma peine
Qu'esperant d'être aimé si j'épouse la Reine,
Avec tant de chaleur il lui peint mon tourment....
Mais je la voi qui passe à son appartement.

SCENE II.

SINORIX, CAMMA, PHEDIME, PHENICE.

SINORIX.

Vos yeux de votre cœur marquent l'impatience,
Madame, & tant de soins d'éviter ma presence,
Ne me font que trop voir le peu qu'il prend de part
Au bonheur imprévû que m'offre le hazard.

CAMMA.

Le chagrin où je vis me rend si peu traitable,
Que souvent malgré moi son aigreur vous accable,
Et mon zele pour vous osant s'en indigner,
Par ces soins de vous fuir cherche à vous l'épargner.

SINORIX.

Ah! si ce n'est qu'au prix d'une si chere vûë,
Perdez une bonté dont la rigueur me tuë,
Et puisque pour mes vœux il n'est rien de si doux,
Accablez-moi plûtôt que me priver de vous.
Je sai bien qu'à me voir, quelque nouvel outrage
Toûjours de mon amour repoussera l'hommage,
Que je n'entendrai rien qui me souffre l'espoir;
Mais, Madame, j'aurai le plaisir de vous voir.

Ce

Ce charme, où tout mon cœur pleinement s'abandonne,
Adoucit les mépris dont la fierté m'étonne,
Et dans l'âpre douleur de ce qu'il faut ouïr,
S'il ne peut l'étouffer, il la fait éblouir.

CAMMA.

J'ignore quels mépris je vous ai fait paroître,
Mais je sai qu'en m'aimant vous m'avez dû connoître,
Et ne pretendre pas qu'une moindre fierté,
Du rang où je me vois soûtint la dignité.
Sinatus me fit Reine, & quoi qu'un coup funeste
Ait reduit mon destin au seul nom qui m'en reste,
Le malheur de sa mort ne peut rien sur ma foi,
S'il ne vit plus pour vous, il vit encor pour moi;
Je dois à son amour, je dois à sa memoire
Le refus d'un hymen qui blesseroit ma gloire,
Du Trône en vain par là vous voulez me flater,
Ce seroit en descendre, & non pas y monter.
Usurpez sans remords la grandeur Souveraine,
Veuve de Sinatus, je sai que je suis Reine,
Mais si je m'abaissois à vous donner ma foi,
Femme de Sinorix, la serois-je d'un Roi?
Votre hymen de ce rang feroit le Sort arbitre,
J'en aurois le pouvoir, mais j'en perdrois le titre,
Et pour des droits honteux quittant un bien constant,
Je pourrois davantage, & ne serois pas tant.

SINORIX.

Oui, gardez votre rang; vous le perdrez, Madame,
Si d'un Usurpateur vous devenez la Femme,
Et de Reine aujourd'hui le nom qui vous est dû,
Dans ce titre odieux se verra confondu.
Mais, pourquoi, rejettant l'offre d'une Couronne,
Nommez-vous attentat le droit qui me la donne,
Et quel crime ai je fait, quand secondé des Dieux,
J'ai rentré par leur ordre au bien de mes Ayeux?

CAMMA.

Pour éblouir mes sens c'est une foible amorce
Qu'un droit qu'expliqua moins la Raison que la force,
Le Peuple fut timide, & vous voyant armer,
Préfera le Tyran qui pouvoit l'opprimer.

SINORIX.

Eh bien, je suis Tyran, ma seule violence

Fut le droit qui m'acquit la suprême puissance;
Le crime est noir & lâche, il fait horreur à tous,
Mais causé par l'amour, est-il crime pour vous?
Cet amour n'auroit eu qu'une ardeur imparfaite
S'il m'eût souffert l'affront de vous laisser Sujette,
Et seul au vol d'un Trône ayant sû me forcer,
Je ne l'ai fait du moins que pour vous y placer.

CAMMA.

Et lors qu'à cet excès monte votre injustice,
Vous trouvez glorieux de m'en rendre complice,
Et ce parfait amour qui cherche à m'obliger
Ne le peut, qu'en m'offrant son crime à partager?
Qu'ici nos sentimens different l'un de l'autre!
Vous trahissez ma gloire, & j'ai soin de la vôtre,
Et quand pour m'abaisser vous m'offrez votre foi,
Je cherche à faire en vous un légitime Roi.
Qu'à ces vives clartés votre aveuglement cesse,
Pour mériter le Trône épousez la Princesse,
Et lui rendant des vœux à sa flame échapez,
Possedez justement ce que vous usurpez.

SINORIX.

Si j'en formai pour elle, on ne les vit paroître
Que quand mon cœur pour vous n'osoit se bien connoître,
Et que son zele ardent par un adroit détour
Cédoit à mon devoir les soins de mon amour.
Ce cœur en qui l'espoir n'auroit pû qu'être un crime
Ne vit qu'elle après vous digne de son estime,
Et pour ce triste hymen, mal instruit de mon feu,
Sinatus le pressant, je donnai mon aveu;
Mais si-tôt que sa mort laissant agir ma flame,
Du secret de mes vœux eût dégagé mon ame,
Libres dans leur hommage, il leur fut assez doux
D'être encore en état de s'expliquer pour vous.
Ainsi ce qu'ils cachoient se fit bientôt connoître.
Je parus inconstant afin de ne pas l'être,
Je fis voir qu'à mon feu, pour s'oser exprimer,
Il manquoit seulement que vous puissiez aimer.
Vous le pouvez, Madame, & de vos vœux maîtresse...

CAMMA.

Non, non, c'est présumer en moi trop de foiblesse

Quoi

Quoi qu'un Trône ait d'éclat, il n'a rien d'assez doux
Pour me faire trahir les Manes d'un Epoux.
Il est mort, & sa Fille en ce malheur extrême,
Du moins par votre hymen a droit au Diadème.
Vous pouvez à ses yeux en ceindre un autre front;
Mais ce n'est point par moi qu'elle en aura l'affront.
Pour en donner l'aveu, quoi que vous puissiez faire,
La source de son sang à mon cœur est trop chere,
Et l'on ne verra point qu'infidelle à ce sang
J'aide à la tyrannie à lui voler son rang.

S I N O R I X.

Ah! puisque vous prenez quelque soin de ma gloire,
Sauvez la d'un peril plus grand qu'on ne peut croire,
Et ne me forcez point, lors que je m'en défens,
A mériter l'horreur que l'on doit aux Tyrans.
J'aime une Reine auguste, & cette ardeur est telle
Que n'aimant & le Trône & le jour que pour elle,
Mon cœur, que ses dédains peuvent pousser à bout,
S'il suit son desespoir, est capable de tout.
Daignez m'en épargner la fatale disgrace.

C A M M A.

Vous avancez beaucoup d'employer la menace.
Je ne vous dirai point s'il la faut redoubler,
Mais mon cœur est à vous quand il pourra trembler.

S I N O R I X.

Eh bien, pour me punir allez jusqu'à l'outrage,
Noircissez ce beau feu dont vous fuyez l'hommage.
Malgré tant de mépris redoublez chaque jour,
Dans un respect égal vous verrez mon amour,
Je vous le jure encor; mais pour le satisfaire,
Sachant ce qui me nuit, je sai ce qu'il faut faire,
Et lui devant l'éclat d'un trop juste courroux,
Je puis être Tyran pour d'autres que pour vous.
Je vous laisse y penser, Madame.

SCENE III.

CAMMA, PHENICE.

CAMMA.

Ah, le perfide!
Il veut donc achever son lâche parricide,
Joindre la Fille au Pere! ô mon unique espoir,
O vangeance, est-ce ainsi que tu sers mon devoir?

PHENICE.

Si dans vos déplaisirs la vangeance vous flate,
Pour en jouïr, Madame, il est temps qu'elle éclate;
Sinorix menaçant, rien n'est à negliger.

CAMMA.

Quoi, tu doutes encor si je veux me vanger;
Par le noir attentat de ce Tyran infame
J'aurai vû dans mes bras Sinatus rendre l'ame,
Et me contenterai dans un si rude sort
De reprocher aux Dieux le crime de sa mort?
Helas! il me souvient de ce fatal augure
Qui d'un Peuple étonné fit naître le murmure,
Quand, lui donnant ma foi, le cœur tout interdit,
Le Vase Nuptial tout à coup s'épandit.
De ce triste accident l'infortuné presage
D'une secrette horreur saisit tout mon courage,
Et m'annonça dès lors les funestes malheurs
Qui pressent ma vangeance, & font couler mes pleurs.

PHENICE.

Pour bien l'executer, si vous m'en voulez croire,
Il faut que la Princesse en partage la gloire.
Comme elle ignore encor le crime du poison,
Vos mépris, d'un Tyran lui font en vain raison,
Elle les prend pour feinte, & croyant que dans l'ame,
La seule ardeur du Trône est ce qui vous enflame,
De ces jaloux soupçons l'impatiente aigreur
Vous fait souffrir assez pour la tirer d'erreur.
Vous savez sa fierté.

CAMMA.

De quoi qu'elle m'accuse,
Il n'est pas temps encor que je la desabuse.

Si

Si la gloire en ſecret me preſſe à me vanger,
Ce ſeroit l'affoiblir que de la partager.

PHENICE.

Mais Soſtrate l'aimant, peut-être que par elle
Il vous ſeroit aiſé d'en corrompre le zele
Dans ce que ſur ſa foi Sinorix prend d'appui,
Soſtrate pouvant tout, on ne peut rien ſans lui.
Il faut vous l'acquerir, & l'amour qui le flate
Le peut ſeul obliger...

CAMMA.

Tu connois mal Soſtrate,
Il aime, il cherche à plaire, & toutefois, helas!
Son cœur contre un Tyran craint d'avouer ſon bras.

PHENICE.

Vous le ſavez, Madame?

CAMMA.

Apprens par quelle adreſſe,
Brûlant pour une Reine, il feint pour la Princeſſe,
Et que mon ordre exprès y contraignant ſa foi,
Lui fait cacher ainſi l'amour qu'il a pour moi.
Sinorix qui l'engage à m'expliquer ſa peine,
Lui donnant lieu d'agir, l'offre entier à ma haine;
Non qu'il m'ait avoué la noire trahiſon.
Qui contre Sinatus ſe ſervit du poiſon,
Mais je reconnois trop, quelques ſoins qu'il employe,
Qu'en me niant ce crime il veut que je le croye.
On penetre aiſément dans le cœur des Amans.

PHENICE.

Mais, Madame, pour lui quels ſont vos ſentimens?

CAMMA.

Te parler ſans aigreur de l'ardeur qui le preſſe,
Phenice, n'eſt ce pas t'avouër ma foibleſſe,
Et que ce triſte cœur de vangeance animé,
N'a pû ſi bien haïr qu'il n'ait enfin aimé?
Non que par une lâche & honteuſe victoire
L'amour à mon devoir puiſſe en ravir la gloire.
Au ſouvenir affreux de la mort d'un Epoux
Il me ſoûmet ſoudain ſes charmes les plus doux;
Mais à quelques tranſports que cette mort me livre,
Il m'ôte en le vangeant le deſſein de le ſuivre,
Et me vantant Soſtrate, il force mon ennui

L'injurieux éclat de l'affront qu'on vous fait.
Sans me considerer pressez-en la vangeance,
Je la verrai sans peine, & pour plus d'assûrance
Je vous laisse Sostrate, avec qui consulter
Des moyens les plus sûrs de bien l'executer.

SCENE V.

HESIONE, SOSTRATE.

HESIONE.

Viens, Sostrate, il est temps que je t'ouvre mon ame
Sur l'espoir dont enfin tu peux flater ta flame.
Tes soins de mon orgueil en poursuivent l'aveu?

SOSTRATE.

Madame, le respect accompagne mon feu.
Sinorix jusqu'à vous en a porté l'audace,
Mais quoi que son appui combate ma disgrace,
Vous me pouvez toûjours défendre d'esperer,
Sans que mon cœur jamais en ose murmurer.

HESIONE.

Tu me l'as fait paroître, & j'aurois lieu sans doute
D'admirer les efforts que ton respect te coûte,
Si d'un charme trompeur ton esprit combatu
Ne laissoit contre moi seduire ta vertu.
Ta foi pour Sinorix cherche à gagner la Reine?

SOSTRATE.

Vers toute autre, ce soin pourroit vous mettre en peine,
Mais tant de fiers mépris...

HESIONE.

Ne les vante point tant,
J'en connoi l'artifice, & voi ce qu'elle attend.
Tu verrois le Tyran toucher bien-tôt son ame
Si j'avois de ma main recompensé ta flame,
Et donné lieu par là de rejetter sur moi
L'affront de le reduire à me manquer de foi;
Mais si ce seul espoir l'engage à se contraindre,
Elle me connoit mal de s'obstiner à feindre,
Et d'oser présumer qu'un cœur comme le mien
Par mon hymen jamais autorise le sien.

SOSTRATE.

Il est juste, Madame, & l'ardeur de vous plaire
N'enfle pas mes desirs d'un orgueil téméraire,

Jus-

Jusqu'à prétendre enfin qu'elle aura le pouvoir...

HESIONE.

Va, c'est un peu trop tôt renoncer à l'espoir;
Non, que par cet aveu que tu n'osois attendre,
Flatant ta passion, je veuille la surprendre.
Je ne te dirai point qu'elle ait pû m'enflamer;
Mais si je n'aime pas, du moins je puis aimer.
C'est à toi de chercher à m'en rendre capable;
Mon estime deja t'est assez favorable,
Je connoi ton mérite, & sai que dans ton rang
Jamais plus de vertu ne soûtint un beau sang.
Tu vois que je commence, acheve, entreprens, ose;
Peut-être un seul obstacle à ton bonheur s'oppose.
J'aspire à me vanger, & ce fier mouvement
Eloigne de mon cœur tout autre sentiment.
Plein d'une passion & si juste & si forte,
Pour y faire entrer l'une, il faut que l'autre en sorte,
Et ta flame à l'espoir cherche en vain quelque jour,
A moins que la vangeance ait fait place à l'amour.
J'ai reçû du Tyran le plus sanglant outrage,
Tu le sais, je n'ai rien à dire davantage:
Ou du feu qui te brûle écoute moins l'appas,
Ou ne m'offre ton cœur qu'ensuite de ton bras.

SOSTRATE.

Quoi...

HESIONE.

Ne replique point; quand ce grand coup t'étonne,
Voi que je suis ta Reine, & que je te l'ordonne,
Et si ta lâcheté me prépare un refus,
Ne me le fai savoir qu'en ne me voyant plus.
C'en sera l'assûrance, adieu.

SOSTRATE *seul.*

Que fuir ta vûë.
N'est-ce tout le peril d'un ordre qui me tuë!
Mais las! forcé d'aimer, quels seront mes souhaits
S'il faut trahir par tout, ou n'esperer jamais?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SINORIX, HESIONE, PHEDIME.

SINORIX.

JE vous le dis encor, c'est à vous de résoudre
Il est en votre choix de repousser la foudre,
Je la tiens suspenduë, & malgré mon courroux
J'ai peine à consentir qu'elle éclate sur vous;
Mais votre orgueil m'y force, & de quoi qu'il vous
Si vous n'y renoncez en faveur de Sostrate, (flate,
Je sai ce que je dois à ses feux méprisez
Au défaut de l'aveu que vous lui refusez.

HESIONE.

Certes, jusquès ici l'exemple est assez rare
Que contre l'injustice un Tyran se déclare.
J'en fais une, il est vrai, si Sostrate confus
A l'orgueil de mon sang impute mes refus;
Mais quel aveuglement fait que tu me l'opposes?
La veux-tu condamner quand c'est toi qui l'a causes,
Et que par l'attentat qui t'éleve aujourd'hui ...
Tu m'ôtes le pouvoir de rien faire pour lui?
Tu te plains de montrer une vertu sublime,
Sans qu'à peine il m'en coûte un sentiment d'estime;
Mais ce charme brillant dont mon cœur est surpris,
Quand il se donneroit, demande un plus haut prix.
Au lieu de lui prêter cette pitié frivole,
Rens-moi l'éclat du sang que ta rage me vole,
Alors tu connoîtras s'il faut me reprocher
Que l'amour d'un Héros ne puisse me toucher.

SINORIX.

Cessez de vous flater d'un droit imaginaire
Qui vous laisse prétendre à la grandeur d'un Pere.
Quoi que dans vos Ayeux vous comptiez de nos Rois,
Sinatus pour regner abusa de mes droits.
Sa brigue plus puissante, & la faveur de l'âge
Du Peuple suborné lui gagnerent l'hommage,

Et

Et par sa préference obligé de ceder,
On me vit obeïr où je dûs commander.
Il en donna lui-même une preuve assez claire
Lors que par votre hymen il crût me satisfaire
Et voulut que du moins le droit me fût rendu
D'un Trône qu'à moi seul il savoit être dû.
Ce moyen d'y rentrer & certain & facile,
Me fit voir la revolte au projet inutile,
Par ce seul intérêt j'en acceptai l'accord;
Mais pour m'en dégager le Ciel permit sa mort.
Par-là de tout l'Etat rendu Maître sans peine,
J'osai me consulter sur le choix d'une Reine;
Et sans amour pour vous, je crûs honteux pour moi,
De sembler vous devoir la qualité de Roi.
Appellez-moi Tyran, ingrat, traître, parjure,
Vos seuls emportemens font toute votre injure,
Et c'est un peu trop loin en pousser la rigueur
Que vouloir sur le Trône assujettir mon cœur.

HESIONE.

Moi, que par une lâche & honteuse foiblesse
Je cherche de ton cœur à me rendre maîtresse?
Je l'aurois accepté, quand sur l'aveu du Roi
Ma vertu le pouvoit rendre digne de moi;
Mais quelque juste ardeur dont le Trône m'anime,
Ne croi pas que je t'aide à jouïr de ton crime.
Qui tient pour y monter le chemin que tu prens,
Mérite d'y perir comme font les Tyrans.
Rendre par mon hymen ta grandeur affermie,
Ce seroit de leur Sort t'épargner l'infamie,
Et d'un rang où t'eleve un indigne attentat,
Prendre sur moi la honte, & t'assûrer l'éclat.

SINORIX.

Rejettez-là, Madame, & sauvez votre gloire
Du peril odieux d'une tache si noire;
Mon cœur qui voit l'injuste où vous alliez ceder,
Sur un si noble soin aime à vous seconder.
Sans doute il ne vaut pas, ce cœur bas, ce cœur lâche,
Qu'à son indignité votre vertu l'arrache,
Et vous craignez en vain que je ne fasse effort
A repandre sur vous la honte de mon Sort;
Mais quelque triste fin qu'il faille que j'en craigne,

S'il m'expose à perir, il m'apprend que je regne,
Et jusqu'au dur revers qui saura me trahir,
J'aurai la joye au moins de me faire obeir.
Soûtenez votre orgueil, quelque loin qu'il s'étende,
Je sai que dans ces lieux c'est moi seul qui comman-
Et si toûjours Sostrate est par vous outragé, (de,
Ne pouvant être heureux, il peut être vangé.

HESIONE.

Va, ne croi pas qu'ici son interêt m'abuse.
D'un faux zele pour lui je vois l'indigne ruse;
Par cet empressement à soûtenir son feu
La lâcheté du tien sollicite l'aveu.
Ce que la Reine doit au sang dont je suis née
Lui défend d'accepter la foi qui m'est donnée,
Et quoi que mon orgueil en dedaigne l'appas,
Le mepris que j'en fais ne te dégage pas.
Tu le vois, & l'hymen où tu crois me contraindre,
La doit mettre en état de n'avoir plus à feindre,
De répondre à ta flame, & de s'abandonner
Aux douceurs de l'espoir que tu lui fais donner;
Mais Maîtresse d'un cœur qui brave ton Empire,
Je ris des vains projets que cet amour t'inspire,
Et tous mes déplaisirs semblent s'évanouir
Quand tu fais un parjure, & n'en sçaurois jouïr.

SINORIX.

J'en jouïrai, Madame, & puisque votre audace
Ose presser l'effet d'une juste menace,
Nous verrons si l'exil pourra vous laisser jour
A trouver les moyens de nuire à mon amour.
L'arrêt en est donné.

HESIONE.

Fai donc qu'on l'execute.
C'est par là que les Dieux ont resolu ta chute.
Sans cette indignité mon Sort seroit trahi,
Plus tu seras Tyran, plus tu seras haï.
Mes Sujets me plaindront, & leur haine timide
Cessera dans ta mort de croire un parricide,
Redouble tes forfaits, loin d'en rien redouter;
Je vai faire des vœux afin de les hâter.

SCE-

SCENE II.

SINORIX, PHEDIME.

PHEDIME.

JE l'avois bien prevû, Seigneur, que la menace,
Loin d'étonner sa haine, aigriroit son audace.
Il falloit sans la voir en venir aux effets.

SINORIX.

Ah, laisse-moi trembler du dessein que je fais,
Et souffre à ma vertu, que mon amour opprime,
De faire quelque effort pour m'épargner un crime.
Cet exil qu'elle presse a droit de m'effrayer,
Avant ce dur remede il faut tout essayer.
Au peril de l'orgueil qu'elle m'a fait paroitre
J'ai dû lui faire voir quels maux en peuvent naître,
Va lui parler encore, & tâcher d'obtenir...
Mais quel frivole espoir ose m'entretenir?
Après tant de refus d'obeïr, de se rendre,
Ai-je rien à tenter? ai-je rien à prétendre?
Non, non, il faut enfin à son cœur indigné
Dérober la douceur de me voir dédaigné,
De voir que si la haine à ma flame s'oppose,
De tout ce que je souffre elle est la seule cause,
Ou plûtôt il faudroit par un noble retour
Avec mon injustice éteindre mon amour.
Mais helas! je sens bien qu'en vain de sa défaite
Mon cœur craint à ce prix le repos qu'il souhaite,
Et qu'il n'est point de maux où je n'ose m'offrir,
S'il faut cesser d'aimer pour cesser de souffrir.

SCENE III.

SINORIX, SOSTRATE, PHEDIME.

SINORIX.

EH bien, as-tu, Sostrate, entretenu la Reine,
La Princesse toûjours regle-t-elle sa haine,
En leur ses interêts son indigne rigueur
S'obstine-t-elle encor au refus de mon cœur?

SOSTRATE.

Si votre amour du temps n'attend quelque miracle,

En vain de son orgueil il croit vaincre l'obstacle.
Comme elle s'est tantôt expliquée avec vous,
Mes soins n'ont fait, Seigneur, qu'accroître son courroux.
C'est assez qu'elle même elle ait voulu vous dire
Quel inutile espoir flate votre martyre,
Votre pouvoir est grand; mais pour forcer sa foi
Il n'étend point vos droits sur la Veuve d'un Roi.

SINORIX.

Oui, Sostrate, elle peut me dédaigner sans craindre
Que mon amour s'emporte à la vouloir contraindre,
Quoi qu'à ma tyrannie elle ose reprocher,
Son cœur doit s'obtenir, & non pas s'arracher;
Mais puisque la Princesse à ces mépris m'expose,
De mon malheur en elle il faut punir la cause,
Et te vanger des maux où t'a précipité
L'inutile secours que ton feu m'a prêté.

SOSTRATE.

Quoi, contre la Princesse armer votre colere?
Ah, Seigneur, songez-vous . .

SINORIX.

L'arrêt t'en doit déplaire,
Tu l'aimes, je le sais, & ton amour soûmis
Pour punir son orgueil ne se croit rien permis.
Garde ces sentimens, tandis que ma vangeance
Pressant . . .

PHEDIME.

Voyez, Seigneur, que la Reine s'avance.

SINORIX.

La Reine vient ici? qu'en dois-je présumer?
Dieux: rendez la flexible, ou m'empêchez d'aimer.

SCENE IV.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHEDIME.

SINORIX.

Madame, quel dessein en ce lieu vous amène?
Y venez-vous chercher à jouir de ma peine,
Et dans le desespoir où vous m'avez reduit,
Par ce triste spectacle en goûter mieux les fruits . .

CAMMA.

Je veux bien l'avouër, vous m'aviez sû contraindre
A croire en vous ce feu dont vous osez vous plaindre,
Mais dans vos feints transports, je connois mon erreur
Vous appellez amour ce qui n'est que fureur.
Quoi? si je me défens de faire une bassesse,
Il faut soudain d'exil menacer la Princesse,
Et d'un indigne espoir votre cœur combattu
Ose trouver pour elle un crime en ma vertu?
Suivez un mouvement qu'il vous est doux de croire,
Dans votre tyrannie envelopez ma gloire,
Et rejettez sur moi, par l'ardeur de regner
La honte du dessein qui vous fait l'éloigner;
J'en suirai l'infamie en prenant sa querelle,
Et quelque fiere ardeur qui vous arme contr'elle,
Nous verrons qui des deux en fera plus juger,
Ou vous pour la punir, ou moi pour la vanger.

SINORIX.

Ce dessein de vangeance est l'effet d'un beau zele;
Mais vous repondez-vous qu'il fasse assez pour elle,
Lors que pour prévenir l'arrêt que vous craignez
Il ne faut qu'accepter ce que vous dédaignez?
Pour ses seuls interêts infidelle à vous-même,
Je vous voi rejetter l'offre du Diadéme,
Mon amour s'en offense, & cet éloignement
Est le moins qu'il prescrive à mon ressentiment;
Il peut aller plus loin, mais quoi qu'il execute,
C'est un mal qu'à vous seule il faudra qu'on impute,
Et ce sera pour vous un genre de forfait,
D'avoir pû l'empêcher, & ne l'avoir pas fait.

CAMMA.

Eh bien, sans respecter le sang qui la fit naître,
Commence enfin, Tyran, à te faire connoître,
Montre-toi tout entier, & cherche à découvrir
La lâcheté du cœur que tu m'oses offrir.
Je veux qu'à t'épouser son interêt m'engage,
Ce cœur que tu poursuis sera-t-il ton partage,
Et crois-tu qu'un aveu par contrainte arraché
L'acquiere à tes souhaits si tu ne l'as touché?
Songe qu'indépendant, & jaloux de ce titre,
C'est lui seul de ses droits qu'il choisit pour arbitre,

Et que contre ses vœux, la plus pressante loi
Ne sauroit le reduire à disposer de soi.

SINORIX.

Dans les cruels mépris qui troublent ma constance,
Le refus que j'ai fait d'user de violence
Montre assez que l'amour qui regne dans mon sein,
S'il ne gagne le cœur, estime peu la main;
Mais ne m'opposez point pour obstacle invincible
Que ce cœur par lui seul peut devenir sensible.
Nos desirs sont sa regle, & contraint d'obeïr,
Il prend d'eux le panchant d'aimer ou de haïr.

CAMMA.

Si ce divers panchant est un droit qu'il nous laisse,
Tâche de m'en convaincre en aimant la Princesse,
Et puisque ton amour se soûmet à ton choix,
Dispose en sa faveur d'un cœur que tu lui dois.

SINORIX.

Me contraindre à l'aimer? & votre erreur est telle..

CAMMA.

Quoi? puis-je plus pour toi que tu ne peux pour elle.
Et ce penible effort où ton cœur ne peut rien,
Suis-je plus en pouvoir de l'obtenir du mien?

SINORIX.

Oui, Madame, & ce cœur ne pourroit se défendre
Des soins qu'à la Princesse il refuse de rendre,
Si d'un premier amour les doux & pressans nœuds
Le laissoient en état de former d'autres vœux;
Mais ce que vos beautés ont pris sur lui d'empire
Ne peut souffrir le choix qu'on lui vouloit prescrire
Et je quitte un espoir qui m'a trop sû charmer
Si la même raison vous défend de m'aimer.
Declarez-vous, Madame, & sur cette asSûrance
Triomphez d'un amour dont l'aveu vous offense.
Mon cœur que la Raison oblige de ceder,
Si vous aimez ailleurs, n'a rien à demander;
J'en atteste les Dieux, & je veux que leur haine
M'expose sans relâche à la plus rude peine,
Si quelque heureux Rival dont vous payez la foi,
Mon amour à ses vœux n'immole ceux d'un Roi.
Mais aussi dès demain, pour finir mon supplice
Je veux avecque lui que l'hymen vous unisse.

Et que par ce revers mon malheur confirmé
M'arrache au fol espoir de pouvoir être aimé.
Ce sont les seuls partis que vous avez à prendre;
Ou donnez votre main, ou m'y laissez prétendre,
Et jugez, dans le choix que je vous offre ici,
Si c'est être Tyran que d'en user ainsi.
Je vous laisse résoudre ou ma gloire ou ma peine:
Vous, Sostrate, attendez les ordres de la Reine;
Et songez à me faire un fidelle rapport
Si tôt que sa réponse aura reglé mon sort.

SCENE V.

CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA.

TOn silence, Sostrate, a droit de me confondre,
Sinorix a parlé, c'est à toi de repondre.
Le temps presse, on menace, & sans plus differer
Ou pour l'un ou pour l'autre il faut te declarer.
Si mon cœur est pour toi d'un prix assez insigne,
S'il remplit tes desirs, tu peux t'en rendre digne;
Mais aussi c'est un bien qui doit peu te flater
Si tes vœux incertains n'osent le mériter.
Car enfin quelque espoir dont ma main t'entretienne,
Tu ne peux l'obtenir sans faire agir la tienne,
Et je m'apprête en vain à couronner ton feu
Si Sinatus vangé ne m'en donne l'aveu.

SOSTRATE.

Madame, il est aisé par mon desordre extrême
De juger des combats que je sens en moi même;
Non que j'aspire enfin qu'à mériter un bien
Sans qui tout m'est fatal, sans qui tout ne m'est rien;
Mais dans la passion dont le transport vous guide,
Quand j'en voi les moyens je demeure stupide,
Je me pers, & ne puis convaincre ma Raison
Qu'il se doive acquerir par une trahison.
Ouvrez les yeux, Madame, & sans trop vous en croire,
Jettez-les sur les soins que je dois à ma gloire.
Si j'aime Sinorix, il n'est point de bienfaits
Dont il n'ait jusqu'ici prévenu mes souhaits,
Ses bontés chaque jour se font pour moi paroitre,

Etre privé de l'un, lors que l'autre demeure ;
C'est languir, ou plûtôt c'est mourir à toute heure,
Et qui conçoit ce mal dans un cœur amoureux,
Avoûëra que de tous c'est là le plus affreux.
Jugez si m'y soûmettre, ayant sû le connoître,
C'est vous offrir assez pour les jours de mon Maître,
Et si j'ai mérité qu'on m'accuse en ce jour
D'être traître ou fidelle au gré de mon amour.

CAMMA.

Le rare & sûr moyen d'éblouïr ma vangeance!
Les maux que tu te fais ne sont qu'en apparence,
Et cet espoir pour toi si fâcheux à quitter,
Sur quelque heureux revers te peut toûjours flater,
Mais puis-je à Sinatus, sans me noircir d'un crime,
N'accorder pas le sang qu'il attend pour victime,
Et laisser sa vangeance à décider au Sort,
N'est-ce pas devenir complice de sa mort?

SOSTRATE.

Toûjours sur cette mort vous croyez votre haine.

CAMMA.

Non, non; le crime est sûr & l'injure certaine.
Sinatus, mais trop tard, connut la trahison,
Et tout prêt d'expirer m'avertit du poison.
Sur ce funeste avis cent marques évidentes
M'en donnerent dèslors des preuves trop constantes,
Et le Tyran depuis lui-même en a fait foi
Quand quittant la Princesse, il soûpire pour moi.
J'en sai trop, & ton zele en vain le justifie.

SOSTRATE.

L'apparence souvent abuse qui s'y fie,
Et contre Sinorix c'est un foible garand
Que d'avoir seulement le soupçon d'un Mourant.

CAMMA.

Va, si l'indice est foible. ose pour sa défence
Me répondre qu'en lui j'outrage l'innocence,
Je t'en veux croire seul; mais aussi souviens toi
Que s'il n'est point coupable, il est digne de moi.

SOSTRATE.

Ah! c'est pousser trop loin un effort magnanime.
Vous lui rendez justice à le croire sans crime,
Mais....

CAMMA.

Mais tes vœux ardens à lui sauver le jour
Languiront si je songe à payer son amour?

SOSTRATE.

Madame...

CAMMA.

Il me suffit, puisque c'est te déplaire
Porte lui ma réponse, & di-lui qu'il espere;
Que mon cœur n'aime rien, & que dans peu sa foi
Peut selon ses souhaits attendre tout de moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SINORIX, PHEDIME.

PHEDIME.

Ce changement, Seigneur, n'offre rien qui m'étonne.
Je connois ce que peut l'éclat d'une Couronne,
Et n'ai jamais douté, malgré son feint courroux,
Que la Reine en secret ne fit des vœux pour vous.

SINORIX.

Quoi qu'encor contre moi quelque interêt combate,
Elle m'a confirmé le rapport de Sostrate;
Tout espoir est permis à mon cœur amoureux;
Mais il faut que le temps aide à me rendre heureux.
J'ai voulu lui ceder pour montrer plus de zele.

PHEDIME.

Non, non, pressez, Seigneur, vous obtiendrez tout
Deja son fier devoir voudroit être forcé. (d'elle.

SINORIX.

D'un scrupule de gloire il est embarassé.
Après ses longs refus, un peu de bienseance
Doit l'obliger encor à quelque resistance,
C'est ce qu'à mon amour elle vient d'opposer.

PHEDIME.

Sur un aveu si doux vous pouvez tout oser,
Menacez, contraignez, rien ne lui peut déplaire.
Mais puis-je m'expliquer sans être temeraire ? (gneur,
Tout vous rit, tout vous flate, & cependant, Sei-
Je voi qu'un noir chagrin trouble votre bonheur.

SINORIX.

Oui, Phedime, & mon ame étonnée, interdite,
Se veut en vain soustraire à l'horreur qui l'agite.
Plus j'ai lieu de tenir mon bonheur assûré,
Plus par de vifs remords je me sens dechiré.
Une secrette voix que leur rigueur anime
De moment en moment me reproche mon crime,
Et lors que j'en fremis, pour me confondre mieux
L'Ombre de Sinatus se présente à mes yeux.
Pâle & desfiguré plus qu'on ne peut comprendre,
Il sort de cette tombe où je l'ai fait descendre,
Et marquant du poison les efforts violens,
Il chancelle, & vers moi se conduit à pas lents.
Ses yeux, quoi qu'égarés, fixés sur le coupable,
Me lancent un regard affreux, épouvantable,
Et comme si c'étoit me faire peu souffrir,
Je l'entens s'écrier, *Tyran, il faut mourir,*
Il est temps d'expier ta criminelle flame ;
Tu m'as ravi le jour pour me ravir ma Femme,
Et trahissant ma Fille, adroit dans le grand Art,
Tu lui voles un Trône où tu n'as point de part.
Ta lâche ambition s'étant pû satisfaire,
Tiens sûr pour toi le prix que ton amour espère,
Mais prêt de l'obtenir, tremble, & malgré tes soins
Succombe au coup fatal que tu prévois le moins.
Là, j'ai beau repousser cette funeste image,
L'horreur qu'elle me laisse accable mon courage,
Et sans cesse agitant mon esprit incertain
Me montre un bras levé pour me percer le sein.

PHEDIME.

De ces vaines frayeurs il faut vous mieux défendre.
Seigneur, qui contre vous oseroit entreprendre ?
Vous-même en le craignant cessez de vous trahir.
La Princesse sans doute a droit de vous haïr ;
Mais enfin, de regner son cœur toûjours avide

Ne prend point contre vous le desespoir pour guide,
Et tout ce grand éclat où l'enhardit son rang
Aspire à vôtre main, & non à vôtre sang.

SINORIX.

Mais quand elle saura que j'ai fléchi la Reine,
Que ne permettra-t-elle, aux transports de sa haine?
Deja, deja peut-être elle en fait le secret.

PHEDIME.

Quoi, Sostrate, Seigneur, seroit si peu discret?

SINORIX.

Comme j'aime Sostrate à l'égal de moi-même,
Je sai bien que pour moi sa tendresse est extrême,
Qu'il donneroit cent fois tout son sang pour le mien,
Mais souvent l'amour parle, & croit ne dire rien.
Pour me tirer du trouble où ce soupçon me laisse,
Phedime, de ce pas va trouver la Princesse,
Et par ses sentimens tâche de pressentir
Si de l'heur de ma flame il a pû l'avertir,
Il est bien malaisé, quoi que d'abord on feigne,
Que long-temps dans sa rage un grand cœur se con-
Fais agir ton adresse à lire dans le sien. (traigne;

PHEDIME.

Je connois mon devoir, & n'épargnerai rien.

SCENE II.

SINORIX.

Dieux! dont les loix pour nous doivent être adorables,
Est-ce ainsi que j'ai crû vous trouvez exorables,
Et me reserviez-vous à la necessité
De gemir du bonheur que j'ai tant souhaité?
Helas! fut-il jamais une infortune égale?
Quels que soient mes desirs, l'issuë en est fatale,
Et mes vœux acceptez, je ne fais seulement
Que prendre ailleurs ma peine, & changer de tour-
Après avoir langui sous la disgrace extrême (ment,
Qui m'ôtoit tout espoir d'obtenir ce que j'aime,
Je me sens maintenant & gêner & punir
Par le cruel remords que j'ai de l'obtenir.
Accablé de l'horreur qui dans mon cœur se glisse,

Je voudrois n'aimer plus pour en fuir le supplice,
Et dans ce qu'à mes yeux la Reine offre d'appas,
J'aimerois mieux mourir que ne l'adorer pas.
Ainsi le triste excès de ce confus martyre
Fait revolter mon cœur contre ce qu'il desire,
Et contraire à moi-même en mes propres desseins
Je crains ce que je veux, & veux ce que je crains.
Ah! qu'il est mal-aisé qu'une ame généreuse
Tire d'un noir forfait dequoi se rendre heureuse,
Et qu'aux cœurs, dont le zele à la gloire est offert,
Le bonheur coûte cher quand le crime l'acquiert!
Mais quoi? d'où tout à coup me vient ce nouveau trouble?
Mon desordre s'augmente, & ma frayeur redouble.
Est-ce un avis du Ciel qui cherche à m'annoncer
L'arrêt que son courroux s'apprête à prononcer?
Il est juste, & d'un Roi quand j'ai fait ma victime,
S'il punit par le foudre, il le doit à mon crime.
Dieux, hâtez-en la peine, ou m'ôtez ces soupçons.

SCENE III.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA *paroissant à un des côtés du Théatre, & tirant un poignard.*

L'Occasion est belle, il est seul, avançons.

SINORIX.

O Sinatus!

SOSTRATE *paroissant à l'autre côté du Theatre, & voyant Camma qui s'avance vers Sinorix un poignard à la main.*

Que vois-je! Ah!

CAMMA.

Perdons cet infame.

Dans l'instant que la Reine leve le bras pour frapper Sinorix, Sostrate lui saisit la main. Sinorix se détourne, & le poignard tombe sans qu'il puisse connoître de quelle main.

Que fais-tu, malheureux?

SOSTRATE.

Que faites-vous, Madame?

SINORIX *se détournant & se saisissant du poignard.*

Justes Dieux, un poignard! On en veut à mes jours.
A moi, Gardes, à moi, qu'on vienne à mon secours.

SOSIME *entrant avec des Gardes.*

Seigneur.

SINORIX.

La trahison d'un faux succès suivie
Vient d'employer ce fer pour m'arracher la vie?
Mais j'ai tort d'accuser mon ingrat Ennemi,
Il n'est dans son forfait coupable qu'à demi,
Il suit l'ordre du Ciel dont l'arrêt trop severe
Trouve pour moi la mort une peine legere,
Et d'un lâche Assassin n'arrête la fureur
Qu'afin que la menace en redouble l'horreur.
C'est peu que dans mon sang cette fureur s'éteigne,
Avant que j'y succombe il veut que je la craigne,
Et dans cette frayeur pour mieux m'enveloper,
Il retire le bras sur le point de fraper,
Sa cruelle pitié qui de mon sort décide
M'envoye un Protecteur avec un Parricide,
Et du crime à mes yeux la vertu triomphant,
L'un attaque ma vie, & l'autre la defend.
Voudrez-vous m'éclaircir ce coup abominable,
Madame? je le vois, & le trouve incroyable,
Et mon cœur qu'en confond le projet odieux,
Cherche sur tant de rage à démentir mes yeux.

CAMMA.

Vous avez peu besoin que je vous éclaircisse,
Un autre peut ici vous rendre cet office,
Et dans l'effet douteux qui vous comble d'effroi,
Le fidelle Sostrate a plus de part que moi.

SINORIX.

Eh bien, parle, Sostrate, & me tire de peine.
Suivras-tu contre moi l'exemple de la Reine,
Et voudras-tu comme elle en cet évenement
Refuser quelque jour à mon aveuglement?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, c'est en vain que je voudrois me taire.

Je ne vous dis plus rien sur ce qui le regarde,
Mais sur vos interêts, vous devez présumer
Que si son entreprise a pu vous alarmer,
Si d'un effroi secret votre ame embarrassée
Se trouve à quelque trouble indignement forcée,
Ces alarmes, ce trouble, & ces sujets d'effroi,
Sont des maux qu'aujourd'hui vous souffrez malgré moi,
Qu'à vous les épargner aussi prompte qu'ardente...

SINORIX.

O de bonté pour moi preuve trop obligeante!
Je me tais tout rempli de ce que vous pensez,
Et je ne vous dis rien ne pouvant dire assez.
Mais toi, qui mets ta gloire à braver les supplices,
Après t'être accusé nomme-tous tes Complices,
Et sachons quel soûtien assez ferme, assez fort,
Engageoit ton audace à resoudre ma mort.
Sous l'effort de ton bras apprens-nous qui conspire.

SOSTRATE.

Je vous ai dit, Seigneur, ce que j'avois à dire.
Nommez ce que le Ciel vient de vous faire voir
Un effet de ma rage, ou de mon desespoir,
Il suffit qu'à punir une action si noire
Vos yeux vous soient garands de ce qu'il en faut croire,
Vous avez leur rapport, prononcez là-dessus,
J'ai parlé, j'ai tout dit, & ne sais rien de plus.

SINORIX.

Quoi? garder le silence est ta plus sûre adresse
Pour tâcher de son crime à sauver la Princesse?
Va, tu nous tiens en vain ce grand secret caché.
L'arrêt de son exil t'avoit déja touché,
Et lui contant l'espoir que me souffre la Reine,
Tu n'as pû refuser un forfait à sa haine?
Tu t'es montré soudain prêt à m'assassiner!

SOSTRATE.

Ah, contre elle, Seigneur, qu'osez-vous soupçonner?
J'atteste tous les Dieux, & je veux que leur foudre
Tombe à vos yeux sur l'heure & me reduise en poudre,
Si dans ce grand projet qu'a détruit le hazard,

On

On peut à la Princesse imputer quelque part.
C'est moi seul dont le sang doit laver votre injure.

SINORIX.

Les sermens d'un perfide entraînent un parjure.
En vain tu crois par-là nous éblouïr les yeux ;
Qui peut perdre son Roi ne connoît point de Dieux.

SCENE V.

SINORIX, CAMMA, HESIONE, SOSTRATE, PHEDIME, SOSIME, GARDES.

SINORIX.

Phedime, aurois-tu crû l'attentat d'un perfide?

HESIONE.

Nomme mieux un beau zele où la gloire préside.
Je sai par quel malheur son projet avorté
L'expose aux fiers transports d'un Tyran irrité,
Et viens avec plaisir, complice de son crime,
Offrir à ta fureur une double victime.
C'est pour moi que son bras dans ton indigne sang
Cherchoit à reparer l'outrage de mon rang.
Par moi ce bras armé pour soûtenir ma haine
Perdoit l'Usurpateur qui détrône sa Reine,
Et d'un illustre effort le genereux éclat
D'un honteux esclavage affranchissoit l'Etat.
Le Ciel dont contre toi le courroux se déguise
Nous ôte exprès le fruit d'une belle entreprise.
Et pour voir où ta rage arrêtera son cours,
De Sostrate & de moi t'abandonne les jours.
Ose, & de mon destin prenant droit de resoudre,
De la main qui le lance arrache enfin le foudre,
Et comblant des forfaits qu'on ne peut égaler,
Ote aux Dieux le pouvoir de plus dissimuler.
Je suis prête à souffrir quoi que ta rage ordonne.
La plus affreuse mort n'aura rien qui m'étonne,
Et le coup m'en plaira, s'il me peut épargner
L'horreur de te voir Maître, où je devrois regner.

SINORIX *à Sostrate.*

Eh bien! j'ai fait sans doute injure à la Princesse?

Lâche, ton attentat n'a rien qui l'interesse,
Et j'ai dû, quand ton bras s'arme contre ton Roi,
Recevoir tes sermens pour garands de ta foi?

SOSTRATE à Hesione.

Qu'avez-vous dit, Madame, & que faites vous croire?

HESIONE.

J'ai dit ce qu'a voulu l'interêt de ma gloire,
Et quand ce grand motif à mon cœur vient s'offrir,
Si je ne sais aimer, du moins je sai mourir.

SINORIX.

Non; vous ne mourrez point, & puisque par ma perte
L'assûrance du Trône à vos vœux est offerte,
J'aurois tort si j'osois retrancher de vos droits
Le pouvoir d'attenter une seconde fois.

HESIONE.

Une si juste ardeur suivra toûjours ma haine,
Mais je dois respecter les projets de la Reine,
Et ne poursuivre plus d'un effort si constant
Un Trône, où je découvre enfin qu'elle prétend.

CAMMA.

Ce chagrin inquiet incessamment vous gêne.

HESIONE.

J'ai soupçonné d'abord, mais je parle certaine,
Et ne vous fais ici qu'un reproche trop dû;
Quand le Trône sans vous m'auroit été rendu.
Rompre un coup qui perdoit l'auteur de ma misere,
C'est avouër le vol qu'un traître en a su faire;
Et qui dans cette honte a voulu s'engager,
N'en assûre le fruit que pour le partager.

CAMMA.

Sans me justifier, quoique vous puissiez croire,
Il suffit que mon cœur ait l'appui de ma gloire,
Et que de mes desseins pleinement satisfait
Il doive m'applaudir sur tout ce que j'ai fait.
Cependant dans son sort Sostrate étant à plaindre,
Je vous laisse calmer l'orage qu'il doit craindre,
Et me remets au temps à voir qui de nous deux
Avec plus de succès aura conduit ses vœux.

SCENE V.

SINORIX, HESIONE, SOSTRATE, PHEDIME, SOSIME, GARDES.

SINORIX.

Princesse, tant d'orgueil lasse ma patience.
La Reine ici toûjours garde pleine puissance,
Et quand vous l'offensez, c'est à moi de vanger
Les outrages piquants qu'elle ose negliger.
Voyez que sous vos pas s'ouvre le précipice
Si je veux consentir à me faire justice.
C'est à vous de songer à vous mieux secourir.

HESIONE.

A quelle indignité je te voi recourir!
Quoi, sur ce vain courroux tu crois que je me rende?
Eclate, ordonne, agis, c'est ce que je demande;
Mais ne t'arrête pas, quand tu peux m'accabler,
A l'inutile effort de me faire trembler.
Je te l'ai déja dit, Tyran, quoi que tu fasses,
Je te dédaigne trop pour craindre tes menaces.
Du destin qui me perd la fatale rigueur
Ne sauroit abaisser ni mon rang ni mon cœur;
Malgré sa lâcheté j'ai l'ame toûjours vaine,
Malgré ta trahison je suis toûjours ta Reine,
Et j'ai la joye au moins que ton heureux projet,
S'il te fait mon Tyran, te laisse mon Sujet.

SINORIX.

Mais un pareil Sujet en peut aimer le titre,
Quand du sort de sa Reine il s'est rendu l'arbitre,
Et qu'il en peut tenir le pouvoir limité
Dans les emportemens de sa seule fierté.
Pour la gloire du rang conservez-la, Madame,
Tandis qu'à d'autres soins je livrerai mon ame,
Et chercherai sur qui, dans ce noir attentat,
De mon ressentiment doit s'étendre l'éclat.
J'en sai dont en ma Cour l'appui secret vous flate.

HESIONE.

Je les éprouve donc plus lâches que Sostrate.
C'est lui seul dont le zele à mes desirs se rend,
Je m'explique, il est prêt, j'ordonne, il entreprend;

Tu tiens le criminel, je t'offre sa complice.

SOSTRATE.

Madame, qui vous porte à vous faire injustice,
A vouloir de mon sort partager le courroux?
J'entreprens, il est vrai, mais ce n'est pas pour vous.
Par mon seul interêt j'ai dû...

HESIONE.

Qu'oses-tu dire?
Je t'ai sollicité, c'est ton bras qui conspire,
Et tu cherches en vain à rejetter sur toi
Les motifs d'un beau coup qui ne sont dûs qu'à moi.

SOSTRATE.

Mais, Madame...

HESIONE.

Non, non, c'est m'offenser, Sostrate,
Souffre d'un grand projet que la gloire me flate.
Où le peril est beau m'empêcher d'y courir,
C'est m'arracher la part que j'en puis acquerir.

SINORIX.

Quoi, genereuse assez pour ne lui pas survivre?

HESIONE.

Ne pouvant le sauver, du moins je dois le suivre
Et n'aurois dans mon sort à me plaindre de rien,
Si te donnant mon sang je conservois le sien.

SINORIX.

Eh bien, pour satisfaire à cette noble envie,
Je vous mets en pouvoir de lui sauver la vie.
Oui, quoi qu'il ait tenté, je laisse à votre choix
D'empêcher contre lui la rigueur de nos loix.
Sostrate doit perir, tout le veut, tout m'en presse;
Mais je puis épargner l'Epoux de la Princesse,
Et sa grace pour vous est un effet certain
Si pour prix de son crime il obtient votre main.

SOSTRATE.

Non, Seigneur, ordonnez la peine qui m'est dûë;
Quand je verrois pour moi la Princesse renduë,
Sachant quelle contrainte elle en pourroit sentir,
Jamais, jamais ce cœur n'y voudroit consentir.

SINORIX.

Fai, fai le magnanime, & souffre à ton audace
De braver ma vangeance & rejetter ma grace;

Mais

Mais j'en jure les Dieux qui m'ont soûmis ton sort,
Elise n'a que ce choix, son hymen, ou ta mort.

HESIONE.

Le détour est adroit, & me mettroit en peine
S'il pouvoit m'empêcher de voir que je suis Reine;
Mais ma main dans ce rang ne sauroit se donner
Qu'en remplissant le droit qu'elle a de couronner.
Par là de son refus ne croi pas qu'on s'étonne,
Ta fureur m'a ravi ce qu'il faut qu'elle donne,
Et tu m'ôtes ainsi par tes lâches forfaits
Le pouvoir d'accepter l'offre que tu me fais.

SINORIX.

Il mourra donc, Madame, & vous aurez la gêne
De voir que vos mépris feront toute sa peine,
Et que de votre main ce refus éclatant
Redoublera l'horreur de la mort qu'il attend.
Au moins ce lui doit être un supplice assez rude
De n'en devoir l'arrêt qu'à votre ingratitude,
Et de voir qu'en effet qui doit le secourir,
Quand je veux le sauver, le condamne à perir.

HESIONE.

Va, nous saurons dans peu, malgré ta lâche audace,
Si sa peine à ton tour n'a rien qui t'embarrasse,
Et si, dans le malheur que ses projets ont eu,
Tu l'oseras punir d'un acte de vertu.
Alors cette douceur à ses vœux est offerte,
Que je suivrai son sort, ou vangerai sa perte,
Et que hors mon hymen ne lui refusant rien.
Il aura pour victime, ou ton sang, ou le mien.

SOSTRATE.

Ah! Madame, cessez de vous laisser surprendre...

SINORIX.

Fai le mettre en lieu sûr, je suis las de l'entendre,
Sosime. Vous, Madame, avisez à ce choix,
Je veux bien vous l'offrir une seconde fois;
Mais dans une heure enfin si votre main n'est prête,
La foudre l'est déja pour lancer sur sa tête,
Songez y.

HESIONE.

Tu pers temps; puisque sa mort te plait,
Tonne contre tous deux, j'attendrai ton arrêt.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CAMMA, PHENICE.

CAMMA.

L'Arrêt en est donné! que me dis-tu, Phenice?

PHENICE.

Qu'on dresse l'appareil d'un funeste supplice,
Et que c'est par sa mort qu'un Tyran inhumain
Punit ce fier refus de lui donner la main.

CAMMA.

Quoi, cet Ami si cher ne trouve point de grace?

PHENICE.

Enfin l'effet est prêt de suivre la menace.
Jamais tant de fureur ne se peut concevoir,
Qu'en tous ses sentimens Sinorix en fait voir.
Indigné de l'orgueil que montre la Princesse,
Il éclate, il foudroye, il s'emporte sans cesse,
Et le rang qu'en son cœur Sostrate a sû tenir,
Semble augmenter sa rage à le vouloir punir.

CAMMA.

Phenice, il est donc temps que ma vengeance cede,
Qu'au mal que j'ai causé j'oppose le remede,
Et qu'à tant de fureur, ce cœur reconnoissant
Par l'offre du coupable arrache l'innocent.

PHENICE.

Vous découvrir, Madame? ah! que voulez-vous faire?

CAMMA.

Epargner à Sostrate une mort volontaire,
Et ne permettre pas qu'il expie aujourd'hui
Le crime glorieux qu'il a jetté sur lui.
Dès lors sans un Epoux dont l'interêt me presse

J'eusse de son amour desavoué l'adresse,
Et n'aurois pas souffert que mon Tyran trompé
Le changeât d'un forfait sur ma gloire usurpé;
Mais voyant Sinatus sans espoir de vangeance
Si je n'en confirmois l'abus par mon silence,
J'ai voulu m'y contraindre, & crû que la pitié
Lui feroit pour Sostrate écouter l'amitié.
C'est à moi, puisqu'enfin je l'en vois incapable,
A détruire une erreur qui cache le coupable,
A lui montrer le bras qui s'immoloit ses jours,
Et des Dieux pour le reste attendre le secours.

PHENICE.

Comme il faudra pour lui que votre haine éclate,
Vous l'allez irriter sans secourir Sostrate:
N'ayant rien dit d'abord, vous lui ferez penser
Que vous n'avez dessein que de l'embarrasser;
Et je crains que piqué de voir par-là votre ame
Desavouer l'espoir dont il flate sa flame,
Il ne hâte une mort dont par quelque interêt
Il peut songer encor à suspendre l'arrêt.

CAMMA.

Mais quand je lui dirai qu'une ardeur de vangeance
M'a fait de ses forfaits cacher la connoissance;
Que je sai qu'en secret sa lâche trahison
Pour perdre Sinatus eut recours au poison;
Qu'à vanger cette mort ma haine toûjours prête
A Sostrate cent fois a demandé sa tête;
Qu'à son refus tantôt dans ma noble fierté
Mon bras se l'immoloit s'il ne l'eût arrêté;
Que l'aveu qu'à sa flame il a crû si propice
Pour le mieux éblouïr n'étoit qu'un artifice;
Crois-tu que ce rapport trouve si peu de foi
Qu'il le laisse douter entre Sostrate & moi?

PHENICE.

Le voici qui paroît; avant que rien éclate
Songez à Sinatus, jettez l'œil sur Sostrate,
Et craignez qu'à sa rage abandonnant vos jours
L'un ne soit sans vangeance, & l'autre sans secours.

SCENE II.

SINORIX, CAMMA, PHENICE, PHEDIME, *Suite de Sinorix.*

SINORIX.

MAdame, je ſai bien que vous devant la vie,
Que ſans votre ſecours un lâche m'eût ravie,
On auroit dû déja me voir à vos genoux
Vous conſacrer cent fois ce que je tiens de vous;
Mais j'ai crû, dans l'ardeur du courroux qui m'enflame,
Vous devoir dérober les troubles de mon ame.
Sans ceſſe, je l'avouë, il me vient animer,
Et toute mon étude a peine à le calmer.

CAMMA.

La cauſe en eſt trop juſte où le crime eſt extrême,
Mais ſouvent il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même,
Et d'attacher ſa gloire à ce pompeux éclat
Dont brille le pardon d'un indigne attentat.

SINORIX.

Madame, c'eſt à quoi j'avois ſu me contraindre.
A Soſtrate deja j'ôtois tout lieu de craindre,
Et faiſant ſur moi-même un genereux effort,
Je laiſſois la Princeſſe arbitre de ſon ſort;
Mais avec tant d'orgueil, mais avec tant d'audace
Tous deux ont dedaigné que je leur fiſſe grace,
Qu'il faut qu'un châtiment auſſi juſte que prompt
Par le ſang du perfide en repare l'affront.

CAMMA.

Quoi, la pitié pour lui ne touche point votre ame,
Lui qui vous fut ſi cher, lui qu'enfin...

SINORIX.

Ah, Madame,
Que vous concevez mal, en preſſant ma pitié,
Quelle horreur à l'outrage ajoûte l'amitié!
Le coup que de tout autre on verroit ſans colere,
Nous arrache le cœur quand la main nous eſt chere,
Et l'oubli ne pouvant jamais s'en obtenir,
Ce cœur devient par-là plus ardent à punir.
Si j'ai cheri Soſtrate, après ſon parricide
J'aime mieux le voir mort que de le voir perfide,

Et trouve plus de peine en ce rude combat
A haïr un Ami, qu'à punir un ingrat.

CAMMA.

Maïs enfin à présent que je me vois remise
De ce trouble où tantôt m'engageoit la surprise,
J'entens mon triste cœur me reprocher tout bas
Que j'ai fait son peril, & ne l'en tire pas.
Non que s'il s'agissoit encor de votre tête,
A de plus vifs efforts cette main ne fût prête,
Mais si vous tenez tout d'un généreux secours;
Pour les vôtres sauvez je demande ses jours.

SINORIX.

Quel indigne parti la pitié vous fait prendre!

CAMMA.

Etant sans interêt je voudrois m'en défendre,
Mais quoi que votre haine ait droit d'en murmurer,
Ayant fait son malheur, je dois le réparer.

SINORIX.

Mais songez qu'évitant la peine qu'il mérite....

CAMMA.

Mais songez que c'est moi qui vous en sollicite,
Et qu'après tant de vœux que j'ai pû dédaigner,
S'ils sont ardens pour moi, c'est mal le témoigner.

SINORIX.

S'ils sont ardens pour vous? qu'on amène Sostrate.
La vangeance déja n'a plus rien qui me flate,
Mais qu'au moins un triomphe & si grand & si beau
Sur votre fier devoir m'en acquiere un nouveau.
Faites à votre tour que sa rigueur se rende,
Vous me demandez grace, & je vous la demande.
Cessez de reculer pour me voir trop soumis,
L'effet du doux espoir que vous m'avez permis.
J'étonne mon respect, il tremble en ce que j'ose,
Mais à qui donne tout vous devez quelque chose,
Et mon courroux vaincu peut-être a merité
L'entier & prompt aveu de ma felicité.

CAMMA.

Donc ces fortes raisons par vous même approuvées
Sont chimeres en l'air, que ma crainte a rêvées?
J'ai montré ma foiblesse à leur trop déferer?

SINORIX.

suffisoit tantôt de me faire esperer,
lais contre ce devoir, & cette bienséance
u'opposoit le scrupule à mon impatience,
e sang où ma vangeance a voulu renoncer,
utorise l'hymen dont j'ose vous presser;
. ce prix seulement mon cœur vous l'abandonne.

CAMMA.

:'est là ce grand pouvoir que votre amour me donne?
'ous m'osez refuser quand j'ai crû ne devoir...

SINORIX.

:'est blesser cét amour, j'en suis au desespoir;
lais contre les fureurs d'une fiere Princesse
)ans ce juste refus ma gloire s'intéresse,
:t ne sauroit souffrir que par ses attentats,
:lle m'ait fait trembler, & n'en soûpire pas.
l faut, si le Coupable échape à ma justice,
}ue demain vôtre hymen me vange & la punisse,
:t que le vain effort d'un coup si malheureux
.ui coûte la douleur de m'avoir fait heureux.

SCENE III.

INORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHEDIME. SOSIME, PHENICE, GARDES.

SINORIX.

Pproche, & quoi qu'ait pû ta criminelle audace,
Pour la seconde fois viens recevoir ta grace.
cœur que rien pour toi ne pouvoit plus toucher,
faveur de la Reine ose me l'arracher;
e est entre ses mains, tu peux l'obtenir d'elle.

CAMMA.

-ce me la donner qu'abuser de mon zele,
m'imposer des loix dont le fatal accord,
hazarde ma gloire, ou le livre à la mort?

SOSTRATE.

, Madame, il se peut que ce choix vous arrête!
n destin est trop beau pour craindre la tempête,
lt en ternir l'éclat que de me secourir;
servez vôtre gloire, & me laissez mourir.

SI-

SINORIX.

Quoi, traître, jusqu'au bout, obstiné dans ta rage
Tu m'oses faire voir que ma bonté t'outrage?
Ta grace t'est offerte, il est vrai; mais apprens
Que c'est contre mes vœux que pour toi je me rens,
Que tout ce qu'ont d'horreur les plus affreux supplices;
Feroit à te punir mes plus cheres delices,
Et que j'attacherois leur plus charmant transport
A goûter à longs traits le plaisir de ta mort.
Après un tel aveu sur tes fieres maximes,
Fais encor vanité de voir punir tes crimes.
Aux bontés de la Reine oppose tes refus.

CAMMA.

Quoi, j'aurois fait pour lui des efforts superflus?
Ah! songez...

SINORIX.

Non, Madame, il y va de ma gloire.
Souffrez à mon amour cette juste victoire.
Je sai que résister lors que vous commandez,
C'est trahir le respect que vous en attendez,
Mais je dois à mon rang, pour punir la Princesse,
Ou le sang d'un perfide, où l'hymen que je presse
Si mon bonheur trop prompt a dequoi vous gêner,
A son lâche dessein daignez l'abandonner.
Il ne vaut pas, l'ingrat, que par reconnoissance,
Vous vous fassiez pour lui la moindre violence,
Ni qu'il coûte à ce cœur qu'ont charmé vos appas
Le pressant déplaisir de ne vous ceder pas.
Mais enfin c'est en vain que l'amour m'y convie;
Votre main seule a droit de racheter sa vie,
Et vous pouvez choisir, si ce prix est trop haut,
De monter sur le Trône, ou lui sur l'échafaut.
C'est dequoi j'attendrai la réponse certaine.
Qu'on se tienne éloigné par respect pour la Reine
Je la laisse avec vous afin que ses avis,
S'ils flatent vos souhaits, puissent être suivis.

SCENE IV.

CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA.

Sous quel voile trompeur le lâche se déguise!
A me tyranniser sa gloire l'autorise,
Quand il m'arrache l'ame, il agit par vertu.
Ah! Sostrate, Sostrate, à quoi me reduis-tu?

SOSTRATE.

Voudrez-vous, pour le prix de l'amour le plus rare,
Avouër mon destin de l'heur qu'il me prépare,
Et laissant Sinorix dans son aveuglement,
Honorer d'un soûpir la perte d'un Amant?

CAMMA.

Tu dois être content si son erreur t'est chere,
Ton amour l'a fait naître; & je saurai la taire;
Tu le veux, j'y consens, elle aura son effet.

SOSTRATE.

Ah! puisqu'il est ainsi, que je meurs satisfait!
Madame.....

CAMMA.

Quoi, mourir? tu me crois assez lâche
Pour te livrer au sort dont ta vertu m'arrache?
Si je cache l'abus qui t'expose à perir,
C'est par la seule peur de te mal secourir.
Le Tyran redoublant la rage qui l'anime
De ton amour pour moi te pourroit faire un crime,
Et dans son desespoir, sa fureur le pressant,
Confondre le coupable avecque l'innocent.
Ainsi mon imprudence, à suivre cette envie,
Du moins à ce peril exposeroit ta vie,
Et quand je te la dois, c'est à moi de trouver
L'infaillible moyen de te la conserver.

SOSTRATE.

Quel moyen où l'amour n'a point eu de puissance!

CAMMA.

Celui que d'un Tyran m'offre la violence.

SOSTRATE.

Quoi, Madame...

CAMMA.

Je tremble à me le proposer,
J'en fremis, mais enfin il le faut épouser.

SOSTRATE.

Lui contre qui tantôt vous osiez entreprendre?

CAMMA.

Lui dont encor le sang me plairoit à répandre,
Lui dont, si le hazard m'offroit un coup certain,
Au peril de cent morts j'irois percer le sein;
Mais cette occasion si difficile à prendre,
Tu me mets hors d'état de la pouvoir attendre.
Ta vie est en danger, & pour te secourir
Il me faut faire plus mille fois que mourir;
Il me faut consentir qu'un honteux hymenée
A mon lâche Tyran joigne ma destinée,
Il me faut violer les devoirs les plus saints.
Ne me condamne point, c'est toi qui m'y contrains,
C'est toi qui t'opposant à ma noble colere
Me plonges dans un gouffre où tout me desespére,
Où quoi que mes malheurs offrent à mes regards,
Ce n'est que desespoir, qu'horreur de toutes parts
Où d'un triste devoir déplorable victime
Je connois, je deteste, & couronne le crime;
Mais je raisonne en vain sur un point resolu,
Il n'y faut plus penser, c'est toi qui l'as voulu.

SOSTRATE.

Eh bien, de tous ces maux où seul je vous expose.
Souffrez vous la douceur de voir punir la cause,
Et ne m'enviez point la gloire d'une mort
Qui de tant de malheurs affranchit vôtre sort.
Par ce profond respect dont l'assûrance offerte...

CAMMA.

Moi, que si lâchement je consente à ta perte?
Que te devant le jour je t'en laisse priver?

SOSTRATE.

Helas, Madame, helas! pouvez-vous me sauver?
En l'etat où je suis ma mort est assûrée,

Mon Maître & mon amour à l'envi l'ont jurée,
Et je la voi par tout certaine à recevoir,
Ou d'un arrêt funeste, ou de mon desespoir.
Rendre par vôtre hymen cet arrêt inutile,
Pour une seule mort c'est me livrer à mille;
C'est changer la douceur du sort le plus heureux
En tout ce que sa haine a jamais eu d'affreux,
Mon ame à ce penser de frayeur possedee
D'un si cruel revers n'ose prendre l'idee,
Ni montrer à mes sens interdits, égarez,
Toute l'horreur des maux que vous me préparez.
Leur ménace déja rend mon tourment extrême.
Madame, par pitié sauvez-moi de moi-même,
Et ne remettez point à mes vives douleurs
A contraindre ma main de finir mes malheurs.

CAMMA.

Le dessein que je prens t'est un rude supplice,
Je le sai, mais toi même en loüras la justice.
Puisque par sa rigueur je rens ce que je dois
A ce qu'a fait ton zele, & pour, & contre moi
En m'arrêtant le bras & m'immolant ta vie,
Tu m'as en même temps offensée & servie,
Et je dois, par l'hymen dont tu me vois presser,
Te punir tout ensemble, & te recompenser.
Devant tout aux motifs de ta noble imposture.
Il m'acquite vers toi par le jour qu'il t'assure.
Et m'ayant outragée à secourir ton Roi,
Par l'horreur de me perdre il me vange de toi.
Ainsi des deux côtés il fait plus qu'on ne pense,
En payant le service il répare l'offense,
Et de tes jours sauvés te faisant un tourment,
Au prix qui les rachete il joint le châtiment.

SOSTRATE.

Quelle justice, helas, votre haine autorise!
J'ai rompu, je l'avouë, une triste entreprise,
Mais ce crime est il tel que bien examiné,
Il mérite la peine où je suis condamné?
Faut-il que mon devoir toûjours inebranlable
M'attire un châtiment qui n'a point de semblable,
Et pour vous satisfaire en de si rudes coups,

La

La mort que je demande en est elle un trop doux

CAMMA.

Si la severité qu'exerce ma vangeance
Paroît à ton amour au dessus de l'offense,
Aussi, quoi que pour moi ton zele ait entrepris,
Tu vois que le service est au dessous du prix;
C'est une illustre mort que ton amour affronte,
Mais pour la détourner je me couvre de honte.
Ton zele à mon peril sacrifioit tes jours,
Et j'immole ma gloire à celui que tu cours.
Pour toi je l'asservis au sort le plus infame,
De mon Tyran pour toi j'ose me rendre Femme,
Deshonorer mon rang, obscurcir ma vertu.
Sostrate, encor un coup, à quoi me reduis-tu?

SOSTRATE.

Mais vous-même obstinée à me perdre, à vous nuire,
A quoi, Madame, à quoi vous osez-vous reduire?
Au plus honteux projet votre cœur se resout,
Il le sait, il le voit?

CAMMA.

Je vois tout, je sais tout;
Mais en vain de mon sort l'épouvantable image
Te laisse quelque espoir d'ébranler mon courage.
Pour te sauver le jour l'effort est resolu;
Je te l'ai déja dit, c'est toi qui l'as voulu.

SOSTRATE.

Dites, dites plûtôt que du Trône touchée
Votre ame à la vangeance enfin s'est arrachée,
Et voit avec plaisir le suprême pouvoir
Etouffer par empire un si juste devoir;
Que des vœux d'un Sujet l'importune mémoire
D'un reproche honteux accabloit votre gloire,
Et que, quoi que de vous ait mérité ma foi,
Il falloit m'en punir en épousant un Roi.
Dites qu'à les souffrir vous ayant sû contraindre,
Le sort le plus cruel ne me rend point à plaindre;
Que si vous conceviez une plus rude mort...
Mais où m'emporte helas! mon aveugle transport?
A sa coupable audace ordonnez un supplice.
Madame, je le sai, je vous fais injustice;

Mais ce cœur déchiré par mille affreux combats,
S'il vous en faisoit moins, ne vous aimeroit pas.
Dans les maux qui pour moi semblent toûjours s'accroître,
Qui ne se connoit plus, peut ne vous pas connoître,
Je me pers, je m'égare, & dans mon desespoir
Je ne puis écouter ni raison, ni devoir;
Mon amour s'abandonne au torrent qui l'entraîne.

SCENE V.

CAMMA, HESIONE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

Ah! Madame, empêchez le dessein de la Reine.
Trop injuste pour vous, trop aveugle pour moi,
Pour me sauver la vie, elle épouse le Roi.

HESIONE.

On m'apprend à quel prix il t'est permis de vivre;
Et je n'ai point douté de ce que je voi suivre.
Le zele est genereux, & j'ai bien à rougir
Qu'où mon cœur n'ose rien une autre veuille agir.
L'effort que je refuse à ma reconnoissance
Par la seule pitié la Reine s'y dispense,
Et pour sauver tes jours d'un arrêt inhumain,
Je n'offre que du sang, elle donne la main.
D'un plus noble triomphe eut-on jamais la gloire?

CAMMA.

Il peut me coûter plus que vous ne voudrez croire.

HESIONE.

Comme de son éclat tout mon cœur est surpris,
Je l'examine assez pour en savoir le prix
On veut perdre Sostrate; & quand je l'abandonne,
Daigner monter au Trône, & prendre une Couronne
Pour l'arracher au sort dont il est combatu,
C'est l'effet d'une rare & sublime vertu.

CAMMA.

Chacun dans ses malheurs est juge de la sienne;
Mais, Princesse, aujourd'hui que rien ne vous retienne.
Je ne déguise point ce que vous connoissez,

Pour

Pour rompre mon hymen éclatez, agissez.
Puisqu'il empêche seul un injuste supplice,
Puisqu'il sauve Sostrate.

SOSTRATE.

Ah! souffrez qu'il perisse,
Qu'il remplisse en mourant la gloire de son sort.

à Hesione.

Madame, s'il se peut, obtenez moi la mort,
Empêchez l'injustice où se porte la Reine.

HESIONE.

Non, non, Sostrate, non, ton esperance est vaine.
Lors que l'offre d'un Trône a droit de nous flater,
Quels qu'en soient les degrés, il est beau d'y monter.
C'est par là qu'on s'assûre une illustre memoire.

CAMMA.

Il est divers chemins qui menent à la gloire.

HESIONE.

Y prétendre arriver par des moyens si bas,
Ce sont de vos secrets qu'on ne penetre pas.

CAMMA.

Je n'ai point d'autre choix dans celui qu'on me laisse.
Nommez-en les motifs injustice, bassesse.
Pour moi, qui fuis l'aigreur d'un plus long entretien,
Je porte ma réponse, & n'écoute plus rien.

SCENE VI.

HESIONE, SOSTRATE,

SOSTRATE.

Madame... elle nous quitte O cœur impitoyable!
Pouvois-je craindre, helas! un sort plus effroyable?
Princesse...

HESIONE.

Va, c'est trop, quitte ce desespoir.
Sostrate, ton amour a bien fait son devoir.
Pour vaincre les malheurs dont je suis poursuivie
Tu m'as aveuglément sacrifie ta vie.
Si les Dieux ont trahi ton espoir & le mien,

SOSIME.

La pompe vient, Seigneur, d'en être terminée

SOSTRATE.

Quoi, c'en est deja fait? ah! Destins ennemis!
La Reine est mariée, & les Dieux l'ont permis
Au moins, di-moi, Sosime, en cette rude atteinte
Ce qu'elle a témoigné de douleur, de contrainte.
C'est pour moi qu'a l'hymen son cœur violente...

SOSIME.

Cessez, cessez, Seigneur, d'en être inquieté.
Dans les biens les plus grands que le Ciel nous envoie
Jamais sur un visage on n'a vû plus de joie,
Tandis que Sinorix donne ordre aux Factieux.
Dans le Temple enfermée elle invoque les Dieux,
Où si-tôt qu'il paroît, se voyant sans Rivale,
Elle fait apporter la Coupe Nuptiale,
Baise le sacré Vase, & s'approchant du Roi,
Dieux, dit-elle, *soyez les témoins de ma foi*,
Là, pour suivre nos loix le portant à sa bouche,
On connoit dans ses yeux le plaisir qui la touche,
Et le Roi que possede un transport eclatant,
Prend de sa main le Vase, & l'imite à l'instant.
Vers le grand Prêtre alors l'un & l'autre s'avance,
On voit croître leur joie où leur bonheur commence,
Et c'est-la qu'aussi-tôt s'étant donné la foi,
L'hymen tout glorieux les unit sous sa loi.
Jugez par là, Seigneur, si vous avez à craindre
Que la Reine pour vous ait voulu se contraindre.
Elle aspiroit au Trône, & par de si beaux nœuds,
En vous sauvant la vie, elle a rempli ses vœux,
Il est doux d'obliger quand on gagne un Empire.

SOSTRATE.

Ah, Sosime, c'est trop; souffre que je respire,
Si mes maux sont si grands laisse-moi l'ignorer,
Et ne t'obstine point à me desesperer.
Avec tant de vertu seroit-il bien possible
Qu'aux douceurs d'un faux charme on se rendit sensible,
Et que pour s'assûrer un indigne pouvoir
On renonçât à tout, à la gloire, au devoir,..
Non, non, cette pensée est lâche & criminelle,

Je la dois mieux connoître, elle a l'ame trop belle.
C'est moi qui l'ai contrainte à ce funeste effort,
Mais elle est mariée, & je ne suis pas mort.
C'est ici, mes douleurs, que j'implore votre aide.
Peignez-moi bien l'horreur du mal qui me possede,
La Reine est mariée, & pour finir mes jours
Mon desespoir n'attend que ce triste secours.

SOSIME.

Que dites-vous, Seigneur, & que viens-je d'entendre?

SOSTRATE.

Ce qu'au Roi, ce qu'à tous il faut enfin apprendre,
Dans les maux où le Ciel a voulu m'exposer,
Qui n'espere plus rien n'a rien à déguiser.

SCENE II.

SINORIX, SOSTRATE, SOSIME,
Suite de Sinorix.

SINORIX.

Tu parois encor, lâche, & quand ta perfidie
Joint ta gloire souillée à l'amitié trahie,
Loin d'éviter mes yeux, je te voi fierement
Attendre tout l'éclat de mon ressentiment?
Mais ne croi plus pour toi que mon couroux l'exprime,
Mon indignation t'abandonne à ton crime,
Et quoi que ton audace aime à le soûtenir,
C'est en te dédaignant que je te veux punir.

SOSTRATE.

Seigneur, puisqu'à ce point ma peine vous est chere,
Apprenez que le Ciel cherche à vous satisfaire,
Et que tous les tourmens l'un sur l'autre amassez
Pour égaler le mien ne seroient point assez.
Il n'est point de moment ou par quelque artifice
Mon desespoir pour moi ne change de supplice,
Mille maux l'un de l'autre à l'envi renaissans
Accablent ma Raison, & confondent mes sens,
Tout me nuit, tout me perd, tout me devient funeste.

SINORIX.

Quoi, de tant de fierté c'est là ce qui te reste.

Et las à me braver du penchant tes efforts,
Tu ne crois plus honteux de céder au remords !

SOSTRATE.

Non, Seigneur, au remords rien même peut répondre,
Quand vous me condamnez la gloire suit m'absoudre,
J'ai montré quelque audace, & pour n'en point rougir
Ce me doit être assez qu'elle m'ait fait agir.
Mais helas ! j'en ai beau suivre par tout les traces,
Je connois mes forfaits à mes tristes disgraces,
Et malgré tout mon zele à ses conseils uni,
Je me tiens criminel quand je me voi puni.
Aveugle jusqu'ici dans l'ardeur qui me presse
Vous m'avez plaint d'aimer une ingrate Princesse,
Mais enfin éclairé par un revers fatal
Connoissez votre erreur, & l'excès de mon mal.
J'aime, j'aime la Reine, & l'amour dans mon ame
A transmis en secret tout ce qu'il a de flame.
Mon cœur à l'adorer met son plus doux appas,
Cependant je la voi, Seigneur, entre vos bras,
Je la pers, & sa perte à ce tourment m'expose
Qu'accablé de l'effet je fremis de la cause.
On croit me faire grace à trahir mon amour,
Et quand on m'assassine on me sauve le jour.
Que me servent ces jours qu'on cesse de poursuivre,
Si l'on m'ôte le bien sans qui je ne puis vivre ?
Ah ! pour ce dur supplice il n'est point de forfait,
C'est m'avoir trop puni que ne l'avoir pas fait.
Par-là votre rigueur va jusques à l'extrême,
Elle m'arrache au Sort, & me livre à moi-même.
Il faut y consentir, & forcer mon devoir
A vous laisser jouir de tout mon desespoir,
Je l'étale à vos yeux ; triomphez de ma peine.

SINORIX.

C'est donc là d'où partoient les refus de la Reine ?
Toûjours traître, toûjours infidelle à ton Roi,
Tu détournois ses vœux quand ils panchoient vers
moi ;
Je ne m'étonne plus si tes soins sans cesse
Osoient de ton forfait affranchir la Princesse.
Quoi qu'avec toi sa haine eût juré mon trépas,
Un interêt plus fort armoit déja ton bras.

Tu

Tu feignois par amour d'applaudir à sa rage
Tandis qu'une autre ardeur échauffoit ton courage.
Et que l'heureux succès qui suivoit mes desirs
Te pressoit dans mon sang d'étouffer tes soupirs.
Ainsi plus lache encor qu'on ne pouvoit connoître,
Tu trahissois ensemble & la Reine & ton Maître,
Puisque le coup fatal qu'elle a su m'épargner,
En me privant du jour, l'empêchoit de regner.

SCENE III.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, SOSIME, PHENICE, *Suite.*

SINORIX.

MAdame, savez vous quelle esperance offerte
Avoit poussé Sostrate à résoudre ma perte?
Son orgueil jusqu'à vous ayant porté ses vœux,
S'indignoit d'un hymen qui me rendoit heureux,
Et mort...

CAMMA.

Je le sai, mais Sinorix, écoute,
Il est d'autres secrets dont tu peux être en doute,
Et j'ai quelques clartés acquises par hazard,
Dont il est juste enfin que je te fasse part.
Mon hymen, si j'en croi les transports de ta flame,
Faisoit l'unique bien qui pût toucher ton ame,
Et malgré tes soupirs tant de fois repoussés,
Tes vœux de ce côté viennent d'être exaucés.
Ainsi le Ciel souscrit à quoi que tu prétendes,
Je t'ai donné la main, tu regnes, tu commandes,
Et tu ne vois plus rien dont la possession
Irrite ton amour, ou ton ambition.
Mais quand tout à l'envi répond à ton attente,
Si l'on te voit content, je ne suis pas contente,
Et mon triste devoir toûjours inquiété
Me demande raison de ta felicité.
Sinatus ennuyé d'un assez long veuvage
Admira quelque eclat dont brilloit mon visage,
Et d'un second hymen ayant pris le dessein,
Son amour aussi-tôt m'honora de sa main.

Tu

Tu le sais, & qu'il m'eût à peine couronnée
Qu'un fatal accident trancha sa destinée,
Sa mort fut imprévûe, & sans s'inquieter,
Au malheur de son âge on voulût l'imputer.
Pour moi, que de ce coup surprit la promptitude,
Je mis à l'averer ma plus pressante étude,
Et découvris enfin, sans qu'on l'ait soupçonné,
Que ce Roi malheureux mourut empoisonné.

SINORIX.

Empoisonné, Madame, ah, coupable entreprise!

CAMMA.

Il n'est pas temps encor de montrer ta surprise.
S'il t'est avantageux de la faire éclater,
Ce que tu vas ouïr la pourra mériter.
Acheve cependant de me prêter silence.
Du sort de Sinatus j'ai donc eu connoissance,
Et l'horreur d'un forfait & si lâche & si noir
Laisse mes sentimens aisez à concevoir.
La plus pressante ardeur que pour punir un traitre
La vangeance jamais dans un cœur ait fait naître,
Tout ce que peut la haine y joindre de soûtien,
Pour vanger son trepas se trouva dans le mien.
A ses Manes sacrés un zele inviolable
Me fit jurer soudain d'immoler le Coupable,
Et le Ciel m'est témoin si dans ce triste cœur
Rien égala jamais une si noble ardeur.
Cependant de mon sort telle est la perfidie,
Que quoi que cette ardeur ne soit point refroidie,
Que sa mort de mes vœux soit l'objet le plus doux,
Je n'ai pû m'affranchir d'en faire mon Epoux.

SINORIX.

Quoi, Madame...

CAMMA.

Tu voix, t'expliquant l'entreprise,
Si j'avois lieu d'abord d'arrêter ta surprise,
Et de dire, en parlant d'un poison odieux,
Que ce qui le suivoit la méritoit mieux?

SINORIX.

Ah, Madame...

CAMMA.

Non, non, Sinorix ; tu t'abuses
Si tu crois que je veuille entendre des excuses.
A des vœux criminels tu t'es abandonné,
Sinatus leur nuisoit, tu l'as empoisonné.

SINORIX.

Pour assûrer sa flame, & détruire ma gloire,
C'est-là ce qu'un perfide ose vous faire croire ?

SOSTRATE.

Moi, Seigneur ?

SINORIX.

Vous aimant, il a crû réussir
Si de quelque grand crime il pouvoit me noircir.

CAMMA.

C'est le connoître mal ; pour un Maître infidelle
Je puis répondre, helas ! qu'il n'a que trop de zéle,
Et que si dans ma haine on pouvoit l'ébranler,
Les soins qu'il en a pris l'auroient fait chanceler.
C'est-là son déplaisir, qu'avec impatience
Il me voye aspirer sans cesse à la vangeance,
Et ne puisse opposer qu'un inutile effort
A cette avidité de poursuivre ta mort.

SINORIX.

Vous, la poursuivre ! vous dont le secours propice
Du coup qui me perdoit a rompu l'injustice !
Vous, qui me derobant aux fureurs d'un ingrat...

CAMMA.

Va, ne t'abuse point sur ce noble attentat,
Et cesse à ma pitié, dans l'erreur qui te flate,
D'imputer un secours que tu dois à Sostrate.
Quand ma haine te porte un poignard dans le sein,
C'est lui, pour t'en sauver, qui m'arrête la main ;
Trop fidelle Sujet il m'ôte ma victime,
Trop genereux Amant il prend sur lui mon crime,
Et je ne l'ai souffert qu'afin de m'assurer
Une autre occasion de pouvoir conspirer.
Comme l'hymen oblige à quelque confiance,
Voilà dequoi j'ai crû te devoir confidence.
C'est à toi là dessus à te bien consulter.

SINORIX.

Non, vous cherchez en vain à me faire douter.
Les soupçons qu'en votre ame on aime à faire naître
Font perir Sinatus par le crime d'un traître,
Sa mort rend de courroux votre cœur embrasé,
Et m'en croyant l'auteur vous m'auriez épousé?

CAMMA.

L'affront m'en fait rougir, l'affront m'en desespere,
Mais puisque je l'ai fait, croi que je l'ai dû faire,
Et tremble d'autant plus que dans ce desespoir
Je sai ta perfidie, & connois mon devoir.
C'est t'expliquer assez les projets de ma haine.

SINORIX.

Pour les executer vous aurez peu de peine,
Et la vie à mes vœux n'est pas un bien si doux
Qu'il vaille le malheur d'être haï de vous.
De votre hymen sur moi la gloire répanduë
Commençoit à remplir leur plus vaste étenduë,
Mais en le poursuivant comme un bonheur certain
J'ai cherché votre cœur, & non pas votre main.
Ordonnez que mon bras repare votre injure,
Il est prêt, & par lui tout mon sang répandu
Saura...

CAMMA.

Non, mieux que toi je sai ce qui t'est dû.
Ma vangeance par-là flateroit peu ma peine,
Tu l'offres à l'amour, je la dois à la haine.
Souffrir que ton remords me la fasse obtenir,
C'est te rendre ta gloire, & non pas te punir.
Il faut que ce courroux que je te laisse à craindre
N'aït rien en te perdant qui me force à te plaindre,
Et que le coup heureux qu'il refuse à ton bras
Me vange de ton crime, & ne l'efface pas.

SINORIX.

Quoi, ce parfait amour dont l'ardeur forte & tendre
Contre la calomnie auroit dû me défendre,
Cet hommage soûmis, ce respect dont jamais...

SCE-

SCENE IV.

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHEDIME, PHENICE, SOSIME, *Suite*.

PHEDIME.

Ah! Seigneur, les Mutins assiegent le Palais,
Et chacun à hauts cris demandant la Princesse...

CAMMA.

Voi par-là que le Ciel avec moi s'interesse
De ma vangeance enfin secondant les projets,
Pour te chasser du Trône il arme tes Sujets.
Crains tout de leur revolte, & de l'ardeur soudaine
Qu'a mise...

SINORIX.

Ah! je ne crains que votre seule haine.
Madame, au nom des Dieux daignez regler mon sort.
Donnez-moi votre amour, ou m'accordez la mort,
L'arrêt à son défaut m'en sera favorable.
Pourquoi le differer si je suis crû coupable?
Pourquoi n'ordonner pas qu'aux Manes d'un Héros...

CAMMA.

Va, songe à tes Mutins, & me laisse en repos.
Si le Trône t'est dû, cherche à n'en point descendre.

SINORIX.

Pour vous le conserver il faut l'aller défendre;
J'y cours, & pour dompter de lâches Factieux
J'appelle ici sans peur la justice des Dieux;
Mais après le succès qu'elle m'offre infaillible,
Si l'abus rend toûjours votre haine inflexible,
Ce cœur qui ne voit rien de si rude à souffrir,
Ne prend plus que de moi les ordres de mourir.

SCE-

SCENE V.

CAMMA, SOSTRATE, PHENICE.

CAMMA *voyant Sostrate qui veut s'éloigner.*

Quoi, le Peuple peut-être en veut à ma personne,
Et dans ce grand peril Sostrate m'abandonne?
Arrête, j'ai besoin ici de ton secours.

SOSTRATE.

Le Destin veut ma mort, il la presse, & j'y cours.
La vouloir retarder dans l'ennui qui m'accable,
C'est m'exposer encor à devenir coupable.
De mes tristes regards l'indiscrete langueur
Vous reproche déja votre ingrate rigueur,
Le respect aura beau m'opposer ses maximes,
Si je parle après eux je vai faire cent crimes,
Otez en le pouvoir à mon juste courroux,
Et me laissez mourir sans me plaindre de vous.

CAMMA.

Que l'on m'approche un siege. Il n'est plus temps Sostrate,
D'empêcher contre moi que ce courroux n'éclate,
Puisqu'on sait ton amour, plains-toi, condamne-moi,
Di que l'ambition m'a fait trahir ma foi.
Si pourtant la Raison éclairoit ta colere,
Ce que tu viens d'oüir t'auroit dû satisfaire,
Le sort de Sinorix n'est pas un sort trop doux.

SOSTRATE.

Madame, il est haï, mais il est votre Epoux.
A la vangeance en vain le devoir vous entraîne,
Ce titre malgré vous suspendra votre haine,
Et ce devoir confus va craindre à l'avenir
De faire un parricide à l'en vouloir punir.
C'en seroit un sans doute, & je voi sans me plaindre
Qu'innocent ou coupable il n'ait plus rien à craindre;
Mais fussent vos transports encor plus éclatans,
Qui n'a plus à punir ne peut haïr long-temps.
Ainsi, Madame, ainsi sa victoire est certaine;
Il saura vous reduire à perdre votre haine,
Et son heureux triomphe augmentant chaque jour,

S'il

S'il n'a plus votre haine, aurai-je votre amour?
Non, non, j'en crois en vain posséder l'avantage,
Vos scrupules voudront en faire son partage,
Et s'ils tiennent jamais votre courroux borné,
Vous lui devrez ce cœur que vous m'avez donné.
Déja, déja sans doute, encor qu'on me le cache,
De ce triste devoir la rigueur me l'arrache,
C'en est fait, je le perds; & toutefois, hélas!
J'avois bien mérité de ne le perdre pas.
Pour m'imposer l'horreur d'une peine semblable
Le crime n'est pas grand de n'être point coupable,
Et peut-être jamais tant de sévérité
N'a puni le refus d'une infidélité.
Mais je me plains à tort d'un si rude supplice,
Puisqu'il vous met au Trône, il est plein de justice.
Jouïssez des douceurs d'un si glorieux sort,
Le prix en est leger s'il ne faut que ma mort.
Elle est, elle est trop dûë à ce feu téméraire
Dont l'orgueil à ma Reine eut l'audace de plaire.
Pour effacer l'affront qu'il vous a fait souffrir,
C'est à vous de régner, c'est à moi de mourir.
J'y cours, j'y cours, Madame, & ma rage secréte
Vous va mettre en état de régner satisfaite;
Heureux, s'il m'est permis, pour tromper mes malheurs,
De vous dire en mourant, c'est pour vous que je meurs.

CAMMA.

Tout t'est permis, Sostrate, & tu vois mon silence
Souffrir de ta douleur l'entiére violence.
Parle, accuse, condamne un projet important,
Peut-être l'heure est proche où tu seras content.

SOSTRATE.

Où je serai content? & le puis-je, Madame,
Dans l'affreux desespoir où vous voyez ma flame?
Tout l'augmente, & je fais cent efforts superflus. . . .

SCENE VI.

CAMMA, SOSTRATE, SOSIME, PHENICE, *Suite.*

SOSIME.

Ah, Madame, le Roi ..

CAMMA.

Parle, eh bien?

SOSIME.

Ne vit plus.

SOSTRATE.

Quoi! de nos Factieux la troupe mutinée...

SOSIME.

Non, Seigneur, apprenez sa triste destinée.
A peine pour punir leurs nouveaux attentats
Vers le lieu du tumulte il a fait quelques pas,
Que dans l'âpre douleur de voir toujours la Reine,
Malgré sa foi reçûë, obstinée en sa haine,
Tout à coup il s'arrête, & poussant de longs cris
Fait voir un changement dont nous sommes surpris.
Il agit sur le corps si sa cause est dans l'ame,
Ses yeux sont égarez, son visage s'enflame,
Et soudain sous l'effort d'un accès différent,
Une froide sueur le rend pâle & mourant.
C'est alors que cédant au tourment qui le presse
Il cherche entre nos bras une aide à sa foiblesse,
Et quand de tous côtez on appelle au secours;
Voici l'instant fatal que doit borner mes jours:
A cet ordre éternel c'est en vain qu'on s'oppose,
Je meurs, dit-il, *je meurs, n'en cherchez point la cause:*
Je la sai, mais bien loin d'en oser murmurer,
Je me trouve en secret contraint de l'adorer.
Le Ciel qui tôt ou tard se découvre équitable
Se plaît à me punir par où je suis coupable,
Et m'avoit bien prédit que malgré tous mes soins
Je recevrois la mort d'où je l'ai crû le moins.
Je la sens qui s'approche, & je mourrois sans peine,
Si j'osois me flater d'obtenir de la Reine...
Là, trop pressé d'un mal qu'il ne peut plus souffrir,
Achevant de parler, il commence à mourir.

Ses

Ses soûpirs languissans témoignent qu'il expire,
Il nomme encor la Reine, & ne peut plus rien dire;
Il meurt, & sur ce bruit chacun de voix en voix
Elève la Princesse au Trône de nos Rois.

CAMMA.

Enfin, Sostrate, enfin, grace à mon hymenée,
Voici pour mes desirs une illustre journée;
Ma vengeance est remplie, & je meurs sans regret.

SOSTRATE.

Quoi...

CAMMA.

Di qu'un Trône a su m'éblouïr en secret,
Di qu'il m'a fait trahir une amour sans égale;
J'avois empoisonné la Coupe Nuptiale,
Et n'ai donné ma foi que sous le doux espoir
D'en obtenir la mort que j'ai fait recevoir.

SOSTRATE.

La Reine empoisonnée!

PHENICE.

Ah, Madame!

SOSTRATE.

Ah, Phénice!
Vite, à la secourir...

CAMMA.

Tu me fais injustice.
Si la douceur de vivre eût flaté ma raison,
J'aurois su prévenir la force du poison.
Laisse agir son pouvoir, le Sort ainsi l'ordonne.

SOSTRATE.

Qu'aux lâchetez du Sort mon cœur vous abandonne!
Que mes soins, mes malheurs, tout soit perdu pour moi!

CAMMA.

Je n'ai rien oublié de ce que je te doi;
Mais dans l'état honteux, où de peur de te nuire
Par l'hymen d'un Tyran il m'a falu réduire,
Quand j'en ai dans mon cœur le reproche à souffrir,
Il n'est point en mon choix de vivre ou de mourir.
C'est à moi d'effacer une tache si noire
J'ai rachetté ta vie aux dépens de ma gloire,
Et tu dois consentir qu'après ce grand secours
Je rachette ma gloire aux dépens de mes jours.

Vi content, ſi pour vivre & ſoulager ta peine
Il te ſuffit enfin de ſavoir que ta Reine...
Qu'on m'emporte, je meurs, & mes ſens interdits....

On lui aide à marcher pendant qu'elle dit ce dernier vers.

SOSTRATE.

O peu ſenſible Amant! elle meurt, & tu vis!
Préviens, lâche, préviens...

SOSIME *lui retenant la main qu'il porte ſur ſon épée.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

SOSTRATE.

Que vous ſert d'empêcher un coup ſi néceſſaire?
Pour m'arrêter le bras en de pareils ennuis,
Hélas! me ſauvez-vous de la rage où je ſuis?

Fin de la ſeconde Partie.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

